PALLI





QU'EN FERA-T-IL ?

M. Amédée Pichot a eu pour collaborateur de cette cette traduction, M. A. Courtois, un des rédacteurs la *Revue Britannique*.

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

QU'EN FERA-T-IL?

PAR

SIR EDWARD BULWER LYTTON

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR AMÉDÉE PICHOT

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1869



QU'EN FERA-T-IL?

LIVRE SIXIÈME

(SUITE.)

CHAPITRE VI.

Le naufragé arraché au gouffre de Charybde. Souviens-toi de ta Gabrielle.

Guy Darrell s'éloigna précipitamment de la grande maison située dans le vaste square, et, de plus en plus absorbé dans sa rêverie, il s'écarta du chemin qui le conduisait directement chez lui, bien que les rues fussent éclairées et larges. Il ne sortit de sa rêverie qu'en s'apercevant que l'obscurité était devenue plus profonde, et, jetant autour de lui un regard vague, il vit qu'il s'était égaré dans un labyrinthe obscur de ruelles et de passages étroits. Il s'arrêta sous un des rares candélabres qui éclairaient ce quartier, rassembla ses souvenirs sur ce Londres qu'il avait quitté depuis si longtemps, et resta une minute ou deux indécis sur la direction qu'il avait à prendre. Juste à ce moment, d'une allée qui lui faisait face à angle droit, sortit avec précaution un individu en guenilles, de haute taille, aux formes souples et nerveuses, à la physionomie sombre et sinistre, qui, en apercevant la figure de Darrell qu'éclairait le bec de gaz, s'arrêta brusquement à l'entrée de l'étroit passage du fond duquel il venait de surgir. Ce promeneur en haillons reconnaît-il un ennemi à la lueur incertaine du bec de gaz ? ou bien n'est-ce qu'un vulgaire voleur de grand chemin qui hésite à se jeter sur une proie qu'il vient de rencontrer ? Hos-

tile est son regard, hostiles sont ses gestes. Il se courbe, et ramasse sur lui-même son corps vigoureux comme pour prendre son élan, mais il s'arrête encore irrésolu.

Qu'est-ce donc qui le tient ainsi en respect? qu'est-ce qui frappe de terreur le tigre qui obéit sans crainte à ses instincts sanguinaires lorsqu'il bondit sur le nègre ou sur l'Indou, mais qui s'arrête et hésite à la vue du blanc, de l'Européen, au regard dominateur? Les yeux de Darrell étaient tournés du côté du noir passage et de l'ombre noire, mais leur expression était insouciante. On n'y lisait ni crainte ni défi. Évidemment il ne reconnaissait point cet individu, et il le regardait d'un air indifférent, comme il eût regardé, dans des rues encombrées de monde et en plein jour, n'importe quel objet inoffensif. Ce regard, toutefois, fixé sur le déguenillé, l'avait comme cloué au sol. Quels que fussent ses sentiments hostiles, quelle que fût son audace, la vue de Darrell lui avait causé une telle surprise qu'il n'avait pu recueillir immédiatement ses pensées, ni se décider à aborder cet homme qui se trouvait là à la portée de ses coups, et dont le calme, la dignité, l'air habituel de commandement intimidaient sa force physique. Son premier mouvement avait été celui de la violence; le second réprima le premier. Mais voici que Darrell se retourne vivement et se met à marcher tout droit devant lui. L'ombre quitte alors l'entrée du passage et suit Darrell sans bruit et en allongeant le pas. Déjà elle l'a presque rejoint. Quelle est son intention? Criminelle peut-être, car l'homme a une figure sinistre, et son extérieur annonce une profonde misère. Tout à coup, sort d'une vilaine cour ou cul-de-sac, juste entre Darrell et l'individu qui le poursuit, un troisième personnage, boutonné jusqu'au cou, aux membres grêles, à la longue échine, à la figure de belette. C'est un policeman. Celui-ci flaire instinctivement d'un coup d'œil l'homme en haillons, puis il tourne son regard vers le gentleman solitaire et sans défense qui est en avant, et il se met à son tour à marcher en se tenant entre les deux. L'homme en haillons étouffe une imprécation d'impatience. Soit qu'il nourrisse un mauvais dessein, soit qu'il ne veuille qu'adresser une prière, soit qu'il songe à engager une conversation sur un sujet quelconque, impossible de le faire tant que le policeman est là. Il pourrait, il est vrai, de ses mains puissantes, saisir cet agent aux membres grêles, à la longue échine, et le briser en deux comme un roseau; mais cet agent est la personnification de la loi et il peut se promener au milieu d'une légion de gueux aussi fièrement qu'un blaireau qui s'est glissé dans une grange remplie de rats.

Le rôdeur sent qu'il est suspect. Inconnu encore à la police de Londres, il ne tient pas à appeler sur lui son attention. Il traverse la rue, il retourne sur ses pas, il suit de loin. Qui sait? Le policeman s'éloignera peut-être avant que son protégé

ait atteint les rues plus sûres de la capitale. Mais non ; ce policeman fluet, cette maudite incarnation de la loi qui semble avoir des yeux entre les deux épaules, continue à se promener à pas lents sur les talons de Darrell, qui ne se doute de rien.

Déjà les défilés les plus solitaires sont passés, mais voici une ruelle obscure avec un mur d'impasse d'un côté. Le rôdeur se cache le long de ce mur; de l'autre côté marche encore.... la Loi. Maintenant il faut que le rôdeur en prenne son parti. On voit briller les quartiers qui ne sont plus obscurs ni déserts : Leicester-Square, Haymarket, Pall-Mall, Carlton-Gardens. Darrell est à sa porte.... Le policeman se retourne brusquement. Là, au coin, près du club des savants, l'homme en haillons s'est arrêté. Le policeman s'avance alors vers lui d'un pas rapide. Mais l'homme en haillons se met à marcher d'un pas plus rapide encore ; il fuit comme une pensée coupable.

Il reprend le chemin qu'il a parcouru, il rentre dans ce labyrinthe de passages et de culs-de-sac, il revient à l'entrée de cette allée noire et il s'y arrête de nouveau. Il est arrivé cette nuit même à Londres après une absence de plus de quatre ans. Il est venu à pied du bord de la mer. Aussi, voyez comme ses souliers sont usés et troués! Il n'a pas encore trouvé d'asile pour la nuit; mais on l'a adressé dans ce quartier rempli d'aventuriers étrangers et indigènes, où il doit se loger dans un bouge sale, mais sûr. C'est quelque part près de ce cul-de-sac, à l'entrée duquel il se trouve en ce moment. Il jette les yeux autour de lui. Le policeman a perdu sa trace, plus de danger. Il sort furtivement de sa cachette, et se poste sous le même réverbère que Darrell tout à l'heure. A la lumière du même bec de gaz, des mêmes étoiles, d'une poche cachée je ne sais où sous ses haillons, il tire un large portefeuille. Ce portefeuille, tout taché, tout déformé, dernière relique d'un temps d'élégance, était autrefois en beau maroquin, d'un travail remarquable, à ressort secret, à riche fermoir, et digne de renfermer des bank-notes, des billets doux, des *memoranda* de dettes d'honneur ou d'engagements pour des parties de plaisir. Qu'il est usé maintenant, fané, graisseux, ce brimborion autrefois d'un si grand prix! Que de choses tristes à voir il contient aujourd'hui! Vieilles reconnaissances de monts-de-piété étrangers, gages qui ne seront jamais retirés, griffonnages en signes hiéroglyphiques, à l'usage des voleurs, tracés par des mains infâmes ; ignobles ustensiles ayant pris la place du canif en malachite, du cure-dents en or, du portecrayon orné de pierreries, qui étaient autrefois si proprement posés dans leur étui de satin ; ces ignobles ustensiles , quels sont-ils? Une lime, une vrille, des dés pipés. Pêle-mêle avec ces objets hideux et d'origine récente, témoignages déshonorés

d'une existence antérieure plus brillante, on voit des boucles de cheveux données par des femmes, des lettres d'amour gardées machinalement, non par un sentiment de tendresse, mais peut-être dans le vague espoir qu'elles pourraient être utiles un jour si les personnes de qui provenaient ces boucles de cheveux, ou qui avaient écrit ces lettres, venaient à s'élever dans l'échelle sociale et étaient tentées de racheter ce monument de leur honte. Le rôdeur plonge la main dans ce fouillis de documents et de trésors, et en retire de vieilles lettres, modèles de calligraphie, et qu'on dirait écrites par un commis. Elles sont attachées ensemble au moyen d'un sale cordon, et sur le paquet se trouve un chiffon de papier contenant cette adresse, mais d'une écriture différente et plus fraîche : « Samuel-Adolphus Poole, esquire, Allambra-Villa, Regent's-Park. » « Non pas demain, mon cher Dolly, pas demain, dit entre ses dents l'homme en haillons, mais ce soir. Malédiction ! où est donc l'autre adresse du vaurien ? Ah ! la voici. » Et de ces griffonnages hiéroglyphiques, il en tire un qui paraissait émaner plus particulièrement d'un voleur. Maintenant, pendant qu'il lève cette lettre pour la lire à la lumière du gaz, examinez-le bien. Ne le connaissez-vous pas ? Est-ce possible ? Quoi ! c'est là ce brillant escroc ? ce bandit raffiné ? Jasper Losely ? Est-ce bien lui ? Une fois déjà, dans les plaines de Fowley, nous l'avons vu avec les coudes percés, avec des habits râpés, usés jusqu'à la corde, en guenilles. Mais c'était alors la décadence d'un dissipateur recherché dans sa mise. A cette époque, ses vêtements étaient fanés, mal assortis, mais de drap fin. Il y avait des trous à ses chaussures, mais celles-ci étaient des brodequins couleur de perle. Maintenant, au contraire, cette décadence est celle d'un dissipateur grossièrement vêtu : ses haillons ne sont pas de drap fin, ses chaussures trouées ne sont pas des brodequins. L'homme est tombé, dans le monde des filous, bien au-dessous de ces degrés de l'échelle où l'escroc affecte la politesse et l'élégance. Sa physionomie, telle que nous l'avons vue la dernière fois, avait sans doute beaucoup perdu de sa beauté primitive, mais elle était encore incontestablement belle. Au milieu de la vigueur et de la santé répandues sur son visage, se jouait alors comme un rayon lumineux. Maintenant, la corruption a fait disparaître ce rayon lumineux; sur cette constitution herculéenne les excès de tout genre ont à la fin exercé leurs tristes ravages, et ces ravages sont visibles sur les ruines de la face. L'œil, autrefois brillant, est devenu terne et éraillé. Les couleurs des joues, autrefois fermes et vives, que la fougueuse ivresse qui fouettait son sang avait seulement mélangées de tons plus chauds, ont maintenant une teinte sombre de plomb, relevée çà et là par des plaques d'un rouge ardent, semblables à des rayons de flamme qui font effort pour percer des tourbillons de fumée. Le profil, autre-

fois pur et délicat comme celui d'Apollon, ne présente plus maintenant qu'un amas de traits tuméfiés par l'orgie; quelques années encore, et ce profil sera aussi grossier que celui de Silène. Les narines sont détendues par des bourgeons qui commencent à poindre, et qui trahissent l'action corrosive de l'alcool sur le foie. Les mauvaises passions ont déformé le dessin de ces lèvres autrefois si belles, dont l'arc rappelait celui d'Apollon. L'expression oblique, sombre, méchante, de ses yeux, qui autrefois n'était qu'accidentelle, est devenue une habitude chez lui et a pris un caractère plus prononcé. C'est le regard du bison s'apprêtant à donner un coup de corne. Et cependant cette physionomie porte encore les traces des faveurs que la nature lui avait prodiguées. En le voyant, un artiste se serait écrié : « Comme ce gueux a dû être beau ! » Dans son extérieur même, on distingue encore un je ne sais quoi qui contraste avec sa malpropreté et qui semble dire : Cet homme n'était pas né pour porter des haillons et errer à minuit parmi les repaires de voleurs. Je crois même, lecteur, que, si l'on te disait maintenant que ce misérable *outlaw* qui est devant toi avait droit, soit par sa naissance, soit par sa nature, au rang de gentleman, tu ne serais pas aussi incrédule que tu l'aurais été si tu avais vu le joyeux dissipateur dans ses jours de folie ; car alors il semblait au-dessous, et maintenant il semble au-dessus du degré qu'il occupe dans l'échelle sociale. Tout ceci rendait son aspect plus sinistre et plus profonde l'impression que c'était un individu dangereux. Un homme vigoureusement bâti conserve souvent sa force musculaire longtemps après que sa constitution est minée. La charpente de Jasper était encore celle d'un formidable athlète. Sa force est même plus apparente, maintenant que ses épaules sont devenues plus carrées et ses membres plus gros, que lorsqu'elle était à moitié déguisée par la symétrie de ses formes et l'élégance de ses proportions. Jasper est aujourd'hui moins actif, moins souple, moins capable de supporter les fatigues ; mais lorsqu'il fond sur son ennemi, ou qu'il le frappe, son seul poids doit suffire pour l'écraser. Dans cette figure la force brutale semble prédominer, au point que, dans l'état sauvage, on lui eût décerné la couronne ; car c'est bien là la figure qui assure le commandement et l'autorité dans toutes les sociétés où l'empire appartient à la force seule. Le voilà, sous le bec de gaz et sous les étoiles, cet animal terrible, cet homme robuste, réduit à l'état de brute. SOUVIENS-TOI DE TA GABRIELLE. Ces mots de mauvaise augure se lisent sur la soie du portefeuille, gage d'amour de ce démon féminin. Le temps ne les a pas encore effacés, bien que les fils d'or soient tout ternis et déchirés ! Mais maintenant Jasper a examiné l'adresse écrite sur le papier qu'il élevait vers le bec de gaz. Après s'être assuré qu'il est bien dans le quartier qu'il

cherchait, il remet le papier dans le volumineux portefeuille, et se dirige, d'un air sombre, vers le cul-de-sac d'où est sorti tout à l'heure le policeman qui l'a contrarié dans sa ponrsuite.

« Quel infernal coup du sort! dit Losely en grinçant des dents. Je suis réduit, moi, à chercher un logement dans ces misérables repaires, et l'homme pour qui ce devrait être un devoir de me donner de quoi vivre nage dans la richesse et vit dans un palais, comme dans du coton! Mais je le forcerai à mettre la main à la poche! Il faut donner la chasse à Sophie. Je la couvrirai de haillons comme les miens; je la ferai asseoir à la porte de cet homme; je veux faire honte à ces avares, à ces fesse-mathieux. Mais comment découvrir les traces de la petite? N'aurais-je pas prise sur lui par d'autres moyens? Puis-je lui dépêcher Dolly Poole? Comme mon pauvre cerveau est troublé!... J'ai faim.... j'ai besoin de dormir.... Est-ce ici? Oui. »

En se parlant ainsi à lui-même, il atteignit la voûte du cul-de-sac et disparut dans les ténèbres. Au bout de quelques minutes de marche, il se trouva dans nn espace carré et découvert, qui n'était éclairé que par la lumière du firmament. Une maison plus grande que celles qui l'entouraient, et qui avait l'apparence la plus misérable, s'élevait un peu en arrière et occupait presque un des côtés du quadrangle. C'était une vieille maison sombre et délabrée. Un autre individu était à la porte et introduisait son passe-partout dans la serrure. Comme Losely s'approchait, cet individu se retourna vivement, moitié par crainte, moitié par menace. C'était un petit homme d'une maigreur extrême, qui avait l'air d'un diablotin, et dont les traits, d'une mobilité singulière, semblaient vouloir se sauver loin de sa figure. Malgré sa maigreur, il paraissait n'avoir que de la peau et pas d'os. C'était une espèce de lutin, et si l'on te disait, lecteur, qu'il était capable de passer par le trou d'une serrure, cela ne devrait pas t'étonner. Ce qui lui donnait plus encore l'air d'une ombre et d'un objet impalpable, c'était un vêtement léger, mince et noir, qu'il portait et qui n'était pas en drap, mais en une sorte d'étoffe comme l'alpaga. Ce vêtement n'était pas déchiré; il n'était non plus ni usé, ni râpé, autant du moins qu'on devait le distinguer à la clarté des étoiles. Cependant il suffisait de jeter un coup d'œil sur cet individu, pour s'apercevoir que c'était un membre de la même « famille de la nuit » que le gueux en haillons qui venait de l'accoster. Les deux bandits se regardèrent l'un l'autre.

« Cutts! dit Losely, avec sa voix comiquement familière d'autrefois, mais sur un ton plus rauque et plus rude. Cutts, mon garçon, me voici. Reconnais-moi.

— Quoi! c'est vous, général Jas, répondit Cutts, d'un ton où perçait un sentiment de crainte et de respect; puis il se

mit à adresser précipitamment, dans un langage mystérieux, une série de questions qui peuvent se traduire et s'abréger ainsi : Y a-t-il longtemps que vous êtes en Angleterre? Comment vous êtes-vous porté? Vous paraissez bien mal dans vos affaires? Venez-vous ici pour vous cacher? Vous n'avez rien de bien gros sur la conscience, j'espère? Qu'est-ce? »

Jasper répondit dans le même langage, bien qu'il n'en fût pas aussi complétement maître, et avec cette légèreté naturelle qui, en tout temps et en toute circonstance, donnait parfois à ses manières de s'exprimer une sorte d'insouciance moqueuse ou folle, je ne sais quoi d'original et de satanique.

« Trois mois du plus affreux guignon qu'un homme ait jamais eu..., une querelle avec les gendarmes..., longue histoire..., trois de notre bande pincés; il y va pour eux des galères, je le crains.... Les grenouilles françaises n'ont pas pu me saisir ; j'en ai fricassé une ou deux...; j'ai décampé, traversé le pays, gagné la côte, trouvé un honnête contrebandier, débarqué à la hauteur de Sussex, avec quelques autres barils d'eau-de-vie.... Je me suis souvenu de vous ; j'avais conservé l'adresse que vous m'aviez donnée, et je viens par condescendance me cacher dans cette ratière une nuit ou deux.... Ouvrez-moi.... Éveillez quelqu'un.... Vite au garde-manger.... Donnez-moi quelque chose à mettre sous la dent. Je meurs de faim. Je vous aurais déjà dévoré s'il y avait quelque chose sur vos os. »

Le petit homme ouvrit la porte et entra dans un passage noir comme l'Erèbe.

« Donnez-moi la main, général. »

Jasper se laissa conduire dans les ténèbres, puis, au bout de quelques pas, son guide tourna un robinet de gaz, et l'endroit où il se trouvait s'éclaira soudain. D'un côté, un sale et étroit escalier ; en face, une sorte de couloir dans lequel une porte ouverte laissait voir une longue salle, sablée comme dans les établissements publics, et, dans cette salle, des tables et des bancs. Les murs en étaient blanchis à la chaux, mais ornés d'une foule d'ingénieux dessins tracés avec du charbon ou des bouts de pipes en terre noircis. Une forte odeur de tabac éventé, de gin et de rhum remplissait la pièce. Un autre bec de gaz, suspendu au milieu du plafond, fit jaillir la lumière dès que Cutts en eut touché le robinet.

« Attendez ici, dit le guide. Je vais aller vous chercher de quoi souper.

— N'oubliez pas l'eau-de-vie.

— Ça va sans dire. »

Le bravo se jeta tout de son long sur l'une des tables, et, fermant les yeux, poussa des gémissements. Cet homme si fort connaissait enfin la souffrance physique. Des élancements et des douleurs aiguës, dont il avait semé depuis longtemps les

germes dans les orgies et les querelles de tavernes, qui alors semblaient ne lui rapporter que des plaisirs, sans danger pour sa santé, et de faciles triomphes, commençaient à mordre et à faire crier ses fibres et ses puissantes articulations. Mais lorsque Cutts reparut avec des viandes grossières et la bouteille d'eau-de-vie, Jasper dompta ses souffrances, comme fait une bête sauvage blessée qui a encore la force de dévorer. Il se jeta avec voracité sur le souper, le fit disparaître en un clin d'œil, avala d'un trait la moitié de la bouteille, et sentit ses forces se ranimer.

« Songez-vous à vous lancer parmi les Beaux de bas étage, qui tiennent ici leur club, général ? demanda Cutts. C'est un mauvais métier, et qui le devient de plus en plus chaque année. N'avez-vous pas en vue quelque gibier plus relevé ?

— Oui.... Cette nuit même j'ai remarqué un oiseau que je veux abattre ; mais l'affaire peut être longue et incertaine. En attendant, j'ai là, dans ce portefeuille, une banque sur laquelle je puis tirer.

— Quoi ! de faux billets de banque français.... Prenez garde.... C'est dangereux.

— Fi donc ! j'ai mieux que cela. Ce sont des lettres qui contiennent la preuve d'un vol commis par un homme riche et respectable.

— Ah ! vous espérez le faire chanter ?

— Précisément..., j'ai de bons amis à Londres.

— Et parmi eux vous comptez sans doute cette femme dévouée, « cette mère adoptive, » qui vous tient si bien dans le devoir.

— Mille tonnerres ! ne me parlez pas de cela. Je ne suis pas superstitieux, mais je crains cette femme comme si c'était une sorcière, et vraiment je crois que c'en est une. Vous vous souvenez du nègre Jean, que nous appelions Sans-Culotte.... Pour cinq francs, il aurait rempli un cimetière de ses propres enfants ; mais il n'aurait pas traversé un cimetière seul, la nuit, pour mille napoléons. Eh bien ! cette femme est pour moi ce qu'était un cimetière pour le nègre Jean. Non. Si elle est à Londres, je n'ai qu'à aller chez elle, et à lui dire : « Donnez-« moi à manger, un asile, de l'argent ; » mais j'aimerais mieux demander une corde à Jack Ketch [1].

— Comment expliquez-vous cela, général ? Elle ne vous bat pas ; elle n'est pas votre femme. J'ai vu plus d'un fort gaillard, qui affronterait le feu sans sourciller, trembler devant les criailleries d'une femme... ; mais, dans ce cas, c'était que leurs deux existences étaient attachées l'une à l'autre.

— Cutts, cette femme, ce griffon, ne me gronde pas.... Elle prêche.... Elle veut me rendre imbécile. Cutts, elle me parle de

1. Sobriquet du bourreau en Angleterre. (*Note du traducteur.*)

mes jeunes années ; Cutts, elle veut me corrompre, et faire de moi ce qu'elle appelle un honnête homme, Cutts.... Oh! la vertueuse pensée! Elle me gourmande, elle me mate, elle m'intimide, au point de m'ôter toutes mes facultés, Cutts.... Je crois que la sorcière a mis dans sa tête de m'avoir corps et âme, et de m'épouser quelque jour, en dépit de moi-même, Cutts; mais si jamais tu me vois près de tomber dans ses horribles griffes, empoisonne-moi avec de la mort aux rats, Cutts, ou assomme-moi. »

Le petit homme se mit à rire, d'un petit rire sec, en pensant à l'étrange pusillanimité de ce risque-tout aux formes athlétiques; mais Jasper ne fit pas écho à ce rire.

« Taisez-vous, dit-il timidement, et procurez-moi un lit, si vous pouvez...; voilà huit jours que je n'ai dormi dans un lit, et mes nerfs sont brisés. »

Le diablotin alluma un bout de chandelle au bec de gaz, et conduisit Losely à l'étage supérieur, dans sa propre chambre à coucher, qui n'était pas aussi dépourvue de confortable qu'on aurait pu le supposer. Il céda son lit au vagabond, qui se jeta dessus tout habillé, avec ses haillons et le reste. Mais le sommeil n'était pas plus à ses ordres qu'il ne l'est à ceux d'un roi.

« Pourquoi ce.... pourquoi m'avez-vous parlé de cette sorcière? dit-il plein de terreur à Cutts, qui s'arrangeait pour dormir sur le plancher. Il me semble que je la sens sur ma poitrine et qu'elle m'oppresse comme un cauchemar. »

Il se retourna avec une violence qui ébranla les murailles, s'enveloppa dans la couverture et y plongea sa tête. Si étrange que cela paraisse pour celui qui ne connaît qu'imparfaitement la nature humaine, Jasper regardait comme son mauvais génie, comme un démon persécuteur, la femme qui, depuis si longtemps, ne vivait que dans un seul but, celui de le sauver du gibet. Depuis le moment où il s'était aperçu qu'elle s'attachait obstinément à faire de lui un honnête homme, il avait conçu d'elle une terreur profonde. Depuis plusieurs années, il avait rompu avec elle tout rapport. Il s'était enfui, il avait repris ses habitudes vicieuses, il s'était caché d'elle.... Peine inutile! Partout où il allait elle le suivait. Il pouvait dérouter la police..., cette femme, jamais. Souvent la faim l'avait forcé d'accepter ses secours, et, dès qu'il les avait reçus, il se cachait d'elle de nouveau et s'enfonçait de plus en plus dans la boue, comme la tanche que le brochet poursuit. Il l'associait dans sa pensée à tous les malheurs qui avaient fondu sur lui. Plusieurs fois il avait vu échouer, de la manière la plus mystérieuse, quelque combinaison criminelle sur laquelle il comptait pour faire sa fortune; puis, au moment où cette combinaison était déjouée, où il ne lui restait plus, à lui, d'autre alternative que de se couper la gorge ou de la couper à un autre,

Arabella Crane lui était apparue avec sa figure renfrognée, sa robe gris de fer, ses boucles de cheveux gris de fer : elle se présentait avec ses odieux bienfaits ; elle lui offrait à manger, un asile, de l'or, et de plus, ô le démon ! quelque travail honorable.... Souvent il s'était trouvé dans un péril imminent, par suite de la vigilance de la police ou de la trahison d'un complice. Elle l'avait averti et sauvé. C'est elle aussi qui l'avait tiré des mains de la cruelle Gabrielle Desmarets qui, pour se soustraire à la sentence qui l'avait condamnée à la servitude pénale, après un long procès dans lequel elle avait été défendue avec une étonnante habileté, et pour se concilier les sympathies romanesques de la jeune France, s'était enfuie dans un autre monde, au moyen d'un poison subtil qu'elle avait réussi à cacher sur sa personne si *distinguée*, qu'elle avait préparé elle-même longtemps auparavant, de ses mains innocentes, et dont elle avait, sans doute, essayé sur d'autres les effets scientifiques. Le *serpent* est mort, enfin ! « Souviens-toi de ta Gabrielle ! » ô Jasper Losely ! Mais pourquoi Arabella Crane continuait-elle ainsi à veiller sur l'homme qu'elle n'aimait plus? Comment avait-elle acquis ce don d'ubiquité et ce pouvoir de le sauver? C'est ce que Jasper Losely ne pouvait comprendre. Pour lui, il y avait là quelque chose de surnaturel et comme de la sorcellerie. Il disait vrai quand il disait qu'elle l'intimidait. Souvent il avait souhaité de l'étrangler ; souvent, quand il était loin d'elle, il avait formé la résolution de lui témoigner ainsi sa reconnaissance. Mais, au moment où il se trouvait en présence de ce visage sévère et hagard, de ces yeux perçants et sombres, au moment où il entendait cette voix lente, sèche, lui détacher des phrases comme celles-ci : « Vous revenez vers moi dans votre embarras. Vous y reviendrez toujours. Ne suis-je pas toujours pour vous comme une mère, joignant à ma tendresse maternelle la fidélité d'une épouse ? Il en sera ainsi jusqu'à ce que la mort nous sépare.... Voici votre portrait. Regardez-le, Jasper. Voilà ce que vous étiez autrefois. Maintenant, tournez-vous vers ce miroir.... Voyez ce que vous êtes aujourd'hui. Songez au sort de Gabrielle Desmarets. Sans moi, quel aurait été le vôtre depuis longtemps? Mais je vous sauverai, je l'ai juré. Vous deviendrez, à la longue, comme une cire molle entre mes mains. » Au moment, dis-je, où il entendait cette voix revendiquer avec cette insistance le droit de le sauver, le bandit sentait un frisson lui courir dans les veines. Son courage se glaçait. Il n'avait pas plus la force de lever le bras sur elle qu'un Thug de lever le sien sur l'horrible déesse, objet de sa sanguinaire superstition. Jasper ne pouvait s'empêcher de croire que la vie de cette terrible protectrice était, de façon ou d'autre, essentielle à la sienne, et que, si elle venait à mourir, il périrait lui-même, en expiation de ses crimes, d'une manière horrible et surnaturelle. Depuis

quelques mois seulement il avait enfin réussi à lui échapper, mais il s'était enfoncé si profondément dans la fange qu'Arabella elle-même ne pouvait l'en retirer. De là peut-être l'immensité des périls auxquels il avait eu tant de peine à échapper. De là le dénûment absolu dans lequel il se trouvait dans ce moment. Mais cet homme, quelle que fût sa dégradation, quels que fussent les dangers qui le menaçaient, quel que fût son dénûment, était né libre et aimait la liberté. La liberté de se perdre à sa façon était pour Jasper le bonheur suprême, en comparaison de cet espionnage plein de compassion et de bienveillance, mais au regard impitoyable et à la main despotique.... Hélas! hélas! Ne croyez pas que cette perversité soit contre nature dans ce malheureux ainsi obstiné à se détruire lui-même. Combien d'hommes qui ont, pour les avertir, pour les aider, pour les sauver, non pas une Arabella Crane, aux traits sombres et durs, mais la divine Providence elle-même, si patiente, si douce, la Providence qui sait tout; et qui la repoussent, qui la fuient, qui la maudissent comme si c'était leur mauvais génie! Combien d'hommes qui ne craignent rien tant que d'être convertis au bien malgré eux! Combien il en est! Qui pourrait les compter?

CHAPITRE VII.

L'homme politique n'a besoin que d'un patron : le bon moment.

« Guy Darrell, esquire, est fixé pour la saison dans son hôtel de Carlton-Gardens. »

Telle est la modeste annonce qu'on lit dans la liste pompeuse des « arrivées du monde fashionable. » Le nom d'un simple bourgeois est comme embaumé dans le parfum qu'exhalent toutes ces armoiries et toutes ces qualifications aristocratiques. L'Angleterre est ainsi faite pourtant que, malgré toute sa vénération pour les titres, les yeux du public passaient avec indifférence sur ce reste de cette chronique de « personnages » illustres pour s'arrêter avec intérêt, curiosité et force commentaires sur le nom sans blason qui, la veille seulement, paraissait aussi vielli, aussi oublié que celui d'un acteur qui ne figure plus sur les affiches de spectacle. Incontestablement la sensation produite par ce nom était due en grande partie « aux paroles ambiguës » que le colonel Morley avait disséminées çà et là dans la féconde atmosphère des clubs. « Il est arrivé à Londres pour y passer la saison, lui, cet orateur au-

trefois si fameux et oublié depuis si longtemps, qui avait vécu hors de la société de Londres plus de la moitié d'une génération. » « Mais pourquoi maintenant? pourquoi pour la saison? » Et le colonel répondait : « Comme homme public, il est encore dans la force de l'âge, et une *crise* se prépare. »

Mais ce qui vint donner aux insinuations d'Alban Morley du poids et un sens, ce fut le compte rendu qui parut dans les journaux de la visite de Guy Darrell à ses anciens électeurs, et de la courte harangue qu'il leur avait adressée, harangue dont il n'avait parlé que légèrement dans sa conversation avec Alban. Cette harangue était courte, il est vrai; elle ne touchait qu'en passant aux questions politiques du jour, et, quant aux luttes et aux triomphes d'autrefois, il n'y faisait qu'une très-modeste allusion; mais, dans les quelques paroles que Guy Darrell avait prononcées, on entendait comme le retentissement du vieux clairon, comme le son du cor du paladin qui réveilla les échos de Fontarabie.

C'est une chose étonnante combien sont capricieux et soudains les changements de l'opinion sur la valeur d'un homme politique. Tout dépend du besoin que le public a ou croit avoir de lui, et c'est là une question sur laquelle le public n'a pas d'idée arrêtée une semaine auparavant; souvent même, quand son idée est arrêtée sur ce point, il ne la garde pas une semaine entière. S'il n'a pas besoin d'un homme, ou si cet homme n'est pas à son goût et ne répond pas aux exigences du temps, quelle que soit son éloquence, quelles que soient ses aptitudes et ses vertus, le public le met de côté ou crie haro sur lui. A-t-on, au contraire, besoin de cet homme; le miroir du moment réfléchit-il son visage : ce miroir est un verre grossissant d'une puissance considérable, qui le fait paraître avec des proportions gigantesques. Au moment où nous sommes, le public avait besoin d'un homme, et dès l'instant où quelqu'un lança ce mot : « Pourquoi pas Guy Darrell? » on s'empara de Guy Darrell comme de l'homme nécessaire. C'était une de ces périodes de l'histoire parlementaire ou le public est mécontent de tous les partis, où les chefs reconnus ont su se discréditer dans l'opinion, où un cabinet chancelle sur sa base sans que le public veuille ni le renverser ni le maintenir. C'était une de ces périodes aussi où le pays semblait en péril, où les hommes politiques qui ne sont que des hommes d'affaires ne paraissent pas à la hauteur des circonstances, et où par conséquent le premier nom venu auquel s'attache une réputation de vigueur, d'éloquence, de génie, est plus recherché qu'il ne le serait dans des temps de calme et de routine. Sans effort de sa part, par la seule force du courant de l'opinion, Guy Darrell se trouva tiré de l'oubli et devint l'objet de l'attention générale. Il ne pouvait former un cabinet,

assurément non, mais il pouvait aider à en composer un, rapprocher des éléments ennemis, résoudre des questions controversées, prendre dans un pareil gouvernement quelque place élevée, influencer ses délibérations et charmer un public fatigué de l'art oratoire du jour, en lui rendant l'éloquence de la génération antérieure. Car le public est toujours *laudator temporis acti*, et, quels que soient les orateurs ou les auteurs du moment, ces auteurs et ces orateurs fussent-ils des Homère et des Cicéron, il secoue encore la tête, il les dénigre et parle de cette époque de décadence dans laquelle il est condamné à vivre, comme Homère lui-même en parlait longtemps avant que Léonidas eût arrêté les Perses aux Thermopyles, avant que Miltiade eût mis en déroute à Marathon les armées asiatiques. Guy Darrell appartenait à une génération antérieure. Les pères des jeunes membres de la Chambre des communes qui s'emparaient maintenant de la renommée citaient à leurs fils ses phrases vigoureuses, ses vives images, et ajoutaient comme Fox, lorsqu'il citait Burke : « Ah! si vous aviez vu et entendu l'homme lui-même! »

Vu et entendu l'homme lui-même! Mais le voici qui reparaît! le voici qui sort comme d'un tombeau! le voici qui se montre de nouveau aux yeux du public, juste au moment où le public a besoin d'un homme comme lui! Le public a besoin de lui! où? comment? Oh! de façon ou d'autre; ici ou là? je l'ignore. Mais enfin, le voici. Tirez de lui le meilleur parti possible!

L'hôtel de Carlton-Gardens est tout prêt, la maison est montée. On y voit accourir tous les Vipont, mais ils n'y viennent pas seuls. Tous les chefs de partis les suivent; puis toutes les notabilités de notre grande métropole. Guy Darrell aurait pu être ébloui de sa position, mais il en comprenait bien la nature et elle ne troubla pas son calme. Il connaissait assez la vie publique pour savoir que la faveur populaire est en grande partie à la merci d'un accident. Le hasard avait voulu qu'il arrivât au bon moment. S'il était revenu à Londres la saison d'auparavant, il aurait continué à vivre obscur, car alors on n'avait pas besoin d'un homme comme Guy Darrell. Qu'il le voulût ou non, son attitude confirmait et augmentait l'effet produit par sa réapparition. Gracieux, mais modeste et réservé, il parlait peu et écoutait admirablemant. La plupart des questions qui s'agitaient autour de lui avaient grandi en importance depuis qu'il avait disparu de la scène, et, dans sa retraite, il n'avait pu en suivre le développement progressif, ni étudier les changements qu'elles avaient produits sur les hommes et sur les partis. Mais quand une fois on s'est engagé profondément dans la politique pratique, on peut dormir vingt ans dans l'antre de Trophonius, et n'avoir, en se réveillant, que peu de chose à apprendre. Darrell se remit faci-

lement au niveau du moment et saisit avec la rapidité d'une intelligence prompte et large tous le points saillants sur lesquels ses contemporains étaient divisés. Le long repos qu'il s'était imposé, ainsi que l'absence de passion qu'il portait dans l'examen des choses, avaient donné peut-être à son jugement plus de netteté. Lorsque les hommes de parti se disputaient sur ce qu'ils auraient dû faire, Darrell gardait le silence; mais quand ils lui demandaient ce qu'il fallait faire, une phrase élégante de Darrell tranchait la difficulté. Et cependant ce personnage autour duquel se groupaient toutes les espérances et bourdonnaient tous les bruits n'était dans aucune des deux Chambres du Parlement; mais ce n'était qu'un retard dont son activité souffrait plus que son influence. Des colléges électoraux importants, dans la prévision d'une vacance, étaient déjà sur le qui-vive pour le nommer. En attendant, Carr Vipont se chargeait de lui procurer un plus petit collége électoral. Il y avait toujours un Vipont prêt à accepter n'importe quoi, même les Chiltern Hundreds[1]. Mais Darrell, non sans raison, hésitait à rentrer dans la Chambre des communes après une absence de dix-sept années. Il l'avait quittée avec une de ces rares réputations qu'un homme sage n'aime pas à compromettre à la légère. Les Vipont soupirèrent. Il serait certainement plus utile dans la Chambre des communes que dans celle des lords, mais dans celle-ci, il pouvait rendre encore de grands services. Dans la crise qui se préparait, les Vipont auraient besoin d'un lord exercé à la discussion, peut-être d'un lord connaissant les lois. Si Darrell préférait la pairie? Darrell fit encore des difficultés. La modestie de cet homme était intolérable. Sa manière de parler, disait-il, pourrait ne pas convenir dans cette auguste assemblée, et, quant aux lois, il ne pourrait jamais être un lord légiste, il ne serait jamais qu'un ci-devant avocat, un jurisconsulte amateur.

En un mot, sans refuser de rentrer dans la vie publique, et tout en paraissant au contraire s'y intéresser comme autrefois, Darrell sut, avec une dextérité admirable, éluder pour le moment toutes les ouvertures qui lui furent faites et même convaincre ses admirateurs, non-seulement de la sagesse, mais encore du patriotisme de son refus. De cette façon, en effet, il réussit à exercer une influence considérable : on rechercha avec plus de soin son opinion, on écouta davantage ses conseils; il eut pour apaiser les rivalités et les jalousies plus d'autorité qu'il en aurait eu s'il fût entré dans l'une ou l'autre des deux Chambres, et qu'il se fût jeté exclusivement dans les rangs d'un parti et surtout d'une fraction de parti. Néan-

1. On sait que c'est la formule parlementaire pour donner sa démission de membre du Parlement. (*Note du traducteur.*)

moins, les choses ne pouvaient rester ainsi bien longtemps en suspens, et il fallait que de toute façon il se décidât avant la session prochaine. Une fois, on l'aperçut dans l'arène où il avait remporté ses anciens triomphes, sur les bancs affectés par l'ordre du *Speaker* aux étrangers de distinction. Reconnu par les membres les plus anciens, objet de l'ardente curiosité des plus jeunes, on vit Guy Darrell écouter pendant une longue nuit de discussion des voix qui devaient évoquer pour lui de l'oubli du tombeau de chers et glorieux souvenirs. Les orateurs qu'il entendait avaient vieilli comme lui. Avec les uns il avait lutté pour le succès de quelque cause que, dans l'exagération nécessaire de tout honnête enthousiasme, il avait identifiée avec l'âme même de la nation. Les autres étaient ses anciens adversaires dont il avait pulvérisé les arguments au milieu d'applaudissements enthousiastes qui, le lendemain, retentissaient d'un bout à l'autre de l'Angleterre. Et tenez! l'orateur même avec lequel, dans ses luttes d'autrefois, il se mesurait le plus habituellement parle en ce moment. Sa parole est embarrassée, ses arguments confus. Sait-il qui l'écoute là-bas? Les contemporains de Darrell le croient, sourient, chuchotent entre eux, et jettent des regards significatifs du côté où est assis leur ex-collègue.

Pour lui, son attitude est digne. Il est calme, respectueux, attentif, et il ne paraît pas s'apercevoir de l'émotion qu'il excite, peut-être n'en a-t-il réellement pas conscience. Quel regard pour un orateur! On dirait le regard d'un portrait. Il semble se fixer sur les yeux qui le cherchent, il est assuré, il fascine. Les membres qui sont assis là-bas derrière le fauteuil présidentiel sentent pénétrer jusqu'à eux la lumière qui jaillit de ce regard. Comme il semble élevé et puissant au milieu de toutes ces têtes humaines qui l'entourent, ce front légèrement penché en avant, ce front sillonné d'épais sourcils!

Mais que se passe-t-il dans le secret de cette âme? Est-ce de la tristesse au souvenir du passé? est-ce l'impatience de rentrer dans l'arène? L'intérêt que Darrell prend au débat du moment est-il feint ou réel? Impossible de deviner à qui contemple ce visage. Ce regard eût lu jusqu'au fond de votre cœur avant que vous eussiez pu deviner par conjecture les pensées qui roulaient sous ce front de marbre, ou les émotions qui faisaient battre cette poitrine sur laquelle Darrell, à l'antique manière sénatoriale, tenait ses bras croisés avec une aisance pleine de dignité.



CHAPITRE VIII.

Darrell et Lionel.

Darrell avait reçu Lionel avec un embarras visible qui fit bientôt place à une tendresse chaleureuse. Il s'attacha au jeune homme dont il avait amélioré le sort, et il s'aperçut qu'en même temps que le sort de Lionel s'était amélioré, l'ensemble de son individualité avait changé à son avantage. Une position assurée, l'avantage de se trouver mêlé de bonne heure aux sociétés les plus élégantes, où l'égalité de la mode fait disparaître toutes les différences de rang, avaient singulièrement tempéré l'instabilité morbide de son caractère, son entêtement et son orgueil d'enfant. Mais l'élévation des sentiments, l'amour généreux de l'indépendance, le mépris de tout calcul intéressé, formaient toujours le fond de sa nature. Comme tous les hommes qui, dans leur première jeunesse, aspirent à se distinguer un jour de la foule, Lionel s'était fait à lui-même un certain type idéal au-dessus du niveau ordinaire de ce que le monde facile à contenter appelle honnête ou regarde comme de l'habileté. Dans sa manière d'apprécier la vie, il faisait entrer l'élément héroïque, chose désirable, même au point de vue le plus pratique, car le monde est tellement dans l'habitude de décrier, ou de nier les motifs élevés et les pures émotions, en se daguerréotypant lui-même avec les rides qui l'enlaidissent le plus, que nous ne jugerons jamais bien la nature humaine, si nous n'entrons pas dans la vie disposés à admirer ses beautés les plus sublimes et à croire à ses vertus cachées. En un mot, il faut commencer par l'élément héroïque, si nous voulons apprendre à connaître l'élément humain. Mais, bien que Lionel se fût ainsi tracé à lui-même un certain type supérieur auquel il se proposât de tendre sans cesse, lors même qu'il ne dût jamais l'atteindre, il était complétement exempt de morgue et d'arrogance vis-à-vis de ses semblables. Ce qui l'en préservait, ce n'était pas seulement son heureuse nature, sa vivacité de sentiments, sa franchise, sa hardiesse, c'était surtout cette abondance même d'idées qui animaient sa parole et coloraient son langage, donnant à sa conversation un caractère original et comme un goût de terroir, qu'il s'entretînt avec des jeunes gens ou des vieillards, avec des personnes éclairées ou des esprits médiocres. C'était un charmant compagnon, qui avait puisé une

instruction réelle dans la société des personnes plus âgées et plus expérimentées que lui, mais cette instruction il l'animait au contact de sa vive intelligence, il la retrempait à l'ardent foyer de son cœur.

Des défauts, il en avait sans doute, mais c'étaient surtout les défauts de son âge. Parmi ces défauts, les plus dangereux peut-être étaient, en premier lieu, une extrême insouciance dans les affaires d'argent, et, en second lieu, une certaine répugnance pour les avis dictés surtout par la prudence. En réalité, ses goûts n'étaient pas d'un prodigue, mais l'argent lui glissait dans les mains sans laisser de traces de son passage, et, lorsqu'il touchait sa pension trimestrielle qui était pourtant considérable, trop considérable peut-être, des dettes qu'il avait complétement oubliées surgissaient tout à coup pour la réclamer. Et, comme il savait pouvoir acquitter ces dettes, il ne les regardait pas avec assez d'horreur, soit qu'il les payât, soit qu'il les mît de côté, selon la circonstance. La jeunesse est en danger tant qu'elle n'a pas appris à voir dans les dettes de véritables furies avec lesquelles on ne transige pas. Quant aux avis, Lionel les accueillait avec plaisir lorsqu'ils étaient présentés avec art et sous une forme élégante, lorsqu'ils s'adressaient à son ambition, lorsqu'ils exaltaient ses vertus nobles. Mais les conseils pratiques et prosaïques entraient chez lui par une oreille et sortaient par l'autre. De fait, avec beaucoup d'imagination, il n'avait pas encore un lest suffisant de sens commun, et si jamais il s'en procure assez pour tenir son vaisseau en équilibre dans un rude voyage à travers la vie, c'est moins sa raison que son imagination même ou son cœur qui lui fera sentir la nécessité de ce lest salutaire. Mais si, d'une façon ou d'une autre, il ne s'en procure pas, je ne veux pas assurer son vaisseau.

Je ne sais si Lionel Haughton avait le don du génie, jamais il ne se donna pour en avoir, mais il avait mieux que ce caractère résolu dont il s'était vanté à Vance l'artiste. Il avait la jeunesse, la vraie jeunesse, la jeunesse de l'esprit, la jeunesse du cœur, la jeunesse de l'âme. Ce Lionel que vous voyez devant vous, ce Lionel dont vous admirez la taille flexible et souple, des yeux duquel jaillissent la lumière ou les larmes au souffle d'une nature que fait vibrer tout sentiment élevé, toute pensée tendre, c'est plus qu'un jeune homme, c'est l'incarnation de la jeunesse.

Ce fut tout d'abord que Darrell s'attacha à lui. Au milieu des occupations sérieuses qui l'absorbaient, il trouvait moyen de voir Lionel chaque jour. Et, ce qui semblera peut-être étrange, Guy Darrell se sentait plus à l'aise avec Lionel Haughton qu'avec aucun de ses contemporains, sans même en excepter Alban Morley. Avec ce dernier, il est vrai, il s'ouvrait avec moins de réserve sur certaines parties du passé ou sur

certains projets qu'il formait pour l'avenir. Mais, alors même qu'il parlait de ce passé et de cet avenir, il adoptait un ton satirique moitié enjoué, moitié triste, qui, au fond, était une manière de déguiser sa pensée. Alban Morley, avec toutes ses bonnes qualités, était un homme du monde. Mais c'était une bien petite partie de Guy Darrell que celle dont le monde pouvait dire : « Elle est à moi. »

A Lionel il laissa voir, comme involontairement, les côtés les plus aimables, les plus tendres, les plus poétiques de son caractère varié, conplexe, incompris. Il ne lui faisait point de confidences ouvertes, mais il ne prenait pas la peine de se cacher. Distinguant chez Lionel ce que les gens du monde appellent « sentiment, » il semblait se faire jeune comme lui et parler avec lui en retour la langue du sentiment. Après tout, cet habile légiste, ce politique célèbre, avait encore en lui beaucoup de la divine flamme de la jeunesse. Lecteur, as-tu jamais rencontré un homme d'un mérite réel qui ne ressemblât pas en cela à Guy Darrell?

CHAPITRE IX.

Un proverbe familier dit (pardon de sa vulgarité) : « On ne peut faire une bourse de soie avec l'oreille d'une truie. » Mais une oreille de truie est un bien plus bel ouvrage d'art qu'une bourse de soie. Et grand, en effet, serait l'artisan qui pourrait faire une oreille de truie avec une bourse de soie ou transformer en créatures de chair et de sang le personnel d'un salon de Londres.

« Maman, demandait Honoria Carr Vipont, quel genre de femme était-ce que mistress Darrell?

— Elle n'était pas de notre monde, ma chère, répondit lady Selina. Naturellement on est poli avec tous ses parents, mais les Vipont-Crooke sont justement de ces parents avec lesquels on est plus ou moins intime, selon qu'ils tiennent des Vipont ou des Crooke. Pauvre femme! elle mourut juste au moment où M. Darrell allait entrer au Parlement et faire son apparition dans la société. Mais, je dois le dire, ce n'était pas une agréable personne.... Elle n'était pas distinguée, ajouta lady Selina après une pause, et mettant tout un monde dans cette épithète conventionnelle.

— Je suppose qu'elle avait beaucoup de talent, beaucoup de mérite.

— C'est précisément le contraire, ma chère. M. Darrell était

fort jeune quand il se maria. Il avait à peine atteint sa majorité.... Ce n'était pas la femme qui pouvait lui convenir.

— Mais du moins elle a dû lui être bien attachée, elle a dû être bien fière de lui? »

Lady Selina, qui travaillait à une broderie, jeta un coup d'œil de côté et observa le visage de sa fille qui trahissait une animation inaccoutumée chez une jeune personne d'une éducation si distinguée et d'un esprit si bien discipliné.

« Je ne crois pas, dit lady Selina, qu'elle fût fière de lui. Elle aurait été fière de sa position ou plutôt de celle que la renommée et la fortune de son mari lui eussent faite à elle-même, si elle avait vécu assez pour en jouir; mais, pendant les quelques années qui suivirent leur mariage, ils furent très-pauvres, et, bien que la célébrité acquise par M. Darrell au barreau fût soudaine et éclatante, il resta longtemps complétement absorbé dans sa profession, relégué dans Bloomsbury. Mistress Darrell n'était pas fière de cela. Les Crooke sont généralement belles, elles se donnent de l'importance, elle se marient quand elles peuvent dans de grandes maisons; mais, ne pouvant s'y faire accorder le droit de naturalisation, elles restent toujours des Crooke. Ce sont des alliés utiles, très-utiles. Carr dit que nous n'en avons pas de plus utiles; mais, en somme, ce sont des gens de troisième ordre, ma chère. Toutes les Crooke sont de mauvaises épouses, parce qu'elles ne sont jamais contentes de leur intérieur et qu'elles essayent toujours de pénétrer dans les grandes maisons.... Très-peu de temps avant sa mort, mistress Darrell prit pour vivre avec elle mistress Lindsay, une amie et une parente. Ce ne fut pas par affection, je le crains, ni par égards pour la position précaire de mistress Lindsay, position dont celle-ci ne sortit qu'à l'issue d'un procès qu'elle gagna, grâce à M. Darrell, mais simplement parce qu'elle comptait sur mistress Lindsay pour entrer dans notre monde. Mistress Lindsay était fort aimée chez nous; elle avait des manières charmantes, une tenue parfaite. C'était une vraie Vipont, une femme tout à fait comme il faut, mais artificieuse, oh! mais artificieuse au dernier point. Elle flatta l'absurde vanité de la pauvre mistress Darrell, tout en ayant soin de ne point se compromettre elle-même. Comme vous le pensez, la femme de Darrell, qui était une Vipont, mais une Vipont-Crooke seulement, obtint un libre accès sur les confins de la bonne société; elle fut invitée aux grandes réunions, etc., mais cela s'arrêta là. Je me serais moi-même compromise si j'eusse admis dans nos rangs une femme qui tenait absolument à se compromettre. C'était une belle personne, mais de mauvais genre. Elle n'avait point la tournure des Vipont. Non-seulement elle était sotte et coquette, mais (nous sommes seules, gardez-moi le secret) elle était commune au dernier point, ma chère.

— Vous me surprenez.... Comment un homme tel que.... »

Honoria s'arrêta, rougissant jusqu'aux yeux.

« En règle générale, dit lady Selina, ce sont les hommes de mérite qui choisissent les femmes les plus étranges. Plus un homme a de mérite, et plus, je crois, une femme peut s'emparer de lui facilement. Toutefois, je dois rendre justice à M. Darrell; il ne s'est laissé prendre qu'une fois. Après la mort de mistress Darrell, mistress Lindsay, je le soupçonne, tenta la fortune, mais elle échoua. Naturellement elle ne pouvait continuer à demeurer dans la même maison qu'un homme veuf, qui était jeune encore, et qui, pour être reçu dans nos rangs à bras ouverts, pour être, en un mot, du meilleur monde, n'avait qu'à être débarrassé d'une femme vis-à-vis de laquelle on était forcé d'être réservé. M. Darrell, qui était devenu immensément riche par suite d'un legs que lui avait fait un vieux négociant des Indes orientales, indépendamment de ce qu'il avait gagné lui-même dans sa profession, entra au Parlement et acheta la maison où il demeure maintenant tout près de nous. Mais comme mistress Lindsay faisait profession de servir de seconde mère à la pauvre Mathilda Darrell, elle trouva moyen d'être très-souvent à Carlton-Gardens. Sa fille Caroline y était presque toujours et profitait des maîtres de Mathilda. Je croyais que mistress Lindsay aurait mis la main sur Darrell, mais votre père fut d'un autre avis, et il avait raison, comme toujours. Néanmoins, mistress Lindsay eût fait une excellente femme pour un homme public. Elle avait des manières si affables, elle connaissait si bien le monde! Jamais elle n'eut d'ennemis jusqu'au jour où elle s'attira l'inimitié de ce pauvre et cher Montfort. Mais c'était naturel.... A propos, il faut que j'écrive à Caroline. La charmante créature! mais qu'il est absurde à elle de s'enfermer, comme si elle était affligée de la mort de Montfort. Cela ressemble bien à sa mère, femme sans cœur, mais à cheval sur les convenances. »

A ce moment, Carr Vipont et le colonel Morley entrèrent.

« Nous venons de quitter Darrell, dit Carr. Il dînera aujourd'hui ici pour se rencontrer avec notre cousin Alban. J'ai invité son cousin, le jeune Haughton et ***, ainsi que ***, vos cousins, Selina (c'est une petite réunion de cousins). J'ai eu la chance de trouver Darrell libre.

— J'ai osé promettre, dit le colonel s'adressant à demi-voix à Honoria, que Darrell vous entendrait jouer du Beethoven.

Honoria. Quoi! M. Darrell aime-t-il la musique à ce point?

Le colonel Morley. On ne l'aurait pas cru. Il entretient à Fawley un secrétaire qui lui joue de la flûte. Il y a chez Darrell quelque chose qui intéresse profondément. Je voudrais que vous l'entendissiez exposer ses idées sur le mariage et la vie domestique; on trouve chez lui plus de fraîcheur de cœur que chez les jeunes gens du jour. C'est peut-être un préjugé,

mais il me semble que les jeunes gens d'aujourd'hui, s'ils sont plus rassis et plus posés que nous n'étions, manquent, à un degré déplorable, de caractère et de feu; il n'y a pas de sang chaud dans leurs veines.... Mais je ne devrais pas parler ainsi à une jeune personne qui voit tous nos jeunes gens à ses pieds.

– Oh! dit avec un sourire lady Selina qui avait entendu, Honoria pense exactement comme vous sur ce point. Elle trouve les jeunes gens si insipides, ils se ressemblent tous. Ce sont les mêmes phrases de convention.

— Les mêmes idées stéréotypées, ajouta Honoria qui s'éloigna avec un geste de calme dédain.

— C'est un esprit vraiment supérieur, murmura le colonel à Carr. Elle n'épousera jamais un sot. »

Guy Darrell fut très-agréable au « petit dîner de famille. » Carr était toujours populaire dans ses manières. C'étaient les manières de l'ancienne Chambre des communes qui était alors comme une école publique de *gentlemen*. Lady Selina, ainsi que nous l'avons dit précédemment, dans le cercle de sa famille, était naturelle et gaie. Le jeune Carr, que sa femme n'avait pas accompagné, plus prétentieux que son père, car c'était un des lords de l'amirauté, éprouvait un certain respect pour Darrell et parlait peu, ce qui était fort à son avantage et ne nuisait pas à l'animation du repas. Les autres convives, outre lady Selina, Honoria et une jeune sœur, étaient Darrell, Lionel et les deux cousins de lady Selina. Ces deux derniers étaient membres de la pairie et déjà d'un certain âge. L'un était décoré de la Jarretière, et l'autre faisait partie du cabinet. C'étaient de joyeux compagnons qui, autrefois à la même pension, avaient fait plus d'une folie et qui plaisantaient encore aux dépens l'un de l'autre quand ils se rencontraient comme en ce moment. Lionel, qui se souvenait du portrait que Vance lui avait fait de lady Selina, et qui depuis avait entendu parler d'elle dans la société comme d'une femme despote, passant jusqu'à la perfection de l'art du despotisme, ayant à la fois la majesté qui impose et les caresses qui séduisent, Lionel, dis-je, qui se figurait lady Selina comme un Aureng-Zeb en jupons, avait de la peine à concilier ce portrait avec la femme à l'humeur enjouée, au cœur plein de tendresse maternelle, qui lui parlait de son intérieur, de son mari, de ses enfants, avec une sensibilité si vraie et une fierté si naïve, et qui, loin d'avoir cette habileté terrible que le monde, dans sa générosité cruelle, lui prêtait, semblait à Lionel n'avoir qu'une intelligence au-dessus de l'ordinaire. Dépouillée en effet de la bienveillance qui l'animait, sa conversation ressemblait fort à du bavardage. Après le dîner, on vit arriver plusieurs membres de la famille Vipont. Mandés à l'improviste par Carr ou lady Selina qui leur avaient envoyé en toute hâte des invitations sur des cartes marquées aux trois coins, ils

venaient profiter de cette occasion de renouveler connaissance avec un parent si distingué. Un hasard voulut que, parmi les invités, il n'y eût qu'un petit nombre de jeunes dames non mariées, et, par l'effet d'un autre hasard, il se trouva que toutes ces jeunes dames étaient dépourvues d'esprit. Aussi Honoria Vipont fut-elle sans conteste la reine du salon. On ne put s'empêcher d'observer que Darrell semblait frappé de ses charmes, et qu'il causait avec elle plus qu'avec toute autre dame. Lorsqu'elle se mit au piano, et joua ce grand air de Beethoven où le compositeur semble avoir voulu réunir des difficultés que les doigts les plus habiles peuvent seuls vaincre, Darrell resta assis à l'écart, et écouta sans doute avec attention et ravissement. Mais, au moment où le morceau finissait et où Honoria se retournait pour le voir, il avait disparu.

Lionel ne demeura pas longtemps après lui. De là, le jeune homme, ami du plaisir, se rendit à une de ces vastes réunions qui semblent imaginées pour parodier en pratique la fameuse proposition de J. Bentham, et réaliser la plus petite somme de bonheur pour le plus grand nombre.

C'était un très-grand hôtel, appartenant à un très-grand personnage. Le colonel Morley s'était procuré une invitation pour Lionel, et lui avait dit :

« Allez-y. Il faut qu'on vous voie dans cette maison. »

Le colonel Morley avait passé l'âge de grandir en société, de pareils soins pour le lendemain ne pouvaient ajouter une coudée à sa taille convenue. Du milieu d'un groupe d'autres jeunes gens qui étaient près de la porte, Lionel aperçut Darrell qui était arrivé avant lui, et qui écoutait une jeune personne fort belle avec une attention aussi sérieuse que celle dont il avait honoré l'esprit supérieur et l'excellente éducation d'Honoria. Cette jeune personne était, je l'ai dit, d'une grande beauté, mais elle n'avait pas un esprit supérieur, et, jusqu'à présent, elle n'avait pas trouvé les jeunes gens « insipides. » Mais patience! cela viendra. Quelques minutes après, Darrell écoutait de nouveau; mais cette fois, c'était une autre jeune personne, généralement regardée comme très-aimable. Si ses attentions pour elle n'étaient pas marquées, celles de cette jeune personne pour lui l'étaient beaucoup. Elle lui parlait avec volubilité et sans cesse, elle riait comme un vrai garçon de ses propres saillies, et elle parut à la fin tellement fasciner Darrell par sa gaieté et sa vivacité qu'il s'assit près d'elle. On voyait au sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres, habituellement si graves, qu'il pouvait encore partager la gaieté de l'enfance; car assurément, aux yeux de cet homme qui n'était plus jeune, cette jeune personne si vive n'était qu'une enfant étourdie. Ce spectacle amusait Lionel. Était-ce bien là l'austère reclus qu'il avait laissé sous les ombrages de Fawley? Guy Darrell, à son âge, avec sa haute réputation, Guy Darrell que chacun saluait

de la tête et de la main, auquel chacun adressait des sourires; Guy Darrell pouvait-il s'abaisser au rôle frivole de la coquetterie? Était-il sérieux? Était-il dupe de sa vanité? Lionel le regarda de nouveau, et retrouva tout à coup sur la physionomie de son cousin cette expression de tristesse et de découragement qui, lors de sa première visite, avait ému sa pitié dans la solitude de Fawley. Puis, un instant après, Darrell revint à lui-même. L'expression de tristesse avait disparu. Le rire joyeux de la jeune fille l'avait-il chassé de nouveau? Mais l'attention de Lionel se trouva détournée de la personne de Darrell par des observations qu'il entendit murmurer autour de lui et dont Darrell était le sujet.

« Oui, il veut se remarier; j'ai su cela d'Alban Morley.... Sa fortune est superbe. Quel air jeune encore! Une jeune fille pourrait bien s'éprendre de ces yeux et de ce front. Et puis, quel douaire il pourrait constituer à sa femme!... Voyez cette jeune fille, Flora Vyvyan, qui essaye de le séduire. Elle n'est pas capable d'apprécier un homme de cette espèce, et elle n'est pas femme à se laisser prendre à son argent, car elle n'en a pas besoin; mais, en vérité, elle n'a pas peur de lui. Certainement, il la persifle.... Les hommes la trouvent jolie; moi pas.... On dit qu'il va rentrer au Parlement et avoir une place dans le cabinet.... Non! il n'a pas d'enfants vivants. C'est très-naturel qu'il se remarie.... Il a un neveu! — Vous vous trompez. Le jeune Haughton n'est pas son neveu. C'est un parent très-éloigné..., il ne pouvait espérer d'être son héritier.... On le donnait à entendre cependant à Paris. La duchesse le croyait et lady Jane aussi. Elles ne feront plus tant de politesses maintenant au jeune Haughton.... Silence!... »

Lionel, ne désirant pas en entendre davantage, s'éloigna, et s'enfonça plus avant dans la foule. Ces derniers mots retentissaient à ses oreilles, et, comme il s'en allait, il crut sentir que sa position avait subi un changement. Ce changement était difficile à définir, et un spectateur ordinaire aurait pu croire que le monde accueillait Lionel avec autant de cordialité qu'auparavant. Dans la société des gens de bon ton, les nuances des égards sont d'une délicatesse si exquise, qu'il semble que ce n'est que par une sorte de magnétisme qu'on sait de jour en jour si l'on a monté ou baissé. Un homme a perdu un haut emploi, le patronage, le pouvoir, peut-être pour ne jamais les reconquérir : les gens ne lui tournent pas le dos, leurs sourires sont aussi gracieux, leurs mains se tendent vers lui d'une manière aussi flatteuse que la veille. Mais il faudrait qu'il fût aussi stupide qu'un rhinocéros, s'il ne s'apercevait, pas comme s'en aperçoivent tous ceux qui l'accostent, qu'il a descendu dans l'échelle. Il en est ainsi pour tout le reste. Perdez même votre fortune, ce n'est pas le lendemain que dans un salon de Londres vos amis vous regarderont comme si vous veniez leur

emprunter cinq livres sterling. Attendez pour cela un an ou deux. Mais s'ils viennent d'apprendre que vous êtes ruiné, vous sentirez qu'ils le savent, quelle que soit toujours la politesse de leur salut et l'amabilité de leur sourire. Dans les deux dernières années qu'il avait passé à Paris, Lionel avait été plus qu'à la mode. Il avait été la mode même; on l'avait courtisé, recherché, choyé, cité, imité. Mais, ce soir-là, il éprouvait les sentiments qu'éprouve un acteur qui a fait fureur et qui cesse d'être, sans qu'il y ait de sa faute, la passion du public. Les rayons qui l'avaient entouré de leur éclat étaient retournés vers l'astre auquel il les avait empruntés, et les gens qui étaient encore les plus aimables pour Lionel Haughton étaient ceux qui respectaient encore le plus trente-cinq mille livres sterling de rente..., chez Guy Darrell.

Lionel s'en voulait à lui-même de se sentir mortifié. Mais, dans son orgueil blessé, il n'y avait point de regret intéressé. Il était seulement sous l'empire de cette tristesse qui s'empare de la jeunesse lorsqu'elle découvre pour la première fois le vide de la vie du monde. Sur toutes les figures qui l'entouraient, il voyait s'évanouir ce prestige qui tient l'amour-propre captif dans les grandes assemblées où la vanité est flattée. « Magnifique, intelligent auditoire! » se dit à lui-même l'acteur que le public applaudit. « Délicieuse réunion! » murmure la beauté que dans un salon chacun entoure de ses hommages. *Prestige, prestige!* Que l'auditoire vienne à bâiller pendant que l'acteur déclame son rôle; que la réunion néglige la beauté pour en adorer une autre, et aussitôt, le « magnifique auditoire » devient un « public ignorant, » et la « délicieuse réunion » un « monde sans cœur. »

CHAPITRE X.

Quand vous vous êtes échappé d'un salon de Londres, vous sentez votre chair se ranimer, votre sang circuler de nouveau. Guy Darrell explique à Lionel pourquoi il considère comme un devoir d'être.... un vieux fou.

Lionel Haugthon traversa en silence les salons, qui avaient perdu pour lui tous leurs charmes, et poussa un long soupir de soulagement lorsqu'il se retrouva seul dans les rues désertes.

Il marchait à pas lents et tout pensif, lorsque tout à coup une main se posa sur son épaule. Il se retourna et vit Darrell.

« Donnez-moi votre bras, mon cher Lionel ; je suis fatigué. Quelle belle nuit! Quel charmant dédain dans les rayons de ces étoiles que nous avons négligées pour les lumières éclatantes de ces salons !

LIONEL. Est-ce du dédain? Est-ce de la pitié? N'est-ce pas plutôt une sereine indifférence?

DARRELL. C'est selon notre interprétation personnelle. S'il y a du dédain dans nos cœurs, nous le retrouvons dans le disque de Jupiter. L'homme, malgré son égoïsme, exige de la sympathie de tout l'univers. Joyeux, il dit au soleil : « O toi qui « donnes la vie, réjouis-toi avec moi. » Dans ses afflictions, il dit à la lune : « Astre aux regards pensifs, tu partages mon « chagrin. » Espère-t-il la gloire : c'est une étoile qui la lui promet. Pleure-t-il des morts : une étoile est le pays où l'on se réunit. Il dit à la terre : « J'en ai fini avec toi. » Il dit au temps : « Tu n'as rien à accorder; » et tout l'espace crie à haute voix : « La terre n'est qu'un point. Ton héritage est l'in« fini. Le temps s'écoule pendant que tu soupires. Le mécon« tentement d'un mortel est l'instinct qui prouve son immorta« lité. » C'est ainsi qu'en commentant la nature, nous faisons de la nature notre compagne et notre consolatrice. Amie bienveillante, elle se prête à notre humeur changeante. Maîtresse sérieuse, elle répond aux graves questions que pose la raison. Prêtresse mystique et sainte, elle entretient dans nos cœurs, par des oracles obscurs, cette émotion spirituelle dont le tresaillement révèle en nous, chez le sauvage comme chez le philosophe, à travers tous les rêves, à travers toutes les croyances, le sentiment de notre union avec la Divinité. Lorsqu'il converse avec la nature, l'homme n'est donc jamais complétement seul. De son côté, la nature n'est pas pour lui une compagne solitaire et monotone. Toujours nouvelle, toujours variée, elle sait passer du plaisant au sévère, de la fantaisie à la science; prompte comme la pensée, elle sait passer d'une feuille que le vent fait tournoyer dans l'air, des teintes d'un arc-en-ciel, à la théorie du mouvement et au problème de la lumière. Mais perdez de vue la nature, oubliez-la ou éloignez-la de vous, faites votre société, par centaines, d'hommes qui l'ignorent, et je ne vous dirai pas avec le poëte : « Ceci est la « solitude! » mais dans cette vie commune, quelle insipide monotonie! quelle uniformité fatigante! »

Darrell continua ainsi à assembler de ces phrases reliées entre elles par un sens si subtil qu'il faut un certain effort pour le discerner, quand on les confie au papier. Mais, par sa parole, il avait le don particulier de rendre claires des choses qui, écrites, eussent semblé obscures; ses regards, ses manières, la mélodie incomparable de son organe, la délicatesse et la netteté merveilleuse de ses intonations, tout cela aidait tellement au sens des mots en eux-mêmes, qu'on peut dire

sans exagération qu'il aurait pu parler une langue inconnue et être compris de ses auditeurs. Mais qu'on les comprît ou non, ces douces intonations étaient si délicieuses à entendre, que, pour peu qu'on eût les nerfs sensibles à la musique, on eût murmuré : « Parlez toujours. » C'est dans ce don tout particulier que résidait le principal secret de l'étrange influence de cet homme sur tous ceux avec qui il avait des relations familières; de sorte que si jamais Darrell eût admis dans sa confiance et dans son intimité une personne qui n'eût pas été armée contre son charme par quelque antipathie naturelle, et qu'ensuite il lui eût retiré sa confiance, il se serait fait dans l'existence de cette personne ainsi dépouillée un vide impossible à combler.

Arrivé à sa porte, comme Lionel, captivé par cette douce musique, avait oublié sa pénible rêverie interrompue d'une manière si charmante, Darrell retint la main que lui tendait le jeune homme, et lui dit :

« Non, pas encore; j'ai quelque chose à vous dire. Entrez, il faut que je vous le dise maintenant. »

Surpris, Lionel baissa la tête et, se livrant à mille conjectures, suivit son cousin. Il monta l'escalier avec lui et se trouva dans cette même chambre si riche, mais si peu confortable, que nous avons déjà décrite. Lorsque le domestique eut fermé la porte, Darrell s'enfonça dans un fauteuil, puis, fixant les yeux sur Lionel avec une tendresse presque paternelle, et faisant signe de la tête à son jeune cousin de s'asseoir près de lui, il commença en ces termes :

« Lionel, avant d'avoir votre âge, j'étais marié et père. Maintenant je suis seul et sans enfants. Ma vie a subi le poids d'une obligation solennelle, obligation que si peu de personnes pourraient comprendre, qu'excepté vous je ne connais personne à qui je voulusse en faire la confidence. L'orgueil de famille est une infirmité commune ; souvent on le voit ridicule chez le pauvre, insolent chez le riche, mais rarement peut-être sans cet orgueil les hommes s'imposent un devoir positif qui les enchaîne, et qui, en les obligeant à l'entier sacrifice de leur personne, les influence dans le choix de leur carrière. Dès mon enfance, avant que mon jugement fût capable de discerner combien il peut se cacher de vaines superstitions dans notre respect pour les morts, mon cœur fut engagé tout entier dans la poursuite d'un rêve ardent, à la réalisation duquel fut vouée mon existence qui commençait à peine. Mon père! mes lèvres tremblent, mes yeux se mouillent quand je prononce son nom, même maintenant, mon père! je l'aimais si profondément! Quelle force prodigieuse a l'amour chez les enfants! Il était si doux et cependant si plein de sensibilité! C'était la chevalerie sans son armure. J'étais son compagnon assidu; il me parlait sans réserve comme un poëte à sa muse. Je pleurais quand il

me contait ses chagrins; je m'indignais des humiliations qu'il avait a subir. Il me parlait de ses ancêtres tels qu'il se les représentait; pour lui, c'étaient des êtres comme les dieux lares des anciens. Ce n'étaient pas des morts enfermés dans leurs tombeaux, mais des images toujours présentes au foyer domestique. Sans doute, il s'exagérait leur mérite, de même que leur ancienne importance, et, en effet, leurs actes et leur pouvoir, leur déclin et leur chute étaient, dans les annales de l'Angleterre, des événements bien obscurs; mais il ne pensait pas ainsi. A ses yeux, ils étaient comme la trace des rayons de la lune sur l'océan de l'histoire; ils avaient versé leur lumière sur les vagues au-dessus desquelles ils avaient brillé; partout ailleurs l'Océan était enveloppé de ténèbres.... Je pensais comme lui, l'enfant croyait ce que le père lui disait. Mais qu'était-ce aux yeux du monde que cet héritier d'un nom fameux? Un pédant rustique, ruiné, dédaigné, et qui n'occupait aucun rang dans la province même où tombait en poussière l'humble et dernière habitation de sa race. Supérieur, par sa naissance, à la plupart des nobles, il était, par sa position, au-dessous de la plupart des bourgeois. Il avait de l'instruction, il avait du talent, mais les études auxquelles ce talent et cette instruction étaient consacrés ne servaient qu'à diminuer encore ses faibles ressources, et l'exposaient au ridicule, au lieu de lui attirer la considération. Il ne se passait pas un jour que je ne visse sur ses traits si doux la souffrance d'une piqûre récente faite à son amour-propre, l'empreinte douloureuse d'un nouveau chagrin. C'est alors que, n'étant encore qu'un enfant, et sentant en moi une force inspirée par l'affection, je vins à lui, un jour que je le vis assis en proie à l'affliction, et je m'agenouillai devant lui en lui disant : « Père, encore un « peu de courage, bientôt je serai homme, et je jure de con« sacrer alors toutes mes forces à faire revivre cette ancienne « race qui s'éteint et qui a tant de prix pour vous, à rebâtir « cette maison qui, par cela seul que vous l'aimez tant, est « plus noble à mes yeux que tous les blasons des rois. » Et la figure de mon père s'illumina et sa voix me bénit, et je me relevai avec l'ambition au cœur ! »

Darrell s'arrêta, laissa échapper un soupir, puis continua rapidement :

« Je fus heureux à l'université. C'était une époque où les chefs de parti cherchaient des recrues parmi les jeunes gens qui avaient donné des preuves de talent et conquis les premières couronnes décernées à l'émulation et au travail. Alors, en effet, la politique était considérée comme un art qui, de même que celui de la guerre, exige que l'homme soit rompu de bonne heure à la discipline. J'avais à peine quitté le collége que le chef de la maison de Vipont, un vieux lord Montfort, m'offrit un siége au Parlement. Je fus ébloui, mais cet éblouis-

sement ne dura qu'un moment, et le moment d'après je refusai.... La maison déchue des Darrell avait besoin de fortune, et la carrière parlementaire dans les plus hautes positions qu'elle peut assurer exige souvent de la fortune, mais elle n'en donne jamais.... Le hasard voulut que j'eusse pour camarade de collège un jeune homme nommé Vipont-Crooke. Son grand-père, l'un des innombrables Vipont, avait été forcé d'ajouter le nom de Vipont au sien en héritant des biens d'un oncle fort riche qui appartenait à l'immense tribu des Crooke. J'allai avec ce camarade de collége rendre visite au vieux lord Montfort, à sa villa près de Londres, et de là je me rendis à la maison de campagne des Vipont-Crooke, où je restai deux ou trois semaines. Pendant mon séjour, je reçus de Fairthorn l'aîné, l'homme d'affaires de mon père, une lettre où il me suppliait de retourner immédiatement à Fawley, et où il me faisait entrevoir un grand malheur. En prenant congé de mon ami et de sa famille, je vis dans l'attitude de sa sœur quelque chose qui me surprit et m'affligea. Un trouble évident s'empara d'elle, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Que sais-je encore? Jamais je n'avais cherché à conquérir son cœur; je m'étais fait intérieurement un idéal de la femme que je pouvais aimer, et elle ne ressemblait pas à cet idéal. Quand j'arrivai à Fawley, jugez du coup qui mattendait. Mon père était comme frappé au cœur. Le principal créancier hypothécaire était à la veille de l'*évincer :* Fawley allait être ravi pour toujours à la race des Darrell. Je compris que le jour où mon père serait expulsé de la maison de ses ancêtres serait le dernier de sa vie. Comment le sauver? Comment me procurer la misérable somme, quelques milliers de livres seulement, dont j'avais besoin pour arracher à la griffe du spoliateur ces champs stériles que toutes les terres des Seymour ou des Gower ne remplaceraient jamais aux yeux de mon pauvre père? Nos seules ressources consistaient dans les revenus de mon titre universitaire[1], qui suffisaient sans doute à tous nos besoins, mais que je ne pouvais vendre, et sur lequel je ne pouvais emprunter. Je passai la nuit en consultation avec Fairthorn. Consultation vaine! hélas! Tout semblait perdu sans espoir, lorsque le lendemain matin on me remit une lettre du jeune Vipont-Crooke. Elle respirait une mâle franchise avec une certaine rudesse. Du consentement de ses parents, il m'offrait la main de sa sœur et une dot de dix mille livres sterling. Pour excuser la brusquerie de sa proposition, il insinuait que peut-être, par des motifs de délicatesse, si j'éprouvais un sentiment de preférence pour sa sœur, je ne me croirais pas assez riche pour demander sa main, et..., mais qu'importe ce qu'il disait...? Vous devinez le reste. La vie de mon père pourrait

1. College fellowship.

être sauvée du désespoir, il pourrait mourir sous le toit chéri qui l'avait vu naître! Cette dot qu'on m'offrait couvrirait et au delà la misérable dette dont ses terres étaient grevées.... Sans me donner une heure de repos, je retournai en toute hâte dans la maison où la destinée m'avait conduit. Mais, ajouta Darrell avec fierté, ne croyez pas que je fus assez vil, même avec de pareilles excuses, pour tromper cette jeune personne: je lui dis toute la vérité; je ne pouvais ressentir pour elle l'amour que dépeignent les romanciers et les poëtes, mais je n'aimais pas d'autre femme, et, si elle daignait accepter ma main, je veillerais avec sollicitude à son bonheur et lui confierais le mien avec reconnaissance. J'ajoutai, ce qui était vrai encore, que si elle consentait à m'épouser, notre vie serait nécessairement, pendant quelques années, une vie de privations et de lutte, que, tant que mon père vivrait, je devrais lui consacrer même l'intérêt de sa fortune à elle, bien que son capital jusqu'au dernier shilling fût constitué sur sa tête et sur celle de ses enfants. Combien je la bénis quand elle m'accepta, en dépit de ma sincérité! Avec quelle ferveur je demandai au ciel de pouvoir l'aimer, la chérir, de pouvoir m'acquitter envers elle! »

Darrell s'arrêta, en proie à une souffrance visible. Puis il reprit :

« Grâce à Dieu, je n'ai rien, sous ce rapport, à me reprocher! Et c'est la force de ce souvenir qui m'a permis de supporter plus qu'il ne m'eût été possible de le faire sans cela avec mon caractère et un cœur tel que le mien.... Cher père! Sa mort fut heureuse, son foyer fut sauvé, mais il ne sut jamais au prix de quel sacrifice pour son fils.... Les premiers honneurs que j'obtins lui réjouirent le cœur. Il se résigna au choix que j'avais fait d'une profession qui, bien que choquant ses antiques préjugés, lesquels ne permettaient au representant des Darrell d'autre profession que celle des armes, promettait cependant la richesse qui devait empêcher son nom de périr. Il croyait superstitieusement à mon avenir, comme si j'eusse énoncé, non un simple vœu, mais une prédiction. Il avait béni mon union, sans en prévoir les chagrins. Il avait embrassé mon premier-né, c'était une fille, il est vrai, mais cette fille était comme un chaînon qui rattachait ses ancêtres à sa postérité. Je puis répéter ses dernières paroles : « Vous « restaurerez notre race, vous ferez revivre notre nom; les « enfants de mon fils visiteront le tombeau de l'Antiquaire, « et apprendront de vous la reconnaissance pour l'aïeul dont « les oisives leçons ont instruit votre saine et vigoureuse jeu- « nesse. » Et je répondis : « Père, votre race ne disparaîtra pas « de la terre, et quand je serai riche et célèbre, quand des « lords viendront me rendre visite dans l'humble demeure que « votre vie a ennoblie, je dirai à vos petits-enfants: Vous et

« les fils de vos fils, honorez, tant qu'un Darrell foulera cette « terre, honorez celui à qui je dois les sentiments qui m'ont « excité à acquérir par le travail ce dont vous jouirez un « jour, vous qui viendrez après moi! »

« Et c'est ainsi que le vieillard, dont la vie avait si peu connu le sourire, mourut en souriant. »

A ce moment, Lionel s'était emparé de la main de Darrell et la tenait dans la sienne. Son cœur débordait de tendresse filiale et des larmes roulaient le long de ses joues.

Darrell baisa doucement son jeune cousin au front, et, se débarrassant de l'étreinte de Lionel, il parcourut la chambre à grands pas et reprit tout en marchant :

« Je fis alors une promesse que je n'ai pas encore remplie. Il ne me reste point d'enfants à qui je puisse apprendre à respecter la tombe de mon père.... Ma vie en ménage ne fut pas heureuse; inutile de la raconter. J'eus deux enfants. Tous deux sont morts. Mon fils mourut le premier. J'avais mis en lui l'espoir de ma vie. Ce fut pour lui que je commencai à élever cet édifice qu'il ne m'a pas été donné, jusqu'à présent, d'achever. *Sepulcri immemor!* Ce fut pour lui que j'acquis, acre par acre, toutes les terres qui étaient à portée de Fawley, à douze milles de distance. J'avais projeté de combler l'espace intermédiaire, d'acheter les domaines d'un comte parvenu, dont les bois et les champs séparaient Fawley de ses dépendances. Je rêvais à cette acquisition, je couvrais de notes la carte du comté, lorsqu'on m'apporta la nouvelle que l'enfant que je venais de ramener à sa pension était mort, mort noyé en se baignant par une belle soirée d'été.... Non, Lionel, il faut que je continue. Ce chagrin-là, je l'ai surmonté à force d'énergie.... Je devins veuf à cette époque. Une fille me restait encore. C'était le premier-né que mon père avait béni à son lit de mort. Je reportai sur elle tout mon amour, toutes mes espérances. Je n'avais point de vaine préférence pour les héritiers mâles. Est-ce donc une race moins pure, celle qui se perpétue par les femmes? Eh bien! la mort de mon fils fut un bienfait en comparaison de.... »

Darrell s'arrêta de nouveau, puis il reprit avec précipitation :

« Assez! Tout est pardonné dans la tombe. J'étais alors au midi de la vie de l'homme, libre de former de nouveaux liens. J'ai un autre chagrin que je puis vous dire. Je ne l'ai pas encore surmonté. Le chagrin flétrit tellement les derniers étés de ma vie que.... que..., en un mot, que je n'eus plus de cœur pour le mariage et que je perdis le goût du monde. Les années s'écoulèrent. Chaque année, je me disais : L'année prochaine, la blessure sera cicatrisée. J'ai encore le temps. Maintenant l'âge avance. La tombe n'est pas loin, et c'est maintenant ou jamais que je dois remplir la promesse qui a consolé mon père à son lit de mort. Ce devoir n'est pas le seul motif

qui me détermine. Si je veux retrouver de saines pensées et de la vigueur d'action pour le reste de mes jours, il faut que je sente que j'ai chassé un souvenir qui me poursuit et apaisé pour toujours une ombre chère. Quels que soient les nouveaux soucis qui m'attendent, qu'elle que soit la folie qu'il y ait, à mon âge, à courir un tel hasard, ce n'est que par.... ce n'est que par.... »

Darrell s'arrêta encore, attacha fixement ses regards sur Lionel, et, ouvrant ses bras, il s'écria :

« Pardonnez-moi, mon noble Lionel, si je ne me contente pas d'un héritier tel que vous, et ne vous moquez pas de ce vieillard qui rêve qu'il peut encore être aimé d'une femme et avoir des enfants qui hériteront de la maison de son père ! »

Lionel se précipita dans les bras qui s'ouvraient à lui, et si Darrell avait cherché le meilleur moyen d'écarter à jamais du cœur du jeune homme la possibilité d'un regret égoïste, aucun artifice n'eût atteint plus sûrement le but que cette touchante confidence, dans laquelle disparaissait absolument toute la distinction d'âge. Devenus égaux par le sentiment qui les exaltait l'un et l'autre, je ne sais lequel des deux se sentait en ce moment le plus âgé ou le plus jeune! Deux nobles cœurs confondus dans une même émotion ne voient dans le temps que l'instant présent. Rien ne les distingue l'un de l'autre, et ils se tiennent comme deux frères jumeaux.



LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

Vignettes pour le prochain *Keepsake.*

« Je suis tout à fait de votre avis, Alban; Honoria Vipont est une jeune personne très-supérieure.

— Je savais bien que vous en arriveriez là, s'écria le colonel, avec plus de chaleur que de coutume.

— Il y a bien longtemps, reprit Darrell d'un air réfléchi, que j'ai lu les romans de miss Edgeworth, et, en causant avec miss Honoria Vipont, il me semble que j'ai devant moi une des héroïnes de miss Edgeworth. Que de raison! que de prudence! quelle dignité dans la conduite! Chez elle, point de sottes idées romanesques, mais une instruction solide dont la philosophie morale et l'histoire naturelle forment le fond. Miss Honoria réglera toujours sa montre et son cœur de manière que l'une sonne et que l'autre soupire au moment précis.... Quand elle se mariera, elle prendra un mari respectable et posé, dont elle fera la conquête avec dignité et qu'elle perdra avec.... décorum! Oui, je le répète, c'est une jeune personne très-supérieure[1].

— Bien qu'il y ait une nuance satirique dans le portrait que vous faites de miss Vipont, dit Alban Morley en souriant, en dépit d'une légère irritation, je l'accepte cependant comme un panégyrique, car il donne, contre votre intention, une idée juste des qualités qui font une compagne intelligente et une épouse fidèle; et ce sont là des qualités qu'il faut rechercher, quand on se marie à notre âge. Nous ne sommes plus jeunes, ajouta le colonel d'un ton sentencieux.

1. C'est Darrell qui parle et non l'auteur. Darrell est injuste envers ces délicieux personnages de femmes d'un romancier admirable pour la force de la raison, la correction du dessin, l'élégance du récit et la netteté du style; non moins admirable pour la noblesse des sentiments, noblesse exempte d'exagération, qui distingue à un degré remarquable quelques-unes de ses héroïnes. (*Note de l'auteur.*)

Darrell. Hélas, non! Que ne le sommes-nous encore! Mais la justesse de votre observation est incontestable. Ah! regardez! Ne voilà-t-il pas un visage capable de faire oublier à un octogénaire qu'il n'est plus un jeune homme? Quels traits réguliers! et quelle fraîcheur! »

Les amis se promenaient à cheval dans le parc, et, comme Darrell parlait, il salua une jeune dame qui, avec une ou deux autres, passait rapidement à côté de lui, dans une barouche. C'était cette jeune personne si belle que Lionel avait vue écoutée si attentivement par Darrell dans la grande soirée pour laquelle ils avaient déserté la réunion de famille de Carr Vipont.

« Oui, lady Adela est l'une des plus charmantes personnes de Londres, dit le colonel qui avait aussi levé son chapeau lorsque la barouche passa, emportée par un tourbillon. C'est aussi l'une des plus aimables. Je la connais depuis qu'elle est au monde. Son père et moi sommes de grands amis. C'est un excellent homme, mais avare. J'ai eu une peine extrême à arranger le mariage de sa fille aînée avec lord Bolton, et je suis un des curateurs de sa fortune. Si vous avez une préférence pour lady Adela, bien que je ne croie pas qu'elle vous convienne autant que miss Vipont, je vous réponds du consentement du père et de la fille. Ce ne sera pas un motif d'éloignement pour vous, bien que c'en soit un pour la plupart de ses admirateurs, si j'ajoute : « Il n'y a rien avec elle! »

— Et rien en elle! ce qui est pire, dit Darrell. Pourtant on aime à contempler un beau paysage, alors même que le sol en est stérile.

Le colonel Morley. Cela dépend si vous regardez simplement le paysage en artiste ou si vous êtes, malheureusement pour vous, le propriétaire du sol.

— Admirable! dit Darrell. Vous venez de trancher la question relativement à lady Adela. Holà! ho! holà! ho! »

Le cheval de Darrell, ce vieux cheval plein d'ardeur que nous lui avons vu autrefois à Fawley, d'où on l'avait amené à Londres, et qu'un long repos, en dépit des cinq années de plus accumulées sur sa tête, avait rendu plus fougueux, à ce moment, dis-je, le cheval de Darrell baissa la tête, se lança de côté et fit un bond qui eût désarçonné plus d'un cavalier de la capitale. Une jeune amazone, suivie de près par deux ou trois gentlemen, accompagnés de leurs grooms, passa près d'eux comme le vent, avec la légèreté et l'insouciance d'un héros de Balaclava. Mais, dès qu'elle aperçut Darrell qui, de la voix et de la main, avait déjà calmé la frayeur de son coursier, elle fit rapidement volte-face et vint se ranger près de lui. Elle leva alors son voile et laissa voir une figure animée d'une si charmante malice, d'une gaieté si folle, des yeux brun clair si brillants, des boucles de cheveux tombant en un si gracieux désordre

le long de ses joues, qu'elle eût désarmé le ressentiment du cœur le plus susceptible et qu'elle eût réconcilié avec l'idée du danger l'homme le plus timide. Et puis comment résister à l'humilité si gracieuse avec laquelle elle s'excusa de son impolitesse et de son étourderie? Pendant que la jeune fille maintenait à côté de Darrell son léger palefroi et que, se détournant des jeunes compagnons qui venaient de la rejoindre avec leurs coursiers couverts d'écume, elle s'abandonnait avec lui, sans sortir toutefois des bornes d'une respectueuse déférence, à l'entraînement de sa gaieté, la noble figure de Darrell s'illuminait, son rire mélodieux répondait avec modération, mais sans contrainte, à l'enjouement de la jeune fille dont l'humeur folâtre exerçait sur lui une influence irrésistible.

Alban Morley les observait, tout en causant avec les jeunes gentlemen qui escortaient la charmante amazone. C'étaient des jeunes gens du grand ton, mais appartenant à cette jeunesse dorée qui s'agite à la surface des sociétés aristocratiques, ayant peu d'idées et moins encore de devoirs, avec beaucoup de loisirs, beaucoup de santé, beaucoup d'argent à dépenser, beaucoup de dettes chez leurs fournisseurs. hardis sur le *turf*, parieurs dans les courses, orgueil de tantes qui se sont vouées au célibat, fleaux de pères économes, amants inconstants, mais partis solides, menant, en un mot, joyeusement l'existence, traversant promptement le temps de leur jeunesse et déjà vieux, pour la plupart, avant d'avoir atteint la trentaine. Mais le mariage les calme, les mille responsabilités qu'entraînent les soucis de la propriété et la dignité du rang les rendent sages, une brusque métamorphose les transforme en présidents de sessions trimestrielles, en représentants de comté, en pairs jaloux de leur dignité; leurs idées s'enrichissent à mesure qu'ils ont plus de devoirs à remplir; leurs opinions, autrefois flottantes à tout vent, se roidissent et se barricadent derrière les palissades des bienséances. Ils deviennent des hommes estimables, occupés; ils changent comme Henri V lorsque, montant sur le trône, il dit au lord-chief-justice: « Voici ma main, » et à sir John Falstaff: « Je ne te connais pas, vieillard. Va dire tes prières. »

L'élite de cette jeunesse dorée papillonnait autour de Flora Vyvyan. Ce n'était pas une beauté régulière comme lady Adela, ni une belle personne comme miss Vipont, mais c'était un charmant visage, d'une pureté irréprochable, tout radieux d'innocence et de gaieté. Flora affectait des allures masculines, mais la grâce de la femme n'en éclatait que mieux en sa personne. C'était Hébé imitant Thalestris. Ajoutons que Flora était une héritière, une fille unique, une enfant gâtée, volontaire et sans aucun talent (m'est avis que la jeunesse dorée fait assez peu de cas de cette marchandise), sans autre talent, veux-je dire, que de savoir monter à cheval, manier avec une

certaine adresse une queue de billard et lancer trois bouffées d'une cigarette espagnole. Ce dernier mérite était inappréciable; à lui seul, il avait valu à Flora quatre demandes en mariage. (*N. B.* Les jeunes personnes se font du tort auprès de la jeunesse dorée de nos jours quand elles affichent de l'horreur pour le cigare, car cette jeunesse dorée, quand elle fait la cour, aime mieux fumer que de pousser de grands soupirs.) Vous supposerez peut-être que Flora Vyvyan devait être commune, vulgaire.... Oh! nullement : elle était piquante, originale, et elle faisait les choses les plus étranges de l'air d'une personne parfaitement élevée. Quoi que fassent les fées, elles ne sont point vulgaires. Elles peuvent prendre les plus singulières libertés, pincer les jeunes filles, mettre les maisons sens dessus dessous, elles sont toujours des êtres gracieux et les favorites de la poésie. Flora Vyvyan était une fée. Sans avoir elle-même des facultés intellectuelles extraordinaires, elle avait de la vénération pour les choses de l'intelligence; or, ces jeunes prodigues étaient les dernières personnes capables de fasciner Flora Vyvyan. Les femmes sont si perverses qu'elles préfèrent précisément ceux-là mêmes que vous soupçonneriez le moins, leurs propres antithèses. Est-il possible, cependant, que Flora Vyvyan ait eu l'extravagance de préméditer la conquête de Guy Darrell, d'un homme qui a dix ans de plus que son père? Elle aussi était une héritière et elle n'avait certainement pas l'âme intéressée, car elle avait refusé des partis plus brillants que Darrell lui-même, de beaux jeunes gens avec des couronnes en tête de leur papier à lettre ou sur les panneaux de leur brougham. Cette idée semblait absurde. Néanmoins, Alban Morley, en observateur pénétrant, la conçut et trembla pour son ami.

Enfin, la jeune fille et ses compagnons s'éloignèrent, et le colonel dit avec précaution :

« Miss Vyvyan est ... alarmante.

Darrell. Alarmante ! L'épithète mérite explication.

Le colonel Morley. Oui, c'est une fille capable de faire d'un homme de notre âge.... un vieux fou dans toute la réalité du mot.

Darrell. Un pareil homme doit être un vieux fou s'il permet aux jeunes filles, quelles qu'elles soient, de le rendre plus fou qu'il n'était auparavant. Mais je pense qu'en voyant ces jolies mains appuyées sur son fauteuil ou ce charmant visage briller dans son cabinet de travail, on peut être un vieux fou très-heureux, et c'est là ce qu'on peut souhaiter de plus doux.

Le colonel Morley, *étouffant un soupir.* Je crains, mon pauvre ami, que vous ne soyez déjà bien engagé. Je ne m'étonne plus si vous n'appréciez pas Honoria Vipont. Mais lady Selina a une maxime dont la vérité m'est attestée par ma propre

expérience : « Dès que les femmes se le mettent dans la tête, « les hommes les plus sensées sont les.... »

— Les plus vieux fous, interrompit Darrell. Si Marc-Antoine commit tant d'extravagances pour cette courtisane fardée qu'on appelait Cléopatre, qu'eût-il donc fait pour une Juliette aux fraîches couleurs? La jeunesse et la gaieté! Hélas! pourquoi ne pouvons-nous plus faire de ces deux choses nos compagnes lorsque, éprouvés par l'âge et le chagrin, nous sommes devenus pleins d'indulgence pour l'une et que nous avons tant besoin de l'autre? Alban, cette jeune fille, si son cœur était réellement conquis et sa folle nature domptée par quelqu'un qui la dirigerait avec douceur, ferait une épouse fidèle, prudente, tendre, admirable....

— Ciel! s'écria Alban Morley.

— Pour un mari! poursuivit Darrell sans prendre garde à l'interruption, pour un mari comme.... Lionel Haugton. Qu'en dites-vous ?

— Lionel! Oh! je n'ai pas à cela la moindre objection, mais il est trop jeune pour penser au mariage..., ce n'est encore qu'un enfant. En outre, si vous vous mariez vous-même, Lionel ne peut guère aspirer à la main d'une jeune fille de la naissance et de la fortune de miss Vyvyan.

— Oh! si fait. Ce n'est pas du moins le manque de fortune qui l'empêchera de lui faire sa cour. Le jour où je me marierai, si jamais cela arrive, je constituerai à Lionel, ainsi qu'à ses héritiers, vingt-cinq mille livres par an, et si, avec un nom distingué, de la jeunesse, une bonne mine et un cœur d'or, cette fortune ne lui permet pas d'aspirer à la main de n'importe quelle jeune fille il recherchera en mariage, eh bien! je doublerai la somme et je serai encore assez riche après pour acheter une compagne supérieure à Honoria Vipont.

MORLEY. Ne dites pas : acheter.

DARRELL. Oui.... et je serai encore assez jeune pour attraper un papillon comme lady Adela et encore assez hardi pour enchaîner une panthère comme Flora Vyvyan. Dites partout dans le monde, dans ce monde brillant que vous hantez et où les mariages se font aux enchères, dites partout que Lyonel Haugton n'est pas un cousin pauvre, un aventurier sans sou ni maille. Je veux que le monde soit bienveillant pour lui, tandis qu'il est jeune encore et qu'il peut jouir du monde. Ah! mon cher Alban, le plaisir, comme le châtiment, marche après nous *pede claudo*. Ce qui nous eût charmé hier ne nous arrive qu'aujourd'hui, et le plaisir d'aujourd'hui n'est pas celui de demain. Un sou de dragées eût fait briller nos yeux quand nous griffonnions des pattes de mouches à l'école, mais alors personne ne nous donnait de dragées. Maintenant la France nous sert chaque jour, au dessert, les plus délicieuses frian-

dises dans des bonbonnières dorées; vous arrive-t-il jamais de les convoiter? Pour moi, je n'y touche pas. Donnons à Lionel ses dragées en leur temps. Mais, pendant que nous causons, le voici qui vient.... Comment allez-vous, Lionel?

— Je vous confie maintenant aux soins de Lionel, dit le colonel en regardant sa montre. J'ai un rendez-vous, un rendez-vous ennuyeux. Deux de mes amis ont eu la sottise de se quereller, de se dire des gros mots, et cela à un âge où il ne doit plus être question de duel. J'ai promis de voir une troisième personne et de rédiger un projet d'excuses mutuelles. Des gros mots sont absurdes de nos jours, car il n'y a d'autre alternative que de les rétracter, quoi qu'il en coûte. Adieu pour le moment. Nous verrons-nous ce soir au concert de lady Dulcett?

— Oui, dit Darrell. J'ai promis à miss Vyvyan d'y aller et de l'empêcher de troubler la réunion. Et vous, Lionel, vous viendrez avec moi?

LIONEL, *embarrassé*. Non, excusez-moi. Je suis engagé ailleurs depuis longtemps.

— C'est fâcheux, dit le colonel gravement. Le concert de lady Dulcett est précisément un de ces lieux de réunion où un jeune homme doit se faire voir. »

Le colonel Morley salua de la main, avec ce geste empreint à la fois d'élégance et de langueur qui lui était habituel, et il mit au trot sa monture qui s'éloigna avec la majesté d'un coursier de bataille et l'aisance d'un cheval de promenade.

« Quel homme inaltérable! dit Darrell en suivant des yeux le cavalier. Autour de lui tout a changé, lui seul est demeuré le même. Tel était Alban Morley sur les bancs de l'école, tel il est encore maintenant, et, si la vie humaine était aujourd'hui aussi longue qu'elle était du temps des patriarches, tel Alban Morley est maintenant, tel il serait encore dans mille ans d'ici. Je ne parle pas de l'extérieur, bien entendu. Les rides viendront, les joues perdront leur fraîcheur. Mais ce sont là des bagatelles; Socrate l'a dit avec moi: « Le corps de l'homme « est un vêtement, » et tous les sept ans, si l'on en croit les physiologistes, il se revêt de la tête aux pieds d'une nouvelle enveloppe, change de fibres et d'épiderme. L'intérieur qui use les vêtements est le même chez Alban Morley. A-t-il aimé? a-t-il haï? a-t-il éprouvé des jouissances? a-t-il souffert? à quel signe le reconnaître? Le signe manque. A l'école, de même que dans le monde, il ne faisait rien, mais il était un personnage; respecté par les petits, choyé par les grands, il était considéré de tous comme une autorité. Jamais il n'a été dans les honneurs, et on le voit sans cesse bras dessus bras dessous avec ceux qui y sont. Jamais il n'a été dans l'embarras, et toujours il aide les gens qui s'y trouvent à en sortir. D'un caractère immuable, d'un calme que rien n'altère, il plane

comme un dieu d'Épicure, au-dessus des intérêts des mortels. Que pourrait lui donner la richesse qu'il n'ait déjà? Dans les maisons des plus opulents personnages, il choisit sa chambre. Parlez-lui d'ambition, parlez-lui de pouvoir; il en a les récompenses sans le moindre effort de sa part. Véritable premier ministre du royaume dont il s'occupe, la bonne société n'a pas de vote contre lui; il en conduit les affaires, il en connaît les secrets, il en exerce le patronage. Toujours on lui demande des faveurs, et nul n'est assez grand pour pouvoir lui en accorder. Il est incorruptible, mais il sait, à une fraction près, le prix de chaque homme; il est impeccable, mais il est le confident des faiblesses de chaque individu; il est doux comme le velours, mais dur comme le diamant; il est impossible de le blesser, de le contrarier, de le tourmenter, mais il n'est pas insensible; enfin, il est essentiellement bon. Cher Alban! Jamais la nature n'a tiré un plus noble gentleman d'un bloc d'homme plus solide. »

La voix de Darrell trembla légèrement en achevant, dans un sentiment de sincère affection, le portrait qu'il avait commencé sur un ton d'aimable ironie. Puis, changeant subitement le cours de ses pensées, il reprit d'un ton léger :

« Mais je vous demande une faveur, Lionel. Aidez-moi à réparer une faute contre la politesse qu'Alban Morley n'eût jamais commise. Voilà déjà plusieurs jours que je suis à Londres et cependant je n'ai pas encore fait visite à votre mère. Voulez-vous m'accompagner chez elle maintenant et me présenter à elle?

— Merci, merci. Vous allez la rendre bien fière et bien heureuse. Mais puis-je vous devancer et la préparer à votre visite?

— Certainement.... Son adresse est....

— Gloucester-Place, n°....

— Je vous y rejoindrai dans une demi-heure. »

CHAPITRE II.

Que l'observation promène ses regards sur le genre humain depuis la Chine jusqu'au Pérou, et l'observation verra que partout il est indispensable au bonheur d'une femme d'avoir des visiteurs.

Lionel savait que ce jour-là, plus que jamais, mistress Haughton aurait besoin d'être prévenue de la visite de M. Darrell; car ce jour-là même elle se proposait de donner une soirée. Or, quand mistress Haughton donnait une soirée, c'était une

affaire sérieuse. Ménagère distinguée autant qu'active, elle surveillait elle-même les moindres détails de ses préparatifs. C'était pour assister à cette soirée que Lionel avait renoncé au concert de lady Dulcett. Le jeune homme, qui n'avait consenti qu'à regret aux arrangements en vertu desquels Alban Morley avait retenu en ville un logement pour lui, ne laissait jamais, ou bien rarement, passer un jour sans venir pendant une heure ou deux à Gloucester-Place, sacrifiant souvent pour sa mère, dont il faisait l'orgueil, une promenade à cheval, ou quelque autre partie non moins séduisante avec ses camarades, amis du plaisir comme lui. Dans la vie de Londres, et au beau milieu de la saison, il est difficile, en dehors de ses occupations habituelles, de consacrer une heure ou deux à des visites sans couper sa journée. Mistress Haughton était exigeante; il fallait que son fils lui donnât pour ainsi dire le morceau le plus délicat de la journée. Elle aimait que ses voisins vissent le beau et élégant jeune homme descendre de cheval ou de cabriolet, juste à l'heure enivrante où la foule se pressait dans Gloucester-Place. Allait-il à un lever: elle voulait qu'il vînt la voir avant de changer de costume, afin de pouvoir, elle et tout Gloucester-Place, l'admirer dans son uniforme. Allait-il dîner dans une grande maison: il fallait qu'il passât chez elle, bien que la rue qu'elle habitait ne fût point sur son chemin; mais elle était bien aise de pouvoir dire dans les soirées où elle se rendait elle-même: « Il y a aujourd'hui un grand dîner chez lord un tel; mon fils est venu me voir avant d'y aller. S'il avait été libre, j'aurais demandé la permission de l'amener ici. »

Ce n'est pas que mistress Haughton eût l'intention ou le désir d'enlever le jeune homme à l'enivrant tourbillon du grand monde pour l'attirer dans la sphère bourgeoise de ses propres plaisirs. Elle était bien trop fière de Lionel pour croire que ses amis à elle fussent dignes que son fils honorât leur maison de sa présence. De plus, elle avait conservé un vif souvenir des doctrines du grand monde, telles que les lui avait exposées feu son mari, le capitaine. Celui-ci avait fleuri au temps où l'impertinence, installée dans les salons par Brummell, bien que son influence commençât déjà à décroître, formait encore des oligarques par ses leçons, et maintenait fermement l'étiquette de sa cour. Même après que sa mésalliance et ses dettes l'eurent fait rejeter de sa sphère naturelle, le capitaine ne perdit pas l'éclat original que lui donnaient ses tendances exclusives. Dans ses moments d'expansion conjugale, confessant ses erreurs passées et expliquant à sa fidèle Jessie les causes de sa décadence, il lui disait: « Ce n'est pas la naissance d'un homme, ni sa fortune qui lui donnent sa place dans la société. C'est sa manière de se conduire, Jessie. Il ne faut pas qu'on le voie saluer des Snobs, ni que ses enne-

mis puissent le surprendre dans des compagnies vulgaires. Ma chute dans le monde date du jour où je dînai avec un horrible homme qui me prêta cent livres sterling, et qui habitait dans Upper-Baker-Street. Sa femme prit mon bras pour passer d'un endroit qu'ils appelaient un salon (quand il parlait ainsi, le capitaine logeait à un quatrième étage) dans une salle où était servie une nourriture inconnue, qu'ils décoraient du nom de dîner (à ce moment, le capitaine eût fait grand honneur à une tranche de lard). La femme s'en alla partout bavarder, la chose s'éventa, et, pour la première fois, ma réputation reçut une tache. Qu'est-ce qu'un homme sans réputation? Et la réputation une fois souillée, Jessie, on est un homme discrédité.... Apprenez à mon fils à prendre garde aux premiers faux pas. Pas de liaison avec les parvenus.... Ne vous récriez pas, Jessie ; je ne veux pas dire qu'il doive rompre avec vous, les parents sont d'une espèce tout exceptionnelle, il n'y a rien de si bas que de rompre avec son père et sa mère. Par exemple, je continuai à visiter Guy Darrell, bien qu'il habitât au fond d'Holborn, et que je l'eusse vu, oui, vu une fois en gants de castor brun. Mais c'était un parent. J'ai même dîné chez lui et j'y ai rencontré des gens bien singuliers, des gens qui habitaient aussi au fond d'Holborn. Mais Darrell ne me demanda jamais d'aller chez eux ; s'il l'eût fait, j'eusse rompu avec lui. »

C'étaient les souvenirs de ces conversations qui empêchaient mistress Haughton de songer à attirer Lionel dans le cercle où elle vivait elle-même. Elle exigeait qu'il assistât aux soirées qu'elle donnait, qu'il vînt illuminer ou éblouir de ses rayons les petites gens qui s'y trouvaient. C'était là un tribut qu'il devait naturellement à l'orgueil maternel. Mais si les invités avaient invité à leur tour Lionel à leurs réunions, elle eût été la première à s'offenser d'une telle liberté.

Lionel trouva mistress Haughton tout en l'air. Une voiture de fleuriste stationnait dans la rue. Des hommes apportaient des caisses d'orangers destinées à border l'escalier et rendre plus difficile encore le passage en le retrécissant. Les rafraîchissements étaient déjà servis dans la salle à manger. Mistress Haughton, des ciseaux à la main, coupait des fleurs pour orner son surtout, et elle allait et venait, comme une libellule, de la salle à manger au vestibule, des fleurs aux orangers.

« Ah! c'est vous, Lionel! Alors, dites-moi, vous qui allez dans des grandes maisons, s'il faut mettre les biscuits au ratafia en face des macarons, ou s'ils ne feraient pas mieux ainsi, aux coins de la table?

— Ma chère mère, je n'y ai jamais fait attention, je ne sais. Mais dépêchez-vous, ôtez ce tablier, faites fermer ces portes, et montez dans votre chambre. M. Darrell sera ici

dans un instant. Je suis venu au galop pour vous préparer à sa visite.

— M. Darrell ! aujourd'hui ! Comment avez-vous pu le laisser venir ? O Lionel, que vous êtes étourdi ! Vous devriez avoir plus de respect pour votre mère, car je suis vôtre mère, monsieur.

— Oui, ma bonne chère mère. Ne me grondez pas, je n'ai pas pu l'en empêcher. Il est si peu libre, tout le monde se l'arrache ; si je l'avais éloigné aujourd'hui, peut-être n'aurait-il jamais pu venir, et....

— Ne jamais venir ! Et qu'est-ce donc que ce M. Darrell pour se donner de ces airs-là ? Ce n'est qu'un légiste, après tout, dit mistress Haughton avec majesté.

— O ma mère ! je ne vous reconnais pas à ce langage. Il est notre bienfaiteur, notre....

— Assez ; n'en dites pas davantage ; j'avais tort, grand tort. C'est la faute de mon caractère, mon cher Lionel.... Bon M. Darrell ! Je serai si heureuse de le voir, et de le voir dans cette maison que je tiens de sa générosité, de le voir près de mon fils ! Je crois que, dans ma reconnaissance, je tomberai à ses genoux. »

Et ses yeux commencèrent à se mouiller de larmes.

Lionel essuya sous ses baisers les larmes de sa mère.

« Je reconnais bien là ma mère, dit-il. Maintenant, mère, je suis fier de vous. Et comme vous êtes bien ! Je suis fier de cela aussi.

— Moi bien ! Mais je ne suis pas en tenue convenable pour recevoir..., ce visage..., mais peut-être qu'un gentleman âgé et calme comme ce bon M. Darrell ne s'occupe pas beaucoup des dames. John ! John ! finissez vite d'arranger ces plantes. Dieu du ciel ! vous avez ôté votre livrée, remettez-la. J'attends un gentleman. Je suis chez moi dans le salon de devant. Non, il est tout en l'air. Dans le salon de derrière, John. Envoyez-moi Suzanne. Lionel, jetez un coup d'œil sur la table où est servi le souper, et voyez ce qu'il faut faire des fleurs. »

Le reste des paroles de mistress Haughton se perdit dans l'air, car elle monta l'escalier si rapidement qu'il fut impossible de l'entendre distinctement. Elle disparut au haut de l'escalier et entra dans sa chambre.



CHAPITRE III

Mistress Haughton est chez elle pour Guy Darrell.

Grâce à l'activité de Lionel, l'antichambre était en ordre, les plantes mises en place, le salon fermé sur ces préparatifs de fête, et le valet de pied en livrée attendait à la porte lorsque Darrell entra. Lionel vint lui-même à sa rencontre, et reçut son bienfaiteur, lorsque cet homme généreux franchit le seuil de la maison qu'il avait donnée à la veuve.

Si Lionel avait conçu de secrètes appréhensions sur le résultat de cette entrevue, elles furent promptement et très-heureusement dissipees. En effet, à la vue de Darrell affectueusement appuyé sur le bras de son fils, mistress Haughton s'abandonna instinctivement à l'impulsion de son cœur, un cœur aimant, reconnaissant et dévoué, un cœur de femme. Elle s'élança vers M. Darrell, saisit sa main, et les paroles de remercîment qu'elle lui adressa furent empreintes d'une éloquence si simple et si touchante que Darrell se sentit ému.

Mistress Haughton avait été jolie, elle l'était encore; elle avait conservé cette délicatesse des formes extérieures qui constitue l'élégance de la personne. Elle avait de plus une voix agréable, excepté quand elle était en colère. Ses défauts d'éducation et de caractère, son ignorance des usages et des conventions disparaissaient dans cette émotion si naturelle qui l'agitait. D'ailleurs, Darrell était venu résolu à emporter d'elle une impression favorable, si c'était possible, et cette impression fut en effet favorable, bien au delà de ce qu'il avait espéré. Intérieurement même, il accepta en faveur de son ami le capitaine des excuses que jusqu'alors il n'avait jamais voulu admettre. La fille du marchand de drap n'était pas une femme vulgaire et présomptueuse, et, dans ses élans tout spontanés de gratitude dont Darrell était témoin, il n'y avait point trace de cette servilité, signe d'une éducation imparfaite, qu'il avait cru reconnaître dans ses compositions épistolaires.

Le mobilier et l'arrangement de la chambre respiraient une certaine élégance, mais cette élégance était également éloignée de l'ostentation fastueuse et de l'économie besoigneuse. Il était clair que mistress Haughton dépensait sans prodigalité négligente et ne consacrait pas à des brimborions inutiles la pension que lui servait son protecteur. Pour les dames en général, les manières de Darrell étaient extrêmement séduisantes; ce qui

en rehaussait la grâce, c'était je ne sais quelle modestie aimable qui, interprétée comme une marque de son respect pour celles auxquelles il s'adressait, flattait les unes et empêchait l'amour-propre des autres de s'irriter. Pour mistress Haughton spécialement, cette aimable modestie était le comble de la politesse.

En un mot, tout marcha sans encombre jusqu'au moment où Darrell se leva pour prendre congé de mistress Haughton : un mauvais génie rappela alors à la bonne dame sa soirée du jour, et sa gratitude, cherchant une occasion de s'acquitter, la poussa à inviter l'homme généreux auquel elle devait de pouvoir donner des soirées. En dépit de tout ce que pouvait lui dire Lionel, elle n'avait jamais pu se faire une idée exacte de la position de Darrell dans le monde. Un légiste, pensait-elle, qui avait passé sa jeunesse au fond d'Holborn, et à qui le brillant capitaine avait cru faire une grâce en ne rompant pas avec lui, ce légiste pouvait bien posséder une grande fortune, mais il était impossible que ce fût un homme à la mode. Pauvre homme! se disait-elle, il doit être bien isolé. Il ne danse pas, comme Lionel; une petite soirée bien calme avec des gens de son ancienne condition lui conviendrait mieux que ces grandes réunions où va Lionel. Je n'ai qu'à l'inviter, oui, je dois l'inviter. Que dirait-il si je ne l'invitais pas? Ce serait de ma part une noire ingratitude. Toutes ces idées traversèrent en même temps l'esprit de mistress Haughton et, comme elle pressait dans ses deux mains la main que lui tendait Darrell, elle lui dit :

« J'ai une petite soirée aujourd'hui.... »

Et elle s'arrêta.

Darrell gardant le silence, et Lionel ne se doutant pas de ce qui allait suivre, elle continua :

« Nous aurons de la bonne musique, de jeunes amies à moi, qui chantent admirablement.... en italien! »

Darrell salua. Lionel commença à trembler.

« Et si j'osais penser que cela vous amusera, monsieur Darrell, oh! je serais si heureuse de vous voir..., si heureuse!

— Vraiment, dit brièvement Darrell. Alors, ce serait mal à moi de ne pas venir. Lionel m'accompagnera. Naturellement vous l'attendez aussi?

— Cela va sans dire; bien qu'il ait tant d'autres beaux endroits où aller, et qu'il n'ait pas précisément l'habitude de venir à mes petites réunions; cependant il est si bon fils qu'il quitte tout pour faire plaisir à sa mère. »

Lionel, à la torture, tourna le dos à sa mère, ce qui était peu respectueux pour un fils, et se mit à regarder obstinément par la croisée. Mais Darrell, trop juste pour s'offenser d'une invitation qui, dans la pensée de mistress Haughton, n'avait rien de blessant pour lui, se contenta de sourire de ce que la

bonne dame supposait Lionel si répandu dans le grand monde, et répondit, sans même imprimer à ses paroles la moindre nuance de son ironie habituelle:

« Lionel est heureux de faire plaisir à sa mère, et je vous remercie de m'inviter à partager son bonheur. »

Mise, par cette réponse, de plus en plus à son aise; et charmée d'avoir obéi à sa bonne inspiration, mistress Haughton accompagna Darrell jusqu'à la porte de la rue, et ajouta:

« Et si vous aimez à faire un petit whist modeste....

— Je ne touche jamais aux cartes; j'en abhorre jusqu'au nom, » interrompit Darrell d'un ton un peu moins gracieux.

Il monta à cheval, et Lionel, s'éloignant brusquement de mistress Haughton, qui lui assurait que M. Darrell n'était pas du tout ce qu'elle croyait, mais que c'était vraiment un gentleman, et même un gentleman plus distingué que le colonel Morley, rejoignit son cousin et marcha près de lui d'un air confus et humilié.

Darrell, avec la bienveillance que sa vive et prompte intelligence lui permettait de déployer d'une manière si heureuse, s'empressa de consoler notre jeune officier.

« J'aime beaucoup votre mère, beaucoup, dit-il de son accent le plus harmonieux. Cher Lionel, je vois maintenant pourquoi vous renoncez au bal de lady Dulcett. Allez; faites un temps de galop, seul ou avec vos jeunes amis, et ayez soin de venir me chercher de manière que nous puissions être tous deux à dix heures chez mistress Haughton. J'irai plus tard au concert, si l'envie m'en prend. »

Il salua Lionel de la main, fit faire volte-face à son cheval, et se dirigea vers les belles rues du faubourg où les habitants de Londres peuvent jouir de la vue des champs et s'asseoir à l'ombre des haies touffues. Il voulait être seul: la vue de mistress Haughton avait ravivé pour lui le souvenir du passé, un enchaînement de circonstances douloureuses, de folles causeries avec son jeune camarade de classe, cet extravagant Charlie, maintenant enfermé dans la tombe, sa propre jeunesse si laborieuse, sa courageuse ambition, ses chagrins secrets. Et cet homme si fort sentait le besoin de se retremper dans la solitude, la solitude où l'homme apprend à se connaître.



CHAPITRE IV.

Mistress Haughton est chez elle pour tout le monde. De petites réunions sont utiles pour rapprocher les gens. On ne sait jamais qui l'on peut rencontrer.

Les grands empires ont de modestes commencements. Le cercle des relations sociales de mistress Haughton avait eu pour centre un point presque imperceptible. Lorsqu'elle entra en possession de son joli petit revenu et de sa maison de Gloucester-Place, elle fut naturellement saisie du désir d'avoir des visiteurs en rapport avec sa propre position. L'accomplissement de ce désir avait été différé un moment par suite de l'émotion que lui avait causée le départ de Lionel pour Paris, et de l'immense tentation à laquelle les attentions du faux Courtenay Smith l'avaient exposée dans la solitude de son veuvage. Mais elle ne se fut pas plus tôt remise de la honte et de la colère qu'elle avait ressenties en congédiant à temps heureusement ce brillant imposteur, que le désir dont nous parlons devint plus vif; car la bonne dame comprenait qu'avec un esprit aussi actif et aussi inquiet que le sien la fréquentation du monde serait pour elle le meilleur préservatif contre cet ennui de l'isolement qui dispose les veuves à prêter une oreille imprudente aux soupirants aventureux. Après l'expérience qu'elle venait de faire de sa propre faiblesse en écoutant un escroc, et toute tremblante encore en songeant à la manière dont elle lui avait échappé, mistress Haughton prit la ferme résolution de ne jamais donner de beau-père à son fils bien-aimé. Mais elle voulut se distraire et pour cela recevoir des visites. Elle commença par distinguer les familles qui avaient été, à diverses époques, ses plus aimables locataires et qui maintenant logeaient ailleurs. Elle les informa par des lettres polies de l'accroissement de sa fortune, sûre, disait-elle, qu'elles apprendraient cette nouvelle avec plaisir; et ces lettres, déposées à leur adresse avec des cartes de mistress Haughton, Gloucester-Place, amenèrent nécessairement des lettres et des cartes de réponse. Gloucester-Place se prépara alors à donner une soirée. Les ci-devant locataires se rendirent poliment à l'invitation. A leur tour, ils donnèrent des soirées auxquelles mistress Haughton fut invitée. De chaque maison elle ramenait dans sa société un nouvel élément, et c'est ainsi qu'avant que cinq années se fussent écoulées elle avait atteint son but :

Mistress Haughton avait des visiteurs! Il est vrai qu'elle n'était pas difficile. Pourvu qu'elle rencontrât une personne chez laquelle elle pût laisser une carte ou faire une visite le matin, qui pût la recevoir et qu'elle pût recevoir à son tour, cela lui suffisait. Elle ne recherchait point les titres ni les grandes fortunes; elle n'aspirait point à figurer dans les colonnes que le *Morning-Post* consacre au monde fashionable; elle ne voulait, la bonne dame, que s'abandonner à son instinct de sociabilité, et, comme elle était fière, elle préférait des connaissances qui la considéraient comme leur supérieure à celles qui auraient cru l'honorer comme leur inférieure. Aussi Gloucester-Place était-elle envahie par des tribus qui n'avaient pas vu le jour dans son atmosphère civilisée. Des Hengistes et des Horsas, nés dans les quartiers reculés et habités par la race anglo-saxonne, traversaient le canal qui les séparait de Gloucester-Place et venaient insulter à la nationalité britannique de ce quartier salubre. Pour la plupart de ces immigrants, mistress Haughton de Gloucester-Place était un personnage de la plus haute distinction. Quelques autres, qui occupaient dans le monde une position plus élevée, tout en reconnaissant intérieurement qu'il y avait dans le salon de mistress Haughton un singulier mélange, y revenaient cependant une fois qu'ils s'y étaient laissé attirer. C'étaient des personnes qui, bien qu'indépendantes par la fortune ou d'une naissance distinguée, n'avaient dans la capitale qu'un petit nombre de connaissances, ou qui arrivaient des provinces éloignées du Royaume-Uni ou du continent, où elles avaient été faire des économies. Le salon de mistress Haughton était bien éclairé; ici, l'on faisait de la musique ; là, on jouait au whist; le thé, les glaces, les gâteaux circulaient d'une pièce à l'autre.

A dix heures, comme les salons étaient déjà presque remplis et que mistress Haughton, debout près de la porte, s'épanouissait de bonheur en songeant que bientôt l'on ne pourrait plus passer dans l'escalier, le premier domestique, qui arrivait avec des glaces de chez le confiseur voisin, annonça à haute voix :

« M. Haughton!... M. Darrell! »

A ce dernier nom, un frémissement parcourut l'assemblée. Le nom qui était à cette époque dans toutes les bouches; et surtout dans cette grande classe moyenne que les délicats appellent un désagréable mélange, mais de laquelle, en définitive, dépend l'existence des cabinets, ce nom ne pouvait manquer d'être familier aux visiteurs habituels de mistress Haughton. Pendant que Darrell montait l'escalier, la maîtresse de la maison, toute radieuse, était assaillie de questions :

« Darrell! quoi! le fameux Darrell! Guy Darrell! le grand homme du jour! C'est un de vos parents? Et comment? vous n'en disiez rien. »

Mistress Haughton commençait à être sur les épines. Lionel avait-il raison? Le légiste d'Holborn était-il réellement un si grand homme, le grand homme du jour? Non, quelle folie!

« Madame, dit un gentleman au teint pâle, aux joues bouffies, au nez écrasé et en grand gilet blanc, qui attendait, à côté d'elle, qu'une place devînt vacante à l'une des tables de whist ; madame, je suis un admirateur enthousiaste de M. Darrell. Vous dites que c'est un de vos parents? Présentez-moi à lui. »

Mistress Haughton, très-agitée, ne répondit que par un léger signe de tête, car, au moment où le gentleman terminait sa requête et tapait de la main sur une large tabatière d'or, Darrell s'arrêtait devant elle, et Lionel était à côté de lui et avait l'air positivement interdit. Le grand homme dit quelques mots polis, et il allait se glisser dans le salon pour faire place à la foule qui se pressait derrière lui, lorsque le gentleman au gilet blanc, touchant le bras de mistress Haughton et regardant Darrell au beau milieu du visage, dit très-haut :

« Dans ces temps difficiles, les hommes publics se dispensent de cérémonie. Je sollicite la faveur d'être présenté à M. Darrell. »

Ainsi mise au pied du mur, la pauvre mistress Haughton, sans lever les yeux, murmura :

« M. Adolphus Poole..., monsieur Darrell, » et tourna le dos pour recevoir de nouveaux arrivants.

« Monsieur Darrell, dit M. Poole, saluant jusqu'à terre, c'est un grand honneur pour moi.... »

Darrell laissa tomber sur celui qui lui parlait un regard pénétrant et se dit à lui-même : « Si j'étais encore au barreau, voilà un individu pour lequel je serais fâché d'avoir à plaider. » Toutefois il rendit le salut d'un air cérémonieux, salua de nouveau après quelques compliments dont M. Poole fit suivre sa phrase d'introduction, se déclara très-flatté et se crut débarrassé de son importun. Mais, partout où il allait, M. Poole s'attachait à ses pas dans la foule et s'efforçait d'attirer son attention en lui parlant des affaires du jour, du temps, des fonds, des récoltes. A la fin, Darrell aperçut, assis à l'écart, dans un coin, un excellent homme, qu'il fut assez surpris de trouver dans un salon de Londres. C'était un négociant influent d'Ouzelford, qui, lorsque M. Darrell briguait la candidature dans cette ville, lui avait rendu, il y avait bien des années déjà, d'utiles services dans les élections, tant par la haute estime dont il jouissait personnellement que par ses relations. Darrell oubliait rarement une figure, jamais un service. En tout temps il eût été heureux de revoir ce digne homme; mais, en ce moment, il éprouva presque de la reconnaissance pour lui.

« Excusez-moi, dit-il brusquement à M. Poole, mais je vois là-bas un ancien ami. »

Il se dirigea de ce côté, et la foule qui était devenue compacte s'écarta avec respect devant le célèbre orateur comme devant un roi. Le murmure d'admiration qui s'éleva sur son passage, murmure moins contenu que dans les salons plus raffinés, eût été pour un homme plus vain une musique plus harmonieuse que les plus belles roulades de Grisi : Darrell lui-même y était sensible autrefois, mais les dragées venaient trop tard.

« Mon cher monsieur Hartopp, dit-il au négociant assis solitaire dans son coin, ne vous souvenez-vous pas de moi? Guy Darrell.

— Monsieur Darrell! s'écria l'ex-maire de Gatesborough en se levant, qui aurait cru que vous vous seriez souvenu de moi?

— Moi! ne pas me souvenir de ces dix électeurs entêtés sur lesquels, ensemble et séparément, j'avais épuisé en vain toute ma puissance d'argumentation. Vous arrivâtes, et avec ces seuls mots : « John..., Ned..., Dick..., obligez-moi..., votez pour « Darrell ; » les récalcitrants furent convaincus et les votes enlevés.... Voilà ce que j'appelle de l'éloquence. *(A voix basse.)* Au diable l'animal! *(A part, à Hartopp.)* Puis-je vous demander quel est ce monsieur?... Comment il s'appelle...? ce monsieur..., là..., en gilet blanc?

— C'est M. Poole, répondit Hartopp.

— Sa profession?

— Il fait des spéculations.... Il est attaché à une nouvelle Compagnie..., on dit qu'elle prospère.... William, mon premier commis, une tête carrée aussi, a pris des actions dans cette Compagnie, et il voulait que j'en fisse autant; mais ce n'est pas ma manie. M. Poole peut être un très-honnête homme, mais il ne me fait pas cet effet-là. Je suis devenu prudent, je sais que je suis sujet à être dupé, je l'étais autrefois.... Aussi, par principe, j'évite les Compagnies, surtout quand elles promettent trente pour cent, et qu'elles exploitent des mines de cuivre; car c'est une mine de cuivre qu'a M. Poole.

— Et un front d'airain, je crois aussi.... Mais vous n'êtes pas à Londres pour tout de bon, monsieur Hartopp...? Si je m'en souviens bien, vous étiez établi à Gatesborough, la dernière fois que nous nous rencontrâmes.

— Et j'y suis toujours, ou plutôt j'habite dans le voisinage. Je me retire petit à petit des affaires, et je me passionne de plus en plus pour la vie agricole. Mais j'ai une famille, et nous vivons dans un siècle de lumières, où les enfants ont besoin de plus d'éducation que n'en avaient leurs parents. Mistress Hartorp a donc pensé que ma fille, Anna-Maria, avait besoin de quelques leçons pour *parfaire son éducation.* Anna-Maria aime la harpe à la folie, et nous avons pris une maison à Londres pour six semaines.... Mistress Hartopp est là-bas..., la voyez-vous,

avec cet oiseau sur la tête...? c'est un oiseau de paradis, je crois, William dit que les oiseaux de cette espèce ne se posent jamais.... Mais celui-ci est une exception : chaque soir, depuis que nous sommes à Londres, il s'est reposé pendant des heures entières sur la tête de mistress Hartopp.

— C'est un signe de votre félicité conjugale, monsieur Hartopp.

— Puisse-t-il en être de même pour Anna-Maria! Nous devons la marier quand son éducation sera finie. Elle doit épouser, par parenthèse, un fils de votre ancien ami Jessop d'Ouzelford, et, entre nous, monsieur Darrell, voilà pourquoi j'ai consenti à venir à Londres ; croyez bien que je n'aurais pas fait donner la dernière main à l'éducation de ma fille, si je n'avais eu un mari tout prêt pour accepter la responsabilité des résultats.

— Vous êtes toujours plein de sagesse, monsieur Hartopp, et je suis sûr que même votre belle compagne ne vous eût pas emmené à Londres si vous n'aviez été convaincu qu'il était utile d'y venir. Vous souvenez-vous de ce que je vous dit le jour où vous apaisâtes si admirablement une dispute qui s'était élevée au sein de notre Comité : « Il est heureux, vous disais-« je, que vous ne soyez pas né roi, monsieur Hartopp, car « vous eussiez été un tyran irrésistible. »

— Silence! silence! dit à voix basse Hartopp au comble de l'effroi. Si mistress Hartopp vous entendait! Quel observateur vous êtes, monsieur? Je croyais me connaître en physionomie, mais j'y ai été trompé une fois.... Mais vous, monsieur Darrell, je gage que vous ne l'avez jamais été.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Darrell en tressaillant. Vous, trompé!... et comment?

— Oh! c'est une longue histoire, monsieur.... C'était un homme âgé, le compagnon le plus agréable que j'aie jamais vu, mais ce n'en était pas moins un vagabond. Il avait avec lui sa petite fille, une enfant belle comme un astre et charmante au possible. Je pensais bien qu'il avait dû être dans sa jeunesse un écervelé, mais je lui supposais des sentiments d'honneur. (*Darrell, que ce récit n'intéresse en aucune façon, comprime un bâillement en se demandant quand ce brave homme aura fini.*) Eh bien! monsieur, juste au moment où je me disais : « Je me connais en physionomie, je n'ai jamais été trompé, » juste à ce moment, dis-je, arrive chez moi un gaillard d'une tournure élégante, le propre fils de cet homme, qui me dit ou plutôt qui me laisse dire par une dame qui l'accompagnait que ce..., ce vieux gentleman si charmant, et à qui je supposais un si vif sentiment d'honneur, était un convict libéré, condamné autrefois à la transportation pour avoir volé le patron chez lequel il travaillait. »

Pâle, respirant à peine, Darrell écoutait, et cette fois son attention était fortement excitée.

« Quel était le nom de ce.... ce...?

— Du convict? Il s'appelait Chapman, et son fils, Losely.... Jasper.

— Ah! dit Darrell d'une voix altérée, et vous parliez d'une petite fille?

— Oui, c'était la fille de Jasper Losely; il vint la réclamer, avec un mandat du magistrat. Le vieux mécréant l'avait emmenée avec lui pour lui enseigner son métier d'escroc, je suppose. Heureusement elle était encore sous ma garde, je la rendis à son père et à la dame d'apparence si respectable qu'il avait amenée avec lui..., une de ses parentes, je présume.

— Le nom de cette dame, vous le rappelez-vous?

— Crane.

— Crane! Crane! murmura Darrell, faisant un vain effort pour retrouver ce nom dans sa mémoire. Et il vous dit que l'enfant était sa fille... Vous en êtes sûr?

— Oh! il me l'a dit et cette dame aussi.... Mais les connaîtriez-vous, par hasard, monsieur?

— Moi?... non!... ils me sont étrangers, sauf de réputation. Ce sont des menteurs, d'infâmes menteurs! Mais les complices se sont donc pris de querelle, je parle du père et du fils, pour que le père ait été trahi et dénoncé par le fils?

— C'est mon idée... Je ne les ai jamais revus; mais alors vous croyez que le père était réellement un criminel, un convict? Vous n'admettez pas d'excuse, pas de circonstances atténuantes en sa faveur? Eh bien, monsieur Darrell, il y avait chez cet homme quelque chose qui faisait qu'on l'aimait, oui, qu'on l'aimait, et quand il me fallut lui dire que j'avais livré l'enfant qu'il avait confiée à mes soins et que je vis sa douleur, je me reprochai comme un crime ce que j'avais fait.... »

Darrell ne répondit rien, mais sa physionomie avait changé de caractère, elle était devenue dure, sombre, impitoyable, c'était le visage d'un juge inexorable; Hartopp, en la voyant, recula comme frappé de terreur.

« Quoi, dit-il d'un ton lamentable, croyez-vous que j'aie mal fait?

— Je crois, monsieur Hartopp, que nous parlons beaucoup trop tous deux, en ce moment, d'un ramas de misérables escrocs, et je vous conseille d'arracher de votre cœur honnête tout souvenir des relations que vous avez pu avoir avec eux, et de ne jamais répéter à d'autres personnes le récit que vous venez de me faire. Un homme d'honneur doit se préserver, même par la pensée, de tout contact avec les fripons. »

A ces mots, Darrell s'éloigna brusquement, traversa rapidement la foule, indiqua à peine à mistress Haughton par un signe de tête qu'il se retirait, et, sans s'occuper en rien de Lionel, descendit précipitamment l'escalier. Il cherchait avec impa-

tience son manteau dans le salon de derrière, lorsqu'une voix se fit entendre près de lui :

« Permettez-moi, monsieur, de vous aider ; permettez.... »

Darrell se retourna vivement et reconnut M. Adolphus Poole. Il faut un commerce habituel avec des égaux pour donner à un homme de nerfs irritables et d'un caractère franc un empire absolu et invariable sur lui-même. Avec les personnes qu'il aimait réellement, Darrell avait de la patience et de la douceur; avec celles qui lui était indifférentes, il avait une politesse imposante; mais, quand il était offensé, il poussait la rudesse jusqu'à l'incivilité.

« Monsieur, s'écria-t-il en frappant du pied, vos importunités m'ennuient, je vous prie de les cesser.

— Oh! je vous demande pardon, dit M. Poole irrité. Je ne veux m'imposer à personne. Mais je vous prie de croire que si j'ai eu la hardiesse de chercher à faire votre connaissance, c'était pour vous rendre un service, monsieur, oui, un service tout particulier, monsieur.... »

Puis, baissant la voix et posant un doigt sur son nez :

« Il y a de par le monde un nommé Jasper Losely, monsieur.... Hein ! oh ! monsieur, je ne cherche pas à brouiller les gens. Je respecte les secrets de famille. Peut-être pourrais-je vous être utile, peut-être non....

— Non pas à moi assurément, monsieur, » dit Darrell en jetant sur ses épaules son manteau qu'il avait enfin trouvé et sortant à grands pas de la maison.

Quand il fut monté dans sa voiture, son valet de pied attendit ses ordres ; Darrell resta longtemps avant de les donner.

« N'importe où pendant une demi-heure, dit-il enfin. A Saint-Paul, puis à la maison. »

Mais en revenant de sa promenade sans but dans la Cité, Darrell tira le cordon :

« A Belgrave-Square, chez lady Dulcett. »

Le concert était à moitié fini, mais Flora Vyvyan gardait encore, comme elle l'avait promis, une place près d'elle pour Darrell, en la prêtant pour le moment à l'un de ses fidèles vassaux. Son visage brilla de joie quand elle vit Darrell entrer et s'approcher. Le vassal rendit la chaise qu'il occupait. Darrell paraissait d'une humeur charmante, et je crois fermement qu'il faisait tous ses efforts pour.... quoi? pour se rendre agréable à Flora Vyvyan? Non, mais pour se plaire auprès de Flora Vyvyan. Il n'avait pas la présomption de croire qu'une jeune et belle personne pût devenir amoureuse de lui. Il jugeait sans doute à son âge la chose impossible. Il voulait une chose bien plus facile en apparence, mais bien plus difficile en réalité. Il voulait devenir amoureux lui-même.

CHAPITRE V.

Les savants qui ont consacré leur vie à l'étude des mœurs et des habitudes de la société des insectes prétendent que, lorsqu'une araignée a perdu sa dernière toile et qu'il ne lui reste plus de matière visqueuse pour en filer une autre, elle prolonge encore son existence innocente en jetant ses pinces sur quelque araignée moins belliqueuse, mais plus respectable, qui possède un logis commode et un garde-manger aéré. Des moralistes observateurs ont remarqué la même particularité chez le mangeur d'hommes ou cannibale du gousset.

Il est onze heures du matin, Samuel-Adolphus Poole, esquire, est dans son salon. La maison qu'il occupe est une de ces nouvelles habitations qu'on voit s'élever chaque année au nord de Regent's-Park, habitations qui, en même temps qu'elles attestent l'excentricité du caractère national, font travailler l'imagination de l'architecte et mettent à l'épreuve la gravité du passant qui les contemple. On s'est, en effet, tellement torturé l'esprit pour faire contraster chacune de ces maisons avec celles qui l'entourent que, sur un petit espace de terrain, tous les siècles semblent confondus et toutes les races campées. Le numéro 1 est un tombeau égyptien; les Pharaons pourraient y dormir du dernier sommeil. Le numéro 2 est un chalet suisse; Guillaume Tell pourrait y chasser dans le jardin. Regardez! voici des colonnes doriques, un genre sévère: c'est Sparte qui se dresse devant vous. Voyez plus loin ce porche gothique. Vous voilà transporté au temps des Normands. Ah! des meneaux du siècle d'Élisabeth! Levez-vous Sidney et Raleigh! Qu'est-ce que cela? des treillis de Chine! Paraissez, Confucius, et vous aussi, commissaire Yeh! Quelques pas plus loin, nous nous trouvons dans le pays des Zingaris et des Abencérages; ce pays

Des vierges aux yeux noirs, des mains au teint de bronze.

La maison de M. Poole s'appelle la VILLA DE L'ALHAMBRA. Remarquez ces vérandas de style mauresque, ces fenêtres en glaces encadrées d'argent, avec des chapiteaux en pointes ogivales et des châssis d'acajou. Par derrière est un jardin; par devant un autre jardin plus petit. On arrive par des marches sous un portique sarrasin flanqué de deux lions posés sur des

1. Land of dark-eyed maid and dusky Moor.

piédestaux et ressemblant à des caniches. Le tout est neuf et brillant. On croirait que les murs sont en pierre, mais, en réalité, ils ne sont qu'en stuc; des fentes dans le stuc indiquent qu'il y a eu des tassements. Mais comme la maison est louée pour quatre-vingt-dix-neuf ans et qu'elle est sous-louée par baux successifs de sept, de quatorze et de vingt et un ans, l'architecte n'est pas responsable de la durée de la construction, ni le locataire primitif des réparations. Prise dans son ensemble, la maçonnerie ne pouvait imaginer un type plus parfait du goût moderne et de la spéculation métropolitaine que la Villa de l'Alhambra.

M. Poole, depuis que nous l'avons vu, il y a de cela environ quatre ou cinq ans, a passé sous le joug de l'hyménée. Il a épousé une personne qui lui a apporté quelque argent, et il s'est réformé. Il s'est éloigné du *turf*, il a laissé là les cravates empesées et les redingotes à la Newmarket, il a renoncé à ses vieilles connaissances de garçon. Lorsqu'un homme se marie et se réforme, surtout quand son mariage et sa réforme sont accompagnés d'une augmentation de revenu et d'un respectable établissement dans la Villa de l'Alhambra, les parents qui autrefois lui tournaient le dos lui font de gracieuses ouvertures; le monde, autrefois sévère, devient indulgent pour lui. C'est ce qu'avait éprouvé Poole, Poole, que l'on n'appelle plus Dolly. Dans sa jeunesse, il s'était engagé dans une mauvaise voie, et entoure de compagnons équivoques; il s'était laissé entraîné par ce goût pour le sport qui est une des mâles, mais dangereuses passions caractérisant l'Anglais né libre. Je ne flétris pas ce goût; mais, quand on aime les chevaux, on est exposé à se trouver en contact avec des chevaliers d'industrie Le cheval de course est un noble animal, mais, pour son malheur, plus son éducation est bonne, plus sa société est mauvaise. En fréquentant les écuries, Adolphus-Samuel Poole avait donc contracté des habitudes vicieuses; mais maintenant il a jeté sa gourme. Ce qui est passé est passé. Poole a fait un très-sage mariage. Mistress Poole est une femme raisonnable, elle a obligé son mari à rester au logis et sait le faire marcher droit. C'est l'oncle Samuel, un bien digne homme, qui a trouvé cette femme raisonnable; après l'avoir trouvée, il a payé les dettes du neveu ; il a ajouté ensuite à la fortune de la jeune personne une somme ronde, et si bien pris ses mesures pour constituer le tout sur la tête de la femme et des enfants, que Poole a la douce satisfaction de penser que, quoi qu'il lui arrive, ces êtres si chers n'auront rien à craindre. Il sait de plus que si, à la suite de revers de fortune, il est poursuivi par ses créanciers et obligé de fuir son pays natal, la loi ne peut toucher à la réserve dotale constituée sur la tête de mistress Poole, ni enlever à celle-ci l'heureux privilége de partager cette réserve avec un époux

adoré. L'insolvabilité, ainsi protégée par un contrat de mariage, réalise la sécurité sublime de la VERTU immortalisée par la muse romaine :

Repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus,
Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis auræ [1]!

M. Poole était un membre actif de la Fabrique paroissiale ; c'était un politique sérieux ; il souscrivait aux charités publiques ; il assistait aux banquets publics ; il avait des votes dans une demi-douzaine d'institutions publiques ; il aimait à causer des intérêts publics et s'appelait lui-même un homme public. La compagnie qu'il fréquentait était celle des gens dans les affaires : on spécule sans doute dans ce monde-là, mais on y a des mœurs rangées. Une société par actions fut montée ; il obtint dans le Comité une position officielle, accompagnée d'un salaire. Ce salaire n'était pas considérable, il est vrai, mais enfin c'était un salaire.

« Je ne tiens pas à l'argent, disait Adolphus-Samuel Poole, mais j'aime à avoir quelque chose à faire. »

Je ne saurais dire s'il faisait *quelque chose*, mais ce que je sais bien, c'est que *quelqu'un était fait* [2].

M. Poole était dans son salon, lisant des lettres et mettant des papiers en ordre avant de partir pour son bureau situé dans le West-End. Mistress Poole entra, conduisant un petit enfant qui ne marchait pas encore seul, et trahissant par l'intéressant développement de sa taille l'aimable dessein de donner à l'enfant, dans un délai peu éloigné, un frère ou une sœur, selon l'événement.

« Baisez papa, Johnny, dit-elle à l'enfant.

— Mistress Poole, je suis occupé, répondit papa en grommelant.

— Papa est occupé, il se tue à la peine pour son petit Johnny. Johnny ne s'en trouvera que mieux quelque jour, dit mistress Poole, faisant sauter l'enfant en l'air pour l'indemniser de la perte du baiser paternel.

— Mistress Poole, que me voulez-vous?

— Puis-je louer aujourd'hui pour deux heures le brougham de John? J'ai des visites à faire ; nous avons beaucoup de cartes à remettre. Y a-t-il quelque endroit où je puisse en laisser pour vous, mon amour, par exemple chez cet important personnage à qui vous avez été présenté hier soir chez mistress Haughton? ce grand homme dont on parlait tant et

1. Ignorant les échecs honteux d'une élection, elle brille d'un honneur immaculé sans être réduite à prendre ou à déposer les insignes de sa dignité, selon le caprice populaire.

2. *Done*, équivalent de *fait au même*.

pour qui vous semblâtes prendre tant de goût, Samuel, mon cœur ?

— Allez-vous-en ! Cet homme m'a insulté, je vous le répète.

— Insulté ! Non, vous ne m'avez jamais dit cela.

— Je vous l'ai dit hier soir en rentrant.

— Vraiment? Je croyais que vous me parliez de ce M. Hartopp.

— Eh bien ! lui aussi, il m'a presque insulté.... Mistress Poole, vous êtes stupide et déplaisante. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Papa est de mauvaise humeur, cher petit Johnny. Pauvre papa ! on a fait du chagrin à papa, Johnny ; de méchantes gens ; allons-nous-en, ou nous lui en ferons, nous aussi, du chagrin. »

Cette douceur angélique, cette patience de la part d'une épouse eût adouci Tamerlan lui-même. Le front sombre de Poole s'éclaircit. Si les femmes savaient s'y prendre avec les hommes, on ne trouverait pas depuis l'Indus jusqu'au pôle un seul mari rebelle à sa moitié ; et Poole, malgré son caractère ombrageux, était aussi complétement gouverné par cet ange qu'un ours l'est par son gardien.

« Pardon, mistress Poole, excusez-moi. Je ne suis pas aujourd'hui dans mon assiette ordinaire, je l'avoue ; donnez-moi le petit Johnny. Là (et il embrassa l'enfant qui en retour fourra son doigt dans l'œil gauche de papa et se mit à pleurer en voyant qu'il n'avait pas réussi à le lui crever) ! Prenez le brougham. Finis, Johnny, finis.... Vous déposerez une carte pour moi chez M. Peckham, Harley-Street. Mon œil me cuit horriblement ; un de ces jours ce bébé m'éborgnera. »

Mistress Poole a réussi à apaiser l'enfant. Elle déclare que les doigts de Johnny sont extrêmement forts pour son âge, mais elle ajoute que les bébés cherchent toujours à prendre ce qui est beau et brillant, comme l'or et les bijoux, comme les yeux de M. Poole, et, avec cette flatterie, elle administre à l'orbite blessée une lotion si adoucissante de pitié et d'admiration que Poole dit en grommelant encore, mais d'un ton tout à fait radouci :

« Laissez donc là vos flagorneries.... A propos, je n'ai pas dit ce matin que je refusais de vous donner la chiffonnière en bois de rose.

— Non, vous avez dit, mon chéri, que vous n'aviez pas le moyen de me la donner, et quand papa dit qu'il n'a pas le moyen de faire un cadeau, il faut croire papa ; n'est-ce pas, mon petit Johnny ?

— Mais j'ai peut-être le moyen de vous l'offrir ; oui, je pourrai vous la donner ; oui, pour sûr, vous l'aurez, comptez-y.... N'oubliez pas de déposer cette carte chez Peckham ; c'est un

homme de finance.... Tiens, on sonne à la porte. Qui est-ce? Courez vite et voyez. »

Mistress Poole obéit avec autant d'activité que le lui permit sa position intéressante. Elle revint au bout d'une demi-minute.

« O mon Adolphus ! ô mon Samuel ! C'est cet homme de si mauvaise mine qui était ici l'autre soir et qui est resté si longtemps avec vous. Je n'aime pas du tout son regard. Je vous en prie, laissez-moi dire que vous n'y êtes pas.

— Il faut que je le reçoive, dit Poole devenant plus pâle que d'habitude, ce qu'on n'aurait guère cru possible.... Arrêtez, empêchez cette fille d'aller à la porte, et vous, laissez-moi. »

Il prit vivement son chapeau et ses gants en poussant de côté la servante qui était sortie de l'étage souterrain de la maison pour répondre au coup de sonnette, et il traversa précipitamment le petit jardin.

Jasper Losely attendait à la porte de la rue. Jasper n'était plus en baillons, mais il était grossièrement vêtu comme s'il eût renoncé à toute envie d'attirer les regards du beau sexe ou de jeter de la poudre aux yeux du capitaliste du West-End. Il portait une chemise en toile de coton rayée, une veste de gros drap, et avait les mains enfoncées dans ses poches.

Poole fit un mouvement et joua la surprise :

« Quoi, c'est vous ! dit-il. Je vais justement à mon bureau : je suis très-pressé en ce moment.

— Pressé ou non, il faut que je vous parle, et je vous parlerai, répondit Jasper d'un ton bourru.

— Comment ! maintenant? Alors, entrez ; seulement, souvenez-vous que je ne puis vous accorder plus de cinq minutes. »

Le grossier visiteur suivit Poole dans l'arrière-salon et ferma la porte après lui.

Appuyant ses bras sur le dos d'une chaise et conservant son chapeau sur sa tête, Losely fixa ses yeux farouches sur son ancien ami et lui dit en baissant la voix, mais d'un ton net et décidé :

« Maintenant, Dolly Poole, regardez-moi bien ; si vous songez à éluder la question ou à vous débarrasser de moi, vous vous trouverez dans la rue des mystifications. Avez-vous été chez Guy Darrell et lui avez-vous parlé de mon affaire; oui ou non ?

— Je n'ai rencontré M. Darrell qu'hier dans une très-jolie soirée (Poole jugea prudent de ne pas dire chez qui avait eu lieu cette soirée ; car on se souviendra que Poole avait été mis autrefois par Jasper dans la confidence de ses projets sur mistress Haughton, et si cet aventurier venait à savoir que

Poole avait fait la connaissance de la veuve, peut-être lui viendrait-il à l'idée d'exiger que Poole le présentât de nouveau à cette dame comme visiteur), une très-jolie soirée, répéta Poole. Je me fis un devoir de me faire présenter à M. Darrell et il se montra d'abord très-poli.

— Au diable sa politesse.... Arrivez au fait....

— Je préparai mes voies avec beaucoup de soin, comme vous pouvez penser, et lorsque je l'eus attiré dans une causerie amicale, vous comprenez, j'attaquai l'affaire.... Ah! mon pauvre Losely, il n'y a rien à faire par là. Il s'esquiva par la tangente en me criant de me mêler de mes propres affaires, et, sur ma vie! je ne crois pas qu'il y ait chance pour vous de ce côté.

— Très-bien; nous verrons...; ensuite, avez-vous fait quelques démarches pour découvrir l'enfant, ma fille?...

— Oui, je vous l'assure. Mais vous me donnez de si faibles indications! Êtes-vous bien sûre après tout qu'elle n'est pas en Amérique?

— Je vous ai déjà dit que cette histoire d'Amérique n'était qu'une rouerie, un stratagème du vieux pour me dérouter.... Pauvre vieux, continua Jasper d'un ton qui trahissait véritablement chez lui quelque sentiment, je ne m'étonne pas qu'il me craigne et me fuie.... Cependant, je ne veux pas lui faire plus de mal que je ne lui en ai fait; non, pas même pour être dans une aussi belle position que vous..., qui me regardez là du coin de l'œil, du haut de votre perchoir d'acajou, comme un hibou favori qui a des souris plein sa mangeoire.... Et si je veux lui enlever ma fille, c'est pour son bien à elle, car si l'on pouvait amener Darrell à faire une rente à l'enfant, et à moi par ricochet, eh bien! le bonhomme en aurait naturellement sa part.... Et maintenant que ces infernales douleurs rhumatismales me tiennent souvent éveillé la moitié de la nuit, je ne parviens pas toujours à ôter de devant mes yeux l'image de ce vieillard errant à travers le monde, pour mourir dans un fossé. Cette fille qui s'est sauvée avec lui, et à qui il donnerait, je gage, sa dernière croûte de pain, ne devrait-elle pas être pour nous deux une rente annuelle? Baste! assez, assez.... Quant à ce conte de leur fuite en Amérique, j'avais à Paris un ami qu'une spéculation a envoyé dans ce pays, et je l'ai prié de s'informer de ce William Waife et de sa petite-fille Sophie que l'on disait s'être embarqués pour New-York, il y a cinq ans environ. Il a vu ces personnes mêmes établies à New-York, non plus sous le nom de Waife, mais sous leur vrai nom de Simpson, et il a appris de l'homme qu'ils étaient partis d'Angleterre sous le nom de Waife, à la prière d'une personne que l'homme ne voulut pas nommer, mais à laquelle il dit avoir des obligations. Peut-être le vieux avait-il rendu autrefois à ces individus un bon office.... La description de ce soi-disant

Waife et de sa petite-fille tranche tout..., ils ne ressemblaient pas le moins du monde à ceux que je cherche, de sorte qu'il y a tout lieu de supposer qu'ils sont encore en Angleterre, et votre affaire est de les trouver. Continuez vos recherches, mettez-vous en quatre, et que j'aie à vous féliciter de votre succès quand je reviendrai d'aujourd'hui en huit..., mais, en attendant, quatre livres sterling, s'il vous plaît, et plus même, si vous voulez....

— Comment ! je vous ai donné quatre livres l'autre jour, plus six livres pour acheter des habits. Tout cela ne peut pas être dépensé.

— Si fait..., jusqu'au dernier penny.

— Que diable ! mon cher, ne pouvez-vous donc vous suffire d'une façon ou d'une autre ? Ne pouvez-vous trouver personne avec qui jouer aux cartes ? Quatre livres ! Mais avec votre talent au whist, quatre livres sont un capital.

— Avec qui jouer ? Quelle société fréquenter ? La société des joueurs émérites et des filous ? Équipez-moi, invitez-moi chez vous, réunissez vos amis, organisez un *rubber*, et vous verrez ce que je puis faire avec quatre livres. Nous pourrons partager les bénéfices si vous voulez, comme nous faisions autrefois.

— Ne parlez pas si haut..., Losely, vous savez très-bien que ce que vous me demandez est impossible.... J'ai changé de manière de vivre....

— Oui, mais j'ai en main des témoignages accusateurs de votre ancienne existence.

— A quoi bon ces stupides menaces ? Si vous vouliez réellement me faire du mal, où iriez-vous et qui vous croirait ?

— Votre femme me croirait, j'ai cela dans l'idée : je vais essayer. Holà !

— Silence ! silence ! silence ! Pas de bruit ici, monsieur.... Pas de scandale ! Retenez votre langue, ou j'envoie chercher la police....

— Faites.... Cela m'arrangerait on ne peut mieux. Je suis las de tout. J'ai besoin de conter mon histoire à Old-Bailey, et de me venger de vous, de Darrell, du monde entier.... Envoyez chercher la police. »

Et Losely s'étendit de tout son long sur le sofa (qui était en maroquin neuf, et avec des coussins élastiques), et, se croisant les bras.

« Vous ne pouviez me donner, dit-il, que cinq minutes. Elles sont passées, je le crains.... Moi, je suis plus libéral. Je vous donne tout le temps que vous voudrez pour réfléchir. Cela m'est égal de rester pour dîner ; j'ose espérer que mistress Poole voudra bien excuser mon costume.

— Losely, quel drôle de corps vous faites ! Si je vous donne les quatre livres que vous me demandez, me promettrez-vous

de chercher à vous tirer d'affaire pour vous-même d'une manière ou d'une autre, et de ne plus me molester?

— Non, certes. Je viendrai une fois par semaine vous demander la même somme.... je ne puis vivre à moins..., jusqu'à ce que....

— Jusqu'à ce que quoi?

— Jusqu'à ce que vous ayez amené M. Darrell à me faire un sort convenable, ou que vous m'ayez mis en possession de ma fille, et qu'alors je sois dans de meilleures conditions pour traiter moi-même avec lui; car, si je veux lui adresser une réclamation pour le compte de ma fille, il faut bien que je la produise, autrement il dirait qu'elle est morte.... Et puis, si elle est aussi jolie qu'elle l'était étant enfant, sa vue seule le touchera plus que tout ce que je pourrais lui dire.

— Et si je réussis dans mes négociations auprès de M. Darrell, ou si je parviens à découvrir votre fille, vous me rendrez toutes les lettres et tous les documents émanés de moi que vous prétendez posséder?

— Que je prétends posséder! Ne vous les ai-je pas montrés dans ce portefeuille?... Dolly Poole, la proposition que vous m'avez faite de voler le vieux Lotham, elle est là en sûreté. »

Poole jeta un regard de convoitise sur le portefeuille que l'autre sortit de sa poche, et sur lequel il donna une tape avec la main. Si Losely eût été moins fort..., ou si Poole eût été plus brave! Dans sa situation, il se contenta de regarder le portefeuille, et de dire en gémissant :

« Se tourner ainsi contre un vieil ami! C'est bien mal! Je ne vous aurais jamais cru capable de cela, Losely!

— C'est vous qui vous tournez contre moi. Mais attachez-vous à Darrell ou trouvez-moi ma fille, et aidez-nous, elle et moi, à obtenir justice de lui..., non-seulement je vous rendrai ces lettres, mais je vous payerai largement..., largement, dis-je, Dolly Poole. Mordieu, monsieur..., je suis tombé, mais je suis toujours un gentleman!

Là-dessus, Losely porta un coup violent à son chapeau et l'écrasa, ce qui lui donna un air si affreusement canaille, que, sans l'expression de sa physionomie, M. Poole lui-même n'eût pu s'empêcher de rire en entendant cet homme se vanter d'être un gentleman.... Mais la physionomie de Losely était trop sombre pour que personne se permît de rire.... Dans ce costume, il y avait la ruine de l'homme.

Poole poussa un profond soupir, et tendit quatre souverains. Losely se leva, et les prit d'un air insouciant.

« D'aujourd'hui en huit, » dit-i'

Puis il se secoua, et sortit.

CHAPITRE VI.

Nouvelles touches aux trois vignettes destinées au Livre de Beauté.

Les semaines s'écoulaient, la saison de Londres commençait, Darrell n'avait pris aucune décision, le privilége de sa position n'avait pas diminué et, en politique peut-être, il avait grandi. Il avait réussi à réconcilier quelques grands hommes; il avait fortifié, on pourrait dire sauvé un cabinet divisé. Dans tout cela il avait montré une admirable connaissance du genre humain, et prouvé que le temps et l'éloignement des affaires n'avaient pas affaibli sa puissance de perception. Dans ses projets matrimoniaux, Darrell semblait s'abandonner plus que jamais au hasard. Il était aussi irrésolu que jamais sur le choix d'une compagne. Pourtant son choix paraissait circonscrit aux trois beautés qui avaient été soumises à l'examen critique du colonel Morley : lady Adela, miss Vipont et Flora Vyvyan. Il y avait beaucoup à dire pour et contre sur le compte de chacune. Lady Adela était si belle que c'était un plaisir de la regarder, et c'est beaucoup de voir un beau visage chaque jour, pourvu que le plaisir ne s'use pas. Elle avait la réputation d'avoir un très-bon caractère, et l'expression de sa physionomie confirmait cette réputation. Là s'arrêtait le panégyrique, mais là ne commençait pas le dénigrement. Ce qu'on disait d'elle ensuite était un lieu commun inoffensif. Elle n'avait point de qualités saillantes ni de passion dominante. Certainement elle n'eût jamais perdu son temps à penser à M. Darrell et n'aurait jamais découvert en lui un seul mérite, si on ne l'avait cité comme un homme fort riche, d'une haute moralité, en quête d'une femme, et si son père ne lui avait pas dit : « Adela, M. Darrell a été vivement frappé de vos charmes, il me l'a dit. Il n'est plus jeune, mais c'est encore un très-bel homme, et vous avez vingt-sept ans. Il est plus flatteur d'être remarqué par une personne de son âge et de sa position, que par tous ces jeunes godelureaux qui pensent plus à leur jolis minois qu'ils ne penseraient jamais à vos attraits. Si une légère disproportion d'âge ne vous effrayait pas, il vous rendrait heureuse en ménage, et, d'après le cours de la nature, il vous laisserait veuve assez jeune encore pour jouir de votre liberté, avec un douaire qui vous permettrait de contracter un plus beau mariage encore. »

Darrell, ainsi logé dans la tête de lady Adela, y resta et devint

pour elle une *idée fixe*. Envisagé comme un époux probable il prit à ses yeux la valeur « d'un homme intéressant. » Elle reçut ses hommages avec une douce satisfaction, et comme elle agissait plus par habitude que par impulsion soudaine, elle lui eût accordé sans doute dans l'intimité de la vie conjugale, à lui ou à tout autre époux qui l'eût admirée, une somme raisonnable de froide affection. Néanmoins lady Adela trompait son monde par une fausse apparence. En effet, grâce à la douceur et à l'éclat tempéré de son regard, grâce à sa facilité à rougir, la victime qui se laissait prendre au piége de sa beauté lui supposait volontiers une nature plus accessible aux passions romanesques et tendres qu'elle n'en possédait, heureusement pour la paix de son cœur : la victime se flattait trop aisément d'avoir produit la sensation qui donnait au regard de lady Adela cette douceur, et à ses joues cet aimable incarnat.

Le choix d'Honoria Vipont eût fait beaucoup plus d'honneur au bon sens d'un prétendant d'un âge aussi mûr que Darrell. On rencontre peu de jeunes personnes aussi bien préparées, par leur éducation, pour devenir des femmes du monde accomplies. Elle avait assez d'instruction pour être la compagne d'un homme ambitieux, et la solidité de son jugement la rendait propre à l'aider à l'occasion de ses conseils. Elle pouvait présider avec dignité à un grand train de maison, recevoir avec grâce des hôtes distingués. Capable d'administrer une grande fortune, une grande fortune était nécessaire au développement de ses excellentes qualités : si un homme, de l'âge de Darrell, était assez hardi pour épouser une jeune femme, il ne pouvait trouver parmi les jeunes personnes de Londres une épouse plus sûre; car, bien qu'Honoria n'eût que vingt-trois ans, elle était aussi sérieuse, aussi raisonnable, aussi éloignée de toutes les frivolités qui plaisent tant aux jeunes filles, que si elle en avait eu vingt-huit. Certainement, si Guy Darrell avait été du même âge qu'elle, s'il avait eu sa fortune à faire et sa renommée à conquérir, s'il n'eût été qu'un légiste résidant au fond d'Holborn, ou un petit squire dans les petits domaines de Fawley, il n'aurait eu aucun charme aux yeux d'Honoria Vipont. La disproportion d'âge, loin de lui nuire auprès d'elle, le servait au contraire, puisque c'était à cette disproportion qu'il devait la célébrité, ainsi que la position éminente qui faisait penser à Honoria qu'elle s'élevait elle-même en le préférant. Pour être juste envers Honoria, il faut distinguer ici entre la vénération d'une femme pour les marques de respect qu'un homme recueille autour de lui et le sentiment plus vulgaire qui fait disparaître l'homme complétement pour ne laisser voir en lui qu'un meuble nécessaire qu'on accepte, à l'estimation générale, avec le reste du mobilier. Une fille éprouve de la préférence pour une personne de notre sexe, ambitieux, re-

muant, dur au travail. Cet homme a le double de son âge peut-être et le nez camard; mais, sur le piédestal des honneurs, il a un air digne et imposant. Eh bien! demanderez-vous à cette fille si elle l'aimerait autant dépouillé de tous ces accessoires et réduit à son acte de naissance ou à son nez disgracieux? Autant vaudrait demander à une fille éprise d'un jeune Lothario si elle l'aimerait autant laid et contrefait. Le grand nom de l'un fait partie de sa personnalité, comme la bonne mine de l'autre fait partie de la sienne. Par exemple, on a dit de Mlle de La Vallière qu'elle aimait Louis XIV pour lui-même et non pour sa grandeur royale; mais y a-t-il au monde une femme, si désintéressée qu'on la suppose, qui s'imagine que Mlle de La Vallière aurait aimé Louis XIV avec la même passion si Louis XIV avait été un John Jones. Honoria n'eût pas accordé sa main à un noble sans cervelle et d'une conduite méprisable, quels qu'eussent été son rang et sa fortune. Elle était au-dessus de cette sorte d'ambition, mais elle n'eût pas épousé non plus le plus beau et le plus honorable John Jones qui ait jamais porté cette dénomination britannique, s'il n'avait occupé une position sociale assez élevée pour exposer les mérites d'un Jones aux regards d'une Vipont.

Bien des filles, encore dans la chambre des enfants, disent à leurs jeunes amies : « Je n'épouserai que l'homme que j'aimerai. » Mais Honoria avait toujours dit: « Je n'épouserai que l'homme que je respecterai. » C'était donc son respect pour Darrell qui l'avait déterminée à l'honorer de sa préférence. Elle appréciait son intelligence, et elle était éprise de la réputation que cette intelligence avait conquise. Quant à Darell, il pouvait certainement faire un plus mauvais choix. Sa froide raison le faisait fortement pencher en faveur d'Honoria. Lorsqu'Alban Morley plaidait pour elle, pour éviter de donner raison à son ami, il n'avait d'autres ressources que de se réfugier dans l'ironie. Mais son cœur se révoltait contre sa raison; c'est que, soit dit entre nous, Honoria était précisément une de ces jeunes femmes qui devraient attirer un homme d'un âge mûr et qui, je ne sais comment, ne l'attirent jamais. Et pourquoi cela? Ne serait-ce pas parce que plus nous avançons dans la vie, plus nous aimons la jeunesse de caractère? Lorsqu'Alcide, après avoir accompli le cercle de ses épreuves sur cette terre, prit une épouse dans l'Olympe, il aurait dû choisir Minerve, mais il préféra Hébé.

Darrell trouvera-t-il son Hébé dans Flora Vyvyan? Alban Morley le craignait, et cette idée l'alarmait de plus en plus. Il avait assez de pénétration pour reconnaître en elle la jeune fille la mieux douée pour réjouir les yeux et tourmenter le cœur d'un grave et respectable époux. Une chose qui pouvait non-seulement flatter la vanité, mais encore égarer le jugement d'un homme qui redoutait de voir accepter sa main uni-

quement pour son argent, c'est que Flora venait justement de refuser le premier parti du royaume, le jeune lord Vipont, le fils du nouveau comte de Montfort, jeune homme de bon sens, d'une réputation excellente, suffisamment beau pour un homme, héritier d'une fortune presque royale, un jeune homme, enfin, qu'aucune fille au monde n'est excusable de refuser. Mais la capricieuse créature voudrait-elle de Darrell? Ne se jouait-elle pas tout simplement de lui, et s'il se laissait prendre à ses artifices, si lui, homme sage et déjà sur le retour, il allait offrir solennellement ses hommages et sa main à cette belle dédaigneuse, qui venait de condamner au désespoir un jeune et beau seigneur, dont la fortune était cinq fois plus considérable que la sienne, ne se hâterait-elle pas de faire de lui la fable de Londres?

Darrell avait peut-être ses raisons secrètes pour penser autrement, mais il ne les confiait à personne, pas même à Alban Morley. L'auteur, plus sincère, se permettra de dire au lecteur ceci, mais ceci seulement: Si, parmi les trois jeunes filles autour desquelles ses pensées flottaient indécises, Darrell avait voulu choisir celle qui l'eût aimé le mieux, celle qui l'eût aimé avec le cœur naïf d'une fille dont la malice enfantine provient d'une innocence enfantine, il aurait dû, au risque d'un refus et peut-être du ridicule, dire à Flora Vyvyan de sa voix douce, harmonieuse et attendrie, « Venez et soyez l'enfant gâté de mes vieux jours; embellissez ma vie, et, avant qu'elle n'aille se perdre dans l'éternelle nuit, soyez pour moi une douce aurore, une fraîche brise du matin. »

Mais pour dire cela, il faut que Darrell le désire, il faut qu'il aime lui-même, il faut, maintenant que la jeunesse n'existe plus en lui, il faut qu'il aime avec ces trésors d'indulgence, avec cette tendresse chevaleresque, avec cette reconnaissance et cette sympathie pour la jeunesse de sa bien-aimée, qui seule peut réaliser ce que nous voyons quelquefois, bien qu'il nous répugne de l'avouer des unions heureuses malgré la disproportion des âges. Si Darrell n'éprouve pas cet amour, malheur à lui! malheur et trois fois honte à lui s'il attire à son foyer une femme qui pourrait être une Hébé pour le mari qui lui donnerait tout son cœur en échange du sien; mais pour le mari qui n'a pas de cœur à lui donner, ou qui ne peut lui en donner que les restes, l'Hébé indignée serait pire qu'une des Furies.

Tout considéré, ceux qui veulent du bien à Guy Darrell doivent se ranger du côté d'Alban Morley en faveur de mistress Honoria Vipont, car cette jeune personne aurait pour lui un respect affectueux auquel il répondrait par une estime raisonnable. C'est ainsi, peut-être, que pensait Darrell lui-même, car, lorsqu'on prononçait devant lui le nom de miss Vipont, il devenait plus rêveur, plus absorbé dans ses réflexions, et

poussait de profonds soupirs comme un homme qui se prépare lentement à prendre une décision que sa raison approuve, mais que son cœur repousse

---

CHAPITRE VII

Qui contient un grand nombre de ces informations que ne pourraient donner les gens les plus habiles du monde, mais que l'auteur peut fournir.

« Darrell, dit le colonel Morley, vous vous souvenez de mon neveu Georges, quand il était enfant? Il est maintenant recteur d'Humberston. Il est marié; il a une charmante femme qui lui convient parfaitement. Humberston est une belle cure, mais les talents de Georges se perdent sur ce petit théâtre. L'année dernière, il a prêché pour la première fois à Londres et y a fait une grande sensation. Cette année il a été longtemps absent de la capitale. Il n'a pas encore ici d'église. J'espère lui en procurer une. Carr est décidé à faire de lui un évêque. En attendant, il prêche demain à *** Chapel. Venez l'entendre avec moi, et vous me direz franchement s'il est éloquent ou non. »

Darrell avait un préjugé contre les prédicateurs à la mode, mais, pour faire plaisir au colonel Morley, il alla entendre Georges. Il fut agréablement surpris des talents oratoires que déploya en chaire le jeune théologien. Georges avait, en effet, le don si rare d'unir à la sincérité de la passion cette expression contenue et cette dignité du geste qui réalisent l'idéal de l'éloquence ecclésiastique, telle que l'a très-bien définie un membre éminent de l'Église anglicane en la comparant à un fleuve

Énergique sans rage et plein sans déborder.

Parfois son ancien défaut de prononciation reparaissait. Parfois il faisait pour respirer un violent effort en appuyant trop longtemps sur certaines syllabes; mais ces accidents, qui survenaient au milieu des passages les plus animés et qui trahissaient visiblement la lutte du prédicateur contre son émotion intérieure, ne faisaient, en réalité, qu'augmenter la sympathie de l'auditoire. Plus souvent encore, au moment où il se sentait sur le point de bégayer, Georges faisait une pause, et cette pause produisait l'effet le plus heureux; il avait l'air alors d'un raisonneur qui médite ou d'un maître assujettissant

à une méthode sévère des idées qui se présentent trop vite à sa pensée, ou réduisant au joug de la discipline un zèle emporté. De cette façon, l'esprit du prédicateur, délivré de tout obstacle et de plus armé pour la victoire, se produisait avec cette puissance qui est particulière à une intelligence originale, la puissance qui suggère plus qu'elle ne démontre. Georges prêchait moins qu'il ne s'insinuait par des voies inattendues dans le cœur de ses auditeurs, et ceux qui l'écoutaient entendaient tout à coup leur propre conscience leur prêcher à eux-mêmes. Il prit pour texte ces mots: « Abattu, mais non détruit, » et sur ce texte il composa un discours empreint de la véritable tendresse de l'Evangile, où il faisait de la consolation le principe sauveur et du désespoir le mauvais principe de l'humanité. L'assemblée était ce qu'on appelle brillante. On y voyait des hommes d'Etat, des membres de la pairie, de grands écrivains, de belles dames, toutes personnes que les gens qui ne réfléchissent pas croient n'avoir pas besoin de consolation et n'être jamais sujettes au désespoir. Sur plus d'un visage recueilli ou attristé de cette brillante assemblée se lisaient des impressions différentes; mais de tous les assistants aucun n'était plus ému qu'une femme qui, passant par hasard de ce côté, avait suivi la foule dans la chapelle et avait trouvé avec peine une place dans le fond. Cette femme, qui depuis de longues années n'avait pas franchi le seuil d'une chapelle ou d'une église, avait des traits durs et portait une robe gris de fer. Elle était assise à l'écart, dans un coin, où personne ne faisait attention à elle. Pendant que le prédicateur parlait, elle tenait sa figure cachée dans ses mains et pleurait comme jamais elle n'avait pleuré depuis son enfance.

En sortant de la chapelle, Darrell ne dit guère que ceci au colonel:

« Votre neveu m'a surpris. L'Église a besoin d'hommes comme lui. Il a un bel avenir devant lui s'il a le bonheur de vivre. »

Puis il tomba dans une rêverie dont il sortit brusquement:

« Votre neveu, dit-il, était à l'école avec mon fils. Si mon fils eût vécu, quelle eût été sa carrière? »

Le colonel, qui n'encourageait jamais les sujets de conversation pénibles, ne répondit pas.

« Amenez Georges me voir demain. Jusqu'à présent j'ai évité de vous en prier, je craignais que sa vue ne ravivât trop cruellement mes anciens chagrins, mais je sens que je m'habituerai maintenant à affronter n'importe quel souvenir. Amenez-le-moi. »

Le lendemain, le colonel conduisit Georges chez Darrell, mais Georges avait eu un engagement antérieur qui le retint jusqu'à midi, de sorte que Darrell sortait de chez lui et était à la porte de la rue lorsque l'oncle et le neveu arrivèrent. Ils res-

pectaient trop son temps pour accepter l'offre qu'il leur fit d'entrer et ils marchèrent pendant quelques minutes à côté de lui, pendant qu'il adressait à Georges de ces compliments qu'il est si doux aux hommes qui s'élèvent d'entendre tomber des lèvres de ceux qui sont déjà en possession de la renommée.

« Je me souviens de vous, Georges, quand vous étiez enfant, dit Darrell, et je vous remerciai alors plus d'une fois des bons conseils que vous donniez à un de vos condiciples, qui ne peut plus maintenant les recevoir. »

Sa voix trembla un instant, puis il reprit d'un ton ferme :

« Vous aviez alors un léger défaut de prononciation qui, si j'en crois votre oncle, augmentait avec l'âge, de sorte que je n'espérais pas pour vous la célébrité que vous êtes en voie de conquérir. *Orator fil....* Il faut que vous ayez reçu d'admirables leçons. A l'habileté avec laquelle vous gouvernez votre voix, à l'excellence de votre débit, je vois que vous êtes du petit nombre de ceux qui estiment que la parole divine ne doit pas être annoncée d'une manière indigne d'elle. L'homme qui n'a à parler que sur des questions infimes peut se dispenser d'étudier les effets oratoires, mais tout ce qui donne de la force, de la dignité et de la grâce à un sujet doit être l'étude constante de celui qui s'efforce, au moyen de son éloquence, de peupler le ciel, de celui qui a pris à tâche d'obliger l'insouciant à réfléchir, de ranimer le zèle languissant, d'attendrir les cœurs insensibles, d'humilier l'orgueilleux, d'effrayer le coupable, de consoler l'affligé, de ramener au bercail la brebis égarée. Doit-on négliger la culture là où le sol est si fertile? La seule carrière qui, dans les temps modernes, voie se reproduire les sublimes conceptions, mais aussi les laborieux efforts des orateurs de l'antiquité, c'est celle de la prédication. Et je porte envie, Georges, je vous l'avoue, aux maîtres qui ont formé à l'éloquence de la chaire une intelligence comme la vôtre.

— Des maîtres! s'écria le colonel. Je croyais que tous les professeurs de déclamation avaient échoué avec vous, Georges. Vous vous êtes guéri et formé vous-même, n'est-ce pas?

— Non.

— Qui donc alors a été votre professeur? »

Georges parut très-embarrassé, et, en essayant de répondre, il se mit à bégayer horriblement.

Darrell, concevant qu'un prédicateur dont la réputation n'était pas encore bien établie pouvait raisonnablement ne pas aimer à confesser ce qu'il devait au travail et à l'application, dans la crainte, si ce secret était connu, que cela ne diminuât son succès ou ne l'exposât au ridicule, Darrell se hâta de changer de sujet.

« Vous avez été à la campagne, à ce que j'apprends, Georges. Vous êtes resté dans votre bénéfice, je suppose?

— Non, je n'y suis allé que très-tard, j'ai voyagé.

— Avez-vous vu lady Montfort depuis votre retour? demanda le colonel.

— Je ne suis revenu que samedi dans la nuit. Je vais ce soir chez lady Montfort, à Twickenham.

— Elle a là une délicieuse retraite, dit le colonel; mais si elle veut se soustraire à l'admiration, elle fera bien de ne pas faire des bords de la Tamise sa promenade favorite. Je connais quelques-uns de ses romanesques admirateurs qui, lorsqu'elle reparaîtra dans le monde, se disputeront sa main et qui se sont pris de goût pour les promenades en canot. Depuis que lady Montfort s'est retirée à Twickenham, ils cherchent à l'entrevoir, et, quand ils y ont réussi, ils reviennent à Londres s'en vanter. Mais ils rapportent qu'on y voit se promener avec elle une jeune personne extrêmement jolie. Qu'est-ce que cette personne? Tout le monde me le demande, à moi, comme si je savais tout.

— C'est une demoiselle de compagnie, je suppose, dit Georges, de plus en plus confus. Mais pardonnez-moi, il faut que je vous quitte maintenant. Adieu, mon oncle. Je vous salue, monsieur Darrell. »

Darrell ne parut pas remarquer que Georges prenait congé de lui, mais il continua à marcher son chapeau enfoncé sur les yeux, et comme absorbé dans une de ces sombres rêveries si fréquentes chez lui.

« Si mon neveu n'était pas marié, dit le colonel, voilà un embarras qui me semblerait furieusement louche. Toutes les questions le troublent, depuis ses voyages à la campagne jusqu'à cette jeune personne de Twickenham. Mais qui peut être cette jeune personne? Ce n'est pas une Vipont, autrement j'en aurais entendu parler. Y a-t-il des jeunes personnes du côté des Lyndsay? Dites, Darrell?

— Que m'importe? Vous ne rêvez que jeunes dames, répondit Darrell avec vivacité et d'un ton bourru, en s'arrêtant brusquement à la porte de Carr Vipont.

— Mais vous, vous ne paraissez pas les fuir, » répliqua le colonel; et, avec un salut ironique, il s'éloigna tandis que la porte de l'hôtel s'ouvrait et se refermait comme un gouffre sur son ami.

Tandis qu'il flânait dans Saint-James's-Street, les yeux tournés vers les innombrables fenêtres des divers clubs qui bordent cette rue, le colonel rencontra soudain Lionel. Il prit le bras du jeune homme et lui dit :

« Si vous n'êtes pas trop occupé, voulez-vous perdre une demi-heure avec moi? Je vais chez moi de ce pas. »

Lionel y consentit avec empressement et le colonel continua :

« Avez-vous besoin de votre cabriolet aujourd'hui ou pouvez-vous me le prêter? Un Français m'a remis une lettre de recommandation, et je l'ai invité à dîner au restaurant le plus proche où l'on puisse inviter un Français. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Greenwich, et, si je l'y conduis en cabriolet, il ne soupçonnera pas que je l'emmène à cinq milles de Londres.

— Hélas! mon cher colonel, je viens de vendre mon cabriolet.

— Quoi! était-il déjà passé de mode? C'est vrai, il a été fabriqué il y a trois mois. Et le cheval, peut-être figure-t-il aussi dans une collection d'antiquités? Vous ne répondez pas. Hein? Le cabriolet et le cheval sont vendus tous deux?

— Tous deux, dit Lionel tristement.

— Rien ne me surprend de ce que l'homme peut faire, dit le colonel, ou bien cela me surprendrait fort. Lorsque, conformément aux instructions générales que Darrell m'avait données pour vous équiper, j'achetai un cheval, je me flattais d'avoir bien choisi; mais les bons chevaux sont rares. Il est plus rare encore de savoir les juger. J'ai été trompé, je le suppose, et l'animal n'était qu'une rosse.

— C'était le plus beau cheval de cabriolet de Londres, mon cher colonel; et chacun sait comme j'en étais fier. Mais j'avais besoin d'argent et je ne savais pas d'autre moyen de me procurer la somme qu'il me fallait.... Oh! colonel Morley, écoutez-moi.

— Certainement, mais prenez garde : je ne suis pas sourd, Saint-Jame's-Street non plus.... Quand un homme me dit : « Je me suis défait de mon cheval, parce que j'avais besoin « d'argent, » je lui conseille de dire cela tout bas.

— J'ai été imprudent, ou du moins malheureux, et j'en porte la peine. Un de mes amis, c'est-à-dire pas précisément un ami, mais une connaissance, que je vois tous les jours, un jeune homme de mon rang, me pria de lui servir de caution et d'apposer ma signature au bas d'un billet à trois mois de date. Il me donna sa parole que je n'entendrais plus parler de cela, il était sûr de pouvoir payer le billet à l'échéance. Je le croyais aussi bien que moi dans ses affaires. Vous m'accorderez que je ne pouvais guère lui refuser ce service. En tout cas je ne le refusai pas. L'échéance arriva il y a deux jours; mon ami ne paya pas et déclara même qu'il était hors d'état de payer. Le porteur du billet s'adressa à moi. Il fut très-poli, me proposa de le renouveler, m'engagea à prendre mon temps. etc. Mais je n'aimais pas ses manières; quant à mon ami, je découvris qu'au lieu d'être bien dans ses affaires, comme je le supposais, il était fort gêné et que je n'étais pas le premier qu'il eût mis dans un semblable embarras.... sans le vouloir, j'en suis certain. C'est vraiment un

très-bon garçon, et si j'avais besoin de caution, il m'en servirait demain pour n'importe quelle somme.

— Oh! je n'en doute pas..., pour n'importe quelle somme, dit le colonel.

— Enfin, je crois que le mieux était de terminer cette affaire immédiatement. Je n'ai rien gardé de ma pension, si considérable qu'elle soit. Je n'aurais jamais eu le front de prier M. Darrell de réparer ma propre imprudence. Je ne voulais pas emprunter à ma mère, car je savais que cela la gênerait; j'ai donc vendu ce matin cheval et cabriolet. Je venais justement d'en toucher le prix quand je vous ai rencontré. Je me propose de porter moi-même l'argent chez le porteur du billet. J'ai juste la somme, deux cents livres sterling.

— Le cheval seul valait cela, dit le colonel en poussant un faible soupir. Jamais on ne le remplacera. La France et la Russie nous enlèvent ainsi l'élite de nos haras. Mais enfin, puisqu'il est vendu, il est vendu; n'en parlons plus. Je hais les sujets pénibles. Vous avez eu raison de ne pas renouveler le billet; c'est ouvrir un compte avec la ruine, et, bien que j'évite de prêcher sur les questions d'argent comme sur toute autre (prêcher est la profession de mon neveu et non la mienne), permettez-moi cependant d'exiger de vous la promesse solennelle de ne plus jamais signer de billet et de ne jamais faire de traites sur personne. Soyez pour votre ami tout ce que vous voudrez, excepté sa caution. Oreste n'a jamais demandé à Pylade de l'aider à emprunter à cinquante pour cent.... Promettez-moi cela. Votre parole d'honneur.... Hésitez-vous?

— Mon cher colonel, dit Lionel avec franchise, j'hésite. Je pourrais vous promettre de ne pas signer pour mon propre compte de billet à un prêteur d'argent, bien qu'à vrai dire il me semble que vous vous exagérez un peu les conséquences d'une chose qui est, après tout, de commune occurrence.

— Croyez-vous? dit le colonel avec douceur. Dans ce cas, je le regrette, car je hais l'exagération.... Continuez.... Vous pourriez me promettre de ne pas vous ruiner vous-même, mais vous ne sauriez me promettre de ne pas aider votre ami à se ruiner.

— Voilà une spirituelle ironie, colonel, dit Lionel piqué, mais elle ne tranche pas la difficulté, qui est celle-ci : quand un homme que vous appelez votre ami, avec lequel vous vous promenez, avec lequel vous faites des parties de cheval, avec lequel vous dînez presque tous les jours, vous dit : « J'ai un besoin urgent de quelques centaines de livres; je ne vous demande pas de me les prêter, peut-être ne le pourriez-vous pas, mais aidez-moi à les emprunter, et, je vous le jure sur mon honneur, cette dette ne pèsera pas sur vous. » Eh bien!

ne vous semble-t-il pas que refuser cette faveur à l'homme que vous appelez votre ami, c'est dire que vous doutez de son honneur? Pour moi, bien que j'aie déjà été pris une fois de cette manière, je sens que je le serai encore bien souvent avant d'avoir le courage moral de répondre : Non. Ne me demandez donc pas de vous faire cette promesse. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne, qu'à l'avenir, du moins, je serai plus prudent, et, si j'ai encore à subir une perte, eh bien! le pis qui puisse m'arriver, c'est de faire de nouveau ce que je fais maintenant.

— Non, car peut-être alors n'auriez-vous pas un autre cheval et un autre cabriolet à vendre. Dans ce cas, vous feriez le contraire de ce que vous faites maintenant, vous renouvelleriez le billet; la dette grossirait comme une boule de neige, et dans un an ou deux vous devriez, non pas des centaines, mais des milliers de livres.... Mais entrez, nous voici à ma porte. »

Le colonel entra dans son salon. C'était un chef-d'œuvre de propreté et d'élégance que cette chambre. Peut-être avait-elle un aspect trop efféminé, mais tout ce qu'on y voyait dénotait moins les goûts du colonel que sa popularité auprès des dames. Toutes ces jolies choses étaient des cadeaux qui venaient d'elle. Ces chaises en tapisserie étaient leur ouvrage; ces porcelaines de Sèvres sur les consoles, cette pendule sur la cheminée, ces encriers, ce coupe-papier, ce bougeoir étaient des présents qu'elles lui avaient faits le jour de sa fête. Le chien blanc crépu, de race maltaise, qui s'elança de dessus le tapis du foyer pour le caresser à son arrivée, les fleurs qui ornaient la jardinière, le charmant piano de campagne avec son casier à musique à côté, l'urne aux cartes de visite remplie de lettres d'invitation, tout cela avait été offert en tribut à l'ingrat célibataire par le beau sexe indulgent.

Après avoir jeté sur son appartement des regards complaisants, le colonel s'enfonça dans le plus moelleux de ses fauteuils, et, ôtant ses gants avec lenteur, il dit à Lionel :

« Nul n'a eu plus d'amis que moi, et je n'en ai jamais perdu un seul. Jamais je n'ai signé un billet. Votre père suivit une marche différente. Il signa beaucoup de billets et perdit beaucoup d'amis. »

Lionel, en proie à une vive contrariété, tenait les yeux baissés et désirait visiblement en finir avec ce sujet. Mais le colonel ne pensait pas de même. Cet homme, que la nature avait doué d'une extrême finesse, ne prêchait pas; mais il avait une manière à lui d'introduire une leçon, et cette manière produisait autant d'effet qu'en peut produire un sermon adressé par un homme du monde à un jeune homme impatient.

« Oui, reprit le colonel, c'est la vieille histoire. On commence toujours par servir de caution à un ami. On se discrédite,

mais on se familiarise avec cette idée par une fausse apparence de généreuse confiance envers une autre personne. Puis, vous vous dites que ce que vous avez fait pour un ami, un ami le fera pour vous. Cent ou deux cents livres vous seraient utiles maintenant, vous êtes sûr de pouvoir les rendre dans trois mois. Pour la jeunesse, l'avenir est aussi sûr que la Banque d'Angleterre et aussi éloigné que la chaîne des monts Himalaya. Vous jurez sur votre honneur que dans trois mois vous dégagerez votre ami. Les trois mois expirent. Pour dégager cet ami, vous jetez le grappin sur un autre. Vous renouvelez le billet. Vous remettez à la première échéance prime et intérêts. Bientôt votre compte grossit, et en même temps votre honneur diminue. Votre nom circule de main en main au dos d'un papier douteux. Votre nom qui, dans toutes les affaires d'argent, devrait grandir chaque année, tombe chaque mois comme les actions d'une spéculation véreuse. Vous commencez par ce que vous appelez avoir confiance dans un ami, c'est-à-dire par l'aider à se ruiner, par lui acheter de l'arsenic pour éclaircir son teint. Puis vous finissez par entraîner avec vous dans l'abîme tout ce qui vous approche, comme un homme qui se noie s'accroche à n'importe qui, même à son propre père. Lionel Haughton, la plus douloureuse expression que j'aie jamais vue sur la figure de votre père, ce fut quand.... quand.... Mais il faut que je vous raconte cette histoire.

— Non, colonel. Epargnez-moi ce récit. Puisque vous y mettez une telle insistance, je vous ferai la promesse que vous me demandez. C'est assez, et mon père....

— Etait aussi honorable que vous quand il apposa, pour la première fois, sa signature sur le billet d'un ami, et peut-être eut-il autant de répugnance que vous à promettre de ne plus recommencer. Mais laissez-moi vous raconter l'histoire dont je parle. Si je m'arrête maintenant, dans un an vous aurez oublié tout ce que je viens de vous dire, tandis que si je continue cela ne sortira jamais de votre esprit. Il y a d'autres exemples que votre père. Je vais vous en citer un. »

Lionel se résigna à l'opération et s'enveloppa le visage de son mouchoir comme s'il eût pris du chloroforme.

« Dans ma jeunesse, reprit le colonel, je fis par hasard la connaissance d'un homme d'infiniment d'esprit et du caractère le plus original; il vous fascinait comme Darrell, mais d'une manière différente. Nous l'appellions Willy.... Vous savez ce que c'est que les gens qu'on appelle par leur nom de baptême, dont on fait un diminutif familier; ces gens-là semblent ne jamais grandir : aussi ils ne s'élèvent jamais dans la vie. Pour moi, tous les hommes que j'ai entendu appeler Willy après trente ans, je les ai vus tous, sans exception, finir d'une triste façon. Willy avait pour mère une célèbre actrice française et pour père un riche baronnet, moitié sensé et moitié fou, moi-

tié dandy et moitié canaille. Le titre est éteint maintenant et aussi, je crois, ce genre de personnage. Il s'appelait sir Julian Losely.

— Losely! répéta Lionel.

— Oui, connaissez-vous ce nom?

— Je l'ai entendu prononcer hier pour la première fois. Il faut que je vous raconte ce que j'ai appris à cette occasion, mais quand vous aurez fini votre histoire.... Continuez.

— Sir Julian Losely (le père de Willy) vivait maritalement avec cette actrice française, et il éleva Willy dans sa maison, avec autant d'orgueil et de tendresse que s'il eût voulu en faire son héritier. Le pauvre enfant ne reçut, je le crois, qu'une éducation assez irrégulière, bien qu'il parlât, cela va sans dire, la langue de sa mère comme un Français et que, grâce aussi peut-être à sa mère, il eût un talent extraordinaire de mime et d'acteur. Son père aimait passionnément la comédie de société, et Willy se forma de bonne heure à l'exercice de l'art dramatique. Je le vis une fois jouer Falstaff, dans un château, et je doute que Kean l'eût mieux joué que lui. Malheureusement, Willy n'était encore qu'un enfant lorsqu'il perdit sa mère, l'actrice. Sir Julian se maria, eut une fille légitime, mourut intestat, et naturellement la fille hérita de la propriété mobilière qui n'était pas grand'chose, tandis que l'héritier universel eut la terre et le pauvre Willy rien. Mais Willy était adoré des anciens amis de son père, des fous comme sir Julian lui-même. De ce nombre étaient deux cousins, possesseurs de beaux châteaux, grands amateurs de sport et célibataires. Ils se partagèrent Willy et se disputèrent à qui aurait de lui la meilleure part. Il parvint ainsi à l'âge d'homme sans moyen d'existence fixe, mais toujours bien reçu, non-seulement chez les deux cousins, mais encore dans toutes les maisons où, comme l'oiseau de Milton, « il venait égayer de son chant la « triste nuit. » C'était, en effet, le plus amusant compagnon qu'on pût voir. Excellent tireur, cavalier de première force, il connaissait les ruses de tous les animaux, de tous les poissons, de tous les oiseaux, et je crois, en vérité, qu'il eût appris à un roquet à tomber en arrêt et à un hibou à chanter. Dépourvu de toute malice, jamais il ne perdait une occasion de s'amuser. Imaginez combien on devait rechercher un Willy de cette espèce et combien peu on devait faire pour lui. Est-ce que je vous ennuie?

— Au contraire, ce récit m'intéresse extrêmement.

— Il est une chose que Willy aurait dû faire pour lui-même, si toutefois un Willy pouvait faire un acte de sagesse, c'était de rester garçon. Un Willy marié est dans une fausse position. Mon Willy se maria. Il fit un mariage d'amour aussi. Il épousa une aimable fille, je crois (je ne l'ai jamais vue; ce ne fut que longtemps après que je connus Willy), mais elle était

pauvre comme lui. Les amis et les parents dirent alors : « Il « faut faire quelque chose pour Willy. » Il était aisé de dire : Il faut faire quelque chose; mais la chose était horriblement difficile à exécuter. Tandis que les parents se consultaient, sa demi-sœur, la fille légitime du baronnet, mourut sans être mariée, et, bien qu'elle eût refusé de le voir pendant sa vie, elle lui laissa deux mille livres. « J'y suis maintenant, s'écria « l'un des cousins. Willy aime à la folie la vie de campagne. Je « lui ferai avoir une ferme moyennant une rente nominale. Avec « ses deux mille livres, il la montera de bétail, et sa ferme, qui « est entourée de bois, sera un admirable rendez-vous de chasse; « tant que je vivrai, Willy sera en selle. »

« Willy prit la ferme et étonna ses amis par la manière dont il s'en occupa. Elle commençait justement à donner des résultats lorsque sa femme mourut, lui laissant un seul enfant, un garçon, et cette mort le jeta dans une telle tristesse qu'il fut incapable de s'occuper plus longtemps de sa ferme. Il la laissa là, capitalisa ses revenus et vécut sur l'intérêt en véritable gentleman. Il voyagea pendant quelque temps en Europe, à pied principalement, puis il revint, ayant recouvré sa joyeuse humeur, et reprit son ancienne existence décousue et sans but. Il se remit à aller de château en château, et c'est dans l'un d'eux que nous le rencontrâmes, Charles Haughton et moi.... Ici je m'arrête pour déclarer qu'à cette époque Will Losely fit sur moi l'impression d'un parfait honnête homme. Certes, ce n'était pas un formaliste, il avait vécu dans la société de fous et de vauriens ne connaissant autre chose que le plaisir; par sa gaieté et son entrain, il faisait parfois rire à leurs propres dépens les conventions et les bienséances, et cependant j'aurais répondu que Bayard lui-même, et Bayard n'était pas un saint, n'eût pas été plus incapable que lui d'une action déloyale, honteuse, méprisable. Je dis plus, en fait d'intégrité, il avait des idées qui sentaient le raffinement et presque le don-quichotisme. Le priait-on de donner ou de prêter, Willy mettait à l'instant même la main à la poche; mais, bien que jeté au milieu de gens riches, aussi insouciants que lui, jamais Willy ne mit la main dans les poches de ses riches amis, jamais il ne leur emprunta, jamais il ne leur dut rien. Il acceptait votre hospitalité, il usait largement de votre table, de vos chevaux, de vos chiens, mais de votre argent, non. Il s'acquittait envers son hôte en se montrant le plus agréable invité que maître de maison ait jamais reçu chez lui. Pauvre Willy! il me semble que je vois encore son aimable sourire, que j'entends encore ses fines plaisanteries; sa voix retentissait comme celle d'un écolier en vacances. Lui, un malhonnête homme! j'aurais plutôt soupçonné le soleil de ne pas éclairer en plein midi. Je me souviens qu'un jour, revenant de la chasse au canard sauvage, et nous trouvant en avant de nos

compagnons, nous eûmes une courte conversation qui me toucha profondément, car elle me montra que sous cette légèreté de Willy se cachaient un sens droit et de bons sentiments. Je lui demandai des nouvelles de son fils qui était en pension. « Pourquoi, lui dis-je, puisque nous sommes pendant « les vacances de Noël, avez-vous repoussé la proposition de « notre hôte de faire venir ici cet enfant? — Non! répondit-il, « ne vous imaginez pas que je laisserai mon fils devenir un « cerveau fêlé et un propre à rien comme son père. Sa société « est la joie de ma vie. Lorsque j'ai assez dans ma poche pour « me procurer cette joie, je loue un logement tranquille, près « de sa pension, pour l'avoir à moi seul depuis le samedi jus-« qu'au lundi. Là, du moins, il n'entend pas des fous m'appe-« ler « Willy » et me demander de leur donner un échantillon « de mon talent de mime. J'espérais passer avec lui ces va-« cances-ci de cette façon, mais le mémoire de sa pension était « plus élevé que d'habitude, et, après l'avoir payé, il ne me « restait plus une guinée pour moi. Alors je fus obligé de ve-« nir ici où on me loge et où l'on me nourrit pour rien. L'oncle « maternel de mon fils, un homme respectable qui est dans les « affaires, a eu la bonté de le prendre chez lui pour les va-« cances; mais il ne m'a pas invité, parce que sa femme, et « je ne la blâme pas, croit qu'un fou comme moi serait de trop « au grave foyer d'un commis de la Cité. » Je demandai à Will Losely ce qu'il comptait faire de son fils, et je lui laissai entendre que je pourrais procurer à l'enfant une lieutenance dans l'armée, sans avoir à l'acheter. « Non, dit Willy, je « sais ce que c'est que de s'ériger en gentleman quand on n'a « que le capital d'un mendiant : on est comme un volant entre « le mécontentement et la tentation. Je ne veux pas que le « fils de la femme que j'ai perdue gaspille son temps comme « je l'ai fait. Et puis, il serait plus gâté que je ne l'ai été. Ja-« mais vous n'avez vu d'enfant plus beau; avec cela, il est « hardi comme un lion. Une fois dans cette société » (et il me montrait par-dessus son épaule quelques-uns de nos camarades de chasse dont les bruyants éclats de rire arrivaient de temps à autre jusqu'à nos oreilles), « une fois dans cette « société, il n'en sortirait jamais et il ne serait bon à rien. Je « jurai à sa mère à son lit de mort que je l'élèverais de façon « qu'il évitât mes erreurs; je jurai de n'en faire ni un parasite « ni un cavalier servant; je jurai de l'élever conformément à « sa véritable position, celle des parents de sa mère (moi je « n'ai pas de position), et, pourvu qu'il soit un jour un hon-« nête négociant anglais, un homme respectable, probe, égal « aux plus haut placés dans l'estime publique, parce qu'il « n'aura à subir ni les caprices du riche ni les sarcasmes du « pauvre, mon ambition sera satisfaite. Et vous comprenez « maintenant, monsieur, pourquoi mon garçon n'est pas ici. »

Le père qui tenait ce langage ne devait-il pas avoir en lui l'étoffe d'un honnête homme? Qu'en pensez-vous, Lionel?

— Oui, et le cœur d'un vrai gentleman.

— Je le croyais aussi, et cependant je m'imaginais connaître le monde! Après cette conversation, je quittai le toit de notre hôte, et depuis je ne revis plus William Losely qu'une ou deux fois dans des châteaux; à dire vrai, ses principaux parents et amis n'étaient pas précisément de ma société. Mais votre père continua à voir Willy assez souvent. Ils prirent un goût très-vif l'un pour l'autre. Charlie, vous le savez, était d'une humeur joviale, et, de plus, il était passionné pour la comédie de société; aussi, bientôt devinrent-ils de grands amis. Quelques années après, le malheur voulut que Charles Haughton, dans le temps même où il vendait sa propriété de Middlesex, eût immédiatement besoin de douze cents livres. Il réussit à se procurer cette somme au moyen d'un billet, mais on exigea une caution. Ses billets étaient déjà passablement dépréciés sur la place, et il avait épuisé la complaisance de la plupart des amis dont la signature était plus estimée que la sienne par les gens qui consentaient à lui rendre service. Dans une heure fatale il avait appris que le pauvre Willy avait justement quinze cents livres placées sur hypothèque, et le prêteur, qui était chargé en sa qualité d'homme de loi de l'administration de la propriété sur laquelle était constituée l'hypothèque, le savait aussi. C'était avec l'intérêt de ces quinze cents livres que vivait Willy, qui avait dépensé le reste de son petit capital pour établir son fils comme commis dans une maison de commerce de premier ordre. Charles Haughton s'en alla chasser à la maison où Willy était alors invité; il chassa avec lui, but avec lui, causa avec lui, et lui prouva que bien avant l'expiration des trois mois la propriété de Middlesex serait vendue et le billet payé. Willy pouvait s'en rapporter à son honneur. Willy se fia à lui, en effet. Comme vous, mon cher Lionel, il n'eut pas le courage moral de dire non. Votre père, j'en suis certain, avait bien l'intention de rembourser Willy, car jamais de sang-froid votre père n'eut l'idée de faire tort à un être humain. Mais votre père était joueur; une dette d'honneur au piquet prima les droits d'un escompteur de billet. Les douze cents livres étaient parties. Votre père était sans le sou. Le prêteur d'argent retomba sur Willy. Sûr que Charles Haughton tiendrait encore sa promesse, Willy renouvela le billet pour trois autres mois à des termes usuraires. Ces trois mois écoulés, il vint à Londres trouver votre père qui se cachait entre quatre murs et qui n'osait bouger de peur d'être arrêté. Willy n'eut d'autre alternative que de payer.... Lorsque votre père apprit que le billet avait été payé de cette façon et que l'usure avait absorbé la totalité du petit capital de Willy, c'est alors, dis-je, que je vis sur la figure, autrefois radieuse

de Charles Haughton, la plus douloureuse expression que j'aie jamais vue sur la figure d'un homme. Et je suis sûr que toutes les joies que votre père goûta comme homme de plaisir ne furent rien auprès des angoisses et des remords qu'il ressentit à ce moment. Je respecte votre émotion, Lionel, mais vous commencez comme a commencé votre père, et si je ne vous avais pas raconté cette histoire, vous auriez pu finir comme il a fini. »

Lionel continua de cacher son visage dans son mouchoir, et ce ne fut que par des sanglots étouffés qu'il interrompit le récit du colonel.

« Certainement, reprit Alban Morley, revenant sur ce qu'il avait dit, certainement ce misérable, je parle de William Losely, car il prouva dans la suite qu'il n'était qu'un misérable, ce misérable avait le caractère le plus doux, le plus indulgent. Il eût pu s'en aller partout chez ses parents et amis dénoncer Charles Haughton et dire quelles promesses solennelles l'avaient perdu. Mais non! une telle révélation eût enlevé à Charles Haughton sa dernière chance de jamais redresser la tête, et, me dit Charles (car c'est par Charles que j'ai su cette histoire), voici les paroles d'adieu que Willy m'adressa : « Ne « vous désolez pas, Charlie. Après tout, mon garçon est casé « maintenant, et, pour moi, je suis comme un chat, *j'ai la vie « dure;* et je retomberais sur mes jambes quand même on me « jetterait du haut d'un grenier; ne vous désolez pas. » Et il garda ce secret, et il dit au prêteur d'argent de n'en rien divulguer. Pauvre Willy! je n'ai jamais emprunté qu'une fois dans ma vie à un ami plus riche que moi, et ce fut à cette occasion. J'allai trouver Guy Darrell qui était alors à la tête d'une riche clientèle, et je lui dis : « Prêtez-moi un millier de livres; « peut-être ne vous les rembourserai-je jamais.—Cinq mille, si « vous voulez, me répondit-il.—Non, mille suffisent. » Je pris l'argent et je l'envoyai à Willy. Hélas! il me les renvoya en m'écrivant que la Providence avait été très-bonne pour lui. Il venait d'être nommé à une place superbe avec des appointements magnifiques. Le chat était retombé sur ses pattes. Willy me priait en même temps de consoler Charles Haughton avec cette nouvelle. L'argent retourna chez Darrell d'où il sortit peut-être pour aller dans les poches des créanciers de Charles Haughton. Voici maintenant ce que c'était que cette place. Dans le château où Willy était retourné dans sa détresse, il avait rencontré un étranger (pas un parent) qui lui avait dit : « Vous vivez avec ces gens, vous tuez leur gibier, « vous dressez leurs chevaux, vous prenez soin de leurs « fermes, et ils ne vous donnent rien! Vous n'êtes plus très- « jeune, vous devriez mettre de côté votre petit revenu en « l'augmentant. Venez vivre avec moi, et je vous donnerai « trois cents livres par an. Je me défais de mon intendant,

« prenez sa place, mais soyez mon ami. » William Losely, naturellement, accepta la proposition. Ce gentleman, qui s'appelait Gunston, je l'avais légèrement connu autrefois (on dit que je connais tout le monde) ; c'était un vieux célibataire aigri, bilieux, triste, indolent, misanthrope. Avec une position magnifique universellement admirée et une propriété considérable universellement enviée, il vivait presque seul, ruminant sur l'amertume de la vie et le néant des biens de ce monde. Il rencontra Willy dans ce château, où, faisant trêve, comme par une espèce de prédestination, à sa misanthropie habituelle, il s'était laissé attirer, et là, pour la première fois depuis des années, on entendit rire M. Gunston. Il se dit en lui-même : « Voilà enfin un homme qui m'amuse. » William Losely réussit à faire prendre au misanthrope un nouveau goût à l'existence, et, lorsque ce richard vit qu'on pouvait rendre les affaires agréables, il s'intéressa à sa propre maison, à ses jardins, à ses propriétés. Pour jouir de la joyeuse société de William, il se mit à parcourir ses fermes à cheval et s'arma même d'un fusil dans ses promenades. En attendant, la propriété, à ce qu'on me dit, était réellement bien administrée. Ah ! ce Willy était un vrai génie ! il était fait pour administrer les affaires de tout le monde, excepté les siennes. J'appris tout ceci avec plaisir (on dit que je sais tout), mais un jour, un sportsman me prend par le bouton au Tattersall : « Savez-vous la nouvelle, me « dit-il, Will Losely est en prison pour avoir volé son pa- « tron. »

— Volé ! impossible, s'écria Lionel.

— Mon cher Lionel, ce fut après avoir appris cette nouvelle que j'adoptai cette grande maxime dont je ne me suis jamais départi : *nil admirari*, ne s'étonner de rien !

— Mais, évidemment, il était innocent ?

— Au contraire, il avoua et fut envoyé en prison ; aux assises, il se reconnut coupable, selon l'expression de la procédure, et fut condamné à la transportation. Les gens qui connaissaient Willy dirent que Gunston aurait dû s'abstenir de le traîner devant un magistrat ou de déposer contre lui dans le procès qui suivit ; Willy, ajoutaient-ils, avait été jusqu'alors un intendant fidèle ; tous les revenus de la propriété avaient passé par ses mains ; dans les marchés pour le bois de construction, il aurait pu, sans être découvert, dérober deux fois autant qu'on l'accusait d'avoir volé ; il fallait qu'il eût perdu momentanément la raison ; Gunston le riche aurait dû le laisser aller. Mais moi, je me range du côté de Gunston le riche. Sa dernière croyance dans l'espèce humaine était anéantie. Il devait se montrer inexorable, car rien ne pouvait plus desormais l'amuser ni l'intéresser. Et, en effet, il se montra inexorable et vindicatif.

— Mais quels furent les faits, les preuves ?

— Il s'en produisit très-peu au procès, parce que, comme le prévenu s'était déclaré coupable, la cour n'eut à examiner que les preuves qui avaient suffi pour le faire envoyer en prison. Les journaux de Londres parlèrent à peine du procès. William Losely n'était pas connu dans la capitale. Sa renommée n'avait pas franchi le cercle de ces amateurs de sport, garçons, pour la plupart, qui fréquentaient les châteaux de l'ancien temps pour se livrer à leur plaisir favori. Mais, attendez donc; cette affaire m'intéressa tellement que je fis un résumé, non-seulement de ce qui en transpira dans le public, mais encore de tous les principaux détails que j'en pus apprendre en particulier.... c'est une de mes habitudes, chaque fois qu'une de mes connaissances a des démêlés avec la *justice*. »

Le colonel se leva, ouvrit une petite bibliothèque vitrée, prit sur les rayons un volume manuscrit, se rassit, feuilleta les pages, trouva l'endroit qu'il cherchait et reprit son récit en lisant ce qui suit :

« Un soir, M. Gunston entra dans l'appartement particulier de William Losely. Losely avait deux ou trois chambres qui lui avaient été affectées dans un des côtés de la maison, laquelle formait un quadrangle autour d'une cour. Lorsque William ouvrit à M. Gunston, celui-ci fut frappé du désordre qui semblait régner dans ses manières. Après quelques instants de conversation sur des sujets généraux, Losely dit que des affaires particulières l'appelaient à Londres pour quelques jours et qu'il avait besoin d'y aller le lendemain matin. Cela contraria M. Gunston. Il fit observer à Losely que son absence en ce moment aurait des inconvénients; il lui rappela qu'un fournisseur qui demeurait loin de là devait venir le lendemain matin pour se faire payer d'une serre à vignes qu'il avait construite récemment et sur le prix de laquelle on était en discussion. Losely ne pouvait-il pas au moins rester pour terminer cette affaire? Losely répondit qu'il avait déjà par correspondance réglé ce différend, en demandant des réductions auxquelles le fournisseur avait consenti, et que M. Gunston n'aurait qu'à donner un mandat pour la balance, c'est-à-dire deux cent soixante-dix livres sterling. Là-dessus, M. Gunston répliqua : « Si vous n'aviez pas l'habitude de payer pour moi mes billets « avec ce que vous recevez, vous sauriez que je donne rarement des mandats. Je n'en donnerai certainement pas un « cette fois, car j'ai l'argent à la maison.— C'est une mauvaise « habitude que vous avez, observa Losely, de garder chez vous « des sommes considérables. Vous pouvez être volé. » Gunston répondit : « C'est plus sûr que de placer des sommes considé-« rables dans une banque de province. Les banques de province « font faillite. Mon grand-père perdit ainsi mille livres ; aussi « mon père fit toujours ses payements en espèces, et il venait « de temps en temps à Londres pour faire ses remises lui-

« même. Je suis son exemple, et je n'ai jamais été volé d'un « farthing, que je sache. Qui viendrait voler dans une grande « maison comme celle-ci qui est pleine de domestiques mâles? « — C'est vrai, dit Losely.... Alors, si vous êtes sûr d'avoir ici ce « qu'il vous faut, vous payerez le billet et ce sera une affaire « finie. Je serai de retour avant que Spark, l'entrepreneur de « bâtiments, ne vienne se faire payer des nouvelles granges « qu'il a faites à la maison de ferme. Ce sera six cents livres; « mais, la semaine prochaine, je recevrai de l'argent pour le « bois de charpente, et je pourrai payer Spark avec cela.—Gun- « ston. Non, je payerai Spark aussi avec ce que j'ai dans mon « bureau, et le marchand de bois de charpente payera ce qu'il « me doit chez mon banquier de Londres. Losely. Croyez-vous « avoir assez chez vous en ce moment pour payer ces deux bil- « lets?—Gunston. Assurément, c'est là dans le bureau de mon « cabinet. Je ne sais combien j'ai; c'est quinze cents ou dix- « sept cents livres, je n'ai pas compté, je suis un si mauvais « homme d'affaires! mais, en tout cas, je suis sûr d'avoir plus « de quatorze cents livres sterling. » Losely représenta ensuite en plaisantant à M. Gunston, que s'il ne tenait jamais note de ce qu'il avait, il ne pourrait jamais dire s'il avait été volé et que, par conséquent, il ne serait jamais volé, puisque comme dit Othello :

On vous vole ce qui, pour vous, n'est d'aucun prix!
Convenez franchement qu'on ne vous a rien pris [1].

« Après cela, Losely devint distrait dans ses manières et parut impatient de se débarrasser de M. Gunston, à qui il fit entendre qu'il avait le livre des travaux à examiner et quelques ordres à écrire pour l'huissier, et qu'il partirait le lendemain matin de bonne heure. »

Ici le colonel leva les yeux de dessus son manuscrit et dit en forme d'épisode :

« Peut-être vous imaginez-vous que ces dialogues sont de mon invention, à la manière des historiens anciens? Il n'en est rien. Je vous rapporte ce qui s'est passé, ainsi que Gunston me l'a répété *mot pour mot*, et j'ai lieu de croire que sa mémoire était assez exacte.

« Alors (Alban poursuivit la lecture de son manuscrit) Gunston quitta Willy et se rendit dans son propre cabinet où il prit le thé seul. Lorsque son valet de chambre le lui apporta, il dit à cet homme que M. Losely allait le lendemain matin de bonne heure à Londres, et il lui ordonna de veiller lui-même à ce que le café fût servi à M. Losely avant son départ. Le do-

1. He that is robbed, not wanting what is stolen,
Let him not know it, and he is not robbed at all
(SHAKSP., *Othello.*)

mestique fit la remarque « que M. Losely avait paru tout bouleversé dans ces derniers temps, et qu'il s'agissait peut-être de « quelque affaire désagréable se rattachant au gentleman qui « était venu le voir deux jours auparavant. » Gunston n'avait pas entendu parler de cette visite; Losely ne lui en avait rien dit. Lorsque le domestique se fut retiré, Gunston, réfléchissant aux observations de Losely relativement à son argent, résolut de s'assurer de ce qu'il avait dans son bureau. Il l'ouvrit, examina les tiroirs, et trouva serrée en différents endroits et à différentes époques une somme plus considérable qu'il ne l'avait supposé; de l'or et des billets de banque formant un total de dix-neuf cent soixante-quinze livres sterling, dont près de trois cents livres sterling en souverains. Il lissa avec soin les billets de banque, puis, faute d'autre occupation, et pour montrer à Losely qu'il savait profiter d'un avertissement, il inscrivit sur son portefeuille les numéros des billets, les plaça tous ensemble dans un seul tiroir avec l'or, referma son bureau et s'en alla peu de temps après se mettre au lit. Le lendemain (Losely était parti dans la matinée), le fournisseur vint pour se faire payer de sa serre à vignes; Gunston alla à son bureau, sortit ses billets et s'aperçut qu'il manquait deux cent cinquante livres. Il n'en pouvait croire ses yeux. S'était-il trompé en comptant? Non. Il avait là son portefeuille, et les billets manquants y étaient bel et bien inscrits. Alors il se mit à recompter les souverains. Il en manquait cent quarante-deux. C'était donc en tout près de quatre cents livres sterling qui avaient été soustraites. Il se refusa d'abord à soupçonner Losely; mais, en interrogeant ses domestiques, le valet de chambre déposa que, vers les deux heures du matin, il avait été réveillé par les aboiements du chien de garde qui était lâché pendant la nuit dans la cour de devant de la maison. N'appréhendant pas les voleurs, mais craignant que le chien ne réveillât aussi son maître, il sortit par la fenêtre (il couchait au rez-de-chaussée) pour apaiser l'animal, puis il vit à l'angle opposé de la maison une lumière qui se mouvait derrière la croisée du passage situé entre l'appartement de M. Losely et le cabinet de M. Gunston. Surpris de cela à une pareille heure, il s'approcha de cette partie de la maison et vit la lumière briller très-faiblement à travers les fenêtres des volets du cabinet. Les fenêtres du passage n'avaient point de volets, car c'étaient simplement des meneaux de pierre dans le style gothique. Le domestique attendit près du mur pendant quelques minutes, puis la lumière reparut dans le passage, et il vit passer rapidement devant lui une forme humaine enveloppée d'un manteau, qu'à sa couleur particulière il reconnut tout d'abord pour celui de Losely; mais, avant que cette forme humaine fût arrivée au milieu du passage, la lumière s'éteignit et le domestique ne vit plus rien. D'ailleurs, il était tellement convaincu, ayant re-

connu le manteau, que l'homme qu'il venait d'apercevoir était Losely, qu'il cessa de concevoir de la crainte ou de la surprise, d'autant plus qu'en y réfléchissant il se dit que Losely, veillant plus tard que d'habitude pour mettre ordre à quelques affaires avant son départ, pouvait avoir été dans le cabinet de son patron pour y chercher quelque livre ou quelque papier qu'il y avait laissé. Le chien se mit à aboyer de nouveau et sembla impatient de sortir de la cour dans laquelle il était renfermé ; mais le domestique l'apaisa peu à peu, alla se mettre au lit, et s'endormit si bien qu'il laissa passer l'heure. Lorsqu'il se réveilla, il se hâta de porter le café dans la chambre de Losely, mais Losely était parti.... Ici il y eut une autre circonstance suspecte. On s'était demandé comment le bureau avait pu être ouvert, attendu que la clef était en la possession de Gunston et qu'il n'y avait nul signe d'effraction. La serrure était une de ces serrures grossières à l'ancienne mode, qu'on crochète très-aisément, mais auxquelles nos clefs modernes ne s'adaptent pas si bien. Dans le passage on trouva un long clou tortu du bout, et ce clou, que le surintendant de la police (qu'on avait appelé) eut l'idée d'appliquer à la serrure du bureau, l'ouvrit et la referma sans peine. Il était clair que l'individu qui avait donné au clou cette forme n'avait pas dû se servir d'un pareil instrument pour la première fois, et devait être un crocheteur de serrure expérimenté. Au premier abord, on supposa que cela était de nature à exonérer Losely ; mais il était si habile à toutes les inventions mécaniques que, rapproché de l'endroit où on l'avait trouvé, ce clou fut une des grandes preuves invoquées contre lui.... Cette preuve devint d'autant plus forte que l'on découvrit d'autres clous d'une forme exactement semblable, sur la cheminée d'une pièce intérieure de son appartement, pièce située entre celle où il avait reçu Gunston et sa chambre à coucher, et qui lui servait à la fois de cabinet de travail et d'atelier. Bien plus, les clous, qui étaient très-longs, très-étroits et avec une tête gothique en guise d'ornement, furent reconnus tout d'abord par le charpentier qui demeurait sur la propriété, lequel déclara les avoir faits d'après les instructions de Losely pour un banc de jardin à placer dans la promenade favorite de Gunston, celui-ci ayant fait quelques jours auparavant la remarque qu'il aviserait à avoir un siége dans cet endroit, et Losely s'étant chargé de lui en faire faire un d'après un dessin de Pugin. Comme il répugnait encore à Gunston de croire à la culpabilité de Losely, il se rendit à Londres avec le surintendant de police, le valet de chambre et l'attorney du voisinage. Ils n'eurent pas de peine à trouver Losely; il était dans le logement que son fils occupait dans la Cité, près de la maison de commerce où il était employé en qualité de commis. Quand on lui parla du vol qui avait été commis, il sembla d'abord surpris, mais sans affectation, et

il ne montra aucune crainte. On lui demanda s'il avait été dans le cabinet de travail vers deux heures du matin, il répondit : « Non. Qu'y aurais-je été faire ? » Le valet de chambre s'écria : « Mais je vous ai vu, je vous ai reconnu à votre vieux manteau « gris à doublure rouge. Tenez, le voilà justement sur cette « chaise, là-bas. Je jure que c'est le même. » Losely commença alors à trembler visiblement et devint extrêmement pâle. On le questionna ensuite au sujet du clou; mais il semblait anéanti et murmura : « Grand Dieu! le manteau; vous prétendez que « vous avez vu le manteau ! » On le fouilla, on trouva sur lui quelques souverains, de l'argent et un billet de banque de cinq livres sterling. Le numéro de ce billet correspondait à l'un de ceux qui étaient inscrits sur le portefeuille de Gunston. On le pressa de dire où il avait eu ce billet de cinq livres sterling. Il refusa de répondre. « C'est un des billets qui m'ont été volés, » dit Gunston. Losely s'écria avec emportement : « Prenez garde « à ce que vous dites !... Comment le savez-vous? » Gunston répondit : « En quittant votre chambre, j'ai pris la liste des « numéros de mes billets.... Voici la note inscrite sur mon por « tefeuille.... Regardez. » Losely regarda et recula comme frappé d'un coup de poignard. Le beau-frère de Losely était à ce moment dans la pièce, et il s'écria : « Oh! William, vous « n'êtes pas coupable, c'est impossible? Vous êtes le plus hon- « nête homme du monde. Il doit y avoir quelque méprise, mes- « sieurs. Où avez-vous eu ce billet, William ? dites. »

« Losely ne répondit pas, mais sembla perdu dans ses pensées ou dans sa stupéfaction. « Je vais aller chercher votre « fils, William. Peut-être pourra-t-il aider à expliquer ce « mystère ? » Losely parut alors se réveiller. « Mon fils ! « Quoi ! voudriez-vous m'exposer à rougir devant mon fils ? « Il est allé à la campagne, vous le savez. Qu'a-t-il à faire dans « tout ceci ? C'est moi qui ai pris les billets, là; j'ai avoué.... « Finissons-en, » dit-il, ou d'autres paroles semblables.

« Je ne vois plus rien d'important, ajouta le colonel en feuilletant les pages de son manuscrit, si ce n'est l'explication du crime. Et ici nous revenons au prêteur. Le valet de chambre, vous vous en souvenez, déclara qu'un gentleman était venu voir Losely deux jours avant le vol. Ce gentleman se trouva être ce même escompteur auquel Losely avait livré sa fortune pour sa dégager envers lui. Il déposa que Losely lui avait écrit quelques jours auparavant pour lui dire qu'il avait besoin d'emprunter deux ou trois cents livres sterling qu'il lui rendrait par à-compte sur son salaire, et pour lui demander ses conditions. Le prêteur, ayant quelque affaire dans le voisinage, vint discuter l'affaire en personne et demanda à Losely s'il n'avait pas quelque autre personne qui consentît à lui servir de caution, et en même temps il lui indiqua son beau-frère. Losely répondit que c'était une faveur qu'il ne sollicite-

rait de personne, que son beau-frère n'avait d'autre moyen d'existence que son salaire de premier commis, et si lui, Losely, venait à perdre sa place, ce qui pouvait lui arriver au premier jour, si Gunston était mécontent de lui, quelle certitude avait-il que sa dette ne retomberait pas sur sa caution ? Là-dessus, le prêteur remarqua que la nature précaire de son revenu était précisément ce qui lui faisait désirer une garantie. A ceci, Losely répondit : « Oui, mais vous savez que vous « courez ce risque et vous prenez vos précautions en consé« quence. Entre vous et moi, la dette et le hasard ne sont « qu'une question d'affaire ; mais, entre ma caution et moi, « ce serait une question d'honneur. » Finalement, le prêteur consentit à procurer la somme requise, tout en demandant de très-forts intérêts. Losely dit qu'il réfléchirait et qu'il lui ferait savoir sa décision. La conversation resta là. Mais Gunston s'informa si Losely n'avait jamais été en rapport auparavant avec le prêteur, et pour quel motif celui-ci pensait que Losely avait en ce moment besoin d'argent. Le prêteur répondit que probablement Losely avait sous main quelque spéculation de sport ou de jeu, car c'était pour payer une dette de jeu qu'il avait joint sa signature à celle de Charles Haughton sur un billet de douze cents livres sterling. Gunston déclara ensuite à un de mes amis que c'était là ce qui l'avait décidé à paraître comme témoin au procès, et vous observerez que si Gunston s'était abstenu, il n'y aurait pas eu de preuve suffisante pour déterminer la condamnation. Mais Gunston considéra que l'homme qui était capable de dissiper au jeu toute sa fortune, devait être incorrigible, et que Losely, pour lui avoir caché que c'était le jeu qui l'avait réduit au dénûment, avait dû être plus qu'une simple caution dans le billet qu'il avait signé collectivement avec le capitaine Haughton. Le même homme qui forçait un bureau pouvait avoir accepté pour la totalité de sa fortune la responsabilité d'une dette dont il n'avait point partagé la honte; mais c'était là une de ces inconséquences de la nature humaine que Gunston ne pouvait comprendre ; il pouvait moins encore s'expliquer que, dans le cas où il eût poussé la générosité jusqu'à ce degré d'imprudence, un tel homme eût caché sa perte par une sollicitude délicate pour la réputation de celui auquel il devait sa ruine. En un mot, Gunston vit dans son intendant infidèle non pas un homme qui avait cédé à une tentation soudaine dans un moment de détresse et qui démentait toute sa vie antérieure, mais un escroc consommé dès longtemps dans l'art de la dissimulation et que la vindicte publique devait traiter sans merci. Et c'est ainsi, Lionel, que William Losely fut poursuivi, jugé et condamné à sept années de transportation. Comme il s'était reconnu coupable, le terme de la peine fut probablement réduit, ce qui n'eût pas eu lieu sans cela. »

Lionel était encore trop agité pour pouvoir parler. Le colonel, sans paraître soupçonner son émotion, se remit à parcourir son manuscrit :

« Je remarque ici qu'il y a des questions consignées, relativement aux preuves alléguées contre Losely, par l'homme de loi, dont, en apprenant l'arrestation de William, j'engageai les services et que j'envoyai sur les lieux pour l'aider de ses conseils....

— Vous avez fait cela ! Que le ciel vous récompense ! dit en sanglotant Lionel. Mais mon père, où était-il ?

— Où il était alors ?... dans la tombe. »

Lionel poussa un profond soupir, comme pour remercier le ciel.

« L'homme de loi, dis-je, un homme habile, était convaincu que, si Losely avait refusé de se reconnaître coupable, il eût pu le tirer de là, malgré son premier aveu, et détourner sur quelque autre les soupçons. Dans le passage où l'on ramassa le clou, il y avait une porte qui donnait dans le parc. Cette porte fut trouvée ouverte en dedans le lendemain matin ; un voleur avait donc pu entrer par là et pénétrer facilement dans le cabinet. Le clou fut découvert près de cette porte; le voleur avait pu le laisser tomber en éteignant sa lumière, ce qu'au rapport du valet il devait avoir fait lorsqu'il fut près de la porte en question et qu'il n'eut plus besoin de la lumière.... Autre circonstance en faveur de Losely. Juste en dehors de la porte, près d'une touffe de laurier, on trouva le bout d'une de ces petites bougies couleur de rose, qu'on voit souvent dans les boîtes d'allumettes chimiques. Si le voleur s'était servi de cette bougie, il semble qu'éteignant sa lumière avant de sortir de la maison, il dut tout naturellement jeter loin de lui le morceau de cire qui restait, lorsque le moment d'après il se trouva en plein air. Mais Losely n'était pas sorti de la maison, et on ne l'avait jamais vu, ni lui, ni personne, se servir de cette espèce de flambeau qui semblait plutôt faire partie des colifichets élégants d'un dandy de Londres. Vous aurez observé aussi que le valet n'avait pas aperçu la figure du voleur. Son témoignage reposait uniquement sur la couleur d'un manteau, et ce témoignage, un contre-interrogatoire pouvait en démontrer le peu de valeur. Le chien avait aboyé avant qu'on eût vu la lumière; ce n'était donc pas la lumière qui l'avait fait aboyer. Le chien voulait sortir de la cour ; il semblait donc qu'il y avait alors quelque étranger dans les jardins. Suivant cette donnée, l'homme de loi acquit la certitude qu'on avait vu dans le parc, à la brune, un étranger se dirigeant du côté de la maison. Et c'est ici qu'est le point décisif. A la station du chemin de fer, laquelle est à cinq milles de chez M. Gunston, un étranger était arrivé juste à temps pour prendre sa place dans le train de nuit qui se dirige du nord vers Londres, et qui s'arrête en

cet endroit à quatre heures du matin. Le chef de la station se rappela que cet étranger avait pris un billet, mais il n'avait pas remarqué sa physionomie. Un employé, toutefois, fit si bien attention à lui, lorsqu'il monta précipitamment dans un wagon de première classe, qu'il dit ensuite au chef de la station: « Tiens! ce gentleman a un manteau gris, tout comme celui « de M. Losely. S'il n'était pas plus mince et plus grand, j'au- « rais cru que c'était M. Losely. » Eh bien, Losely se rendit à la même station, le lendemain matin, pour prendre un des premiers trains, et y alla à pied avec son sac de nuit à la main. Le chef de la station et l'employé déclarèrent l'un et l'autre qu'il n'avait point de manteau sur lui à ce moment, et même, lorsqu'il monta dans une voiture de seconde classe, l'employé lui dit : « Voilà une rude matinée, monsieur; je crains que « vous n'ayez froid. » Enfin, quant au motif pour lequel Losely avait désiré emprunter l'argent, son beau-frère déclara que le fils de Losely avait fait des extravagances, qu'il avait contracté des dettes, et que même, pour se dérober aux poursuites de ses créanciers, il se tenait caché dans une ville du comté, où William Losely s'était arrêté pendant quelques heures en se rendant à Londres. Il savait que le patron du jeune homme avait écrit à Losely plusieurs jours auparavant une lettre bienveillante, dans laquelle il déplorait les extravagances de son fils, et où il signifiait que si les dettes n'étaient pas payées, celui-ci perdrait une place dans laquelle autrement il pourrait se créer bientôt une aisance, car il avait une intelligence vive et prompte; il était impossible de ne pas se sentir porté pour lui à l'indulgence, tant il plaisait par son esprit et sa bonne mine. Le négociant ajoutait qu'il patienterait tant qu'il pourrait avant de renvoyer le jeune homme. C'était au reçu de cette lettre que Losely était entré en communication avec le prêteur d'argent, qu'il était venu chercher à Londres, et chez qui il se rendait au moment même de l'arrivée de Gunston. Mais pourquoi emprunter s'il venait justement de voler plus d'argent qu'il n'avait besoin d'en emprunter?

« Le fait le plus grave allégué contre Losely était la découverte du billet de banque de cinq livres sterling trouvé en sa possession, et dont Gunston attesta en justice avoir pris le numéro. C'était certainement une rude affaire que de triompher de cette difficulté; cependant un légiste avisé aurait pu jeter du doute sur le témoignage de Gunston; un homme si négligent, de l'aveu de tous, pouvait s'être trompé sur le numéro, etc. Muni de ce plan général de défense, l'homme de loi alla en personne voir Losely dans sa prison, mais Losely refusa son assistance et se mit dans une violente colère; il aimait mieux, dit-il, subir la mort que de voir les soupçons détournés sur la tête de quelque innocent. Quant au manteau, il déclara l'avoir mis dans son sac de nuit. Ainsi, vous le voyez, tout

vicieux qu'il était, il restait encore chez lui, par une heureuse contradiction, quelque sentiment honorable. Pauvre Willy ! il ne voulut même pas assigner à décharge aucun de ses anciens amis, pour rendre témoignage de l'estime dont il jouissait généralement. Mais, lors même qu'il les eût assignés, qu'aurait pu faire la cour, puisqu'il s'était reconnu coupable? Et maintenant quittons ce sujet, car il commence à me devenir extrêmement pénible. Vous deviez me parler de quelqu'un qui portait le même nom quand mon histoire serait finie. Dites ?

— Je suis si troublé, bégaya Lionel, encore tout tremblant d'émotion, que je puis à peine vous répondre..., que je puis à peine rappeler mes souvenirs.... Mais..., mais tandis que vous me dépeigniez tout à l'heure ce pauvre William Losely, son talent de mime et de comédien, je ne pouvais m'empêcher de croire que je l'avais vu. »

Et Lionel se mit à parler de gentleman Waife.

« Serait-ce là votre homme? »

Alban secoua la tête d'un air incrédule.

« Voilà bien la jeunesse romanesque! pensa-t-il. Elle découvre partout des ressemblances imaginaires. »

Puis il dit tout haut :

« Non, mon cher enfant, mon William Losely ne se ferait jamais comédien ambulant dans une foire de village. En outre, j'ai de bonnes raisons pour croire que Willy est bien dans ses affaires; il a probablement, par un coup de bonheur, gagné de l'argent dans la colonie ; car à quelle époque dites-vous que vous vîtes votre comédien ambulant?

— Il y a cinq ans.

— Eh bien, très-peu de temps avant cette date, une année ou deux peut-être, moins de deux ans pour sûr, cet excentrique coquin envoya à M. Gunston, l'homme qui l'avait fait transporter, cent livres sterling. Ah! il faut que vous sachiez que Gunston, plus que jamais ennuyé et désorienté quand il eut perdu Willy, essaya de se distraire en se faisant directeur d'une compagnie de chemin de fer. La compagnie n'était qu'une bulle de savon qui se dissipa dans l'air, et les actionnaires tournèrent leur indignation contre le seul homme riche qui pouvait les payer, alors que les autres les trompaient. Gunston fut ruiné, ruiné dans sa fortune et dans sa réputation, il s'enfuit à Calais ; et c'est là qu'il y a moins de sept ans, dans un moment de grande détresse, il reçut du pauvre Willy une lettre bienveillante, affectueuse, pleine de pardon, et cent livres sterling. Je tiens ce fait du plus proche parent de Gunston, à qui celui-ci le raconta en pleurant comme un enfant. Willy ne donnait aucune adresse, mais il est clair qu'à cette époque il devait être trop bien dans ses affaires pour se faire saltimbanque. Rayez cela de vos suppositions. Pauvre et

cher Willy ! infâme coquin, noble cœur ! dit en éclatant le colonel. Plût à Dieu que ce fût moi qu'il eût volé !

— Monsieur, dit Lionel, je le jure, l'homme que vous me dépeignez là n'a jamais volé personne..., c'est impossible.

— Non, c'est très-possible.... Telle est la nature humaine ! dit Alban Morley. Et, après tout, il devait réellement à Gunston ces cent livres. Car, sur la somme volée, Gunston reçut, par une voie anonyme, même avant le procès, tous les billets de banque manquants, moins celui de cent livres.... Willy devait donc ces cent livres à Gunston, quoiqu'il ne lui dût pas peut-être cette lettre bienveillante et pleine de pardon.... Mais quittons vite ce sujet..., il m'est plus pénible que la goutte. Vous avez, dites-vous, déjà entendu prononcer le nom de Losely..., c'est possible. Il y a beaucoup de membres de la famille de l'ancien baronnet, mais quand et où l'avez-vous entendu prononcer ?...

— Voici.... L'homme qui a mon billet entre les mains (Ah ! ce mot me fait mal !) me rappela, quand il vint chez moi, que je l'avais vu chez ma mère.... Celle-ci l'avait connu par hasard..., il professait une grande estime pour moi..., une vive admiration pour M. Darrell, et c'est alors qu'à mon extrême surprise, il me demanda si je n'avais jamais entendu M. Darrell parler de sir Jasper Losely....

— Jasper, s'écria le colonel, Jasper ! allez, continuez....

— Je répondis négativement, et alors M. Poole (c'est son nom) secoua la tête et murmura : « Mauvaise affaire !... très-« mauvaise.... Je pourrais rendre à M. Darrell un grand ser-« vice, s'il me le permettait. » Puis, il se mit à me parler..., ce qui me parut un bavardage impertinent..., « de scandales « de famille, de la misère qui pousse les hommes au dé-« sespoir, de la nécessité des compromis, » et, finalement, il termina en me priant, « si j'aimais M. Darrell, et si je « désirais lui épargner de très-grandes contrariétés et des « souffrances, de lui persuader d'accorder une entrevue à « M. Poole.... » Puis il m'entretint de la réputation dont il jouissait personnellement dans la Cité, etc.... Il me supplia de ne songer à le payer que quand cela ne me gênerait en aucune façon.... Il conserverait le billet dans son secrétaire.... personne n'en connaîtrait l'existence..., il était trop heureux de me faire cette faveur.... Il déposa sa carte sur la table et s'en alla. Que me conseillez-vous ? Dois-je parler de ceci à M. Darrell ou garder le silence ?

— Ne lui en parlez pas avant que j'aie vu moi-même M. Poole.... Vous avez sur vous l'argent pour le payer ? Donnez-le-moi..., ainsi que l'adresse de ce M. Poole, j'irai le trouver et j'arrangerai cette affaire.... Sonnez, voulez-vous ? (*Au domestique qui entre* :) Faites seller mon cheval ! »

Puis, quand ils se retrouvèrent seuls, le colonel Morley se

tourna vers Lionel, posa une main sur son épaule, et de l'autre pressa dans une étreinte cordiale celle du jeune homme.

« Lionel, dit Alban Morley, je vous aime..., je m'intéresse à vous ; qui ne ferait comme moi ? C'est uniquement pour votre bien que je vous ai raconté cette histoire, en surmontant une répugnance pénible..., ce que je hais.... Vous voyez où l'usure et les prêteurs d'argent mènent les hommes.... Regardez-moi en face.... Sentez-vous maintenant que vous auriez ce « courage moral » dont vous doutiez auparavant ? En avez-vous fini pour toujours avec ces choses-là ?

— Pour toujours, pourvu que le ciel me vienne en aide. La leçon a été cruelle, mais je vous remercie, et je vous bénis de me l'avoir donnée !

— Je savais bien que vous m'en remercieriez.... Songez-y bien ! Ne traitez jamais avec légèreté les affaires d'argent..., L'ARGENT EST L'HONNEUR DE L'HOMME [1]. Attendez ! J'ai dévoilé à un fils la faute de son père.... Il le fallait..., autrement, cette faute, aujourd'hui ensevelie dans la tombe, aurait pu revivre en vous.... Maintenant, j'ajoute ceci : si Charles Haughton, comme vous beau, jeune, aimable, recherché par les hommes, gâté par les femmes, si Charles Haughton, en entrant dans la vie, avait vu dans le miroir que je viens de vous présenter à quelles conséquences on est entraîné quand on engage le lendemain pour payer les dettes de la veille, Charles Haugthon aurait été épouvanté comme vous l'êtes en ce moment, puis guéri comme vous le serez.... Humilié par votre première faute, soyez indulgent pour toutes les siennes.... Prenez sa vie au point où je l'ai connu pour la première fois, alors que son cœur était loyal et ses lèvres sincères ; supprimez l'intervalle, imaginez-vous qu'il vous a donné l'être afin de remplacer les feuillets de son existence que nous effaçons et déchirons comme nous le faisons en ce moment.... A chaque erreur que vous éviterez, dites-vous : « C'est ainsi que le père avertit le fils. » A chaque action honorable que vous ferez, à chaque sacrifice pénible que vous vous imposerez, dites-vous : « C'est ainsi que le fils paye une dette de son père ! »

Lionel joignit les mains et leva au ciel ses yeux remplis de larmes, comme s'il eût adressé intérieurement une prière à Dieu. Le colonel inclina son front avec une émotion religieuse, et sortit sans bruit de la chambre.

1. *Money is character.*



CHAPITRE VIII.

Lequel n'est autre qu'une de ces haltes, nécessaires dans un long voyage, que l'auteur a charitablement ménagées au lecteur.

Le colonel trouva M. Poole chez lui au moment où celui-ci rentrait de son bureau. Il resta avec ce gentleman près d'une heure, puis il alla tout droit chez Darrell. Comme le moment fixé pour son rendez-vous avec le Français de sa connaissance, qui comptait sur son hospitalité pour dîner, était presque arrivé, sa conférence avec l'Anglais, son ami, ne dura nécessairement que quelques instants; mais elle fut assez longue pour confirmer un fait dont M. Poole venait de parler au colonel. L'aveu de ce fait que jusqu'alors Alban avait ignoré fut pour Guy Darrell aussi douloureux que jamais confession arrachée à un prisonnier dans les cachots de l'inquisition. A son retour de Greenwich, Alban Morley déposa son Français dans quelque triste théâtre de la capitale, assez à temps pour que cet étranger vît avec indignation maltraiter, piller et massacrer un vaudeville d'un de ses compatriotes, puis il retourna en toute hâte à Carlton-Gardens. Il trouva Darrell seul, se promenant de long en large dans sa chambre, habitude qu'il avait prise dans sa jeunesse, peut-être lorsqu'il méditait quelque cas de droit compliqué, ou qu'il luttait contre quelque chagrin secret. Il y a des hommes à organisation nerveuse qui ont besoin d'une certaine action physique pour calmer l'agitation de leur esprit, et Darrell était un de ces hommes-là.

C'est en marchant ainsi en proie à une vive émotion, et en s'arrêtant brusquement de temps à autre, que le fier gentleman déchargea son cœur d'un des secrets que jusqu'alors il s'était abstenu de confier à son vieil ami. Mais, comme ce secret se rattache à l'histoire d'une personne sur le compte de laquelle il importe que le lecteur en sache plus maintenant que n'en savait Darrell lui-même, nous profiterons ici de notre privilége de narrateur, et, au risque de faire perdre au dialogue sa vivacité dramatique, mais certain que le lecteur y gagnera en compensation de voir plus clair dans les parties du passé qu'il est temps de lui révéler, nous mettrons un peu d'ordre et de méthode dans les communications imparfaites et décousues au moyen desquelles Guy Darrell augmenta le triste catalogue de « sujets pénibles » que possédait Alban Morley. Le lecteur nous saura gré peut-être du désir que nous montrons de satisfaire

sa curiosité, en lui disant que Darrell ne parla que brièvement et avec colère d'Arabelle Crane, et encore sans la désigner par le seul nom sous lequel le lecteur la connaisse jusqu'à présent. Commençons donc tranquillement notre explication par les antécédents d'Arabelle Crane.

CHAPITRE IX.

Arabelle Crane, la femme à la mine renfrognée.

Il y avait une fois un négociant nommé Fossett, qui était resté veuf avec trois enfants. L'aîné de ces enfants était une fille, Arabelle, qui avait quelques années de plus que les deux autres. Fossett jouissait d'une grande estime, passait pour un cœur chaud et pour un ami sûr. Il s'occupait sérieusement de ses affaires, n'admettait chez lui ni associé, ni premier commis qui lui dictât des conditions ou se mêlât de ses opérations, aimait ses aises, mais n'avait aucune prétention à la mode. Sa villa était située à Clapham; la maison n'avait rien de brillant, mais elle était solidement bâtie. On y voyait une loge de concierge, une pelouse, des jardins; mais ce qu'on y trouvait surtout de remarquable, c'était une suite de serres construites dans le genre le plus moderne. Il fallait à M. Fossett les plus gros ananas, les fraises les plus précoces. « Je ne me connais pas en fleurs, disait-il modestement. Une simple pelouse, pourvu qu'elle soit bien taillée, me suffit; mais, ainsi que je l'ai déclaré à mon jardinier, j'ai la manie des primeurs; je veux avoir des concombres toute l'année avec mon poisson. » Malgré cela, M. Fossett n'était pas un homme d'ostentation, bien au contraire. Il ne tenait pas plus à se ruiner pour le plaisir d'éblouir les autres, qu'il n'eût voulut le faire pour leur rendre service. S'il aimait une maison bien chaude, des chambres spacieuses, la bonne chère, le vin vieux, c'était pour leur mérite intrinsèque; mais il ne se souciait pas d'en faire parade pour exciter l'envie publique. Dînait-il seul, ou avec un seul convive favorisé entre tous, il se faisait servir le meilleur laffitte, le plus vieux xérès! Invitait-il, au contraire, à sa table toute sorte de monde, des voisins, des parents, de légères connaissances, au lieu du laffitte, il leur donnait du saint-julien, au lieu du xérès, du vin du Cap! C'est ainsi que, ne blessant la vanité de personne, et ne cherchant point à se faire remarquer, M. Fossett n'avait pas un ennemi et semblait exempt de soucis. Graves étaient ses manières, grave la tenue de sa

maison, grave même le vigoureux double poney qui le portait de Cheapside à Clapham, et de Clapham à Cheapside. Cet animal ne pouvait pas même dresser les oreilles, quand il lui prenait envie d'être ombrageux : M. Fossett lui avait fait couper les oreilles, de même que la crinière et la queue.

Arabelle annonça de bonne heure une grande beauté et une force d'intelligence et de caractère plus qu'ordinaire. Son père ne négligea rien pour son éducation. Il la mit dans un pensionnat choisi parmi les plus renommés, où régnait la plus sévère discipline, où se trouvaient les meilleurs maîtres, et où l'on envoyait aux parents les plus longs mémoires. A l'âge de dix-sept ans, Arabelle était devenue l'élève la plus distinguée de l'établissement. Les amis de M. Fossett se demandaient avec quelque étonnement pourquoi l'opulent négociant prenait tant de peine pour donner à sa fille des talents dont il ne semblait ni heureux, ni fier, et dont il ne parlait jamais; mais, en voyant Arabelle si habile en toutes choses, musicienne de premier ordre, artiste excellente, linguiste accomplie, ils ne manquaient pas de dire : « C'est vraiment bien gentil de la part du vieux Fossett d'être si modeste au sujet de sa fille, de ne pas exalter son mérite, de ne pas la montrer en spectacle à des parents moins heureux! Oui, c'est fort bien à lui! C'est une preuve de bon sens et le fait d'un grand esprit. »

« Arabelle, dit un jour le digne homme à sa fille, peu de temps après qu'elle eut quitté le pensionnat pour toujours, Arabelle, mistress*** (et il nomma la directrice de ce fameux pensionnat) vous adresse des compliments très-flatteurs dans une lettre que j'ai reçue d'elle ce matin. C'est dommage, dit-elle, que vous ne soyez pas la fille d'un pauvre homme. Vous avez un caractère si posé, et vous avez tant de talent que vous pourriez vous faire par vous-même une fortune dans l'enseignement. »

A l'âge qu'avait Arabelle, l'idée renfermée dans ce compliment pouvait la faire sourire, et la fit sourire en effet.

« On ne peut deviner, reprit le père, en tournant ses pouces et en parlant du nez, les hauts et les bas qui vous sont réservés sur cette terre d'épreuves, surtout quand on est dans le commerce. Si jamais, quand je serai mort, l'adversité vient à vous frapper, vous vous souviendrez avec reconnaissance que je vous ai donné la meilleure éducation qu'une fille puisse recevoir, et vous prendrez soin de votre petit frère et de votre petite sœur, que la nature a faits.... stupides! »

Prononcées dans un beau salon qui ouvrait sur une pelouse d'une propreté admirable (M. Fossett employait trois jardiniers à la tailler), dans un salon d'où l'on voyait briller au soleil les galeries vitrées qui fournissaient à Noël des fraises mûres et de concombres tout le long de l'année pour assaisonner le poisson de M. Fossett, ces mélancoliques paroles ne

firent pas grande impression sur Arabelle. Le temps s'écoula. Arabelle avait atteint ses vingt-trois ans. C'était une fort belle fille, aux manières décidées et tout entière à sa musique, à son dessin, à ses livres et à ses rêves, oui, à ses rêves; car, de même que la plupart des filles dont la tête travaille, tandis que leur cœur est inoccupé, elle éprouvait un vague désir d'une vie plus active, désir que ne pouvait satisfaire l'existence habituellement monotone et routinière des jeunes femmes, et l'énergie latente de sa nature la portait à admirer tout ce qui sortait du cadre ordinaire, tout ce qui était hardi et bizarre. Elle avait reçu deux ou trois propositions de mariage, de la part de jeunes gens appartenant au même monde commercial que celui qui entourait son père sur cette terre d'épreuves; mais ils ne lui plurent pas, et elle crut volontiers M. Fossett, lorsque celui-ci lui dit que ces jeunes gens ne la recherchaient que dans l'idée qu'il lui donnerait une jolie dot.

« J'espère, au contraire, ajouta le négociant, que vous épouserez un honnête homme qui vous aimera pour vous-même, et qui attendra pour avoir votre fortune la lecture de mon testament. Comme le dit le roi Guillaume à son fils dans l'*Histoire d'Angleterre*: « Je ne veux pas me déshabiller avant d'aller me « mettre au lit. »

Ce fut un soir, à Clapham, au bal, qu'Arabelle rencontra l'homme qui devait exercer sur son existence une si funeste influence. Jasper Losely avait été amené à ce bal par un jeune commis qui était dans la même maison de commerce que lui, et, comme il était alors dans tout l'éclat de cette remarquable beauté, dont ne donnait qu'une faible idée la miniature qu'Arabelle avait mise sous ses yeux de longues années après, on conçoit sans peine qu'il concentra sur lui l'admiration de toute l'assemblée. Jasper était plus jeune qu'Arabelle, mais, grâce à l'élévation de sa taille et à l'air d'assurance répandu sur sa personne, on lui donnait vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Et, si l'on mesure à la perte de l'innocence la distance qui sépare la jeunesse de l'enfance, Jasper avait l'âge que l'on voulait. On lui dit que la fille du vieux Fossett aurait un jour une très-belle fortune, que c'était une jeune personne de volonté forte, qui gouvernait son père et qui choisirait elle-même son mari, et en conséquence il consacra à Arabelle le reste de sa soirée. L'effet produit sur l'esprit de cette femme, vouée à une si malheureuse destinée par son brillant admirateur, fut aussi soudain qu'il devait être durable. Il y avait, en effet, un charme étrange dans le contraste qu'elle établissait entre la bruyante audace de Jasper et la timidité cérémonieuse des soupirants qui l'avaient recherchée jusqu'alors, et qui semblaient avoir peur d'elle. La bonne mine même de Jasper la fascinait moins que l'énergie vitale et la puissance répandues sur la personne de cet être aux passions brutales et désordonnées. Elle y voyait

les éléments d'un caractère héroïque, mais ce n'étaient, en réalité, que les attributs d'une nature déréglée, de rares avantages physiques, d'un esprit corrompu par la flatterie et par un égoïsme impitoyable. Arabelle était comme un oiseau que fascine de ses regards un jeune et alerte boa-constrictor qui se glisse de buisson en buisson, qui expose au soleil ses brillantes couleurs et étale toute sa beauté au moment même où il va dévorer l'oiseau qu'il tient sous le charme.

Lorsque Jasper et Arabelle se séparèrent cette nuit-là, leur intimité avait déjà fait de tels progrès qu'ils avaient pris des arrangements pour la continuer. Arabelle avait un pressentiment instinctif que son père serait moins enchanté qu'elle de Jasper Losely, et que, si Jasper lui était présenté, il défendrait peut-être à sa fille d'entretenir de plus longues relations avec un commis tout jeune encore, si admirable que fût d'ailleurs sa beauté. C'est alors qu'elle fit son premier faux pas. Elle avait, du côté de sa mère, une tante qui était restée fille, qui habitait dans Bloomsbury, qui allait dans le monde et qui donnait elle-même de petites soirées auxquelles il était facile de faire inviter Jasper. Elle s'arrangea pour aller passer quelques semaines chez cette tante, qui était alors très-polie pour elle, qui acceptait avec un empressement marqué ses présents de fraises, d'ananas, de poulets tendres et autres produits de la saison, et qui lui offrait en retour, quand elle le désirait, avec une chambre d'ami les amusements que pouvaient lui procurer de petites réunions où se nouaient d'innocentes intrigues amoureuses. Arabelle ne dit rien à son père de Jasper Losely, et se rendit chez sa tante. Elle y vit Jasper très-souvent ; ils s'engagèrent l'un envers l'autre, échangèrent des serments et des gages d'amour, des boucles de cheveux, etc. Jasper, qui était déjà poursuivi par ses créanciers, éprouva naturellement le vif désir d'assurer son bonheur et de s'approprier la fortune supposée d'Arabelle. Celle-ci s'arma enfin de courage et parla à son père. A sa grande joie, non moins qu'à sa vive surprise, M. Fossett, après lui avoir fait un peu de morale, plutôt sur l'incertitude de la vie en général que sur le mystère de ses relations en particulier, consentit à voir Jasper Losely et l'invita à dîner. Après dîner, et tout en savourant une bouteille de laffitte dans un pot en argent excessivement simple, mais aussi excessivement lourd, qui fit venir l'eau à la bouche de Jasper (c'est du pot en argent et non du laffitte que je parle), M. Fossett aborda l'entretien par ce mot trivial, bien que tombé des lèvres royales de Guillaume le Conquérant, dont il avait déjà édifié sa fille, et assura Jasper qu'il donnait son plein consentement au mariage, pourvu que le jeune homme ou ses parents fissent à Arabelle une situation modeste, mais convenable, et qu'on attendît, pour avoir la fortune de la jeune fille, la lecture de son testament, à lui, Fossett. Quelle devait être cette

fortune? M. Fossett n'en souffla mot. Jasper se retira très-refroidi. Toutefois, l'engagement subsista, mais le mariage fut tacitement différé. Jasper et ses parents soutenir une femme! Quelle idée absurde, quand tout un clan de parents et un zenana de femmes ne seraient pas de trop pour aider Jasper lui-même à mener le train auquel il croyait avoir droit!

Il pensa toutefois à proposer une transaction au vieux Fossett. Il se serait engagé à attendre la lecture du testament pour jouir de ses avantages éventuels, pourvu que Fossett, à son tour, eût consenti à fournir aux deux époux, avec un peu d'argent de poche, le logement et la nourriture dans cette villa de Clapham que, bien que n'éprouvant pas un goût très-vif pour les scènes de la campagne, Jasper préférait en somme à un second étage dans la Cité. Mais, juste au moment où Jasper allait proposer ce compromis, le vieux Fossett tomba malade et se mit au lit; devenu incapable de s'occuper de ses affaires, il fallut qu'il en confiât le soin à quelque autre personne. Aussi, qu'arriva-t-il? c'est que la maison cessa ses payements, et que l'on découvrit que depuis dix ans déjà elle était insolvable. Ce ne fut pas une faillite déshonorante, car les créanciers touchèrent peut-être, en définitive, sept shillings par livre sterling, et il n'y eut pas plus de quarante familles ruinées d'une manière irrévocable. Le vieux Fossett, en sûreté dans son lit, supporta avec un calme tout philosophique le coup qui le frappait; il rappela à Arabella qu'il l'avait toujours prévenue des hauts et des bas réservés à l'homme sur cette terre d'épreuves; il lui recommanda de nouveau de prendre soin de Tom et de Biddy, et, après avoir déclaré qu'il mourait en paix avec tous les hommes, il se résigna au dernier sommeil.

Arabella chercha d'abord un refuge auprès de sa tante, la vieille demoiselle. Mais la brave dame, bien que la faillite de son beau-frère n'eût lésé en rien ses intérêts, se déchaîna contre sa mémoire avec plus de violence qu'aucun des créanciers qu'il avait ruinés, d'abord parce qu'elle s'estimait injustement frustrée des ananas, des fraises et des poulets tendres qui lui avaient permis de donner à peu de frais, mais avec grand étalage, de petites soirées, ensuite parce qu'elle se voyait dépouillée de l'importance personnelle qu'elle avait tirée jusqu'alors des espérances supposées de sa nièce. En un mot, son accueil fut tellement hostile et ses condoléances si blessantes, qu'Arabella sortit de chez elle en faisant le serment solennel de n'y jamais remettre les pieds.

C'est alors que les nobles qualités de la fille du banqueroutier brillèrent de tout leur éclat. Restée sans ressources, elle résolut de soutenir et d'élever par ses propres efforts son jeune frère et sa jeune sœur. Le grand pensionnat dont elle avait été l'ornement la reçut avec empressement, comme sous-

maîtresse, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelque place plus avantageuse dans une famille particulière, avec des appointements dignes de ses talents et de son mérite. Ses relations avec Jasper furent nécessairement suspendues. Elle eut la générosité de lui écrire, en lui offrant de le relever de son engagement. Jasper n'avait pas besoin de cette lettre pour se considérer comme libre, mais il ne jugea ni galant, ni discret de le dire, car Arabelle pouvait trouver une bonne position à laquelle serait attaché un salaire plus que suffisant pour ses besoins, et dont Jasper pouvait se charger de placer le superflu. De plus, si la tante d'Arabelle n'avait rien à lui donner dans le présent, elle avait évidemment quelque chose à lui laisser plus tard. Enfin, si la jeune fille n'était pas assez riche pour entrer en ménage, elle l'était assez pour venir au secours d'un ami dans la détresse, et, tant que Jasper lui était engagé pour la vie, ce devait être pour elle un devoir non moins qu'un plaisir de l'aider à subsister. En outre, indépendamment de ces motifs qui le portaient à vouer à sa fiancée une fidélité inaltérable, motifs où la prudence avait, comme on le voit, plus de part que la passion, Jasper nourrissait réellement à cette époque ce qu'il appelait de l'amour pour cette belle jeune femme; il était flatté qu'une personne si supérieure à toutes les jeunes filles qu'il avait connues jusqu'alors se montrât fière à ce point, plutôt de l'aimer que d'être aimée par lui. De cette façon, leur engagement continua; ils ne se virent plus, mais ils s'écrivirent fréquemment. Arabella, songeant à l'avenir, travaillait avec énergie; Jasper, au contraire, se donnait le moins de mal possible et trouvait le présent fort insupportable.

Malheureusement le revers de fortune d'Arabella inspira pour elle une si vive sympathie, non-seulement parmi ses anciennes maîtresses, mais encore parmi ses anciennes camarades de pension; elle jouissait d'une si haute réputation pour son caractère posé aussi bien que pour son talent; il y avait dans sa résolution de soutenir son frère et sa sœur orphelins quelque chose de si louable, que tous ceux qui s'intéressaient à elle firent un effort pour la mettre à même de vivre d'une manière à la fois plus lucrative et plus indépendante que dans un pensionnat ou dans une famille. « Pourquoi, lui dit-on, ne pas prendre une petite maison pour vous seule, vous y établir avec les deux enfants que la mort de M. Fossett a laissés orphelins comme vous, et donner des leçons en ville au cachet ? » Plusieurs familles s'entendirent pour lui confier leurs enfants et lui assurer un revenu proportionné à ses besoins. Arabella adopta ce plan. Elle prit la maison; Brigitte Greggs, qui l'avait élevée dans son enfance, devint sa domestique. et, bientôt, à la faveur des ombres de la nuit, Jasper Losely se glissa en cachette chez Arabelle. Arabelle ne put lutter contre son

influence, elle n'eut pas le courage de refuser de le voir. Il était si pauvre, dans un tel embarras, et se disait si malheureux! Ce fut une personne de plus pour laquelle la jeune fille dut travailler! Mais qu'était le peu qu'elle gagnait pour un homme déjà adonné au jeu? De nouvelles afflictions vinrent fondre sur elle. Une fièvre contagieuse éclata dans le voisinage. Le petit frère d'Arabelle en fut atteint, sa petite sœur tomba malade le lendemain, et en moins d'une semaine deux petits cercueils sortirent de la maison pour être transportés dans le joli cimetière du faubourg, vers ce coin de terre que le soleil éclairait de ses rayons, et qu'avait acheté, de ses dernières économies, la sœur qui servait de mère aux pauvres enfants. Arabelle restait donc seule ici-bas, sans mère, sans ami, sans autre affection que celle de ce fatal Jasper. Hélas! la Vénus la plus dangereuse n'est pas cette Erycine autour de laquelle folâtrent les Ris et les Jeux. Le chagrin et ce sentiment de la solitude qui nous fait saluer une empreinte de pas, comme un enfant laissé dans les ténèbres salue l'arrivée de la lumière, ébranlent plus sûrement la vertu des femmes que les vains plaisirs du monde et ces murmures flatteurs qui accompagnent les pas de la beauté à travers la foule! Hélas! hélas!... mais continuons notre récit.

Jasper Losely s'est engagé par un serment plus solennel encore à épouser Arabella, l'objet de son adoration. Mais quand? lorsqu'ils seront assez riches. Cet ajournement découragea Arabelle et lui rendit un instant tout travail impossible; ce n'était pas une de ces filles faibles et vulgaires que l'amour console de la honte; elle avait été élevée dans des principes sévères, elle avait un vif sentiment des devoirs d'une femme, et ses remords, pour être silencieux, n'en étaient pas moins profonds. En même temps, des soucis d'une nature plus vulgaire l'assiégeaient : elle avait épuisé d'avance ses ressources, elle avait contracté des dettes pour aider Jasper. Efforts inutiles! la bourse d'Arabelle était vide sans que celle de Jasper se fût remplie. Poursuivi par ses créanciers, ce dernier déclara à la jeune fille qu'il était obligé de se cacher, et, en effet, un jour d'hiver, il disparut et elle ne le vit plus de toute une année. Quelques jours après son départ, elle apprit le crime et le renvoi de William Losely devant les assises. Jasper, à la prière de son père, avait été envoyé par son oncle sur le continent et placé, en France, dans une maison de commerce où on lui avait obtenu un emploi. De fait, le jeune homme avait été expédié à l'étranger sous un autre nom, afin qu'il ne souffrît pas de la tache que son père avait imprimée au sien.

Bientôt vinrent le procès et la condamnation de William Losely. Arabelle ressentit vivement ce malheur; elle comprit combien il devait affecter l'audacieux et insolent Jasper, et ne s'étonna pas qu'ils s'abstînt de lui écrire. Elle se le représen-

tait courbé sous la honte; mais une chose la consolait, c'était la conviction qu'ils se reverraient un jour; et, quoi qu'il dût arriver, elle se considéra comme liée à lui pour la vie. Mais, en attendant, il lui fallut payer les dettes qu'elle avait contractées pour Jasper. Elle fut forcée de se défaire de sa maison, et, comme à ce moment mistress Lyndsay cherchait pour Mathilde Darrell une gouvernante d'un mérite supérieur, on la pressa de tous côtés de confier ces fonctions à Arabelle Fossett. Celle-ci produisit les excellents certificats que lui avaient donnés le pensionnat où elle avait été élevée, les professeurs éminents dont elle avait reçu les leçons, les familles chez lesquelles elle avait enseigné à son tour; ces certificats furent mis sous les yeux de M. Darrell, qui autorisa mistress Lyndsay à proposer à une institutrice d'un aussi rare mérite un salaire digne d'elle, et c'est ainsi qu'Arabella devint la gouvernante de miss Darrell.

Il y a des jeunes personnes desquelles leurs plus proches parents disent : « Je ne comprends rien à cette fille. » Mathilde Darrell était une de ces jeunes personnes. Elle parlait très-peu et ne faisait jamais de bruit; elle semblait se considérer comme un secret vivant qu'elle avait solennellement juré de ne pas laisser échapper. Dès sa tendre enfance, elle avait subi l'influence desséchante d'une mère sournoise. Mistress Darrell était une femme qui avait toujours quelque chose à cacher; avec elle, il y avait toujours quelques billets qu'il fallait dérober aux regards, quelque visite dont il ne fallait pas parler; il y avait toujours une chose ou une autre dont Mathilde ne devait, sous aucun prétexte, dire un mot à son père.

Lorsque mistress Darrell mourut, Mathilde était encore une enfant, mais elle continua à voir dans son père une personne contre laquelle la prudence lui ordonnait d'être constamment en garde. Ce n'est pas précisément qu'elle eût peur de lui, il était fort doux pour elle comme pour tous les enfants, mais la nature loyale du père était antipathique à celle de la fille. Mathilde n'avait point de sympathie pour Darrell. Comment lui aurait-elle confié ses pensées, quand un instinct secret lui disait que ses pensées n'étaient pas de nature à s'accorder avec celles de son père? Cependant, bien que taciturne, peu caressante, peu démonstrative, elle paraissait douce et docile. On attribuait sa réserve à une timidité naturelle. Ordinairement elle faisait l'effet d'une personne timide; cependant, lorsque vous croyiez avoir résolu l'énigme de son caractère, elle disait ou faisait quelque chose de si froidement déterminé, que vous étiez forcé de vous écrier de nouveau : « Je ne comprends rien à cette fille-là. » A ses leçons, elle ne montrait pas une intelligence bien vive, et vous aviez conclu de là qu'elle avait l'esprit lourd; mais, à une remarque faite au ha-

sard, vous découvriez avec surprise qu'elle avait au contraire l'esprit très-fin, vous vous la figuriez profondément endormie, et tout d'un coup vous vous aperceviez qu'elle avait tout observé et tout saisi. Depuis la mort de sa mère, elle avait semblé plus attachée à mistress Lyndsay et à Caroline qu'à aucune autre personne au monde; en leur absence, elle paraissait toujours morose et ennuyée, et cependant elle ne s'ouvrait pas plus à elle qu'à son père. D'après ce portrait, vous supposerez peut-être que Mathilde ne pouvait inspirer aucune affection à ceux avec lesquels elle vivait. Nullement, sa nature mystérieuse même avait une sorte d'attrait. Un mystère excite toujours de l'intérêt. Puis, sa figure, quoique n'étant ni belle, ni jolie, avait une douceur perfide, une expression contenue, un air d'abattement, et, en la voyant, un observateur bienveillant ne pouvait s'empêcher de dire avec un sentiment de compassion et d'indulgence : « Il doit y avoir beaucoup de cœur chez cette jeune fille. Si seulement on pouvait la comprendre ! »

Elle parut prendre pour Arabella plus de goût qu'elle n'en avait pris pour mistress Lyndsay et même pour Caroline avec laquelle elle avait été élevée comme une sœur, mais qui, à cette époque, joyeuse, vive, innocente, franche, l'âme dans les yeux, le cœur sur les lèvres, n'avait point de charme pour Mathilde, celle-ci ne voyant en elle aucun secret à pénétrer, et n'ayant point de plaisir à la tromper. Mais cette étrangère, qu'ornaient des talents si rares, dont le caractère était si décidé, sur les lèvres et sur le front de laquelle planaient la tristesse et le chagrin, cette étrangère était pour Mathilde un snjet à étudier. Aussi éprouva-t-elle instantanément pour Arabelle de la sympathie, parce qu'elle découvrit tout de suite qu'Arabelle avait un secret.

D'abord Arabelle, absorbée dans ses propres réflexions, ne donna à Mathilde que l'attention machinale qu'une institutrice de profession accorde à une élève ordinaire. Mais elle s'intéressa à Mathilde à proportion qu'elle conçut pour Darrell de la gratitude et de la vénération. Il savait que ses premières années s'étaient écoulées au sein du bien-être et du luxe ; il respectait l'honorable énergie avec laquelle elle avait consacré ses talents à soutenir les jeunes enfants confiés à ses soins ; il la plaignait du coup qui lui avait enlevé ces deux petits orphelins pour lesquels il lui avait été si doux de travailler, et, par une bienveillance de procédés et une delicatesse d'attentions qui n'en avaient que plus de prix de la part d'un homme si éminent et si occupé, il s'efforçait de lui faire oublier qn'elle était une institutrice salariée et de la mettre, aux yeux du monde, et comme si c'eût été une chose toute naturelle, dans la position d'une femme bien née qu'il aimait à recevoir chez lni et dont il avait fait une amie. Reconnaissant en elle, indépendamment de ses talents comme institutrice, une certaine

vigueur d'intelligence, et une certaine force de caractère, il se plaisait à flatter son orgueil d'érudite, soit en invoquant le secours de sa mémoire pour se rappeler quelques passages de ses lectures qu'il avait oubliés, soit en consultant son jugement sur quelques questions de goût et de critique. Arabella, en retour, se montrait profondément touchée de cette bonté chevaleresque, car, bien qu'ayant reçu déjà de funestes atteintes par suite de son malheureux contact avec une âme comme celle de Jasper, sa nature était encore capable de reconnaissance, ce sentiment dont la perte est le dernier degré de la dépravation humaine. Mais ce n'est pas tout: frappée de l'intelligence et du caractère de Darrell, Arabella lui rendait cette espèce d'hommage qu'une femme qui jusqu'alors n'a rencontré dans le monde que des gens inférieurs à elle, sous le rapport intellectuel, adresse au premier homme distingué en qui elle reconnaît, avec une humilité mêlée de respect, une raison et une science en comparaison desquelles le peu de science qu'elle possède et la raison dont elle est douée paraissent des plantes exotiques écloses en serre chaude.

Arabelle, sortant alors de sa première indifférence, chercha à s'acquitter envers Darrell en déployant toute son énergie pour faire de son insipide fille une femme accomplie. Elle ne put lui donner qu'une éducation d'ornement: mais, sous ce rapport, elle fût plus heureuse qu'elle n'avait osé l'espérer avec toute son expérience, avec toute son habileté et tout son zèle Sans oreille, sans goût, sans amour pour la musique, Mathilde devint une musicienne très-convenable; seulement ce fut une pure machine. Sans la moindre disposition artistique, elle surprit le secret de la science de la perspective; elle s'éleva même jusqu'à la peinture, et remplit tout un portefeuille de dessins qu'aucune jeune personne n'eût rougi de voir circuler dans un salon. Sous la direction d'Arabelle, Mathilde qui n'avait, pour ainsi dire, qu'un filet de moyens, alla aussi loin qu'elle put aller sans briser ses forces. Son institutrice lui fit lire des morceaux d'histoire choisis et les classiques féminins les plus inoffensifs; elle lui fit faire des dialogues français, des thèmes italiens, des verbes allemands, et même, franchissant les bornes de la science, elle l'introduisit dans le domaine de la linguistique élémentaire. Mais, son éducation achevée, il se trouva que Mathilde Darrell était exactement la même créature qu'auparavant. Pour tout ce qui avait rapport au caractère, aux inclinations, au cœur, Arabelle elle-même, cette institutrice consommée, ne put faire aucune réponse intelligible lorsque mistress Lyndsay, de son accent le plus doux (et jamais accent ne fut plus doux), lui dit en soupirant: « Pauvre chère Mathilde! pouvez-vous la comprendre, vous, miss Fossett? » Miss Fossett n'avait pas été plus heureuse que les autres à cet égard; mais, après une étude des plus

attentives, elle avait décidé intérieurement qu'il n'y avait rien là à comprendre et que, semblable à une foule de jeunes filles très-gentilles, Mathilde Darrell était une nullité inoffensive: c'était un morceau de bois de sapin dont mistress Fossett s'était appliquée à accroître la valeur en en faisant un meuble d'ornement, et, à cet effet, elle l'avait plaqué tout à l'entour de bois de rose, elle en avait enrichi les bords d'or moulu, et couvert la surface de colifichets élégants et d'albums. Mais Arabelle croyait fermement qu'en somme Mathilde Darrell était une jeune personne bien calme, bien honnête, une bonne pâte de fille, et que surtout elle aimait beaucoup son institutrice. Arabelle était depuis plusieurs mois dans la famille de Darrell, lorsque Caroline Lyndsay, qui avait presque été élevée avec Mathilde et partagé ses leçons, qu'elles vinssent de mistress Fossett ou de maîtres du dehors, fut emmenée par sa mère en visite chez la vieille marquise de Montfort. Mathilde, qui devait faire l'année suivante son entrée dans le monde, se trouva alors presque exclusivement avec Arabelle, qui redoubla de soins pour couvrir de placages son bois blanc et en protéger d'or moulu les bords fragiles, car elle voulait que, lorsque ce meuble d'une si parfaite élégance serait exposé aux regards du public, chacun l'admirât. C'était l'habitude de mistress Fossett et de son élève de faire le matin une promenade dans les paisibles allées de Green-Park; or, un jour qu'elles erraient ainsi sans défiance au milieu de bonnes d'enfants, de marmots et de gens âgés auxquels est commandé l'exercice du matin, tout à coup, venant droit à elles (aussi peu attendu que le loup qui effraya Horace dans le bois de la Sabine, mais infiniment plus dangereux que cet animal qui, d'ailleurs, prit la fuite à la vue du poëte), se présenta Jasper Losely. Arabelle poussa un léger cri. Sans pouvoir résister, sans même songer à résister à son entraînement, elle s'élança vers lui et lui posa la main sur le bras. Le sentiment qui domina Jasper en ce moment fut-il celui de la surprise ou de la joie? Arabelle était trop agitée pour le remarquer. Ils échangèrent rapidement quelques mots, tandis que Mathilde Darrell jetait un regard de côté vers le bel étranger et marchait tranquillement à côté d'eux. Jasper apprit à Arabelle qu'il était de retour à Londres depuis quelques jours seulement; il avait renoncé pour jamais à l'idée d'embrasser la profession commerciale. Le malheur de son père (il appelait de ce nom adouci la condamnation de William à la transportation) l'avait forcément séparé de ses anciens amis et lui avait fait rompre violemment ses anciennes relations et ses anciennes habitudes; il avait quitté pour toujours le nom de Losely; ce nom, il suppliait Arabelle de ne pas le trahir; il s'appelait maintenant Hammond. Ses espérances, disait-il, étaient plus belles qu'elles ne l'avaient jamais été. Sous le nom de Ham-

mond, gentleman indépendant, il s'était fait des amis plus puissants qu'il n'en aurait jamais eu sous le nom de Losely, simple commis dans la Cité. L'idée qu'il avait jamais pu être commis dans la Cité le faisait rougir. Très-certainement, il trouverait une place dans un des bureaux de l'administration, et alors, oh! alors, jouissant d'un revenu assuré et ayant la certitude de s'élever, il pourrait demander la main depuis si longtemps désirée de la meilleure des créatures.

De son côté, Arabelle expliqua brièvement sa position présente. Elle était gouvernante de mistress Darrell. Cette jeune personne était mistress Darrell; Arabelle ne pouvait la laisser se promener seule; elle écrirait à Jasper. Ils échangèrent leurs adresses. Jasper remit à Arabelle une carte très-propre portant ces mots : « M. Hammond, nº —, Duke-Street, Saint Jams's. »

Arabelle, le cœur palpitant, se hâta de rejoindre sa compagne. Au rapide coup d'œil qu'elle avait jeté sur son perfide amant, elle l'avait trouvé encore embelli; sa toilette, toujours soignée, était à la fois plus à la mode et plus correcte, plus simple et plus élégante; son air était plus décidé. Il paraissait en pleine prospérité, et ses manières n'avaient jamais été plus séduisantes dans leur mélange d'aisance et d'hypocrisie, d'assurance et de câlinerie. De fait, Jasper n'était pas resté longtemps dans la maison de commerce où il avait été placé pendant que s'instruisait le procès de son père. Certains écarts de conduite l'en avaient fait renvoyer. Mais, dans l'intervalle, il s'était fait beaucoup d'amis parmi les jeunes gens de son âge, parmi ces viveurs aux mœurs dissolues qui, sans rien faire que la loi puisse punir comme improbe, savent, à force d'expédients, mener pendant quelques années rapides comme l'ombre l'existence la plus fastueuse. Dans cette étrange fermentation sociale qui règne encore dans un pays où une aristocratie de naissance aussi appauvrie que nombreuse (en tant que le droit de mettre un *de* devant son nom, ou de faire graver une couronne sur sa carte, peut constituer une aristocratie) se trouve répandue au milieu d'une démocratie jeune, ambitieuse, d'un caractère inquiet et aventureux, et ne manquant pas d'ailleurs d'élégance, et cela, sans qu'il existe d'autre ciment entre ces deux classes que cette fiction de la loi qu'on appelle l'*égalité;* dans cette société, dis-je, encore en désordre et en travail où tant de choses de l'ancien régime ont été détruites sans retour, et où le nouveau repose sur si peu de bases solides, il y a beaucoup plus de variétés, il y a des degrés et des distinctions infiniment plus subtiles que n'en offre un pays comme le nôtre dans la région sociale qui s'étend entre le monde respectable et le monde équivoque. Les romans et les drames français sont moins un miroir qu'un verre grossissant appliqué aux individus qui se meuvent dans cette région; cependant ils représentent d'une manière assez fidèle les classi-

fications dont ils exagèrent les types. Ces étranges réunions, dans un seul tableau, d'étudiants et de grisettes, de danseurs d'opéra, d'auteurs, de vicomtes, de filous, de lorettes romanesques, de joueurs à la Bourse dont la généalogie date des croisades, d'imposteurs qui prennent leurs titres de villages où leurs grands-pères ont exercé la profession de sellier, fraudes dont on se contente de rire lorsqu'elles sont découvertes, de femmes délicates vivant comme des hommes sans frein, d'hommes trafiquant de l'amour comme des femmes dissolues, et, avec cela, tellement susceptibles sur le point d'honneur, que, si vous doutez de leur véracité et de leur courage, vite! d'un coup d'épée ou d'une balle ils vous couchent dans la barque de Caron; ces étranges réunions, dis-je, l'humanité, dans tous les pays civilisés, en présente des spécimens isolés qui répondent plus ou moins à chacun des types que je viens de décrire. Mais dans quel pays, ailleurs qu'en France, tous ces types, s'ils ne sont pas précisément mêlés et confondus dans les mêmes salons, se croisent-ils dans le monde au point de constituer une classe sociale, et d'inspirer une littérature d'un incontestable esprit? Dans quel pays, ailleurs qu'en France, voit-on planer au-dessus de l'orgie furieuse une atmosphère aussi parfumée d'élégance épicurienne? Dans quel pays la grossièreté des sentiments se cache-t-elle mieux sous la politesse de l'expression qu'en France, où la langue pure et étincelante comme le diamant, aussi ingénieuse dans sa prose légère qu'impropre à la passion dans sa poésie impétueuse ou bruyante, semble inventée par les Grâces en dépit des Muses?

C'est dans les cercles dont je viens de tracer ici une esquisse si imparfaite que Jasper Losely s'introduisit. On l'appelait le bel Anglais! (Comme c'était flatteur pour la nation anglaise!) Je ne prétends pas attribuer au monde équivoque de Paris tout l'honneur de l'avoir corrompu. Non! la justice est la justice! Défendons les droits de notre pays natal. Lorsque le bel Anglais pénétra dans ce monde-là, il était infiniment plus enfoncé dans le vice que la plupart de ceux qu'il y rencontra. Mais c'est là, du moins, qu'il apprit à mettre un plus haut prix encore à sa jeunesse, à sa force, à ses avantages physiques, à sa fécondité de ressources, à l'audace effrontée avec laquelle il déconcertait les gens timides et quelquefois même les gens courageux, à sa haute taille et à l'irréprochable symétrie de ses formes qui captivaient les femmes sans cervelle et quelquefois même les femmes raisonnables.

Le jeu toutefois était son vice dominant. Un mois avant sa rencontre avec Arabelle, il avait eu une veine de bonheur extraordinaire. Sur la foi de ce succès, il avait pris la résolution de retourner à Londres, et d'y aller dépister et enlever quelque héritière. Il va sans dire qu'il avait complétement oublié la

meilleure des créatures, et qu'il ne se souvint d'elle que lorsqu'il la trouva si inopinément sur son chemin à Green-Park. Trois Français de ses amis l'accompagnaient. Chacun d'eux avait le même but. Chacun d'eux s'imaginait que Londres fourmillait d'héritières. C'étaient tous les trois de beaux hommes. L'un d'eux était comte, il le disait du moins, mais il n'était pas fier de son rang ; non, pas le moins du monde. Il adorait la liberté, et nul n'était plus fait pour perdre la sienne. Il prêchait la fraternité, et nul ne se sentait disposé à l'aimer comme un frère. Quant à l'égalité, voici comment il la pratiquait. Le fils d'un cordonnier, qui s'était fait homme de lettres et qui écrivait dans un journal, se permit un jour dans sa feuille une plaisanterie sur la noblesse du comte. Tous les hommes sont égaux devant le pistolet, dit le comte ; et, comme il se savait sous ce rapport égal aux plus habiles, s'étant exercé dès l'âge de quatorze ans à casser des poupées, il appela en duel le fils de Saint-Crépin et lui envoya une balle dans le poumon. Le second des compagnons de voyage de Jasper était un *enfant du peuple.* Il se vantait d'être un enfant trouvé. Il faisait des vers d'une couleur lugubre et enseignait à Jasper l'art de tricher au jeu. Le troisième, comme Jasper, avait été destiné au commerce, et, comme Jasper, il avait une âme au-dessus du commerce. Communiste en politique, il était, de plus, philanthrope, mais en parole ! C'était le plus habile de la bande : il est maintenant au bagne. La destinée de ses deux compatriotes est plus obscure, mais je n'ai pas à m'en préoccuper. Dans le monde où je conduis mes lecteurs, j'ai bien assez à faire de suivre Jasper.

Je n'ai pas besoin de dire que Jasper s'abstint soigneusement de se rappeler au souvenir de ses anciens amis de la Cité. C'était son but et son espoir de faire oublier son identité avec le fils de ce convict qu'on avait envoyé à l'étranger pour le soustraire à la honte imprimée par son père au nom de la famille. Ce qui le confirma dans sa résolution, c'est qu'il n'avait plus dans la Cité d'amis qui pussent fournir des renseignements sur son compte. Son pauvre oncle, qui, seul de ses parents d'Angleterre, avait connu le secret de son changement de nom, était mort. Sa fin avait été hâtée par le chagrin que lui avaient causé le déshonneur de William Losely, ainsi que les mauvais rapports qu'il avait reçus de France sur la conduite de Jasper. Cet oncle avait laissé une veuve ; mais cette femme, de principes très-rigides, était dans une position trop gênée pour pouvoir dépenser inutilement un shilling, et d'ailleurs, si jamais quelque heureux coup du sort l'eût fait devenir assez riche pour tuer le veau gras, elle n'en aurait pas donné un os à un prodigue comme Jasper ; non, lors même qu'il eût été son propre fils au lieu d'être simplement son pervers neveu. En conséquence, comme la civilisation, dans sa

marche incessante, se dirige toujours du côté de l'occident, Jasper tourna le dos à l'orient et ne songea pas plus à repasser Temple-Bar pour chercher la fortune, des amis ou des parents, qu'un moderne habitant du pays de Galles ne rêverait aujourd'hui de faire un pèlerinage en Asie pour embrasser de nouveau ces parents éloignés que Hu-Gadarn laissa derrière lui, il y a de cela des myriades de siècles, lorsque ce héros de la fable conduisit ses fidèles Cimmériens, à travers la mer des Brumes, sur les bords heureux de notre île de miel[1].

Deux jours après sa rencontre avec Arabelle dans Green-Park, le soi-disant Hammond ayant, dans l'intervalle, appris que Darrell était immensément riche, et que Mathilde était son seul enfant vivant, ne manqua pas de revenir à Green-Park et d'y multiplier les rendez-vous.

Arabelle, naturellement, se dit qu'elle avait tort de lui permettre de l'accoster et de se promener près d'elle d'un côté, tandis que miss Darrell était de l'autre. Mais elle se dit aussi qu'elle aurait bien plus grand tort de sortir à la dérobée et de venir seule au rendez-vous. Pour rien au monde elle n'aurait voulu s'exposer de nouveau à un pareil péril.... Mais elle n'eut pas la force de lui refuser toute espèce de rendez-vous. Elle était si heureuse de le voir ! D'ailleurs, rien n'était plus respectueux que les manières et la conversation de Jasper. S'il s'échangeait entre eux des sentiments plus tendres, plus passionnés, cet échange se faisait par correspondance. Jasper suggéra à Arabelle de le faire passer près de Mathilde pour un de ses proches parents.... Mais Arabelle repoussa tout déguisement de cette nature. Pour s'estimer encore, elle avait besoin de se considérer comme solennellement liée à Jasper, de voir en lui son futur époux ; aussi, après son second rendez-vous avec lui, elle dit à Mathilde, qui ne l'avait questionnée ni d'un mot, ni d'un regard :

« Je devais épouser ce gentleman avant la mort de mon père.... nous devons nous marier dès que nous aurons de quoi vivre. »

Mathilde fit une réponse banale, mais affectueuse, et elle s'éleva ainsi dans la confidence d'Arabelle qui lui ouvrit son cœur, mais sans trahir le vrai nom de Jasper, sans trahir surtout un souvenir plus sombre qui la poursuivait. A vrai dire, c'était pour Arabelle un bonheur inespéré que de trouver enfin une personne à qui elle pût parler de ses fiançailles sur lesquelles reposait tout son avenir, de cette affection qui était l'ancre de salut de son cœur, de cet intérieur, si modeste qu'il dût être un jour, et si éloigné qu'il fût encore dans l'avenir, mais au sein duquel le temps ne manque jamais de réunir les deux

1. *Mel Ynnis*, — *Isle of Honey*, — l'un des noms poétiques donnés à l'Angleterre dans la langue des anciens Bretons.

êtres qui s'aiment, s'ils ne se lassent pas d'espérer que tôt ou tard ils confondront leurs deux existences en une seule.... Dans ces conversations, Arabelle oubliait la relation d'institutrice et d'élève qui existait entre elle et Mathilde ; c'était une femme qui parlait à une femme, une jeune fille à une jeune fille, une amie à une amie.... Mathilde parut touchée de ces confidences ; elle était flattée de posséder enfin le secret d'un autre !... Arabelle fut un peu froissée de voir qu'elle ne paraissait pas admirer Jasper autant que, dans son opinion du moins, il méritait de l'être. Mathilde s'excusa en disant qu'elle avait à peine remarqué M. Hammond.... Oui, sans doute, elle rendait justice à sa beauté, mais elle préférait (et elle en faisait l'aveu, bien qu'on dût l'accuser peut-être de mauvais goût) un teint pâle et des cheveux châtains...; puis, elle soupirait et détournait les yeux comme si, dans le cours de sa vie mystérieuse, elle avait rencontré un teint pâle et des cheveux châtains qui eussent laissé dans son souvenir une trace profonde, et dans son cœur une incurable blessure.... Pas un mot ne fut dit, ni par Mathilde, ni par Arabelle, sur la nécessité de cacher à M. Darrell ces rendez-vous avec M. Hammond. Peut-être Arabelle ne pouvait pas s'abaisser à demander le secret à son élève ; mais cela n'était pas nécessaire, car Mathilde était toujours trop heureuse d'avoir quelque chose à cacher....

Dans ces entrevues, Jasper adressait rarement la parole à Mathilde ; ils n'avaient pas échangé vingt mots entre eux. et cependant, dès le troisième rendez-vous, la sournoise Mathilde s'était laissé glisser un billet dans la main ; et, à partir de ce jour, dans chaque entrevue (Arabelle marchait au milieu, Jasper d'un côté, Mathilde de l'autre), derrière Arabelle, passaient les billets de Jasper et les réponses de Mathilde.... Ce manége ne se renouvela pas plus de douze ou quatorze fois.... Darrell était sur le point de se transporter, pour la saison, à Fawley, et les rendez-vous allaient être suspendus. Un matin, deux ou trois jours avant celui qui avait été fixé pour le départ de Londres, on trouva la chambre de Mathilde vide. Mathilde avait disparu.... Arabelle fut la première à s'apercevoir de sa fuite, et la première à en apprendre la cause. Mathilde avait laissé sur sa table une lettre pour miss Fossett. Dans cette lettre, fort courte, et écrite avec beaucoup de calme, elle alléguait pour sa justification un billet de Jasper, et dans ce billet, que Mathilde avait joint à sa lettre, ce noble héros, se défendant, comme d'un ridicule, d'avoir jamais pu être amoureux d'Arabelle, déclarait qu'il se tuerait si Mathilde refusait de fuir avec lui. Elle n'aurait pas à se repentir de son angélique confiance en lui.... Non ! « lors même qu'il aurait un cœur né pour le mensonge, il ne pourrait la tromper. »

Arabelle étouffa ses cris, mais elle se précipita haletante, la respiration oppressée, à moitié folle de douleur, dans le cabi-

net de Darrell. Calme, ne se doutant de rien, Darrell étudiait, le front penché sur ses livres arides. Cette apparition soudaine l'effraya. Quelques minutes suffirent pour lui apprendre ce qu'il lui importait de savoir. Quelques brèves questions, quelques réponses passionnées lui révélèrent son malheur.

Quel était et qu'était-ce que ce M. Hammond ? Grand Dieu ! le fils de William Losely ! d'un voleur condamné à la transportation !

En lançant cette cruelle réponse, Arabelle triompha un moment de la rivale qui lui avait enlevé une telle conquête. Mais, revenu de son premier accès de douleur et de l'accablement où l'avait plongé cette découverte, Darrell exhala sa colère, non contre l'enfant fugitive, mais contre la femme impudente qui, exaltée par la rage qui la dévorait et le sentiment même de sa faute, affrontait insolemment sa présence lorsqu'elle aurait dû rentrer sous terre. C'était elle, la gouvernante infidèle, qui avait présenté à son élève, sous un autre nom, le fils de ce convict.... elle l'avouait.... C'était elle qui avait poussé une enfant ignorante dans les filets de ce vil aventurier... ; elle pouvait feindre l'étonnement, simuler le remords, mais elle avait dû être, oui, elle avait été la complice de cet homme.... Atteinte jusqu'au vif, au milieu de l'égarement de sa douleur, par ces reproches que du moins elle ne méritait pas, Arabelle arracha de son sein les lettres récentes que Jasper lui avait écrites, lettres pleines de protestations de dévouement et d'amour, et dit à Darrell de les lire. Que lui importait en ce moment son nom, sa réputation ? elle ne songeait qu'à ses souffrances, qu'à l'outrage qu'elle venait de subir. La criminelle, la perfide, n'était-ce pas Mathilde ? Arabelle, au contraire, n'était-ce pas la victime qu'il fallait plaindre ? Darrell ne fit que jeter un coup d'œil sur les lettres ; elles étaient signées : « Votre époux qui vous aime. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Darrell. Êtes-vous mariée avec cet homme ?

— Oui, dit Arabelle, devant Dieu ! »

Darrell comprit la signification de ces paroles et de l'attitude d'Arabelle, et sa fureur redoubla.... Chez lui, la colère une fois excitée avait quelque chose de terrible, mais ce n'était pas en paroles qu'elle s'exhalait. Son regard brûlait, son geste glaçait d'effroi. Quant à Arabelle, la tête en feu, le cœur brisé, comprenant qu'il n'y avait plus pour elle ni jeunesse, ni bonheur, ni espérance, et que le monde ne serait plus pour elle ce qu'il avait été jusqu'alors, elle quitta la maison, avec sa réputation perdue, ses talents inutiles, ses moyens d'existence même anéantis.... Qui la prendrait désormais pour institutrice ? Qui voudrait lui confier ses enfants ?

Elle alla se cacher dans un réduit triste comme son âme, où elle s'enferma seule avec son désespoir. Chose étrange ! son

ressentiment contre Jasper n'était rien en comparaison de l'intensité de sa haine contre Mathilde. Et, chose plus étrange encore peut-être! à mesure que ses pensées se dégagèrent de leur premier chaos, elle se trouva plus aigrie contre le monde, plus écrasée sous le poids de sa honte, et cependant souffrant moins de la conscience de ses propres fautes, fautes lamentables! que du sentiment de l'injustice humaine, lorsqu'elle songeait au mépris avec lequel Darrell avait repoussé toute justification de sa conduite. C'est que, de même que l'estime de Darrell avait pour ceux qui pouvaient l'apprécier une valeur inestimable, de même son mépris était, aux yeux de ceux qu'il avait favorisés de cette estime, une marque d'ignominie.... C'était comme la sentence d'un juge qui vous bannit de la société pour le reste de votre vie....

Arabelle n'avait presque rien conservé de ses magnifiques appointements. Ce qu'elle avait mis jusqu'alors de côté avait passé dans les mains de Jasper et l'avait aidé peut-être dans sa fuite avec la perfide rivale d'Arabelle. Lorsqu'elle n'eut plus d'argent, elle mit en gage les pauvres reliques de son innocente et heureuse jeunesse. Ces reliques qu'on lui avait permis d'enlever de la maison de son père, et qu'elles avait emportées partout avec elle, comme ses dieux pénates, c'étaient les livres qui lui avaient été donnés en prix, le luth, la riche boîte à ouvrage, la cage même que le lecteur se souvient sans doute d'avoir vus plus tard chez elle; mais alors les livres n'étaient jamais ouverts, le luth était brisé, et l'oiseau avait disparu depuis longtemps de la cage.... Elle n'espérait pas pouvoir jamais retirer ces objets chéris de ce Golgotha qui prend, pour les rendre si rarement, tant de gages sacrés de ce pays des rêves qu'on appelle « les jours meilleurs; » les bijoux portés au premier bal, l'anneau donné avec le premier serment d'amour, les grelots même et le hochet de corail qui amusaient l'enfant dans son joli berceau, tout enfin, jusqu'à la Bible dans laquelle les lèvres qui implorent maintenant six pence de plus ont fait la lecture au lit de mort d'un vieux père.

Les ressources qu'Arabelle se procura par ce misérable moyen ne tardèrent pas à s'épuiser. Elle vit alors, avec une morne apathie, approcher la faim, mais sans vouloir faire aucun effort pour vivre; elle n'eut recours ni à ses parents ni à ses amis....: c'était une espèce de vengeance qu'elle tirait du monde que de se laisser aller lentement à la dérive vers la mort. Elle avait changé plusieurs fois de logement; elle les avait pris tous plus obscurs et plus tristes les uns que les autres. En dernier lieu, comme elle ne pouvait plus payer le loyer de l'humble chambre qu'elle occupait, on la mit à la porte.... Mais où aller? Elle l'ignorait et se souciait peu de le savoir. Machinalement, elle se dirigea vers la Tamise; car il semble que, quand notre esprit est malade, l'instinct nous pousse à nous détruire

nous-mêmes, comme il nous porte à veiller à notre conservation, lorsque nous sommes sous l'empire d'idées riantes. Au moment où Arabelle passait sous le candélabre qui est à l'entrée du pont de Westminster, un homme bien mis la regarda et lui saisit le bras. Elle leva la tête d'un air triste et dédaigneux, comme si elle eût reçu une insulte, comme si elle eût craint que cet homme ne connût la tache qu'elle avait imprimée à son nom, et qu'il ne s'imaginât, dans sa sottise, que la peur de la mort pourrait lui faire commettre une nouvelle faute.

« Vous ne me remettez pas, dit l'homme.... Mais moi-même, comment ai-je pu vous reconnaître? Mon Dieu, comme vous voilà vêtue! comme vous êtes changée! Pauvre enfant! »

A ces mots de « pauvre enfant! » Arabelle fondit en larmes, et ces pleurs semblèrent dissiper le sombre nuage qui chargeait son front.

« Je vous cherche, je vous demande partout, mademoiselle, reprit l'homme.... Vous me reconnaissez bien, maintenant! Je suis l'homme d'affaires de votre pauvre tante! Elle n'est plus..., elle est morte la semaine dernière.... Elle vous a laissé tout ce qu'elle possédait au monde, et c'est une très-jolie fortune pour une dame seule. »

Voilà comme nous trouvons Arabelle installée dans un appartement confortable, mais sombre et solitaire, de Podden-Place. « En mémoire de sa tante, elle échangea, dit-elle, son nom contre celui de Crane que sa tante avait porté et qui était le nom de fille de sa mère. » Bien que jeune encore, elle prit le titre de « mistress, » que les filles parvenues à un âge respectable adoptent à contre-cœur, quand elles désirent faire savoir au genre humain que désormais elles renoncent aux vanités qui charment les jeunes demoiselles, et que, devenues maîtresses d'elles-mêmes, elles bravent et méprisent notre misérable sexe, le prévenant ainsi que, quelles que soient l'ardeur et la sincérité de son repentir, ce repentir est inutile. La plus grande partie de la fortune de la tante d'Arabelle consistait dans des maisons situées en différents endroits du quartier de Bloomsbury. Arabelle les habita successivement, mais enfin elle se fixa définitivement dans la plus triste de toutes. Pour la rendre plus triste encore par le contraste du présent avec le passé, elle retira du Golgotha les trésors qu'elle y avait enfouis.... son luth brisé, sa cage vide!

Deux années environ après la mort de Mathilde, Arabelle se trouvait par hasard dans le bureau de l'agent chargé de toucher ses loyers, lorsqu'un homme bien mis entra et dit, en s'appuyant sur le bureau :

« Il y a dans le *Times* d'aujourd'hui une annonce relative à une dame qui offre de prendre chez elle, d'élever, etc., une

petite fille sans mère ; les conditions sont modérées, ladite dame aimant les enfants pour eux-mêmes. On renvoie à vous pour les détails. Veuillez les donner. »

Tandis que l'agent consultait ses registres, Arabelle se tourna vers la personne qui demandait ces renseignements.

« A qui appartient l'enfant pour lequel vous cherchez une famille, Jasper Losely ? »

Jasper recula frappé de surprise.

« Arabelle ! s'écria-t-il. O la meilleure des créatures ! Quoi ! vous daignez parler à un si vil....

— Silence ! sortons. Ne vous occupez pas de l'annonce de cette étrangère. Je connais une personne qui prendra chez elle un enfant sans mère et qui ne vous demandera rien pour cela. »

Elle l'entraîna dans la rue.

« Mais, est-ce qu'il s'agit de l'enfant de.... de.... Mathilde Darrell ?

— O Bella ! répondit d'un ton caressant le plus misérable des séducteurs, puis-je me fier à vous ? Pouvez-vous m'aimer encore après mes lâches procédés envers vous ? Mais l'argent !... l'argent !... Que peut-on faire dans le monde sans argent ! « Lors même que j'aurais eu un cœur né pour le mensonge, il ne vous aurait jamais trompée, » si je n'avais été si horriblement gêné ! Ah ! tenez, je le sens, si vous étiez assez généreuse pour pardonner et oublier, un jour ou l'autre nous pourrions être comme Philémon et Baucis.... Seulement, vous le voyez, à l'heure qu'il est, je ne suis réellement pas digne d'une Baucis telle que vous ! Vous savez sans doute que je suis veuf..., mais veuf non inconsolable.

— Oui, j'ai lu la mort de mistress Hammond dans un vieux journal.

— Et n'avez-vous pas lu aussi la mort de son petit enfant..., quelques semaines plus tard ?

— Non, je vois rarement les journaux. Quoi ! l'enfant est mort ?

— Écoutez-moi. »

Et Jasper commença un récit qu'Arabelle écouta avec attention et intérêt. Lorsqu'il eut fini, elle lui offrit de prendre chez elle l'enfant pour lequel Jasper cherchait une famille. Elle l'informa de son changement de nom et d'adresse. Le misérable promit d'aller la voir ce soir-là avec l'enfant, mais il se contenta d'envoyer l'enfant sans aller chez Arabelle. Elle ne le revit plus que plusieurs années après, et c'est alors qu'elle lui fit à Podden-Place cette réception si lugubre. Mais, bien qu'il n'eût pas daigné lui écrire dans l'intervalle, il est probable qu'Arabelle s'arrangea pour avoir sur ses habitudes et sa manière de vivre à Paris beaucoup plus de détails qu'elle ne parut en posséder lorsqu'ils se retrouvèrent face à face.

Et maintenant le lecteur en sait plus qu'Alban Morley et peut-être Guy Darrell n'en sauront jamais sur le compte de la femme à la mine renfrognée et à la robe gris de fer.

CHAPITRE X.

Doux sont les avantages de l'adversité;
Elle ressemble au crapaud, qui, malgré sa laideur et son venin,
Recèle pourtant dans sa tête un joyau précieux.

La plupart de mes lecteurs conviendront avec moi que le crapaud est laid et venimeux; mais combien y en a-t-il parmi eux qui puissent se vanter d'avoir réellement découvert ce « joyau précieux » que la nature, dit le poète, a caché dans sa tête? Le malheur peut se diviser en deux grandes classes: Il y a : 1° les afflictions qu'aucune prudence humaine ne peut détourner, et 2° les revers que les hommes attirent sur leurs têtes, en se donnant pour cela tout le mal possible. Les afflictions de la première classe peuvent mettre nos vertus en exercice et tourner, en définitive, à notre bien. Telle est l'adversité qui peut nous faire trouver le joyau en question. Mais, pour avoir ce joyau, il faut tuer le crapaud. Les revers de la seconde classe n'accroissent que trop souvent les erreurs, ne développent que trop souvent les vices qui les ont amenés. Ce genre d'adversité est le crapaud qui n'a pas de joyau. Si vous préférez nourrir et engraisser les crapauds que vous avez en vous, leur venin, dont la quantité s'accroît chaque jour, absorbe, les uns après les autres, toutes les parcelles du joyau.

Je n'ai jamais connu d'homme habituellement adonné au jeu qui, dans les affaires ordinaires de la vie, n'ait commis des erreurs notables dans ses calculs des probabilités. Pourquoi cela? Est-ce donc que l'espérance le jette dans une ivresse chronique qui lui fait voir doubles les chances favorables?

Jasper Losely avait compté sur deux choses qui, selon lui, devaient aller toutes seules. Il s'était imaginé : 1° que Darrell se réconcilierait promptement avec sa fille unique, et 2° que la fille unique de Darrell serait nécessairement son héritière.

Le joueur fut déçu dans cette double attente.

Darrell ne répondit même pas aux lettres que Mathilde lui adressa de France, où Jasper l'avait emmenée et où il s'était hâté de l'épouser sous le nom supposé de Hammond, mais sous son véritable nom de baptême Jasper.

Dans le mariage déshonorant que Mathilde avait fait, tous les plus tristes côtés de son caractère semblèrent se révéler soudainement aux yeux de son père, qui vit en elle ce que jus-

qu'alors il s'était efforcé de ne pas voir, la digne enfant d'une mère méprisable. Cette mésalliance l'avait profondement irrité; toutefois, son cœur eût pu la pardonner, si cette faute avait été palliée par une longue et intime liaison avec le séducteur. Mais que sa fille, sans avoir livré contre le devoir un seul combat, sans même avoir éprouvé ce sentiment de réserve et de fierté naturel aux jeunes filles, se fût laissé enlever après une recherche de quelques jours à peine, par l'homme qu'elle savait fiancé à une autre femme, tant de dissimulation, tant de perfidie, tant d'effronterie, joint à tant de bassesse, enlevait aux yeux de Darrell toute valeur aux excuses qu'on invoque d'ordinaire en faveur de l'inexpérience et de la jeunesse. Darrell n'eût pas été Darrell, s'il eût pu rouvrir sa maison et son cœur à une fille déjà si habile dans l'art de tromper, déjà si façonnée aux pensées qui souillent l'âme.

Toutefois le silence de Darrell attrista peu l'épouse sans cœur et n'inquiéta nullement le mari confiant. Tous deux pensèrent que le pardon et la richesse n'étaient qu'une affaire de temps, et que l'un et l'autre viendraient un peu plus tôt ou un peu plus tard. Mais leurs fonds diminuant rapidement, il leur fallut songer à regarnir leur bourse. Pour vivre à l'hôtel, il faut autre chose que des espérances. Jasper laissa donc pour quelque temps sa femme dans une jolie ville de province, à peu de distance de Paris, et il retourna à Londres, résolu de voir Darrell en personne et convaincu que si le beau-père s'obstinait à différer la conclusion de la paix, il n'aurait pas de peine à se procurer momentanément des fonds en faisant briller aux yeux de ceux qui les lui prêteraient l'Eldorado de ses futures espérances. Darrell consentit aussitôt à voir Jasper, non pas chez lui, mais chez son avoué. Surmontant son dégoût, le fier gentleman jugea cette condescendance de sa part nécessaire pour faire connaître d'une manière claire et précise aux deux époux ses résolutions à leur égard, résolutions qui intéressaient essentiellement leur position et leur avenir dans le monde.

Lorsque Jasper entra dans le bureau de M. Gotobed, Darrell était debout près de la cheminée. D'un geste plein de calme, il repoussa Jasper qui, par un mouvement de tendresse qu'il avait préparé avec soin, voulait s'élancer dans ses bras. et c'est ainsi que ces deux hommes se virent pour la première fois l'un et l'autre. Darrell sentit redoubler encore son ressentiment, en reconnaissant chez le brillant débauché les avantages physiques qui avaient si facilement conquis le cœur de sa fille. De son côté, Jasper, qui s'était plu à se représenter son beau-père, un personnage si éminent, comme un homme nécessairement vieux et casse, éprouva la surprise la plus desagréable à la vue d'un homme encore jeune, ayant moins de quarante ans, doué d'une physionomie, d'une prestance, d'un extérieur qui dans toute assemblée eût attiré sur sa personne l'attention générale,

à la vue, dis-je, d'un homme qui ne paraissait pas plus disposé que le plus vulgaire des beaux-pères à se prêter à une scène pathétique et à prononcer une bénédiction qu'à se laisser mourir pour faire plaisir à ses héritiers. Les paroles de Darrell ne furent pas plus encourageantes que son aspect.

« Monsieur, dit-il à Jasper, j'ai consenti à vous voir, en partie pour que vous puissiez apprendre de ma bouche une fois pour toutes que je ne reconnais à nul homme le droit d'entrer dans ma famille sans mon consentement, et que ce consentement vous ne l'aurez jamais; en partie aussi pour que, nous connaissant de vue l'un et l'autre, chacun de nous sache quel est l'homme qu'il lui convient le plus d'éviter. La personne qui est maintenant votre femme a droit, par suite de mon contrat de mariage, à une petite fortune réversible sur sa tête, à l'époque de ma mort, et elle n'aura probablement de moi rien de plus en héritage. Comme je n'ai aucunement le désir que celle à qui j'ai donné autrefois le nom de fille dépende entièrement de vous pour ses moyens d'existence, mon avoué vous informera des conditions auxquelles je consens à payer, pendant ma vie, l'intérêt de la somme qui passera à ma mort à votre femme. Monsieur, je vous rends les lettres que cette personne m'a adressées et qui, il est facile de le voir, ont été écrites sous votre dictée. Je ne répondrai à aucune lettre venant d'elle; son pied ne franchira jamais le seuil de ma maison. Après ce que je viens de vous dire, monsieur, il n'y a plus d'entrevue possible entre vous et moi, le reste est une affaire à régler entre vous et ce gentleman. »

En prononçant ces derniers mots, Darrell ouvrit une porte latérale, montra du doigt le respectable M. Gotobed, qui se tenait debout près d'un pupitre très-élevé, qu'il dominait de sa haute taille, et, avant que Jasper eût pu dire un mot, le beau-père avait disparu.

Avec la brièveté convenable, M. Gotobed fit connaître à Jasper que non-seulement Darrell avait le droit de disposer d'une manière absolue de ses biens en rentes sur l'État et de sa fortune mobilière; que non-seulement les grandes propriétés foncières qu'il avait achetées (et dont Jasper avait cru vaguement qu'il avait hérité sous une clause rigoureuse de substitution) se trouvaient dans la même condition, condition aussi agréable pour le propriétaire qu'odieuse pour le mari de la fille unique de ce propriétaire, mais encore que l'humble manoir de Fawley avec les terres en dépendant appartenait à Darrell, grevé seulement de la somme de dix mille livres sterling que feu mistress Darrell avait apportée à son mari et qui devait faire retour, à sa mort ainsi qu'à celle de Darrell, aux enfants issus de leur mariage.

En l'absence de contrat de mariage entre Jasper et Mathilde, cette somme, à la mort de Darrell, pouvait être réclamée par

Jasper, du chef de Mathilde, de sorte que rien ne garantissait qu'il la consacrerait à soutenir sa femme et sa famille, et même il était à craindre qu'il ne dévorât d'avance le bien qui devait lui revenir un jour.

« Monsieur, ajouta l'homme de loi, je vous parlerai avec une entière franchise. Connaissant le désir de M. Darrell, j'ai l'intention de placer cette somme de dix mille livres sterling sur la tête de votre femme et des enfants qu'elle pourra vous donner, de telle sorte qu'il soit hors de votre pouvoir de la dépenser par anticipation et d'en disposer, même avec le consentement de mistress Hammond. Si vous faites volontairement ce sacrifice, et en ce moment ce n'en est pas un bien grand, vous avez droit à une compensation. Je suis prêt à vous en offrir une très-convenable. Peut-être préféreriez-vous communiquer avec moi par l'intermédiaire de votre avoué : mais je dois vous dire que vous avez plus de chances d'obtenir des conditions avantageuses, en consentant que la négociation reste entre nous deux. Par exemple, il pourrait y avoir lieu pour vous de déclarer à votre avoué que votre vrai nom (je vous demande mille pardons) n'est pas Hammond. Ce secret-là, plus vous le garderez pour vous, et mieux cela vaudra pour vos intérêts. Nous n'avons en aucune façon le désir de le divulguer. »

A ce moment, Jasper s'était un peu remis du premier trouble où l'avaient jeté le déplaisir et le désappointement, et, avec cette vivacité d'esprit qui le caractérisait toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'une chose honnête à comprendre, car alors son intelligence était d'une lenteur désespérante, il devina tout de suite que son nom réel de Losely possédait une certaine valeur. Il n'avait pas l'idée de le reprendre, il le répudiait même fortement à cette époque, mais il y avait des droits, et un homme n'abandonne pas ses droits pour rien. En conséquence, il répondit à M. Gotobed avec une certaine aigreur :

« Je reprendrai mon nom de famille quand cela me plaira. Si M. Darrell n'aime pas que sa fille s'appelle mistress Jasper Losely, ou s'il veut éviter le caquetage malveillant auquel peut donner lieu le malheureux procès de mon pauvre père, il devrait au moins me demander comme une faveur de garder le nom que j'ai temporairement adopté et que j'ai trouvé, monsieur, dans ma famille. Un Losely épousa une Hammond, je ne me souviens plus quand, il y a de cela des générations; vous n'avez qu'à chercher dans l'*Annuaire de la noblesse*. Mon grand-père, sir Julian, n'était pas un hâbleur d'homme de loi, mais un baronnet d'aussi bonne naissance qu'aucun autre dans le pays. Quant à mon père, monsieur (et la voix de Jasper trembla), quant à mon père, répéta-t-il en frappant violemment sur la table de son poing fermé, c'était un gentleman de la tête aux pieds, et je jetterai par la fenêtre quiconque prétendra le contraire.

— Monsieur, dit M. Gotobed, étendant le bras vers la sonnette, je crois, tout bien considéré, qu'il vaudra mieux que je voie votre avoué. »

Ces mots calmèrent Jasper; il fit de légères excuses, son émotion était si naturelle! et il demanda à savoir ce que M. Gotobed avait à lui proposer. Pour terminer cette partie de notre récit, après deux ou trois entrevues, où les deux négociateurs apprirent à se connaître l'un l'autre, un acte fut dressé, dans les formes légales, aux termes duquel la somme de dix mille livres fut constituée d'une manière inaliénable sur la tête de Mathilde et des enfants à naître de son mariage avec Jasper. Dans le cas où celui-ci survivrait à sa femme, l'intérêt lui appartiendrait, sa vie durant. Si Mathilde venait à mourir sans enfant, Jasper aurait droit au capital à la mort de Darrell. En attendant, Darrell consentit à payer cinq cents livres par an pour l'intérêt, à cinq pour cent, des dix mille livres, à Jasper Losely ou à son ordre, pourvu que Jasper et sa femme continuassent à résider ensemble et fixassent leur résidence à l'étranger.

Par un arrangement verbal particulier qu'on ne mit même pas par écrit, à cette somme il en fut ajouté une autre de deux cents livres par an, entièrement à la volonté et à la discrétion de Darrell. Il fut bien entendu que ces mots signifiaient : tant que M. Hammond garderait son secret, et, de plus, tant qu'il s'abstiendrait, directement ou indirectement, d'importuner M. Darrell ou même de s'adresser à lui. En somme, les conditions faites à Jasper furent très-favorables; il entra en possession d'un revenu qui dépassait, et bien au delà, ce qu'il était en droit d'espérer et qui suffisait, étant bien administré, pour procurer le confortable et même les plaisirs de la vie à deux jeunes époux épris l'un de l'autre, et affranchis des charges horribles qu'impose le désir de briller et d'écraser son voisin dans cette opulente Angleterre, où, par crainte de passer pour trop pauvre, personne n'est jamais trop riche.

Mathilde n'écrivit plus jamais à Darrell. Mais, quelques mois plus tard, il reçut un billet extrêmement bien tourné, en français. L'auteur de ce billet s'annonçait comme étant une dame française, qui avait vu tout récemment Mme Hammond, qui n'était en ce moment à Londres que pour quelques jours, et qui avait à communiquer à M. Darrell des choses dont l'importance justifiait la liberté qu'elle prenait de lui demander la faveur d'une visite. Après quelque hésitation, Darrell alla voir cette dame. Bien que Mathilde eût perdu son affection, il ne pouvait envisager sans une douloureuse anxiété son sort probable. Peut-être Jasper l'avait-il maltraitée, peut-être avait-elle besoin de trouver ailleurs un asile. Sans doute elle ne pouvait plus rentrer sous le toit paternel, sans doute Darrell était décidé à ne faire aucune démarche pour la separer du mari qu'elle s'était choisi; mais, dans le secret de son cœur, il se

fût senti comparativement soulagé et heureux si, d'elle-même, elle avait cherché à détacher son existence de celle d'un homme que la pénétration et l'instinct de Darrell lui représentaient comme déjà engagé dans la voie du déshonneur. Darrell pensa qu'on avait peut-être à lui faire quelque communication dans ce sens, et à cette communication il était résolu de répondre que, si Mathilde était forcée de quitter son mari, elle ne manquerait jamais d'asile ni de moyens d'existence en rapport avec sa condition. C'est dans ces dispositions qu'il se rendit dans la maison temporairement occupée par la dame française. C'était une maison de belle apparence, située dans une des rues les plus paisibles de Londres. Un chasseur de haute taille, en grande tenue, lui ouvrit la porte, et un page l'introduisit dans le salon. Darrell se trouva en présence d'une jeune dame, dont les manières étaient empreintes d'une grâce exquise, d'une grâce toute parisienne, et qui lui montra, en témoignage de l'intimité qui existait entre elle et Mme Hammond, une lettre qu'elle avait reçue de Mathilde. Cette lettre, qui dénotait un cœur brisé et qui avait été écrite avec l'élan de la tendresse filiale, était pleine de protestations de repentir et exprimait le désir passionné d'obtenir le pardon d'un père; mais Mathilde était loin de s'y plaindre de Jasper et ne paraissait nullement songer à abandonner un époux avec lequel, n'eût été le souvenir incessant d'un père chéri, elle se trouvait parfaitement heureuse. La dame française suppléa au pathétique qui manquait dans cette lettre par de si beaux sentiments, par une peinture si touchante des remords de Mathilde, que le cœur de Darrell se laissa attendrir en dépit de sa raison. Il se retira toutefois sans presque avoir rien dit et avec l'intention de ne plus revenir. Mais il reçut un second billet. La dame française avait reçu une lettre d'un ami commun. « Mathilde, disait cette lettre, est, on le craint, dangereusement malade. » Darrell se rendit de nouveau chez la dame française. Celle-ci lui sembla si agitée par la nouvelle qu'elle avait apprise et en même temps si désireuse de ne point lui exagérer le mal et de ne pas l'alarmer sans nécessité, que Darrell crut sa fille réellement à l'article de la mort, et attendit lui même, avec une extrême anxiété, des nouvelles ultérieures. De cette manière, trois ou quatre visites suivirent nécessairement la première, puis Darrell cessa brusquement ces relations et rien ne put le déterminer à les reprendre. Ce n'est pas qu'il eût soupçonné un seul instant cette aimable dame, qui s'exprimait dans un langage si convenable et dont les manières étaient si parfaites, d'être autre chose qu'une baronne de noble extraction, ainsi qu'elle s'en donnait le titre et qu'elle en avait toute l'apparence; mais, dans la dernière entrevue, la charmante Parisienne avait paru un peu oublier l'alarmante maladie de Mathilde et chercher, par un mouvement de coquetterie évi-

dent, bien que discret, à concentrer sur elle plus que sur son amie l'attention de Darrell. Dès que celui-ci s'était aperçu de ce manége, il avait conçu pour elle une aversion qu'il n'avait pas éprouvée auparavant. En outre, il s'était remis de la première impression qu'avait si naturellement produite sur lui l'image de sa fille repentante et implorant son pardon sur son lit de mort, et cette image s'était effacée de son esprit au souvenir de la duplicité et de l'astuce de Mathilde. Il était possible que la baronne ne le trompât pas volontairement, mais Mathilde pouvait tromper sciemment la baronne. Darrell ne répondit donc que par une excuse fort sèche au nouveau billet que lui adressa la sensible et élégante étrangère; il lui déclara avec dignité que les affaires de famille ne pouvaient jamais se discuter d'une manière satisfaisante que dans des conseils de famille, et que si le chagrin ou la maladie de son amie étaient réellement occasionnés par la pensée de la douleur que son mariage avait causée à son père, cette amie pouvait se consoler en apprenant que la douleur de ce père était calmée et que Darrell n en faisait pas moins des vœux sincères pour la santé et le bonheur de sa fille, bien qu'il ne pût désormais ni veiller sur l'une, ni contribuer à l'autre. A ce billet la baronne répondit, un jour ou deux après, par une lettre si admirablement écrite, que je doute que Mme de Sévigné se fût exprimée dans un français plus pur, ou Mme de Staël avec un choix de mots plus heureux. Dépouillée des charmes du style, voici à quoi se réduisait la substance de cette lettre. La baronne était dévorée d'inquiétude sur le compte d'une amie si chère, si malheureuse, et qu'elle plaignait plus que jamais, maintenant qu'elle avait pu voir de ses yeux quelle tendresse idolâtre une fille devait éprouver pour un père qui était l'objet des respects de toute une nation (ici deux lignes consacrées à des compliments personnels). Cette inquiétude même la forçait de quitter plus tôt qu'elle n'en avait eu d'abord l'intention la capitale de ce noble pays (ici quatre lignes de compliments à l'adresse de la nation). Puis, après quelques phrases charmantes sur les autels patriotiques et les foyers domestiques, la dame s'arrêtait soudain, « elle ne voulait pas déranger plus longtemps un homme sublime, dont les moments appartenaient au genre humain, » et elle terminait par l'assurance de ses sentiments les plus distingués. Darrell se doutait peu que cette étrangère complimenteuse, qu'il ne revit jamais, du reste, exercerait tant d'influence sur cette partie de sa destinée qui lui semblait alors le plus à l'abri du malheur, et qu'il considérait comme devant être un jour sa suprême consolation.

Darrell resta quelque temps sans entendre parler de Mathilde; mais un jour on lui annonça la mort de sa fille. Elle était morte d'épuisement, peu de temps après avoir mis au monde un enfant du sexe féminin. Cette nouvelle vint fondre

sur lui dans un moment où par d'autres causes (dont il convient de réserver l'explication, attendu qu'il ne jugea pas à propos d'en faire la confidence à Alban) son esprit était dans un état de profond désordre et de vive affliction ; dans un moment où il s'était déjà enseveli dans les solitudes de Fawley, où il avait renoncé au monde et répudié toute idée d'ambition. Dans ces circonstances, la nouvelle de la mort de sa fille l'émut plus douloureusement qu'elle n'eût fait quelques mois auparavant; et si, à cette heure d'isolement absolu, on lui eût apporté l'enfant de Mathilde et qu'on la lui eût donnée à élever, l'eût-il repoussée loin de lui? eût-il oublié que c'était la petite-fille d'un voleur? Je n'ose le dire; mais son orgueil ne fut pas mis à une telle épreuve. Un jour il reçut de M. Gotobed un paquet contenant les certificats réguliers de la mort de l'enfant, certificats qui lui avaient été remis par Jasper, lequel était arrivé à Londres pour remplir ce triste devoir et en même temps pour lui soumettre une proposition pécuniaire. Par la mort de Mathilde et de son unique enfant, la somme de dix mille livres revenait de plein droit à Jasper, au décès de Darrell. Comme, jusqu'à cette époque, l'intérêt devait en être continué à Jasper, cet époux inconsolable insinuait « que ce serait pour lui une faveur précieuse, et qui ne pouvait causer à Darrell aucun préjudice, si on lui abandonnait tout de suite le principal. Il avait été élevé originairement pour le commerce. Par des motifs de délicatesse et par considération pour la famille, comme pour la naissance aristocratique de Mathilde, il avait renoncé à toute idée de reprendre cette profession du vivant de sa femme. Mais maintenant que tout lien de parenté avec M. Darrell était brisé, ce serait un soulagement réel pour ce gentleman de savoir qu'un gendre qui lui était si désagréable était casé d'une manière définitive, non-seulement dans un pays étranger, mais encore dans une sphère sociale où son existence même serait bientôt ignorée de tous ceux qui pouvaient rappeler à M. Darrell que sa fille avait autrefois un mari. Une occasion, qui peut-être ne reviendrait plus jamais, se présentait en ce moment : une maison de commerce de Paris, opulente, mais travaillant sans ostentation et sans bruit, consentait à l'accepter pour associé, s'il pouvait ajouter au fonds social un capital de dix mille livres. » Jasper ajoutait, non sans dignité, « que, puisque sa parenté avait si malheureusement déplu à M. Darrell, et que le payement, chaque semestre, de l'intérêt de la somme en question devait par lui-même entretenir sans cesse l'odieux souvenir de cette parenté, il éprouvait moins de scrupule à faire une proposition qui permettrait à l'éminent personnage qui dédaignait si fort son alliance de se débarrasser de lui pour toujours. » Darrell accepta immédiatement la proposition de Jasper. Il était enchanté, en effet, de trancher tous les liens qui pouvaient à l'avenir attacher son

existence à celle de cet homme; il était heureux, en même temps, d'affranchir jusqu'au dernier shilling ses domaines héréditaires de la dette dont ils avaient été grevés lors de son mariage, et qui ne lui rappelait que des souvenirs amers. En conséquence, M. Gotobed, après avoir pris soin d'abord de s'assurer que les certificats relatifs à la mort de l'enfant étaient en règle, accepta la renonciation définitive de Jasper à tous ses droits sur la propriété de Darrell. Il restait encore toutefois l'annuité de deux cents livres que Jasper avait reçue pendant la vie de Mathilde, sous la condition tacite de garder son nom de Hammond et de ne point s'adresser personnellement à Darrell. Jasper demanda si elle serait continuée. M. Gotobed transmit la question à Darrell, en faisant observer que le motif qui avait fait accorder ce supplément de pension n'existait plus par suite de la double mort de mistress Hammond et de son enfant, puisque Jasper n'aurait plus désormais ni le moyen ni le prétexte de tracasser M. Darrell, et que peu importait quel nom porterait à l'avenir un individu dont tous les liens de parenté avec la famille Darrell étaient entièrement rompus. Darrell répondit avec impatience que « rien n'ayant été stipulé au sujet du retrait de ladite allocation dans le cas où Jasper deviendrait veuf, celui-ci avait droit, selon les lois de l'honneur, à cette allocation ou à un équivalent. »

Cette réponse ayant été communiquée à Jasper, ce gentleman observa « qu'il n'attendait pas moins des sentiments d'honneur de Darrell. » Et, parfaitement satisfait en apparence, il reprit le chemin de Paris, emportant ses dix mille livres. Mais, peu de temps après, il écrivit à M. Gotobed que « puisque M. Darrell avait parlé d'un équivalent pour l'annuité des deux cents livres (ce qui voulait dire évidemment qu'il lui était aussi désagréable de voir inscrire, chaque trimestre, cette somme sur les livres de son banquier qu'il lui avait été pénible d'y voir figurer, tous les trimestres également, l'intérêt des dix mille livres), il excuserait Jasper d'avouer sa préférence pour un équivalent. La maison de commerce à laquelle il était sur le point de s'attacher lui demandait un capital plus considérable qu'il ne l'avait prévu, etc., etc. Sans prendre la liberté de fixer une somme précise, il faisait observer que quinze cents ou même mille livres serviraient bien plus utilement ses intérêts et ses projets qu'une annuité de deux cents livres, qui, par cela même qu'il ne la tenait que du bon plaisir de M. Darrell, n'était pas susceptible d'un prêt temporaire. » Darrell, qui était alors plongé dans des préoccupations complétement étrangères au souvenir de Jasper, s'irrita de se voir ainsi rappelé au sentiment de l'existence de ce personnage, et il répondit à l'avoué qui lui avait transmis le message « qu'une annuité qui reposait sur sa parole ne devait pas être calculée d'après l'estimation que M. Hammond faisait de sa valeur;

que les deux cents livres seraient placées sur le même pied que les cinq cents livres représentant les intérêts du capital de dix mille livres, et qu'en conséquence on pouvait les considérer comme représentant un capital de quatre mille livres. » Darrell mit dans la lettre un bon pour pareille somme, et il pria M. Gotobed de signifier à M. Hammond non-seulement que tous comptes et toutes communications devaient désormais cesser entre eux, mais encore qu'il eût à ne plus l'importuner d'aucune affaire relative à celles qui venaient d'être définitivement réglées. Jasper, après avoir reçu les quatre mille livres, laissa Darrell et Gotobed en paix jusqu'à l'année suivante. Il adressa alors à Gotobed une lettre d'affaires pleine d'arguments parfaitement plausibles. « La maison dans laquelle il était entré, et qui faisait le commerce de la soie, était dans l'état le plus florissant; une occasion s'offrait d'acheter une magnifique plantation de mûriers en Provence, avec toutes les magnaneries nécessaires, etc... Cette plantation devait augmenter les profits de la maison dans des proportions immenses; que si, pour lui assurer une part dans cette lucrative acquisition, M. Darrell pouvait lui prêter pour un an une somme de deux ou trois mille livres, il avait la confiance d'arriver dans le monde commercial à une position si élevée, que, s'il ne pouvait rendre le souvenir de son alliance moins pénible à M. Darrell, du moins il le rendrait moins humiliant pour lui. »

M. Gotobed, pour se conformer aux instructions péremptoires qu'il avait reçues de son client, se garda d'envoyer cette lettre à Darrell; mais, ayant l'occasion, à cette époque, de visiter Paris pour une autre affaire, il résolut, sans aller voir M. Hammond, d'instituer dans cette ville une enquête particulière relativement à la situation présente et aux chances d'avenir de ce commerçant à qui la fortune semblait sourire. A son arrivée à Paris, il s'aperçut que cette enquête n'était pas chose facile. Personne, ni dans le beau monde, ni dans le haut commerce, ne paraissait rien savoir sur le compte de ce M. Jasper Hammond. Un petit nombre d'Anglais appartenant à la catégorie des roués et des élégants se souvenaient bien d'avoir vu, une fois ou deux, du vivant de Mathilde, et peu de temps après sa mort, un très-bel homme traverser, comme un météore, quelques salons équivoques, flâner dans les Champs-Élysées ou dîner au Café de Paris; mais, dans ces derniers temps, ce météore avait disparu. M. Gotobed employa alors avec précaution un agent officieux pour obtenir quelques renseignements sur la maison de commerce de M. Hammond, à la résidence particulière d'où Jasper lui avait adressé sa lettre, et, par l'intermédiaire de cet homme, il acquit la certitude que Jasper n'habitait pas dans cette résidence particulière. Il payait le concierge pour recevoir de temps à autre des lettres qu'il venait cher-

cher lui-même ou qu'il envoyait prendre, et ce concierge, qui était évidemment un fidèle et discret fonctionnaire, déclara à M. Gotobed qu'il croyait que M. Hammond logeait dans la maison où il travaillait; mais, lorsque M. Gotobed lui demanda où était située cette maison et quelle était la nature des affaires de M. Hammond, le concierge refusa de le dire, en faisant observer d'un ton poli « que M. Hammond était trop réservé pour rien communiquer à personne, et que lui-même était trop peu curieux pour rien demander. » A la fin, l'affaire pour laquelle M. Gotobed était venu à Paris (il avait été chargé par un père au désespoir d'arracher un fils imprudent, un enfant encore, à de malheureuses liaisons) l'ayant mis dans la nécessité de voir des personnes qui n'appartenaient ni au beau monde ni au haut commerce, il tira d'elles les informations qu'il désirait. M. Hammond vivait à Paris au milieu d'un certain monde où ne pénètrent qu'un petit nombre d'Anglais. Dans ce monde, M. Hammond, après avoir touché le douaire de sa femme, s'était associé avec un individu qui tenait une maison de jeu particulière : il avait englouti dans cet enfer tout l'argent qu'il avait reçu, et il y eût prospéré s'il eût su économiser les profits que lui rapportait sa honteuse industrie. Son associé s'était retiré à la campagne avec une belle fortune; c'était sans doute le propriétaire de ces plantations de mûriers qui se trouvaient alors à vendre. Mais Jasper dissipait ses napoléons plus vite que son râteau de croupier ne pouvait les ramasser. Le talent naturel de Jasper à convertir son or en fumée avait été encouragé par une dame qui, dans le cours de son aimable existence, avait aidé des gens bien plus riches que Jasper à trouver des logements à Sainte-Pélagie ou des cellules dans les maisons de fous. Il avait fait la connaissance de cette dame pendant la vie de sa femme, et la découverte que Mathilde avait faite de cette liaison avait probablement contribué (on le supposait du moins) à la maladie qui se termina par sa mort. Cette dame s'appelait Gabrielle Desmarets. On la voyait tous les jours au bois de Boulogne, et tous les soirs à l'Opéra ou à d'autres théâtres. Elle occupait, dans la Chaussée-d'Antin, un appartement qui était loin d'être inaccessible à M. Gotobed, s'il ambitionnait l'honneur de faire sa connaissance. Mais Jasper se prodiguait moins aux regards admirateurs du public. On le supposait alors attaché à une maison de jeu d'un ordre inférieur à celle où il avait réussi à faire sauter sa propre banque et à voler sa propre caisse. On supposait aussi qu'il restait dans de bons termes avec Mlle Desmarets; mais, s'il lui rendait visite chez elle, on ne l'y voyait jamais. La vérité est que son humeur était si fantasque, son courage si intrépide, sa force si prodigieuse, que les messieurs qui ne tenaient pas à se faire jeter par la fenêtre ou précipiter du haut en bas de l'escalier, fuyaient tous les salons ou tous les boudoirs où ils couraient

risque de le rencontrer. Mlle Desmarets s'était ainsi trouvée condamnée à la pénible nécessité de choisir entre la société de Jasper, à la condition de ne voir que lui, ou la société des autres, à la condition de se priver rigoureusement de celle de Jasper. Comme ce n'était pas une tourterelle, elle s'était décidée pour le dernier parti. On pensait toutefois que si jamais Gabrielle Desmarets avait connu la faiblesse d'un sentiment tendre, c'était pour ce turbulent séducteur. On croyait, en outre, qu'avec une libéralité qu'elle n'avait jamais montrée à l'egard d'aucun autre, quand elle ne pouvait plus l'aider à manger ce qu'il avait, elle l'aidait encore au besoin à vivre; mais, comme on le pense bien, dans ce renversement des lois normales de son existence, Mlle Desmarets mettait à sa propre générosité des bornes qu'elle n'eût jamais imposées à celle de Jasper, et elle avait dit en soupirant : « Qu'il me batte et qu'il réduise mes amis à la mendicité, je le lui pardonne ; mais qu'il batte mes amis et me réduise, moi, à la mendicité ! non pas; ce n'est pas cet amour-là qui fait aller le monde à la ronde ! »

Scandalisé dans tout son être par les renseignements qu'il avait ainsi recueillis, le respectable M. Gotobed s'en retourna à Londres. Il reçut de nouvelles lettres de Jasper. Ces lettres devenant pressantes, et même à la fin insolentes, M. Gotobed, forcé par ses importunités de lui répondre, lui signifia en peu de mots qu'il ne pouvait communiquer à M. Darrell de pareilles demandes, et que, sous aucun prétexte, il ne voulait plus avoir avec M. Hammond de rapport épistolaire ou personnel.

Darrell à son retour de l'une des excursions qu'il faisait de temps à autre sur le continent, « solitaire, sans amis, triste, » et qui l'aidaient à rompre la monotonie de la vie de Fawley, trouva une lettre, non plus complimenteuse et caressante cette fois, mais empreinte d'une singulière brusquerie, que Jasper lui adressait, et dans laquelle, se plaignant du langage inconvenant de M. Gotobed, l'aventurier réclamait une assistance pécuniaire, et déclarait qu'en retour il serait à même de communiquer à M. Darrell une nouvelle qui lui causerait plus de satisfaction qu'il n'en pourrait acheter avec toute sa fortune. Darrell envoya cette lettre sous enveloppe à M. Gotobed, et celui-ci vint à Fawley pour faire de vive voix, sur le mode d'existence de Jasper, des révélations qui étaient trop délicates, ou, si l'on veut, qui l'étaient trop peu pour être confiées au papier. Si profond que fût le dégoût que le souvenir de Jasper avait jusqu'alors inspiré à Darrell, on conçoit facilement que ces révélations lui rendirent ce souvenir plus amer encore. Naturellement, il ne fut adressé aucune réponse à Jasper, qui fit en termes extrêmement énergiques une nouvelle demande d'argent, se vanta de nouveau, d'une manière non moins

énigmatique que la première fois, d'être en mesure de communiquer à Darrell une nouvelle agréable, puis retomba dans un sombre silence.

Un jour, un peu plus de cinq ans après la mort de Mathilde, Darrell, rentrant d'une de ses promenades solitaires, trouva un étranger qui l'attendait. Cet étranger était William Losely, dont la peine était expirée. Tandis que Darrell, en l'entendant annoncer, restait muet et manifestait par son air hautain son étonnement qu'un tel visiteur eût pu franchir le seuil de sa maison, le convict s'engageait, en balbutiant, dans un récit qui parut à Darrell aussi audacieux qu'incompréhensible. L'enfant que Mathilde avait mise au monde et dont la mort avait été attestée par des certificats rédigés avec tant de prudence et produits avec tant d'affectation, cette enfant vivait encore! On l'avait envoyée en nourrice dès sa naissance; mais la femme à qui on l'avait confiée avait chez elle un autre nourrisson, et c'est ce dernier qui était mort et qui avait été enterré comme étant l'enfant de Mathilde Hammond. William Losely termina son récit en exprimant l'espoir que son fils avait ignoré, à cette époque, cet échange frauduleux; qu'il avait été trompé par la nourrice, et que ce n'était pas de sa part une imposture préméditée pour obtenir la fortune de sa femme.

Lorsque Darrell arriva à cet incident, un intérêt plus vif se peignit sur la figure d'Alban Morley.

« Arrêtez! dit-il; William Losely vous a assuré qu'il était convaincu personnellement de la vérité de cette étrange aventure ; quelles preuves vous a-t-il données?

— Des preuves! Eh! mon cher, avais-je, à ce moment-là, le sang-froid d'un légiste pour le questionner et lui faire subir un examen contradictoire? Je ne pus qu'ordonner à l'imposteur de quitter la maison que ses pieds souillaient. »

Alban poussa un soupir et murmura, mais assez bas pour ne pas être entendu de Darrell :

« Pauvre Willy! » Puis il reprit tout haut : « Mais, mon cher ami, raisonnons un instant. Supposez que, par les artifices de cet abominable Jasper, l'échange eût réellement eu lieu, et qu'un descendant de votre antique race vécût encore, ne serait-ce pas un bonheur, une consolation...?

— Une consolation! s'écria Darrell. Quoi! vous voulez que je trouve de la consolation dans la perpétuité de l'infamie! Quoi! cette maison que j'ai promis à mon père de relever, elle se continuerait dans la petite-fille d'un voleur! dans la fille d'un homme plus vil encore, d'un escroc, d'un teneur de maison de jeu! Et c'est vous, vous un gentilhomme et un soldat, qui appelez cela « une consolation! » O Alban! honte! honte à vous! Non! laissez un pareil mot dans la bouche d'un William Losely. Oui, car ce mot-là il le murmura à mes oreilles, en joignant les mains. Pour assurer sans doute le succès de son

mensonge, il me parla de l'isolement où je me trouvais. Sans ami, sans parent, n'ayant point, me dit-il, d'héritier à qui laisser ma fortune, de représentant pour perpétuer ma race, voudrais-je me priver de..., oui, ce furent ses propres expressions..., de ce bonheur, de cette consolation ? Il me demanda de faire du moins une enquête.

— Et vous répondîtes ?

— Je lui répondis de manière à lui faire comprendre qu'un si flagrant mensonge n'avait point de chances de réussir avec moi. Je lui répondis : « Pourquoi faire une enquête ? Sachez « que, lors même que votre fable serait vraie, jamais l'enfant « de Jasper, la petite-fille de William Losely, ne sera l'héri« tière de ma fortune et de mon nom. Cette fortune, je puis la « laisser au fils de Charles Haughton. Charles Haughton, il est « vrai, était un dissipateur, un joueur, mais il ne faisait pas « profession de tricher au jeu, et il n'avait jamais été con« damné pour vol. »

— O Darrell! vous avez dit cela ! »

Le colonel s'arrêta. Sans Charles Haughton, se dit-il à lui-même, sans Charles Haughton, le dissipateur et le joueur, William Losely eût-il été condamné pour vol ? Il étouffa cette pensée et reprit aussitôt :

« Et que répliqua William Losely ?

— Rien. Il s'éloigna la tête basse sans ajouter un mot. »

Darrell raconta ensuite l'entrevue forcée qu'il avait eue avec Jasper à Fawley, lors de la visite que Lionel lui avait faite dans sa retraite. Jasper avait voulu lui débiter le même conte que William, mais Darrell avait refusé, avec le même mépris, de l'écouter.

« Et cet homme, ajouta Darrell, voyant qu'il n'y avait pas moyen de me prendre pour dupe, eut l'inconcevable bassesse de me demander l'aumône. Je ne pus mieux lui montrer le cas que je faisais de sa personne et de son mensonge, qu'en le considérant purement et simplement comme un mendiant. Je jetai ma bourse à ses pieds et je le quittai.... Mais, continua Darrell, et son front s'obscurcit de plus en plus, mais si absurde, si monstrueuse que fût cette fable, l'idée qu'elle pouvait être vraie (et cette supposition tirait sa force du caractère de Jasper Losely, de l'intérêt qu'il avait à la mort supposée d'un enfant qui se dressait seul entre lui et l'argent dont il souhaitait de s'emparer, intérêt qui cessait, au contraire, une fois l'argent reçu, ou qui plutôt, changeant de nature, portait Jasper Losely à prouver une existence qui, dans sa pensée, devait le rattacher à moi), l'idée, dis-je, que cette fable pouvait être vraie se présentait forcément à mon esprit, et, dans ce cas, bien que ma résolution de ne jamais reconnaître l'enfant de Jasper Losely comme l'héritière de ma maison soit, comme vous le pensez bien, immuable, je me disais qu'il serait de mon devoir d'abri-

ter et d'élever son enfance, de veiller sur sa jeunesse et de lui fournir d'amples moyens d'existence.

— Bien! C'était en effet votre devoir, dit Alban brusquement. Les obligations que nous avons à remplir, comme gentilshommes, sont parfois compliquées. Cette devise : « Noblesse oblige, » présente souvent des cas difficiles à résoudre pour un casuiste. Mais nos devoirs, comme hommes, sont clairs et faciles à définir. Cette idée était une excellente inspiration, et....

— Et je me hâtai d exorciser ce spectre. Je quittai l'Angleterre; je me rendis en France, dans cette ville où la pauvre Mathilde était morte. Naturellement, je m'abstins de faire mon enquête trop ouvertement, de peur de donner de l'importance à la conspiration (si c'en était une) qui me menaçait. Mais je vis le médecin qui avait soigné ma fille et son enfant; je questionnai les gens qui les avaient connus tous deux pendant leur vie et qui les avaient vus tous deux après leur mort. Tous mes doutes alors furent dissipés, et il ne me resta pas un prétexte pour me tourmenter moi-même. La seule personne dont le témoignage était nécessaire, et que je ne pus voir, fut la femme qui avait été chargée de nourrir l'enfant de ma fille. Elle habitait dans un village à quelques milles de la ville; je me rendis chez elle.... Elle était sortie.... Je lui laissai un mot pour la prévenir que je reviendrais le lendemain. J'y retournai, en effet; elle s'était enfuie pour se dérober à mes questions. J'aurais pu, sans doute, me mettre sur ses traces, mais à quoi cela m'aurait-il servi, si elle n'était que l'instrument de Jasper? Sa fuite même ne prouvait-elle pas sa culpabilité et sa terreur? Indirectement, je m'informai de ses antécédents et de son caractère. Les renseignements que j'obtins sur son compte ouvrirent pour moi tout un champ de conjectures dont je me hâtai de détourner les yeux. Cette femme avait une sœur qui avait été au service de Gabrielle Desmarets, et Gabrielle Desmarets avait habité dans le voisinage, du vivant et même après la mort de ma pauvre fille. La nourrice avait eu à la fois deux enfants à soigner; puis elle en avait porté un à Paris, où se trouvait alors Gabrielle Desmarets. Si donc, mon cher Alban, Jasper Losely a réellement un enfant vivant. au nom duquel il doive mettre à contribution et ma bourse et ma pitié, de quel enfant s'agit-il? De l'enfant de la malheureuse Mathilde, ou de celui de cette misérable femme pour laquelle Mathilde fut abandonnée dès la première année de son mariage? L'homme le plus crédule ne doit-il pas trembler de tomber dans cet horrible piége? Moi, reconnaître, adopter, proclamer comme le dernier des Darrell le fruit adultère d'un Jasper Losely et d'une Gabrielle Desmarets! Et penser que, quand je serai descendu dans la tombe, on viendra réclamer la somme qui, aux termes de mon contrat de mariage, devait appartenir à la postérité

de Mathilde, et qui, si un enfant de ma fille eût survécu, n'aurait jamais pu être transférée légalement à son père! Penser, dis-je, que cette réclamation sera appuyée par des témoins subornés et établie par des moyens frauduleux! Penser que j'aurai pour représentant, non pas de mes terres et de ma fortune, mais, ce qui est infiniment plus precieux, de ma race et de mon sang, un..., un.... »

Darrell s'arrêta. Il étouffait et devint si pâle qu'Alban se leva précipitamment tout alarmé.

« Ce n'est rien, reprit Darrell d'une voix faible; mais, que je souffre ou non, il faut que j'en finisse maintenant avec ce sujet pour n'avoir plus à y revenir.... Je restai à l'étranger, comme vous le savez, quelques années. Pendant ce temps, on me fit parvenir deux ou trois lettres de Jasper Losely; la dernière en date était plus insolente que toutes les précédentes. Il formulait ses demandes comme s'il eût eu des droits positifs à faire valoir; il me menaçait d'une esclandre publique, dont le scandale rejaillirait sur ma personne et mon orgueil. Il était mon gendre, après tout, disait-il, et, s'il était réduit à se déshonorer, le monde saurait le lien qui existait entre lui et moi.... J'ai fini. Je n'entendis plus parler de cet homme jusqu'au jour où l'individu qui, à ce qu'il paraît, se donne aujourd'hui comme l'ami ou l'agent de Jasper Losely, m'aborda l'autre soir chez mistress Haughton. Cet individu, vous l'avez vu. Que dit-il?...

— Il représente la misère de Jasper comme extrême; il ajoute que c'est un homme sans scrupule et d'un caractère dangereux, qu'il est capable de tous les scandales et de toutes les violences. Il paraît que, bien qu'il ait conservé à Paris le nom de Hammond (Poole le croit du moins), il a repris en Angleterre celui de Losely, et ce nom il l'aurait repris, à en juger par la date à laquelle Poole a fait sa connaissance, après sa tentative infructueuse auprès de vous, à Fawley. Cet acte est-il de sa part un commencement d'hostilité, ou, ce qui est plus probable, en sa qualité d'escroc, trouve-t-il commode d'avoir un nom en Angleterre et un autre en France? Peu importe. Il suffit de savoir que ce misérable ne s'inquiète plus de cacher l'identité qui existe entre le Hammond, mari de la pauvre Mathilde, et le Jasper Losely dont le père a été condamné à la transportation. La révélation de cette identité aurait, à vrai dire, peu d'importance pour les hommes du monde, pour moi, par exemple, qui suis endurci à tout; mais, pour vous, elle serait une source de désagréments, cela est incontestable; aussi je partage l'opinion de M. Poole, et je vous conseille de vous prêter à un compromis qui mettrait Jasper à l'abri du besoin et vous garantirait, vous, de ses persécutions.

— Vous me le conseillez?

— Assurément. Mon cher Darrell, si, dans le secret de votre

cœur, vous avez tant souffert à la pensée qne l'homme qui avait épousé votre fille, bien que sans votre consentement, était non-seulement un aventurier vulgaire, ainsi que le monde le supposait, mais encore un escroc et un tricheur de profession, et surtout qu'il avait pour père ce pauvre et cher..., je veux dire ce coquin qui a été condamné à la transportation; si, dis-je, vous avez tant souffert à cette pensée que vous m'avez caché jusqu'à présent, à moi, votre plus vieil ami, le fait véritable, et si, même en ce moment, vous souffrez encore si cruellement d'avoir à divulguer le vrai nom de ce M. Hammond, que notre société n'a jamais vu, dont le monde a oublié jusqu'à la parenté avec vous, quelle douleur, quel supplice intolérable ne serait-ce pas pour vous que de voir cet homme vous attendre dans les rues, tenant à la main quelque fille en haillons, et criant à vos oreilles: « Un penny pour votre gendre et votre « petite-fille! » Pardonnez-moi, Darrell, il faut que je tranche dans le vif. Sans doute, vous pourrez le livrer à la police, l'envoyer en prison; mais cela améliorera-t-il les choses? Je vais plus loin. Supposez que cet homme commette quelque crime, que les journaux soient remplis du récit de sa vie et de ses aventures, récit dans lequel figurera, il faut vous y attendre, l'enlèvement de l'héritière du fameux Darrell, on ne vous blâmerait pas, on n'aurait pas pour vous moins de respect; mais ne donneriez-vous pas, dites, la moitié de votre fortune pour empêcher le nom de votre fille d'être accouplé à celui d'un pareil misérable?

— Alban, dit Darrell avec tristesse, tout ce que vous dites là, j'y ai pensé mille fois. Mais cet homme a posé entre nous la question de telle façon, que l'honneur me défend de marchander avec lui le prix de mon nom. Il me menace, mais je ne dois pas acheter son silence avec de l'argent; tant qu'il persistera à vouloir, au moyen d'une fable absurde, s'imposer à moi et m'imposer une enfant que je dois, par toute espèce de motif et toute espèce de raison, désavouer comme l'héritière de ma race, tout ce que je lui donnerais semblerait le prix dont j'aurais payé son abstention.

— Naturellement; je comprends cela, et, sur ce point, je suis tout à fait de votre avis. Mais si cet homme retire ses menaces, s'il confesse son imposture au sujet de cet enfant, s'il consent à émigrer pour le reste de sa vie dans une colonie lointaine, avec une pension suffisante pour ses besoins, mais pas assez considérable pour rendre ses vices plus éclatants, ou augmenter sa puissance malfaisante, si nous pouvions arranger cela, M. Poole et moi, je crois que vous auriez assuré d'une manière permanente votre tranquillité sans rien sacrifier de votre honneur. Voulez-vous me confier cette affaire? et je vous jure que je ne donnerai pas un farthing à cet homme, si ce n'est aux conditions que je viens de vous dire.

— A ces conditions, oui, dit Darrell; j'accepte votre offre avec reconnaissance. Faites ce que vous voudrez; mais accordez-moi une faveur encore, c'est de ne jamais me reparler (sauf en cas de nécessité absolue) de ce douloureux incident de ma vie intime. »

Alban pressa la main de son ami, et tous deux gardèrent quelques moments le silence. Puis le colonel reprit, en essayant de ramener la gaieté dans le cœur de Darrell :

« Plus que jamais, Darrell, je crois que la nouvelle maison de Fawley, suspendue depuis si longtemps, a besoin d'être finie. Il faut vous remarier! Vous ne pouvez bannir ces vieux souvenirs qu'en les supplantant par de fraîches espérances.

— Je le sens! je le sais, s'écria Darrell avec un accent passionné. Oh ! si je pouvais arracher de mon cœur un souvenir, un seul! Mais je l'arracherai! je l'arracherai! »

« Ah! pensa Alban, c'est le souvenir de sa vie conjugale qui le poursuit! Il y a là, en effet, de quoi faire reculer l'amoureux le plus jeune et le plus déterminé devant les hasards d'une semblable expérience. »

Plus il y a de délicatesse, de sérieux, de profondeur dans la nature de l'homme, et plus il y a dans son caractère, comme dans le secret de sa vie, un je ne sais quoi que ses meilleurs amis sont inhabiles à pénétrer : je parle de ses amis du sexe masculin!

CHAPITRE XI.

Notre vieil ami, le cannibale du gousset, déploie un patriotisme et une modération philosophique inattendus, en se contentant d'une tranche de son succulent ami sous le ciel de son pays natal.

Le colonel Morley eut une seconde entrevue avec M. Poole. Alban n'eut pas besoin de sa connaissance du monde pour découvrir que Poole ne portait pas à Losely une amitié bien vive, et que, pour une raison ou pour une autre, il n'était pas moins désireux que le colonel de voir le formidable client dont il défendait si chaudement la cause, gratifié d'une pension et expédié le plus loin possible de la Grande-Bretagne dans le pays où cet esprit, jusqu'alors si impatient du repos, consentirait à se fixer. M. Poole avait été évidemment blessé de l'impolitesse avec laquelle M. Darrell avait repoussé ses bienveillantes ouvertures; mais son ressentiment contre Darrell ne l'empêchait pas de souhaiter, dans une pensée toute chrétienne,

que Darrell achetât la tranquillité par l'exil perpétuel de Losely. Aussi le colonel Morley prit-il congé de lui, avec la conviction parfaitement fondée que Poole était résolu à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour déterminer Losely à écouter la raison. Le colonel avait espéré tirer de Poole quelques renseignements sur la résidence et les ressources présentes de William Losely; mais Poole, comme nous le savons, ne pouvait lui fournir à cet égard aucune lumière. Le colonel ne put non plus recueillir aucun détail relativement à ce prétendant féminin sur lequel Jasper fondait son principal titre à l'assistance de Darrell. Et lorsque Poole s'entendit poser des questions du genre de celles-ci : « Où est la jeune personne? Avec qui vit-elle? A qui ressemble-t-elle? Le colonel pourrait-il la voir et entendre de sa propre bouche le récit de son histoire? » il se trouva dans un tel embarras pour y répondre, qu'Alban soupçonna fortement que la fille dont on lui parlait n'existait pas; que c'était une pure fiction, un mythe, ou que, si Jasper était contraint de produire quelque belle en jupons, ce serait une coquine habilement dressée pour jouer ce rôle.

Poole attendit impatiemment et avec une délicieuse confiance la prochaine visite de Jasper. Il ne doutait pas que l'aventurier ne consentît avec empressement à reconnaître qu'après plus ample examen il s'était trompé au sujet de la parenté de Sophie, et que, ne possédant en Angleterre aucun objet particulièrement cher à son cœur, il n'acceptât la proposition d'aller respirer sous le ciel de la Colombie un air plus libre, ou partager la vie innocente des bergers qui errent dans les pâturages aurifères de l'Australie! Mais, à la consternation inexprimable de Poole, Jasper déclara d'un air sombre qu'il ne consentirait jamais à s'expatrier uniquement pour le plaisir de vivre.

« Je ne suis plus jeune, mon cher, dit le bravo. Je ne parle pas des années, mais des sentiments. Je n'ai plus la même énergie; autrefois j'avais de l'ardeur dans le caractère : cette ardeur s'est éteinte; autrefois mon cœur était plein d'espérances : ces espérances se sont dissipées; je ne suis plus propre à l'action, j'ai pris des habitudes paresseuses. Me transporter sur un nouveau théâtre, former de nouveaux plans, vivre dans un monde nouveau, grossier, affreux, où chacun autour de moi bourdonnera et se poussera! Non! C'est bon pour le petit Poucet, pour un être léger, svelte, sautillant! Mais regardez-moi. Voyez comme je suis devenu pesant dans ces cinq dernières années; je suis tout os et tout muscles; je défie quatre portefaix de me faire bouger, malgré moi, d'une semelle, et je me laisserais enlever d'un souffle aux antipodes, comme le duvet que le vent arrache d'un chardon malfaisant! Non, cela n'entre pas dans mes idées, Dolly Poole!

— Hum! dit Poole essayant de sourire. Vous dites cela pour rire, vous avez toujours aimé à rire; mais une chose certaine,

c est que, d'apres le ton décidé avec lequel m'a parlé le colonel Morley, vous n'obtiendrez rien de Darrell, si vous vous obstinez à rester en Angleterre.

— Eh bien! quand je n'aurai plus d'autre parti à prendre, j'irai trouver Darrell moi-même et je réglerai cette affaire avec lui. Mais en ce moment je n'y suis pas disposé. Dolly, ne m'ennuyez pas. »

Et le bravo, ouvrant une mâchoire dont la force eût fait honneur à n'importe quel animal carnassier, se mit à bâiller, et il bâilla comme bâille un tigre ennuyé au nez d'un philosophe qui étudie au Jardin zoologique les mœurs des animaux sauvages.

« Que je ne vous ennuie pas! dit Dolly au comble de l'étonnement et reculant à la vue de cette mâchoire effroyablement dilatée. Mais j'aurais cru que rien ne pouvait être plus intéressant pour vous que de savoir quels seront désormais vos moyens d'existence.

— Sans doute, Dolly; mais j'ai appris à me contenter aisément, et, comme vous le voyez, je vis en ce moment à vos frais.

— Oui, dit Dolly en poussant un gémissement, mais cela ne peut pas durer toujours; et d'ailleurs vous m'avez promis de me laisser en paix, dès que j'aurais obtenu que Darrell vous fît une pension.

— Et c'est ce que je ferai. Mordieu! monsieur, doutez-vous de ma parole? Mais je n'appelle pas l'exil une pension, monsieur! Le colonel, dites-vous, m'offre de me rendre cette piètre annuité de deux cents livres que Darrell me donnait autrefois, et de me la faire payer par mois ou par semaine, par l'entremise d'un agent d'affaires, à Van-Diémen, ou dans quelque autre pays situé à moitié chemin de l'éternité, et dont le nom n'était pas même sur l'atlas lorsque j'apprenais la géographie à l'école. Mais cette annuité de deux cents livres, c'est presque mon revenu en Angleterre, et ce revenu, je le touche également par semaine, et c'est vous qui me le remettez, vous l'homme aimable par excellence, avec qui c'est plaisir que de causer de l'ancien temps. Il n'y a donc pas à songer à cette proposition. Présentez mes compliments au colonel Morley, et dites-lui que, s'il veut doubler la somme et me la laisser dépenser où bon me semblera, comme je dédaigne de marchander, ce sera une affaire terminée. Quant à la fille, puisque je ne puis la découvrir (et faites en sorte de ne pas la laisser échapper, si vous ne voulez pas que je vous réduise à l'état de momie), je consentirai à laisser Darrell libre de la désavouer. Mais pourquoi irais-je jeter mon as d'atout sur une misérable carte de mon adversaire, et déposer que mon enfant n'est pas mon enfant, alors qu'on ne m'offre pour me rétracter que ce que je tire de vous, tout en conservant mon as d'atout entre

les mains? Que vous êtes niais, mon pauvre Dolly! Il est évident que Darrell craint que Sophie ne vienne un jour fondre sur lui et lui enfoncer ses dents et ses griffes dans les chairs et qu'il veut s'affranchir de cette crainte; mais s'il est si convaincu qu'elle n'est pas l'enfant de sa fille, pourquoi tient-il à me faire dire à moi-même que j'ai menti quand j'ai affirmé qu'elle l'était? Il est évident aussi que les moyens que je possède de le harceler et de le tracasser l'inquiètent; autrement, pourquoi m'imposer pour condition que je ne pourrai grignoter son fromage que dans un trou au bout du monde, en butte aux attaques des trappeurs, des chauves-souris monstres, des serpents à sonnettes, des alligators et autres citoyens américains ou colons anglais? Deux cents livres par an à moi, tandis que le père de ma femme est millionnaire! Cette offre est une insulte. Réfléchissez bien à ceci : serrez-les de près, amenez-les à me proposer des conditions que je puisse leur faire l'honneur d'accepter, mais en attendant je vous relancerai toutes les semaines pour mes quatre souverains. »

Poole eut le chagrin d'annoncer au colonel que Jasper refusait les conditions qu'on lui avait offertes, et de lui soumettre la contre-proposition dont Jasper l'avait chargé. Alban fut surpris d'abord, ignorant que Jasper s'était assuré les moyens de vivre dans son pays natal aux dépens de Poole lui-même. Mais, en sondant l'infortuné négociateur relativement aux raisons de Jasper, il devina une partie de la vérité. Il comprit que Jasper fondait son espérance d'obtenir des conditions plus favorables sur ce fait qu'on lui avait adressé des ouvertures; aussi il regretta presque ses démarches, et inclina à croire que la répugnance de Darrell à se prêter à la moindre tentative de conciliation avec un mendiant aussi effronté était plus justifiée qu'il ne l'avait supposé dans l'origine. Malgré cela, le colonel, dans l'intérêt de la sécurité et de la tranquillité de Darrell, résolut de poursuivre la négociation, et, moitié par suite de cette confiance dans sa propre habileté diplomatique qu'un homme du monde consommé est naturellement porté à concevoir, moitié par suite de la vive curiosité qu'il éprouvait de voir le fils audacieux de ce pauvre et cher coquin de Willy, désireux enfin de s'assurer par lui-même des faits avancés par Jasper et du but auquel il tendait, Alban pria Poole d'informer Jasper que le colonel Morley demandait à le convaincre, dans une entrevue personnelle, de l'impossibilité où il était d'accéder à ses propositions, et qu'il insistait surtout pour voir la jeune personne que Jasper prétendait être issue de son mariage avec Mathilde Darrell.

Jasper, après un moment de délibération, refusa le rendez-vous du colonel Morley, moins par caprice peut-être que par cet excès de vanité qui autrefois l'avait rendu si heureux et qui maintenant était pour lui une source de souffrances. Quoi!

changé, tombé, abruti comme il l'était, il irait affronter la vue de ce noble gentleman dont le regard calme l'avait subjugué dans le salon de la veuve aux jours de sa splendeur relative, splendeur dont le souvenir même était désagréable à l'aventurier dégénéré! En outre, Jasper sentit qu'il aurait plus de désavantage à discuter avec le représentant froid et circonspect de Darrell qu'avec Darrell lui-même; ne pouvant produire l'enfant qu'il s'attribuait le droit d'imposer par force à Darrell, il se trouvait exposé à un feu roulant de questions, sans avoir dans son propre arsenal de quoi y répondre. En conséquence, il refusa nettement de voir le colonel Morley, et déclara que les conditions qu'il avait offertes lui-même étaient les plus modérées qu'il pût accepter.

« Dites toutefois au colonel Morley, ajouta-t-il, que si les négociations échouent, je ne manquerai pas, moi, d'aller en personne discuter avec mon aimable parent les points en litige.

— Au diable! s'écria Poole exaspéré, allez voir Darrell vous-même. Il n'est pas difficile à trouver.

— Oui, répondit Jasper en donnant à son regard oblique et abattu une expression d'une étrange dureté; oui, un jour ou l'autre il faudra en arriver là. J'aimerais mieux, si c'était possible, ne pas en venir à cette extrémité, car je crains de ne pouvoir me contenir; si nous nous rencontrons, ce ne sera pas seulement une question d'argent à débattre entre nous. Il y a des affronts à effacer. Moi! chassé de sa maison comme un chien galeux, traité comme la boue par un singe d'homme de loi! Il y a cinquante ans, les Losely, je le soupçonne, eussent traité les Darrell de haut en bas, et parce que mon père est né en dehors du mariage, est-ce que le sang n'est pas le même? La race dégénère-t-elle, faute d'un anneau d'or et d'un prêtre? Regardez-moi. Ne me voyez pas tel que je suis maintenant, ni tel que vous me vîtes il y a cinq ans, mais tel que j'étais dans ma brillante et vigoureuse jeunesse! Étais-je né pour faire des comptes et tailler des plumes dans un comptoir? Ah! mon pauvre père! vous eûtes bien tort alors! La noblesse du sang se trahit toujours. Qu'on attelle un cheval de course à un cabriolet de bourgeois, il se révolte et brise tout. Atteint d'éparvins, de molettes, de fourbure, le pauvre animal s'en va à la fin chez l'équarrisseur; mais, par son regard, par son ardeur, par l'élégance de ses formes, il fait voir jusqu'à sa dernière heure de quelle souche généreuse il est sorti. »

Dolly ouvrit les yeux : l'emportement de Losely avait été pour lui comme une révélation. Jamais, dans ses jours de splendeur, Jasper n'avait laissé voir aussi ouvertement ce qui avait toujours été la plaie secrète de son orgueil. La sortie qu'il vient de faire aidera peut-être le lecteur à mieux comprendre l'arrogance, la légèreté, l'égoïsme, qui accompagnaient son insensibilité au sujet de l'honneur, et qui étaient poussés à un

tel degré, que ses prétentions mêmes à la distinction de la naissance n'étaient plus chez lui qu'une excuse dont il couvrait son dédain cynique pour les vertus dont un vrai gentleman cherche habituellement à se faire honneur dans le monde. Mais, par un procédé très-ordinaire de l'esprit humain, plus cet homme était tombé bas dans la fange, plus son orgueil s'était détaché en vive saillie du groupe des vices plus brillants qui, à l'époque où Jasper florissait de santé et de jeunesse, l'avaient relégué obscurément sur l'arrière-plan.

« Eh bien! dit Poole, après une pause, si Darrell a été aussi impoli à votre égard qu'il l'a été envers moi, je ne m'étonne pas que vous ayez une dent contre lui. Mais, lors même que vous perdriez toute modération en le voyant, cela ferait plus de bien que de mal. Si vous le voulez, vous pouvez lui rendre la vie dure, et peut-être aurez-vous plus de chances de faire accepter vos propres conditions, en montrant que vous savez mordre aussi bien qu'aboyer. Attachez-vous aux pas de Darrell et harcelez-le. Il n'est pas juste que vous ne vous acharniez qu'après moi.

— Allons, Dolly, ne criez pas si fort! Si je pouvais monter la garde à la porte de Darrell, ou l'arrêter dans la rue, avec ma fille à la main, votre avis serait judicieux. Le monde ne ferait pas attention à une querelle entre un beau-père riche et un gendre sans le sou. Mais supposez qu'une jeune personne intéressante vînt appeler Darrell son grand-père et se jeter à ses genoux, il ne pourrait pas l'envoyer, *elle*, aux travaux forcés, et, dans le cas où il ne croirait pas à sa naissance, on n'aurait qu'à mettre la chose dans les journaux; il se trouverait alors nombre de gens pour y ajouter foi, et je serais ainsi dans une position bien différente pour traiter. C'est justement parce que, si je me rencontre de nouveau avec Darrell, je ne veux pas que ce soit encore pour aboyer après lui sans le mordre, que j'ajourne l'entrevue... Que voulez-vous? c'est la faute de votre paresse, mon cher; démenez-vous et découvrez la fille.

— Mais, cette fille, je ne puis la découvrir, vous le savez bien. Et, de plus, je vous dis, monsieur Losely, que le colonel Morley, qui est un homme très-fin, ne croit pas à l'existence de la fille.

— Il n'y croit pas! Eh! je commence à en douter moi-même. Mais, en tout cas, vous ne pouvez douter de la mienne, et je me souviens toujours de la vôtre avec plaisir. Et puisque vous m'avez dérangé pour rien, je ferai aussi bien de prendre d'avance la paye de la semaine prochaine. Quatre souverains, s'il vous plaît, Dolly Poole! »

CHAPITRE XII.

Nouvelle halte. — On change de chevaux. — La route fait un coude.

En apprenant que Jasper refusait d'avoir avec lui une conférence personnelle, et qu'il rejetait également avec mépris ou écartait la proposition d'une entrevue avec sa prétendue fille, le colonel Morley se confirma de plus en plus dans son idée que le ciel n'avait pas encore accordé à Jasper une fille assez habile dans l'art de feindre pour qu'il pût la produire. Charmé de voir que de cette façon l'escroc était dépourvu de ce moyen de tourmenter Darrell, moyen qui, habilement mis en œuvre, eût pu causer à celui-ci des ennuis sérieux; convaincu, de plus, que lorsque Jasper verrait qu'on ne s'occupait plus de lui, il viendrait de lui-même au-devant des conditions qu'il repoussait maintenant, le colonel déclara d'un ton sec à Poole que son rôle de médiateur était fini; que si M. Losely, soit par lui-même, soit par M. Poole ou par tout autre intermédiaire, se permettait de s'adresser directement à M. Darrell, l'offre qui lui avait été faite précédemment serait péremptoirement et irrévocablement retirée.

« Moi-même, ajouta le colonel, je vais faire très-prochainement un voyage à l'étranger pour le reste de l'été, et si, dans l'intervalle, M. Losely revient à des idées plus saines sur la proposition qui a pour objet de le mettre à l'abri du besoin, je le renvoie à l'avoué de M. Darrell. D'après ce que vous me dites de son dénûment, il faudra qu'il en vienne tôt ou tard à accepter cette proposition, et je suis heureux de voir qu'il a en vous un conseiller si judicieux. » Ce compliment, par parenthèse, ne consola guère l'infortuné Poole.

Alban informa Darrell, aussi brièvement que possible, que, dans sa conviction, non-seulement Jasper n'avait point de preuves pour soutenir les prétentions de sa fille, mais que cette fille elle-même était encore dans cette partie de l'enfer de Virgile où le poëte place les âmes qui n'ont pas encore paru sur la terre. Quant à Jasper, bien qu'il persistât dans ses prétentions, ainsi qu'on devait s'y attendre, dans l'espérance d'obtenir des conditions qui fussent plus de son goût, il n'y avait qu'à l'abandonner à ses propres réflexions, et il reconnaîtrait de lui-même les avantages de l'émigration. Peut-être exigerait-il cent ou deux cents livres de plus par an; mais cette concession, il serait sage de la lui faire. En somme, Alban félicita

Darrell sur la perspective qu'il avait de ne plus entendre que rarement parler de son gendre, et plus du tout de sa petite-fille.

Darrell ne fit ni commentaire, ni réponse. Un regard empreint de reconnaissance, un cordial serrement de main, puis, quand les deux amis eurent changé de conversation, un front plus serein et un plus aimable sourire remercièrent mieux l'Anglais Alban que toutes les paroles du monde.

CHAPITRE XIII.

Le colonel Morley montre que ce n'est pas sans raison qu'il jouit de la réputation de savoir quelque chose sur le compte de tout le monde.

« L'heureuse rencontre! dit Darrell, en rencontrant le colonel à quelques pas de sa porte, le lendemain du jour où Alban lui avait porté les consolantes assurances qui avaient rendu à son esprit la tranquillité. L'heureuse rencontre! Venez donc avec moi, je vous prie, jusqu'à New-Road. J'ai promis à Lionel de visiter l'atelier d'un de ses amis, dont il me parle comme d'un Raphaël, mais je crains bien de trouver en lui un barbouilleur que, sacrifiant la vérité à la politesse, je serai obligé de complimenter.

— Est-ce de Frank Vance que vous parlez?

— Oui.

— Eh bien! vous ne pouvez rendre visite à un homme plus honorable, ni complimenter un artiste de plus d'avenir. Vance est du petit nombre de ces artistes qui joignent le goût à la patience, l'imagination au travail. Ses têtes de femmes en particulier sont ravissantes, bien qu'elles aient un défaut, celui de trop se ressembler. Personnellement, c'est un très-beau garçon. On l'a fort recherché dans la bonne société, mais cela ne l'a pas gâté. Ses manières, vous le verrez, sont toutes rondes, nullement sauvages; au contraire. Cela tient en partie, peut-être, à ce qu'il sent en lui la fraîcheur originale et la hardiesse qu'il communique à ses couleurs, en partie aussi à ce qu'il puise dans son art cette estime de soi-même que les patriciens tirent de leur génealogie, et il serre la main d'un duc pour empêcher le duc de ne lui tendre qu'un doigt.

— Bon, dit Darrell avec un sourire aimable. Comme je suis moi-même passablement sauvage, j'aime les gens qui font

au-devant de moi la moitié du chemin. Je vois que nous serons à notre aise ensemble.

— Et plus encore, peut-être, quand je vous aurai dit qu'il a des liens de parenté avec un de nos anciens amis d'Eton, et qu'il tire de cette parenté de grands avantages. Vous vous souvenez de ce pauvre Sidney Branthwaite.

— Assurément. Lui et moi, nous étions grands amis à Eton, et à peu près dans la même position, également fiers et pauvres. De tous les écoliers, c'etait nous deux qui avions le moins d'argent dans notre poche. Pauvre Branthwaite! je le perdis de vue plus tard. Il entra dans l'Eglise, obtint une cure, rien de plus, et mourut jeune.

— Et il laissa un fils plus pauvre que lui, qui épousa la sœur de Frank Vance.

— Que dites-vous? Les Branthwaite étaient d'une bonne et ancienne famille. Quelle est celle de M. Vance?

— Elle est assez respectable. Le père de Vance était un de ces hommes de moyens qui ont trop de cordes à leur arc. Lui aussi était peintre; c'était, en outre, un homme de lettres assez bien lancé; il avait une part dans la propriété d'un journal où il écrivait des articles de critique sur les beaux-arts. De plus, c'était un compositeur de musique. Gentleman élégant, il avait épousé une femme élégante. Leur maison était le rendez-vous des artistes et des gens de lettres; en un mot, le mari était hospitalier et la femme extravagante. Dans la conviction que la postérité rendrait à ses tableaux la justice que ses contemporains leur refusaient, Vance ne laissa pas d'autres ressources à sa famille. Quand on eut vendu ses tableaux et payé ses dettes, il resta tout juste de quoi le faire enterrer. Heureusement sir ***, le grand peintre du jour, avait déjà conçu de l'affection pour Frank Vance, qui n'était encore qu'un petit garçon, et qui, comme tous les vrais artistes, avait, dès son enfance, annoncé du génie. Sir *** le prit dans son atelier et lui donna des leçons. Si sir ***, qui avait le cœur ouvert et la main fermée, lui eût donné autre chose, cela eût bien étonné. Mais l'enfant trouva le moyen de soutenir sa mère et sa sœur. Cet artiste, qui défend la dignité de l'art avec autant de fermeté que vous ou le lord-chancelier pouvez défendre celle du barreau, s'abaissa, à cette époque, jusqu'à travailler pour les magasins d'objets de fantaisie, et à faire des imitations de Watteau sur des éventails. J'ai chez moi deux écrans qu'il peignit pour un magasin de Rathbone-Place. On les lui paya probablement dix shillings tous les deux, et maintenant un admirateur de Frank en offrirait cent livres pièce.

— Oui, c'est dans ces âmes-là qu'habite le genie, c'est de ces âmes-là que jaillit l'inspiration, s'écria Darrell avec enthousiasme. J'aime le feu caché dans les veines du caillou et qui s'échappe en étincelles sous les coups de l'acier. Je suis bien

aise que Lionel ait un tel homme pour ami... Le fils de Sidney Branthwaite épousa la sœur de Vance, dites-vous..., sans doute après que Vance eut conquis sa renommée?

— Non, Vance n'était encore qu'un enfant. Le jeune Arthur Branthwaite était orphelin. S'il avait des parents vivants, ils étaient trop pauvres pour lui venir en aide. Il composa des poésies qui furent louées par les critiques (et ces critiques-là méritaient d'être pendus)! Il barbouilla du papier, je suppose, dans le journal de Vance le père ; il vit Mary Vance peu de temps avant la mort du père de celle-ci, devint amoureux d'elle, et, sur la foi d'un volume de vers, à propos duquel tous les critiques rendirent solennellement hommage à sa merveilleuse richesse... d'imagination, il se précipita à l'autel et y sacrifia une femme aux Muses! Ces misérables critiques, quel compte terrible ils auront à rendre dans l'autre monde! Pauvre Arthur Branthwaite! En mémoire de son père, notre vieil ami, j'achetai un exemplaire de son petit volume. Le volume était bien petit, et cependant je n'eus pas le courage de le lire jusqu'au bout.

— Quoi! était-il au-dessous de votre mépris?

— Au contraire, il était au-dessus de mon intelligence. La poésie que louent de nos jours les critiques est aussi difficile à comprendre qu'un hiéroglyphe. J'avoue ma faiblesse pour Pope et le sens commun. Je marchai de front avec notre siècle jusqu'à Byron, mais après lui je fus dépassé. Cependant les critiques déclarèrent qu'Arthur était un grand progrès sur Byron; il avait, disaient-ils, « une forme plus poétique; » ses idées sur l'homme et sur la nature étaient plus « conformes aux principes de l'art et de l'esthétique, » plus « objectives » ou plus « subjectives » (lequel de ces deux termes ils employaient, je l'oublie pour sûr, mais c'est l'un ou l'autre; en tout cas, c'est un mot absurde, et il n'est pas anglais). Quoi qu'il en soit, j'achetai les poésies d'Arthur et ne pus les lire, tandis que les critiques les lurent sans les acheter. Tout ce que Frank gagnait à peindre des écrans, des éventails et des croquis d'album, il l'envoya, je crois, au pauvre poëte, mais cela ne suffit pas. Malheureusement, Arthur dut publier pour son propre compte un autre volume. Je vis annoncer une monodie sur je ne sais plus quel sujet par Arthur Branthwaite, et sans doute les éventails et les écrans de Frank firent les frais de l'impression. Mais la monodie ne vit jamais le jour; le poëte mourut, sa jeune femme aussi. Frank Vance reste garçon et se moque du « comme il faut; » il abhorre les poëtes, se dit insulté quand on lui promet une célébrité posthume, tire le meilleur prix qu'il peut de ses tableaux, et se fait gloire de passer pour avare. Mais nous voici à sa porte. »

CHAPITRE XIV.

L'amour romanesque considéré au point de vue pathologique par Frank Vance et le colonel Morley.

Vance était devant son chevalet, et Lionel regardait par-dessus son épaule. Jamais Darrell ne se montra plus aimable qu'il ne le fut ce jour-là pour Frank Vance. Ces deux hommes prirent tout de suite du goût l'un pour l'autre, et se mirent à causer avec autant de familiarité que si le légiste retiré du monde et le peintre dont la réputation commençait à grandir eussent été de vieux compagnons de voyage sur la même route de la vie. Darrell appréciait réellement les choses de l'art en connaisseur délicat, et ses louanges avaient d'autant plus de prix que sa critique était plus judicieuse. Comme on le pense bien, il paya un juste tribut d'éloges aux têtes de femmes qui avaient fait la célébrité de l'artiste. Lionel prit son cousin à part, et, avec une expression de tristesse sur le visage, il lui montra le portrait qui avait inspiré tant de têtes idéales, le portrait de Sophie en Titania.

« Et voici Lionel, dit l'artiste, désignant l'esquisse à peine ébauchée de Bottom...

— Allons donc! dit Lionel piqué; puis, se tournant vers Darrell : C'est cette Sophie que nous n'avons pu retrouver, monsieur. N'est-ce pas une ravissante figure?

— Oui, certes, dit Darrell. Mais cette indicible pureté d'expression, cet air à la fois espiègle et tendre qui respire dans cette attitude simple et pensive, cette élégance suprême qui éclate dans toute la personne, vous avez dû, monsieur Vance, ajouter tout cela de vous-même à l'original.

— Non, monsieur, je vous assure, dit Lionel; et puis, outre cette élégance, cette pureté que vous remarquez, il y avait dans la physionomie et dans l'extérieur de cette enfant une délicatesse que Vance n'a pas su complétement reproduire. Avouez-le, Frank.

— Rassurez-vous, monsieur Darrell, dit Vance..., chassez les craintes que pourrait faire naître en vous l'enthousiasme de Lionel, car il vient de m'apprendre que Titania était en Amérique. Après tout, cependant, j'aimerais mieux qu'il la revît; il n'y a rien de tel pour guérir un amour conçu à première vue que de voir une seconde fois, après une longue absence, l'objet aimé...

DARRELL, *avec une certaine gravité.* Le remède est hasardeux..., il peut tuer quand il ne guérit pas.

LE COLONEL MORLEY. Je soupçonne à l'air de Vance qu'il en a essayé l'efficacité sur sa propre personne.

LIONEL. Non, non, colonel... Je réponds de Vance. Lui, amoureux! jamais! »

Vance rougit, donna un coup de pinceau au nez d'un sénateur romain placé dans le fameux tableau classique qu'il peignait alors pour un négociant de Manchester, et ne répondit pas.

Darrell jeta sur l'artiste un regard fin et pénétrant.

LE COLONEL MORLEY. « Alors, cette perception intuitive de la vérité philosophique n'en fait que plus d'honneur à Vance. Supposez, mon cher Lionel, qu'un jour de loisir nous ouvrions un beau roman, une nouvelle palpitante... Supposez que par hasard on nous arrache à notre lecture au moment le plus intéressant... Nous restons sous le charme de l'illusion, nous nous rappelons les scènes, nous essayons de deviner quelle doit être la suite, nous nous disons que jamais roman n'a eu l'art de nous captiver à ce point, et cela uniquement parce qu'il ne nous a pas été permis de le finir. Eh bien! si quelques années plus tard, ce roman nous tombe de nouveau sous la main, et que nous l'ouvrions à la page où nous l'avons laissé, nous nous écrions, avec notre jugement devenu à la fois plus calme et plus mûr: « Quel ouvrage insipide! Est-ce bien là la même chose qui me paraissait autrefois si belle! Comme les goûts changent! »

DARRELL. Cela ne dépend-il pas de l'âge où l'on a commencé le roman?

LIONEL. Ou plutôt, monsieur, c'est mon avis du moins, de l'intensité réelle de l'intérêt..., de la véritable beauté de...

VANCE, *l'interrompant.* De l'héroïne? Pas le moins du monde, Lionel... J'aimai une fois dans ma vie, si incroyable que cela puisse vous paraître, il y a eu neuf ans de cela au mois de janvier dernier. J'étais trop pauvre alors pour aspirer à la main d'aucune jeune personne; aussi je ne parlai point de mon amour, et je l'enveloppai de mystère. *Elle* partit avec sa mère pour compléter son éducation sur le continent, et moi je restai comme « la statue de la Patience sur son monument. » Je l'avais toujours devant les yeux; c'était la créature la plus élancée, la plus timide, et elle avait juste dix-huit ans!... Je ne me figurais pas qu'elle pût jamais dépasser cet âge, et rien perdre de sa taille mince et de sa timidité... Eh bien! quatre ans plus tard (juste avant notre excursion dans le comté de Surrey, Lionel), elle revint en Angleterre et elle n'était pas encore mariée. J'allai à une réunion où je savais qu'elle devait se trouver, je la vis et je fus guéri.

— Un cas de petite vérole, sans doute? demanda le colonel en souriant...

VANCE Non.... Tout le monde disait qu'elle était extrêmement embellie, et c'était là le mal, car je ne m'étais pas imaginé qu'elle pût embellir... Avec la fidélité de la cire, j'avais gardé ma première impression, et lorsque je vis une jeune personne belle, toute formée, avec des manières à la française, parfaitement à son aise, armée d'un lorgnon et d'un bouquet, sans cesse en mouvement, adieu mon rêve!... Ce n'était plus là ma jeune fille svelte et rougissante!... Le colonel a bien raison, Lionel : la lecture du roman une fois suspendue, c'est un souvenir qui nous poursuit jusqu'à ce que le livre nous retombe sous la main; mais si nous essayons de poursuivre notre lecture, c'est un désenchantement complet..., et cependant, Lionel, dans le cas dont je vous parle, l'intérêt était profond, je vous jure, et la beauté de l'héroïne était devenue plus éclatante... Il en sera de même pour vous et votre chère petite créature... Revoyez-la, et vous ne me tourmenterez plus, je suis sûr, pour que je vous donne ce portrait de Titania veillant sur le paisible sommeil de Bottom... La vie, c'est un songe d'une nuit d'été, Lionel... Titania disparaît emportée dans les bras d'Oberon, et elle ne serait pas Titania si l'on pouvait faire d'elle une... mistress Bottom... »

CHAPITRE XV.

Le colonel Morley lui-même, qui sait tout et qui connaît tout le monde, est embarrassé quand il s'agit de répondre à cette simple question : *Qu'en fera-t-il?*

« Je suis enchanté de Vance, dit Darrell lorsque le colonel et lui se retrouvèrent marchant bras dessus bras dessous dans la rue. Ce n'est pas un de ces hommes à intelligence bornée qui n'ont rien à dire en dehors de la profession qu'ils exercent. Il a de l'*humour*..., l'*humour*, cette richesse et ce superflu de la force...

— J'aime votre définition, dit le colonel. Et l'*humour* chez Vance, quoique pleine de fantaisie, n'est pas sans finesse. Il y avait beaucoup de bonté réelle dans son désir si naturel de guérir par la raillerie Lionel de son sot enthousiasme pour...

— Pour une jolie enfant destinée à exercer un jour le métier de comédienne ambulante! interrompit Darrell... N'appelez pas cela un sot enthousiasme; à mes yeux, c'est une compassion chevaleresque, et, si c'était autre chose que de la compassion,

ce ne serait pas de l'enthousiasme, ce serait de la dégradation. Mais croyez-vous que l'aveu que Vance nous a fait de son premier amour, et de la manière dont il s'en est guéri, ne fût de sa part qu'une invention de son esprit fantasque?

Le colonel Morley. Non. Souvent l'on dit en plaisantant de sérieuses vérités. Pour moi, tout en faisant la part de l'exagération pardonnable du narrateur, je ne doute pas que Vance ne nous ait raconté un épisode de sa vie.

Darrell. Croyez-vous qu'un homme fait, qui a réellement aimé, puisse plaisanter ainsi sur son amour, et cela devant de simples connaissances?

Le colonel Morley. Oui, s'il est assez radicalement guéri de son amour pour en avoir ri lui-même intérieurement. Plus il parle légèrement de cet amour, plus il a aimé profondément peut-être. Sa légèreté de parole est une manière de se venger de la passion par laquelle il s'est laissé abuser.

Darrell. Vous êtes évidemment un philosophe versé dans la science de cette folie qu'on appelle l'amour. *Consultus insipientis sapientiæ.* Et cependant j'ai peine à m'imaginer que vous n'ayez jamais aimé.

— Si, j'ai aimé, dit le colonel brusquement, et très-souvent même. A mon âge, tout le monde a aimé, excepté vous. Voilà bien la remarque d'un homme! continua le colonel avec amertume. Aucun homme ne veut croire un autre homme capable d'un sentiment profond et romanesque.

Darrell. C'est vrai, j'avoue ma faute, ma sottise plutôt, et je vous en demande un million de pardons. Ainsi donc, vous croyez réellement, d'après votre propre expérience, qu'il y a du vrai dans la théorie de Vance et dans l'image si heureuse dont vous vous êtes servi tout à l'heure chez lui? Si, après de longues années, nous pouvions reprendre le roman à la page où nous l'avions laissé, nous...

Le colonel Morley. Nous ne nous soucierions pas de le lire! Une chose certaine, c'est que la moitié du charme de la personne aimée tient aux localités et aux circonstances.

Darrell. Je ne vous comprends pas parfaitement.

Le colonel Morley. Eh bien! puisque ma première image vous a plu, je vais en prendre une autre, mais plus familière, pour m'expliquer. Dans une chambre à laquelle vous êtes habitué, il y a un meuble ou un ornement qui convient si bien à la place où il est que vous dites : C'est la plus jolie chose que j'aie jamais vue! Vous vous absentez, puis vous revenez, mais le meuble ou l'ornement a été transporté dans une autre chambre. Vous l'y voyez et vous dites : Ah! mon Dieu! est-ce là l'objet que j'ai tant admiré? Il n'est pas à sa place dans cette pièce étrange. En perdant les objets qui l'entouraient il a perdu tout son charme. Il en est de même pour les créatures humaines. Vues dans une place, la place ne serait rien sans elles;

vues dans une autre, la place sans elles paraîtrait beaucoup mieux!

DARRELL, *d'un air rêveur*. Il y a dans la vie des mystères qui ressemblent à ces énigmes qu'un enfant vous prie de résoudre. Votre imagination se met à la torture pour en deviner le sens, et cependant, quand on vous dit le mot, vous êtes forcé de vous écrier : Que c'est ingénieux! L'homme vit pour apprendre.

— Puisque vous êtes arrivé à cette conviction, répliqua le colonel Morley, qu'amusait la gravité de son ami, j'espère que vous vous tiendrez pour satisfait de l'expérience de Vance et de la mienne, et que si vous avez envie d'offrir votre main à l'une des jeunes personnes dont nous avons déjà discuté les mérites divers, vous ne jugerez pas nécessaire d'essayer quel effet une absence prolongée peut produire sur votre bonne résolution.

— Non, dit Darrell avec une animation soudaine. Avant trois jours, mon parti sera pris.

— Bravo! relativement à celle des trois que vous demanderez en mariage?

— Ou relativement à la question de savoir si je me remarierai. Adieu, je vais frapper à cette porte.

— Chez M. Vyvyan! Ah! est-il possible? En vérité, mon cher Darrell, rien ne vous effraye.

— Ne vous alarmez pas. Je vais ensuite à une exposition avec lady Adela et je dîne avec les Carr Vipont. Mon choix n'est pas encore fait et ma main est toujours libre.

— Sa main est toujours libre! murmura le colonel, poursuivant seul sa promenade. Oui, mais dans trois jours d'ici..., *qu'en fera-t-il?* »

CHAPITRE XVI.

Décision de Guy Darrell.

Guy Darrell revint du dîner de Carr Vipont à une heure avancee. Sur sa table se trouvait un billet du père de lady Adela qui l'invitait avec cordialité à aller passer à son château la semaine suivante. En ce moment, Londres se dépeuplait avec rapidité. Sur son guéridon, Darrell aperçut aussi un paquet contenant, avec un livre qu'il avait prêté quelques semaines auparavant à miss Vyvyan, un billet d'elle. Lorsqu'il s'était présenté le matin chez le père de la jeune fille, il avait appris

la soudaine résolution prise par M. Vyvyan d'emmener Flora en Suisse, avec le projet de passer l'hiver suivant en Italie. Comme le salon était plein de visiteurs des deux sexes, Darrell n'était resté que peu de temps. Les adieux avaient eu une certaine solennité. Flora, contre son habitude, avait gardé le silence. Darrell ouvrit le billet de la jeune fille et en lut nonchalamment les premières lignes, mais celles qui suivaient le firent changer de visage et fixèrent son attention. Il posa doucement le billet sur le guéridon, le reprit de nouveau et le relut, puis il l'approcha de la lumière et le papier glissant de sa main s'enflamma.

« Innocente enfant! murmura Darrell avec un accent empreint d'une profonde tendresse paternelle, elle ne sait pas ce qu'elle écrit! »

Puis il se mit à se promener dans sa chambre, comme cela lui était habituel quand il se livrait à ses pensées solitaires. Il s'arrêtait souvent et souvent poussait de profonds soupirs. A la fin, son front s'éclaircit, ses lèvres immobiles prirent une expression de fermeté. Il appela son domestique favori.

« Mills, lui dit-il, je quitterai Londres à cheval dès le lever du soleil. Mettez dans mon porte-manteau tout ce qu'il me faut pour un jour ou deux. Il est possible toutefois que je sois de retour à l'heure du dîner. Vous m'appellerez à cinq heures, puis vous ferez seller le cheval. Je n'aurai pas besoin de groom pour m'accompagner. »

Le lendemain matin, Guy Darrell monta à cheval et s'éloigna. Les rues étaient désertes, rien ne bougeait encore dans les maisons, mais le soleil brillait à l'horizon et l'air était frais et pur. Darrell ne revint ni ce jour-là ni le jour suivant, ni jamais. Mais le second jour, à une heure avancée de la soirée, son cheval s'arrêta, tout ruisselant de sueur et portant les traces d'une fatigue évidente, devant le porche du manoir de Fawley, et Darrell, se jetant à bas de sa selle, se précipita dans les bras de Faithorn.

« Me voici encore une fois de retour près de vous; oui, et pour ne plus vous quitter, s'écria-t-il en promenant ses regards autour de lui. *Spes et fortuna, valete!* [1] »

1. Espérance et fortune adieu!



CHAPITRE XVII.

Lettre d'un homme. — Cette lettre, comme toutes celles qui sortent de la main d'un homme, ne satisfera personne et impatientera tout le monde.

Guy Darrell au colonel Morley.

Manoir de Fawley, 10 août 18....

« Mon parti est pris, mon cher Alban. Il ne m'a pas fallu trois jours pour me décider, bien que le troisième doive être écoulé juste au moment où vous apprendrez ma décision. Je ne me remarierai jamais. J'abandonne ce dernier rêve de mes années vieillissantes. Mon but, en retournant dans la société de Londres, était de voir si, parmi les femmes les plus belles et les plus attrayantes que cette société renferme, pour nous autres Anglais, du moins, je n'en trouverais pas quelqu'une qui m'inspirât cette sincérité d'affection sans laquelle il me semble que je n'aurais pu espérer, en retour, l'estime d'une compagne et un intérieur heureux. Ce but, je renonce désormais à le poursuivre; je renonce en même temps à toute idée de me réengager dans la vie tumultueuse des villes. Je serais peut-être rentré dans l'arène politique, si auparavant j'étais parvenu à rendre à mon esprit la sérénité et le calme nécessaires pour remplir les devoirs qui absorbent toutes les pensées et tous les moments. Mais cette situation d'esprit, je n'ai pu réussir à me l'assurer; tous mes efforts sont restés impuissants. On dit que la politique est une maîtresse jalouse et qu'elle accapare l'homme tout entier. Ce mot n'est pas invariablement vrai dans l'application qu'on en fait communément. En effet, un homme d'État peut employer à des objets différents son intelligence, et cette diversion développe ses facultés, loin de les détourner de leur but principal. Combien en voyons-nous, par exemple, et je parle des plus illustres, qui, en dehors de leurs immenses travaux parlementaires, s'adonnent à l'étude des lois, de la littérature ou des sciences? Mais la politique veut que le cœur soit libre et affranchi de ces préoccupations dévorantes de la vie privée, de ces soucis cruels, de ces souvenirs déchirants qui émoussent l'ambition et paralysent l'énergie. C'est en ce sens que la politique réclame l'homme tout entier. Si je me lançais aujourd'hui de nouveau dans la politique, nous aurions également à nous plaindre l'un de l'autre,

la politique et moi. Je sens que le court intervalle qui me sépare de la tombe a besoin d'être rempli par le repos ; ce repos, je le trouve ici. En conséquence, j'ai donné les instructions nécessaires à mon agent pour qu'il me débarrasse de ce pompeux train de maison que j'ai laissé derrière moi, et il a ordre de vendre mon hôtel de Londres, quel que soit le prix qu'on lui en offre. Il me coûtait de le vendre plus tôt, parce qu'il me coûtait de renoncer à l'espoir, si faible qu'il fût, que je retrouverais des forces pour l'action. Mais l'effort même que j'ai fait pour retrouver ces forces me laisse plus épuisé qu'auparavant.

« Ce n'est pas sans une vive douleur, croyez-le bien (et c'est moins l'orgueil qui parle en moi que le remords), ce n'est pas sans une vive douleur, dis-je, que j'abandonne, avant de l'avoir atteint, le but que je poursuivis avec tant de passion dans ma jeunesse. Cette maison que j'avais promis à mon père de relever, elle va tomber en poussière avec moi. Le sang de mon père ne coulera pas dans les veines de celui qui héritera de ma fortune et, cependant c'est une consolation de penser que Lionel Haughton est un héritier qui eût souri à mon père. Quand je mourrai, notre vieux nom, du moins, ne s'éteindra pas ; Lionel le prendra et le portera dignement. Étrange faiblesse de ma part! direz-vous. Mais que voulez-vous? mon cher Alban ; je ne puis supporter l'idée que notre vieux nom disparaîtra complétement de la terre. J'espère que Lionel se mariera jeune, et qu'il trouvera le bonheur dans un mariage convenable. Sûr qu'il ne choisira pas au-dessous de lui, je le laisse libre dans son choix.

« Un mot seulement sur cet odieux sujet que j'ai confié si tardivement à votre amitié, et que j'ai abandonné avec tant de plaisir à votre discrétion. Maintenant que je me suis enseveli de nouveau à Fawley, il est peu probable que l'homme dont il m'est si pénible de prononcer le nom vienne me chercher ici. Mais s'il y vient, il n'aura plus le moyen de me tourmenter comme si j'étais encore dans la société de Londres. Continuez donc, je vous prie, à ne pas vous occuper de lui. D'ailleurs, je commence à croire comme vous que l'enfant dont il me menace n'existe pas, et cette idée, qui fait honneur à votre sagacité, tranquillise mon esprit sur cette partie de mes chagrins secrets.

« Adieu, mon vieux condisciple! Cette maison qui fut mon berceau, j'y reviens, autant qu'il est donné à l'homme de prévoir l'avenir, pour y finir mes jours, quand il plaira à Dieu. Je ne vous demanderai pas de venir m'y visiter ; ce qui est pour moi le repos serait pour vous une perte de temps. Mais de cette dernière et vaine tentative pour rentrer dans ce monde où vous avez amassé autour de vous, avec tant de calme et de sagesse, « tout ce qui doit accompagner la vieillesse, bonheur, amour, « obéissance, amis nombreux, » j'emporte une douce récom-

pense, un souvenir plein de charme... Ce souvenir, cette récompense, c'est d'avoir renoué pour un moment ces aimables relations que les hommes comme moi ne forment jamais qu'avec ceux dont le rire leur apporte comme un écho du théâtre de leurs jeux d'autrefois. « *Vive, Vale!* » je n'ajouterai pas : « *Sis memor meî.* » J'ai eu tant de preuves de votre amitié, mes obligations envers vous sont si nombreuses, que vous serez forcé de vous souvenir de moi chaque fois qu'on parlera devant vous d'une vieille affection et d'une gratitude éternelle. Ce ne sont « pas là des sujets pénibles. » Ne vous souvenez que de ceux-là, lorsqu'une circonstance ou un mot vous rappellera

« GUY DARRELL. »

CHAPITRE XVIII.

Il n'y a pas de monnaie en circulation dont la valeur éprouve autant de fluctuation que celle d'un homme à marier.

Une expérience de plus de la mobilité de la nature humaine ne pouvait étonner le colonel. Aussi ne fut-ce pas de la surprise, mais un bouleversement profond et une contrariété extrême que lui causa le caractère inattendu de la communication de Darrell. Les projets qu'il faisait pour l'avenir de son ami intéressaient son propre avenir, et, dans les trois derniers mois, le plus grand bonheur de sa vie avait été de causer avec son ancien condisciple. La brusquerie avec laquelle Darrell renonçait au monde produisit donc un vide profond dans l'esprit et dans le cœur d'Alban, qui allait se trouver privé à la fois de sa principale occupation et de sa plus chère affection. Et cette fuite soudaine, cette résolution étrange, Darrell n'alléguait aucune raison pour les justifier! Ces allusions vagues et générales contenues dans sa lettre s'adressaient sans doute à quelque souvenir amer, à quelque chagrin cuisant autre que ceux qu'Alban connaissait, que ceux au sujet desquels il avait été consulté. Mais quel était ce souvenir? Quel était ce chagrin? Alban Morley, qui savait tout, était persuadé que Darrell ne le lui confierait jamais. La décision de Darrell se rattachait-elle à l'existence de ces trois jeunes personnes pour lesquelles il avait eu des attentions si cruellement impartiales? Le colonel ne manqua pas de remarquer que la lettre de Darrell ne faisait même pas allusion à elles. Ne pouvait-il pas se faire qu'il eût réellement éprouvé pour l'une d'elles un sentiment plus pro-

fond qu'un homme d'un âge déjà mûr n'aime d'ordinaire à l'avouer, même à son ami le plus intime? Ne pouvait-il pas se faire qu'il eût hasardé une proposition et éprouvé un refus? Dans cette supposition, Alban crut deviner la coupable qui avait inspiré ce sentiment et repoussé ces offres.

« C'est ce démon de Flora Vyvyan, dit-il en grommelant. J'avais toujours pensé qu'elle cachait l'âme d'une tigresse sous ses grâces félines! »

Et tout agité par ce soupçon, le colonel sortit pour aller chez les Vyvyan. M. Vyvyan, qui était veuf, et l'un de ces hommes du monde qui aiment le calme et passent leurs matinées dans leur salon à recevoir des visites, était chez lui pour le colonel.

« Ainsi donc, dit celui-ci, allant droit au fait, Darrell a quitté Londres pour la saison!

— Oui, dit M. Vyvyan. J'ai reçu une lettre de lui ce matin. Il me dit qu'il a renoncé à toute espérance de....

— De quoi? interrompit le colonel.

— De nous rejoindre en Suisse. Je le regrette, et Flora plus encore. Elle est habituée à ne faire qu'à sa guise, et elle s'était mise en tête d'entendre Darrell lire *Manfred* en vue de la Jungfrau.

— Hum! dit le colonel. Ce qui ne serait qu'un amusement pour elle pourrait être sa mort à lui. A son âge, un homme n'est pas trop vieux pour tomber amoureux d'une jeune fille de l'âge de miss Vyvyan; mais il l'est trop pour ne pas être extrêmement ridicule aux yeux de cette jeune fille, s'il se prenait de passion pour elle.

— Fi! que dites-vous là, colonel Morley? » s'écria derrière lui une voix irritée.

C'était Flora qui était entrée dans le salon sans être vue. Sa figure était très-animée, et ses yeux gonflés portaient la trace de larmes récentes.

« Qu'ai-je dit pour mériter ce reproche? demanda le colonel d'un ton calme.

— Ce que vous avez dit? Vous avez associé l'idée du ridicule au nom de M. Darrell.

— Prenez garde, Morley, dit M. Vyvyan en riant. Flora professe pour Guy Darrell un respect qui tient de la superstition, et vous ne pouvez l'offenser plus gravement qu'en insinuant que son idole est mortelle comme nous. Mon Dieu! mon enfant, c'est bien naturel. Indépendamment de sa réputation, il y a dans la causerie familière de Darrell, et même dans le timbre de sa voix, quelque chose qui rend toute autre société languissante et insipide auprès de la sienne. C'est l'impression qu'il me fait à moi-même. Et lorsque les jeunes admirateurs de Flora voltigent et bourdonnent autour d'elle, après que Darrell vient de la quitter, leur compagnie paraît bien froide, je vous assure. Je suis convaincu, Flora, continua M. Vyvyan avec

bonté, que la simple connaissance d'un homme si éminent vous a rendu un grand service, et j'ai maintenant tout lieu d'espérer que, quand vous vous marierez, ce sera avec un homme de sens.

— Hum ! reprit le colonel, regardant Flora de côté avec une grande attention. Combien je voudrais, dans l'intérêt de mon ami, qu'il fût d'un âge qui inspirât à miss Vyvyan moins.... de vénération ! »

Flora tourna le dos au colonel, et se mit à regarder par la fenêtre. Son petit pied frappait le parquet avec une irritation nerveuse.

« On a répandu le bruit que Darrell avait l'intention de se remarier, dit M. Vyvian. Un homme de cette valeur a besoin d'une femme très-supérieure, d'une éducation tout à fait distinguée, et s'il y avait eu moins de disproportion d'âge entre miss Carr Vipont et lui, elle lui eût parfaitement convenu. Mais je suis assez patriote pour espérer qu'il restera célibataire, et qu'il n'aura pas d'autre épouse que sa patrie, comme M. Pitt.»

Le colonel, dont la curiosité était satisfaite, et qui s'était assuré que ce n'était pas de ce côté du moins que la demande de Darrell avait été repoussée, se leva et s'approcha de Flora pour faire sa paix avec elle, et en même temps pour prendre congé de la jeune fille. En lui tendant la main, il fut frappé du changement qui s'était opéré sur cette physionomie habituellement si gaie. C'était plus que de l'abattement, c'était du désespoir qu'elle exprimait. Lorsque Flora prit la main du colonel, elle la garda dans la sienne, et fixa sur lui un regard plein d'anxiété. Évidemment une pensée la tourmentait; mais elle ne savait comment l'exprimer. A la fin, elle dit à voix basse :

« Vous êtes l'ami le plus intime de M. Darrell. Je le lui ai entendu dire. Le verrez-vous bientôt ?

— Je crains que non. Mais pourquoi?

— Pourquoi? Mais vous, son ami, ne voyez-vous donc pas qu'il n'est pas heureux? Moi qui ne suis pour lui qu'une étrangère, je m'en suis aperçue dès le premier jour. Rendez-lui la gaieté, consolez-le! Vous avez ce droit, vous! c'est un noble privilége.

— Ma chère enfant, dit le colonel ému, vous avez meilleur cœur que je ne le pensais. Darrell n'est pas heureux, c'est vrai. Mais pouvez-vous me remettre un message qui le console mieux que les exhortations vulgaires d'un vieux célibataire comme moi qui ne peux lui dire que ceci : « Prenez courage, oubliez l'orage d'hier, et espérez pour demain un rayon de soleil? »

— Non, dit Flora tristement.... Ce serait une présomption de ma part que d'affecter le rôle d'une consolatrioe.... Mais....

(et ses lèvres tremblèrent) mais.... si j'en juge par sa lettre, je ne le reverrai peut-être jamais....

— Sa lettre! Il vous a donc écrit aussi, à vous, de même qu'à votre père?

— Oui, dit Flora, d'un air confus et en rougissant. Il m'a envoyé quelques lignes en réponse à un sot billet que je lui avais écrit. Oui, dites-lui que je n'oublierai jamais ses bienveillants conseils, son interprétation délicate et indulgente de..., de..., en un mot, dites-lui que mon père a raison, et que toute ma vie, je serai meilleure et plus sage pour avoir connu quelques semaines Guy Darrell.

— Que chuchotez-vous donc là-bas? Quels secrets vous contez-vous donc tous les deux? demanda M. Vyvyan qui était resté assis dans son fauteuil.

— Vous le lui demanderez dans dix ans d'ici, dit le colonel en se dirigeant vers la porte. Les plus belles feuilles d'une fleur sont les dernières à s'ouvrir.... »

De chez M. Vyvyan, le colonel se rendit chez lord ***. Sa Seigneurie avait également reçu des nouvelles de Darrell dans la matinée. Darrell déclinait l'invitation qui lui avait été adressée; des affaires réclamaient sa présence à Fawley. Lady Adela avait supporté son désappointement avec sa sérénité habituelle de caractère, et était allée faire des emplettes. Darrell n'avait certainement pas offert sa main de ce côté-là. S'il l'avait offerte et que sa proposition eût été acceptée ou repoussée, toutes les personnes qui étaient encore à Londres n'auraient pas manqué de le savoir. De là, le colonel passa chez Carr Vipont. Lady Selina était chez elle, et de fort mauvaise humeur; Carr avait reçu de Fawley une lettre qui l'avait beaucoup étonné. Darrell avait quitté Londres pour la saison, sans même venir dire adieu à ses amis! Quel homme excentrique! Lady Selina craignait qu'il n'eût la tête un peu dérangée. Darrell avait conscience de son état, mais il lui répugnait de l'avouer. Peut être les médecins lui avaient-ils prescrit de se tenir tranquille et de ne plus s'occuper de politique.

« J'avais pensé, ajouta lady Selina, qu'il s'attachait chaque jour davantage à Honoria, mais qu'effrayé de la disproportion d'âge, considérant, en outre, qu'Honoria pouvait aspirer aux plus beaux partis, il était trop fier pour courir le risque d'un refus. Mais je vous dirai en confidence, à vous, mon parent et mon ami le plus cher, qu'Honoria a un esprit tout à fait supérieur, et qu'elle aurait volontiers passé par-dessus la question d'âge, parce qu'il y a entre eux sympathie de goûts, vous comprenez. Ma femme de chambre a appris de l'intendant de Darrel qu'il allait se défaire de son train de maison. Ainsi donc, il quitte Londres pour toujours, et cela juste au moment où, selon Carr, la « crise » si longtemps ajournée allait éclater. Ne me parlez pas de ces hommes de talent! On ne sait jamais si on

doit se fier à eux. S'ils ne sont pas malhonnêtes, ils sont excentriques. Ma foi ! je viens de le dire à Honoria tout à l'heure : les hommes de talent sont les maris les plus désagréables. Eh bien ! pourquoi restez-vous silencieux? Que dites-vous? Pourquoi ne parlez-vous pas?

— Je cherche à me remettre peu à peu du choc que je viens d'essuyer, dit le colonel. Ainsi, Darrell fuit la « crise, » et il n'a pas même laissé deviner ses préférences pour Honoria.... Honoria, de toutes les jeunes personnes celle qui eût été pour lui la compagne la plus fidèle et la plus raisonnable. Je le lui ai dit, et il ne l'a jamais contesté. Mais consolez-vous..., ce n'est pas une perte.... Le vieux monstre !

— Oh ! dit lady Selina, radoucie par la sympathie que lui témoignait le colonel, je ne dis pas que ce n'est pas une perte; à parler franchement, entre nous, je crois, au contraire, que c'en est une grande. Une alliance entre Darrell et Honoria eût réuni toute l'influence de la maison de Vipont. Lord Montfort a la plus grande confiance en Darrell, et, si cette « crise » éclate, il est absolument nécessaire, pour l'intérêt politique des Vipont, que nous ayons dans la famille un orateur. Réellement, mon cher colonel Morley, vous qui avez tant d'influence sur cet homme singulier, vous devriez la mettre en jeu en ce moment ; dans ces temps de « crise » il ne faut pas être trop exigeant. Le pays est en danger, cousin Alban.

— Je ferai de mon mieux, dit le colonel. Je suis convaincu qu'une alliance qui assurerait à la maison de Vipont les talents de Darrell, et aux talents de Darrell la maison de Vipont, serait.... Mais à quoi bon toutes ces paroles? nous ne pouvons sacrifier Honoria, même sur l'autel de la patrie....

— La sacrifier ! quelle folie ! Darrell n'est pas jeune, sans doute ; mais quelles facultés éminentes ! quels talents !

— Quels talents ! oui ; mais c'est là précisément l'objection que vous éleviez contre lui, il y a cinq minutes.

— J'oubliais la « crise; » on n'a pas besoin d'hommes de talent tous les jours, mais il y a des jours où l'on en a besoin.

— Je vous envie cet aphorisme. Mais, d'après ce que vous me faites entendre maintenant, je crains qu'Honoria n'ait fixé ses pensées sur une éventualité qui ne se réalisera jamais peut-être, et, dans ce cas, elle peut s'affecter...

— S'affecter !... une de mes filles s'affecter ! Honoria surtout, une fille aussi bien élevée ! s'affecter !.... Quel mot vulgaire !...

— Il est vulgaire, j'en conviens et j'en rougis.... Mais comprenons-nous bien : si Darrell offrait sa main à Honoria, vous pensez, ambition à part, qu'elle l'estimerait suffisamment pour lui accorder une préférence marquée ?

— Si c'est ce doute qui le retient, rassurez-le; Darrell est timide ; tous les hommes d'esprit le sont. Oui, Honoria aurait

pour lui de l'*estime*. Jusqu'à ce qu'il se soit déclaré, ce serait la compromettre que d'en dire davantage, même à vous.

— Et si ce n'est pas ce doute qui le retient; si, comme j'en ai la certitude, Darrell ne songe nullement à offrir sa main, Honoria le....

— Honoria le mépriserait!... Ah! je vois à votre physionomie que vous pensez que je dois la préparer à cet événement.... Est-ce bien cela? Dites franchement.

— Eh bien! franchement, oui. Je crois que Guy Darrell, comme beaucoup d'autres, a si longtemps agité la question de savoir s'il se remarierait, qu'il a laissé passer le bon moment et qu'il ne le retrouvera jamais. »

Lady Selina respira son flacon de sels et dit, de sa voix la plus douce et la plus précieuse, avec cette politesse qui vous écrase :

« Pauvre et cher.... bonhomme! »

CHAPITRE XIX.

Il n'est pas permis à l'homme d'irriter l'envie et d'insulter à la misère de ceux qui l'entourent, en persistant systématiquement dans un célibat volontaire. Un jour vient où il est puni. En vain il a rêvé, en poussant au mariage des amis qu'il a offensés, de se procurer chez eux, pour charmer sa vieillesse indolente, un bon fanteuil, un tabouret pour ses pieds, des marmots babillards. Les Euménides vengeresses (on sait que c'étaient des vieilles filles qui n'avaient pu trouver de maris) réprimeront son insolence, déjoueront ses projets, condamneront ses années vieillissantes à l'horreur de la solitude, et, par-dessus le marché, elles feront rarement pénétrer dans son cœur la grâce du repentir.

Le colonel, avant de retourner chez lui, fit une tournée dans les clubs et prit soin de donner à la disparition soudaine de Darrell une interprétation plausible et naturelle : la saison venait de finir; il était allé à la campagne; il s'était défait de son train de maison à Londres, parce que son hôtel de Carlton-Gardains allait être vendu. Darrell n'en aimait pas la situation; il trouvait l'air énervant; il préférait Park-Lane ou Grosvenor-Square, dont la position était plus élevée; en outre, l'escalier était mauvais pour un hôtel où l'on voulait recevoir; il ne convenait pas pour de nombreuses réunions; la saison prochaine, Darrell pourrait avoir à donner de grandes soirées, etc., etc.... Comme personne n'est enclin à supposer qu'un homme puisse se retirer de la vie publique juste au moment où il a chance

d'arriver au pouvoir, les clubs acceptèrent les explications d'Alban Morley, sans soupçon ni défiance, et convinrent généralement que Darrell montrait un grand tact en s'absentant de Londres pendant cette période de transition qui, en politique, précède toujours une « crise. » Une preuve pour eux qu'il comptait jouer un grand rôle quand la crise aurait éclaté, c'est qu'il trouvait que sa maison était devenue trop petite pour lui. Après avoir ainsi préparé les voies au retour de Darrell dans le monde, si son ami se repentait de sa détermination (et Alban ne renonçait nullement à cette espérance) le colonel retourna chez lui, où l'attendait son neveu Georges. Le savant clergyman s'était retranché dans le salon du fond qui avait été arrangé en bibliothèque, et c'est là que le colonel le trouva tout entouré de livres.

« Que lisez-vous là, Georges? lui demanda-t-il après lui avoir donné une poignée de main; vous paraissez absorbé par votre lecture, et vous n'auriez pas remarqué ma présence, si Gip n'avait pas aboyé.

— C'est un volume de poésies que je ne connaissais pas. C'est admirable!

— Bon Dieu! les poésies du pauvre Arthur Branthwaite! Et c'est de votre propre mouvement que vous les lisiez? Ce n'était pas, par hasard, par respect pour la mémoire de son père?.... Y comprenez-vous quelque chose?

—Il y a un genre de poésie qui déplaît aux hommes d'un âge mûr par les qualités mêmes qui charment les jeunes gens. Chaque génération, en effet, a une jeunesse douée d'une originalité propre, et une poésie particulière qui reflète cette originalité.»

Ici Georges commençait à se lancer dans la métaphysique, et dans la métaphysique allemande; mais, voyant la figure de son oncle prendre une expression qui ne peut se comparer qu'à celle d'un homme qui craint une longue et douloureuse opération, il se hâta par humanité de lui épargner ce supplice.

« Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous ennuyer en ce moment.

— Merci, dit le colonel, dont le front s'éclaircit.

— Mais vous voulez bien me prêter ce livre? Je vais aller tout à l'heure chez lady Montfort, et je m'amuserai à le lire en chemin.

— Très-volontiers; je vous permets de le garder jusqu'à la saison prochaine; mais, à ce moment, vous me le rendrez, pour que je puisse l'avoir sur ma table lorsque Frank Vance viendra déjeuner avec moi. Le poëte était son beau-frère, et bien que, pour cette raison, Frank n'aime ni les poëtes ni la poésie, cependant, la dernière fois qu'il déjeuna ici, je sentis, à la pression de sa main, lorsqu'il me quitta, qu'il était heureux de cette marque de respect pour tout ce qui reste de ce pauvre Arthur Branthwaite.... Ainsi, vous allez chez lady Montfort! Demandez-lui donc pourquoi elle a rompu avec moi.

— Mon cher oncle, vous savez quelle vie retirée elle mène à présent; mais elle m'a chargé de vous assurer de son inaltérable amitié pour vous. Et, lorsque sa santé sera un peu remise, lorsque son esprit commencera à retrouver son équilibre, elle sera heureuse, je n'en doute pas, que vous lui fournissiez l'occasion de vous en donner l'assurance de sa propre bouche.

Le colonel Morley. Est-il possible que sa santé et son humeur aient été affectées à ce point par le chagrin que lui a causé la perte de cette connaissance éloignée que la loi appelait son mari?

Georges. Elle est très-loin d'être bien, et son humeur a été certainement altérée d'une manière sensible.... Et maintenant, mon oncle, j'ai une petite faveur à vous demander. Depuis que vous m'avez présenté à M. Darrell, il m'a obligeamment invité deux ou trois fois à dîner; mais ces invitations, mes fréquentes absences de Londres ne m'ont pas permis de les accepter. Je voudrais l'aller voir; mais, comme je suis un peu honteux de ne l'avoir pas fait plus tôt, je vous prie de m'accompagner chez lui. Un mot aimable de vous m'évitera de retomber dans mon bégayement, car je bégaye toujours quand j'ai besoin de faire des excuses.

— Darrell a quitté Londres, répondit le colonel avec brusquerie; vous avez perdu une occasion qui ne se représentera jamais. Quel charmant compagnon! quelle mâle intelligence! et, avec cela, quel caractère aimable! Ah! je ne retrouverai jamais un pareil ami! »

Et, pour la première fois depuis trente ans, une larme roula dans les yeux d'Alban Morley.

Georges. Et quand a-t-il quitté Londres?

Le colonel Morley. Il y a trois jours.

Georges. Il y a trois jours! Et il s'est remis à voyager à l'étranger?

Le colonel Morley. Non, il est retourné dans son ermitage. Ah! Georges, quelle lettre j'ai reçue de lui!... Vous savez que pendant de longues années il a vécu loin du monde: eh bien! lorsque, cette année, il reparut dans la société, lui et moi nous devînmes plus intimes que nous ne l'avions jamais été depuis notre sortie d'Eton; car, bien que nous vécussions tous deux dans la même capitale, il était trop occupé pour fréquenter beaucoup un oisif comme moi. Mais, juste au moment où je rattachais ce qui me reste de vie à la brillante existence de Darrell, le voilà qui m'échappe encore une fois; il quitte de nouveau la société de Londres, et il m'annonce qu'il n'y rentrera jamais.

Georges. J'ai appris cependant qu'il se proposait de reprendre sa vie parlementaire, et, de plus, qu'il était à la veille de contracter un second mariage avec Honoria Vipont.

Le colonel Morley. Pur bavardage que tout cela! Ce n'est

pas vrai, non, il ne se remariera jamais. Il y a trois jours, je regardais son mariage comme une chose certaine; j'espérais trouver dans sa maison un nid pour ma vieillesse. Je me disais : le meilleur fauteuil de son salon sera pour moi ; chaque jour, mon journal m'offrira un nouvel intérêt lorsque je le verrai exalter le nom et reproduire les discours de Darrell. Comme j'entrerai la tête haute au club de White, où je serai sûr d'entendre parler de mon ami! Pour préserver ma sèche et aride expérience de la rouille de la misanthropie, j'aurai devant les yeux le spectacle du bonheur de sa vie domestique ; je vanterai au mari les vertus de sa jeune femme, et l'exhorterai à l'indulgence; d'un autre côté, je ferai admirer à la femme le grand esprit, la sensibilité exquise de son mari ; je le lui représenterai comme ayant droit à son respect et à sa tendresse. C'est ainsi que j'espérais rendre plus agréable l'intérieur où je songeais à m'établir; les enfants de Darrell eussent été les miens, j'aurais sermonné les garçons, gâté les filles!... Ne soyez point jaloux, Georges; j'aime votre femme, j'aime vos petits enfants, et vous aurez tout ce que je puis vous laisser ; mais, pour un vieux célibataire qui voudrait rester jeune jusqu'à la fin, il n'y a pas de place aussi délicieuse que le foyer d'un vieil ami d'enfance ; malheureusement, un souffle a renversé mon château de cartes... Ne me parlez plus de cela, c'est un sujet pénible. Vous avez rencontré Lionel Haughton ici, la dernière fois que vous êtes venu : vous plaît-il ?

Georges. Beaucoup.

Le colonel Morley. Eh bien! alors, puisque vous ne pouvez aller chez Darrell, allez chez son cousin.

Georges. *avec animation.* C'est justement ce que j'avais l'intention de faire. Quelle est son adresse?

Le colonel Morley. Tenez, voici sa carte; il est venu ici hier soir, pour s'informer si je savais où Darrell était allé; mais ce n'est que ce matin que j'ai su que mon ami avait quitté Londres pour tout de bon. Vous trouverez Lionel chez lui, car je lui ai écrit que j'irais le voir; mais réellement je n'y suis pas disposé maintenant. Dites-lui de ma part que M. Darrell ne retournera pas à Carlton-Gardens cette saison, et qu'il est allé à Fawley. Pour le moment, il n'a pas besoin d'en savoir davantage... Vous comprenez!... Et maintenant, mon cher Georges, au revoir! »



CHAPITRE XX.

Chaque génération a ses règles de critique particnlières, en poésie, de même qu'en politique, en matière de finances et dans toutes les autres questions sur lesquelles le goût change sans cesse, ce qui n'empêche pas de les considérer comme résolues et définitivement établies.

Georges, réfléchissant en chemin à tout ce que son oncle venait de lui dire au sujet de Darrell, se rendit chez Lionel. Le jeune homme le reçut avec une cordialité bien naturelle de la part du cousin de Darrell vis-à-vis du neveu du colonel Morley, mais une cordialité tempérée par le respect qu'il devait à la profession comme au talent de l'éloquent prédicateur.

Lionel fut visiblement affecté en apprenant que Darrell était retourné dans la sombre solitude de Fawley, et il parla de son bienfaiteur avec tant de sollicitude, d'élan, d'affection, de sincérité, que Georges, emporté par sa sympathie, abonda chaleureusement dans le même sens.

« Je conçois très-bien, dit-il, votre affection pour M. Darrell. Bien que je l'aie peu vu dans mon enfance, je me souviens encore de la forte impression qu'il fit sur moi à cette époque. Il était alors dans tout l'éclat de sa gloire et il n'avait que quelques moments à donner à un garçon comme moi; mais le son de sa voix et le feu de son regard me renvoyaient toujours au collége, rêvant de gloire et ambitieux de couronnes. Une fois, je passai une partie de mes vacances de Pâques chez lui, à Londres; il me fit inviter par son fils, qui était mon condisciple...

Lionnel. Vous connaissiez son fils?... Comment M. Darrell supporta-t-il sa perte?

Georges. Dieu cache souvent un effet de sa miséricorde sous ce qui paraît à l'homme un châtiment terrible. Il aurait fallu que cet enfant changeât toute sa nature pour que sa vie ne causât pas à un père comme M. Darrell plus d'amertume que sa mort.

Lionel. Vous me surprenez; M. Darrell parlait de lui comme d'un enfant de grandes espérances.

Georges. Il avait cette espèce d'énergie qui semble à un père un gage d'avenir, et qui était de nature à tromper les gens plus âgés que lui. C'était un beau garçon, aux yeux vifs, à la parole hardie, et qui avait pour son père juste assez de

respect pour dissimuler devant lui ses défauts les plus saillants.

Lionel. Quels étaient ces défauts?

Georges. Une arrogance opiniâtre, une cruauté impitoyable. Il avait un orgueil dont eût rougi celui de Darrell, l'orgueil de la richesse. Je me souviens que son père me disait en souriant : « Je ne veux pas que mon fils éprouve les mortifications et le chagrin que j'éprouvais à chaque instant au collége, avec mes habits rapiécés et mes poches vides. » Et c'est ainsi que, par une tendresse mal entendue, M. Darrell se précipita dans l'extrême opposé. Le fils était fier, non pas de la renommée, mais des écus de son père. Avec cela, il n'était ni généreux, ni précisément prodigue; mais il voyait dans l'argent une puissance, une puissance qui lui permettait d'insulter un égal ou d'acheter un esclave; en un mot, on l'avait surnommé, au collége, « sir Giles Overreach[1]. » Sa mort fut le résultat de l'étrange passion qui le poussait à tourmenter les autres. Il avait un petit camarade qui ne savait pas nager et qui avait une peur extrême de l'eau. Un jour, il s'efforçait de l'entraîner dans la Tamise, là où il n'avait pas pied, lorsqu'une crampe le saisit et il se noya. Oui, quand je pense à ce qu'eût été cet enfant devenu homme, s'il eût hérité de la fortune et aussi du rang et des titres de son père (car Darrell n'eût pas manqué d'en acquérir et de les lui léguer s'il fût resté dans la vie publique, et il y fût resté peut-être si son fils eût vécu), je le répète, les afflictions qui frappent l'homme sont souvent un effet de la miséricode divine! »

Lionel ne revenait point de ce qu'il entendait. Georges continua :

« Que j'aurais voulu pouvoir parler aussi franchement à M. Darrell lui-même! Un fait qui nous frappe constamment dans le monde, c'est qu'il n'y a pas d'erreur qui nous égare autant qu'une moitié de vérité détachée de l'autre moitié, et là où cette erreur est la plus commune, c'est lorsque l'homme l'applique à l'appréciation de quelque événement survenu dans sa propre vie, et qu'il sépare le malheur de la consolation.

Lionel. C'est vrai; mais qui aurait le courage de dire à un père en deuil que le fils qu'il pleure était indigne de lui?

Georges. Hélas! mon jeune ami, le prédicateur doit quelquefois endurcir son propre cœur, s'il veut aller droit au cœur d'un autre. Mais je ne suis pas sûr que M. Darrell aurait eu besoin qu'on lui donnât cette cruelle marque d'intérêt. Je crois qu'avec son intelligence si nette, il avait dû deviner quelques indices de la nature de son fils, et que cela lui permit de supporter sa perte avec courage; de fait il la supporta avec fermeté. Mais maintenant, monsieur Haughton, si vous avez le

[1]. Titre et personnage d'une comédie de Massinger.

reste de la journée à vous, je vais vous faire sans façon une proposition pour en disposer. Une dame qui a connu M. Darrell, lorsqu'elle était fort jeune, a un vif désir de faire votre connaissance. Elle demeure sur les bords de la Tamise, un peu au-dessus de Twickenham. J'ai promis d'aller la voir ce soir. Voulez-vous que nous dînions ensemble à Richmond? Après le dîner nous irons en canot à sa villa. »

Lionel accepta aussitôt, et se préoccupa si peu de la dame, qu'il ne s'enquit même pas de son nom. Il était charmé d'avoir un compagnon avec qui il pût causer de Darrell. Il demanda quelques instants pour écrire un mot à Fawley, et, en l'attendant, Georges tira de sa poche les poésies d'Arthur Branthwaite et se remit à lire. Lorsque Lionel eut cacheté sa lettre, Georges lui tendit le livre en disant :

« Tenez, voici des poésies remarquables du beau-frère d'un artiste distingué que vous connaissez, Frank Vance.

— Frank Vance! C'est vrai, il avait un beau-frère poëte. J'admire passionnément Frank et, bien qu'il affecte de se moquer de la poésie, son souvenir est tellement lié dans mon esprit à des images poétiques, que je suis prévenu d'avance, en dépit de lui-même, en faveur de tout ce qui le rattache à la poésie.

— Dites-moi donc alors, dit Georges en montrant du doigt un passage dans le volume, ce que vous pensez de ces vers. Mon bon oncle appellerait cela du jargon. Je ne suis pas sûr de pouvoir l'expliquer; mais, lorsque j'avais votre âge, je crois que j'y serais parvenu. Qu'en dites-vous? »

Lionel lut le passage et s'écria :

« Ravissant, en vérité! rien n'est plus clair. Ces vers expriment précisément un sentiment que je n'ai jamais pu m'expliquer en moi.

— C'est bien cela, dit Georges en riant. La jeunesse a des sentiments qu'elle ne peut expliquer, et ces sentiments sont exprimés dans une forme de poésie que les hommes d'un âge mûr ne comprennent pas. Il est bien vrai que la grande poésie intéresse également tous les âges, mais il y a dans le monde une poésie qui n'est pas de l'ordre le plus sublime, qui n'aspire ni à la durée, ni à l'universalité, et qui suit pourtant tous les changements, toutes les ondulations de l'âme humaine, semblable à ces jolis cadrans solaires formés par les fleurs qui naissent, s'épanouissent et se fanent en marquant les heures du jour. »

Lionel, sans écouter la critique de Georges, continuait à lire, et s'écriait de temps à autre :

« Que c'est ravissant! que c'est vrai! »

CHAPITRE XXI.

Dans la vie, comme dans l'art, le beau se meut par courbes.

Ils ont fini de dîner. Georges Morley prend les rames et le canot glisse sur les flots, que dorent les rayons du soleil couchant. Noble fleuve, toi qui fournis à nos romanciers des légendes aussi sombres que celles qui naissent sur les rivages arrosés par l'Hydaspe, ou aussi suaves que celles que le Céphise mêle aux concerts du rossignol et aux parfums de la violette, quel vrai poëte anglais pourrait prononcer ton nom, ô Tamise, sans te saluer d'un chant mélodieux! Quel est l'enfant qui, ayant joué, dans les longues soirées d'été, sur tes rives verdoyantes, ne se rappelle ces heureux instants comme les plus beaux de sa vie?

Lionel était penché en silence sur le bord du canot, et son esprit se reportait à la promenade qu'il avait faite sur ce même fleuve aux flots si purs, cinq ans auparavant. Que de choses s'étaient passées pour lui dans l'espace de ces cinq années! Aujourd'hui que la richesse l'a comblé de ses faveurs, et qu'il a en main tout ce qu'il faut pour devenir célèbre, combien il lui paraît loin de lui ce jour où, adolescent, il s'écriait en soupirant : « Fortune, gloire, vous ne serez jamais pour moi qu'un vain rêve! » Et combien elle lui semblait plus éloignée encore dans le passé, cette image qui, la première, avait fait naître en lui un sentiment rêveur, cette image que le moins tendre d'entre nous n'oublie jamais, même sur le déclin de sa vie. Les passions nous ravagent, puis s'éteignent, et lorsque leurs orages se sont apaisés, sur le bord même de la tombe, nous regardons en arrière, et nous voyons briller comme un soleil ce doux visage de femme, quand ce ne serait que celui d'une enfant, qui nous a fait sentir vaguement, pour la première fois, le charme qu'a pour nous la présence d'un être humain, et le vide que produit dans nos cœurs un sourire qui nous fuit. Combien d'entre nous, dans la ruine de leurs espérances, pourraient se rappeler une Béatrice qu'ils ont vue, comme le poëte florentin, enfant innocente sur la terre, esprit glorifié dans les cieux! Oui, Laure était un être imaginaire, mais Béatrice a réellement existé!

La voix de Georges interrompit désagréablement la rêverie de Lionel.

« Nous approchons, lui dit-il, de notre destination, et vous

ne m'avez pas même demandé le nom de la dame à laquelle vous allez présenter vos hommages : c'est lady Montfort, la veuve du dernier marquis. Sans doute vous avez entendu parler d'elle à M. Darrell?

— Jamais à M. Darrell, mais souvent au colonel Morley, et, dans le monde, on me l'a citée comme la plus belle femme peut-être de l'Angleterre, mais aussi comme la plus hautaine.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'elle à M. Darrell! C'est étrange, en vérité, dit Georges Morley, en s'attachant aux premiers mots de Lionel, sans faire attention au commentaire dont il les avait accompagnés. Elle était chez lui comme une enfant de la maison et partageait l'éducation de sa fille.

— C'est peut-être pour cette raison même qu'il évite de prononcer son nom. Je ne l'ai jamais entendu qu'une fois faire allusion à sa fille, et je ne puis m'en étonner, s'il est vrai, ainsi que me l'ont dit des personnes qui paraissent fort peu au courant des détails, qu'avant même d'être entrée dans le monde, elle s'enfuit de chez son père avec un aventurier de bas étage, un M. Hammond, et qu'elle mourut à l'étranger la première année de ce malheureux mariage.

— Oui, cette histoire est exacte, et, comme vous le supposez, elle explique pourquoi Darrell évite de parler d'une personne dont le nom lui rappelle celui de sa fille; et cependant vous ne sauriez trouver un sujet de conversation plus agréable pour lady Montfort que de lui faire l'éloge de l'homme qui a préservé sa mère du dénûment, et à qui elle doit elle-même les talents et l'instruction qui ont fait sa principale consolation.

— Sa principale consolation! N'était-elle donc pas heureuse avec lord Montfort? Quelle sorte d'homme était-ce?

— C'est à lord Montfort que je dois le bénéfice que j'occupe, et je ne veux voir en lui que les bonnes qualités de mon bienfaiteur. Si lady Montfort ne fut pas heureuse avec lui, je dois dire, pour leur rendre justice à tous deux, qu'elle ne se plaignit jamais, mais il y a dans le caractère de lady Montfort beaucoup de choses qu'apparemment le marquis ne sut pas apprécier. En tout cas, il y avait entre eux peu de sympathie, et ce qu'on prenait chez lady Montfort pour de la hauteur n'était peut-être que cette dignité avec laquelle une femme d'une nature supérieure réprime la pitié qui l'abaisserait et l'admiration qui la souillerait..., cette dignité avec laquelle elle défend sa beauté et protége le nom de son époux. Nous voici arrivés. Voulez-vous rester ici quelques moments, pendant que je vais préparer lady Montfort à votre visite? »

Georges sauta à terre, et Lionel l'attendit à l'ombre de grands

saules qui plongeaient leurs feuilles dans l'eau. En regardant à travers les interstices du feuillage, il aperçut à l'extrémité d'une vaste pelouse, à un endroit du rivage où le flot venait se briser en ligne oblique, un simple berceau de chèvrefeuille pareil à celui sous lequel, cinq ans auparavaut, un soir d'été, il avait contemplé les étoiles qui brillaient au firmament. A travers le treillage et les fleurs entr'ouvertes du chèvrefeuille qui grimpait sur le treillage du berceau, Lionel aperçut à l'intérieur une femme, vêtue d'une robe blanche, aux mouvements lents et gracieux. Quelle est cette femme qui arrose les fleurs? Tantôt elle s'arrête, tantôt Lionel la revoit aller et venir, puis tout à coup elle disparaît. Est-elle sortie du berceau? Est-ce lady Montfort? Cependant Georges Morley, en quittant Lionel, ne s'était pas dirigé de ce côté.

CHAPITRE XXII.

Une scène paisible. — Un cœur agité.

Non loin du bouquet de saules qui cachait Lionel, mais assez loin pour que de là on ne fût ni entendu, ni vu, Georges Morley découvrit lady Montfort assise et seule. L'endroit où elle se trouvait aurait pu convenir à Milton pour y placer son héroïne dans *Comus*[1]. C'était une pelouse circulaire, entourée de toutes parts (sauf d'un côté par où l'on apercevait les eaux limpides du fleuve) de bosquets d'orangers et de buissons au vert feuillage. Des chênes et des châtaigniers s'élevaient dans le fond et dominaient toute cette scène. Des caisses de fleurs étagées sur des gradins de gazon, un petit jet d'eau s'élançant d'un bassin bordé de nénuphars blancs, des livres et tous les accessoires de gracieux ouvrages de femme posés sur une table rustique, donnaient à ce lieu enchanté l'air d'un appartement et révélaient cette passion profonde pour la vie en plein air qui respire dans nos vieux poëtes nationaux, depuis Chaucer jusqu'au jour où les ménestrels, transformés en beaux esprits, se réunissant au café de White, la matinale alouette ne vint plus souhaiter aux bardes « le bonjour, du sommet de la tour qui se perd dans les cieux. » Mais depuis longtemps heureusement nous sommes revenus à cette vraie poésie anglaise qui se plaît au murmure des eaux et au gazouillement des oiseaux, et de même que la poésie la plus fraîche est celle qui

1. Drame-féerie.

s'inspire de la vie champêtre, de même le signe le plus sûr de cette noblesse d'âme qui puise ses distractions les plus pures aux sources les plus innocentes, c'est, à mon avis, ce goût enfantin pour la vie en plein air. Que la fortune vous ait fait naître dans un palais ou dans une chaumière, aimez à vivre au milieu des scènes de la nature. Quand vous ne posséderiez que l'espace de terrain que vous foulez aux pieds, levez les yeux. N'est-ce rien que de voir le ciel former comme un toit au-dessus de votre tête?

Caroline Montfort (laissons de côté ses titres) est changée depuis la dernière fois que nous l'avons vue. Sa beauté n'a pas diminué, mais si elle a gagné d'un côté, elle a perdu de l'autre; elle est moins imposante, mais elle touche davantage. Caroline est encore en grand deuil, ses vêtements noirs jettent sur ses joues une teinte plus pâle. Ses yeux, plus enfoncés dans leur orbite, paraissent plus grands et plus doux. Ses traits portent cette expression de fatigue qui accompagne une santé affaiblie ou succède à des luttes et à des agitations morales; mais l'air de froideur ou d'orgueil qu'on reprochait à Caroline au temps de son mariage, a disparu, comme si, depuis qu'elle était veuve, c'eût été un masque inutile; dans sa physionomie, dans son maintien, qui autrefois était empreint d'une majesté si tranquille, régnait je ne sais quelle expression d'humilité. En apercevant son cousin, elle se leva avec empressement pour aller au-devant de lui, mais un tremblement nerveux s'empara d'elle, une vive rougeur colora ses joues, ses lèvres tremblèrent, et il y eut une legère altération dans sa voix lorsqu'elle dit à Georges :

« Eh bien! quelles nouvelles?

— M. Darrell n'est pas à Londres, il est parti pour Fawley, il y a trois jours. Je tiens le fait de mon oncle à qui il a écrit, et que son départ a contrarié et affligé.

— Il y a trois jours. Ce doit être lui, alors. Je ne m'étais pas trompée, murmura Caroline, en promenant autour d'elle des yeux égarés.

— Il n'y a rien de vrai dans le bruit qu'on a fait courir de son mariage avec Honoria Vipont. Mon oncle pense qu'il ne se remariera jamais et suppose qu'il a repris sa vie solitaire à Fawley, avec la résolution de ne la plus quitter. »

Lady Montfort écoutait en silence, la tête penchée au-dessus de la fontaine, et effeuillant dans le bassin une rose qu'elle avait cueillie d'un air rêveur pendant que Georges lui parlait.

« Je me suis donc acquitté de ma commission, reprit Georges Morley. M. Darrell vit encore et, selon toute apparence, il est en bonne santé. Ce n'est donc pas son ombre qui vous est apparue là-bas dans le fourré. Mais j'ai fait plus encore. J'ai été au devant du désir que vous m'avez exprimé de faire la

connaissance du jeune Haughton, et le motif qui vous avait fait ajourner la réalisation de ce désir n'existant plus depuis le départ de M. Darrell, j'ai pris la liberté d'amener avec moi ce jeune homme. Il est là-bas dans le canot. Voulez-vous le recevoir? ou.... Mais, ma chère cousine, vous paraissez bien souffrante aujourd'hui! Qu'avez-vous? Oh! je puis trouver aisément une excuse pour vous auprès d'Haughton. Je cours à lui et....

— Non, Georges, non. Je suis aussi bien que d'habitude. Je veux voir M. Haughton. Tout ce que j'ai entendu dire de lui, et tout ce que vous m'en avez dit vous-même, m'intéresse infiniment en sa faveur, et puis.... »

Elle ne finit pas sa phrase, mais, dominée par quelque autre pensée, elle demanda :

« N'avez-vous pas de nouvelles de l'ami qui nous manque?

— Aucune jusqu'à présent; mais, dans quelques jours, je recommencerai mes recherches. Ainsi, maintenant je puis aller chercher Haughton.

— Allez, et quand vous me l'aurez présenté, Georges, vous irez rejoindre cette chère enfant qui vous attend là-bas avec anxiété. Elle est dans le nouveau berceau ou près de là : c'est son endroit favori. Il faut soutenir son courage et lui rendre l'espérance. Vous ne vous imaginez pas avec quelle impatience elle attend vos visites, et comme elle est reconnaissante de vos recherches. »

Georges secoua la tête d'un air de découragement et répondit brièvement :

« Mes recherches ne m'ont pas donné jusqu'à présent de droit à sa reconnaissance. » Puis il se dirigea rapidement du côté de Lionel.

CHAPITRE XXIII.

Quelque chose qui n'a pas encore été dit sur un sujet bien vieux pourtant.

Bien que Lionel s'attendît à voir dans lady Monfort une fort belle personne, sa physionomie le frappa de surprise. Si préparé que l'on soit par une description flatteuse, cela ne diminue pas l'effet que la première vue d'une femme comme elle produit sur un esprit auquel l'éducation du goût a donné une perception exacte et prompte de la beauté. Qu'il s'agisse d'une œuvre d'art, d'une scène de la nature, ou, ce qui est le plus

rare, d'une figure humaine, la beauté que nous n'avons pas encore vue nous frappe d'un secret plaisir, comme un rayon subit de lumière, et c'est un plaisir qui élève l'âme. L'imagination se sent plus riche en contemplant un nouvel idéal de perfection, car non-seulement la vraie beauté est complétement originale, sans prototype, mais encore son influence immédiate est toute spirituelle. Cela peut sembler étrange (et je soumets l'exactitude de mon assertion au jugement de tout artiste qui sait observer), mais la première vue d'une beauté parfaite refoule et comprime, au lieu de les flatter, les instincts grossiers de notre nature qui altéreraient la pureté de notre admiration. Regardez bien : il y a toujours quelque chose de vulgaire dans la beauté qui excite la convoitise de l'homme sensuel, dès qu'il l'aperçoit. Dans la plus noble incarnation de l'idée abstraite qui se retrouve au fond de toutes nos notions du bien moral et de la pureté céleste, alors même que le cœur s'éprend à la première vue, l'amour a en soi quelque chose de ce respect qu'inspiraient, comme l'a dit un ancien, les charmes de la vertu, si nous pouvions la voir de nos propres yeux, et l'attachement purement humain ne commence que lorsque l'habitude a dissipé cette première impression de tendre respect. Je crois que c'est à cette faculté qu'a la beauté d'exalter et de spiritualiser que tous les poëtes, tous les écrivains qui veulent poétiser les réalités de la vie rendent hommage, sans le savoir, lorsqu'ils élèvent si haut l'objet qui, dépouillé de cet attribut sublime, ne serait qu'une idole d'argile peinte de couleurs artificielles. Si, depuis le poëme épique jusqu'au roman le plus vulgaire, l'héroïne sur laquelle notre intérêt se concentre est souvent plus qu'un nom, si elle est un symbole qui représente l'idéale beauté; si nous-mêmes, quelque insensibles que nous soyons dans la vie ordinaire à de beaux visages, nous sentons que, dans les arts du moins, l'imagination a besoin d'une image du beau : c'est parce que dans le fond de nos cœurs il y a un sentiment qui relie l'idéal de la beauté à ce qui est au-dessus des sens. Voulez-vous, par exemple, vous former une vague idée de la forme qu'a revêtue une âme immatérielle, délivrée des liens du corps? Vous la représenterez-vous sous les traits d'une hideuse sorcière? Ne chercherez-vous pas, au contraire, dans vos souvenirs, n'imaginerez-vous pas toutes les formes les plus belles pour en revêtir cette image sacrée? Eh bien! lecteur, conçois par la pensée la grâce la plus séduisante, et tu auras connu lady Montfort. Vois-tu maintenant pourquoi les poëtes sont si excusables d'assigner un rang si élevé à la beauté? Vois-tu maintenant comment ce mystérieux archétype prend son essor au plus haut des cieux, au-dessus du royaume des sens? Si tu n'avais en toi l'idée de la beauté, sous quelle forme pourrais-tu concevoir une âme dont le ciel est la demeure?

CHAPITRE XXIV.

Les surprises agréables sont les revenants-bons de la jeunesse.

Si la physionomie de lady Montfort frappa Lionel de surprise, il fut plus étonné encore de la bienveillance de son accueil, bienveillance qui donnait à ses regards, à ses manières, à son organe, un attrait enchanteur. Et, en effet, lady Montfort sembla l'accueillir, non pas comme une simple connaissance due au hasard, mais comme un parent qu'elle venait de retrouver. Les premières phrases qu'ils se dirent, en leur fournissant un sujet d'intérêt commun, donnèrent à la conversation un caractère de familiarité et une intimité pleine de confiance. Lionel, en effet, attribuant au souvenir qu'elle avait conservé de Guy Darrell la gracieuse réception de lady Montfort, s'était mis aussitôt à lui parler de son cousin et, au bout de quelques instants, ils se promenaient sur le gazon ou à travers les allées sinueuses du parc, développant le même thème, elle par ses questions, lui par ses réponses. Si Lionel était charmé de satisfaire la curiosité de son interlocutrice, lady Montfort était ravie de l'écouter; à mesure qu'ils causaient, ils se plaisaient de plus en plus l'un avec l'autre : lady Montfort reconnaissait en Lionel, à tout ce qu'il lui disait, un cœur jeune, romanesque, affectueux, plein de reconnaissance; de son côté, Lionel sentait instinctivement que lady Montfort partageait son enthousiasme, et il était heureux de se trouver avec une personne qui avait connu Guy Darrell aux jours de sa vie active, avant qu'il se fût arrêté dans sa carrière, avec une personne qui, dans son enfance, avait égayé de son sourire le foyer du grand homme avant que l'enfance et le sourire l'eussent quitté pour jamais.

Au milieu de cette conversation, Lionel apercevait de temps à autre, au détour des allées, Georges Morley, qui se promenait aussi à quelque distance, avec une autre femme, et chaque fois un sentiment étrange d'inquiète curiosité traversait son esprit et détournait même sa pensée de Darrell. Qui pouvait être avec Georges? Etait-ce une parente de lady Montfort? Cette femme n'était pas en deuil; sa taille paraissait légère et souple, comme celle d'une jeune fille. La voici qui passe près des acacias; elle se tient un peu en arrière de Georges, son ombre se détache de celle de son compagnon, mais l'obscurité qui s'épaissit empêche de distinguer ses traits. Puis elle disparaît et se perd au milieu des lauriers-roses.

Lionel et lady Montfort arrivèrent devant les fenêtres de la maison. Cette maison n'était pas grande et ne répondait pas au rang de lady Montfort, mais elle était commode et n'avait aucune prétention à la beauté architecturale. Elle était bâtie en briques rouges et noires et datait d'un siècle et demi au moins. Elle n'avait rien de régulier dans son plan; ici elle s'avançait en saillie, là elle formait un enfoncement de manière à produire ces jeux de lumière et d'ombre qui prêtent un certain charme pittoresque aux bâtiments les plus simples, charme auquel l'architecture gothique doit la moitié de sa beauté. Dans les angles et entre les fenêtres grimpaient des jasmins, des roses, du chèvrefeuille, du lierre. En voyant cette maison, on se disait qu'on devait y être tout à fait chez soi, à la différence de Montfort-Court, d'où l'étiquette royale bannissait la simplicité et le charme de l'intérieur. L'une des croisées, par laquelle on descendait dans le parc, au moyen d'un petit escalier tournant, était ouverte. Des lumières venaient d'être apportées dans la chambre; lady Montfort monta l'escalier et Lionel la suivit. Dans un coin de l'appartement, on voyait une harpe non loin de là, le piano et le casier à musique; sur une table, des pinceaux, des crayons. tout ce qu'il faut pour dessiner, avec une aquarelle à moitié finie.

« C'est notre chambre de travail, dit lady Montfort avec un aimable et gai sourire, et cependant Lionel put voir des larmes dans ses yeux. Oui, c'est ma chambre et celle de ma chère élève. Cette harpe lui appartient. Aime-t-il toujours la musique?... C'est de M. Darrell que je parle.

— Oui.... La musique lui déplaît au milieu de la foule, mais il passe des heures entières à entendre Fairthorn jouer de la flûte. Vous vous souvenez de M. Fairthorn?

— Parfaitement, répondit lady Montfort avec douceur. Alors M. Darrell aime toujours la musique de son ami? »

Ici Lionel poussa une exclamation qui exprimait plus que de la surprise. Il s'était mis à examiner l'aquarelle, qui représentait une auberge rustique, un berceau de chèvrefeuille, et une rivière avec un canot attaché sur le bord. L'ouvrage venait d'être commencé.

« Je connais ce site, s'écria-t-il : est-ce vous qui avez fait cette esquisse, mylady?

— Moi? non, c'est elle, mon élève, ma fille adoptive. »

Les yeux de Lionel se fixèrent sur ceux de lady Montfort avec un sentiment d'ardente curiosité; ils lui adressaient cette question, que ces lèvres n'osaient faire : « Votre fille adoptive? Qui est-elle? » Et, comme pour répondre à cette question muette, lady Montfort dit à Lionel;

« Attendez ici un moment; je vais la chercher. »

Elle quitta Lionel, descendit dans le parc et rejoignit Georges Morley et sa compagne; elle prit le premier à part, lui dit

quelques mots tout bas, puis, passant son bras sous celui de la dernière, elle la ramena dans la chambre. Pendant ce temps, Georges resta dans le parc, se jeta sur un banc et contempla les étoiles qui se multipliaient au firmament, où elles ne se montraient toutefois qu'une à une.

CHAPITRE XXV.

Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone.... [1].

HORACE.

Lionel attendait debout au milieu de la chambre, et lorsque les deux femmes entrèrent, leurs figures se dessinèrent dans un milieu de lumières. Grand Dieu! la plus jeune, c'est elle! c'est elle! celle qu'il avait perdue depuis si longtemps, mais dont le souvenir était resté gravé dans son cœur. Par un mouvement instinctif, Lionel s'élança vers Sophie en ouvrant les bras, comme si plusieurs années ne s'étaient pas écoulées, depuis le jour où il l'avait vue petite fille et où, presque écolier lui-même, il l'avait souhaitée pour sœur. Puis il s'arrêta subitement et laissa retomber ses bras, rougissant, confus, interdit.

« Quoi! c'est elle! aujourd'hui si élégante; l'élève de la grande dame, sa fille adoptive! c'est elle, la pauvre Sophie, la comédienne ambulante. Non, non, impossible! »

La jeune fille qui, en entrant, tenait les yeux baissés, les lève à son tour et les fixe sur Lionel. Elle fait aussi un mouvement, mais pour reculer; elle presse ses bras sur sa poitrine et s'arrête comme Lionel, rougissante, confuse, interdite.

« Oui, dit Caroline Montfort, attirant Sophie sur son cœur, oui, pardonnez-moi tous deux cette surprise. Monsieur Haughton, la voilà devant vous, l'orgueil de ceux qui la chérissent, cette Sophie qui....

— Sophie! s'écria Lionel en s'avançant; c'est donc vrai! Oh! je savais bien que vous n'étiez pas la petite-fille d'un comédien ambulant.

— Oui, je suis sa petite-fille, répondit Sophie avec vivacité; je suis sa petite-fille et je suis aussi fière de l'être que je l'étais alors.

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi; je voulais dire que lui

1. Mets à profit chacun des jours que le Ciel te donnera.

aussi n'était pas ce qu'il paraissait. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? » ajouta Lionel en lui tendant la main; et la main de Sophie pressa la sienne en signe de pardon. « Mais vit-il encore? Se porte-t-il bien? Est-il ici? » demanda Lionel.

A ces questions, Sophie fondit en larmes. Lady Montfort fit signe à Lionel de les laisser et de descendre dans le parc. Lionel obéit à regret, et comme en proie à un vertige, il sortit, tandis que la grande dame, dont une heure ou deux auparavant il ne connaissait que les titres et le rang, la grande dame qu'on lui disait si fière, si hautaine, entourait de ses bras et couvrait de baisers la petite-fille du vagabond.

Quelques minutes après, lady Montfort le rejoignit dans le parc.

« Vous avez touché, sans le savoir, dit-elle, à ce qui fait le chagrin le plus vif de cette pauvre enfant. Son grand-père, qu'elle idolâtre, a disparu. Je vous parlerai de cela plus tard, et, si vous le voulez, vous prendrez part à nos consultations. Mais.... » Elle s'arrêta, contempla la figure ouverte, loyale et noble du jeune homme, cette figure sur laquelle se lisaient tous les sentiments d'un cœur honnête et d'un caractère décidé, et posant légèrement sa main sur son épaule, elle reprit d'une voix hésitante : « Mais je tremble comme une coupable en vous parlant d'une condition que je dois vous imposer cependant, si vos visites ici doivent se renouveler, si nous devons vivre ici sur un pied d'intimité; si cette condition vous paraît trop rigoureuse, ne venez plus, nous ne pouvons avoir confiance l'un dans l'autre.

— Ah! lady Montfort, imposez-moi n'importe quelle condition : je m'y soumets d'avance.

— Non, pas d'avance. Cette condition, la voici : promettez-moi un secret inviolable. Vous ne parlerez à personne de vos visites ici; vous ne direz à personne que vous m'avez été présenté, que vous avez découvert dans ma fille adoptive la petite-fille du comédien ambulant.

— Pas même à M. Darrell?

— A lui moins qu'à tout autre; mais je me hâte d'ajouter que c'est dans l'intérêt de M. Darrell que j'insiste sur votre discrétion, et j'espère que nous n'aurons pas à garder ce secret bien longtemps encore.

— Dans l'intérêt de M. Darrell?

— Oui, dans l'intérêt de son bonheur, s'écria lady Montfort en joignant les mains. Ma dette envers lui est encore plus considérable que la vôtre, et c'est pour en payer une partie que je fais appel à votre concours. Avez-vous confiance en moi?

— Une confiance absolue. »

A partir de cette soirée, Lionel Haughton devint l'un des visiteurs assidus de cette maison.

Deux ou trois jours après, le colonel Morley quitta l'Angleterre pour se rendre aux eaux d'une ville d'Allemagne, où il allait chaque année retremper ses forces, et son départ épargna à Lionel l'embarras de répondre à des questions que ce pénétrant observateur n'eût pas manqué de lui adresser. Londres était alors complétement désert. Lionel trouva un logement tranquille dans le voisinage de Twickenham. Lorsque après avoir longé la petite avenue ombragée, il poussait le guichet pour entrer dans ce parc tout de gazon et de fleurs, il éprouvait ce que dut éprouver ce fameux ménestrel d'Ercildoun, lorsque, ayant obtenu le privilége de pénétrer à toute heure dans le pays des Fées, il se glissait à la dérobée au pied de la colline verdoyante et murmurait les mots magiques qui ouvraient les portes d'Oberon.



LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

Un peu de feu suffit pour consumer un grand amas de blé.
(*Vieux proverbe.*)

En proie à une mélancolie plus profonde encore qu'auparavant, Guy Darrell reprit à Fawley le cours de sa vie solitaire. Il avait échoué dans son effort pour rentrer dans le monde, et il avait définitivement renoncé aux résolutions qui l'avaient porté à faire cette tentative. Il se trouvait de cinq années plus rapproché de la tombe, et la dernière espérance par laquelle il avait cherché à se rattacher à la terre était brisée sans retour!

Il était dans la nature particulière de Darrell de rapporter à la postérité tous ses actes, toutes ses pensées; à ses yeux, la gloire dans le présent était un moyen de transmettre à l'avenir le nom qu'il avait reçu du passé. Dès sa jeunesse, sacrifiant le plaisir au travail, il avait assigné à son ambition un but éloigné, afin de ne pas être distrait des applaudissements des spectateurs, et voilà que cette ambition s'arrêtait en chemin, déçue, désespérée! Darrell n'avait point d'enfant et il voyait sa race près de disparaître avec lui, cette race qu'il s'était vanté de relever dans le pays! Son génie non plus n'avait rien produit, et il songeait qu'il ne laisserait en mourant aucune œuvre pour perpétuer son nom. Par le travail, il s'était amassé une fortune considérable; par son talent, il avait conquis une brillante réputation. Mais sa réputation était aussi périssable que sa fortune. Qu'un demi-siècle passât sur sa tombe, et il ne resterait rien pour rappeler à la postérité l'habile légiste, l'orateur applaudi, rien si ce n'est... quelques traditions, quelques anecdotes, quelques mentions flatteuses dans les mémoires contemporains, tout au plus, peut-être, quelques citations de phrases éloquentes tombées de ses lèvres dans des procès oubliés, dans des débats sans intérêt, lambeaux épars d'une grande intelligence destinés à être engloutis

au bout d'un autre demi-siècle dans les profondeurs du temps [1]. Il n'avait attaché son nom à aucune loi, il n'avait point administré d'Etat, il n'avait point composé de livre! Semblable à ces figures qui, posées sur le socle d'une pendule, en décorent la boîte sans avoir aucun rapport avec le mouvement qui la fait marcher, Darrell, qui avait été un des ornements de son temps, n'avait point de part à ses travaux Eloigné de la scène, on le perdrait bientôt de vue, et il n'aurait point laissé de souvenir à l'histoire ou à la littérature de son pays. Il est des hommes qui, avec la dixième partie de ses capacités, ont le bonheur d'attacher leur nom à des ohoses qui durent; ils ont été responsables de mesures dont ils n'ont point pris l'initiative et qui exercent sur les générations une influence bonne ou mauvaise; ils ont écrit des volumes dont on retient une couple de vers, une période de prose, qui s'attache au rocher du Temps comme un coquillage survivant au déluge. Mais un orateur qui produit des effets immédiats, qui domine son auditoire à proportion qu'il vient juste à l'heure, qui, s'il prononçait comme Burke de ces discours qu'indépendamment du sujet traité on étudie et qu'on goûte encore dans le silence du cabinet, verrait, comme Burke, s'éclaircir son auditoire et échangerait les succès oratoires du moment contre une grande renommée intellectuelle dans l'avenir; un orateur parlementaire, en un mot, est, comme l'acteur au théâtre, prédestiné à un oubli complet, après avoir provoqué jadis par sa parole les plus enthousiastes applaudissements. C'est l'histoire de Waife sur son théâtre de village; après l'avoir applaudi, ceux qu'il avait amusés ne pensaient plus à lui.

Darrell ne s'aveuglait pas sur la brièveté de sa renommée. La première fois qu'il s'était retiré du monde, il s'était résigné à cette pensée, mais maintenant cette pensée l'attristait. C'est qu'alors, en effet, il caressait, sans se l'avouer, l'idée qu'il reparaîtrait un jour sur la scène, qu'il ferait quelque chose que le monde ne laisserait pas périr, et cette idée adoucissait pour lui l'aspect de cette tranquille nature qu'il ne pourrait bientôt plus contempler peut-être. Déjà il se sentait comme une feuille desséchée près de tomber de l'arbre du Temps, mais sur l'écorce de cet arbre il n'avait pas inscrit son nom!

Toujours lent à céder à de faibles regrets et cherchant toujours à combattre ses ennemis intérieurs, Darrell se dit un

1. C'est ce qui arrive pour plus d'un Pollion du barreau et du sénat. Dans cinquante ans d'ici, quels faibles vestiges aura laissés Follett dans le recueil de nos annales parlementaires! L'impression ne rendra pas la grâce et la noblesse de son élocution, son éloquence aimable et persuasive. Dans cinquante ans d ici, Plunkett lui-même, l'orateur le plus remarquable dans sa spécialité, l'orateur d'une assemblée qui contenait un Canning et un Brougham, ne sera qu'un mythe pour nos petits-enfants.

soir, tandis que la flûte de Fairthorn faisait entendre un air de romance dans cette maison vouée à la tristesse :

« Est-il donc trop tard pour employer mon esprit, encore si actif, à des travaux qui puissent durer lorsque mon corps ne sera plus que poussière et qui me fassent trouver dans la postérité l'héritier dont ma maison est privée? »

Darrell s'enferma alors avec les auteurs immortels, il médita sur le choix d'un sujet. Ses connaissances étaient immenses, son goût délicat. Quant aux expressions, elles ne pouvaient manquer d'affluer sous sa plume. Pourquoi donc n'écrivait-il pas? Vous me le demandez? Hélas! celui qui ne s'est pas formé dès sa jeunesse au métier d'écrivain ne le devient pas plus dans son âge mûr qu'il ne pourrait devenir peintre ou musicien. Quoi! Darrell ne pouvait écrire un livre? Certes, il pouvait l'écrire tout comme il pouvait peindre un tableau ou composer un air. Mais quant à faire un écrivain dans le vrai sens du mot, un écrivain comme il était un orateur, non! Moins que tout autre, Darrell sera écrivain, justement parce qu'il fut orateur de premier mouvement et d'habitude, un orateur trop heureusement doué pour avoir besoin de la préparation écrite ou trop occupé pour pouvoir y recourir, un orateur comme le monde moderne les forme et non pas comme ceux que l'antiquité classique nous fait connaître, lesquels travaillaient leurs discours avant de les prononcer, puis, après les avoir prononcés, polissaient dans le cabinet leurs improvisations, les pliaient aux règles de la rhétorique et leur imprimaient ce cachet de perfection harmonieuse qui nous enchante. Et enfin, combien est étroit le choix des sujets pour un homme qui a déjà à soutenir le poids d'une grande réputation? Il ne peut pas s'abandonner au courant de son inspiration, il ne peut pas se permettre des mouvements impétueux comme le jeune homme qui donne un plein essor à son génie et s'empare audacieusement de la renommée. Peu nombreux donc et austères sont les sujets qui s'offrent à lui, sans parler de son goût qui est devenu difficile et hésitant : embarrassés sont les mouvements de celui qui se promène pour la première fois dans le forum de la république des lettres avec une frange de pourpre à sa toge de sénateur. Guy Darrell, à son âge, entrer comme novice dans le monde littéraire! Lui, le grand légiste auquel les avoués se fussent bien gardés de confier des affaires si on l'eût soupçonné de courtiser les muses! Lui, le grand orateur qui avait précisément électrisé ses auditeurs par les effets soudains qui distinguent l'inspiration orale de l'éloquence écrite! Avait-il chance d'obtenir, dans un art qu'il avait négligé toute sa vie, des succès proportionnés à la réputation dont il jouissait auprès de ses contemporains? Et combien il pouvait moins encore espérer un succès qui survécût à cette réputation et qui lui assurât « cet héritage immortel, » dont la perspective seule

eût provoqué de sa part un vigoureux effort! Darrell lui-même ne pouvait s'expliquer pourquoi, lui qui jamais n'était embarrassé pour trouver des expressions heureuses, élégantes, précises, lorsqu'il n'avait qu'à rendre verbalement ses pensées; lui qui ne manquait ni d'aisance ni même d'éloquence dans les épanchements familiers de la correspondance épistolaire ; pourquoi, dis-je, il se voyait réduit à l'impuissance tantôt d'exprimer ses idées par des mots, tantôt de faire jaillir de son cerveau une idée, dès que sa plume devenait entre ses mains une baguette évoquant le spectre redouté du public. Plus ses pensées étaient abondantes, plus il était embarrassé de faire un choix entre elles; plus il appréciait la supériorité des autres, plus ses efforts pour arriver à un style irréprochable étaient timides et mous. Il en serait de même pour l'écrivain le plus habile si, depuis longtemps, le spectre du public n'avait cessé de l'effrayer; lorsqu'il compose, le véritable auteur s'isole complétement du monde extérieur ou peuple à son gré sa solitude. Mais enlevez à un orateur son auditoire, que devient-il? Il domine le public vivant, il est vrai, mais le spectre du public lui inspire une profonde terreur.

« Et cependant, disait Darrell en soupirant, au moment où il livrait aux flammes ses manuscrits couverts de ratures, et cependant autrefois je sentais en moi l'étoffe d'un écrivain; mais j'ai épuisé mon talent dans l'étude des lois! »

Oui, sans doute, Guy Darrell avait autrefois en lui l'étoffe d'un écrivain, mais il n'en eut jamais le tempérament. Qu'est-ce que le tempérament d'un écrivain? La chose serait trop longue à définir ici. Si vous en êtes dépourvu, vous pouvez produire un livre remarquable, un livre utile, un livre capable de durer un an, dix ans, cinquante ans; mais, hélas! les siècles futurs ne verront pas en vous le représentant d'un âge qui a plus vécu en vous que vous en lui. Le tempérament d'un écrivain, c'est ce qui fait de lui une unité intégrale, sérieuse, originale, distincte de toutes celles qui l'ont précédée comme de toutes celles qui la suivront. De même, ainsi que l'a dit un père de l'Eglise, que la conscience de notre individualité est le signe de notre immortalité, qui est refusée aux créatures inférieures; de même ce tempérament individuel, un et indivisible, est le caractère propre de l'écrivain, et c'est le sentiment profond qu'il en a, beaucoup plus que les œuvres qu'il peut produire, qui le rend immortel. Ses œuvres peuvent périr comme ont péri celles d'Orphée ou de Pythagore[1], mais son individualité, comme celle de Pythagore ou d'Orphée, résiste à tous les assauts des temps, indestructible, immortelle.

1. Il est inutile de faire observer ici que les ouvrages attribués à Orphée ou à Pythagore ne sont pas en général considérés comme authentiques. (*Note de l'auteur.*)

Abandonnant la littérature, le solitaire se tourna du côté de la science. Là il était plus à son aise. Dans sa brillante carrière académique, il avait cultivé la science avec ardeur et succès; la première fois qu'il s'était retiré à Fawley, il en en avait repris l'étude pour se distraire des souvenirs qui le tourmentaient ou des passions qui le dévoraient. Maintenant il voyait dans cette occupation abstraite et absorbante une source possible de renommée. Etre l'un de ces fils de la lumière qui découvrent de nouvelles lois dans le système céleste, assurément c'était là une grande ambition! Elle convenait à son âge comme à sa position, et, par les travaux auxquels elle allait l'astreindre, elle devait séduire un homme qui aimait en poëte les spectacles extérieurs de la nature, et qui en avait étudié en philosophe les mystères intérieurs. La science n'a pas besoin des ornements de l'art, elle en repousse les grâces, elle recule en frémissant devant les fantaisies de l'imagination; ce qu'elle demande chez celui qui l'explore, c'est un esprit calme, une intelligence lucide. C'est dans un ciel serein que doivent briller les éclairs qui révèlent la présence de Jupiter; ce ne sont pas les nuages qui alimentent ce tonnerre,

Quo bruta tellus et vaga flumina,
Quo Styx et invisi horrida Tænari
Sedes, Atlanteusque finis
Concutitur [1].

Tant que vous n'envisagerez la science que comme une distraction, elle ne vous conduira pas aux découvertes. Par une cause ou par une autre, Guy Darrell était plus inquiet et plus troublé cette fois-ci, dans sa retraite, que la première fois, et il ne pouvait trouver même une distraction dans la science. Au milieu de ses profondes méditations, de ses expériences les plus intéressantes, une pensée douloureuse le rattachait au monde extérieur, jetait son ombre entre l'intelligence et la vérité..., le cœur éclipsait l'esprit. Le fait est que le génie de Darrell était essentiellement formé pour l'action. Il avait le vrai tempéramment de l'orateur, avec les qualités qui l'accompagnent; il embrassait d'une vue nette les affaires; il comprenait les hommes et la politique; ses riches facultés d'organisation eussent fait de lui un administrateur excellent. Dans cette carrière, et dans celle-là seulement, il eût pu développer toute la puissance de ses moyens et acquérir une gloire impérissable. A mesure que la science perdit pour lui son intérêt, il renonça aux occupations qu'il s'était créées, et on le vit errer pendant de longues heures dans le canton désert et dépeu-

1. Qui ébranle la terre pesante, les fleuves vagabonds, le Styx et l'horrible séjour de l'odieux Ténare, qui fait enfin tressaillir la mer jusqu'en ses abîmes.

plé d'alentour. Comme s'il eût voulu fatiguer son corps et, par la fatigue physique, engourdir l'inquiétude de son esprit, il prenait son fusil, et cela lui servait de prétexte pour prolonger, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ses promenades à travers les domaines qu'il avait achetés longtemps auparavant et qui étaient situés loin de Fawley. Il y a des moments où l'homme qui a passé sa vie à cultiver son esprit trouve que plus il peut faire prédominer en lui la vie physique, plus il peut s'abaisser à mener la vie rude, mais fortifiante, de son garde-chasse ou de ses journaliers, plus aussi il endurcit sa constitution morale et la rendre capable de supporter le poids de ses réflexions.

Dans ses promenades, Darrell n'était pas toujours seul. Fairthorn réussit à s'insinuer plus avant que jamais dans l'intimité de son maître. Ce fidèle compagnon avait tant souffert de la longue absence de Darrell, absence qui avait duré cinq grandes années, qu'il résolut de réparer le temps perdu. Aussi, se départant de ses anciennes habitudes, il faisait le guet pour saisir Guy Darrell au passage; comme un esprit familier, il sortait à l'improviste des fourrés et des buissons, et ne se laissait plus effrayer par un mot brusque ou un froncement de sourcil. Darrell se soumit d'abord avec répugnance et uniquement par un sentiment de compassion à la société importune de son joueur de flûte, mais il s'y habitua insensiblement et finit par y trouver du charme. Fairthorn connaissait le grand secret de sa vie. Il était le seul homme au monde devant lequel Darrell pût prenoncer sans réserve un nom, à qui il pût confier un chagrin. Parler à Fairthorn, c'était comme s'il se parlait à lui-même ou comme s'il parlait à ses chiens de chasse ou à sa daine favorite, sur un nouveau collier de laquelle était gravée une inscription qui révélait en grande partie la véritable cause de sa seconde fuite à Fawley, et qui en tout cas en laissait plus entrevoir, à cet égard, qu'il n'en avait dit à Alban Morley ou même à Lionel Haughton. Alban était trop âgé pour cette confidence, et Lionel beaucoup trop jeune. Mais le musicien, comme l'art lui-même, n'avait pas d'âge, et lorsque par hasard Darrell se déridait et oubliait ses chagrins secrets, c'était pour s'abandonner avec ce grand enfant, dont l'esprit et les allures grotesques l'amusaient, à des accès d'une gaieté morose et taciturne. Heureux dans la société l'un de l'autre, ils aimaient à se taquiner l'un l'autre. Lorsqu'ils parcouraient ensemble les plaines et les montagnes, Darrell épanchait quelquefois tous les secrets de son âme, comme un poëte donne l'essor à son inspiration poétique, et si Fairthorn se permettait de l'interrompre ou de lui répondre brusquement, il lui lançait un reproche amer, un sarcasme piquant, ou bien, ce que le joueur de flûte redoutait plus que tout le reste une effroyable citation d'Horace, et, pour l'évi-

ter, Fairthorn se cachait dans un massif ou dans un trou, d'où Darrell ne parvenait à le faire sortir qu'à force d'éloquence, sûr que son compagnon ne manquerait pas de se venger à la première occasion et de lui décocher à son tour une épigramme. Lorsque tous deux rentraient le soir au logis, les chiens brisés de fatigue et Fairthorn se traînant à peine, le musicien s'appuyait affectueusement sur le bras robuste de son maître, et Darrell enveloppait d'un regard de tendresse le seul ami qui lui restât.

Un soir, comme les deux ermites étaient assis ensemble dans la bibliothèque, chacun dans un coin, le joueur de flûte s'écria tout à coup, après un long silence :

« Je pensais.. .

— Vous pensiez, interrompit Darrell, avec une ironie machinale.... J'en suis fâché pour vous.... Ne recommencez pas, prenez garde.

FAIRTHORN. Je pensais que votre pauvre père.... »

Darrell tressaillit, s'attendant à un sarcasme.

« Eh bien ! mon père?

FAIRTHORN. Était un grand antiquaire. Comme il aurait été heureux, s'il avait pu laisser en héritage à son pays une belle collection d'antiquités! s'il avait pu préserver son nom de l'oubli et le rattacher dans l'avenir aux études de toute sa vie! Nous avons les marbres d'Elgin. Le vicaire me parlait hier d'une nouvelle galerie Vernon ; pourquoi n'y aurait-il pas au British Museum une salle Darrell, qui transmettrait votre nom à la postérité? Il y a là-haut suffisamment de quoi la garnir dans ces chambres que vous ne terminerez jamais.

— Mon cher Dick, s'écria Darrell en se levant, donnez-moi la main. Quelle idée lumineuse vous avez eue là ! Je ne puis rien faire de mieux pour préserver de l'oubli le nom de mon père.... *Euréka!* Vous avez raison. Mettez dès demain les charpentiers à l'œuvre. Faites enlever les planches ; ouvrez les chambres ; nous inspecterons ce qu'elles renferment, et nous choisirons ce qui nous semblera le plus digne de former « une salle Darrell. » Périsse Guy Darrell le légiste ! Philippe Darrell l'antiquaire, du moins, vivra ! »

C'est une chose merveilleuse que le charme avec lequel l'heureuse idée de Fairthorn agit sur l'esprit de Darrell. Toute la journée du lendemain, il la passa dans les salles désertes de ce château inachevé, qui tombait lentement en ruines à côté de sa petite et modeste demeure. Les tableaux, dont un grand nombre étaient de superbes originaux de l'art flamand ou italien, furent époussetés avec un soin religieux, et suspendus à des clous plantés à la hâte aux murs sombres et nus. D'admirables sculptures en ivoire, dues à l'incomparable ciseau de Cellini, des bronzes florentins, des toiles de Raphaël, des glaces de Venise; en un mot, une multitude d'objets précieux.

que l'amateur de curiosités du moyen âge amasse dans son cabinet d'où ses héritiers les disperseront dans les palais des rois et les musées des nations, tout cela fut tiré de l'obscurité et rendu à la lumière. Dans ce désordre, cette maison, à l'aspect sépulcral, ressemblait à une Pompéï de la Renaissance. Examiner, arranger, classer, choisir, pour les offrir au pays, tant de trésors divers, devait être l'œuvre de plusieurs semaines. Pour plus de commodité, Darrell fit jeter dans l'espace, entre les deux corps de bâtiment, une passerelle pour aller de la chambre qui lui avait servi, dans l'origine, de laboratoire pour ses études scientifiques, et qui formait maintenant son appartement habituel, dans la plus grande des pièces inachevées, qui avait été désignée comme la grande galerie de réception du nouveau bâtiment. C'est dans cette pompeuse galerie, qui se trouvait ainsi rapprochée de sa cellule de moine, qu'il rassembla petit à petit les spécimens les plus remarquables de sa collection. Il chassa l'humidité au moyen de feux allumés dans les hautes cheminées ; les rayons du soleil pénétrèrent par les croisées qui échangèrent, pour la première fois, contre des carreaux les planches qui interceptaient l'air et la lumière ; des candélabres en fer grossier, fabriqués à la forge la plus voisine, furent fixés aux murs, et parfois Darrell les faisait allumer le soir pour se donner le plaisir de se promener bras dessus bras dessous avec Fairthorn, au milieu des nobles seigneurs d'Holbein et des vierges du Pérugin ; mais souvent quelques personnages de cette société si distinguée étaient déplacés et même bannis le lendemain, à mesure qu'un examen plus attentif rendait le goût de leur propriétaire plus difficile et plus exclusif. Darrell avait donc trouvé un but à sa vie, une distraction, une occupation frivole, si on la compare à ces hautes études de mathématiques et de physique auxquelles il avait autrefois consacré ses heures solitaires, mais sérieuses, même au jugement du sage le plus austère, dont la raison n'a pas étouffé le cœur ; car ici ce n'était pas le goût de Darrell qui était charmé, c'était son cœur. Son cœur rattachait ces souvenirs longtemps négligés d'une ambition déçue et découragée, tantôt à son amour pour son pays, tantôt à sa vénération pour la mémoire de son père. Aussi quel éclat illuminait ses yeux ! quel aimable sourire s'épanouissait sur ses lèvres ! Qui eût jamais deviné un pareil changement ? C'est que nous ne nous connaissons pas les uns les autres ; encore moins connaissons-nous la nature intime des personnes que nous estimons d'après la réputation que leur fait le public. Mais quels trésors de simplicité, d'affection, de tendresse, concentrés et perdus dans le cœur de cet orgueilleux solitaire !

CHAPITRE II.

Les savants calculent que sept cent sept millions de millions de vibrations ont pénétré dans l'œil avant que l'œil puisse distinguer les teintes d'une violette. Mais quel philosophe parviendra jamais à calculer les vibrations du cœur avant que le cœur puisse distinguer les couleurs de l'amour ?

Tandis que Guy Darrell passait ainsi sa vie dans les appartements inachevés d'une maison bâtie pour la postérité, et parmi les vénérables reliques des générations écoulées, la jeunesse et l'amour chantaient leur éternelle et fraîche idylle sur les vertes pelouses que la Tamise baignait de ses flots.

Ils sont là, l'amour et la jeunesse, c'est-à-dire Lionel et Sophie, sous un berceau autour duquel leurs mains légères ont entrelacé le chèvrefeuille, à l'imitation de ce petit bosquet qui leur a rendu cher à jamais le souvenir de leur première partie de plaisir. Sophie est assise dans une attitude modeste; Lionel est étendu à ses pieds sur le gazon, comme en ce jour où Titania veillait sur son sommeil. Il vient de lui faire la lecture, et le livre est tombé de ses mains. Quel livre est-ce ? C'est ce volume de poésies obscures, inintelligibles pour tout autre que de jeunes âmes rêveuses, qui ont tant de peine elles-mêmes à les comprendre. Mais je doute que Georges lui-même ait rendu justice au mérite de ces poésies. Il n'est pas vrai, à mon avis, qu'elles ne doivent pas durer. Un jour ou l'autre, lorsque tout ce jargon, dont s'est moqué avec tant de raison le colonel Morley, sera passé de mode, lorsque l'on ne parlera plus « d'esthétique, d'objectif ni de subjectif, » un critique sachant écrire l'anglais fera connaître probablement au public anglais, comme il mérite de l'être, ce pauvre petit volume, qui, avec tous ses défauts, prendra place dans les affections, non pas seulement d'une génération, mais de cette jeunesse qui se renouvelle sans cesse et qui rêve toujours. Une seule chose nous intéresse, toi et moi, lecteur, dans ces poésies, c'est qu'elles ont pour auteur le beau-frère de ce fantasque et économe Frank Vance, qui peut-être, sans ce beau-frère, n'aurait jamais cultivé son génie et acquis par son travail la réputation dont il jouit. Or, si Vance n'avait pas cultivé ce génie, il n'aurait jamais connu Lionel, et Lionel ne serait peut-être jamais allé dans ce village du comté de Surrey, où il vit le phénomène, et, pour pousser plus loin encore cette philosophie voltairienne des *si*, si Lionel et Frank Vance n'avaient pas été si intime-

ment associés, dans l'esprit de Sophie et de Lionel, avec cette délicieuse promenade sur ce beau fleuve, Sophie et Lionel n'auraient point tant pensé à ces poésies ; et, s'ils n'avaient point tant pensé à ces poésies, il n'y aurait pas entre eux ce lien poétique sans lequel l'amour de deux jeunes cœurs est un sentiment toujours fort intéressant, il est vrai, mais trop commun pour mériter une mention spéciale dans un ouvrage aussi extraordinairement long que paraît devoir l'être celui-ci. Ainsi donc, il est clair que Frank Vance n'est pas, dans cette histoire, un personnage superflu et épisodique, mais qu'il y joue un rôle essentiel, bien qu'indirect, qu'en un mot il est un de ces acteurs sans lequel l'auteur aurait fait une réponse toute différente à la question : *Qu'en fera-t-il?*

Mais revenons à Lionel et à Sophie. Ce volume de poésies a rapproché leurs cœurs. Lorsqu'il est tombé des mains de Lionel, Sophie a détourné les yeux pour ne pas voir ceux de son ami qui étaient fixés sur elle. Ils gardent tous deux un profond silence ; mais que ce silence a de charme ! Ils ne se sont pas encore dit un mot d'amour, mais chacun d'eux sent qu'il aime et qu'il est aimé. Sophie a encore toute sa grâce enfantine. Comme elle est peu changée! Cependant ses yeux bleus si doux ont une expression pensive qu'ils n'avaient pas autrefois, et l'on n'entend plus son rire joyeux. Dans cette somptueuse demeure, dont la charmante propriétaire l'entoure des soins les plus tendres, où le roman de son enfance s'est réalisé, puisque Lionel est à ses côtés, que lui manque-t-il donc? Il lui manque le vieux vagabond, celui qu'elle appelle son grand-père. Oui, voilà pourquoi son rire joyeux ne résonne plus dans l'air.

« Ah ! lui dit Lionel, rompant enfin ce long silence, ne détournez pas ainsi de moi vos regards, ou je croirai qu'il y a des pleurs dans vos yeux. »

A ces mots, Sophie soupire, mais elle persiste à détourner les yeux. Lionel se lève doucement, et, passant de l'autre côté de la jeune fille :

« Que c'est mal ! dit-il ; vous pleurez, et vous voulez me cacher vos larmes ! ingrate ! »

Sophie attache alors sur lui ses yeux humides où se peint une affection aussi naïve que profonde, et elle lui répond avec une douceur touchante :

« Ingrate ! ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude que d'être gaie et heureuse en ce moment ? »

Et, comme se reprochant de n'être pas suffisamment triste, tandis que son jeune ami cherchait à la consoler, Sophie se leva à son tour, sortit du berceau et jeta un regard plein d'anxiété du côté de la Tamise. Elle attendait Georges Morley, qui peut-être allait lui apporter des nouvelles de l'absent. Et maintenant, tandis que Lionel qui l'a rejointe déploie toute son élo-

quence pour calmer les inquiétudes et encourager les espérances de la jeune fille; tandis que, dans cette période divine de l'amour où la langue n'ose encore répéter ce que les regards ont dit, ils se promènent, tantôt sous les rayons du soleil, au milieu des fleurs qui commencent à se faner, tantôt à l'ombre des saules pleureurs dont les feuilles sont les dernières à tomber, expliquons par quel enchaînement de circonstances Sophie était devenue la compagne de la grande dame, et comment Waife avait repris sa vie errante.

CHAPITRE III.

Comprenant un grand nombre d'explications nécessaires, qui feront saisir le sens de certains dictons pleins de sagesse, tels que ceux-ci : « Celui qui a une mauvaise réputation est à moitié pendu; » — « Celui qui a été mordu par un serpent a peur de la corde; » — « Celui qui cherche une étoile au ciel éteint sa chandelle; » — « Quand Dieu le veut, tous les vents amènent la pluie. »

Le lecteur sait déjà comment, par une impulsion de son cœur de femme, et par un mouvement d'humanité, Arabelle Crane, autrefois la persécutrice de Waife et de Sophie, devint l'agent tutélaire de leur destinée. Cette révolution, survenue dans son être moral, datait du soir où elle avait cherché la retraite du vagabond pour le prévenir des desseins de Jasper. Nous avons vu par quel stratagème elle avait fait accroire que Waife et sa petite-fille avaient mis à la voile pour l'Amérique, où ils étaient à l'abri de toute persécution; avec quelle libéralité elle avait avancé l'argent qui avait affranchi Sophie des réclamations de Rugge, le directeur; avec quelle prudence elle avait prescrit à son agent de donner les renseignements qui assuraient à Waife l'asile où nous l'avons vu en dernier lieu. En quelques mots, avec sa rudesse habituelle, elle avait instruit Waife de son inflexible résolution d'associer désormais sa propre destinée à celle de son misérable fils, et en faisant avorter ses coupables projets de vol, de le forcer, à la fin, d'accepter d'elle des moyens d'existence sûrs, et en rapport avec sa naissance, à la seule condition de rester honnête. Dès le moment où elle lui révéla son projet, elle conquit la confiance de Waife. Avec son cœur, celui-ci comprit l'effet qu'avait dû produire sur un pareil caractère, d'ailleurs peu aimable et naturellement âpre, la grandeur de ce dévoûment, la concentration de toutes les facultés dans une pensée héroïque. L'énergie de

la passion, qui avait poussé Arabelle à consacrer son existence au salut d'un autre, lui donna la clef de cette violente et jalouse nature ; il vit pourquoi elle avait été si cruelle envers l'enfant d'une rivale, pourquoi elle s'était prise de compassion pour cette enfant à proportion que l'odieuse indifférence du père avait désarmé son propre égoïsme ; pourquoi, à mesure que l'idée de s'attacher par des liens exclusifs l'homme qui, pour son bonheur ou pour son malheur, était devenu la préoccupation dominante de sa vie, s'emparait plus fortement de son esprit, cette idée étouffait en elle les passions moins nobles ; pourquoi, enfin, son vif désir de vengeance contre un enfant cédait à la voix de sa conscience, car souvent il suffit d'une seule bonne pensée pour réveiller la conscience endormie. La résolution qu'Arabelle avait prise de retirer Jasper du vice l'avait naturellement rapprochée du père et de la fille de ce malheureux. Et puis, que ne lui devrait pas le pauvre estropié ; de quelle gratitude, de quelle joie ne serait-il pas pénétré, si non-seulement elle lui conservait sa chère Sophie, cette enfant si pure, mais si encore elle sauvait de l'abîme sans fond son coupable fils ! Aussi, lorsque, près de cinq ans auparavant, Arabelle Crane avait cherché et découvert le lieu où Waife se tenait caché, près de la Tour de Londres, ce vieux monument aux murailles tachées de sang, leur intérêt mutuel et une sympathie réciproque avaient établi entre Waife et Arabelle une alliance qui, pour être plutôt tacite qu'ouvertement déclarée, n'en était pas moins forte. Dans les six premiers mois, Arabelle avait écrit assez souvent à Waife, du continent où elle était alors, et, dans ses lettres, elle avait montré une certaine confiance dans la réformation définitive de Jasper ; puis ses lettres étaient devenues insensiblement plus rares, et lorsqu'elle écrivait, de loin en loin, soit qu'elle ne voulût point affliger sans nécessité le pauvre homme ; soit, ce qui est plus conforme à son caractère, lequel, dans ses meilleures parties, manquait essentiellement d'amabilité, soit, dis-je, qu'il répugnât à son orgueil d'avouer qu'elle avait échoué dans ses efforts, elle ne dit rien à Waife des habitudes vicieuses dans lesquelles Jasper était retombé. Évidemment, elle était toujours près de lui ; évidemment, par un moyen ou par un autre, le regard vigilant d'Arabelle Crane n'avait cessé de suivre Jasper dans les ténèbres et les mystères de sa vie !

Dans l'intervalle, Sophie avait été présentée à Caroline Montfort. Ainsi que Waife l'avait espéré et désiré, la grande dame, qui vivait isolée au milieu du monde, et que le ciel avait privée du bonheur d'être mère, avait conçu le plus tendre intérêt pour cette belle jeune fille, qui n'avait plus de mère. Abandonnée à elle-même, souvent pendant des mois entiers, dans cette grande maison que semblait fuir lord Montfort, Caroline

trouva bientôt du plaisir à diriger ses promenades mélancoliques du côté du cottage du vannier. La figure charmante et l'adorable caractère de Sophie s'emparèrent, de plus en plus, d'un cœur qui jusqu'alors n'avait pu épancher au dehors son trop-plein d'affection. Lady Montfort entra dans les désirs de Waife de développer par l'éducation une nature aussi exquise, et, l'intimité augmentant par degrés, Sophie se laissa attirer au château; puis, pendant les heures que Waife consacrait à ses excursions (car, même alors qu'il avait pour vivre une industrie régulière, il n'avait pu triompher de ses goûts de vagabondage, et il fabriquait ses ouvrages d'osier tout en se promenant dans les campagnes et dans les bois), pendant ces heures, dis-je, elle écouta, avec docilité et ravissement, les leçons que lui donnait lady Montfort, dans cette chambre, tendue de simples rideaux de perse, dont Caroline avait fait sa retraite favorite. Lady Montfort n'avait point l'esprit curieux; profondément indifférente, même aux commérages des salons, elle n'éprouvait nullement le désir de connaître les secrets des chaumières. Connaissant peu le grand monde, connaissant à peine le monde placé au-dessous de celui où elle vivait, excepté lorsque sa charité délicate la mettait en rapport avec les misères de ses inférieurs, le contraste de la profession de Waife et de sa conversation n'éveilla en elle aucun soupçon. « Cet homme, se disait-elle, a reçu quelque éducation, et il est né dans un rang qui touche à la classe aisée. Mais il n'a pas adopté de profession, et il manque de connaissances pratiques; il a des goûts fantasques et des habitudes vagabondes, excentriques; dans le cours de sa vie, il a recueilli une expérience, une sagesse inoffensive, mais peut-être, faute de cette prudence si nécessaire pour se guider dans le monde, a-t-il laissé échapper la fortune. Content d'une retraite obscure et d'un humble métier, il est naturel qu'il lui répugne de confier à d'autres l'histoire pénible des événements qui l'ont fait descendre dans la vie. Peut-être a-t-il, dans une sphère supérieure, des parents que sa confession compromettrait; peut-être est-ce une noble fierté qui lui fait garder le silence et repousser l'aumône et la pitié! Mettons les choses au pire: supposons qu'il y ait contre lui certaines apparences plausibles, certains faits qu'il ne puisse expliquer à la satisfaction de ses amis, ou de manière à se faire acquitter par un monde à courte vue, n'y a-t-il pas eu, n'y aura-t-il pas toujours des innocents, victimes de semblables injustices? Et peut-on entendre causer Waife, peut-on voir son franc sourire sans être convaincu de son innocence? » C'est ainsi, du moins, que raisonnait Caroline Montfort. Et la chose est toute simple, car s'il y avait dans son caractère, type accompli du caractère de la femme, une qualité souveraine, dominante, c'était la pitié. Si le sort l'avait fait naître dans des circonstances propres à développer

dans leur plénitude les forces exquises de son âme, son vrai rôle en ce monde eût été celui de consolatrice. Fille, comme sa tendresse eût adouci les peines d'un père! Épouse, comme elle eût partagé les fatigues, encouragé les espérances, ménagé la sensibilité d'un homme de génie! Mère, avec quelle sollicitude elle eût veillé sur son enfant malade! On eût dit qu'il était nécessaire à sa vie d'avoir quelqu'un à plaindre et à protéger. Elle était triste quand elle n'avait personne à consoler; mais son sourire était comme un rayon de soleil qui dissipait les chagrins les plus sombres. C'était de cette sympathie même pour ses semblables que venaient ses défauts. Elle péchait du côté du raisonnement et du jugement. Sa pureté ineffable la garantissait de ce que le grand monde appelle les tentations; elle fermait l'oreille aux frivoles propos des séducteurs, comme, « sous la vague humide, froide et transparente, » Sabrina fermait la sienne aux compagnons de Comus. Mais il suffisait qu'on lui parlât de la possibilité d'être utile aux autres et de recueillir leurs bénédictions, pour qu'aussitôt son imagination s'exaltât à cette idée; la prudence, qui lui servait si bien à se diriger dans le monde, s'évanouissait; elle ne voyait pas les obstacles, elle ne pesait pas les chances d'insuccès. Chez elle, la charité ne marchait pas seule, mais avec ses deux sœurs jumelles, l'espérance et la foi.

C'est ainsi que les années s'écoulèrent heureuses pour le vieillard et la charmante Sophie, jusqu'au jour où lord Montfort ayant été emporté par une mort soudaine, sa veuve dut échanger Montfort-Court, qui passait au nouvel héritier, pour Twickenham-House, qui lui avait été donné à titre de douaire. A ce moment, elle était si attachée à Sophie, et Sophie, en retour, lui avait voué une telle affection, une telle reconnaissance, qu'elle proposa à Waife de prendre chez elle son aimable petite-fille, de compléter son éducation et d'assurer son avenir. Ç'avait été là le rêve chéri du pauvre homme, mais il n'avait pas espéré le voir se réaliser avant de descendre dans la tombe. Il pâlit, il balbutia, lorsque la proposition qui devait le séparer de sa petite-fille lui fut soumise pour la première fois. Mais il se remit avant que lady Montfort eût pu s'apercevoir de la peine cuisante qu'elle lui causait, et il accepta cette offre généreuse avec de vives protestations de joie et de gratitude. Mais Sophie! Sophie, consentir à laisser son grand-père loin d'elle, à son âge, dans un cottage solitaire! Ils la connaissaient donc bien peu l'un et l'autre, pour la supposer, avec son cœur si tendre et son âme si ferme, capable d'un tel egoïsme! Waife insista; Waife se fâcha; Waife ordonna; Waife supplia; en un mot, Waife fit jouer tous les ressorts du pathétique. Son éloquence fut inutile. Mais, pour couper court à tout, la jeune fille s'en alla hardiment vers lady Montfort et lui dit:

« L'abandonner, ce serait briser son cœur. Ne me demandez jamais cela. »

Lady Montfort baisa tendrement Sophie, comme une mère baise son enfant révélant une noble nature, et lui répondit avec simplicité:

« Vous ne l'abandonnerez pas. Il viendra avec vous. »

Elle offrit à Waife un appartement à Twickenham-House. Elle voulait se monter une bibliothèque; il serait son bibliothécaire. Le pauvre homme tressaillit et refusa; il refusa avec fermeté, parce qu'il avait juré de ne plus accepter d'invitation nulle part. Finalement, on en vint à un compromis. Waife irait habiter dans le voisinage de Twickenham, il y louerait un cottage, il y exercerait son art, et Sophie vivrait avec lui, mais viendrait chaque jour passer une partie de la journée avec lady Montfort, comme maintenant.

Tel fut le parti qu'on adopta. Waife consentit à occuper une petite maison située dans les dépendances de la villa de lady Montfort, mais à la condition d'en payer le loyer. De son côté Georges Morley réclama le privilége de préparer cette maison pour y recevoir son ancien professeur. Il lui laissa à l'extérieur son apparence simple et rustique, mais il en garnit l'intérieur de tout le confortable et du luxe modeste dont sa connaissance des goûts et des habitudes du pauvre homme lui suggéra l'idée. La chambre de Sophie dominait le cours de la Tamise; il la tapissa du plus joli papier qu'il put trouver, papier tout couvert de papillons et de fleurs. Waife, en dépit de ses scrupules de fierté, ne put refuser ces présents d'un homme dont ses habiles leçons avaient assuré la fortune et la carrière. A vrai dire, il avait déjà permis à Georges de l'aider (mais d'une faible somme) dans ses efforts pour rendre à mistress Crane les cent livres qu'elle lui avait avancées. Les années qu'il avait consacrées à l'exercice d'un métier que son habileté avait rendu lucratif avaient tout récemment permis au vannier, avec l'aide de son élève, de se libérer de cette dette par à-comptes, et il avait la satisfaction de penser que c'était au moyen de son industrie qu'il avait restitué la somme à laquelle sa petite-fille devait sa délivrance des mains de l'exécrable Rugge.

Le départ de lady Montfort, qui précéda de quelques semaines celui de Waife, excita dans le voisinage plus de regrets parmi les pauvres que parmi les riches familles qui composaient ce qu'on appelle la société de province, et la tristesse que cet événement jeta sur le petit village qui entoure la royale demeure s'accrut lorsque Waife et sa petite-fille s'en allèrent à leur tour.

Dans les trois dernières années, enhardi par la protection de lady Montfort et la conviction qu'il n'était plus ni poursuivi, ni espionné, Waife s'était relâché de ses anciennes habitudes de réserve, était sorti peu à peu de sa retraite. Naturellement

sociable, il avait fait connaissance avec ses voisins les plus humbles; dans ses promenades à travers les champs, il aimait à entrer chez eux, il amusait leurs enfants avec les tours de Sir Isaac, ou bien il les régalait avec les noix et les pommes de son petit verger; il donnait aux journaliers laborieux de bons conseils pour augmenter leur salaire quotidien avec les produits de leurs jardins, en élevant des abeilles ou de la volaille; il soignait le bétail des fermiers, et même plus d'une fois il avait gagné l'amitié des piqueurs au moyen d'une mystérieuse boulette sédative qui avait réduit à une docilité exemplaire un jeune cheval vigoureux jusqu'alors intraitable. Sophie n'avait pas été moins populaire. Personne n'était jaloux de la faveur dont elle jouissait auprès de lady Montfort, personne ne s'en étonnait, car tous deux étaient aimés et honorés. Peut-être les années les plus heureuses que Waife eût connues depuis que sa jeune femme avait quitté cette terre étaient celles qu'il avait passées dans ce hameau, où il s'imaginait que son ombre venait le visiter, car n'était-ce pas là, en effet, dans ce cottage, en vue de ces verdoyants bouquets d'osier, qu'en relisant les modestes et virginales réponses qu'elle avait faites autrefois à ses lettres d'amour et d'espérance, il avait allégé le poids de son isolement, et qu'il avait pris goût, lui jusqu'alors si peu porté aux travaux sédentaires, à cette industrie qu'il avait apprise, dans sa jeunesse, pour s'amuser, et qui lui donnait maintenant sa subsistance et lui assurait un asile. Dans cette retraite, la persécution ne l'a pas suivi, les commérages ne viennent point troubler sa paisible retraite, le hasard même qui menaçait de révéler son existence a respecté son secret. Une seule fois, un an ou deux avant son départ pour Twickenham, il survint un incident qui l'alarma sur le moment, mais qui, par bonheur, ne produisit aucune conséquence fâcheuse. Les bords de la grande pièce d'eau du parc de Montfort servaient de temps à autre de rendez-vous aux familles des fermiers et des négociants des environs qui y venaient faire des dîners champêtres. Un jour, Waife qui, sans se préoccuper de rien, travaillait à ses paniers dans l'endroit du parc qu'il préférait, fut reconnu par une société qui se trouvait sur l'autre bord et à laquelle il n'avait point fait attention. La maîtresse de l'auberge du village, dont il s'était chargé d'empêcher la cheminée de fumer, lui dit le lendemain qu'une « dame, » qui faisait partie du pique-nique de la veille, l'avait beaucoup questionnée sur son compte et sur celui de sa petite-fille, et avait paru enchantée de les voir maintenant dans une si heureuse position. Cette « dame » était en compagnie d'une autre « dame » et de deux ou trois jeunes gentlemen. Ils étaient arrivés dans un omnibus qu'ils avaient loué exprès. Ils étaient venus d'Humberston le lendemain de ces fameuses courses qui, chaque année, remplissaient cette ville

d'étrangers, et c'était la saison où Rugge y donnait ces grandes représentations qui charmaient les habitants. D'après la description que la maîtresse de l'auberge lui fit de ces deux « dames, » Waife soupçonna qu'elles appartenaient à la troupe de Rugge. Mais elles n'avaient pas parlé de Waife comme de leur ci-devant camarade, ni de Sophie comme du « Phénomène » ou de la « Fugitive. » Cet événement, je l'ai dit, ne fut suivi pour Waife d'aucun désagrément, et, après tout, le féroce baron n'avait plus aucun droit sur le Bandit persécuté, ou sur Juliette-Araminta.

Mais l'ex-comédien a quitté son jardin d'oseraies et le hameau. Il est maintenant dans sa nouvelle retraite sur les bords de la Tamise, à une heure de la fumée et du tumulte de Londres. Il s'efforce de paraître gai et heureux...; hélas! son repos est troublé, son cœur est plein d'inquiétude. Depuis le jour où Sophie, à cause de lui, a refusé d'abandonner l'humble toit du vannier pour vivre dans un monde élégant où ses charmes et ses vertus pouvaient lui procurer une alliance qui semblait impossible tant qu'elle s'obstinerait à attacher son existence à celle de son grand-père, depuis ce jour, le pauvre homme se dit sans cesse : « Je reste trop longtemps sur la terre. » Lorsque Sophie était près de lui, il travaillait avec activité et donnait l'essor à sa joyeuse humeur. Mais dès qu'elle le quittait pour se rendre chez lady Montfort, il laissait échapper son ouvrage de ses mains et tombait dans une sombre mélancolie.

En changeant de résidence, Waife avait écrit à mistress Crane qui demeurait alors à Paris, et l'avait priée de le prévenir, par une lettre qu'elle lui adresserait poste restante, à Londres, si Jasper projetait de revenir en Angleterre. Malgré la confiance qu'il avait maintenant dans Arabelle, il ne jugea pas prudent de lui apprendre les offres que lady Montfort avait faites à Sophie, ni l'affectueuse intimité dans laquelle elle vivait avec la jeune fille devenue femme. Avec cette connaissance du cœur humain qui n'était pas assez habituellement nette et ferme en lui pour le diriger dans toutes les circonstances de la vie, mais qui, parfois, avait une si singulière lucidité, il craignit que la vieille haine d'Arabelle Crane pour Sophie, haine qui, diminuant à proportion que la jeune fille était plus malheureuse, n'avait cessé que lorsque, avec un sentiment voisin de la vengeance, Arabelle avait vu que c'était à elle que Sophie devait un humble et obscur asile; il craignit, dis-je, que cette haine ne se ravivât, si Arabelle venait à apprendre que l'enfant d'une rivale abhorrée pouvait se passer de sa protection et avoir même en perspective une position plus élevée que la sienne, elle qui avait triomphé autrefois en songeant que le fruit d'un mariage qui avait assombri son existence était condamné à une misère perpétuelle. En effet, ce

n'était qu'après avoir fait promettre à Waife qu'il ne chercherait pas à renouveler sa vaine tentative de faire valoir les droits de Sophie sur Guy Darrell, qu'Arabelle lui avait rendu l'enfant, et pourquoi? parce que, flétri par une condamnation judiciaire, il était à jamais exclu de la société. Tant qu'Arabelle Crane ne voyait dans Sophie qu'un objet de compassion, elle pouvait lui accorder une protection hautaine; mais si Sophie devenait un objet d'envie, cette protection durerait-elle ? Non. Aussi Waife n'osait-il pas se confier entièrement à mistress Crane. Il lui annonça seulement qu'il avait quitté avec Sophie le village de Montfort pour se rapprocher de Londres. Lorsque mistress Crane reviendrait en Angleterre, il serait temps de lui en dire davantage, et alors ce n'est pas par lettre, mais dans une entrevue personnelle, qu'il lui apprendrait ce qu'il lui cachait maintenant.

Une fois par mois, le pauvre homme allait à Londres pour demander au bureau restant les lettres que sa correspondante pouvait y avoir adressées pour lui.... Une fois seulement, depuis qu'il avait annoncé à mistress Crane son changement de résidence, il avait eu de ses nouvelles par une réponse qui ne contenait que quelques lignes ; mais, dans ce fatal mois de juillet où Guy Darrell et Jasper étaient, chacun de son côté et le même jour, revenus à Londres, Waife reçut d'Arabelle une lettre qui le jeta dans les plus vives alarmes. Elle l'informait non-seulement que son terrible fils était en Angleterre, à Londres, mais encore que Jasper avait découvert que les personnes qui s'étaient embarquées pour l'Amérique n'étaient pas le véritable Waife et la véritable Sophie dont elles avaient emprunté les noms. Mistress Crane terminait par ces mots de mauvais augure :

« Je dois vous dire que Jasper est descendu de plus en plus bas. Si vous pouviez le voir, vous vous étonneriez que je ne l'aie pas abandonné enfin et renoncé à ma résolution. Il me hait plus que le gibet, mais ce n'est pas au gibet qu'il ira, c'est en mon pouvoir qu'il tombera, et ce sera notre châtiment à tous deux. Je suis à Londres, non pas dans mon ancienne maison, mais près de lui. Son confident est à mes gages. Sa vie et ses projets me sont connus; c'est pour moi comme s'il habitait dans une maison de verre. Sophie est maintenant d'un âge où, si elle était confiée aux soins d'une personne dont l'honorabilité serait au-dessus de tout soupçon, nul ne pourrait légalement la forcer à quitter, contre sa volonté, la maison qui l'aurait recueillie ; mais si elle était encore sous votre toit, ceux que Jasper a chargés de se mettre à sa recherche, attendu qu'il n'a pas les moyens de se livrer activement lui-même à cette opération, ceux-là pourraient révéler des choses qui, vous le savez vous-même, détermineraient peut-être d'autres personnes à l'aider, quoique dans une bonne inten-

tion, à la séparer de vous. Il n'hésiterait pas, soyez-en sûr, à affronter publiquement une cour de justice si, par ce moyen, il espérait agir efficacement sur Guy Darrell et l'amener, par la peur d'un effroyable scandale, à composition. Mais il est probable qu'il essayera d'abord de la séduction et de la ruse pour s'emparer de Sophie, et que deviendrait-elle avant que vous eussiez pu la retrouver? Séparez-vous d'elle pour quelque temps. Malgré votre habileté à vous déguiser, c'est vous qu'on découvrira le plus facilement, car Sophie a grandi; c'est presque une femme maintenant, et il doit être à peu près impossible de la reconnaître. Placez-la dans quelque maison sûre, au moins jusqu'à ce que vous entendiez de nouveau parler de moi. »

Waife lut et relut cette lettre (mistress Crane ne lui donnait point d'adresse qui lui permît de lui répondre) dans l'arrière-salle d'un petit café où il s'était retiré pour n'être ni vu, ni coudoyé dans les rues. La détermination à laquelle il songeait depuis longtemps commença alors à prendre dans son esprit une forme arrêtée, et il sentit la nécessité d'une prompte décision. Après s'être remis de sa première émotion, il arrêta ses plans. Ce soir-là même, il vit lady Montfort. Le moment était venu où, dans l'intérêt de sa petite-fille, il devait écarter le voile d'infamie qui couvrait son nom. Pour empêcher que, par respect pour l'autorité de Jasper, on ne lui remît de nouveau Sophie, comme cela avait eu lieu à Gatesborough, il fallait qu'il expliquât à lady Montfort le mystère de la parenté et de la position de Sophie, et qu'il eût la douleur de dénoncer son propre fils comme la dernière personne aux mains de laquelle la jeune fille dût être confiée. Waife aborda ce sujet non-seulement avec un sentiment de profonde humiliation, mais encore avec la crainte assez naturelle que lady Montfort refusât un service qui pouvait l'exposer dans sa retraite à des scènes désagréables. Mais, à sa grande surprise non moins qu'à son immense soulagement, il n'eut pas plutôt fait connaître la parenté de Sophie que lady Monfort manifesta une émotion, une joie qui dissipa comme par enchantement toutes les inquiétudes de Waife.

« Désormais, lui dit-elle, croyez-moi, votre Sophie sera ma propre enfant, mon cher trésor. Je ne verrai plus en elle une humble compagne, elle sera mon égale et l'objet de mes soins les plus tendres. Ne craignez point que personne ne l'arrache de chez moi. Je vous le jure, ma maison sera la sienne; elle recevra l'éducation à laquelle elle a droit, et elle occupera dans le monde, dont elle sera l'ornement, le rang qui lui appartient. Mais vous ne devez pas vous séparer d'elle. J'ai écouté votre récit: l'expérience que j'ai de vous supplée à la justification que vous refusez de présenter, et casse le jugement qui vous a noirci. Et plus instamment qu'auparavant, je vous

supplie d'accepter un refuge dans la maison qui abritera votre petite-fille. »

Noble femme! plus noble encore par son ignorance des choses de ce monde, ignorance que trahissait cette proposition qui eût fait monter le rouge au visage de la maison de Vipont, cette personnification des lois solennelles du décorum et des préjugés sociaux! Gentleman Waife n'eut pas l'infamie de profiter de cette ignorance qui prenait sa source dans une vertu généreuse. Mais, sans argumenter contre lady Montfort, il parut croire à la possibilité de l'arrangement qu'elle lui proposait, la remercia de sa bonté et lui laissa savourer en paix son bonheur, puis il partit avant le jour. Il partit furtivement à la clarté des étoiles, comme bien des années auparavant il avait quitté le cottage de l'intendant; mais, comme il avait fait à cette époque, il laissa pour Sophie quelques lignes d'adieu que celle-ci trouva en se réveillant. Il lui recommandait d'espérer, et lui défendait de se livrer au chagrin. « C'était, lui écrivait-il, dans leur intérêt à tous deux qu'il s'était mis en route pour faire un petit voyage d'agrément. Il avait besoin de se remuer un peu, la vie monotone et régulière qu'il menait depuis quelque temps l'ayant un peu engourdi. Puis un danger les menaçait au dehors, et ce danger, sa courte absence avait pour but de l'écarter. Il avait confié tous ses secrets à lady Montfort; Sophie devait considérer cette aimable dame comme sa seule protectrice jusqu'au retour de son grand-père, qui reviendrait assurément, et alors ils vivraient tous heureux et contents, comme dans les contes de fées. Il ne lui pardonnerait jamais si elle était assez enfant pour se tourmenter de son absence. D'ailleurs, il ne serait pas seul; Sir Isaac prendrait soin de lui. Il avait de l'argent dans sa bourse, ses économies de plusieurs mois, et s'il avait besoin de davantage, il s'adresserait à Georges Morley. Il écrirait de temps à autre à sa fille chérie, mais elle ne devait pas s'attendre à recevoir de lui des lettres fréquentes; peut-être resterait-il loin d'elle des mois entiers, mais qu'importait une absence plus ou moins prolongée? Il était assez grand pour se suffire à lui-même; quant à elle, elle n'était plus une enfant, pour pleurer la perte d'un joujou inanimé, d'un pauvre vieil estropié sans esprit. Sophie était maintenant une jeune femme, et il s'attendait à son retour à trouver en elle une savante distinguée. » C'est ainsi que Waife s'en alla, affectant la gaieté et l'insouciance, évitant de faire du sentiment. Sophie se précipita, tout en larmes, chez lady Montfort, et la supplia avec des sanglots d'envoyer dans toutes les directions pour découvrir et ramener le fugitif. Lady Montfort la pressa sur son cœur et la garda près d'elle: Waife lui avait laissé également une lettre où il l'adjurait, si elle voulait mettre Sophie à l'abri des scandaleuses réclamations de Jasper, d'écouter ses avis et de ne point faire

d'imprudentes démarches pour le retrouver ; car ces démarches ne serviraient qu'à attirer sur lui la publicité à laquelle il cherchait à se soustraire. La nécessité de ces précautions était tellement évidente, que lady Montfort se contenta d'envoyer un domestique de confiance dans le voisinage pour prendre discrètement quelques informations, et en même temps elle manda Georges Morley, d'Humberston, pour lui demander conseil, Waife lui ayant permis de répéter au jeune clergyman, sous la promesse d'un secret rigoureux, le récit dont il lui avait fait, à elle, la confidence. Georges entra avec la plus profonde sympathie dans la douleur de Sophie, mais il lui fit comprendre l'indiscrétion et le péril de recherches bruyantes. Il lui promit de ne rien épargner, quant à lui, pour connaître la retraite du fugitif, et, s'il ne pouvait le persuader soit de revenir, soit de permettre à Sophie de le rejoindre, de veiller au moins à tous ses besoins. Et Georges tint parole : bien que ses incessantes démarches fussent paralysées par la prudence qu'il était obligé de s'imposer, il déploya une telle pénétration pour deviner, et une telle activité pour suivre la piste du vagabond, que plus d'une fois il se trouva sur ses traces, et découvrit l'endroit où gentleman Waife et Sir Isaac avaient passé quelques jours auparavant. Cependant, jusqu'aux dernières nouvelles données par Morley, l'ex-comédien, par l'habileté de ses déguisements et l'inépuisable fécondité de ses stratagèmes, avait sans cesse déjoué toutes les recherches du clergyman. D'abord Waife avait délicatement calmé les inquiétudes de ses amis et soulagé le cœur de la pauvre Sophie en leur écrivant des lettres courtes, il est vrai, mais empreintes d'une douce gaieté. Mais, comme le timbre de ces lettres avait permis à Georges de se mettre sur ses traces, il avait eu l'air de se fâcher et avait donné cette raison pour cesser sa correspondance. Depuis six semaines, on n'avait pas reçu une ligne de lui. La vérité, c'est que, résolu à pousser jusqu'au bout son sacrifice, le pauvre homme essayait de détacher de plus en plus son image de l'esprit de sa petite-fille. Il regardait comme tellement essentiel à l'avenir de Sophie que, maintenant qu'elle avait trouvé un abri dans une sphère à la fois sûre et élevée, elle s'accoutumât à sa nouvelle position, d'où la présence de Waife la tenait perpétuellement bannie ; qu'elle perdît jusqu'à la trace de l'existence de son grand-père; qu'elle effaçât le souvenir d'une parenté qui, cessant de la protéger, ne pouvait plus être pour elle désormais qu'une cause de souffrance et d'ignominie ; Waife, dis-je, regardait cela comme tellement essentiel, qu'il s'efforçait de se supprimer lui-même du monde qui souriait maintenant à la jeune fille. Il ne se dissimula pas la violence de la douleur de Sophie dans sa nouveauté ; il savait que si sa petite-fille venait à connaître le lieu de sa retraite, elle abandonnerait tout pour voler vers lui. Mais il se

disait sans cesse: « La jeunesse a la mémoire courte, c'est proverbial; ses chagrins sont poignants, mais ils ne durent pas. Maintenant les blessures de Sophie commencent à se fermer; elles ne se rouvriront pas si on les laisse se cicatriser. »

D'abord, il avait songé à se cacher quelque part tout près d'elle; une fois par semaine, une fois par mois, il se serait glissé dans le parc, il aurait contemplé la maison qui renfermait son trésor; peut-être aurait-il laissé dans les endroits où elle se promenait un léger indice de sa présence. Mais, en y réfléchissant, il sentit que ce serait là une imprudence, et la froide sagesse lui dit d'éviter tout ce qui pourrait le rappeler au souvenir et entretenir le chagrin de Sophie. Au commencement de cette histoire, dans l'esquisse que nous avons donnée de ce grand mélodrame où Juliette-Araminta jouait le rôle de la fille du Bandit, nous avons comparé ses efforts pour détourner les poursuites loin du gîte où se cache le mime persécuté, aux ruses qu'emploie l'alouette pour attirer les yeux et la main du ravisseur loin du nid où reposent ses petits. Aujourd'hui, les rôles sont intervertis. Loin, plus loin encore du nid où est concentré tout son amour, le pauvre Waife s'est enfui. Qu'importe que Jasper le découvre maintenant? Cette découverte même égarera ceux qui poursuivent Sophie. Il est bien improbable que Losely devine jamais que le grand-père et la petite-fille ont pu se séparer; il est plus improbable encore, à moins que Waife ne commette l'imprudence de se cacher près de la maison où est Sophie, et ne guide par là les conjectures du misérable, que Losely songe à chercher sous le toit de la grande dame, de la veuve d'un pair d'Angleterre, l'enfant qui s'est échappée des mains de M. Rugge.

Pauvre Waife, il s'impose un cruel martyre, mais l'espérance a relevé et ranimé son âme. Aussi, lorsque je le vois loin, bien loin d'ici, debout, seul, silencieux, au coin de cette place du marché où la foule se presse, tenant en laisse d'une main nonchalante Sir Isaac, Sir Isaac aux longs poils mal peignés, tout couvert de poussière et de boue, la tête penchée, l'œil triste; lorsque je vois là, dis-je, le pauvre Waife coudoyé par la foule à laquelle il montre machinalement, de temps à autre, un grand panier passé à son bras, et contenant quelques grossiers objets de ménage qu'il cherche à vendre, oui, je le répète, quand je le reconnais là, ce n'est pas de la pitié qui s'éveille en moi, car je vois ce que la foule ne peut voir, l'ombre d'un ange qui étend ses ailes au-dessus de cet infortuné, et je me tiens respectueusement à l'écart, le genou ployé, adorant les voies de la Providence.

CHAPITRE IV.

Trop souvent la femme raisonne d'après son cœur; de là les deux tiers de ses erreurs et de ses ennuis. Souvent aussi l'homme de génie raisonne d'après son cœur; de là également les deux tiers de ses ennuis et de ses erreurs. C'est pourquoi il y a entre la femme et l'homme de génie une affinité sympathique; chacun d'eux devine, comme par intuition, les secrets de l'autre, et plus la femme a de sensibilité, plus l'homme de génie est complet dans ses facultés intellectuelles, plus est subtile l'intelligence qui s'établit entre eux. Mais remarquez bien que cet accord tacite s'altère si l'amour humain vient à traverser leurs relations. Shakspeare interprète on ne peut mieux les énigmes les plus compliquées du cœur de la femme; une femme fut la première à découvrir l'art caché dans les œuvres de Shakspeare. Mais Anne Hathaway et Shakspeare se comprenaient-ils l'un l'autre?

Sans être aperçue des deux jeunes gens, lady Montfort les observait, tandis qu'ils se promenaient sur le bord de l'eau. Elle était assise à l'endroit où Lionel l'avait vue d'abord, dans cette espèce de chambre de verdure qui, conquise sur le feuillage et le gazon, était close de tous côtés par des branches d'arbres entrelacées, sauf du côté qui s'ouvrait sur la Tamise. Si jamais projet exempt de toute pensée d'égoïsme est sorti de la tête d'une femme, c'est bien celui auquel lady Montfort avait associé ces deux jeunes et belles natures. Et cependant ce n'était pas Lionel et Sophie qui occupaient la première place dans ses pensées, tandis qu'elle les suivait du regard; ce n'était pas pour eux que tombaient de ses yeux ces larmes à la fois si douces et si tristes.

Les femmes aiment à se figurer qu'elles sont incomprises, et cette faiblesse de leur part est souvent justifiée, car il est rare que l'homme, même le plus sagace, comprenne tout à fait la femme, même la plus simple. Et, en ceci, le sexe féminin a l'avantage sur le nôtre. Nos cœurs n'ont point de secret pour les femmes, alors même qu'elles ne connaissent rien de notre existence; nous, au contraire, nous avons beau voir chacune de leurs actions dissimulées dans des formes conventionnelles, leurs cœurs renferment une foule de mystères dont nous ne pouvons surprendre la clef. Mais, en donnant à ce mot plus que sa signification ordinaire, Caroline Montfort avait toujours été une femme incomprise. Même dans son propre sexe, elle n'avait pas une seule confidente. Les feuilles extérieures de cette belle fleur s'étaient seules ouvertes aux rayons du soleil, mais

celles qui en entouraient le cœur étaient restées étroitement pliées les unes sur les autres, comme au moment où toute la vie était renfermée dans le bouton.

De même que, pendant tout le temps qu'elle avait vécu avec lord Montfort, son cœur, sans cesse refoulé sur lui-même, n'avait pu se livrer aux épanchements naturels de l'intimité, de même, par un hasard étrange et inexplicable, ses facultés intellectuelles semblaient arrêtées dans leur liberté et dans leur essor. Pendant les tristes années de son mariage, elle avait lu, elle avait médité, elle avait entretenu un commerce assidu avec ceux dont l'esprit instruit celui des autres, et cependant son intelligence, qui, dans sa première jeunesse, brillait d'un éclat et d'une vivacité singulière, et que le temps avait ornée de tous les riches attributs qui sont l'apanage de la femme, son intelligence semblait glacée, et elle ne savait à quel objet s'appliquer. C'est qu'il ne suffit pas que l'esprit soit cultivé; le mouvement lui est aussi nécessaire que la culture. Celui de Caroline Montfort était enseveli dans un calme profond. On eût dit qu'un charme magique l'entretenait dans un état de repos, pendant qu'elle résistait au sommeil. Un poëte, qui contemplait un jour lady Montfort du milieu de la foule éblouie par sa beauté, dit brusquement: « Si je ne craignais de profaner par un jugement téméraire une femme si pure et si hautaine, je gagerais que j'ai deviné le mot de l'énigme. Je suis sûr que dans le cœur de ce lis incomparable, si on pouvait le dépouiller des feuilles qui l'enveloppent, on trouverait le *remords.* »

Lady Montfort tressaillit, l'ombre d'une forme humaine venait de se dessiner sur le gazon, et en même temps Georges Morley se montrait derrière elle en posant un doigt sur sa bouche.

« Silence! lui dit-il tout bas. Regardez! Sophie me cherche en remontant le bord de la rivière; je savais qu'elle m'attendrait de ce côté, et je me suis exprès glissé par ici à la dérobée, car je veux vous parler avant d'avoir à répondre à ses questions.

— Qu'y a-t-il donc? Vous m'alarmez! dit lady Montfort en suivant Georges, qui s'était dirigé en silence vers une autre partie du parc.

— Ma chère cousine, nous avons moins à nous alarmer qu'à délibérer, et cela, non-seulement sur ce qui concerne directement notre pauvre fugitif, mais encore sur d'autres affaires importantes. Vous savez que j'ai longtemps hésité à recourir à l'intervention de la police pour m'aider dans mes recherches. Je connaissais trop la peine et l'irritation qu'une pareille démarche de ma part causerait à Waife (continuons à l'appeler ainsi); peut-être même, s'il venait à apprendre cette démarche, cela le porterait-il à se mettre hors de notre atteinte et à quitter l'Angleterre. Mais son silence prolongé, la crainte qu'il ne

fût tombé malade ou qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, ajoutez à cela mes sérieuses appréhensions relativement à l'effet que pourrait produire sur la santé de Sophie toute absence de nouvelles, toutes ces raisons me déterminèrent à laisser de côté mes premiers scrupules. Depuis la dernière fois que je vous ai vue, je me suis donc adressé à l'un des employés supérieurs de la police qui sont habitués à des investigations confidentielles de semblable nature. Le lendemain il vint me dire qu'il avait appris qu'un de ses amis, qui avait été autrefois un agent distingué de la police secrète [1], était occupé depuis plusieurs mois à suivre les traces d'une personne qui, d'après ses conjectures, devait être la même que celle que je l'avais chargé de découvrir. Seulement on n'avait pas, comme moi, recommandé à cet agent la réserve et la discrétion. On lui avait révélé le véritable nom du fugitif, et le motif pour lequel on faisait rechercher Waife. C'était, lui avait-on dit, parce que celui-ci avait enlevé et refusait de rendre à son père sa petite-fille. Il me fut facile de comprendre pourquoi les recherches avaient échoué jusqu'alors; comme on ne soupçonnait pas que Waife s'était séparé de Sophie, c'était plutôt de la petite-fille que du grand-père que l'enquête se préoccupait. Mais cette enquête avait complétement cessé dans les derniers temps, et par cette raison terrible qu'une section différente de la police avait les yeux fixés sur le père au nom duquel on recherchait le grand-père et la petite-fille. Ce Jasper Losely (ah! notre pauvre ami avait raison de frémir à l'idée que Sophie pouvait retomber entre les mains de cet homme), ce Jasper Losely passe sa vie dans les bouges que fréquente ce qu'il y a de plus immoral et de plus dangereux dans la canaille de Londres. Il paraît qu'il est parmi ces bandits une sorte d'autorité, mais jusqu'à présent il n'y a pas de preuve qu'il ait jamais pris part à leurs criminelles pratiques. Il mène grand train pour une personne qui hante une pareille société. Il régale sans cesse ses compagnons qu'il intimide par une force et une audace qu'on dit extraordinaires, mais il n'a aucun moyen d'existence connu. Il paraît que l'ex-agent qui avait été préalablement employé au nom de Jasper Losely l'avait été, non par Jasper lui-même, mais par un gentleman dans une position de fortune très-respectable, nommé Poole, à ce que j'ai appris. L'ex-agent crut de son devoir de faire connaître à ce M. Poole la fâcheuse réputation et la vie équivoque de Jasper; il lui fit entendre, en outre, qu'il ne serait peut-être pas prudent d'entretenir des relations avec un pareil homme, et qu'il serait moins convenable encore d'aider à remettre une jeune fille en son pouvoir. A cette communication M. Poole se montra tellement agité et s'exprima avec une

1. *A detective.*

telle incohérence au sujet de ses relations avec Jasper, que l'ex-agent conçut des soupçons contre Poole lui-même, et rapporta toutes ces circonstances à l'un de ses anciens chefs qui en fit part à l'employé dont j'avais réclamé moi-même les services. Mais cet ex-agent qui, après sa dernière entrevue avec Poole, avait refusé de se mêler davantage de cette affaire, avait depuis, par l'intermédiaire d'un de ses correspondants de province qu'il avait employé dans l'origine, obtenu, relativement aux courses vagabondes de notre vieil et cher ami, un renseignement plus récent et, je crois, plus satisfaisant que tous ceux que j'avais pu me procurer jusqu'alors. Vous vous souvenez que lorsque je questionnai Sophie au sujet des amis qu'elle avait connus dans sa vie privée, et auxquels Waife avait dû s'adresser de préférence, elle cita, comme le principal, un savetier, nommé Merle, chez lequel ils avaient logé autrefois, et dont Waife lui avait souvent parlé avec un vif sentiment de reconnaissance, car c'était cet homme qui avait donné à Waife les moyens de la retrouver et, dans cette circonstance, il lui avait témoigné une affection toute particulière. Mais vous vous souvenez aussi que je ne puis parvenir à trouver ce Merle; il avait quitté le village, un village situé tout près d'ici, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. Ayant négligé son humble métier pour se livrer à je ne sais quelle étrange et superstitieuse occupation qui, à mesure qu'il avançait en âge, l'avait absorbé de plus en plus, il était tombé dans la pauvreté; on avait vendu son mobilier et il était allé on ne savait où. Eh bien! l'ex-agent, à qui la personne qui l'employait avait également parlé de ce Merle, avait appris, par l'intermédiaire de son correspondant, que le savetier habitait à Norwich, où on le désignait sous le nom du Sage, et où il était perpétuellement menacé d'être envoyé à la maison de correction, comme un imposteur se mêlant d'astrologie, prétendant lire dans le cristal et se livrant à d'autres pratiques aussi absurdes que criminelles. N'est-il pas singulier et bien triste en même temps, ajouta le clergyman en levant au ciel les yeux et les mains, qu'un homme aussi heureusement doué que notre pauvre ami ait cultivé la connaissance d'un savetier qui s'occupe de magie noire?

— Sophie m'a beaucoup parlé de ce savetier, dit lady Montfort avec son doux sourire. Ce fut dans sa maison qu'elle vit pour la première fois Lionel Haughton. Mais si le pauvre homme est un enthousiaste ignorant, il est certainement, d'après ce que Sophie m'a rapporté de lui, trop bon et trop simple de cœur pour être un imposteur de profession.

Georges. C'est possible. Mais permettez-moi de continuer mon histoire. Il y a quelques semaines, un homme âgé et estropié, accompagné d'un chien, qui était évidemment ce pauvre et cher Sir Isaac, logea deux jours à Norwich chez Merle. A cette

nouvelle, je me rendis moi-même à Norwich, je vis Merle, je causai avec lui et, par l'entremise de cet homme, j'espère arriver à mon but plus aisément, plus délicatement et plus vite que par tout autre moyen. Cet homme peut nous aider; comme Waife ne lui a pas dit qu'il fuyait Sophie et ses amis, mais ses amis et ses persécuteurs, Merle, qui est inaccessible à la séduction, se montra d'abord dur et rude avec moi, puis il se radoucit à mesure qu'il comprit la sincérité de mon affection pour le fugitif, et s'humanisa plus encore lorsque je lui dis combien Sophie était malheureuse de la disparition de son grand-père. Lorsque je le quittai, Merle me promit de tout faire pour nous aider dans nos recherches, si je lui menais Sophie, ou bien, car il ne peut être question de lui mener la chère enfant, si je lui apportais une lettre d'elle. Avant d'avoir confiance en moi, il voulait que Sophie lui rappelât certaines circonstances qui, s'étant passées dans la maison du savetier, ne pouvaient être connues que d'elle et de lui; bref, il voulait être sûr que cette lettre était de la main de la jeune fille, et que c'était pour le bien de Waife qu'elle le priait de se mettre à la recherche de son grand-père. Jusque-là, chère cousine, tout va bien. Mais j'ai maintenant d'autres choses à vous dire, et il s'agit de Sophie elle-même. Tandis que nous nous attachons aux traces de Waife, le péril pour elle n'a pas diminué. Jamais je n'ai mesuré l'étendue de ce péril aussi bien que le jour où l'agent de police me fit connaître l'affreuse réputation et les relations ignobles de l'homme qui peut faire valoir sur elle ses droits de père. Waife vous a dit, il est vrai, que son fils était un débauché, un dissipateur, un homme sans moralité; que s'il cherchait sa fille, ce n'était point par affection, mais pour se servir d'elle comme d'un instrument dans le but odieux d'arracher de l'argent à M. Darrell. Mais ce que vous a dit Waife est bien audessous de la réalité. Imaginez ce qu'éprouverait Sophie, dans l'abattement où elle est plongée en ce moment, si cet audacieux mécréant pénétrait de force ici, et venait lui dire: « Venez « avec moi, vous êtes ma fille. » Quel coup pour elle! Et qui sait si, par quelque scrupule de conscience exagéré, elle ne croirait pas qu'il est de son devoir d'obéir à cet homme et de le suivre. Plus la condition de celui-ci serait abjecte, plus son isolement serait grand, plus peut-être elle se ferait une obligation d'être à ses côtés. J'ai étudié Sophie depuis son enfance; elle est capable de n'importe quelle erreur de jugement, si on la lui représente comme le sacrifice volontaire d'un martyr qui se dévoue à une noble cause. Il y a là, en effet, de quoi frémir, ma chère cousine; mais supposez que nous parvenions à dominer ses scrupules, et à lui faire comprendre qu'agir ainsi serait trahir et tuer son pauvre grand-père..., si elle résistait à l'autorité paternelle de ce misérable, quelles scènes violentes et pénibles pourraient s'ensuivre! quelle terrible publicité s'attacherait

pour toujours à son nom ! Et ce n'est pas tout. Supposons maintenant que son père ne la découvre pas, mais qu'il se trouve entraîné par les gens dont il fait sa société à quelque acte criminel qui le mène devant la justice; supposons que la parenté de Sophie, tant avec l'homme contre lequel vous voulez la protéger, qu'avec celui dont le bonheur vous a préoccupé en élevant si tendrement cette jeune fille; supposons, dis-je, que cette parenté soit soudainement mise au jour : Sophie n'en mourrait-elle pas de honte? Et quelle peine cuisante une pareille révélation ne causerait-elle pas à M. Darrell !

— Mon Dieu ! s'écria Caroline Montfort en pâlissant, vous me glacez de frayeur. Mais cet homme ne peut être tombé aussi bas que vous le dites. Je l'ai vu, je lui ai parlé dans sa jeunesse; j'espérais alors l'aider à se réconcilier avec Darrell, à obtenir son pardon, et rien en lui ne présageait une aussi profonde corruption. Il pouvait être vain, extravagant, égoïste, faux, oh ! oui, il était faux ! il n'est pas possible cependant que le misérable que vous me représentez comme associé à de vils scélérats soit le même que cet aventurier si aimable, si élégant, si beau, avec lequel mon infortunée compagne d'enfance s'est enfuie de la maison de son père. Vous secouez la tête.... Quel est votre avis?

— C'est qu'il faut hâter l'exécution de votre projet, c'est qu'il faut faire immédiatement et hardiment une tentative pour assurer à cette pauvre enfant son meilleur, son plus légitime protecteur, c'est que, pour préserver Sophie de tout danger et retirer son père de la voie fatale où le désespoir pourrait l'entraîner, il faut nous adresser à la personne qui a à cela un souverain intérêt, à la personne qui, mieux que nous, qui n'avons qu'une expérience limitée des choses de la vie, saura trouver les moyens les plus efficaces pour arriver à ce double but.

— Mais vous oubliez ce que m'a raconté notre ami. Lors du retour de M. Darrell en Angleterre, il s'adressa à lui, et M. Darrell refusa péremptoirement d'ajouter foi à sa réclamation. Il lui répondit avec dureté que, lors même qu'on pourrait prouver la naissance de Sophie, il n'admettrait pas sous le toit de son père la petite-fille de William Losely.

— C'est vrai ; mais alors vous exprimiez l'espoir raisonnable de réussir là où Waife, pauvre innocent rejeté du sein de la société, avait échoué.

— Oui, oui; j'espérais, une fois les manières de Sophie formées, son éducation achevée, ses grâces naturelles cultivées et développées de manière à justifier l'orgueil du parent le plus difficile, j'espérais, dis-je, la faire voir comme par hasard à M. Darrell; j'espérais qu'elle l'intéresserait et le charmerait, et qu'il accueillerait ainsi avec joie la réclamation qui lui serait faite des droits de cette enfant. Mais le brusque retour de

M. Darrell à sa vie solitaire nous prive de l'occasion qu'on aurait pu facilement trouver ou faire naître, s'il était resté à Londres. Et maintenant, aller, avant qu'il ait vu cette chère enfant, avant que son cœur et son goût aient parlé pour elle, aller brusquement, violemment renouveler auprès de lui une réclamation qu'il a déjà rejetée, qui oserait le faire? ou, si quelqu'un l'osait, qui pourrait espérer de réussir?

— Ma chère lady Montfort, ma noble cousine, il n'y a que vous qui puissiez le tenter, vous, dont la réputation est sans tache, comme l'hermine qui borde votre robe.

— Il n'y a que moi, dites-vous, Georges! Dites plutôt : tout le monde, excepté moi. M. Darrell ne lirait même pas jusqu'au bout une lettre que je lui adresserais. »

Georges la regarda avec étonnement. Caroline tenait les yeux baissés; son attitude était celle d'une personne à la fois abattue et humiliée.

« C'est incroyable, dit-il enfin. J'ai toujours soupçonné, mon oncle aussi, que Darrell avait quelque motif de plainte contre votre mère. Nous supposions qu'elle n'avait pas suffisamment veillé sur la conduite de Mathilde, ou qu'elle n'avait pas pris des renseignements exacts sur la gouvernante qu'elle lui avait recommandée elle-même, et que c'était cela qui avait produit entre Darrell et votre mère un éloignement dont vous aviez dû nécessairement vous ressentir un peu. Mais il doit être facile de dissiper maintenant ces nuages. Quoi! lui, Darrell, ne pas lire une lettre que vous lui écririez? Ai-je oublié le temps où je venais passer quelques jours de congé avec son fils, mon condisciple? quelle influence, vous, une simple enfant, vous aviez sur cet homme si grave, si occupé, alors au faîte de sa renommée? Seule, vous aviez la liberté d'entrer en courant dans son cabinet, sans crainte d'être grondée. Seule, vous aviez le privilége d'arranger ses livres, de mettre ses papiers en ordre, au point que le fils de Darrell et moi nous éprouvions pour vous un respect presque superstitieux, en voyant en vous le dépositaire de tous ses secrets! Ai-je oublié aussi quels vains efforts vous faisiez pour entraîner à se rendre complice de votre audace sa fille, cette pauvre Mathilde, si timide? Tout cela n'est-il pas vrai?

— Oui, oui. Heureux temps, passé pour toujours!

— Ne me souviens-je pas encore comment vous me promîtes un jour de me faire entendre Darrell lire à haute voix avant mon retour au collége? Vous lui apportâtes le soir un volume de Milton. Il vous dit : « Non, demain soir. Il faut que je me « rende à la chambre des communes. » Et vous lui répondites hardiment : « Mais, demain soir, Georges ne sera plus ici, et « je lui ai promis que vous liriez tout haut devant lui. » Alors, vous regardant sous ses noirs sourcils d'un air à la fois doux et sérieux, il vous dit : « C'est juste. Chose promise, chose due.

« Mais n'était-ce pas de la témérité de votre part de promettre « au nom d'un autre? » Et vous répondîtes avec une moue charmante: «Comme si vous pouviez me refuser quelque chose?» Sans ajouter un mot, Darrell prit le livre et lut. Quel organe! quelle diction! Et vous rappelez-vous encore?...

Lady Montfort, *l'interrompant avec une impatience nerveuse*, Oui, oui. Je n'ai pas besoin que vous me rappeliez ce passé! Il fut pour moi, enfant étourdie, capricieuse et incapable d'apprécier un tel bienfait, l'ami le plus tendre, le plus dévoué, le plus complaisant, mais encore une fois, Georges, je n'ose, je ne puis écrire à M. Darrell. »

Georges réfléchit un instant et conjectura que lady Montfort, dans sa jeunesse, à l'époque où l'on suit inconsidérément le premier mouvement de son cœur, avait aidé au mariage clandestin de la fille de Darrell, et que son souvenir était resté ainsi associé dans l'esprit de Darrell au chagrin domestique qui avait empoisonné son existence. Dans ce cas, ce n'était pas elle qui pouvait intercéder utilement en faveur de Sophie. Georges songea alors à son oncle, qui était le plus ancien ami de Darrell, ne soupçonnant pas que le colonel Morley était précisément celui que Darrell avait choisi pour son conseiller et son représentant dans toute cette affaire. Mais, au moment où il allait proposer à lady Montfort d'écrire à Alban de revenir en Angleterre, de lui confier tout ce qu'ils savaient, et d'invoquer le concours de son expérience, lady Montfort reprit d'une voix plus calme et avec une physionomie moins troublée :

« Qui peut mieux plaider que Lionel Haughton la cause d'une personne dont les droits, s'ils étaient reconnus, affecteraient d'une manière si considérable sa propre fortune! Tenez, regardez-les là-bas dans l'allée d'orangers. Est-ce folie de penser que la Providence, en rapprochant ces deux charmantes existences, nous envoie la meilleure solution des difficultés qui nous embarrassent? J'ai imaginé et j'ai bâti dans ma tête un délicieux roman dès le premier moment où les naïves confidences de Sophie m'apprirent l'impression qu'avait produite sur son jeune cœur sa première rencontre avec Lionel, la bienveillance chevaleresque et fraternelle qu'il lui avait témoignée, mais surtout les paroles qu'il laissa tomber au hasard devant elle, et qui lui avaient fait prendre en dégoût sa vie de ruses théâtrales et de déguisement en lui révélant à elle-même les instincts de son honnête et loyale nature. Un mariage entre Lionel Haughton et Sophie me semblait l'événement le plus heureux qui pût arriver à Guy Darrell. Je voyais les deux branches de sa maison unies, un pénible secret domestique restant renfermé dans le cercle de sa famille. Bref, en supposant que les droits de Sophie ne fussent jamais pafaitement établis et restassent un sujet de doute pénible, je voyais

son avenir également assuré, ses droits reconnus, enfin la conscience de Darrell mise d'accord avec sa fierté. Et puis, me disais-je, une fois que Sophie sera devenue la femme de son jeune cousin, comme il apprendra à l'aimer! »

Lady Montfort s'arrêta un moment, puis reprit:

« Lorsqu'on me dit que M. Darrell allait se remarier, cette nouvelle coupa court naturellement à mes projets.

— Certainement, dit Georges; si Darrell formait de nouveaux liens, Sophie tiendrait moins de place dans son existence, qu'il reconnût ou non sa naissance. Le mariage de cette enfant avec Lionel perdrait un grand nombre de ses avantages, et toutes les démarches qu'on pourrait faire auprès de Darrell en faveur de Sophie rencontreraient un accueil bien moins favorable encore que par le passé.

Lady Montfort. Dans cette situation, j'avais résolu d'adopter Sophie, de mettre de côté pour elle sur mon revenu, qui est considérable, une belle dot, et, soit que M. Darrell le sût ou l'ignorât, j'aurais eu au moins le secret plaisir de lui épargner un remords pour l'avenir, si, comme nous le croyons, elle était sa fille et qu'elle eût été jetée sans ressources dans le monde; oui, j'aurais eu le secret plaisir de penser que j'abritais dans mon sein et couvais de mon regard maternel une enfant dont la place légitime était au foyer de l'homme qui avait recueilli et entouré de ses soins ma propre enfance.

Georges, *avec une émotion visible.* Combien, à mesure que je vous connais, la beauté morale que vous cachez aux yeux du monde efface en éclat celle que vous ne pouvez cacher au monde! Mais il ne faut pas que votre enthousiaste reconnaissance aveugle votre raison. Vous croyez que ces jeunes gens commencent à s'attacher réellement l'un à l'autre; alors, il n'en est que plus nécessaire de ne pas perdre de temps pour savoir de quel œil M. Darrell verrait ce mariage. Pour ma part, je ne suis pas aussi assuré de son consentement que vous paraissez l'être. En tout cas, il faudrait éclaircir ce point avant d'engager sérieusement leur bonheur. Je conviens avec vous que Lionel est le meilleur intermédiaire pour plaider en faveur de Sophie, et la générosité même avec laquelle il fait passer avant les siens les droits de cette enfant à une fortune qui autrement lui appartiendrait, cette générosité, dis-je, aura sans doute quelque influence sur un homme aussi généreux que Darrell a la réputation de l'être. Mais Lionel sait-il bien tout? Lui avez-vous confié la nature des droits de Sophie sur l'homme qui les nie d'une manière si hautaine? En avez-vous parlé à Sophie?

— Non, j'ai cru devoir ménager la fierté de cette enfant, et je me suis bornée à lui dire que, sous le rapport de la fortune et de la position sociale, elle était l'égale de tous ceux qu'elle pourrait rencontrer ici. Et cela est vrai, lors même qu'elle ne

serait que ma fille adoptive et qu'elle n'aurait d'autre fortune que celle que je lui assurerais. Je ne lui ai rien dit de plus. Seulement, depuis qu'elle a revu Lionel, elle a paru s'intéresser à tout ce qui a rapport à sa parenté. Naturellement, elle éloigne le souvenir de son père, elle ne prononce jamais son nom. Mais, il y a deux jours, elle me demanda timidement, et avec un changement de physionomie qui me frappa, si c'était par sa mère qu'elle avait droit à un rang plus élevé que celui qu'elle avait connu jusqu'alors, et, lorsque je lui répondis : « Oui, » elle soupira et dit : « Mais mon grand-père ne m'a jamais parlé d'elle. Il n'a même jamais vu ma mère. »

Georges. Et vous, je le soupçonne, vous n'aimez pas beaucoup à parler de cette mère. D'après certaines paroles qui vous sont échappées à différentes reprises, et que j'ai recueillies à votre insu, j'ai cru comprendre que ce n'était pas une personne que vous estimiez beaucoup. Quant à moi, lorsque j'étais jeune, elle me fit l'effet, avec toute sa timidité, d'être fantasque et fausse.

Lady Montfort. Hélas! qu'elle a dû souffrir! et qu'elle était jeune alors! Mais vous avez raison; je ne puis parler à Sophie de sa mère. Ce sujet est trop douloureux. Mais je lui ai dit qu'elle saurait tout un jour. Elle me répondit alors d'un air résigné et avec un sourire doux et triste : « Quand mon pauvre « grand-père sera près de moi pour vous entendre; j'attendrai. »

Georges. Mais Lionel, avec sa vive intelligence et son ardente imagination, montre-t-il la même patience? ne devine-t-il pas la vérité? Vous lui avez dit que vous méditiez un projet qui intéressait Guy Darrell, et vous lui avez fait promettre de ne pas parler à ce dernier de ses visites ici.

Lady Montfort. Il sait que le grand-père paternel de Sophie était William Losely dont votre oncle lui a raconté l'histoire.

Georges. Mon oncle Alban?

Lady Montfort. Oui; le colonel a connu autrefois Losely, le père, et a parlé de lui à Lionel avec une grande affection. Il paraît que le père de Lionel le connaissait aussi, et qu'il l'entraîna étourdiment dans ses propres embarras pécuniaires. Au bout de quelques visites, Lionel me demanda brusquement si le vrai nom de Waife n'était pas Losely. Je fus obligé de le lui avouer en le priant de ne pas me questionner davantage pour le moment. Il me dit alors, avec une vive émotion, qu'il avait à s'acquitter envers William Losely d'une dette héréditaire, et qu'il était la dernière personne qui dût renoncer à croire le pauvre homme innocent du crime pour lequel la loi l'avait condamné ou qui pût le juger avec rigueur, si son innocence n'était pas prouvée. Vous vous souvenez avec quel empressement il se joignit à vous pour chercher à découvrir la retraite de notre ami, jusqu'au jour où vous lui défendîtes

positivement de s'occuper de cette affaire, dans la crainte que si le pauvre Waife venait à entendre parler d'une enquête faite par une personne dans laquelle il ne reconnaîtrait pas un ami, ou qu'il pût considérer comme un émissaire de son fils, il ne redoublât de vigilance pour se soustraire à toutes les recherches. Mais, dès que Lionel sut que le grand-père de Sophie était William Losely, ses manières vis-à-vis d'elle devinrent encore plus tendrement respectueuses. Oh! il a une noble nature, ce jeune homme! Mais votre oncle ne vous a-t-il jamais parlé de William Losely?

— Non, et je n'en suis pas surpris.... Mon oncle Alban évite les sujets pénibles. Je suis seulement étonné qu'il ait ressuscité un sujet pareil dans ses conversations avec Lionel. Mais je comprends maintenant pourquoi, lorsque Waife entendit prononcer pour la première fois mon nom, il parut affecté, et pourquoi il m'enjoignit si expressément de ne jamais parler de lui à mes amis et à mes parents, de ne jamais faire son portrait devant eux. Ainsi, Lionel connaît l'histoire de Losely, mais non le lien qui attache son fils à Darrell.

— Non, certes. Il ne sait que ce qu'on en dit généralement dans le monde: que la fille de Darrell s'est laissé enlever par un Mr. Hammond, dont la condition était inférieure à la sienne, et qu'elle est morte à l'étranger ne laissant qu'une fille qui est morte également. Cependant Lionel soupçonne..., et mes recommandations même de nous garder le secret doivent lui faire deviner que les Losely sont mêlés, d'une façon ou d'une autre, à l'histoire de la famille de Darrell. Silence! j'entends sa voix là-bas.... Ils approchent....

— Ainsi, ma chère cousine, il est bien entendu entre nous que vous communiquerez franchement et sans délai à Lionel toute la vérité, autant du moins que nous la connaissons nous-mêmes, et que vous lui donnerez la mission de chercher les meilleurs moyens de rapprocher M. Darrell de celle dont il est, à nos yeux, le protecteur naturel. De mon côté, j'écrirai à mon oncle de revenir en Angleterre pour qu'il puisse nous aider dans notre bonne œuvre. En attendant, je vais communiquer à Sophie l'espoir que j'ai de découvrir son grand-père par l'intermédiaire de Merle; cette nouvelle réjouira le cœur de la pauvre enfant. »

Lionel et Sophie parurent au moment où le soleil se couchait sous l'horizon; au-dessus de leurs têtes, les nuages semblaient baignés dans un océan de pourpre et d'or. Sophie, en apercevant Georges, s'élança vers lui, tout émue.



CHAPITRE V.

Lionel Haughton ayant perdu son cœur, il ne s'agit plus de savoir ce *qu'il en fera*. Mais c'est une grave, une très-grave question que de savoir ce *qu'on en fera?*

Lionel prévint lady Montfort dans le sujet délicat que le clergyman avait pressé celle-ci d'aborder. En effet, tandis que Georges, emmenant Sophie à l'écart, l'informait de son voyage à Norwich et de son entrevue avec Merle, Lionel, rentré dans l'intérieur de la maison, supplia lady Montfort de lui rendre sa parole, et de lui permettre de confier à son bienfaiteur où et comment il avait passé son temps depuis leur séparation. Puis, emporté par sa passion, ne pouvant plus contenir le débordement de son cœur, il fit l'aveu de l'amour que Sophie lui avait inspiré, aveu auquel lady Montfort était assez préparée, comme le savent nos lecteurs.

« Mon respect seul, ajouta-t-il, pour l'anxiété plus que filiale qu'elle témoigne au sujet de son grand-père m'a déterminé à garder aussi longtemps le silence, mais elle règne dans mon cœur en maîtresse si absolue, que ce serait de ma part une ingratitude envers mon généreux bienfaiteur que de lui cacher plus longtemps les sentiments qui doivent dominer désormais toute ma vie. Je ne peux pas lui demander, à elle, de répondre à mon affection, d'écouter mes vœux, d'accepter ma main avant d'avoir obtenu (et je suis sûr de l'obtenir) le consentement et l'approbation de celui qui est pour moi plus qu'un père.

— Vous êtes sûr d'obtenir ce consentement, malgré la tache qui pèse sur le nom du grand-père de Sophie?

— Oui, lorsque Darrell apprendra que, sans la faute de mon pauvre père, ce nom fût resté pur de toute souillure. Je ne suis pas le fils de Darrell, l'héritier de sa race; je crois encore qu'il formera de nouveaux liens. Du côté de ma mère, je n'ai point d'aïeux, et vous m'avez avoué que la mère de Sophie était d'une noble maison. Alban Morley m'a dit, la dernière fois que je l'ai vu, que Darrell désire que je me marie, et me laisse libre de mon choix. Je vous le répète, je ne doute aucunement du consentement de mon bienfaiteur; quant à ma bonne mère, elle accueillera avec joie la compagne que j'ai si ardemment souhaitée, et le fils de Charles Haughton aura à son foyer une place pour la vieillesse de William Losely. Re-

tirez donc votre interdit, chère lady Montfort, et confiez-moi tout ce que jusqu'à présent vous avez refusé de me révéler, tout en me promettant de le faire dès que le moment serait venu. Ce moment est venu.

— Oui, il est venu, dit lady Montfort d'un ton solennel, et puisse le ciel réaliser toutes les espérances que j'ai conçues, lorsque j'ai adopté Sophie et que j'ai vu en vous un intercesseur naturel et puissant. Mais ce n'est pas à moi que vous devez demander la main de la petite-fille de William Losely. Une double raison vous oblige à solliciter le consentement et la bénédiction de Guy Darrell; c'est sous son toit que vous devez voir Sophie désormais; c'est de sa main que vous devez recevoir l'enfant de sa fille. »

Et Caroline Montfort expliqua à son interlocuteur étonné le lien de parenté qui, dans son opinion, unissait Darrell à la fille du convict.

CHAPITRE VI.

Gens crédules regardant dans le cristal, jeunes amants, graves philosophes, tout cela appartient à la même catégorie.

Georges Morley partit le lendemain pour Norwich. Depuis que les Danois fondèrent cette vieille cité, elle a toujours eu dans ses murs des magiciens, des sorcières ou des astrologues faisant métier de lire dans les astres ou de voir dans le cristal. Une mystérieuse renommée a perpétué ainsi, à travers toutes les révolutions sociales de notre pays, l'antique race de Vala et de Saga qui vinrent, avec les Raven et les Valkir, des rivages brumeux de la Scandinavie. La réserve de Merle disparut quand il lut la lettre de Sophie, et voici les renseignements qu'il communiqua à Georges. « Waife, d'après sa propre déclaration, avait beaucoup d'argent sur lui, et, de plus, il avait frappé sur Merle une contribution forcée.... Waife aimait la vie active, vagabonde.... Cela l'empêchait de penser.... Pour vaguer plus à son aise, il s'était mis sur le dos une balle de colporteur dont le produit devait défrayer ses dépenses. Il avait consulté Merle sur le choix de sa pacotille, et sur la route où il avait le moins de chances de rencontrer des concurrents. » Après avoir donné au clergyman ces renseignements, Merle consentit à se mettre avec Georges à la recherche du vagabond qu'à l'aide de son cristal il se croyait assuré de découvrir. En conséquence, ils partirent tous deux, suivant des

chemins détournés, que Merle, qui avait d'anciennes connaissances parmi les membres de l'honorable profession des colportenrs, avait conseillé à Waife de prendre. Mais le philosophe, qui malheureusement avait plus de confiance dans son cristal que dans la constance de Waife à suivre l'itinéraire qu'il lui avait tracé, fit mener au savant d'Oxford la vie d'un feu follet; il allait en zigzag, sautait de-ci de-là, voltigeait dans tous les sens. Georges commençait à perdre patience lorsqu'enfin Merle aperçut par hasard, non pas dans son cristal, mais sur les épaules de la fille d'un fermier, une pèlerine qu'il était moralement certain d'avoir choisie lui-même pour la pacotille de Waife. Il interrogea la jeune fille, et celle-ci répondit que cette pèlerine lui avait été donnée par son père, qui l'avait achetée quelques jours auparavant à un colporteur, au marché d'une ville voisine, où il se rendait toutes les semaines.

Merle tira un horoscope, et trouvant « la *troisième mansion* (c'est-à-dire de *courts voyages*) en aspect favorable vis-à-vis la *septième mansion* (c'est-à-dire le *lieu où était contenu l'objet désiré*) et en conjonction avec la *onzième mansion* (c'est-à-dire, la *famille* et les *amis*), » il informa d'un air grave le lettré que leurs fatigues allaient finir, et que l'*heure* et l'*homme* étaient proches. Sans trop se livrer à l'espérance, Georges prit, le lendemain matin, de bonne heure, avec le voyant, le train du chemin de fer, et arriva dans la fameuse ville d'Oxford, où, lorsque l'ordre chronologique de notre récit (que nous avons un peu devancé) nous le permettra, nous conduirons le lecteur curieux.

Sur ces entrefaites, Lionel, souscrivant sans murmure à la défense que lui avait faite lady Montfort, de ne pas revoir Sophie avant d'avoir parlé à Darrell et obtenu son consentement, était retourné à Londres, assuré du succès et ivre de joie. Son intention était de partir immédiatement pour Fawley; mais, à son arrivée en ville, il trouva chez lui quelques lignes de Darrell lui-même, en réponse à une longue et affectueuse lettre que Lionel lui avait écrite quelques jours auparavant, pour lui demander la permission de lui rendre visite en son vieux manoir; car, bien qu'absorbé par son amour pour Sophie, le jeune homme voyait souvent se représenter à ses yeux l'image de son bienfaiteur isolé dans ce triste ermitage. Dans ce billet, conçu en termes bienveillants, mais très-nets, Darrell déclinait les ouvertures de Lionel.

« Je suis ici, mon cher et jeune ami, écrivait le reclus, pour me guérir d'une fièvre morale qui me consume depuis longtemps; mais ma convalescence marche lentement et j'éprouve de fréquentes rechutes. Mes nerfs sont encore tout détendus. On me prescrit le repos le plus absolu; les visites, même celles de mes amis les plus chers, me sont interdites, comme pouvant produire en moi une excitation dangereuse. La vue d'une per-

sonne du monde, la vue d'un jeune homme comme vous, plein de séve et d'espérances, serait pour mon tempérament épuisé une cruelle ironie, un affreux supplice. Quand je serai tout à fait bien, je vous appellerai près de moi; je jouirai alors du charme de votre visite; jusque-là donc ne venez sous aucun prétexte; que, pour aucun motif, le bruit de vos pas ne retentisse à mes oreilles, dans mon paisible ermitage. Écrivez-moi souvent, mais ne me dites rien des nouvelles du monde et de ce qui s'y passe. Parlez-moi seulement de vous-même, de vos études, de vos pensées, de vos sentiments, de vos désirs: et n'oubliez pas mes recommandations; mariez-vous de bonne heure, mariez-vous pour aimer! Que l'ambition du pouvoir, la soif de l'or ne vous portent pas à choisir, pour partager votre existence, une femme qui n'aura pas la moitié de votre cœur. Choisissez avec le cœur d'un homme. Je sais que vous n'oublierez pas ce que vous vous devez à vous-même comme gentleman. Soyez donc assuré, d'avance, de la sympathie et de l'approbation de

« Votre bourru, mais affectionné cousin. »

En lisant cette lettre, Lionel comprit que, de toute façon, il ne pouvait se rendre immédiatement au vieux manoir, malgré la défense de son cousin. Il écrivit donc à Darrell un mot seulement, pour le prier de lui pardonner, s'il persistait à solliciter la faveur d'être reçu à Fawley. Il s'agissait d'une affaire pressante, qui n'intéressait pas seulement Lionel, mais son bienfaiteur. Par le retour du courrier, le jeune homme reçut la réponse de Darrell. Elle était brève, froide, dure même. Darrell renouvelait son refus de recevoir Lionel, mais il était prêt à s'occuper de ce que son cousin aurait à lui communiquer par écrit.

« S'il s'agit, comme vous le dites, ajoutait Darrell avec son ironie habituelle, d'une affaire qui me concerne personnellement, permettez-moi de prendre avec vous, pour mes propres intérêts, la précaution que je prenais autrefois avec mes clients. Je ne leur accordais jamais de consultation orale qu'ils ne m'eussent exposé auparavant, par écrit, l'affaire dont ils avaient à m'entretenir. »

En réalité, Darrell soupçonnait Lionel de lui être directement ou indirectement adressé pour lui parler de Jasper Losely, et c'était certainement le dernier sujet qu'il eût voulu discuter avec son jeune cousin. D'un autre côté, Lionel ne fut peut-être pas fâché, au fond, de plaider par écrit sa cause et celle de Sophie. Darrell était un de ces hommes dont la présence inspire une certaine crainte respectueuse, un de ces hommes auxquels, dans de grandes occasions, on aime mieux avoir à s'adresser par lettre qu'en personne. La plume de Lionel courut rapidement sur le papier; son cœur, son âme, sa passion prirent leur

essor. Accumulant page sur page, il rappela à Darrell le jour où il lui avait parlé de cette gracieuse petite fille, qu'un hasard lui avait fait rencontrer dans le comté de Surrey, et comment la sympathie qu'il avait montrée pour cette enfant lui avait valu, à lui Lionel, l'approbation, l'estime et la tendresse de son bienfaiteur. Il raconta l'histoire de William Losely, telle qu'il la tenait d'Alban Morley, et il toucha, non sans émotion, au rôle que son propre père avait joué dans cette dramatique histoire. Si William Losely avait été entraîné dans le crime par la nécessité pressante de se procurer une somme comparativement légère, sans Charles Haughton, cette nécessité se serait-elle produite? Le jeune amoureux réunit alors, dans un tableau touchant, le grand-père et la petite fille; il dépeignit leur tendresse mutuelle, l'impossibilité où ils étaient de vivre l'un sans l'autre; il retraça le caractère charmant et simple, plein de désintéressement et de noblesse de Sophie; il dit comment il l'avait retrouvée, comment elle devait à lady Montfort sa brillante éducation. Pourquoi se trouvait-elle chez lady Montfort? Pourquoi lady Montfort l'avait-elle adoptée? Parce que celle-ci avait contracté pendant son enfance une dette sacrée envers Darrell; parce que, si Sophie était, ainsi que le prétendait lady Montfort, l'héritière de Darrell, Caroline Montfort mettait son honneur à la préserver du danger, à la sauver de la pauvreté, enfin à orner tellement son esprit qu'on fût non-seulement charmé, mais encore fier de la reconnaître. Pourquoi lui avait-on defendu d'annoncer à Darrell qu'il avait retrouvé, et cela sous le toit de lady Monfort, l'enfant que Darrell, alors qu'il ne connaissait pas encore les titres de la jeune fille à son affection, avait fait rechercher inutilement, dans la généreuse pensée de la protéger? Parce que lady Montfort voulait le remplacer dans cette bonne œuvre, compléter l'éducation de Sophie, et se procurer les preuves qui établissaient la parenté de la jeune fille.

« Lady Montfort, ajoutait Lionel, semble craindre de vous avoir donné quelque sujet de déplaisir. De quoi s'agit-il? Je l'ignore; mais elle tremble que vous ne me blâmiez d'avoir fait sa connaissance. Quoi qu'il en soit, je voudrais que vous pussiez entendre avec quel respect elle parle de votre mérite, la gratitude qu'elle témoigne pour ce qu'elle doit à votre noble cœur! »

Enfin Lionel terminait sa lettre par l'aveu du profond amour qu'avaient fait naître dans son cœur les romanesques souvenirs de l'enfance errante de Sophie, et qu'avait mûri la vue de la jeune fille, dont l'éducation avait maintenant développé toutes les grâces.

« Supposons, dit-il, que la fable que vous a contée son père soit fausse, et, sans aucun doute, vous avez d'excellentes raisons pour n'y pas croire, si vous ne pouvez aimer Sophie comme

l'enfant de votre fille, recevez-la du moins, reconnaissez-la, je vous en conjure, comme la compagne de ma vie, laissez-la vous aimer et vous respecter comme je vous respecte et vous aime moi-même. Laissez-moi la protéger contre un père dénaturé; laissez-moi loyalement effacer par quelque acte honorable la tache que la condamnation de son grand-père semble avoir imprimée à notre union. Ah! si j'étais ambitieux auparavant, combien plus le suis-je maintenant, de laver à la fois la honte de son grand-père et les erreurs de mon père. Mais, d'un autre côté, si l'enquête établit que Sophie est bien de votre maison; s'il est avéré que le sang de vôtre père coule pur dans les veines de cette jeune fille, je sais, hélas! que rien ne m'autorise plus à aspirer à une telle union. Personne ne se demandera plus si elle descend d'un William Losely; on ne verra qu'une chose, c'est qu'elle descend de vous. Toutes les taches disparaîtront dans la splendeur de votre renommée; les plus hautes familles du royaume rechercheront votre alliance. Moi, au contraire, je tiens tout de votre bonté, et je ne suis de noble origine que du côté de mon père. Et cependant je crois que vous ne me repousseriez pas : vous porteriez l'avenir à mon crédit et j'attendrais ; j'attendrais patiemment jusqu'à ce que je me fusse fait, comme soldat, un nom qui m'élevât au niveau de la fille de Darrell. »

L'éloquence du jeune homme débordait sur le papier. Avec un art dont il n'avait pas conscience, il cherchait tous les arguments, tous les points de vue qui pouvaient le mieux captiver l'orgueil superbe ou la profonde tendresse, qui semblaient à Lionel les éléments principaux du caractère de Darrell.

La réponse de Darrell ne se fit pas attendre. Au premier coup d'œil que Lionel jeta sur l'adresse, un funeste pressentiment s'empara de lui et glaça ses espérances. L'écriture de Darrell était habituellement en harmonie avec l'intonation de sa voix : nette, élégante, originale, elle dénotait, par l'aisance de ses allures, un caractère plein de naturel, de franchise et d'élan. Le soin même qu'il mettait à cacheter ses lettres, pure formalité que négligent les écrivains et les poëtes, sous prétexte qu'ils sont toujours absorbés dans leurs pensées ; mais que ne manquent jamais d'observer les hommes qui occupent de hautes positions officielles, ce soin même, dis-je, révélait chez Darrell la dignité patricienne, qui communiquait un air de solennité à ses actions les plus ordinaires. Mais dans la lettre que Lionel tenait à la main, il était difficile de reconnaître celui qui l'avait écrite. L'adresse était toute barbouillée, les caractères semblaient avoir été tracés par une main ferme, mais tremblante d'émotion; pour cachet, un gros pâté de cire; la devise altière des Darrell à peine lisible, comme si le cachet eût été enlevé violemment avant que la cire se fût refroidie.

Lorsque Lionel ouvrit la lettre, l'écriture trahissait bien plus visiblement encore le désordre moral de son auteur. L'encre elle-même avait comme un air menaçant et indigné ; elle apparaissait de plus en plus noire, à mesure que la plume de Darrell avait dévoré le papier.

« Malheureux enfant ! c'est ainsi que débutait cette lettre sinistre ; malheureux enfant ! C'est donc par vous que cette femme perverse et abhorrée, qui a empoisonné l'âge mûr de ma vie, cherche à en flétrir le déclin ! Ne me parlez pas de la reconnaissance et des respects de lady Montfort ! Ne me parlez pas de la tendre et sainte mission qu'elle s'est donnée, de jeter dans ma maison, que le ciel a privée d'héritier, la petite-fille d'un misérable convict. Montrez-lui cette lettre et demandez-lui si elle croit me connaître, lorsqu'elle entreprend de me persuader que l'ignominie qui couvre mon nom doit faire le bonheur de mon foyer solitaire. Comment une telle femme peut-elle avoir l'impudence de s'imposer de force à mes souvenirs ? Comment peut-elle s'imaginer qu'elle parviendra à faire de moi son obligé ? Comment peut-elle croire qu'elle occupe encore quelque place dans ma vie ? Lionel, je vous l'ordonne ; au nom de tous les ancêtres que nous pouvons avoir en commun, arrachez de votre cœur, comme vous en arracheriez une pensée honteuse, cette image qui a égaré votre raison. Ma fille, grâce au ciel, n'a pas laissé de gage d'une exécrable union. Quant à cette fille, qui a été élevée par un voleur ; quant à cette fille, dont des misérables, aussi perdus d'honneur que Jasper Losely, cherchent à faire un instrument de fraude pour troubler mon repos et me déshonorer ; quant à cette fille, quelles que soient ses vertus, sa beauté, je ne pourrais, sans une horrible souffrance, voir en elle la femme de Lionel Haughton. Moi, la recevoir ici comme votre femme ! Moi, l'admettre dans cette maison ! Jamais ! jamais ! Loin de moi la pensée de vous menacer de la perte de mes faveurs, de la perte de votre fortune. Épousez cette fille si vous voulez, je ne retirerai point les promesses que je vous ai faites, un revenu vous est assuré par moi ; mais, à partir de ce moment, nos existences sont séparées, nos relations cessent ; vous ne me reverrez jamais, vous ne m'adresserez jamais la parole.... Ah ! Lionel, aurez-vous le cœur de m'infliger ce surcroît de chagrin ? Aurez-vous le cœur, pour une fille que vous connaissez à peine ou pour le plaisir de réparer, par esprit de don-quichottisme, la faute de votre père, aurez-vous le cœur de mettre le sceau à l'ingratitude que j'ai rencontrée chez ceux qui m'avaient le plus d'obligation ? Je ne puis le croire. Je me réjouis que vous m'ayez écrit, que vous ne soyez pas venu me présenter votre requête en personne ; je n'aurais pu maîtriser ma colère, et nous nous serions séparés ennemis. Même en vous écrivant, j'ai peine à me contenir. Cette femme

et cette fille, les voir liguées pour arracher de mon cœur désolé cette dernière affection ! Non ; vous ne serez pas si cruel. Envoyez cette lettre, je vous l'ordonne, à lady Montfort ; je vous défends de la revoir, elle, non plus que le serpent qu'elle réchauffe dans son sein pour me déshonorer. Cette lettre sera votre excuse pour rompre avec toutes deux.... avec toutes deux, entendez-vous ? « GUY DARRELL. »

Lionel était anéanti. Pendant plus d'une heure, il fut incapable de reprendre assez d'empire sur lui-même pour analyser les émotions qu'il éprouvait ou réfléchir à la conduite qu'il avait à tenir. Après une telle lettre de son bienfaiteur, il n'avait pas de choix à faire : il fallait renoncer à Sophie ; mais ce sacrifice était au-dessus de ses forces. Dans son désespoir, il se roulait dans la chambre, éclatait en sanglots ; et ces sanglots étaient si violents qu'on aurait dit que son âme allait se séparer de son corps dans ces spasmes convulsifs.

Enverra-t-il cette lettre à lady Montfort, cette lettre si peu conforme à la dignité de caractère de Darrell, cette lettre où la rage semble poussée jusqu'à la démence, cette lettre qui respire la haine et le mépris, qui même jette l'injure à la face d'une femme, de la femme qui chérit si tendrement le souvenir et qui travaille si généreusement au bonheur de Darrell? Exécutera-t-il un ordre qui semble plus rabaisser Darrell qu'humilier la femme à laquelle il veut qu'on envoie cette lettre? Mais comment désobéir à Darrell ? D'ailleurs la meilleure explication à donner à lady Montfort n'est-elle pas de lui envoyer la lettre? N'y a-t-il pas, au sujet de lady Montfort, quelque étrange malentendu que cette lettre peut servir à dissiper? et, ce malentendu dissipé, ne peut-il pas se produire un changement dans l'esprit de Darrell? Un éclair traversa soudain l'esprit agité de Lionel : il prit la lettre et la relut. Évidemment le ressentiment ne s'adressait ni à lui ni à Sophie. Un soupçon s'empara de Lionel, et, avec ce soupçon, l'espérance lui revint au cœur. Il envoya la lettre à lady Montfort, avec quelques lignes de sa main. Il lui dépeignit son profond désespoir à la pensée d'abandonner Sophie ; il lui exprima sa conviction que Darrell, par une erreur de jugement que Lionel ne pouvait comprendre, se vengeait sur lady Montfort ; il terminait en la priant, si cette dernière supposition était vraie, de pardonner une lettre empreinte d'une colère irréfléchie, et, dans leur intérêt à tous, de ne pas dédaigner une justification qui pouvait encore calmer une nature habituellement aussi aimante qu'elle paraissait maintenant aigrie et cruelle. Lionel, ne voulant point désespérer encore, ne chargea point lady Montfort de dire pour lui un éternel adieu à Sophie.

CHAPITRE VII.

Le cannibale continue à se découper tranquillement les tranches dans le corps de Dolly Poole, et il est à son tour soumis au scalpel de l'auteur qui s'amuse à le disséquer par goût pour l'anatomie. Deux piéges sont tendus sous ses pas : l'un par ses confrères en cannibalisme, l'autre par son ennemie mortelle, c'est-à-dire par la femme qui s'efforce de le sauver en dépit de tout ce qu'il peut faire pour être pendu.

Sur ces entrefaites, Jasper Losely, plus ennemi du travail que jamais, ne cessait de puiser, chaque semaine, dans la caisse de l'infortune Adolphe Poole, les ressources nécessaires à sa méprisable existence. Jamais homme n'exerça la bienfaisance plus à contre-cœur et plus sous le coup de la contrainte; jamais homme ne fut moins récompensé de ses sacrifices pécuniaires par les applaudissements de sa conscience que le pâle propriétaire de la villa de l'Alhambra. Lorsqu'il eut échoué dans ses efforts pour découvrir Sophie ou pour déterminer Jasper à accepter les propositions du colonel Morley, il sentit que son infernal parasite lui dévorerait les entrailles, comme le vautour que la fable représente attaché aux flancs de Prométhée. Mais, d'un autre côté, Jasper s'était parfaitement arrangé de cette manière à la fois régulière et commode de gagner « sa pauvre vie. » Venir une fois par semaine rendre visite à son ancien ami, l'effrayer par ses menaces ou arracher à ses lèvres crispées un funèbre sourire, au moyen de quelques mauvaises plaisanteries; emporter ses quatre souverains et vivre largement en attendant la semaine suivante, c'était un état de choses que Jasper se souciait médiocrement de modifier, et il avait eu raison de dire à Poole que son énergie primitive l'avait abandonné. A mesure qu'un sensualiste de la trempe de Jasper avance en âge et s'enfonce dans le vice, l'indolence usurpe graduellement chez lui la place qu'occupaient la vanité et l'ambition. Jasper sentait avec amertume que la beauté de sa jeunesse était passée, et qu'il ne pouvait plus aspirer à capter le cœur d'une jeune fille ou les écus d'une veuve. Lorsqu'il fut parfaitement convaincu de cette vérité, il se fit dans toutes ses habitudes une étrange révolution. Renonçant à ses anciens goûts de toilette, il chercha plutôt à se cacher qu'à briller. Autrefois nous l'avons vu faire de sa propre personne son idole; mais maintenant il se négligeait dans sa tenue et affectait des allures grossières, signe infail-

lible de ce morne désespoir que connaît la vanité seule, lorsqu'elle ne peut plus s'admirer en elle-même! La nature humaine, lorsqu'elle se dégrade, s'adapte sans effort à la position sociale au niveau de laquelle elle s'abaisse. Pour rien au monde, Jasper, lors même qu'il en aurait eu le moyen, n'aurait voulu conduire lui-même un cabriolet dans Saint-James's-Street. Lorsque l'émotion du jeu lui avait manqué, il s'était adonné de plus en plus à la boisson; car à quoi bon jouer avec des gens qui n'avaient rien à perdre, qu'il ne pouvait plumer, par conséquent, et qui n'eussent pas demandé mieux, au contraire, que de le plumer lui-même? Trouvant d'ailleurs qu'avec les ressources régulières qu'il avait su se ménager dans la caisse de Dolly Poole, il pouvait se procurer toutes les jouissances que recherchait maintenant sa nature abrutie, il ne s'était pas vu plutôt à la tête de ce qu'il aimait à considérer comme un revenu fixe, qu'une prudence étrange s'était emparée de lui pour la première fois de sa vie. Il prenait part aux orgies nocturnes des misérables au milieu desquels il vivait; souvent il faisait les frais de ces orgies, tout en ayant soin de ne dépenser que ce qu'il voulait; il débitait avec eux mille fanfaronnades, mais jamais il ne se laissait entraîner à prendre part à aucune de leurs criminelles entreprises, tant il craignait de compromettre l'existence que Dolly Poole lui rendait si douce et si confortable! Son énergie, autrefois infatigable, était engourdie, en partie par l'habitude de l'ivresse, en partie par les douleurs rhumatismales qui avaient envahi ses membres robustes. Ces souffrances, Jasper les supportait courageusement; mais parfois elles l'exaspéraient à un tel point que malheur à celui de ses compagnons qui, par un manque de prudence ou de respect, lui fournissait l'occasion de chercher un soulagement dans la colère. Sa main était aussi lourde, son bras aussi nerveux que dans sa jeunesse. Georges Morley avait été bien renseigné : c'était de la terreur que Jasper Losely inspirait à ces coupe-jarrets, dont il évitait de partager les dangers, tout en se mêlant à leurs orgies. Être un objet de crainte superstitieuse pour ces hommes sans frein, comme il avait été un objet d'admiration pour des femmes frivoles, c'était le plaisir dont se repaissait sa vanité, le dernier qui lui restât. Mais cette conduite attira sur sa tête un danger sur lequel son arrogance l'aveugla. Ses honnêtes compagnons commencèrent à se lasser de lui. Ils l'avaient accueilli dans leur bande à la recommandation de leurs associés de Paris et sur la réputation de hardiesse peu scrupuleuse que lui avait faite Cutts, homme de haute caste parmi leurs tribus mystérieuses, et qui, de temps à autre, s'en allait parcourir le continent, où il échappait, comme le juif errant, à tous les dangers. Mais quand ils virent que cet Achille des Grecs ne faisait que des phrases, n'utilisant ses alents que pour son avantage

personnel et ne se servant de sa force musculaire que contre eux, ils commencèrent non-seulement à se fatiguer de ses manières impérieuses, mais encore à douter de sa fidélité à la cause commune. Puis soudain Cutts, qui d'abord avait exalté Jasper comme une acquisition précieuse, changea de ton et insinua qu'il ne fallait pas se fier à cet homme, attendu que son caractère insouciant et son bavardage indiscret, quand il était en état d'ivresse, faisaient de lui un complice peu sûr dans une entreprise sérieuse.

« De plus, il était si peu scrupuleux, ajouta Cutts, et il avait si peu de sympathie pour leur classe, qu'il était capable de jouer un beau jour, à leur égard, le rôle de dénonciateur ou d'espion. »

En en mot, Cutts leur représenta qu'ils feraient bien de se débarrasser de ce compagnon dont l'air dominateur les importunait. Cependant la force physique de cet Hercule paresseux les intimidait, et ils n'osaient point, malgré la supériorité du nombre, le braver et l'attaquer ouvertement. Aucun ne voulait attacher le grelot. Alors ils complotèrent pour se débarrasser de lui d'une manière légale. Rien n'était plus facile pour des gens aussi experts dans le crime que de mettre à sa charge un acte de violence commis par l'un d'eux, d'amasser autour de lui une foule de circonstances compromettantes, de prévenir en secret la justice et de le faire condamner au moyen de faux témoignages. En un mot, Jasper était, au milieu d'eux, comme une guêpe qui s'est fourvoyée dans une fourmilière. Effrayées de la taille et de la force de l'ennemi, ces honnêtes fourmis étaient décidées à le faire sortir de leur place forte mort ou vif. Il était donc probable que Jasper allait enfin recevoir sa punition pour un crime dont il était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître!

C'est dans cette conjoncture que nous nous retrouvons en présence d'Arabelle Crane.

Elle était assise près d'une fenêtre à l'étage supérieur d'une maison située dans une rue étroite. La jalousie était baissée; mais Arabelle l'avait écartée un peu et regardait dehors. Auprès de la cheminée, un petit homme à l'aspect chétif, une sorte de gnome, était perché sur le bord d'une chaise en jonc, et ses genoux ployés touchaient presque à son menton. Il y avait dans tout l'ensemble de ce personnage quelque chose de si vague, de si indéterminé, de si peu substantiel, qu'on l'eût pris pour une illusion d'optique, pour un fantôme prêt à chaque instant à disparaître. Cet être bizarre était doué toutefois d'une voix humaine; on l'entendait distinctement, bien que son organe ressemblât à un sifflement et qu'il parlât tout bas.

Lorsqu'il eut fini, Arabelle Crane, sans tourner la tête, répondit également à voix basse :

« Vous êtes sûr que tant que Losely pourra puiser chaque semaine dans la bourse de l'homme qu'il tient dans sa dépendance, il persistera dans le même genre de vie. Ne pouvez-vous le prévenir du danger qui le menace ?

— Trahir mes associés ! je n'ose.... On ne peut se fier à Losely.... Dans la fureur de l'ivresse, il viendrait faire chez nous un sabbat infernal ; il saisirait deux ou trois de mes compagnons à la gorge et leur briserait le crâne ; puis il se mettrait à déblatérer, selon son habitude; il répéterait ce que je lui aurais dit ; on jouerait du couteau, il y aurait deux ou trois peaux de décousues; finalement, un ou deux cadavres s'en iraient au fond de la Tamise, le mien pour sûr, le sien peut-être !

— Vous dites que vous pouvez retarder de deux ou trois jours l'exécution du complot tramé contre lui ?

— De deux jours, oui. Je serais heureux de sauver le général Jos. C'est un beau garçon, et, s'il ne s'était pas détruit le tempérament à force de boire de l'eau-de-vie, il aurait pu aller loin.... dans notre profession ; mais il n'est plus bon à rien maintenant.

— Ah !... Et vous dites que c'est l'eau-de-vie qui le tue ?

— Non, ce n'est pas l'eau-de-vie qui le tuera, s'il continue à en boire dans la société de mes aimables compagnons....

— Et s'il n'avait plus d'argent à dépenser avec ces terribles compagnons, il ne fréquenterait plus leurs réunions ? Vous avez raison; la même vanité qui fait qu'il aime à passer à leurs yeux pour un richard, l'empêcherait de se présenter au milieu d'eux comme un mendiant.

— S'il n'avait plus de quoi payer la cotisation hebdomadaire, on aurait une excuse pour lui fermer la porte au nez. Tout ce que veulent ces braves gens, c'est de se débarrasser de lui ; et s'ils pouvaient arriver à leur but par des moyens légitimes, ils n'auraient pas besoin d'en employer de criminels. Le seul danger que court Losely, c'est celui dont vous l'avez sauvé si souvent. Dans un moment de désespoir, il peut se laisser entraîner à quelque acte de violence ; il peut voler en pleine rue, que sais-je ? Il a encore assez de courage pour commettre un crime, mais il n'a plus assez de sang-froid pour combiner un plan de manière à n'être pas découvert. Vous voyez que j'ai assez d'influence sur mes compagnons pour les empêcher de prendre part aux entreprises hasardeuses qu'il pourrait leur proposer, ou de l'admettre à prendre part aux leurs (s'il le demandait) ; car ils savent que je suis un bon conseiller. Ils me respectent; la loi n'a jamais mis son grappin sur moi, et, lorsque je leur dirai : Cet homme boit et bavarde, et, par ses forfanteries, il nous attirerait des ennuis, ils n'auront rien de commun avec lui, je vous assure. Mais je ne puis l'empêcher de faire, en état d'ivresse, un coup de tête.

— Mais vous me promettez de rester son confident et de me tenir au courant de ses projets?

— Oui.

— En attendant, il faut qu'il vienne à moi.... Cette fois, j'ai plus d'espoir que jamais, puisque sa santé est altérée et qu'il est las de cette vie criminelle. Tenez, monsieur Cutts, approchez.... doucement..., regardez.... Ne craignez rien! il ne peut vous voir d'en bas, et d'ailleurs vous êtes caché par la jalousie.... Le voyez-vous là-bas? »

Arabelle montrait une chambre au rez-de-chaussée dans la maison d'en face. Un feu rougeâtre brûlait tristement dans une grille sale. Un homme était à moitié couché sur une petite table, la tête appuyée sur ses bras. A côté de lui, il y avait un verre et une bouteille.

« C'est ainsi que se passent ses matinées, dit Arabelle Crane avec une expression de pitié douloureuse. Regardez-le. Est-il si formidable en ce moment? Avez-vous peur de lui en cet état?

— Oui, certes, j'en ai peur, murmura Cutts. Il n'est qu'engourdi, et vous le verriez secouer son assoupissement aussi vite qu'un boule-dogue qui entend un rat entrer dans sa niche.

— Monsieur Cutts, vous me dites qu'il porte constamment sur lui le vieux portefeuille qui, à l'entendre, contient sa fortune, en d'autres termes, les papiers au moyen desquels il arrache à sa victime épouvantée cet argent qui est maintenant la cause du danger qu'il court. Assurément, il n'y a pas de poches que vous ne puissiez vider ou faire vider, monsieur Cutts? Cinquante livres, si j'ai le portefeuille dans trois heures.

— Cinquante livres! ce n'est pas assez. L'individu aux dépens duquel vit Jasper me donnerait le double pour avoir ces papiers en son pouvoir.

— C'est possible. Mais Jasper n'a pas été assez simple pour vous faire des confidences qui vous permissent de savoir comment entamer les négociations. Lors même que vous trouveriez parmi ces papiers le nom et l'adresse de sa victime, vous ne pourriez en faire usage sans voir Jasper fondre immédiatement sur vous; supposez maintenant Jasper écarté, vous n'en n'auriez pas plus de prise sur sa victime. Vous ne connaissez pas les détails de cette affaire. Quelques lettres éparses, incohérentes, ne vous suffiraient pas, monsieur Cutts. Qu'arriverait-il alors? cet individu qui, je puis vous le dire en toute assurance, est un bravache et un homme vigoureux, comparé à tout autre qu'à Jasper, vous saisirait au collet, et vous devriez vous estimer heureux d'en être quitte, en sortant de chez lui, pour une côte enfoncée et vos lettres perdues. Allons donc, monsieur Cutts, vous savez cela aussi bien que moi, autre-

ment il y a longtemps que vous auriez volé le portefeuille et que vous en auriez fait usage. Cinquante livres, si j'ai le portefeuille dans trois heures! Cinquante autres dans six mois; si d'ici là il n'arrive rien à Jasper, monsieur Cutts.... Voyez! il ne bouge pas. Il doit être profondément endormi. Le moment est favorable.

— Quoi! chez lui! dit Cutts avec mépris. Mais il saurait tout de suite qui a fait le coup, et où serais-je demain? Non, non..., pas chez lui, dans les rues. Les rues appartiennent au public et tout le monde a le droit d'y vider les poches des passants. Dans trois heures, vous aurez le portefeuille. »

CHAPITRE VIII.

Mercure est le patron des commerçants qui se livrent aux spéculations, de même que des poëtes à la tête fêlée. Et même, en général, il se montre beaucoup plus favorable, beaucoup plus sympathique à la première classe de ses protégés qu'à la seconde.

> POOLUM per hostes Mercurius celer
> Denso paventem sustulit aere.

Poole était assis avec sa femme après le dîner. Il avait fait ce jour-là une bonne spéculation. Tant mieux pour son petit Johnny! mais tant pis pour les petits Johnnys des infortunés auxquels il avait eu affaire! Chacun pour soi dans ce monde! Poole jouissait donc du sourire approbateur de son aimable compagne. Il venait de prendre en extra un verre d'un vénérable vin de Porto qui, de la cave de l'oncle Sam avait passé dans la sienne. Au dehors, ses affaires prospéraient; au dedans, il trouvait la félicité conjugale. Assurément le sort d'Adolphe Poole était digne d'envie! A-t-il l'air du moins d'un homme heureux? Hélas! il n'est plus que l'ombre de ce qu'il était il y a quelques mois. Ses joues sont tombées, il danse dans ses habits; il y a dans ses yeux je ne sais quoi d'inquiet et de hagard; un tiraillement nerveux agite ses lèvres; de temps à autre il regarde la pendule, un joli modèle de Paris, qui est sur sa cheminée; puis il change de posture et jette à sa femme, l'ange de sa maison, quelques mots aigres. Celle-ci lui demande avec intérêt ce qu'il a. Sans répondre, il remplit son verre et contemple le feu où les charbons prennent des formes étranges.

C'est demain que doit reparaître le spectre qui vient le

tourmenter toutes les semaines! C'est demain qu'avec sa ponctualité habituelle, Jasper Losely, à onze heures sonnantes, revient lui rappeler le passé, ce passé qui, s'il était connu, ruinerait son avenir, et à tout instant. Poole tremble de voir révéler ce passé par Jasper, en dépit de la somme qu'il compte chaque semaine à ce dernier, de ses propres mains, dans sa propre maison, pour acheter le silence de son persécuteur.... Que faire? Confier à une autre personne le secret de cet affreux chantage? Horreur! Faire visite à Losely chez lui et lui remettre là son argent? Arrière une pareille pensée! Lui donner rendez-vous quelque part dans la rue, courir le risque d'être rencontré avec un pareil ami, d'être surpris causant, lui, homme respectable, avec le rebut de la société? O honte! Les deux ou trois dernières visites de Jasper avaient été particulièrement désagréables à Poole. Il avait parlé haut et Poole craignait que sa femme n'eût écouté à la serrure. Jasper avait rencontré, en sortant, la servante dans le couloir, il lui avait pris la taille, et la servante indignée s'était plainte à mistress Poole, en lui disant qu'elle s'en irait si elle était encore insultée par un drôle aussi laid. Bon Dieu! Voilà donc où il en est venu, ce pauvre séducteur! s'attaquer à une servante! d'un autre côté, mistress Poole était devenue de plus en plus curieuse et pressante au sujet de ces visites extraordinaires. Aussi, au moment où son mari attisait le feu, secrètement irritée de ses boutades inciviles, étant de plus du nombre de ces épouses incomparables qui, parfaitement maîtresses d'elles-mêmes, ne répondent jamais sur le moment à un reproche, mais savent toujours, avec un calme et un sang-froid inaltérables et tout en conservant les formes les plus gracieuses, rendre une piqûre pour chaque mot un peu aigre qu'on leur a lancé, mistress Poole, dis-je, adressa à son mari ces aimables paroles :

« Sammy, mon chéri, nous savons ce qui vous rend de si mauvaise humeur, mais cela ne durera pas, Sammy. C'est demain que vient cet homme terrible, car il vient toujours le même jour de la semaine.

— Retenez votre langue, mistress Poole.

— Oui, Sammy, mon chéri, je me tais. Mais il ne faut pas que Sammy se laisse tromper ainsi par des mendiants; car je sais que cet homme est un mendiant, un de ces escrocs dont vous avez été la dupe, pauvre innocent! au temps de votre orageuse vie de garçon. Aujourd'hui, votre bon cœur ne peut supporter de le voir dans la détresse, mais il faut que tout cela ait une fin.

— Mistress Poole! mistress Poole! voulez-vous cesser vos sottises, oui ou non?

— Mon pauvre cher amour! continua mistress Poole, faisant briller une larme au coin de son œil d'ange; désormais vous

aurez quelqu'un qui vous donnera de bons conseils, car j'ai tout dit à papa.

— Vous l'avez dit! vous l'avez dit à votre père! » s'écria Poole, et l'expression de sa physionomie devint si sombre que mistress Poole sentit son sang se glacer dans ses veines.

Depuis longtemps elle se doutait qu'il y avait quelque chose de louche dans la facilité avec laquelle son mari se soumettait à l'insolence d'un si grossier visiteur. Mais elle savait qu'il n'était pas brave; cet homme l'intimidait peut-être par des menaces de violence personnelle; c'était probablement quelque parent dans le besoin ou quelque pauvre diable que Poole avait ruiné, soit au temps où il s'occupait de sport, occupation peu honorable aux yeux de mistress Poole, soit depuis qu'il s'était rangé pour entreprendre quelque honnête spéculation commerciale. Mais, au désespoir qui se peignait sur la figure de Poole, elle devina une partie de la vérité, et elle demeura muette et comme frappée de stupeur. A ce moment, un violent coup de sonnette retentit à la porte de la rue. Poole se remit aussitôt et s'élança de la chambre dans le corridor. Sa femme resta sans bouger; pour la première fois, elle avait peur de son mari. Mais qu'entend-elle dans le vestibule? Une voix de femme, une voix rude, c'est vrai, puis une exclamation de joie de Poole lui-même. Le cœur soulagé, elle se dirigea machinalement vers le corridor et arriva juste à temps pour apercevoir le bord d'une robe gris de fer qui disparaissait dans le cabinet de Poole. Celui-ci avait ouvert la porte du cabinet et saluait d'un air obséquieux la personne qui venait d'entrer. Mais, en voyant sa femme, il alla droit à elle et lui dit tout bas :

« Montez là-haut et ne bougez pas. »

Le ton dont ces paroles furent prononcées contrastait si fort avec l'air renfrogné dont il lui parlait ordinairement, quand il avait quelque chose à lui commander, que le profond mépris avec lequel elle accueillait habituellement les ordres de son mari, tout en obéissant le sourire sur les lèvres, fit place cette fois à la terreur.

Poole rentra précipitamment dans son cabinet et en ferma soigneusement la porte. Il voulut prendre dans les siennes les deux mains de la visiteuse; mais celle-ci le repoussa, refusa même le siége qu'il lui offrait et resta debout, froide et roide :

« Monsieur Poole, lui dit-elle, je n'ai que quelques mots à vous dire : les lettres dont Jasper Losely se faisait une arme pour vous extorquer de l'argent ne sont plus en sa possession, elles sont dans mes mains. Vous n'avez donc plus rien à craindre de lui, ni rien à lui donner.

— Oh! s'écria Poole, tombant à genoux. Soyez bénie! C'est un père de famille qui vous remercie. Mon dernier né n'a pas encore six semaines.

— Relevez-vous et trêve à vos folies. Je ne vous remets pas ces papiers en ce moment et je ne les brûle pas non plus. Au lieu d'être au pouvoir d'un homme dont l'ivresse trouble souvent le cerveau et fait chanceler les résolutions, vous êtes à la discrétion d'une femme dont la vigilance ne se lasse jamais et dont l'esprit ne perd jamais sa lucidité. Vous êtes à ma discrétion et vous agirez comme je vous le dirai.

— Vous ne pouvez me demander des choses déshonnêtes, j'en suis sûr, dit Poole, dont les dernières paroles de mistress Crane avaient singulièrement refroidi l'enthousiasme et diminué la reconnaissance.... Je suis à vos ordres. Mais ces papiers ne peuvent vous être d'aucune utilité; rendez-les-moi, je vous les payerai un bon prix.

— Taisez-vous et écoutez-moi. Je garde ces papiers, d'abord parce que Jasper Losely ne doit pas savoir qu'ils ont passé dans vos mains; ensuite, parce que je ne veux pas que vous fassiez rien qui puisse nuire à Losely. Trahissez-moi auprès de lui ou essayez de le livrer à la police, et je ferai sans pitié usage de ces documents contre vous. Obéissez-moi, au contraire, et vous n'avez rien à craindre de moi ni rien à débourser. Lorsque Jasper Losely se présentera demain, dites-lui de vous montrer ces lettres. Il ne le pourra pas, il cherchera des excuses. Refusez alors péremptoirement, mais sans insulte (vous savez combien il est emporté!), refusez de lui donner de l'argent. Peut-être vous accusera-t-il d'avoir soudoyé quelqu'un pour lui voler son portefeuille; laissez-le dire.... Mais attendez! Votre fenêtre est de plain-pied avec le sol. Il y a là un jardin. Eh bien! ayez trois agents de police en sentinelle dans ce jardin, en face de cette fenêtre. S'il vous menace, montrez-lui ces agents; s'il veut se porter à des voies de fait, appelez-les à votre aide ou réfugiez-vous près d'eux. Mais, lorsqu'il sera sorti d'ici, ne portez pas de plainte contre lui, je veux qu'on le laisse partir tranquillement. Vous n'aurez pas de peine à trouver une excuse pour justifier cette générosité. Vous direz que c'est un de nos anciens amis qui est malheureux, dans le besoin, que des habitudes d'intempérance ont privé pour le moment de sa raison. Vous êtes obligé de vous débarrasser de lui, mais ce serait de la cruauté de le poursuivre en justice. En un mot, inventez telle histoire qu'il vous plaira. Le lendemain, vous pourrez, si vous le voulez, quitter Londres pour quelque temps, je vous le conseille même; mais j'aurai arraché les griffes à Jasper, et il est probable qu'il ne vous tourmentera plus. Je connais son caractère.... Et maintenant, monsieur, j'ai fini. Ouvrez-moi la porte. »



CHAPITRE IX.

Naufrage et bateau de sauvetage dans le brouillard.

Le lendemain, un peu après midi, Jasper Losely revenait de la villa de l'Alhambra, furieux, désespéré, ne sachant où s'adresser pour avoir du pain ni sur qui exhaler sa rage, lorsqu'il aperçut tout à coup, dans une rue paisible et à moitié bâtie, qui conduisait du faubourg à New-Road, Arabelle Crane debout devant lui. Elle était sortie de l'un des passages en ligne directe qui se croisent en tous sens et caractérisent cette informe nébuleuse d'où se dégagera l'astre d'une cité future. Cet homme et cette femme se retrouvèrent donc encore une fois face à face. Pas un être humain ne se montrait dans la rue; à quelque distance de là stationnaient des voitures de place; tout alentour dans le voisinage s'élevaient des constructions garnies de leurs échafaudages et semblant se dresser comme des spectres dans la vapeur livide d'un épais brouillard.

A la vue d'Arabelle ainsi plantée sur son chemin, Losely recula. Dans sa superstition, il avait si longtemps associé l'image de cette femme à la ruine de ses projets comme aux dangers dont elle l'avait préservé, que son sang, fouetté par la colère, circula plus rapidement dans ses veines et qu'il entendit les battements de son cœur.

MISTRESS CRANE. Ainsi donc, vous le voyez! cher Jasper, nous ne pouvons nous empêcher de nous rencontrer, quoi que vous fassiez pour m'éviter.

LOSELY. Je.... je.... Vous me faites toujours de ces surprises-là!... Vous voilà donc à Londres? Est-ce pour y demeurer? Habitez-vous toujours votre ancien logement?

MISTRESS CRANE. Pourquoi cette question? Que vous importe où j'habite? Vous ne viendriez pas m'y voir. Mais comment allez-vous? Que faites-vous? Quels sont vos moyens d'existence? Vous paraissez souffrant. Pauvre Jasper!

LOSELY, *avec emportement*. Au diable votre pitié! Donnez-moi de l'argent. »

Et il fit un geste qui ressemblait plus à une menace qu'à une prière. Mistress Crane posa avec calme sa main décharnée sur le bras de Jasper et le passa sous le sien; Jasper frissonna sous cette étreinte.

« Je vous l'ai bien dit, reprit-elle, que vous me trouveriez

toujours au plus fort de vos ennuis, et il en sera ainsi, Jasper, jusqu'à ce que votre bras droit que je tiens en ce moment soit aussi impuissant que l'argile qui est à nos pieds. Allons! marchez, marchez, vous n'avez pas peur de moi, je suppose? Marchez, dites-moi tout. D'où venez-vous en ce moment? »

Jasper, à qui ce mot rappelait sa récente déconvenue, se soulagea par une bordée d'injures à l'adresse de Poole; puis, confiant à mistress Crane toute l'histoire de ses droits sur ce gentleman, il lui raconta comment il avait perdu son portefeuille, qu'on lui avait volé peut-être, et comment Poole le savait désarmé.

« Le lâche! ajouta-t-il en grinçant des dents, il a sauté par la fenêtre et il avait trois agents de police dans son jardin. Il doit avoir payé un filou pour faire ce coup, le lâche! le misérable qu'il est! Mais je saurai tout.... et alors....

— Et alors, Jasper, quel avantage en résultera-t-il pour vous? Les lettres ont disparu et Poole vous tient en son pouvoir, si vous le menacez encore. Maintenant, écoutez-moi: ce n'est pas vous qui avez assassiné cet Italien qu'on a trouvé, il y a une semaine environ, poignardé là-bas, dans les champs? Il y a cent livres de récompense pour qui livrera le meurtrier.

— Moi! non.... Avec quel sang-froid vous me demandez cela? Nous nous sommes battus loyalement; j'ai tapé dur, c'est vrai, mais je ne l'ai pas tué. Je n'ai jamais tué personne. Si jamais je m'en mêle, je commencerai par Poole.

— Mais je vous le dis, Jasper, c'est vous qu'on soupçonne de ce meurtre; c'est vous qui serez accusé de ce meurtre, et si je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer, vous auriez été jugé et pendu pour ce meurtre!

— Parlez-vous sérieusement? Qui pourrait m'accuser?

— Ceux qui savent que vous êtes innocent de ce crime; ceux qui sauront vous faire paraître coupable; les misérables que vous fréquentez, dont vous partagez les orgies, avec lesquels vous vous prenez de querelle! Me suis-je jamais trompée dans les avertissements que je vous ai donnés?

— C'est par trop horrible! murmura Losely, songeant, non au complot dirigé contre sa vie, mais à la prescience dont était douée cette femme, qui venait encore de découvrir ce complot. Il y a de la sorcellerie là-dessous. Comment avez-vous su ce que vous me dites là?

— Ceci est mon affaire.... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai raison. Ne retournez plus dans ces cavernes de brigands; elles sont maintenant pleines pour vous de piéges et de trappes. Quittez Londres, et vous êtes sauvé. Ayez confiance en moi.

— Et où voulez-vous que j'aille?

—Écoutez-moi, Jasper. Vous avez fatigué de votre présence

ce vieux monde: il n'y a plus de refuge pour vous que dans le nouveau. Allez où votre père est allé. Consentez-y, et vous ne manquerez de rien. Vous ne pouvez découvrir la retraite de Sophie. Vous avez échoué dans vos efforts pour amener Darrell à composition. Consentez à vous embarquer pour l'Australie, et je m'engage à vous fournir, pour vivre dans ce pays lointain, un revenu plus considérable que celui que vous extorquiez à Poole.

— Et vous viendrez avec moi, je suppose? dit Losely d'un air maussade et disgracieux.

— Je vous accompagnerai, si vous voulez. Je veux être partout où vous serez; oui. »

Jasper bondit de rage.

« Femme, s'écria-t-il, ne m'importunez pas davantage, ou vous me forcerez à....

— A me tuer! Vous n'oseriez pas. Soutenez mon regard, si vous pouvez. Mais vous n'osez pas. Touchez-moi, touchez à un cheveux de ma tête, et vos moments sont comptés! votre arrêt est prononcé! Nous serions seuls ensemble dans un désert, pas un œil humain ne serait témoin de votre forfait, pas une oreille humaine n'entendrait mes gémissements, que je ne craindrais encore rien de vous. Moi qui vous ai rendu en bienfaits le mal que vous m'avez fait; moi qui ai veillé sur vous sans relâche; moi qui vous ai sauvé de tant d'ennemis et de tant de dangers; moi qui, maintenant que le reste de la terre vous fuit et que toute autre ressource vous manque, moi qui vous dis: Partagez mon revenu, mais soyez honnête! moi, je serais frappée par cette main! Non, ce crime serait trop contre nature. Le ciel ne le permettrait pas. Essayez, et votre bras retombera paralysé à votre côté! »

Les yeux éraillés de Jasper se baissèrent sous le regard fixe et brûlant de cette femme. Ses lèvres blanches et tremblantes de colère se refusèrent à prononcer l'imprécation dans laquelle sa nature brutale concentrait ses craintes et sa haine. Il continua à marcher en gardant un silence farouche; mais quelques mots qu'Arabelle avait laissés tomber de ses lèvres ranimèrent son audace en lui donnant une dernière espérance.

Arabelle l'avait pressé de quitter l'Europe pour se réfugier dans le nouveau monde; mais c'était précisément la proposition qui lui avait été transmise de la part de Darrell; s'il fallait absolument accepter cette proposition, qui répugnait si fort à ses nouvelles habitudes d'indolence, mieux valait du moins s'embarquer seul, être son maître, que de dépendre, comme un esclave, de cette bienfaitrice abhorrée, qui ne cessait de le persécuter. Le désespoir lui inspira la résolution qui lui avait manqué jusqu'alors. Il forma le projet d'aller trouver Darrell lui-même, et d'arriver avec lui au meilleur

compromis possible. Quand cette décision fut bien arrêtée dans son esprit, l'irritation de ses nerfs se calma, et ses pensées recouvrèrent quelque chose de leur ancienne souplesse, à mesure que l'idée astucieuse d'échapper à la vigilance et à la protection charitable de mistress Crane prit dans son esprit une forme définie.

« Oui, dit-il à la fin, en s'efforçant de donner à sa voix les inflexions caressantes d'autrefois; oui, vous êtes certainement la meilleure des créatures, et vous avez raison de le dire :

Oui, je serais le mensonge incarné,
Je ne pourrais jamais vous faire injure !

Oui, quoique je vous paraisse un monstre d'ingratitude, et quoique j'en sois un très-probablement. J'ai l'Australie en horreur, je l'avoue. Je n'aime pas ces longs voyages sur mer. Les nouvelles contrées n'ont plus d'attrait pour moi; je ne suis plus jeune, bien que je dusse l'être encore; mais, puisque vous insistez, et que vous daignez m'accompagner, en dépit de tous mes torts envers vous, eh bien! je me décide à partir. Quant à mon honnêteté, consultez ces chenapans maudits qui ne demandent, comme vous le dites, qu'à se défaire de moi au moyen d'un faux serment, et ils vous diront que depuis mon retour en Angleterre j'ai été aussi innocent que l'enfant qui vient de naître; et c'est là mon crime à leurs yeux, les misérables ! Depuis que cet infâme Poole me donnait de quoi suffire à mes humbles besoins, je m'étais réformé; je veux persévérer dans cette voie nouvelle. Il me faut très-peu maintenant. Comme vous le dites, l'Australie est l'endroit qui me convient le mieux. Quand nous embarquerons-nous?

— Est-ce sérieusement que vous me dites cela?

— Sérieusement.

— Alors je m'informerai des jours où les bâtiments partent. Venez me voir à mon ancien logement, et nous prendrons tous nos arrangements. Oh! Jasper Losely, ne repoussez pas cette dernière chance d'échapper aux périls qui vous entourent !

— Non, je suis las de la vie..., je suis las de tout, excepté du repos.... Oh! Arabelle! quelle douleur horrible ! »

Jasper poussa un gémissement, car il disait vrai. A ce moment, l'étreinte de la douleur physique, semblable à la dent d'un loup qui s'enfonce dans les chairs, fut si vive, que le gémissement de Jasper devint presque un rugissement. Le vieux mythe d'Hercule se débattant dans sa tunique empoisonnée fut sûrement inventé par quelque physiologiste expérimenté, qui voulait démontrer cette vérité : que ce n'est que dans les constitutions les plus robustes que la souffrance peut arriver jusqu'aux dernières limites de la torture. Ce spectacle radoucit instantanément l'inflexible Arabelle. Saisie d'une pitié

profonde, elle s'arrêta, força Jasper à s'appuyer sur son bras, essuya les gouttes de sueur qui tombaient de son front, et lui adressa les paroles de consolation les plus touchantes. Le spasme passa subitement, comme cela arrive dans les douleurs névralgiques, mais il emporta avec lui, du cœur de Jasper, tout sentiment de reconnaissance et tout remords.

« Oui, dit-il, j'irai vous voir; mais, en attendant, je n'ai pas le sou. Oh! ne craignez pas, si vous m'aidez aujourd'hui, que je vous fuie encore. Je n'ai plus d'autre ressource que vous et je n'ai plus l'esprit entreprenant que j'avais autrefois. Je ne ris plus maintenant de la fatigue et du danger.

— Mais voulez-vous me jurer, par tout ce que vous considérez encore comme sacré, s'il y a encore, hélas! quelque chose de sacré pour vous! voulez-vous me jurer que vous ne rechercherez plus la compagnie de ces hommes qui conspirent pour vous faire tomber dans les mains du bourreau?

— Les rechercher encore! ces lâches et ingrats coquins! Non, non! je vous le promets! j'en fais le serment.... solennel! C'est des soins d'un docteur que j'ai besoin; ce qu'il me faut, vous dis-je, c'est le repos, le repos, le repos!...

Arabelle Crane tira sa bourse.

« Prenez ce que vous voudrez, » dit-elle avec douceur.

Jasper, soit pour la tromper, soit parce que les aumônes de cette femme répugnaient tellement à son étrange orgueil qu'il ne voulait lui devoir que ce qui lui était rigoureusement nécessaire, Jasper, dis-je, se contenta de prendre un tiers ou un quart des souverains contenus dans la bourse; puis, après quelques mots de remercîments, il la quitta et disparut dans le brouillard, qui devenait de plus en plus épais à mesure que la nuit approchait, enveloppant de son ombre les rues silencieuses.

Arabelle s'en alla de son côté, l'espérance au cœur. Jasper était également plein de confiance. Pour réparer ses forces, il mangea un peu et but beaucoup dans une taverne qu'il rencontra sur sa route; puis il se dirigea vers l'hôtel de Darrell, à Carlton-Gardens. Là, apprenant que Darrell était à Fawley, il se rendit en toute hâte à la station d'où partait le train qui conduisait à la ville la plus proche du vieux manoir. Il arriva dans cette ville sans encombre et y passa la nuit.



LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

Le secret de Guy Darrell, — celui qu'il ne voulut pas confier à Alban Morley.

On était à ce moment de l'année qui sépare l'automne de l'hiver, moment plein de charme et de mélancolie, où l'automne est réellement fini, mais où l'hiver n'a pas encore commencé d'une manière visible. Il faisait une belle journée. La même voiture de louage qui avait amené Lionel à Fawley, plus de cinq ans auparavant, s'arrêta à l'entrée de la prairie inculte et ombragée d'arbres qui entourait l'antique manoir. Cette voiture avait été prise à la station la plus voisine du chemin de fer de Londres par une dame qu'accompagnait une femme qui semblait être attachée à son service. Le cocher mit pied à terre et ouvrit la portière. Après lui avoir ordonné de l'attendre et dit quelques mots à sa compagne, la dame descendit, s'enveloppa dans son manteau et se dirigea seule vers le manoir. D'abord elle marcha d'un pas ferme et rapide; elle était encore sous l'empire des motifs impérieux qui lui avaient fait entreprendre ce voyage, et aussi subitement décidé que rapidement exécuté; mais à mesure qu'elle avançait dans le silence de ces bois séculaires, son courage commençait à faiblir. Elle s'arrêta et jeta autour d'elle un regard vague et timide. Ces lieux n'étaient point nouveaux pour elle, mille souvenirs lui rappelaient les heureux jours d'été qu'elle avait passés dans son enfance à jouer sur ces pelouses et sous ces ombrages; à ces souvenirs s'en mêlait un plus amer, celui de la dernière visite qu'elle avait faite plus tard (fraîche et gracieuse jeune fille) à cet antique manoir, que les plis onduleux du terrain et les branches dépouillées des grands arbres dérobaient encore à sa vue, mais dont l'emplacement se trahissait par de légères traînées de fumée qui s'élevaient dans l'atmosphère limpide. Elle baissa la tête, et, poussant un profond soupir, elle ferma les yeux comme pour ne pas voir ce paysage, ou

plutôt les images que son imagination évoquait pour le peupler. Tout près de là, la daine favorite levant la tête du milieu de la fougère où elle était couchée, observait avec curiosité cette étrangère qui venait ainsi troubler sa solitude. Mais, en l'entendant soupirer, la douce créature s'enhardit, quitta l'endroit où elle reposait et s'approcha de la femme affligée jusqu'à toucher ses vêtements; compagne habituelle de Darrell, témoin de ses longues et douloureuses rêveries, elle s'était familiarisée dans son intimité avec les soupirs, et ils excitaient en elle une sorte de pitié sympathique.

Étonnée, l'étrangère souleva ses paupières languissantes et rencontra les yeux noirs et doux de la daine, ces yeux doux et noirs comme les siens. L'animal portait autour du cou un collier tout neuf et orné d'une plaque d'argent sur laquelle était gravée une inscription. Cette inscription attira l'attention de l'étrangère qui, voyant la daine avancer la tête comme pour solliciter et recevoir les caresses d'une main chérie, lut ce qui suit en italien : « Malgré ton sexe, tu sais garder la foi jurée; ma main te nourrit, et cependant tu ne réponds pas à un bienfait par l'ingratitude. » En lisant ces mots, le cœur de l'étrangère se gonfla, sa résolution l'abandonna, elle crut voir dans cette inscription comme un arrêt de bannissement prononcé contre elle, et elle s'en retourna précipitamment sur ses pas. La daine la suivit un moment, puis s'engagea dans un étroit sentier à gauche qui conduisait sur les bords du petit lac. Cependant l'étrangère s'était arrêtée et remise de son émotion.

« C'est mon devoir, murmura-t-elle, et je dois le remplir jusqu'au bout. »

Baissant alors son voile, qu'elle avait levé en entrant dans le parc, elle se dirigea précipitamment vers la maison; mais, au lieu de reprendre le sentier qu'elle venait de quitter, elle suivit à son tour la daine, soit qu'absorbée dans ses préoccupations et distraite par ses pensées elle se trompât de route, soit que le souvenir des localités se réveillât dans son esprit; en effet, ce chemin conduisait plus directement que l'autre à la maison. Bientôt elle découvrit le lac brillant et limpide, dont les eaux paisibles reflétaient au loin l'ombre des arbres à moitié dépouillés de leur feuillage. A la vue du lac, la daine fit une pause, leva la tête, aspira l'air, puis, partant comme un trait, disparut derrière l'un de ces monticules couverts de broussailles qui donnaient à cette partie du parc le caractère d'une forêt primitive. L'étrangère avança encore quelques pas. A sa droite s'élevaient, dans le fond du paysage, les nobles tourelles de l'édifice inachevé; plus près d'elle, à sa gauche, Darrell était assis sous un hêtre noueux, à l'aspect fantastique, et au bord du lac dont le cristal réfléchissait son ombre immobile. La daine était couchée à ses pieds.

En apercevant d'une manière si inattendue celui qu'elle ve-

nait chercher et que cependant elle craignait de voir, l'étrangère poussa un cri faible, mais aigu. Darrell se releva vivement. Quelle était cette femme qui se tenait debout devant lui, le visage voilé, enveloppée dans son manteau et dans l'attitude d'une suppliante ?

« Arrière! s'écria-t-il, en proie à un désordre extrême. Arrière! Est-ce un esprit qui m'apparaît dans ma solitude? ou bien est-ce une illusion, un rêve?

— C'est moi, moi! cette Caroline qui vous était si chère autrefois et que vous haïssez maintenant. Pardonnez-moi! ce n'est pas pour moi que je viens ici. »

Elle rejeta son voile en arrière. Ses yeux cherchèrent ceux de Darrell comme pour le prier d'excuser sa démarche.

« Ainsi donc, dit Darrell, croisant ses bras sur sa poitrine, geste qui lui était familier lorsqu'il voulait maîtriser un sentiment violent ou se confirmer dans une résolution énergique; ainsi donc, Caroline, marquise de Montfort, nous étions destinés à nous rencontrer enfin face à face; je comprends, Lionel Haughton vous a envoyé ou montré ma lettre?

— Oh! monsieur Darrell, comment avez-vous pu parler ainsi de celle qui....

— De celle qui m'a arraché le cœur et l'a foulé aux pieds dans la boue! Je le sais, les gens frivoles disent : « Fi! un noble gentilhomme ne doit pas avoir de paroles amères pour une femme! » Lorsque les hommes qui font de la galanterie une étude et de l'amour un passe-temps quittent leur belle, ou se voient délaissés par elle, ils restent courtois jusque dans leur chagrin et polis dans leurs adieux. Mais moi, madame, je n'ai jamais été un de ces galants évaporés. Pour mon malheur, je suis un homme sérieux; j'avais remis mon bonheur entre vos mains; je vous avais dit, quand j'étais encore dans la fleur de l'âge: « Voici ma vie; elle vous appartient jusqu'à ce que je disparaisse de ce monde.... » Eh bien! qu'avez-vous fait de cette vie? vous l'avez brisée; mon avenir, vous l'avez frappé de stérilité! Et lorsque vous avez l'audace de venir jusqu'ici pour me dicter des lois dans ma propre maison, quand je vous parle avec la franchise d'un homme simple et sincère, Votre Seigneurie se plaint que je l'aie maltraitée dans une lettre! Ah! madame! ne vous êtes-vous pas montrée la plus perfide de toutes les femmes? Pour éviter les reproches, la perfidie n'a le droit d'invoquer ni le privilége du rang ni celui du sexe.

— Darrell! Darrell! épargnez-moi, je vous en conjure! j'ai été si cruellement punie! je suis si malheureuse!

— Vous! punie! Eh quoi! après vous être vendue à un homme qui vous a plu par les dons de la jeunesse et par l'eclat de ses titres, après vous être vendue aux flatteries du monde, vous trouvez dans les feuilles de rose de votre splendide couche nuptiale un pli qui vous froisse, et vous appelez cela

une punition proportionnée à votre faute! Votre mari, il est vrai, était.... Mais pourquoi parlerais-je mal de lui? c'est lui qui a été puni, si, après l'avoir accepté à cause de son rang, vous avez reconnu en lui un être nul que vous ne pouviez ni aimer, ni honorer. Vous avez été perfide et ingrate envers l'homme que vous avez choisi comme envers celui que vous avez abandonné. Et maintenant que vous en avez mis un au tombeau, vous cherchez à avilir l'autre!

— Vous avilir! oh! c'est ce reproche qui m'a blessée jusqu'au vif. Je mérite tous les autres, mais celui-là, non. Écoutez-moi!... vous m'écouterez!

— Vous me voyez résigné à vous écouter. Dites maintenant tout ce que vous voudrez, car c'est la dernière fois que nous nous verrons ici-bas.

— La dernière fois! soit! »

Lady Montfort s'arrêta un moment, comme pour se recueillir. Si étrange que cela puisse paraître à ceux qui n'ont jamais aimé, au milieu de sa douleur et de son humiliation, elle trouvait un plaisir amer dans la présence de l'homme loin duquel elle avait été exilée dans sa jeunesse; cet orage même de reproches violents et cruels qui fondait sur sa tête avait pour elle un charme inexplicable; en effet, un instinct lui disait qu'il n'y aurait pas eu de haine dans le langage de Darrell s'il n'y avait pas eu un reste d'amour au fond de son cœur.

« Parlez, dit avec douceur Darrell ému, malgré lui, par l'effort évident que faisait lady Montfort pour surmonter sa propre émotion.

Deux fois elle ouvrit la bouche, deux fois la voix lui manqua. Lorsqu'enfin elle put s'exprimer d'une manière intelligible, elle commença par plaider la cause de Lionel et de Sophie, et le zèle qu'elle déploya en leur faveur doubla ses forces. Elle expliqua ensuite les motifs de sa propre conduite et repoussa les accusations imméritées de Darrell. Elle, vouloir l'avilir! tout ce qu'on pouvait lui reprocher, peut-être, c'était de s'être laissé emporter trop loin par son désir de contribuer à son bonheur, de lui épargner pour l'avenir de cruels remords. D'abord Darrel l'écouta avec un calme hautain, et se contenta de lui dire, relativement à Lionel et à Sophie :

« Je n'ai rien à ajouter ou à changer à la résolution que j'ai communiquée à Lionel. »

Mais, quand il la vit mêler insensiblement sa propre cause à celle des deux jeunes gens, son impatience éclata :

« Mon bonheur! s'écria-t-il. Ah! vraiment, vous avez prouvé combien il vous était cher! Vous voulez m'épargner pour l'avenir des remords! et c'est vous qui prétendez jouer vis-à-vis de moi le rôle d'un bon ange en me préservant des reproches de ma conscience! Dérision! Lady Montfort a donc oublié qu'elle était autrefois Caroline Lyndsay?

— Ah! pouvez-vous supposer, murmura d'une voix faible lady Montfort, pouvez-vous supposer, si inconstante et ingrate que je puisse vous paraître....

— Me paraître? répéta Darrell.

— Oui, vous paraître, reprit-elle avec douceur, et j'avoue que les apparences sont contre moi; pouvez-vous supposer, dis-je, que, lorsque je fus libre de vous exprimer mes remords, de vous parler de ma reconnaissance, de mon respect, je n'étais pas sincère? Darrell! Darrell! vous ne le pensez pas! Cette lettre que vous reçûtes en Italie, il y a près d'un an, et dans laquelle je mettais à vos pieds mon orgueil de femme, comme je l'y mets encore en ce moment en venant ici; cette lettre où je vous demandais s'il vous était impossible de me pardonner, et s'il était trop tard pour expier ma faute, cette lettre fut écrite à genoux. Mon cœur, longtemps contenu, y faisait explosion. Ecoutez-moi, Darrell! Ne croyez pas que je me berce encore d'une espérance que vous avez anéantie d'une manière si méprisante (une vive rougeur colora les joues de lady Montfort); je ne vous blâme pas, et, d'un autre côté, permettez-moi de vous le dire, votre sévérité ne m'a pas humiliée, comme je l'eusse été sans doute si j'avais écrit cette lettre à tout autre qu'à vous, car, vous, je vous ai tellement respecté depuis mon enfance, que....

— Oh! ne craignez pas, interrompit Darrell avec emportement, que je me méprenne sur votre caractère. Vous n'auriez pas adressé une pareille lettre à celui qui avait pour lui la jeunesse, les avantages physiques, tous les dons de la fortune. Non! beauté orgueilleuse, avec la foule d'adorateurs qui vous entouraient sans doute, vous auriez livré votre main aux flammes plutôt que d'écrire à un jeune homme, aimé comme le sont les jeunes gens, ce que vous avez écrit sans honte à ce vieux soupirant que vous respectez comme on respecte les gens de son âge! Mais mon cœur n'a pas vieilli, lui, et ce respect pour moi que vous faites sonner si haut n'était qu'une moquerie et une insulte! Cette lettre, je l'ai déchirée, puis je vous l'ai renvoyée sans un mot de réponse. Insulte pour insulte. Vous ne vous êtes point sentie humiliée, dites-vous, en voyant votre pitié repoussée si durement. Pourquoi l'auriez-vous été? On peut repousser la pitié sans repousser l'amour. Quant au soupirant, objet de votre respect, il n'était pas moins vieux pour n'avoir pas su prendre son parti de son âge. »

Lady Montfort ne s'attendait pas à cette manière d'interpréter son repentir si vrai, si tendre, à cette manière d'expliquer un mépris dont elle avait tant souffert. Mais elle comprit alors pour la première fois combien l'amour-propre de Darrell avait été ulcéré, et d'où venait cet orgueil qu'il mettait à se déprécier lui-même; pour la première fois, elle découvrit

l'étendue et mesura la profondeur de l'abîme de douleur où elle avait jeté l'homme qu'elle aimait, et cette révélation redoubla son désespoir. En vain elle essaya d'exprimer les sentiments qui se pressaient en foule dans son âme; elle murmura :

« Je vous ai fait du mal ; pardonnez-moi. »

Elle allait ajouter :

« Vous me dédaignez, et moi je vous aime ! »

Mais ces mots ne purent sortir de sa bouche ; les éclairs d'indignation que lançaient les yeux de Darrell la glaçaient d'effroi.

« Ah ! je me disais, reprit celui-ci poursuivant le cours de ses propres pensées et tellement dominé par sa colère qu'il semblait ne plus s'apercevoir de la présence de lady Montfort, ah ! je me disais : elle croit que je la regrette, que je la pleure, au point de me laisser reprendre à son faux sourire! Elle croit que je suis assez son esclave pour lui pardonner sa trahison, parce que son image, autrefois, me poursuivait jusque dans mes rêves. Elle se trompe; elle n'est plus un besoin dans mon existence; je me suis affranchi, il y a de longues années, de son pouvoir. Je lui montrerai, puisqu'elle daigne se souvenir de moi, que je ne suis pas assez vieux pour me trouver honoré des restes d'un cœur. J'en aimerai une autre. J'en serai aimé. Elle ne dira pas dans son secret triomphe: Darrell me repousse; il tombe en enfance, le pauvre homme !

— Darrell ! Darrell ! vous êtes injuste, cruel ! Tuez-moi plutôt que de parler ainsi ! »

Il ne fit point attention à cette exclamation. Sa parole retentissait avec cette harmonie étrange qui, dans ses élans de tendresse ou ses éclats de colère, donnait jadis à sa voix l'accent magique au moyen duquel il fascinait et subjuguait les âmes.

« Mais en réalité, continua-t-il, c'est vous qui avez triomphé; jouissez de votre victoire. Voyez, je suis toujours seul ! J'ai cherché de nouveau la société des jeunes femmes, j'ai annoncé mes projets de mariage. Hélas ! mes yeux furent séduits un moment, et ce fut par un objet qui vous rappelait à ma pensée. Je vis un visage d'une beauté accomplie, tout rayonnant d'une rougeur virginale; attiré par ces charmes, je m'approchai..., puis je m'éloignai en soupirant. Ce n'était pas vous ! Le rire argentin d'une voix fraîche et pure comme une matinée d'avril frappa mon oreille : Écoute ! me dis-je ; n'est-ce pas là cette voix douce et joyeuse qui, autrefois, dissipait tes chagrins? J'écoutai.... « Crains cette rougeur perfide, « crains ce rire trompeur, me dit tout bas la Prudence. Prends « pour compagne une femme dont l'esprit calme sympathisera « avec le tien. » Mais votre esprit n'avait-il pas été pour moi comme un livre tout grand ouvert, contenant à chaque page

quelque aimable vérité poétique dont le sens n'avait pas encore été révélé à l'homme ? Non, vous avez tué pour moi tout votre sexe. Moi, briguer l'amour d'une autre femme ! Moi, en épouser une autre ! Cependant cela sera, me dis-je. Voici dix-huit ans que nous sommes séparés. Si je ne la vois pas, elle restera éternellement la même dans mon cœur; si je la revois, au contraire, le changement même que le temps aura produit en elle me guérira. Et je vous revis à la dérobée. A cet instant, tout le passé envahit ma mémoire. Je m'enfuis, n'espérant plus pouvoir jamais secouer ce souvenir maudit qui empoisonne toutes mes pensées. Oh ! pourquoi vous avoir aimée? Pourquoi avoir mis en vous ma confiance ?

— Dieu de miséricorde ! s'écria Caroline en joignant les mains. Ma faute est-elle donc si grave ? est-elle donc si impardonnable ? Ne puis-je réparer le passé? Vous n'avez pas cessé de m'aimer..., appelez cela de la haine si vous voulez ; c'est de l'amour encore. Et maintenant qu'il n'y a plus de barrière entre nous, maintenant que je vois à la douleur même que je vous ai causée que je suis moins indigne de vous, ne puis-je redevenir pour vous la Caroline d'autrefois ?

— Ah ! ah ! dit avec un rire amer cet homme implacable ; vous, redevenir pour moi la Caroline d'autrefois ! Quoi ! cette vierge, dont je touchai la main avec une tendresse respectueuse, dont le premier baiser timide fut pour moi comme la brise du paradis, cette vierge m'abandonne, se vend au pied de l'autel, y sanctifie son infidélité envers moi ; puis, lorsque de longues années se sont écoulées, lorsque la mort de celui qu'elle m'a préféré lui a rendu sa liberté, elle vient à moi comme si elle n'avait jamais reposé sa tête sur le cœur d'un autre et me dit : « Ne puis-je redevenir pour vous la Caroline « d'autrefois ? » Nous autres hommes, nous sommes trop rudes pour pardonner la perfidie. Où est-elle cette Caroline que j'aimais ? Vous, vous êtes.... mylady Montfort ! Jetez les yeux autour de vous. Dans votre enfance, vous aimiez à jouer avec mes enfants sur ces pelouses. Depuis, mes enfants sont morts..., mais ils sont moins morts pour mon cœur que vous. A cette époque, homme grave et d'un âge déjà mûr, il ne me venait même pas à l'esprit de me demander si une créature aussi belle que vous pouvait être pour moi autre chose qu'une enfant. A cette époque, lorsque j'envisageais votre avenir, je me disais qu'un jour vous seriez femme, que vous seriez la fiancée d'un autre, et cette pensée ne me causait aucune souffrance. Veuf depuis longtemps, je ne songeais pas à me remarier. J'espérais que mon fils grandirait pour jouir de ma fortune et réaliser mes rêves les plus chers ! Le ciel me l'enleva. Quelle est celle qui, seule dans cette triste circonstance, eut le pouvoir de me consoler? Quelle est celle qui, seule, eut le courage d'entrer à la dérobée dans la chambre où je pleurais mon fils

sitôt ravi à ma tendresse? Quelle est celle dont la voix sympathique dissipa mon chagrin, dont les larmes adoucirent l'amertume des miennes? Ce fut vous, vous, la Caroline d'autrefois.... Ah! vous pleurez maintenant! Mais que m'importent les pleurs de lady Montfort! A cette époque, vous n'étiez encore qu'une enfant, mais vous étiez mon enfant, mon ange consolateur!... Une année ou deux après, ma fille, sur laquelle j'avais concentré tout l'orgueil de ma maison, tout l'espoir de ma race, ma fille, dont le bonheur m'était plus cher que l'intérêt même de mon ambition, au point que je refusai sa main à votre jeune lord de Montfort, ce mannequin qui, dépouillé de la broderie de ses titres, n'était pas digne de remplacer une poupée; ma fille, dis-je, je la tins un soir dans mes bras, je la suppliai de m'ouvrir son cœur si jamais elle nourrissait un désir que je pusse exaucer, si jamais elle avait un chagrin que je pusse dissiper. Elle me le promit, elle inclina son front pour recevoir ma bénédiction.... Avant le jour, elle s'était enfuie avec un misérable dont le souffle était une souillure, et elle fut perdue pour moi à jamais.... Je vins ici exhaler auprès du tombeau de mon père l'indignation et la douleur dont je ne voulais point donner au monde le spectacle.... Ici encore, Caroline, vous vîntes avec votre mère, qui professait pour moi une amitié si sincère, une reconnaissance si profonde, vous vîntes partager ma solitude. Déjà, Caroline, vous n'étiez plus une enfant! Et un rayon de soleil illumina ma vie jusqu'alors si sombre! »

Darrell s'arrêta un moment sans faire attention aux sanglots de lady Montfort; l'excès de cette douleur, qui est à la souffrance morale ce que l'extase est à la joie, l'enlevait au sentiment de l'heure présente; le torrent de ses pensées l'entraînait; elles s'échappaient avec violence du fond de son cœur, où elles s'étaient concentrées, dans ces longues journées solitaires et ces longues nuits pleines de rêves qui avaient composé son existence depuis dix-huit ans. A ce moment, des accents mélodieux et tristes se firent entendre au loin; la brise les apporta doucement au-dessus des eaux limpides du lac et à travers les bois aux feuilles desséchées, jusqu'à l'endroit où se trouvaient Darrell et lady Montfort. C'étaient les sons de la flûte enchantée.

« Ecoutez, dit Darrell; ces sons n'éveillent-ils pas en vous un souvenir? Regardez ce bouleau, là-bas. C'était en été. Nous étions assis sous ces arbres; les mêmes accents harmonieux se firent entendre; de même que maintenant, ils montaient et descendaient tour à tour; c'était une voix du pays des fées, qui s'élevait comme pour interpréter les battements mystérieux de mon cœur. Vous veniez d'implorer le pardon de cette fille moins ingrate, moins perfide que ne se montra depuis celle-là même qui me consolait. En vous écoutant, j'oubliais ma colère,

mes ressentiments, et je vous répondais, mais sans penser à moi-même : « Heureux l'homme que votre aimable charité « avertira de ses fautes, et dont votre tendresse dissipera les « chagrins ! Mais lorsque, dans quelques années d'ici, des en- « fants vous seront nés, vous me confierez celui qui vous res- « semblera le plus pour remplacer ma fille ; car je ne pourrai « lui pardonner que quand un autre objet remplira ma vie dé- « solée, et que je pourrai le chérir sans être troublé par le « souvenir de sa perfidie. » Oui, au moment où je cessais de parler, cette musique vint frapper mes oreilles ; et tandis qu'elle charmait les échos, je tournai les yeux vers vous ; je rencontrai vos regards, je vis votre rougeur, je vous entendis prononcer, en tremblant, quelques mots qui eurent pour moi plus de suavité que cette suave harmonie ; et tout à coup je compris, comme par une révélation, que l'enfant que j'avais élevée était devenue la femme que j'aimais. L'éclair lumineux de l'espérance me découvrit, à moi-même, les sentiments de mon âme et inonda, à mes yeux, l'univers de lumière et de vie. Ah ! la Caroline d'autrefois ! Quoi d'étonnant si elle fut aimée avec ivresse? L'histoire ancienne raconte qu'un infortuné, banni de son pays natal, consulta l'oracle, et que le dieu lui dit de chercher une île plus heureuse, située dans des mers inconnues. Aussitôt il charge sur une seule barque tout ce qu'il possède ; il rassemble sur l'autel, qui va errer à la merci des vents et des flots, les dernières cendres de son foyer qu'il abandonne, et il place à côté de l'autel ses dieux pénates exilés. Caroline, je fis comme cet homme ; tout ce qui me restait de tendresse et de dévouement, je le concentrai sur vous.... Je m'arrachai au sol de ma patrie, aux cieux qui m'avaient vu naître ; à travers l'immense océan des âges, je ne vis que l'île fortunée qui m'était promise. Fables que tout cela ! Oracle menteur ! Cette île n'était qu'une chimère ! La tempête a brisé mon vaisseau ! Jusqu'alors la vie avait été pour moi complétement vide d'amour ; elle s'était écoulée dans des travaux arides ; pas une fleur de poésie ne l'avait embaumée ; toutes les sources de la passion étaient scellées dans mon cœur ; l'amour m'était inconnu jusqu'au jour où une baguette magique frappa le roc et en fit jaillir un torrent, dont chaque goutte réfléchit le scintillement d'une étoile, d'une seule. L'amour m'était inconnu, je le répète ; ma jeunesse avait rêvé un idéal. Cet idéal, qui n'était encore pour moi que le vain rêve du jeune homme, m'apparaissait enfin ; elle était là, sous ces hêtres, la Caroline d'autrefois ! Malheureuse femme ! vous pleurez et vous avez raison ! Jamais vous ne retrouverez sur la terre un amour comme celui que je vous offrais et que vous avez perdu !

— Je le sais, je le sais. Insensée, insensée que j'étais !

— Oui, mais consolez-vous. Ma folie a été plus grande et

moins excusable que la vôtre. Votre mère avait raison : « C'est « une enfant, me dit-elle, elle ne connaît pas encore son pro- « pre cœur. Dans votre intérêt comme dans le sien, je veux « la soumettre à l'épreuve de l'absence; c'est mon devoir. Sé- « parez-vous d'elle pendant un an. Nous verrons alors si elle « est toujours dans les mêmes dispositions. » Je m'étonnai de sa froideur; je me soumis avec fierté à ce qu'elle exigeait, et je vous confiai sans crainte sa décision. Ah! quel sourire radieux eclairait votre visage, lorsqu'au moment de vous quitter je vous dis : « L'été prochain, vous me reviendrez! » En vain, sous prétexte de rendre l'expérience plus complète, votre mère vous emmena à l'étranger, exigea de nous la promesse solennelle que nous n'échangerions pas entre nous une seule lettre; que nos fiançailles, soumises ainsi à une condition, resteraient un secret pour tout le monde; en vain, elle pressentit le supplice du doute. Dans mon idée, un doute est à lui seul une trahison. Que de charmes l'ambition eut alors pour moi! La renommée me semblait un messager qui irait vous rappeler mon souvenir! Lorsque j'entendais le bruit des applaudissements, je me disais : Ils ne peuvent intercepter l'air qui portera mon nom à ses oreilles. Toutes les faveurs que je pourrai obtenir de la gloire seront mes présents de noces à celle qui règne sur mon cœur! Voyez cet édifice inachevé! Commencé à la naissance de mon fils, suspendu un instant à sa mort, il fut recommencé sur un plan plus grandiose pour recevoir l'empreinte de vos pas, pour voir votre ombre se dessiner sur ses murailles. Maintenant, il est arrêté pour jamais. Les architectes peuvent bâtir un palais, mais peuvent-ils bâtir un intérieur? Mais vous, que faisiez-vous pendant ce temps? Vous prodiguiez vos sourires à un autre qui vous offrait sa main; vos pensées etaient tournées vers le foyer d'un autre!

— Non! non! votre image ne me quittera jamais. Je fus légère, étourdie; je cédai à un éblouissement, je fus enveloppée dans un réseau d'intrigues; ainsi que je vous disais dans ma lettre, dans cette lettre que vous m'avez renvoyée, je fus trompée!

— Patience! patience! Vous, trompée! croyez-vous que je ne voie pas comme dans un miroir magique tout ce qui s'est passé? Caroline Montfort, vous ne m'aimâtes jamais! Vous ne sûtes jamais ce que c'était que l'amour! Au milieu des plaisirs du monde où vous fûtes jetée soudainement; dans l'enivrement que vous causa l'admiration inspirée par votre beauté, ma sombre figure s'obscurcit et s'effaça graduellement à vos yeux. Pâle fantôme, qu'allais-je faire dans ces salons inondés de fleurs et de lumières, où vous respiriez le souffle de la flatterie! C'est alors que se présenta le jeune marquis. En sa qualité de cousin, il eut le privilége d'être admis dans votre intimité, de vous accompagner dans vos promenades à cheval, de s'asseoir

près de vous, à l'écart, dans les salles de bal où la foule se pressait, de vous appeler « Caroline! » Mais quoi? vous n'êtes que cousins, et les cousins sont comme frères et sœurs dans cette maison de Vipont si aimante. Cependant, le monde cause, les jeunes héritières vous portent envie. C'est le plus beau parti de toute l'Angleterre, ce jeune lord de Montfort avec sa jolie figure! Et votre mère rêvait déjà à ce cousin, et convoitait sa couronne de marquis le jour où elle avait dit à Guy Darrell: « Attendez une annee! » Quant à moi, vous ne me voyiez pas, je ne devais pas vous écrire, et l'absent a toujours tort, surtout quand les cousins sont là! J'entends votre mère parler de moi, j'entends ces perfides éloges au moyen desquels elle avait l'art de tuer les gens : « Ah! voici un nouveau discours de « votre admirateur. Quel homme de talent! Mais ne croyez pas « qu'il se tourmente beaucoup à votre sujet. Les hommes comme « lui ne pensent qu'aux *blue books*[1] et à la politique. » Puis, votre cousin vient se proposer et vous répondez avec un soupir : « Non! je suis engagée à Guy Darrell. » Mais votre mère dit à milord : « Attendez et venez toujours.... Vous êtes son « cousin! » A partir de ce moment, la douce mistress Lyndsay verse dans votre oreille les insinuations qui doivent empoisonner votre cœur. On invente une fable pour me nuire dans votre esprit. Vous vous écriez : « Ce n'est pas vrai. Prouvez-« moi que c'est vrai; jusque-là, je conserverai ma foi à Guy « Darrell. » Alors, votre mère, toujours bonne, fait avec vous cette convention : « Si cette histoire est fausse, mon cousin « s'éloignera; mais si elle est vraie, vous vous montrerez ma « fille obéissante. Hélas! votre pauvre cousin a le cœur brisé. « Un légiste de quarante ans a le cœur fait de parchemin! » L'intrigue alors se développa, et naturellement vous fûtes trompée! Votre lettre ne m'expliquait pas le moyen dont on se servit pour enlever votre consentement; mais peu m'importe. Il me suffit de savoir que si vous m'aviez aimé, vous m'auriez aimé davantage en raison même des calomnies dont j'étais victime. Mais vous crûtes ce que l'on vous dit de moi, parce que vous étiez heureuse de le croire. Aussi la convention s'exécuta; on se hâta de consommer ce honteux marché; on se réunit en petit comité, dans la chapelle d'un ambassadeur, et c'est là que l'affaire se conclut. On troqua le cœur d'une coquette contre une couronne de marquis! Quatre jours avant l'expiration de l'année d'épreuve, je m'écriai dans l'ivresse de ma joie : « Plus que quatre jours! » Les journaux étaient déployés devant moi. Trois colonnes étaient consacrées au discours prononcé la veille par Guy Darrell, une autre à l'appréciation de l'effet produit par ce discours sur le sénat, sur tout le royaume!... et deux lignes, deux petites lignes seulement à

1. Recueils des débats parlementaires.

la phrase qui retranchait Guy Darrell du monde des vivants: « Mariage dans le grand monde, disait cette phrase. Le mar- « quis de Montfort épouse Caroline Lyndsay! » Et le soleil ne se détacha pas de la voûte céleste! O dénoûment vulgaire d'un roman trivial! Dans le monde frivole ces choses-là arrivent tous les jours. Les jeunes personnes jouissent du privilége de donner des espérances à un homme, tandis qu'elles accordent leur main à un autre. Avec une simplicité ingénue, vous me demandez si votre faute est tellement impardonnable. Lady Montfort, cela dépend! Réfléchissez! Quelle était ma vie avant que je l'eusse confiée à votre tendresse? Elle était vide de bonheur, je vous l'accorde; elle s'écoulait dans la tristesse et la solitude; pour moi-même elle était un objet de peu de valeur. Mais pour les autres j'avais su en faire une chose utile; ils aimaient ma main bienfaisante, mon cœur plein de dévouement, le noble emploi que je faisais de mon intelligence! En paralysant ma vie sous ce rapport, vous avez commis peut-être une faute plus grande qu'en trahissant mon amour. Et maintenant, osez-vous encore me demander : « Puis-je redevenir la Caroline d'autrefois? »

— Je ne demande rien...., pas même mon pardon, dit cette femme infortunée. Je pourrais vous prouver que vous me jugez mal, je pourrais atténuer mes torts.... Mais non! laissons les choses comme elles sont. »

La voix de lady Montfort trahissait un désespoir si profond, que Darrell détourna brusquement les yeux, comme s'il eût craint que la vue des larmes de celle qu'il avait aimée n'affaiblît sa résolution. Lady Montfort s'en retourna machinalement sur ses pas; ils marchèrent quelque temps l'un près de l'autre, gardant un sombre silence; la flûte avait cessé de se faire entendre, l'air était devenu froid et perçant. Ils eurent bientôt traversé le petit parc; arrivés à la porte, ils virent la modeste voiture qui attendait en dehors. Là, tous deux s'arrêtèrent involontairement, tous deux sentirent en même temps qu'ils allaient se séparer, peut-être pour ne plus jamais se revoir en ce monde. Malgré tout ce qu'ils s'étaient dit, que de choses encore ils n'avaient osé se dire!

« Lady Montfort, » reprit à la fin Darrell.

En entendant son nom, elle tressaillit.

« Je vous ai parlé avec dureté, avec rudesse....

— Non! non!

— Mais c'était le dernier exercice d'un droit auquel je renonce maintenant pour toujours. J'ai parlé tout à l'heure à celle qui fut autrefois Caroline Lyndsay; je dois à présent de meilleures paroles à la veuve de lord Montfort. Quel que soit le mal que vous m'ayez fait..., mal irréparable..., je n'en reconnais pas moins en vous des qualités qui feraient le bonheur d'un homme que vous aimeriez réellement et que vous n'auriez

jamais trompé, comme j'avais espéré autrefois qu'elles feraient le mien. »

Elle secoua la tête avec impatience et avec une expression douloureuse.

« Je sais que dans une union mal assortie et au milieu des tentations auxquelles est exposée la beauté, objet des flatteries du monde, votre conduite a été sans reproche. Oubliez le vieillard qui ne doit plus avoir maintenant de pensées que pour la tombe.

— Taisez-vous, taisez-vous, soyez miséricordieux!

— J'ai été injuste, et je m'en repens, en attribuant à la protection que vous avez accordée à la pauvre fille que Lionel veut épouser des motifs qui ne sont pas les vôtres; je vous remercie de cette protection, bien que je refuse mon consentement à la demande de mon jeune cousin. Quelle que soit la naissance de Sophie, je suis heureux de savoir que celle que Lionel aime si ardemment n'a plus rien à craindre d'un misérable comme Losely. Encore un mot..., attendez..., il m'est pénible de le prononcer. Soyez heureuse! je ne puis vous pardonner, mais je puis vous bénir! Adieu pour toujours! »

Cet élan de tendresse le troubla plus que n'avait fait sa colère. Aussi, avant que Caroline eût pu surmonter la violence de ses sanglots, il s'était éloigné précipitamment, il avait disparu dans l'épaisseur d'un fourré voisin, et l'on n'entendait plus que le bruit de ses pas au travers des branches qui ployaient sur son passage, puis se redressaient en frémissant avec leurs feuilles.



CHAPITRE II.

Coup d'œil rétrospectif. — Il est un endroit où se concentrent trois routes, trois routes consacrées à cette déesse mystérieuse qu'on appelle Diane sur la terre, la Lune au ciel et Hécate aux enfers. C'est à cet endroit que s'arrêtent les vierges qui ont la liberté de choisir entre les trois routes. Un petit nombre d'entre elles donnent la préférence à celle qui est dédiée à la déesse connue sous le nom de Diane, car cette route, nue et stérile, n'a ni myrtes ni roses. Les roses et les myrtes, au contraire, cachent l'entrée des deux autres, au bout desquelles s'élèvent les temples charmants de l'hymen. Mais laquelle de ces deux routes conduit vers la déesse habitante du ciel ou vers la déesse qui trône aux enfers? C'est ce que pas une nymphe sur cinquante ne sait deviner. Si ton cœur t'assiége de funestes pressentiments, ô nymphe; si, bien que des nuages enveloppent de ténèbres le sentier qui mène à la Lune et que le soleil illumine de ses rayons celui qui conduit vers la pâle Hécate, ton instinct te fait fuir la lumière sans que tu aies le courage de t'aventurer au milieu des ténèbres, il te reste encore un choix : tu peux suivre la route de Diane, celle-là est sûre. Hécate, ô nymphe, est la déesse des ombres; si tu prends sa route, ne regarde pas en arrière, car derrière toi s'avancent des spectres terribles.

Lorsqu'après une violente secousse morale nous commençons à nous remettre de notre émotion, un calme singulier s'empare de notre esprit, et l'atmosphère qui nous environne devient d'une clarté effrayante. Dans le moment où nous luttons contre notre douleur, nous ne connaissons pas l'étendue des ravages qu'elle fait en nous. Voyez une plaine après qu'un orage l'a dévastée, un champ de bataille le lendemain d'un combat! Tel est l'aspect de notre âme lorsque nous n'avons plus à soutenir l'effort de la tempête, mais à constater les effets de sa fureur. Rentrée chez elle, Caroline Montfort comprit toute l'immensité de sa misère. Le passé, le présent, l'avenir, tout lui sembla également amer et désolé! C'est une chose étrange comme en ces moments nous embrassons parfois tout l'ensemble de notre vie! Si l'on en croit une superstition populaire, à l'heure de notre mort, notre existence tout entière se rassemble pour ainsi dire sous nos yeux;... juste au moment où notre âme va rendre à la terre sa dépouille mortelle, ce que nous avons fait sur la terre se déroule devant nous comme un panorama. Certes, il y a dans notre vie bien des heures avant la dernière, qui est si redoutée en général de chacun de nous, où ce phénomène se produit et vient nous avertir que si notre

mémoire était toujours active, le temps ne passerait pas pour nous. Lady Montfort, qui, malgré la justice des cruels reproches de Darrell, avait une nature charmante et bien propre à justifier les regrets que Darrell ressentait de sa perte, lady Montfort, dis-je, vit se dresser devant elle l'image de son passé, à ce moment critique de la vie où les brouillards du matin nous empêchent de distinguer notre chemin, et où, cependant, le choix que nous faisons de telle ou telle route décide de notre destinée. Non, cette femme n'était pas complétement coupable; mais les excuses qu'elle pouvait invoquer en sa faveur, elle avait refusé de les produire devant le juge qui l'avait condamnée, et celui-ci ne les avait pas appreciées à leur juste valeur lorsque, au milieu de ses propres souffrances et de sa colère, sa rigide équité avait discuté la cause de lady Montfort.

La mère de Caroline, mistress Lyndsay, était une de ces mères qui acquièrent une influence extraordinaire sur leurs enfants, par la réunion de manières caressantes et d'une volonté inflexible. Toujours maîtresse d'elle-même, elle poursuivait obstinément l'exécution de ses desseins. C'était une créature frêle, délicate, languissante, que la moindre contrariété eût fait tomber en consomption. Avec beaucoup de bon sens et une profonde connaissance de la nature humaine, elle était égoïste, ambitieuse, sans cœur; mais ses manières étaient si douces, si gracieuses, son despotisme si séduisant, que vivre avec elle c'était vivre avec un magnétiseur, qui vous amollit d'un regard et vous terrasse par le simple contact d'une plume.

Mistress Lyndsay n'avait échoué que dans une seule entreprise. Lorsque Darrell, enrichi par l'exercice de sa profession et par l'héritage de son oncle mort aux Indes, était entré au Parlement et avait acquis cette réputation qui assure une position à la fois solide et brillante, mistress Lyndsay conçut l'idée de s'approprier les honneurs et la fortune du grand orateur par un second hymen. Comme elle avait longtemps demeuré chez lui du vivant de mistress Darrell, une grande intimité s'était établie entre eux; il n'en règne pas une plus étroite entre proches parents. La douceur des manières de mistress Lyndsay lui attacha les enfants de Darrell; et quand, après la mort de mistress Darrell, elle dut quitter cette maison, l'affection que Mathilde lui portait, ainsi qu'à Caroline, lui servit d'excuse pour se trouver avec Darrell et se faire consulter par lui plus souvent que lorsqu'ils habitaient sous le même toit. Darrell lui confia, par exemple, la proposition qu'il avait reçue de la vieille marquise de Montfort, qui lui avait demandé la main de Mathilde pour son petit-fils. Riche comme l'était la maison de Vipont, c'était une de ses maximes traditionnelles que la richesse se perd lorsqu'elle ne se renouvelle pas perpétuellement. Aussi, toutes les trois générations au plus, elle considérait comme son devoir d'épouser une héritière. Or, la fille de Darrell, qui venait

d'atteindre sa dix-septième année et qui n'avait pas encore fait son entrée dans le monde, devait être, s'il plaisait à Darrell, une héritière incomparable; la marquise en eût en vain cherché une dans toute l'étendue du Royaume-Uni qui fût plus selon son cœur. D'abord, la proposition de la vénérable pairesse causa, comme on le pense bien, un vif plaisir à Darrell. N'était-ce pas en effet un bonheur pour cette vieille famille de simples chevaliers, que de s'éteindre au sein d'une maison qui était une institution dans l'empire britannique, de revivre comme le phénix dans une longue suite de pairs d'Angleterre, qui perpétueraient le nom de l'héritière en ajoutant ses armoiries aux leurs et en signant : Darrell-Montfort? Darrell se dit dono intérieurement : « En somme, ce mariage eût souri à mon pauvre père. » Mais ce mariage ne plut pas à mistress Lyndsay. En effet, si Darrell donnait en dot à sa fille le gros de sa fortune, il devenait pour mistress Lyndsay un parti bien moins sortable; d'un autre côté, il ne convenait pas à cette aimable femme que l'on mariât aussi précipitamment Mathilde, car ce mariage rompait le lien le plus fort qui unissait Fulham et Carlton-Gardens. Mistress Lyndsay avait un principe excellent, que je prends la liberté respectueuse de recommander aux dames qui ambitionnent la popularité et le pouvoir : elle ne disait jamais de mal des personnes auxquelles elle voulait nuire. Elle ne dit donc pas de mal du marquis à Darrell : mais elle fit du jeune homme un éloge tel que Darrel en prit l'alarme. Elle devait bien connaître le jeune pair, car elle était souvent avec la marquise qui aimait ses manières gracieuses. Jusqu'alors, Darrell n'avait vu dans le chef actuel de la maison de Vipont qu'un jeune homme d'une jolie tournure, trop modeste pour ouvrir la bouche; mais, après ce que lui dit mistress Lyndsay, il examina le chef de la maison de Vipont avec une attention pleine d'anxiété, et, s'apercevant alors que sous le rapport de l'esprit et du cœur c'était le plus triste sire du monde, il eut l'audace de repousser, bien qu'avec une extrême courtoisie, l'idée de greffer le dernier plant de sa race sur une tige aussi dépourvue de séve. Comme la plupart des hommes à la fois très-affectueux et très-occupés, il ne voyait les défauts de ses enfants, et en général des personnes qu'il aimait, que lorsque ces défauts étaient trop frappants pour qu'il pût les ignorer. Cependant, il sentait que le seul moyen de faire de Mathilde une épouse heureuse et fidèle était de lui donner pour mari un homme capable de conquérir sa confiance et de lui inspirer du respect. Il trembla donc à la pensée de la marier à un homme dont le rang allait l'exposer à toutes les tentations du grand monde, et dont le caractère la laisserait sans guide ou sans protecteur.

Le marquis, qui obeissait par habitude à sa grand'mère, et qui était à peine sorti de son apathie pour donner son consen-

tement aux propositions qu'elle avait faites à Darrell, manifesta la plus vive émotion qu'il eût encore fait paraître, en apprenant que sa main avait été repoussée. On ne l'aurait pas cru capable d'une passion aussi violente que la haine, surtout quand il ne s'agissait que d'une légère piqûre faite à son amour-propre; mais, à partir de ce moment, sa nature fit un effort et s'éleva jusqu'à la haine. Il eût donné la moitié de ses domaines pour se venger de Guy Darrell. Mistress Lyndsay eut soin de se trouver là, tout près, pour le consoler; et la marquise lui fut reconnaissante de se charger de cette tâche ingrate. Dans ses conversations avec lui, elle s'arrangea de manière à déposer dans son esprit le germe d'un projet qu'elle sut trouver plus tard l'occasion de faire éclore et arriver à maturité.

« Il n'y a qu'un genre de femme, lui disait-elle, mon cher Montfort, qui puisse accroître votre importance : il faut épouser une beauté, car la beauté vient immédiatement après la royauté! »

Le chef de la maison de Vipont fit un signe d'assentiment et sembla ruminer quelques moments; puis, à propos de bottes, il laissa tomber ces deux syllabes mystérieuses :

« Souliers! »

Par quelle association d'idées le chef de la maison de Vipont était-il ainsi arrivé à penser aux pieds ? Je ne me charge pas de le deviner. Tout ce que je sais, c'est qu'à partir de ce moment mistress Lyndsay accorda autant d'attention à la chaussure de Caroline que si, comme pour Cendrillon, la destinée de Caroline en ce monde eût dépendu de sa pantoufle. Avec les sentiments et les projets que nous lui connaissons, on conçoit la mortification qu'éprouva cette aimable femme, lorsque Darrell, au lieu de lui offrir sa main, à elle, lui demanda Caroline en mariage. Profondément atteinte dans son égoïsme, elle comprit que ses projets allaient être ruinés sans retour. Avec Guy Darrell pour mari et lord Montfort pour gendre, mistress Lyndsay eût été dans le monde un personnage considérable. Mais perdre à la fois Darrell et le marquis, cette idée lui était intolérable! Cependant, comme elle ne pouvait refuser tout d'abord pour sa fille sans dot un homme dans une si haute position, et à qui elle avait personnellement de si grandes obligations, elle adopta une politique aussi habilement conçue qu'adroitement exécutée. En imposant à Darrell un délai d'un an, comme elle eut soin de faire ressortir la noblesse de son désintéressement, la magnanimité de son amitié! « Elle ne se pardonnerait jamais, disait-elle, si, alors qu'elle lui devait tout, elle allait l'exposer par son imprudence à être de nouveau malheureux en ménage, lui le plus grand, le meilleur des hommes! » N'était-ce pas, en effet, de sa part une imprudence d'avoir jeté sur son chemin une fille jolie, sans doute, mais coquette. « Car elle est coquette, Caroline, monsieur Darrell; toutes les jolies

filles sont aussi coquettes que niaises à son âge! » Bref, elle en arriva à ses fins, malgré toute l'éloquence, que put déployer Darrell. Couvrant ses secrets desseins du voile des scrupules les plus délicats, elle parut aux yeux de tous sacrifier tous les avantages mondains à cette prudence qui appartient à la plus haute moralité comme au dévouement et à la prévoyance d'une mère.

Mais quels étaient les sentiments réels de Caroline pour Darrell? Elle les comprenait maintenant en jetant un regard en arrière. Elle se voyait telle qu'elle était, alors qu'inspirée par cette pitié céleste qui était au fond de sa nature, en même temps que par le sentiment de respectueuse reconnaissance qui avait grandi avec elle, elle aspirait à être la consolation et la joie de cette grande et solitaire existence! L'aimer!... Sans doute, elle l'aimait sincèrement, passionnément; mais c'était l'amour d'une enfant; son cœur n'était pas encore éveillé à l'amour de la femme. Éloignée de la présence de Darrell, jetée soudainement dans le grand monde.... Oui, Darrell avait été dur, mais, en somme, il avait dit vrai. Toutefois, il n'avait pas tenu suffisamment compte de l'influence inévitable qu'une mère comme mistress Lyndsay devait exercer sur une fille aussi naïve, aussi dépourvue d'expérience et aussi soumise. Il ne connaissait pas, quel homme la connaîtra jamais! la puissance de l'astuce chez la femme. Chaque jour, la douce mistress Lyndsay avait serré autour des deux « cousins » les mailles de ses filets; puis, un beau matin, Caroline, qui jusqu'alors n'avait vu dans le taciturne et beau jeune homme que le chef de sa maison, et qui n'aimait les attentions qu'il lui prodiguait que parce qu'elles tenaient à distance les admirateurs dont Darrell aurait pu être avec plus de raison jaloux, Caroline, dis-je, entendit avec stupeur sa mère lui dire qu'elle était la plus froide des coquettes ou que le pauvre Montfort était le plus indignement traité des hommes. Mais, à ce moment, Jasper Losely qui, sous son faux nom de Hammond, habitait la France depuis son mariage, arriva avec sa femme de la ville de province où il résidait Il amena Mathilde à Paris pour voir mistress Lyndsay et Caroline, et tâcher, par leur influence, de se réconcilier avec son père. Mathilde apprit bientôt de mistress Lyndsay, qui affecta la candeur la plus ravissante, la nature de l'engagement qui existait entre Darrell et Caroline, et aussitôt elle communiqua ce fait à Jasper, qui en conçut une alarme bien naturelle. Par sa réconciliation avec Darrell, Jasper entendait quelque chose de solide et de pratique, non pas un simple pardon sentimental, ajouté à la maigre pension de sept cents livres qu'il venait d'obtenir, mais bien le retablissement de Mathilde dans tous ses droits et dans toutes ses espérances d'heritière, car c'était une héritière qu'il avait entendu épouser. Il n'avait aucunement renoncé à l'idée que tôt ou tard Darrell

écouterait la *voix de la nature* et donnerait par testament toute sa fortune à sa fille unique ; mais, pour que la *voix de la nature* se fît entendre à lui, il était clair qu'il ne fallait pas qu'elle eût à invoquer les droits d'un autre enfant. Et si Darrell venait à se remarier et à avoir des fils, quel horrible dilemme ce serait pour la voix de la nature! Jasper ne fut pas longtemps à découvrir que l'engagement de Caroline avec Darrell ne déplaisait pas moins à mistress Lyndsay qu'à lui-même. On se servit d'abord de Mathilde pour affaiblir le lien qu'on voulait rompre. Mathilde ne fit point de reproches à Caroline, mais elle pleura. Elle était bien sûre maintenant d'être à jamais bannie de la maison de son père, de voir ses enfants réduits à la mendicité. Mistress Lyndsay exploita ces plaintes avec son adresse ordinaire. Caroline était-elle bien sûre que ce ne fût pas une trahison infâme de voler à sa meilleure amie le patrimoine qui autrement retournerait à Mathilde avec le pardon de Darrel? Cette idée fut excessivement pénible à Caroline, dont les sentiments étaient si élevés; mais la jeune fille resta convaincue qu'elle causerait un bien plus grand chagrin encore au noble cœur qui avait mis en elle sa confiance, si elle venait à trahir cette confiance. L'intrigue organisée contre l'absent procéda pas à pas. Mistress Lyndsay possédait à merveille l'art d'insinuer des doutes. Guy Darrell, un homme du monde, un froid légiste, un politique si occupé, lui, mourir d'amour! Non, les jeunes gens seuls, et surtout les jeunes gens qui n'avaient point de talents transcendants, étaient capables de pareilles folies. Montfort! voilà l'homme dont un refus pouvait briser le cœur et empoisonner à jamais la vie! Quant à ce cher Guy Darrell, il n'avait obéi, en faisant sa proposition, qu'à un sentiment de générosité.

« Ma chère enfant, il y a dans votre langage et dans vos manières naïves quelque chose qui lui a fait croire qu'il avait, à votre insu, conquis votre affection, et il a pensé que l'honneur lui commandait de se déclarer. Oh! cela lui ressemble bien! c'est un chevalier des anciens jours! Mais je suis convaincue qu'il sent parfaitement à cette heure quelle folie ce serait qu'un pareil mariage;... il vous saurait un gré infini si, à la fin de l'année, il se trouvait libre et qu'on eût disposé autrement de votre main, pourvu que vous fussiez heureuse! » Etc., etc., etc.

Le drame avançait. Mistress Lyndsay fut décidément attaquée d'une phthisie; sa toux revint et la dessécha; elle ne pouvait dormir, un chagrin secret la minait. Caroline la supplia de lui parler avec franchise, et, tandis qu'elle pressait sur son cœur et baignait de ses larmes sa pauvre mère, celle-ci laissa tomber dans l'oreille de sa fille des allusions qui la fir dir d'indignation, en froissantson orgueil; et mistress Lyndsay affectait à l'égard de Darrell la [illegible] grande

indulgence et avait l'air de plaindre sa faiblesse plutôt que de maudire sa perfidie.

« Si cela était vrai, s'écria Caroline, tout serait fini entre nous! Mais ce n'est pas vrai! Qu'on me le prouve!

— Mais, mon enfant, ma chère enfant, ce n'est pas à moi d'agir dans une affaire aussi délicate. Je ne puis aider à rompre un mariage qui présente pour vous de si grands avantages, à moins que vous ne me promettiez qu'en repoussant M. Darrell vous accepterez votre cousin. Dans mon misérable état de santé, la pensée douloureuse de vous laisser seule au monde et sans ressources me tuerait sur le coup.

— Oh! si Guy Darrell m'a trahie (mais cela est impossible!), faites de moi ce que vous voudrez. Vous obéir et vous plaire est la dernière consolation qui me resterait. »

Tout fut préparé alors pour le dénoûment de cette triste et odieuse comédie. mistress Lyndsay ne s'était pas avancée aussi loin sans savoir quel moyen elle emploierait pour atteindre son but, et ce moyen, elle n'avait pas rougi de le demander au mari de Mathilde.

C'était lors de cette visite à Paris que Jasper et la vile aventurière que nous avons vue traverser, comme une ombre, notre récit, avaient formé cette liaison qui acheva de le corrompre. Gabrielle Desmarets, alors dant tout l'éclat de sa jeunesse, n'était connue que par le nombre des admirateurs qu'elle avait ruinés et par le luxe impudent qu'elle déployait aux dépens de ses victimes. Captivée par les avantages personnels qui distinguaient Jasper, elle associa avec empressement sa fortune à la sienne. Gabrielle était l'une de ces incarnations du mal que Paris seul au monde sait produire, Paris, la cité épicurienne et raffinée, vicieuse et cynique par excellence. Aussi spirituelle qu'astucieuse, Gabrielle était capable de jouer n'importe quel rôle, de mettre à exécution n'importe quel complot, et, lorsqu'il lui prenait envie de simuler la femme du monde honnête et pure, elle eût trompé l'œil du roué le plus expérimenté. Jasper présenta à sa femme cette artiste comme une dame veuve et noble qui, étant sur le point de faire un voyage à Londres, voulait bien se charger de voir M. Darrell et d'intercéder en leur faveur. Mathilde tomba dans le piége. La Française partit pour Londres, avec un nom et un titre d'emprunt, accompagnée de domestiques que Jasper et elle avaient mis dans la confidence. Telle était, le lecteur le sait déjà, cette éloquente baronne qui avait plaidé auprès de Darrell la cause de sa fille repentante. Sans doute, la rusée Parisienne avait compté sur l'effet de ses artifices et de ses charmes pour lui faire oublier un moment la foi qu'il avait engagée à une autre. Mais, voyant qu'elle ne pouvait réussir de ce côté, elle jugea qu'elle atteindrait aussi sûrement son but en faisant accroire qu'elle avait

réussi. En conséquence, elle écrivit à l'une de ses amies, à Paris, des lettres où elle annonçait qu'elle avait trouvé un très-riche admirateur dans un célèbre homme d'Etat anglais, auquel elle devait son établissement, etc. Puis, faisant allusion, en termes spirituels et satiriques, à l'engagement matrimonial de ce gentleman avec la jeune et belle Anglaise qui faisait alors à Paris tant de sensation, elle représenta son admirateur comme profondément las de ce lien et comme extrêmement désireux de s'en affranchir Elle ne citait point le nom, mais il n'y avait pas moyen de se méprendre sur ses descriptions Jasper, comme on le pense bien, présenta ces lettres à mistress Lyndsay, et il ajouta que le témoignage qu'elles rendaient contre Darrell serait complet si quelque personne, dont la véracité ne saurait être mise en question par Caroline, pouvait corroborer les assertions de ces lettres, et, pour cela, il suffirait que cette personne vît M. Darrell entrer dans la maison d'une femme d'une inconduite aussi notoire, ou sortir de chez elle. Mistress Lyndsay, qui, avec son habileté consommée, sauvait sa dignité en affectant de ne pas voir les artifices dont elle se faisait la complice, déclara que, dans une enquête où il s'agissait de la vie privée d'un homme aussi éminent et auquel elle avait de si grandes obligations, elle ne voulait point livrer son nom aux commérages indiscrets, et qu'elle irait elle-même à Londres. Elle connaissait de vue cette odieuse, mais trop séduisante Gabrielle (tous ceux qui fréquentaient l'Opéra et le bois de Boulogne la connaissaient). Jasper assura que la Parisienne se montrerait à son balcon à un certain jour et à une certaine heure, et que, ce jour-là, à l'heure indiquée, Darrell se présenterait chez elle et serait admis, etc. Mistress Lyndsay déclara que cette preuve suffirait. Malgré ses habitudes de langueur et sa santé délicate, elle voulait, dit-elle, entreprendre ce voyage pour se convaincre, par ses propres yeux, de la vérité d'une accusation qui, si elle était fondée, devait exercer une si grande influence sur la conduite et la destinée de sa fille. Mistress Lyndsay se rendit donc à Londres, aperçut Gabrielle à son balcon, vit Darrell entrer dans la maison, puis revint à Paris, armée de ce témoignage et des lettres de Gabrielle. Sa fille, le lendemain, acceptait le marquis de Montfort. Mais l'année d'épreuve imposée à Darrell était près d'expirer; un retard pouvait tout perdre, une explication pouvait faire découvrir l'intrigue, et, par conséquent, il fallait la prévenir. De plus, l'engagement de Caroline avec lord Montfort ne pouvait rester longtemps secret; Darrell pouvait en être instruit et arriver immédiatement; les ambitieux parents du marquis ne manqueraient pas d'intervenir, si la nouvelle de ses projets de mariage avec une cousine sans dot arrivait à leurs oreilles. Lord Montfort, intimidé par Carr Vipont et qui avait une peur extrême de sa grand'mère, n'était pas moins désireux que

mistress Lyndsay elle-même que l'affaire demeurât secrète et se conclût promptement.

C'est ainsi que mistress Lyndsay triompha, en profitant du moment où sa fille était encore sous l'influence d'une irritation qui obscurcissait son jugement et la poussait à un acte de folie pour échapper aux tourments de la réflexion. Le marquis loua une villa dans les délicieux environs de Fontainebleau, pour y passer la lune de miel.... Hélas! au bout de quelques jours, il était complétement désenchanté. Lorsqu'il avait été attiré pour la première fois vers Caroline, celle-ci, trop enfant encore pour souffrir de l'absence de Darrell, certaine d'ailleurs d'être un jour sa femme, s'abandonnait à la vivacité naturelle de son caractère, et le monde qui s'ouvrait devant elle, la charmait par sa nouveauté et son éclat. Cette gaieté si fraîche et si spontanée avait amusé le marquis, et il se crut trompé lorsqu'il ne la retrouva plus chez lady Montfort. Caroline se montrait avec lui douce, docile, soumise; mais ces qualités-là, bien que d'un ordre plus élevé que la gaieté et la pétulance, ne sont pas aussi agréables dans l'intérieur. Quant à lui, sa stérilité d'esprit et de sentiments ne frappa Caroline que dans le tête-à-tête de la vie conjugale. Un jeune homme de bonne mine, de bonnes manières, qui monte bien à cheval, qui danse bien et qui parle peu, passe facilement dans le monde pour un jeune homme timide et sensé; mais lorsqu'il devient votre compagnon pour la vie, lorsqu'il est tout à vous, et que vous vous apercevez, dès qu'il ouvre la bouche, qu'il n'a ni une idée ni un sentiment, je vous plains jeune femme, si vous avez jamais connu le charme de l'intelligence ou la douceur de la sympathie. Mais ce n'était pas à Caroline de se plaindre. Dominée par son chagrin, elle ne s'aperçut pas immédiatement de l'insipidité de son mari. C'était lui, le pauvre homme, qui se plaignait! Il avait déjà vécu assez longtemps avec sa femme pour comprendre qu'elle lui était supérieure; cette supériorité l'humiliait et l'importunait. Un incident, quelques jours après leur mariage, vint convertir l'indifférence qu'il commençait à ressentir pour Caroline en une aversion profonde qui dura jusqu'à sa mort.

Une après-midi, lord Montfort, entrant par hasard dans la chambre de Caroline, la trouva étendue sans mouvement sur le parquet. Il y avait près d'elle une lettre tout ouverte. Il appela à son aide la femme de chambre, puis, usant de son privilége de mari, il lut la lettre qui probablement avait causé l'évanouissement de Caroline. Elle était de Mathilde, et paraissait avoir été écrite dans un état de violente exaspération. Mathilde avait fort peu de ce qu'on appelle du cœur; mais si elle ne sentait pas le mal qu'elle faisait aux autres, cela ne l'empêchait pas de sentir celui qu'on lui faisait. Arabelle était vengée: le serpent qui l'avait piquée était piquée à son tour. Mathilde avait appris de quelque correspondant anonyme (probablement

une rivale de Gabrielle) la liaison de Jasper avec cette aventurière. A peine rétablie de ses couches, elle s'était levée et avait couru en toute hâte à Paris, car son mari l'avait quittée pour les plaisirs de la capitale; là, elle avait vu cette misérable Gabrielle; elle avait reconnu en elle la fausse baronne à laquelle Jasper l'avait présentée, à laquelle elle avait écrit, sous la dictée de Jasper, des lettres si affectueuses, et qu'elle avait prise pour intermédiaire entre elle et son père; elle avait vu cette femme, dis-je, dans son luxueux appartement que Jasper habitait avec elle; dans sa colère, elle avait fait un éclat et s'était répandue en injures contre Gabrielle; elle avait déclaré qu'elle se séparerait de son mari, qu'elle retournerait près de son père, qu'elle lui raconterait l'outrage qui lui avait été fait, qu'elle s'adresserait à sa pitié, et Gabrielle alors lui avait répondu :

« Allez voir votre père si vous voulez; mais il saura par moi que votre démarche pour obtenir son pardon, par l'entremise de Mme la baronne n'était qu'une ruse pour noircir son nom et empêcher son mariage; et il vous supposera facilement complice d'une machination aussi odieuse, car il doit connaître votre caractère sournois, ma belle innocente! »

Incapable de lutter contre Gabrielle Desmarets, Mathilde s'enfuit de la maison, laissant Jasper qui sifflait un air de Figaro; elle s'en retourna seule dans sa ville de province, et de là écrivit à Caroline. Dans sa lettre, elle exhalait les plaintes les plus amères contre Jasper, accumulait contre lui toutes les épithètes que peut suggérer à un esprit faible une juste indignation, et, sans paraître se douter que Caroline aussi avait à se plaindre de la conduite de Jasper, elle exprimait la crainte que son père ne la crût complice de la machination tramée par son mari, et ne lui refusât les moyens de vivre loin de ce misérable. La fin de cette lettre, toute maculée et effacée, était incohérente et dénotait presque du délire. En effet, c'est alors que Mathilde fut attaquée de la maladie mortelle qui la précipita au tombeau en quelques jours. La plus grande partie de cette lettre était sans intérêt, et à peu près incompréhensible pour le marquis. Il ne s'expliquait pas comment elle avait pu affecter à ce point sa femme. Les seuls passages où il était question d'une manœuvre combinée pour empêcher un mariage projeté par Darrell lui causèrent une certaine inquiétude, et lui parurent demander explication. Mais Caroline, dans le déchirement de son âme, alla au-devant de ses questions. Deux pensées l'absorbaient : elle avait blessé le cœur de Darrell; Darrell devait la croire ingrate et sans foi! Poussée par ses remords et dans sa candeur enfantine, elle avoua ingénument à son mari, à l'homme qu'elle avait pris pour conseiller et pour guide, l'engagement qui avait existé entre elle et Darrell, ainsi que les sentiments qu'elle avait eus pour lui. Un homme

de sens eût vu dans une si noble confidence, quelque peine qu'elle lui eût causée pour le moment, une garantie pour le bonheur et la sécurité de toute son existence. Il eût compris que si Caroline avait eu un sentiment coupable, elle ne l'aurait pas révélé avec cet abandon ; il eût distingué entre l'affection enfantine et toute respectueuse qu'elle portait à un homme aussi éloigné d'elle par l'âge que par la maturité de la raison, et cet ardent amour qui, dans la position de Caroline, eût été un crime irrémissible; il eût senti qu'un époux jeune, intelligent, sensible, pouvait raisonnablement espérer d'éclipser dans le cœur de cette jeune femme un rival qui était plutôt pour elle un père qu'un amant. Un peu de ménagement, un peu de tendresse, de délicatesse et de générosité en ce moment, eût assuré à tout jamais à lord Montfort le dévouement et la reconnaissance de Caroline ; car le chagrin qui l'accablait ne provenait pas chez elle du regret d'avoir perdu un amant si difficile à remplacer, mais de la honte d'avoir trahi la confiance d'un ami. Mais pourquoi demander à un homme ce que la nature ne lui a pas donné? Lord Montfort écouta sa femme d'un air sombre et avec une expression de mécontentement stupide. C'était un crime inexpiable à ses yeux que Caroline éprouvât le moindre chagrin d'un incident qui avait rompu son engagements avec cet odieux Darrell, et qui l'avait elevée, en définitive, au rang de marquise. Il considérait, non sans raison, que mistress Lyndsay l'avait bassement trompé ; il était convaincu qu'elle avait été la complice de Jasper, et il jugeait comme indignes de ses regards les gens qui avaient trempé dans cette intrigue. Caroline pleurait trop amèrement pour observer la physionomie de son mari.... Lord Montfort prit son chapeau et dit:

« Je vous prie de ne jamais me reparler de cet homme de loi et de sa honteuse parenté. Comme vous dites, votre mère et vous, vous vous êtes fort mal conduites envers lui, mais vous ne semblez pas comprendre que vous vous êtes conduites plus mal encore envers moi. Quant à consentir à ce que vous lui écriviez et que vous lui expliquiez comment vous êtes devenue lady Montfort, ce serait tellement au-dessous de moi que je ne le pardonnerais jamais. J'aimerais autant, j'aimerais mieux vous voir déserter immédiatement le toit conjugal. Pour mistress Lyndsay, je lui défendrai de mettre désormais le pied chez moi. Quand votre désespoir sera passé, vous ferez faire vos malles. Je retournerai en Angleterre demain. »

Ce fut peut-être le plus long discours que lord Montfort adressa jamais à sa femme, ce fut peut-être aussi le plus dur. A partir de ce moment, il la traita comme un Espagnol des anciens jours traitait ceux envers lesquels il ne pouvait se dispenser de remplir les devoirs de l'hospitalité; il l'admit à sa table, lui permit de s'asseoir à son foyer, mais il professa pour elle une aversion profonde, et la tint sans cesse à dis-

tance, tout en déguisant sa haine sous les formes de la dignité et de la politesse. Une fois seulement, dans le cours de son mariage, Caroline revit Darrell. C'était immédiatement après son retour en Angleterre, et un peu plus d'un mois après son mariage. Ce jour-là avait lieu la prorogation du Parlement, Parlement dont la dissolution était prononcée, et le dernier dont Guy Darrell fut membre. L'équipage de lady Montfort était arrêté par la foule qui remplissait les rues sur le passage du cortége, lorsque Darrell vint à passer à cheval. Il ne jeta sur la pauvre femme qu'un regard, mais ce regard, elle ne l'oublia jamais; il exprimait à la fois un froid dedain et un profond désespoir. Ce regard révéla à lady Montfort le cœur brisé, l'existence ravagée de Darrell. C'est ainsi que dans l'obscurité de la nuit la lueur d'un éclair fait voir au voyageur l'abîme béant d'un précipice. Telle fut la rencontre de Darrell et de lady Montfort; ils s'éloignèrent sans s'être adressé une parole. Cette rencontre décida Darrell à renoncer à la vie active qui, depuis le mariage de lady Montfort, n'avait plus pour lui que fatigue et ennuis sans compensation. Il ne voulut pas s'exposer à se retrouver de nouveau en présence d'une personne à la trahison de laquelle il ne pouvait penser sans que tout son être fût bouleversé par ce souvenir. Dans le cercle étroit de la haute société de Londres où la célébrité politique de Darrell le condamnait à vivre, il était impossible qu'il ne fût pas fréquemment en contact avec lord Montfort, le chef de la maison à laquelle il appartenait, le grand seigneur le plus influent du parti dont il était l'un des chefs les plus distingués. Alors même qu'il réussirait à éviter la présence de lady Montfort, son nom du moins retentirait continuellement à ses oreilles. Il ne pouvait pas plus se dérober à la vue de cette beauté fatale qu'à la lumière du soleil. Cette pensée et la terreur qu'elle lui inspira déterminèrent à l'instant sa résolution. Le lendemain il courait s'ensevelir dans la solitude de Fawley, et il étonnait le monde en datant de cette retraite une lettre à ses électeurs. Quelques jours après, la nouvelle de la mort de sa fille lui arrivait, et, dès que cet événement fut connu, un grand nombre de personnes lui attribuèrent la retraite momentanée de Darrell de la vie publique.

Mais Caroline Montfort, et Caroline Montfort seule, eut le secret de cette carrière subitement interrompue dans son essor glorieux. Pendant quelque temps, elle ne put entrer dans un salon sans entendre prononcer le nom de Darrell, vanter son génie, commenter sa retraite, et ces conversations la mettaient à la torture. Mais celui qui s'isole lui-même du monde ne tarde pas à en être oublié, et, par degrés, on arriva à parler aussi peu de Darrell que s'il eût été mort.

Mistress Lyndsay, tout en poursuivant l'exécution de ses desseins sur lord Montford, n'avait jamais abandonné ses projets

primitifs à l'égard de Darrell, et lorsque, à sa surprise infinie non moins qu'à son extrême mortification, lord Montfort, avant même l'expiration du premier mois de son mariage, lui fit comprendre en aussi peu de mots que possible qu'elle devait renoncer à l'espoir de régenter la maison de Vipont, et même de demeurer avec lui, elle se hâta d'écrire à Darrell pour se disculper; elle rejeta, comme on le pense bien, toute la faute sur Caroline. Hélas! ne l'avait-elle pas prévenu que sa fille n'était pas digne de lui, de lui, le plus grand, le meilleur des hommes! etc., etc. Darrell ne répondit que par un sarcasme impitoyable qui lui ferma la bouche. La vieille marquise tourna le dos à mistress Lyndsay; lady Selina n'eut pour elle qu'une politesse impertinente. L'aimable mistress Lyndsay, que le mal qu'elle avait fait n'avait pas rendue plus heureuse, partit alors pour Rome, attrapa un rhume, et, n'ayant plus là sa fille Caroline pour la soigner, elle tomba dans une phthisie réelle, puis disparut élégamment et avec un amer dépit de ce monde, comme disparaît une rose qui laisse encore ses épines derrière elle.

L'exquise nature de Caroline se développa et s'exalta par le sentiment de la responsabilité qu'elle avait acceptée, et par la chasteté de sa douleur. Condamnée à la solitude et abreuvée d'humiliations par son union avec lord Montfort, elle se soumit sans murmurer à sa destinée, et la subit comme une juste expiation de sa faute; par un effort énergique et vertueux, elle travailla à bannir de son cœur tout sentiment trop vif pour Darrell; elle ne voulut se rappeler que les bontés qu'il lui avait prodiguées dans son enfance et la confiance qu'il lui avait témoignée dans sa jeunesse, pour se reprocher éternellement d'avoir assombri son existence. Lorsqu'on prononçait devant elle le nom de Darrell et qu'on faisait allusion à ses chagrins, elle se serrait auprès de son époux, bien qu'il n'y eût entre eux aucune sympathie, et la délicatesse de sa conscience, la surveillance assidue qu'elle exerça sur elle-même la maintinrent aussi honnête dans ses pensées qu'elle était irréprochable dans sa conduite. Mais ce fut en vain qu'en appelant son intelligence au secours de son cœur elle chercha dans le monde des amitiés, des attachements qui pussent effacer de son esprit le souvenir de Darrell. Rien ne remplaça pour elle l'intelligence élevée, l'âme tendre, le cœur dévoué, en un mot l'amitié sincère et profonde qu'elle avait perdue avant d'en avoir pu comprendre la rareté ou apprécier la valeur.

Enfin, elle devint libre de nouveau; enfin, elle put descendre en elle-même et chercher à s'expliquer la nature de l'affection qu'elle avait conservée pour Darrell. Convaincue alors que cette affection n'avait pas dépassé les anciennes limites, et qu'un amour coupable ne s'était jamais glissé dans son cœur, elle résolut de faire auprès de lui une démarche qui

lui permît de lui consacrer le reste de sa vie. Un jour, après une conversation avec Alban Morley, où le colonel lui avait parlé avec chaleur des bontés que Darrell avait eues pour elle dans son enfance, et de la tristesse dans laquelle s'écoulait alors son veuvage, cédant à l'impulsion de son cœur, elle écrivit à Darrell la lettre qu'il reçut à Malte. Dans cette lettre, elle lui parlait, mais indirectement, de l'intrigue dont elle avait été victime, car elle était trop délicate pour exposer en détail un scandale qui était une insulte à la dignité de Darrell, et dont sa propre mère était l'auteur avec un complice tel que Jasper. Toute femme honnête comprendra le mouvement qui la porta à écrire cette lettre, et tout honnête homme comprendra également pourquoi cette lettre n'atteignit pas son but et fut même renvoyée avec mépris. Du côté de lady Montfort, c'était l'élan d'une affection sincère et calme; du côté de Darrell, le ressentiment d'un amour trahi.

Mais maintenant que tout son passé se déroulait à ses yeux, maintenant qu'elle comprenait mieux l'état de son cœur, et c'était pour elle la souffrance la plus intolérable qu'elle eût encore connue, lady Montfort se rendait parfaitement compte du sentiment qui l'agitait. Ce n'était plus le regret d'avoir fait du mal à un ami. Dans cette orageuse entrevue, une lumière soudaine avait inondé son âme ; l'amour, le véritable amour s'était révélé à elle. Chose étrange! la disproportion d'âge sembla avoir disparu. Les années et le chagrin l'avaient mûrie, elle, tandis que Darrell était resté jeune de cœur, sans que l'âge eût encore blanchi sa tête; aussi y avait-il maintenant moins d'inégalité entre eux qu'entre la folle jeune fille de dix-sept ans et son grave ami de quarante. Chose étrange encore!... les violents reproches qu'il venait de lui adresser avaient éveillé en elle des émotions plus vives que les hommages chevaleresques qu'il lui prodiguait autrefois comme à une divinité. Oui, je le répète, tout cela est étrange, mais là où il n'y a rien d'étrange, l'amour existe-t-il jamais?

En même temps que lady Montfort se rendait ainsi compte des changements de son cœur, elle appréciait mieux la nature et le caractère de l'homme qu'elle aimait. Jusqu'alors elle n'avait vu en Darrell que des vertus : maintenant elle voyait ses défauts; mais ces défauts, elle les considérait comme des vertus et l'en aimait davantage; l'aimant davantage, elle désespérait plus aussi d'être aimée de lui. Le défaut dominant de Darrell, c'était cet orgueil indomptable qui, se confondant chez lui avec le sentiment de l'honneur, ne se laissait pas plus fléchir qu'il ne cherchait à se venger. Lady Montfort comprenait donc que, plus Darrell l'aimait, moins il lui pardonnerait, et, se rappelant la douceur inattendue de ses paroles d'adieu, elle lut dans sa bénédiction la sentence qui détruisait à jamais toutes ses espérances.

CHAPITRE III.

Quel que soit le nombre des amis d'un homme, il se trouvera dans sa vie des moments où il lui en manquera un. — Mais s'il n'a qu'un ennemi, un seul, il devra s'estimer heureux s'il n'en a pas un de trop.

La nuit est froide..., il gèle..., l'hiver est venu. Les volets sont fermés, les rideaux tirés; un feu clair brille dans la cheminée et les lumières ne jettent qu'une clarté douce et voilée dans le salon d'Alban Morley. Le vieux célibataire est de retour à Londres; il est arrivé le jour même, et il a fait prier Lionel de venir le voir. Déjà Lionel lui a raconté ce qui s'est passé pendant son absence, depuis le jour où l'on a reconnu que Waife était le même personnage que William Losely, jusqu'à la visite de lady Montfort à Fawley. Cette visite avait eu lieu deux jours auparavant, et lady Montfort en avait informé Lionel dans un billet écrit à la hâte, où elle déclarait qu'elle n'avait pu triompher des objections élevées par Darrell contre le mariage du jeune homme avec Sophie; elle se blâmait sévèrement elle-même de n'avoir pas senti la force de ces objections. Elle terminait en exprimant à Lionel sa sympathie et en faisant appel à son courage. Cette lettre, dis-je, n'avait que quelques lignes, mais l'exquise bonté de lady Montfort y avait tellement répandu son charme, que ses douces paroles calmèrent insensiblement la douleur de Lionel, comme ces vagues harmonies qui, dans la nature elle-même, nous reposent sans que nous sachions comment.

Le pauvre colonel se sentait pris d'une invincible tristesse. Bien qu'il n'eût pas une très-vive sympathie pour les chagrins des amants, et qu'il ne crût guère aux attachements éternels, cependant le portrait que Lionel lui avait fait de cette jeune fille, lien mystérieux entre les deux hommes qui, par des voies si différentes, avaient captivé les plus nobles sentiments de son propre cœur, excita en lui un intérêt chevaleresque et une compassion profonde. Le calme désespoir de Lionel l'émut aussi très-vivement. Le jeune homme ne se plaignait point de l'inflexibilité avec laquelle Darrell avait détruit son bonheur. Il s'inclinait devant une volonté contre laquelle il était inutile d'argumenter, et qu'il n'eût pu braver sans une criminelle ingratitude. Mais sa jeunesse semblait flétrie; les yeux baissés, indifférent à ce qui se passait autour de lui, il

était tombé dans cette stupeur du désespoir qui simule d'une manière si lugubre le calme de la résignation.

« Je n'ai plus qu'un désir maintenant, dit-il au colonel, c'est de changer tout de suite de régiment et de prendre du service actif. Je ne dis pas que je veuille chercher le danger, ni courir au-devant de la mort; ce serait un lieu commun absurde ou une menace envers le ciel; mais j'éprouve un besoin impérieux d'agir; il faut que l'obligation de satisfaire à un devoir positif ou à un sentiment d'honneur irrésistible me force à lutter contre le découragement qui s'est emparé de mon âme. Soyez donc assez bon pour vous charger de faire connaître ma résolution à M. Darrell, mais de manière à ne pas l'affliger inutilement par la peinture de mes souffrances; car, je le connais, rien n'ébranlerait la décision que lui a inspirée à mon égard ou son orgueil, ou son honneur tel qu'il le comprend; mais, d'un autre côté, je suis sûr qu'il ne verrait pas sans en être plus malheureux le chagrin que sa décision m'a causé.

— Et en cela vous lui rendez justice, dit Alban. Il n'y a qu'un noble cœur qui puisse le comprendre aussi bien! Mon ami, vous avez en vous l'étoffe qui fait de nos gentlemen anglais de si généreux soldats.

— L'action! l'action! s'écria Lionel; la lutte! la lutte! Je n'ai pas d'autre moyen de me guérir. Le repos me tue, la solitude m'effraye! »

Voyez quels effets différents produit en nous, aux diverses époques de la vie, une même cause de chagrin! Lorsque le désenchantement dissipe les premiers rêves de notre jeunesse, nous nous écrions : « L'action! la lutte! » Dans ce cri, c'est l'espérance qui parle à notre insu et qui fait jaillir dans notre cœur des sources d'émotions qui semblent ne devoir jamais tarir. Mais que l'expérience des choses humaines chasse les dernières illusions qui amusaient notre âge mûr, que l'image trompeuse du bonheur s'enfuie à jamais, l'espérance reste muette. Elle n'a plus de trésor à nous offrir.... Je me trompe; alors elle se dépouille de ses attributs terrestres, elle prend un nom plus solennel, elle s'appelle la Foi, et, nous transportant dans le domaine des idées religieuses, nous ouvre d'immenses et nouveaux horizons!

Alban ne répondit pas immédiatement à Lionel; mais, s'installant plus commodément dans son fauteuil et allongeant ses pieds sur le garde-feu, il réfléchit silencieusement en lui-même aux moyens de triompher de la résistance de Darrell et de combler les vœux de Lionel. Mais ses propres réflexions le consternèrent :

« Quel hasard malencontreux! dit-il enfin tout attristé. Il faut que dans le monde entier vous tombiez précisément amoureux de la seule fille que repoussent obstinément les sentiments, ou, si vous voulez, les préjugés de Darrell! Convaincu

comme il est, et apparemment avec toute raison, que cette personne n'est pas l'enfant de sa fille, mais l'instrument innocent, à la vérité, d'une imposture, comment peut-il consentir à son union avec son jeune cousin? Peut-on l'espérer?

— Mais, dit Lionel, si, après plus ample examen, il était démontré qu'elle est vraiment sa petite-fille, la seule héritière de sa race et de son nom?

— De son nom! c'est impossible; mais du nom de Losely, oui; de cet escroc turbulent qui mourra un jour sur le gibet, et de ce pauvre et aimable coquin de Willy qui a été assez niais pour se faire condamner à la transportation pour vol! La petite-fille d'un voleur l'héritière de la race de Darrell! Non, non! Mais comment donc se fait-il que lady Montfort ait favorisé un tel projet et vous ait encouragé dans vos espérances, elle qui aurait dû mieux connaître Darrell?

— Hélas! elle n'a vu que les vertus exquises et simples, la grâce naturelle de Sophie, et, convaincue que cette jeune fille était réellement de la famille de Darrell, elle n'a songé qu'à une chose, au bonheur et à la joie qu'une personne si bonne et si aimable apporterait au foyer triste et désert de Darrell. Dans son désir de faire du bien, dans son empressement à réunir ceux que la fatalité avait séparés, elle n'avait pas prévu l'obstacle qu'opposeraient à ses intentions charitables un orgueil malade, un respect exagéré pour la mémoire des ancêtres. Et un soupçon me vient maintenant, c'est qu'en travaillant à notre bonheur et à celui de Darrell, lady Montfort travaillait également au sien.

— Au sien?

— Oui, je vois cela maintenant.

— Que voulez-vous dire?

— Je vous ai dit que Darrell, dans la lettre qu'il m'écrivit, s'exprimait en termes très-amers sur le compte de lady Montfort.

— C'était bien naturel. Qui aurait supporté patiemment une semblable intervention?

— Écoutez-moi. Je vous ai dit aussi que, d'après ses ordres, j'avais envoyé cette lettre à lady Montfort, et que celle-ci, après l'avoir reçue, s'était rendue à Fawley pour plaider notre cause. J'espérais un bon résultat de cette démarche.

— Pourquoi?

— Parce que celui qui aime devine, par un don merveilleux d'intuition, les mystères de l'amour chez les autres, et, lorsque je lus la lettre de Darrell, je demeurai convaincu qu'il avait aimé et qu'il aimait encore peut-être celle à laquelle il adressait de si violents reproches.

— Est-il possible? s'écria le colonel Et l'on dit que je sais tout! Vous espériez un bon résultat.... Je comprends. Oui, si votre idée était juste, s'il y avait quelque vieil attachement

qu'on pût faire revivre, quelque ancien malentendu qu'on pût éclaircir.... Arrêtez donc! j'y pense. Oui, oui.... Ce fut juste après le mariage de lady Montfort que Darrell se retira du monde. Ah! mon cher Lionel, j'y suis, j'y suis maintenant. Quel coup de lumière! Votre confiance était fondée. Votre main, mon cher ami. Je vois enfin luire pour vous un rayon d'espérance; en effet, si l'unique raison qui a empêché Darrell de contracter un second mariage était le souvenir impérissable qu'il avait conservé de lady Montfort (et quelle femme la surpasse en beauté et réalise mieux le type de la perfection morale de la femme?); si, d'un autre côté, elle-même éprouve encore pour lui un sentiment aussi tendre, sans doute vous perdriez toute chance d'être l'unique héritier de votre cousin, et votre Sophie pourrait renoncer à l'odieuse prétention d'être le dernier rejeton de la souche antique des Darrell. Mais c'est précisément par suite de ces pertes-là que Lionel Haughton pourrait obtenir celle qu'il aime; et si cette jeune fille est reellement ce que les Losely affirment qu'elle est, ce mariage, qui maintenant répugne si fort à Darrell, assurerait son bonheur. S'il se remariait lui-même et s'il avait dans ses propres enfants des représentants et des héritiers légitimes de son nom, il verrait avec joie une union qui procurerait à l'enfant de sa fille un nom aussi honorable que le vôtre, et un protecteur aussi tendre que vous. Quant à son héritage, vous n'avez pas été élevé dans l'idée d'en jouir jamais, vous n'avez jamais compté sur cela. Vous recevrez une fortune suffisante pour relever votre propre maison; vous acquerrez avec votre épée les honneurs qui manqueront à votre fortune. Oui, oui; c'est le seul moyen de sortir de toutes ces difficultés. Il faut que Darrell se remarie, il faut qu'il épouse lady Montfort. Lionel sera libre ensuite de choisir celle que lady Montfort approuve, qu'elle aime, peu importera alors sa naissance. Et moi, moi, Alban Morley, j'aurai pour mes vieux jours des amis qui me souriront et deux maisons qui m'offriront un fauteuil au coin de leur feu. »

A ce moment, un violent coup de sonnette se fit entendre; des coups répétés ébranlèrent la porte de la rue, et le domestique entra poussé par une femme vêtue d'une robe gris de fer, aux traits accentués, à la physionomie farouche, qui, sans lui donner le temps de l'annoncer, se précipita dans la chambre et se dirigea droit vers Alban Morley. Celui-ci se levant de son siége, elle lui saisit le bras et lui dit à l'oreille :

« Ne perdez pas un moment; venez tout de suite avec moi, si vous tenez à la sûreté, peut-être à la vie de Guy Darrell!

— De Guy Darrell! s'écria Lionel qui l'avait entendue, bien qu'elle parlât tout bas.

— Qui êtes-vous? dit-elle en se retournant brusquement. Êtes-vous de sa famille?

— C'est son cousin, presque son fils adoptif, M. Lionel

Haughton, dit le colonel. Mais pardonnez-moi, madame, qui êtes-vous?

—Ne vous souvenez-vous pas de moi? Cependant vous étiez si souvent dans la maison de Darrell que vous devez m'avoir vue; vous avez dû aussi apprendre de la bouche de votre ami combien j'ai peu de motifs pour m'intéresser à lui ou aux siens. Regardez-moi encore. Je suis cette Arabelle Fossett qui....

— Ah! je me rappelle maintenant; mais....

— Mais je vous dis que Darrell est en danger, et cette nuit même. Prenez de l'argent; pour arriver à temps, retenez un convoi spécial du chemin de fer. Prenez des armes; mais ne vous en servez que pour votre propre défense. Emmenez votre domestique, s'il est brave. Ce jeune cousin peut vous accompagner aussi. Vous n'aurez affaire qu'à un seul homme; mais cet homme, ajouta-t-elle avec une sorte d'orgueil farouche, aurait la force et le courage de dix, si sa cause n'était pas de celles qui rendent faible l'homme le plus fort, et timide le plus hardi. Ce n'est pas une affaire où les magistrats doivent intervenir, où il faille provoquer un esclandre; il s'agit au contraire d'un service à rendre en secret, et que des amis, des parents seuls peuvent rendre, car le danger qui menace Darrell..... baissez-vous, baissez-vous, colonel Morley, que je vous dise cela à l'oreille; et elle continua tout bas : Car le danger qui menace cette nuit Darrell dans sa maison vient de l'homme dont sa fille portait le nom. C'est pour cela que j'ai recours à vous, et à vous je n'ai pas besoin de dire : Épargnez sa vie, la vie de Jasper Losely! Car la mort de Jasper Losely, tué dans une tentative de vol par effraction, serait pour Darrell une honte intolérable. Et maintenant, venez vite, pressons-nous. »



LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE I.

La force brutale.

Nous avons laissé Jasper Losely passant la nuit dans la petite ville située près de Fawley. Le lendemain matin, il se dirigea vers le vieux manoir. C'était précisément le jour où lady Montfort avait eu avec Darrell sa pénible entrevue; et même, comme il arrivait près de la porte qui conduisait dans le petit parc, Jasper la vit remonter dans la voiture de louage qui l'attendait. Au moment où la voiture passait rapidement devant lui, lady Montfort pencha la tête à la portière. et, les yeux voilés de larmes, jeta un dernier regard sur les lieux qui lui avaient été autrefois si chers. Ce mouvement permit à Jasper de saisir l'expression de sa physionomie et de la reconnaître, bien que lady Montfort ne l'eût pas même remarqué. Surpris de la rencontrer en ce lieu, il s'arrêta près de la palissade. Quel motif avait pu amener lady Montfort à Fawley? L'intimité que les intrigues de Jasper et de ses complices avaient rompue tant d'années auparavant s'était-elle renouée? Mais alors pourquoi cet air de profonde tristesse sur cette figure qu'il n'avait pu qu'entrevoir à la hâte? Quoi qu'il en fût, cela n'avait plus pour lui le même intérêt qu'autrefois; et, après avoir réfléchi une minute ou deux à cet incident, il s'avança vers la porte.

Au moment de l'ouvrir, il s'arrêta de nouveau. Comment arriver jusqu'à Darrell? Comment se faire annoncer? S'il déclinait son nom, n'était-il pas certain de se voir refuser? S'il se présentait comme un étranger venant pour parler d'affaires, Darrell saurait-il qui il allait recevoir? Pendant qu'il roulait ces pensées dans sa tête, il entendit un léger bruit dans un épais taillis qui couvrait une partie du petit parc, et qui finissait vers la palissade. Ce bruit, imperceptible pour tout autre, frappa l'oreille de Jasper, chez qui le sens de l'ouïe, comme tous les autres organes, avait cette finesse naturelle qu'on remarque chez les sauvages. Mais le bruit devenait plus distinct,

les branches s'écartaient violemment; au bout de quelques instants, Guy Darrell en personne sortait du taillis près de la porte, ouvrait celle-ci vivement et se trouvait face à face avec son gendre abhorré. Jasper tressaillit, mais il fallait profiter de l'occasion.

« Monsieur Darrell, dit-il, c'est moi qui reviens vous voir. Daignez cette fois m'écouter avec calme. »

Losely était si changé, et, de son côté, Darrell était tellement absorbé par ces récentes émotions, que ces paroles n'éveillèrent tout d'abord en lui aucun souvenir.

« Un autre jour, répondit-il, en se dirigeant rapidement vers la route. Je n'ai pas le temps maintenant.

— Pardonnez-moi; c'est maintenant que je vous prie de m'écouter, dit Losely, retrouvant à son insu le ton et le maintien qu'il avait au temps de son élégante jeunesse. Vous ne vous souvenez pas de moi: cela ne m'étonne pas; mais mon nom est Jasper Losely. »

Darrell s'arrêta comme frappé de la foudre; puis il regarda fixement cet homme aux larges épaules, à la forte carrure, couvert d'une vareuse grossière, et dans l'athlète à la figure altérée, aux traits bouffis, qui était devant lui, il retrouva, non sans un violent effort, les restes de cette beauté masculine qui avait séduit sa fille. Jasper ne pouvait choisir un moment moins favorable pour plaider sa cause. Darrell était encore trop sous l'influence de la secousse qu'il venait d'éprouver, et du chagrin profond que son entrevue avec lady Montfort avait ravivé dans son âme, pour pouvoir écouter la prudence et prendre sur sa passion cet empire qui seul eût pu lui faire écouter de sang-froid les ouvertures de Jasper Losely. Et puis, sur toute la personne de ce misérable avec lequel (il ne pouvait y songer sans honte) il avait un lien de parenté, il y avait un cachet si marqué de dégradation, que tous les instincts aristocratiques de Darrell furent révoltés. Et à quel moment ce Jasper se présentait-il devant lui? Au moment où l'orgueil de Darrell venait d'être si cruellement irrité par une scène qui avait redoublé son horreur pour le seul nom de Jasper Losely. Quoi! c'était la prétendue fille de cet homme que Lionel Haughton désirait pour femme! Quoi! son alliance avec cet homme allait se trouver resserrée par ce mariage! Quoi! cet homme allait acquérir sur lui et sur les siens un nouveau droit, par suite de sa parenté avec la femme du plus proche cousin de Darrell! Quoi! c'était la fille de cet homme qu'on lui demandait de reconnaître comme étant de sa chair et de son sang, comme étant la dernière héritière de sa race! Et cet homme, il était là, là, devant lui! Un éclair d'indignation jaillit des yeux de Darrell. Il tourna le dos à Losely et lui dit, les lèvres tremblantes de colère:

« Monsieur, le colonel Morley a dû vous dire que je ne con-

sentirais à vous aider qu'à la condition que vous iriez vous fixer, pour toujours, dans l'une de nos colonies lointaines, ou bien en Amérique si vous le préfériez. Ma résolution est immuable. Je ne veux avoir aucun rapport direct avec vous. Le colonel Morley est à l'etranger, je crois, en ce moment. Je vous renvoie à mon attorney; vous l'avez vu il y a des années, vous savez son adresse. Allez le voir. Et maintenant, monsieur, je n'ai rien de plus à vous dire.

— Cela ne se passera pas ainsi, monsieur Darrell, » dit Jasper d'un air farouche.

Puis, se plantant droit sur le chemin de Darrell :

« Je suis venu ici exprès pour vider avec vous tous nos différends face à face..., et je resterai.

— Vous resterez ! » dit Darrell, pâle de fureur et le poing fermé, comme prêt a frapper Jasper.

Naturellement, la peur n'avait aucune prise sur Darrell; peu endurant, excité par la colère, il ne se préoccupait ni de la force musculaire de son insolent adversaire, ni du péril d'une lutte inégale. Mais la dignité, qui ne l'abandonnait jamais, et qui souvent chez lui suppléait à la prudence, lui vint heureusement en aide à ce moment. Lui, frapper un homme pour lequel il professait un si profond mépris ! Lui, élever cet homme à son niveau en lui faisant l'honneur de lui porter un coup ! Non, non, cela n'était pas possible.

« Vous voulez rester dit Darrell; eh bien, soit ! restez... Venez-vous encore pour me dire que ma fille a laissé un enfant qui vit encore, et que vous vous êtes approprié par un infâme mensonge la fortune de votre femme ?

— Je ne viens pas pour vous parler de cette fille, mais de moi. Je sais, monsieur Darrell, que j'ai des droits sur vous. Je sais, quoi que vous fassiez pour obscurcir la vérité, que vous êtes encore mon beau-père' et qu'il est intolérable que je manque de pain ou que je sois poussé au vol par la misère, alors que mon beau-père roule sur l'or et sur l'argent, alors qu'il n'a d'autre héritier que.... Non, non, je ne veux pas en ce moment plaider la cause de cette enfant; puisque cela vous déplaît, j'y renonce. Mais voulez-vous que je coupe la gorge à un passant, que je sois pendu et que tout le monde connaisse la confession et le dernier discours du gendre de Guy Darrell ? Répondez, monsieur.

— Je le ferai en deux mots et avec franchise. C'est précisément parce que je veux éviter cette dernière honte au nom de Guy Darrell, que je vous offre les moyens de vivre dans des pays où vous ne serez plus exposé à ces tentations qui vous ont fait enfouir dans un tripot de Paris les sommes que, de votre propre aveu, vous avez obtenues de moi sous de faux prétextes. Je vous le répète : je vous propose une pension qui, sans favoriser vos penchants vicieux, vous mettra du moins

au-dessus de la nécessité de commettre un crime. Acceptez ou refusez ma proposition, comme vous voudrez.

— Écoutez, monsieur Darrell, répondit Jasper, qu'exaspérait le froid dédain avec lequel Darrell cherchait à se débarrasser de lui, je suis dans une position si désespérée que, pour ne pas mourir de faim, je serais capable d'accepter ce que vous me jetez d'un air si méprisant, à moi le mari de votre fille; mais....

— Misérable! s'écria Darrell en l'interrompant, osez-vous bien encore regarder comme un titre à mes bienfaits d'avoir, sous un faux nom, enlevé de la maison paternelle ma fille unique, et de l'avoir fait mourir de chagrin dans un pays étranger? C'est là le titre que vous invoquez auprès du père de la victime que vous avez séduite!

— Sans doute, puisque votre orgueil est contraint d'avouer quelle honte ce serait pour vous, si le chapelain de la prison recueillait les dernières paroles de votre gendre. Mais, suffit! suffit! Écoutez-moi et épargnez-moi les injures, car le sang me monte à la tête, et je pourrais devenir dangereux. Si un autre que vous m'avait jeté ce regard méprisant et ces paroles railleuses, je l'aurais étendu mort, là, à mes pieds; mais vous.... vous êtes mon beau-père. Maintenant, je ne veux pas marchander avec vous le chiffre de la pension que vous m'offrez, si, docile à vos désirs, je vais m'établir dans un de ces coins sauvages du nouveau monde, où l'on éloigne de sa vue ceux qui sont de trop dans l'ancien. J'aime mieux passer le reste de mes jours dans ce pays-ci, y vivre tranquillement, et pour moitié moins de ce que vous consentez à me donner si je m'expatrie. Si vous voulez faire quelque chose pour moi, mieux vaut pour vous me satisfaire à peu de frais que de me laisser mécontent et avec le secret désir de vous tourmenter, ce que je pourrais toujours faire d'une manière ou d'une autre, alors même que vous m'auriez relégué de l'autre côté de l'Océan. Je pourrais observer la lettre de notre marché, habiter à Philip's-Town ou à Adelaïde, prendre votre argent et, malgré cela, troubler de loin votre existence par l'intermédiaire d'une autre personne; cette fille, par exemple, votre petite fille.... Bien, bien, désavouez-la, si bon vous semble; mais si je découvre où elle est, ce à quoi je ne suis pas encore parvenu, je l'avoue, je puis m'arranger de façon qu'elle devienne le tourment de votre vie, alors même que je serais en Australie...

— Oui, oui, murmura Darrell, mais.... » puis se ranimant soudain : « Non! malheureux, si elle était votre fille, vous ne parleriez pas ainsi d'elle! vous ne feriez pas ainsi de cette enfant l'instrument d'un si odieux trafic! Si corrompu que vous soyez, vous ne commettriez pas cet acte contre nature! Bien que fils d'un voleur, escroc vous-même et exploiteur de maisons de jeu, vous ne seriez pas capable d'une pareille infamie!

Mais je méprise votre méchanceté. Je ne veux pas vous écouter plus longtemps. Otez-vous de mon chemin.

— Non...

— Non ?

— Non, Guy Darrell, je n'ai pas encore fini. Vous entendrez mes conditions, et vous les accepterez. Je ne demande qu'une modeste somme comptant, cent livres, par exemple, puis deux cents livres par an, avec la faculté de les dépenser à Londres à ma guise, mais sans que vous me rencontriez, sans que vous me voyiez jamais, sans que vous entendiez jamais parler de moi. Faites-moi cette concession, et je ne vous persécuterai plus; je ne chercherai pas à retrouver cette enfant, et si par hasard je viens à la découvrir, je renonce à la revendiquer comme ma fille. Pour ne pas vous couvrir de honte, je ne parlerai à personne du lien de parenté qui nous unit, je ne me mettrai pas en guerre avec la loi et je ne mourrai pas de la main du bourreau. Cependant, je le sens, je ne vivrai pas longtemps, car je souffre horriblement, et la boisson me tue. »

Ces dernières paroles furent prononcées d'un air sombre et avec une étrange expression d'abattement qui émut un instant, au milieu de sa légitime colère, le cœur si humain de Guy Darrell. Il gardait le silence, il hésitait. Ne ferait-il pas bien de se rendre au désir de Losely, et de lui permettre de rester en Angleterre en lui accordant une pension qui suffît à ses besoins? La justice ne le lui conseillait-elle pas, aussi bien que l'intérêt de son propre repos et de celui de la pauvre enfant que Darrell, quelle que fût sa parenté, désirait affranchir de la dépendance d'un vaurien aussi audacieux que Losely. Malheureusement pour Jasper, tandis que le doute ébranlait l'esprit et le cœur de Darrell, le mécréant, qui avait assez de perspicacité pour voir qu'il avait gagné du terrain, mais qui avait l'âme trop basse pour attribuer cet avantage à sa véritable cause, eut l'idée d'améliorer encore sa position par de nouveaux arguments.

« Vous le voyez, monsieur Darrell, reprit-il d'un ton presque familier, il n'y a point de chien si inoffensif qui ne puisse mordre, ni de chien si sauvage qui ne puisse s'apprivoiser, quand on lui donne suffisamment de quoi manger. »

Darrell leva la tête et son front se rembrunit.

Jasper continua:

« Je vous ai dit comment je pourrais vous harceler de loin; mais, d'un autre côté, je puis vous rendre peut-être un bon office auprès de cette belle dame que j'ai vue tout à l'heure sortir en voiture de votre parc au moment où j'y entrais. Ah! vous deviez l'épouser dans le temps; je sais cela. Mais j'ai lu dans les journaux qu'elle était devenue veuve. Eh bien, vous pouvez l'épouser encore. Dans le temps, on a fait une histoire contre vous; la mère s'en est servie pour rompre l'engage-

ment que vous aviez avec la fille. Je puis maintenant tout rectifier.

— Tant mieux, dit Darrell, avec un calme extraordinaire qui cachait une fureur concentrée, et peut-être, monsieur, est-ce vous qui avez inventé cette histoire, quelle qu'elle soit? Il n'y a pas de chien si inoffensif qui ne puisse mordre..., n'est-ce pas cela?

— Que voulez-vous? répliqua Jasper, se méprenant sur le calme qu'affectait Darrell. A cette époque, c'était mon intérêt d'empêcher votre mariage. Mais suffit! suffit! ce qui est passé est passé.... Si autrefois je vous ai mordu, aujourd'hui je veux vous rendre service.... Allons, monsieur, vous êtes un homme du monde, terminons notre marché. »

Ces imprudentes paroles de Jasper avaient soulevé Darrell dans tout son être. Quoi! c'était ce misérable, cet infâme qui était l'auteur de la calomnie dont la femme que Darrell aimait comme jamais femme n'avait été aimée s'était servie pour excuser son manque de foi, de la calomnie qui lui avait fait perdre pour jamais Caroline Lyndsay! Et ce fait, il l'apprenait au moment où il venait de la voir, où il venait d'acquérir la douloureuse conviction qu'il l'aimait encore sans pouvoir lui pardonner! Par un mouvement si brusque que Jasper n'eut pas le temps de se reconnaître, Darrell s'élança sur le bravo, jeta violemment de côté ce colosse que quatre portefaix n'eussent point ébranlé, s'il ne l'eût voulu, ainsi que s'en vantait Jasper, se fraya passage, puis, se retournant avant que Jasper eût pu revenir de son étonnement, il s'écria:

« Exécrable brigand! je retire toutes mes offres. Non, je n'aiderai pas de mes bienfaits un homme qui n'a vécu jusqu'ici que pour désoler et empoisonner l'existence de tous ceux qu'il a approchés! Mourez de faim ou volez; périssez d'une manière misérable ou ignominieuse, peu m'importe! Et si, en vous quittant, je ne fais pas tomber sur votre tête ma malédiction, c'est uniquement parce que je sais que l'homme n'a pas le droit de maudire! Je vous rejette dans votre vie criminelle, c'est la seule vengeance permise à l'homme qui croit en Dieu. »

En disant ces mots, Darrell s'éloigna d'un pas rapide, mais sans avoir l'air pourtant de fuir devant son ennemi. En trois bonds, Jasper fut près de lui, mais soudain un coup de fusil se fit entendre. Un faisan tomba mort sur la route; le garde-chasse de Darrell, le fusil à la main, sortit d'une haie en face des palissades du parc, et, voyant son maître, s'approcha pour s'excuser d'avoir tiré si près de lui sans le prévenir.

Quelle que fût l'intention de Jasper en s'élançant à la poursuite de Darrell, il n'avait plus d'autre alternative maintenant que de renoncer à son projet et de se retirer. Le village n'était pas bien éloigné, et puis, après tout, sauf le plaisir de satisfaire sa rage d'un moment, que gagnerait-il à un acte de violence?

La violence ne donnerait pas à Jasper Losely le revenu qu'il avait presque tenu dans ses mains et qui venait de lui échapper d'une manière si inattendue. Il s'arrêta donc, et bientôt il vit Darrell rentrer dans le parc par une autre porte près du manoir. Pendant ce temps-là, le garde-chasse ramassait son gibier, rechargeait son fusil et jetait sur Jasper un regard oblique et soupçonneux. Jasper, voyant ses projets déjoués, s'éloigna enfin et se dirigea à pas lents vers la ville qu'il avait quittée le matin. La journée s'avançait lorsqu'il arriva à son auberge. Il alla s'installer dans un coin de la salle commune; mais, ce qui le contraria fort, elle était pleine, car c'était jour de marché. Les fermiers, leurs affaires terminées, entraient et sortaient incessamment; ceux qui ne dînaient pas à la table d'hôte prenaient à la hâte le coup de l'étrier, tandis qu'on sellait leurs chevaux; d'autres lisaient les journaux ou échangeaient quelques mots sur la situation du marché ou sur la politique. Jasper, qui était fatigué et d'humeur sombre, dut attendre pour avoir les rafraîchissements qu'il avait demandés et, dans l'intervalle, il tomba dans cette sorte de demi-sommeil qui lui était habituel entre deux repas. Tout à coup il fut tiré de sa torpeur en entendant prononcer le nom de Darrell. Trois fermiers causaient debout près de lui et le dos au feu. C'étaient des tenanciers de Darrell; deux d'entre eux avaient à bail deux fermes que celui-ci avait achetées au temps où il avait l'ambition d'être un grand propriétaire foncier; le troisième habitait le hameau de Fawley et avait affermé la plus grande partie des terres comparativement stériles auxquelles était limité le vieux domaine patrimonial. Ces braves gens parlaient du retour de leur propriétaire dans le comté, de son genre de vie retirée, de ses habitudes singulières, de la grande maison inachevée qu'il laissait tomber en ruines. Le fermier de Fawley dit alors que ce n'était probablement pas l'intention de Darrell de la laisser toujours dans cet état, que tout récemment les ouvriers du village avaient été occupés et l'étaient encore à remettre un peu d'ordre dans quelques-unes des chambres; il parla ensuite de la longue galerie dans laquelle Darrell avait arrangé ses beaux tableaux, du passage qu'il avait fait pratiquer entre cette galerie et la chambre qu'il occupait, des longues heures qu'il passait, le jour et même la nuit, dans cette longue pièce aussi déserte et aussi triste qu'un cimetière. Il ajouta que, d'après ce que lui avait dit M. Mills, Darrell habitait maintenant presque toujours dans cette galerie ou dans les chambres situées sous le toit d'un vieux corps de logis. Il ne voyait personne et n'avait d'autre compagnie que ses toiles inanimées ou les rats. Les campagnards causèrent ensuite du jour du payement des fermages qui s'approchait, et du festin de l'apuration des comptes qui, de temps immémorial, avait lieu le même jour dans le vieux manoir; ils supposèrent que M. Fairthorn

présiderait à table, mais que M. Darrell s'abstiendrait d'y paraître. Ils firent incidemment quelques observations sur leurs fermages et leurs récoltes respectives; ils exprimèrent l'espérance d'avoir un beau clair de lune pour s'en retourner à cheval chez eux le jour des comptes; ils s'engagèrent en riant les uns les autres à ne pas trop boire du punch de M. Fairthorn et finalement ils partirent, laissant dans l'esprit de Jasper qui, la tête appuyée sur sa main, avait fait semblant, pendant toute cette conversation, de dormir profondément, ces deux faits, à savoir : 1° que le troisième jour à partir de celui qui finissait, il entrerait dans le manoir de Fawley des sommes considérables, et 2° qu'il existait une communication entre le corps de logis inachevé du manoir et la chambre solitaire occupée par Darrell. Dès qu'il eut bu et mangé pour se conforter, Jasper se leva, paya sa consommation et sortit. Sans faire de bruit et rapide comme l'éclair, il longea les haies du sentier agreste qui conduisait à Fawley; leur ombre dérobait aux regards cette bête féroce qui allait guetter sa proie. Il était nuit lorsque Jasper atteignit de nouveau la palissade couverte de mousse qui entourait le domaine du vieux manoir. En quelques minutes, il fut sous les arcs-boutants qui soutenaient l'édifice inachevé. Son but, en ce moment, était de faire une reconnaissance et non d'attaquer. Il erra autour des murs, guidé dans son examen, tantôt par la faible clarté des étoiles, tantôt par les lumières qu'il apercevait dans le bâtiment contigu et surtout par celle qui brillait dans une chambre située sous les toits, et près de laquelle Darrell avait fait pratiquer le passage qui reliait les deux corps de logis. Jasper arriva près d'une fenêtre sans vitres, élevée de quelques pieds au-dessus du sol, et qui n'était bouchée que par des planches. Écartant ce léger obstacle, il entra dans l'intérieur du lugubre édifice, mais comme il se trouvait dans une obscurité profonde, il eut recours à une boîte d'allumettes qu'il avait sur lui, et une douzaine d'allumettes qu'il brûla lui suffirent pour examiner les lieux. Il était dans un espace destiné par l'architecte à l'emplacement du principal escalier; une grande échelle dont se servaient les ouvriers était encore dressée debout contre le mur et, quand on l'avait montée, on arrivait à un palier, en face d'une porte à double battant qui, à en juger par la richesse de son architecture, conduisait évidemment à ce qui avait dû être les appartements de cérémonie; entre les deux corps de logis était une porte temporaire faite de grossières planches de sapin. Satisfait de sa reconnaissance, Losely se retira et s'en retourna à son auberge. Chemin faisant, il comprit qu'il était utile ou, pour mieux dire, nécessaire d'avoir un complice. Il pourrait avoir besoin d'outils, il lui faudrait peut-être un déguisement, de bons chevaux pour prendre la fuite; si le vol réusisssait, il était probable oue le gros du butin consisterait en bank-notes,

et il aurait alors besoin d'une autre personne pour se débarrasser de ces billets, soit en les présentant le lendemain matin de très-bonne heure à la Banque, soit en les faisant passer à l'étranger. Pour l'aider dans cette entreprise, Jasper ne connaissait personne de comparable à Cutts... Il était loin de soupçonner son vieil allié d'avoir trempé dans la conspiration ourdie contre lui, et dont il avait été prévenu par mistress Crane. En conséquence, ayant pris la résolution de mettre ce fidèle ami dans sa confidence, et de partager avec lui le butin qu'i voyait en perspective, il pressa le pas, arriva à la station du chemin de fer assez à temps pour prendre le train qui partait dans la nuit pour Londres ; puis, dédaignant les dangers dont il était menacé en retournant dans les repaires fréquentés par ses anciens associés, il gagna la cour sombre où il s'était procuré un logement la nuit de son retour à Londres, et réveilla Cutts auquel il présenta son entreprise sous des couleurs si séduisantes que le petit homme commença à retrouver son ancienne admiration de Paris pour le génie qu'il avait pris à Londres en souverain mépris.

M. Cutts occupait une position toute particulière dans cette section du grand monde à laquelle il appartenait. Il possédait l'avantage d'une éducation supérieure à celle de la généralité de ses compagnons, car il avait été dans l'origine clerc chez un procureur d'Old-Bailey et, depuis, il avait exercé et développé son astuce naturelle dans une foule de spéculations diverses, tant en Angleterre qu'à l'étranger. Dans ces aventures, il avait su, non-seulement gagner de l'argent, mais encore, ce qui est si rare chez ceux qui sont en guerre ouverte avec la loi, faire des économies. Célibataire, il ne dépensait presque rien pour lui-même; mais, outre son logement dans la cour sombre que nous avons décrite dans un chapitre précédent, il avait au cœur de la Cité, près de la Tamise, un établissement qui était confié aux soins d'une sœur, vouée comme lui au célibat, et comme lui avide et rusée. Dans cet établissement, qui était ostensiblement celui d'un prêteur sur gage, on recevait les objets qu'on savait pouvoir vendre avec bénéfice, après les avoir eus pour rien. C'était principalement par ce genre d'opérations que Cutts s'était enrichi.

Mais dans son filet il prenait des poissons de toute espèce. C'était l'avocat consultant de tous les individus qui se mettaient en révolte contre la loi. S'il prenait part aux entreprises qu'il approuvait, le succès en était tellement assuré qu'il jouissait d'une réputation presque universelle de bonheur. Ce n'était que rarement qu'il prenait une part active à ces entreprises, et il n'était pas moins heureux dans celles qu'il déclinait que dans celles qu'il exécutait. Il avait eu raison de se vanter à mistress Crane de l'habileté avec laquelle il s'était toujours tenu à distance des griffes de la justice. Il était même fort bien avec une cer-

taine partie de la police; car, s'il y avait quelque objet de « perdu » d'une manière mystérieuse, et pour lequel le propriétaire offrait une récompense égale au prix qu'il avait coûté, c'était Cutts qui se chargeait de le retrouver. Il avait une horreur salutaire de la violence, non qu'il n'admirât pas la force physique chez les autres, ni qu'il fût lâche de sa nature, mais parce que la prudence était le trait distinctif de son caractère. Quand il le fallait, il employait la force et l'appréciait à sa juste valeur; il formait volontiers le plan d'un vol de nuit avec effraction dans une maison habitée, et faisait le partage des dépouilles; mais ce n'était que quand l'entreprise présentait un bénéfice considérable et peu de danger qu'il prêtait son concours à l'œuvre qu'il avait conçue. Lorsque Losely, traitant légèrement les périls à courir, et faisant luire à ses yeux la perspective de plusieurs milliers de livres en or et en banknotes à empocher, lui proposa d'aller dévaliser une maison de campagne isolée, gardée par un gentleman âgé, et dans laquelle on pouvait s'introduire aisément par un corps de logis inhabité, Cutts jugea nécessaire d'aller examiner les lieux en personne. Il ne se crut pas obligé, par son engagement général vis-à-vis mistress Crane, de perdre la chance de mettre la main sur une somme infiniment plus considérable que celle qu'il pouvait esperer d'elle en lui révélant le complot et en prenant des mesures pour le déjouer. Cutts était l'agent le plus fidèle et le plus intelligent quand il était bien payé, et il l'avait prouvé à mistress Crane en diverses circonstances. Mais, naturellement, être bien payé signifiait à ses yeux qu'il devait trouver plus d'avantages à la servir qu'il ne pouvait en espérer en ne la servant pas. Jusqu'alors il avait été plus lucratif pour lui d'obeir à mistress Crane et de sauver Jasper du crime et du danger; mais cette fois tous les bénéfices semblaient être de l'autre côté. En conséquence, le lendemain matin, après avoir rempli son porte-manteau de divers objets nécessaires dans cette excursion, tels que limes, rossignols, masques, auxquels il ajouta une collection choisie de brochures politiques et de journaux, il partit avec Jasper pour les environs de Fawley. Tous deux étaient montés sur des chevaux de louage vigoureux et rapides. Ils arrivèrent dans une petite ville située près du manoir, du côté opposé à celle où nous avons vu Jasper tout à l'heure et a peu près à la même distance. Après avoir laissé souffler leurs montures, ils se dirigèrent vers Fawley au moyen de poteaux indicateurs, guides silencieux qui leur enseignèrent le chemin, et ils gagnèrent le voisinage du parc. Puis Cutts mit pied à terre, fila comme une ombre sans laisser de traces sur le gazon, et disparut dans les trous du bâtiment inachevé, tandis que Jasper restait dans le bois pour garder les chevaux. Cutts, satisfait de son inspection dans l'intérieur, et enhardi par le calme qui regnait autour de lui, monta sur l'échelle, ouvrit sans

peine, au moyen d'un rossignol, la porte de l'étage supérieur et se glissa dans la longue galerie dont les murailles étaient couvertes de tableaux. A l'extrémité de cette galerie, se trouvait une autre porte dont les fentes laissaient passer une faible lumière. En regardant à travers les fentes et la serrure, Cutts vit que la lumière venait d'une chambre située de l'autre côté de l'étroit passage qui joignait le nouveau bâtiment à l'ancien. La porte de cette chambre était ouverte, des bougies étaient posées sur la table, et à côté de cette table, Cutts put distinguer un homme assis. C'était le propriétaire sans doute; mais il ne paraissait pas âgé comme Jasper l'avait dit. S'il était inférieur à celui-ci sous le rapport de la force physique, il était encore vigoureux et solide. Son apparence ne plut pas à Cutts, qui se retira et sortit de la maison avec quelques pressentiments. Toutefois, en rejoignant Losely, il lui dit :

« Jusqu'à présent, tout va bien. La maison est silencieuse et calme comme un tombeau. Il n'y a qu'une porte de fermée; encore est-ce une de ces serrures dont on se sert communément dans les campagnes, et qu'un écolier crochèterait avec son couteau.

— Ou bien avec un clou tordu, dit Jasper.

— Oui, dans de bonnes mains, il n'y a pas de meilleur crochet. Mais nous avons à penser à d'autres choses encore qu'à des crochets. »

Cutts expliqua ensuite précipitamment que c'était juste l'heure où l'on pourrait rencontrer dans l'auberge de Fawley quelques-uns des ouvriers qui travaillaient dans le bâtiment, qu'il allait partir à cheval, descendre dans cette auberge et essayer de recueillir des détails et des renseignements utiles tant sur les localités que sur le personnel qui habitait la maison. Il se ferait passer pour un voyageur de commerce, allant à la ville qu'ils venaient de quitter; il exhiberait ses brochures et ses journaux à bon marché; il parlerait politique (tous les ouvriers aiment la politique, surtout celle des journaux et des brochures à bon marché), puis il rejoindrait Losely dans une heure ou deux.

Jasper attendit, en laissant son cheval paître en liberté; la lune se leva, projetant ses rayons à travers les arbres et éclairant d'une manière fantastique le vieux manoir mélancolique. Jasper, comme nous l'avons vu, n'était pas exempt de certaines tendances superstitieuses, et, dans ces derniers temps, elles s'étaient développées chez lui avec une nouvelle force, à mesure que les excès chroniques de l'ivresse avaient échauffé son cerveau et que la souffrance physique avait détendu son système nerveux. Seul dans le bois, il eut peur du silence de la nuit, puis quelques vagues réminiscences de sa première enfance, de l'amour dont son père l'avait entouré, des joyeuses sensations que lui avaient procurées sa robuste jeunesse, des

sourires d'admiration et des poignées de main cordiales que lui avaient valu sa beauté, son entrain, son audace, en un mot, le souvenir de ce qu'il avait été autrefois, la conscience de ce qu'il était maintenant et la perspective inquiétante de sa chute prochaine et finale, tout cela vint assombrir ses pensées et l'assaillir comme le cri du remords. Mais il est rare que l'homme s'accuse longtemps tout seul, et Jasper ne tarda pas (comme le font du reste bien des gens plus honnêtes que lui, sans rougir de leur folie) à rejeter sur les épaules de ses semblables innocents, ou sur cette chose mystérieuse que les philosophes anciens et les modernes, leurs plagiaires, appellent tantôt « la circonstance, » tantôt « le hasard, » tantôt « le destin, » toute la responsabilité de ses propres fautes !

Cette croyance consolante engendra nécessairement chez lui le désir de la vengeance, ce désir suprême du diable. Dites-vous, en effet, à vous-même: « Si je souffre, c'est mon semblable qui en est cause, ou bien c'est l'invisible que j'en dois accuser, que cet invisible s'appelle la Destinée ou le Créateur, » et la conséquence logique de ce raisonnement sera de vous faire ajouter crimes sur crimes, folies sur folies ; vous voudrez user de représailles envers l'homme dont vous avez ainsi à vous plaindre, ou envers l'invisible qui vous envoie ces afflictions. De toutes nos passions, la vengeance n'est-elle pas celle qui a pour nous le plus de saveur, dans laquelle il entre l'inspiration d'un démon? Car, qu'est-ce qu'un démon? Un être dont la seule occupation sur la terre est de se venger de Dieu !

Par tempérament, Jasper n'était pas vindicatif; il était irascible, comme tous les hommes qui ont beaucoup de vanité; la chaleur de son sang avait développé en lui la protubérance de la combativité, pour parler comme les phrénologistes, et l'avait rendu agressif, turbulent. Mais la préméditation de la vengeance était étrangère à une légèreté de caractère comme à un égoïsme de cœur qui ne comprenait point ce sacrifice de soi-même, sans lequel la haine n'existe pas plus que l'amour. C'était Guy Darrell qui avait introduit dans son être moral une passion que la nature n'y avait pas mise. Jasper avait fondé de si grandes espérances sur son mariage avec la fille de Darrell, il avait tellement compté sur l'influence de sa femme pour obtenir son pardon, et, par elle, mettre la main sur un riche héritage ; son désappointement, en voyant cet héritage lui échapper, avait été si vif et accompagné d'une telle mortification, qu'il regardait l'homme auquel il avait fait le plus de mal comme celui qui lui en avait le plus fait à lui-même Néanmoins, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, son ressentiment n'avait pas pris la forme d'une vengeance définie. Tant qu'il avait espéré pouvoir arracher à Darrell l'argent dont il avait besoin pour vivre, il avait étouffé ses mauvaises pensées

toutes les fois qu'elles le poussaient à satisfaire sa rage sans profit pour lui-même. Mais maintenant que Darrell avait repoussé avec tant de mépris et avec une obstination si inexorable toute concession, maintenant qu'on ne pouvait plus rien lui arracher que par la force, Jasper appela à son aide la force et la vengeance. Et cependant au milieu des projets qu'il méditait, l'idée du meurtre ne se présenta pas une seule fois à son esprit. Non ; ce qui souriait à son imagination farouche et troublée, c'était l'idée d'humilier à son tour par la terreur l'homme qui l'avait humilié par le dédain. Pénétrer dans la demeure de Darrell, se trouver au milieu de la nuit en présence de son orgueilleux beau-père, dans sa propre chambre, l'affronter seul à seul, se mesurer avec lui, lui dire : « Personne ne peut vous délivrer de mes mains; je ne me présente plus en suppliant; et vous allez accepter mes conditions; » rassasier ses yeux de la vue de cet homme abattu par la peur à ses pieds et implorant sa pitié, tel était le tableau dont Jasper repaissait son imagination; la proie même dont il espérait s'emparer par la violence lui souriait moins que la grande position qu'il comptait par la violence même se créer vis-à-vis de Darrell. N'est-ce pas ainsi que neuf meurtres sur dix passent de la conception à l'acte? « Oh! pourquoi mon ennemi n'est-il pas ici face à face avec moi, sans que personne puisse nous séparer? » dit l'homme qui rêve la vengeance. C'est bien, mais après? Là son imagination s'arrête, il laisse tomber le sombre rideau, et il n'ose pas ajouter : « Eh bien ! alors un nouveau meurtre grossirait le long catalogue des crimes commis depuis Caïn. » Il biaise avec la fatale pensée qui l'assiége, et se hasarde tout au plus peut-être à murmurer : « Eh bien alors arrive que pourra ! »

La lune montait de plus en plus dans le ciel. Losely, les yeux attachés sur les pâles murailles du manoir, vit briller une lumière dans la chambre de Darrell, à l'étage supérieur. Il sourit d'un air lugubre et murmura ces mots lui aussi :

« Et maintenant.... arrive que pourra ! »

Mais les sabots d'un cheval se font entendre sur la route, et Jasper est rejoint par son complice.

« Eh bien? dit Jasper.

— Remontez à cheval, répondit Cutts. J'ai beaucoup de choses à vous dire en marchant.... Cette affaire est impossible, reprit-il, comme ils descendaient rapidement le sentier. Vous ne m'avez jamais parlé du revers de la médaille. Il n'y a pas moins de quatre hommes dans la maison,... deux domestiques outre le maître et son secrétaire,... et l'un de ces domestiques, le maître d'hôtel ou le valet de chambre, a des armes à feu, et il sait s'en servir.

— Bah ! dit Jasper d'un air dédaigneux. Est-ce là tout? Est-ce que je ne vaux pas quatre homme à moi seul?

— Non, ce n'est pas tout. Vous m'avez dit que le maître de cette maison était un homme déjà âgé, retiré des affaires, et vous m'avez cité son nom. Mais vous ne m'avez jamais dit que votre M. Darrell était le fameux légiste, le grand orateur de la chambre des communes, celui dont les journaux s'occupent depuis six mois.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ce que cela signifie ? le voici : c'est que l'affaire que vous me proposez fera dix fois plus de bruit que s'il s'était agi simplement d'un vieil et stupide squire campagnard, et que, par conséquent, il y aura dix fois plus de danger. En outre, en principe, je n'aime pas à avoir rien à démêler avec les hommes de loi. C'est une race malfaisante et haineuse. Quant à ce Guy Darrell, général Jasper, je le connais. Un jour que j'étais appelé en témoignage dans une affaire de fraude, il me fit subir un contre interrogatoire, et il me retourna avec la même facilité que si j'eusse été une pelote à épingles remplie de son. Je vois encore le regard qu'il dirigeait sur moi, et j'aimerais mieux qu'on m'appliquât un pistolet chargé sur le front que de voir ses yeux fixés encore une fois sur les miens.

— Allons donc ! N'avez-vous pas apporté un masque avec vous ? Et puis, vous n'avez pas besoin, vous, de voir Darrell. Je puis l'aborder seul.

— Non, non, il pourrait s'ensuivre un meurtre. En principe, je ne me mêle jamais d'affaires de ce genre. Votre plan est mauvais. J'en ai un bien meilleur, où il y aurait infiniment plus à gagner avec infiniment moins de chances. J'ai ouï dire là-bas que les tableaux qui sont dans cette longue et funebre galerie où je me suis glissé valaient une mine d'or. Or, les tableaux de prix sont bien connus, et il y a à l'étranger des amateurs de collections qui payent pour ces toiles-là tout ce que vous voulez, sans jamais demander d'où elles viennent, qui les tiennent sous clef même pendant quelque temps, et ne les produisent au grand jour que lorsque ceux qui les leur ont vendues n'ont plus rien à craindre. Ce moyen-ci, vous dis-je, ne présente pour nous aucun danger. Si les tableaux sont médiocres, il est inutile de troubler personne dans ce vieux manoir. Mais il m'est facile de savoir par quelqu'un du métier si les toiles que possède Darrell atteindraient un prix élevé, et, dans ce cas, de chercher à les placer à l'étranger. Cela nous prendra un peu de temps, mais la chose vaut la peine qu'on attende.

— Je ne veux pas attendre, dit Jasper avec emportement, et vous êtes un poltron. J'ai résolu que demain soir je serais dans la chambre de cet homme, et que cet homme serait à genoux devant moi. »

Cutts se retourna vivement sur sa selle, et, à la clarté de la lune, examina la physionomie de Losely :

« Oh ! je comprends, dit-il ; vous avez en tête un autre

projet que le vol.... Vous avez quelque sentiment de haine, de vengeance? Vous avez à vous plaindre de cet homme?

— Il m'a traité comme un chien, dit Jasper, et je veux lui montrer qu'un chien sait mordre. »

Cutts réfléchit quelques instants.

« Vous m'avez parlé quelquefois d'un riche parent ou allié auprès duquel vous aviez des droits à faire valoir. C'est Darrell, je suppose?

— Oui, c'est lui, et écoutez-moi bien, Cutts; si vous essayez de faire échouer mon projet, je vous tordrai le cou. Et puisque je vous en ai tant dit, je vous dirai ceci encore : c'est que je ne crois pas que mon entreprise présente le danger que vous entrevoyez, car je n'ai nullement l'intention de verser le sang de Darrell, et, de son côté, Darrell ne songe pas à répandre le mien, j'en suis sûr....

— Mais il peut y avoir une lutte entre vous..., et alors?

— Eh bien! dans ce cas.... »

Les deux amis ne se dirent plus rien. Ils pressèrent le pas de leurs montures, dont les sabots firent jaillir des milliers d'étincelles, et bientôt ils arrivèrent dans la ville, qu'ils avaient quittée le matin. Dans l'intervalle, Cutts avait pris le parti que lui avait conseillé la prudence. La découverte qu'il venait de faire, que, dans l'entreprise qu'il lui proposait, Losely avait une rancune personnelle à satisfaire, avait suffi pour le décider à ne point se mêler de cette affaire. Il avait pour règle de s'abstenir de toute opération dans laquelle des passions violentes se trouvaient en jeu, et son expérience de la nature humaine lui avait appris que les querelles entre parents ou alliés étaient surtout celles où les intermédiaires avaient le plus à risquer. Mais, voyant Jasper furieux, et craignant que sa rage ne se tournât contre lui, convaincu de plus que tout raisonnement était inutile, il jugea prudent de dissimuler. En conséquence, lorsqu'ils furent arrivés à leur auberge, et qu'on leur eut servi leur eau alcoolisée, Cutts reprit la conversation, parut céder graduellement aux raisonnements de Jasper, concerta avec lui tout le plan des opérations pour la nuit suivante, et, tout en causant, prit soin de lui verser souvent de l'eau-de-vie. Le lendemain matin, il faisait à peine jour que Cutts était déjà loin, avec son sac d'outils et de brochures. Il eût volontiers emmené avec lui les deux chevaux, mais le garçon d'écurie, mécontent d'être réveillé de si bonne heure, eût peut-être refusé de lui laisser prendre celui que montait Jasper, sans l'ordre positif de ce dernier. Toutefois, il pria le garçon d'écurie de ne pas oublier de dire au gentleman, lorsqu'il partirait, que lui, Cutts, lui conseillait fortement de ne pas s'occuper de l'affaire des bœufs. »

Cutts, en arrivant à Londres, alla droit à l'ancien domicile de mistress Crane, en face de celui de Jasper. Mais elle habitait

alors Podden-Place, et n'avait point laissé d'adresse. Cependant, en entrant chez lui, Cutts trouva un billet d'elle où elle lui disait qu'il la trouverait ce soir-là à son ancien domicile, s'il voulait venir la voir, à neuf heures et demie, car, comme on le pense bien, après avoir attendu vainement la visite que Jasper lui avait promise, elle avait appris qu'il avait quitté son domicile, et elle était naturellement impatiente de savoir de Cutts ce qu'il était devenu. Lorsque Cutts vint à l'heure indiquée et lui raconta son histoire, Arabelle reconnut immédiatement tout le danger de l'entreprise à laquelle son prudent interlocuteur n'avait pas voulu s'associer. Cutts eut beau lui dire que Jasper, en se voyant abandonné, n'aurait d'autre alternative que de renoncer à son projet ou du moins de l'ajourner, car, malgré sa folle témérité, il ne pouvait songer à l'exécuter seul, cela ne la rassura pas. Mais, comme l'unique pensée de sa vie était de sauver Jasper des mains de la justice, elle ne voulut point dénoncer à la police le crime qu'il méditait, et l'idée de recourir au colonel Morley lui vint heureusement à l'esprit.

Ces explications données, revenons à Jasper. Il ne se leva qu'assez tard dans la matinée, et comme généralement, en sortant du lit, il n'avait pas les idées nettes, soit qu'il eût trop bu la veille, soit que son cerveau fût alourdi par le sommeil, il ne voulut pas croire d'abord que Cutts eût renoncé à l'entreprise; il se figura plutôt qu'avec sa prudence habituelle cet Ulysse de la profession était sorti pour recueillir des informations nouvelles dans le voisinage du lieu où se devait passer la scène. Il ne fut complétement détrompé que le soir, lorsque, au moment où il rôdait dans l'écurie, le garçon qui, admirant sa force musculaire et sa haute taille, le prit pour un éleveur des comtés du Nord, lui transmit l'avis allégorique de Cutts, de ne pas s'occuper de l'affaire de bœufs.

Ainsi abandonné, Jasper se rattacha avec plus d'obstination à son projet. Seul, il concentra avec plus de force ses facultés vers le but à atteindre, et mit à la fois plus d'énergie et de simplicité dans ses moyens d'exécution. Son idée première, lorsque l'idée du vol naquit dans son esprit, avait été d'entrer chez Darrell, déguisé et masqué. Toutefois, avant même d'avoir été abandonné par Cutts, l'espoir du butin s'était subordonné chez lui au désir d'un triomphe personnel, et maintenant que Cutts l'avait laissé seul et lui avait enlevé le moyen de se déguiser, il se réjouissait à la pensée que son entreprise n'aurait rien de ce qui caractérise un vulgaire vol de nuit avec effraction. Il résolut donc de se présenter sans masque, à visage découvert, devant Darrell. D'ailleurs, d'après ce que Cutts lui avait dit de la facilité avec laquelle on pourrait pénétrer dans la chambre de Darrell, un complice lui était moins nécessaire, et, de plus, depuis qu'il avait modifié son plan primitif,

il n'avait plus besoin d'un aide pour disposer du butin qu'il espérait conquérir. Darrell se soumettrait maintenant à ses exigences, comme une garnison surprise accepte les conditions du vainqueur. Dès lors, inutile de fuir, de se cacher; plus de crainte de voir les billets de banque arrêtés au payement. Jasper sortirait du vieux manoir, le poing sur la hanche, avec les profits et les honneurs de la guerre. Tout heureux de son triomphe futur, il alla se promener dans la ville à la tombée de la nuit, acheta un cetain nombre de clous longs et minces, avec un petit marteau, puis, rentré chez lui, à l'aide du feu, des pincettes et du marteau, il donna à ces clous la forme d'instruments propres à faire sauter les serrures, telles que celles qu'on rencontre communément dans les maisons de campagne. L'aisance et la rapidité avec lesquelles il exécuta ce travail dénotaient une main très-exercée. Jasper ne prit point d'armes avec lui; en cas de besoin, il se fiait à sa force musculaire. Ce n'était plus un voleur inconnu, déguisé, qui allait s'introduire nuitamment dans une maison habitée, c'était un gendre, Jasper Losely l'esquire, qui jugeait à propos de rendre visite à son beau-père, sans cérémonie, il est vrai, à une heure peu convenable. En mettant les choses au pire, s'il ne rencontrait pas Darrell, ou s'il ne pouvait le voir sans témoin, ou bien encore si celui-ci donnait l'alarme et appelait ses domestiques, la preuve de l'innocence des intentions de Jasper, ressortirait de ce fait qu'il n'avait en sa possession d'autres armes que celles que la nature a données à l'homme. A la nuit, il monta à cheval, mais s'écarta un peu de son chemin et resta pendant une heure ou deux sur la grande route, afin de laisser aux fermiers le temps d'achever leur festin et de s'en aller. A la fin, lorsqu'il jugea que le vieux manoir devait être enseveli dans un profond sommeil, il s'engagea dans le sentier bordé de haies qui conduisait à Fawley, puis, lorsqu'il aperçut la flèche du clocher de l'église, qui s'élevait dans le ciel, il mit pied à terre. Ayant fait entrer son cheval dans un de ces épais et nombreux bois de hêtres qui entouraient le vieux manoir, et donnaient à ce pays sauvage un caractère original, il attacha l'animal à un arbre et se dirigea à pied vers les palissades du parc. Comme un loup qui pénètre dans une bergerie, il franchit sans bruit la clôture et se glissa du côté des arcs-boutants du bâtiment en construction. Une lumière brillait dans la chambre de Darrell; le reste de la vieille maison était fermé et enveloppé dans une profonde obscurité; évidemment tout le monde dormait.

Le voilà maintenant dans l'intérieur du bâtiment en construction; il monte à l'échelle. La serrure de la porte qui est devant lui cède sous la pression de ses outils grossiers, maniés par une main habile. Il entre dans la longue galerie; les rayons de la lune, pénétrant par les larges croisées, inondent

cette galerie de lumière. Que de richesses artistiques suspendues aux murailles! Mais à quoi tout cela peut-il servir à un voleur? Jasper passe sans s'arrêter, et, dans ces salles que le maître du logis a fait bâtir au jour de son ambition, en se disant: « Ceci sera pour mes descendants! » la violence, le meurtre peut-être s'avance à la dérobée, d'un pas sûr et terrible, vers la chambre de l'homme que le ciel a laissé sans enfant, et dont la vie incomplète va finir peut-être cette nuit même!

La dernière porte cède sans bruit. Jasper franchit l'étroit corridor en bois, espèce de pont-levis jeté entre les deux corps de bâtiment. La porte de la chambre de Darrell est entr'ouverte, des lumières sont posées sur la table, des bûches flambent dans la cheminée. Losely passe avec précaution la tête: Darrell n'était pas là, la chambre était vide; mais la porte en face était ouverte également. Jasper prête l'oreille et entend un léger bruit de pas dans la pièce située au-dessous et à laquelle la porte en face donnait accès. En un instant, il se glisse dans la chambre, ferme la porte par laquelle il est entré, donne un tour de serrure et met la clef dans sa poche; puis il se dirige vers la cheminée. A côté de cette cheminée pendait le cordon de la sonnette, comme cela se voit encore dans les vieilles maisons. Losely jette les yeux autour de lui; sur la table, près de l'écritoire, était un canif; il le prend, coupe le cordon à une hauteur où Darrell ne peut atteindre, et le jette. La cheminée, n'étant disposée que pour brûler du bois, ne fournissait aucun ustensile dont, en cas de besoin, Darrell eût pu se faire une arme; il n'y avait qu'une pelle et une paire de pincettes en cuivre, pincettes très-légères, qui ne pouvaient servir d'arme défensive. Telles qu'elles étaient toutefois, Jasper les enleva tout doucement et les cacha derrière un meuble. Mais des pas se firent entendre : on montait l'escalier. Losely se retira dans un enfoncement, à côté de la cheminée. Darrell parut, tenant un livre à la main; c'était pour l'aller chercher qu'il avait quitté sa chambre. Ce volume contenait le dernier acte du parlement relatif aux fidéicommis publics, et lui avait été envoyé par son attorney; car en ce moment Darrell était occupé à rédiger un acte de fidéicommis, pour assurer à la nation les antiquités-Darrell, au nom de son père l'antiquaire.

Il s'avança vers son bureau qui était au milieu de la pièce, posa dessus son livre et poussa un soupir, ce soupir d'impatience dont il avait pris l'habitude. Jasper sortit tout doucement de sa cachette, se glissa vers la porte par laquelle Darrell venait d'entrer, et à laquelle il tournait le dos en ce moment, la ferma rapidement à double tour et mit la clef dans sa poche, comme il avait fait pour l'autre porte. Le bruit, quoique léger, tira Darrell de sa préoccupation; il se retourna vivement, et au même moment Losely s'avança vers lui.

Darrell comprit aussitôt le danger qu'il courait. D'un coup d'œil rapide, il vit toutes les précautions que le misérable avait prises pour assurer l'exécution de son infâme projet; la porte était fermée et le cordon de sonnette coupé! C'était donc là, entre quatre mnrs, loin de tous les regards, qu'allait se passer sa nouvelle entrevue avec le bandit. Il était sans armes; mais la vue de Jasper, en le surprenant, ne l'intimida point, car il n'avait affaire qu'à un homme. Si Jasper avait pour lui la supériorité de la force physique, sa détresse, son désespoir, sa soif de vengeance, Darrell, en retour, avait l'intelligence que donne la présence d'esprit, l'énergie nerveuse qui circule invisible dans les muscles et les os, comme le fluide qui court sur les fils électriques, et cet orgueil superbe qui domine la peur, parce que celle-ci est une honte, et qui fait de la bravoure une chose toute naturelle, uniquement parce que c'est un honneur d'être brave.

En voyant Jasper approcher, Darrell passa de l'autre côté de son bureau pour mettre un obstacle entre lui et son adversaire, puis, étendant le bras :

« Arrêtez, monsieur, dit-il, je vous défends de faire un pas de plus. Comment vous êtes ici, je l'ignore, mais peu m'importe. Vous venez m'assaillir encore de vos réclamations. Asseyez-vous, je vous écoute. »

Le calme de Darrell causa une telle surprise à Jasper, que celui-ci obéit machinalement à l'ordre qui lui était donné, et se laissa tomber sur une chaise.

« Ah! dit-il, jetant sur Darrell un regard sinistre, vous consentez à m'écouter maintenant; mais mes exigences se sont accrues. »

Darrell, qui s'était assis également, ne répondit point, mais son visage exprimait une résolution inébranlable, et ses yeux suivaient tous les mouvements de Losely. Celui-ci reprit d'un ton plus dur :

« Oui, mes exigences se sont accrues, monsieur Darrell.

— En vérité, monsieur, et pourquoi cela?

— Pourquoi? Parce que personne ici ne peut venir à votre aide, parce que vous ne pouvez m'échapper, parce que vous êtes en mon pouvoir.

— Dites plutôt, monsieur, que je vous écoute parce que vous êtes sous mon toit, et que c'est vous qui êtes en mon pouvoir.

— Moi, en votre pouvoir! Regardez, les portes sont fermées sur vous. Vous croyez peut-être que vos cris feront venir du monde à votre aide? Essayez-le; élevez la voix, et je vous étrangle de mes propres mains.

— Si je n'élève pas la voix, c'est d'abord parce que j'aurais honte de moi-même si j'appelais du secours pour me défendre contre un seul homme, ensuite parce que je ne veux pas exposer aux regards de mes domestiques un assassin dans la

personne de celui que ma malheureuse fille appelait son mari. Parlez moins haut, monsieur, ou c'est votre propre voix qui donnera l'alarme aux gens qui couchent au-dessous. Et maintenant, que me demandez-vous? Expliquez-vous clairement, monsieur, et soyez bref.

— Eh bien! puisque vous prenez les choses froidement, tant mieux. Voici mes conditions : vous avez reçu aujourd'hui des sommes considérables; ces sommes, vous les avez dans la maison, dans ce bureau peut-être.... Souvenez-vous que votre vie est à ma discrétion.

— C'est l'argent que j'ai reçu aujourd'hui pour mes fermages que vous voulez.... En effet, il est dans la maison, mais non pas ici, dans mon appartement. C'est une autre personne qui l'a reçu et qui le garde. Vous aurez beau parcourir les corridors et les coins et recoins de ce vieux bâtiment, vous ne trouverez pas la pièce où il est serré. Je vous préviens même que si vous voulez le chercher, vous passerez près de la porte d'un de mes domestiques qui a le sommeil si léger qu'il y a mille à parier contre un qu'il vous entendra. Or, il est armé d'une espingole et de pistolets; réfléchissez-y. Vous me dites : « La « bourse ou la vie! » et moi, je vous réponds : « Vous n'aurez « ni l'une ni l'autre; » essayez de vous emparer de cet argent, et vous êtes mort!

— Avare comme vous l'êtes, prétendez-vous me faire accroire que ce n'est pas vous qui avez serré des sommes aussi considérables? Eh bien! j'admets que cet argent soit sous la garde d'un autre; vous allez me montrer où il est, et vous me conduirez à travers tous les détours de votre maison, je vous tiendrai au collet, et si vos domestiques s'éveillent, si quelque danger me menace, ainsi que m'en prévient votre charité, c'est vous qui me sauverez ou vous mourrez. Ah! monsieur Darrell, vous ne me craignez pas, dites-vous!... »

Et Losely se leva.

« Non, je ne vous crains pas, répliqua Darrell en restant assis, car il n'est pas possible que vous ne soyez venu ici que pour commettre un meurtre inutile. Vous êtes ici, dites-vous, pour m'imposer des conditions; il sera temps de voir quel est celui de nous deux dont la vie est en danger, lorsque vous m'aurez exposé toutes vos propositions. Jusqu'à présent vous n'avez encore mis en avant qu'un projet de vol dans lequel vous me demandez de vous aider. C'est impossible. Quand même vous réussiriez à me tuer, votre proie ne vous en échapperait pas moins. Et cependant vous dites que vos exigences se sont accrues. Il me semble à moi qu'elles se sont réduites à rien.... Avez-vous quelque autre chose à me dire? »

Le calme de Darrell, qui se manifestait d'une manière si extraordinaire dans cette ironie, commença à faire sur le misérable une forte impression; les éclairs de ses yeux, le son

ferme de sa voix, son courage raisonné, intimidèrent graduellement Jasper, qui essaya toutefois de retrouver son audace naturelle et reprit d'une voix caressante :

« Allons, monsieur Darrell, je vois que je dois renoncer à obtenir par la force, dans votre propre maison, ce que vous avez refusé à mes prières sur la route : la douceur vaut mieux que la violence. Je suis gentleman, je suis le petit-fils de sir Julian Losely, de Losely-Hall; je suis votre gendre et je meurs de faim : cela ne saurait être. Souscrivez-moi un billet. »

Darrell trempait sa plume dans l'encre et attirait le papier à lui.

« Mais vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas? Ce n'est pas la peur qui vous fait agir, mais la pure amitié, la compassion, n'est-ce pas, cher beau-père? Souscrivez-moi un billet de cinq mille livres.... Vous voyez, je suis modéré : votre vie vaut infiniment plus que cela. Donnez-moi le billet.... Vous me jurez sur l'honneur que vous ne me susciterez aucun désagrément lors du payement; et maintenant, bonne nuit, beau-père. »

Comme Losely finissait de parler, en riant d'un air moqueur, Darrell se leva vivement, ouvrit une croisée et jeta dehors le papier sur lequel il venait d'écrire, et dans lequel il avait enveloppé un gros cachet gravé à ses armes qui était posé sur la table.

Losely s'élança vers lui.

« Que veut dire ceci? s'écria-t-il, qu'avez-vous fait?

— J'ai sauvé votre vie et la mienne, Jasper Losely, dit Darrell d'un ton solennel, et saisissant le bras qui était étendu vers lui.... Les conditions sont égales entre nous maintenant. »

Jasper, écumant de rage, fit entendre un sourd rugissement.

« Je comprends, murmura-t-il; avec ce papier, vous espérez faire venir quelqu'un à votre aide.

— Non pas... Tant que je serai vivant, ce papier est inutile. Regardez, la lune éclaire le toit au-dessous de nous; voyez-vous l'endroit où le papier est tombé? c'est sur le rebord d'un parapet où votre pied ne peut atteindre. Il fait face à la croisée d'une chambre où dort une personne de ma maison; dans la matinée, lorsque les volets seront ouverts, ce papier frappera ses yeux, et elle y lira ces mots : « Si je suis assassiné « cette nuit, mon assassin est Jasper Losely. » Ce papier est signé de mon nom. Retirez-vous, monsieur. Voulez-vous vous condamner vous-même à périr sur le gibet? »

Darrell lâcha le bras de Jasper, celui-ci le regarda d'un air moins hardi.

Darrell reprit :

« Et maintenant, je vous le dis tout net, je n'accéderai pas à des conditions qui me sont imposées de cette manière; je ne signerai sous votre dictée aucun billet à ordre, parce que ce se

rait de ma part une lâcheté, et que les Darrell ne sont pas des lâches.

— A genoux! alors, homme orgueilleux! vous signerez, vous signerez à genoux. Que m'importe votre or maintenant? que m'importe ma vie? Je suis venu ici pour humilier à mon tour l'homme qui m'a humilié si souvent. A genoux! à genoux! vous dis-je. »

Et le voleur fit un bond en avant; mais Darrell, qui n'avait pas perdu de vue son adversaire, se jeta de côté et évita le choc. Losely, manquant son but, perdit l'équilibre, alla se heurter contre le bord de la table qui le séparait de sa proie, et il ne fut arrêté dans sa chute que par le mur; mais la violence du coup qu'il se donna fut telle qu'il resta un moment comme étourdi; Darrell profita de cette circonstance pour s'élancer vers la cheminée et prendre dans le foyer un gros tison à demi enflammé. Jasper se remit, écarta d'un geste les longs cheveux en désordre qui lui couvraient les yeux, et contemplant sans pâlir l'arme formidable dont son ennemi le menaçait, il ramassait ses forces pour s'élancer de nouveau sur Darrell.

« Arrêtez! arrêtez! insensé! parricide! s'écria Darrell les yeux flamboyants. Ce n'est pas ma vie que je veux sauver, c'est la vôtre. Souvenez-vous que, si je succombe sous vos coups, il ne vous reste aucun espoir, aucun refuge. C'est au nom de ma fille morte, au nom du châtiment que vous prépare le ciel vengeur, que je vous délivrerai de la furie qui vous aveugle, et que je sauverai votre âme de l'abîme! »

Il y avait une grandeur si imposante dans le regard et dans le geste de cet homme, l'accent de sa voix était à la fois si solennel et si terrible, que Jasper, au milieu de sa rage, s'arrêta comme saisi de crainte et de respect. Sa poitrine se souleva haletante, ses yeux se baissèrent, son corps s'affaissa, sa langue elle-même sembla se coller à son palais. L'impression soudaine produite sur lui par l'attitude de Darrell eût-elle continué, ou bien sa colère, en se rallumant, l'eût-elle irrévocablement poussé au crime? c'est-ce que nul ne saurait dire; mais, à cet instant, des pas précipités se firent entendre dans le corridor, on frappa violemment à la porte, et des voix s'écrièrent: « Ouvrez! ouvrez! Darrell! Darrell! » tandis que la cloche de la cour sonnait à toute volée.

« Ah! c'est ainsi! hurla Jasper, à qui ce bruit inattendu rendit sa présence d'esprit. Mais ne croyez pas que je me laisserai prendre ainsi comme un rat dans une ratière. Non, je....

— Silence! interrompit Darrell, jetant le tison qu'il tenait encore à la main et s'avançant vivement vers Jasper; silence! Que personne ne sache que le mari de ma fille est entré ici pour me voler. Asseyez-vous, asseyez-vous, vous dis-je. L'honneur de ma maison veut qu'il ne vous soit fait aucun mal. »

Et, appuyant sa main sur les larges épaules de Jasper, il le força à s'asseoir.

Cependant le bruit continuait au dehors, on frappait toujours à la porte, et la porte ébranlée allait fléchir sur ses gonds.

« La clef! la clef! » dit Darrell à voix basse.

Mais Jasper semblait anéanti. Quoi! sa rage restait impuissante, son entreprise échouait, au lieu de dicter des lois, de menacer la vie de son ennemi, il devenait le protégé de sa victime! C'est à peine s'il comprit le sens des dernières paroles de Darrell; il montra machinalement sa poche, et Darrell y prit vivement les clefs, mais la porte vola en éclats, et Alban Morley, suivi de Lionel Haughton et de son domestique, se précipita dans la chambre. Aucun d'eux, au premier abord, n'aperçut Darrell et Jasper qui étaient dans l'ombre et dans un angle du mur à droite. Mais Darrell leur dit avec calme :

« Alban, Lionel! vous êtes toujours les bienvenus; mais quel motif vous amène ici à cette heure? Pourquoi tout ce bruit? pourquoi ces armes? »

Les trois arrivants s'arrêtèrent comme pétrifiés. Devant eux étaient assis sur une chaise, dans une attitude paisible, les mains sur ses genoux, la tête penchée en avant, de manière qu'on ne pouvait distinguer ses traits, un homme de haute taille et de forte carrure; sur le dos de la chaise, Guy Darrell s'appuyait d'un air tranquille; l'expression de sa physionomie ne trahissait aucune émotion, aucune crainte. Sa figure était pâle, mais pleine de sécurité, un léger sourire animait même ses lèvres.

« Eh bien! mumura Alban Morley, abaissant lentement son pistolet, eh bien! je suis surpris, oui, pour la première fois depuis vingt ans, je suis surpris.

— Quoi! surpris de me trouver encore debout à cette heure, et causant d'affaires avec quelqu'un, la porte fermée! Mais nous nous expliquerons plus tard. Naturellement, vous passez ici la nuit. Mon affaire avec ce.... ce visiteur est finie. Lionel, ouvrez cette porte, voici la clef. Monsieur (et touchant l'épaule de Jasper, il lui dit tout bas à l'oreille : Levez-vous et ne parlez pas), monsieur, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Permettez-moi de vous montrer le chemin. Cette vieille maison a tant de détours! »

Jasper se leva comme un homme à moitié endormi, et, se courbant de manière à dérober son visage aux nouveaux venus, il suivit Darrell, descendit l'escalier intérieur, traversa le cabinet, la bibliothèque, et arriva dans le vestibule, précédé du domestique du colonel qui portait une lumière, suivi de Lionel et Morley à qui la surprise ôtait l'usage de la parole. Cependant l'alarme s'était répandue dans la maison. Mills apparut le premier avec son espingole à la main, puis vint le valet de pied, puis Fairthorn.

« Restez là en arrière, » leur dit Darrell, et il ouvrit lui-même la porte extérieure à Losely.

Puis une fois dehors, il lui dit :

« Remarquez, monsieur, que je vous ai dit vrai. Vous êtes en mon pouvoir, et si les événements de cette nuit peuvent vous amener à reconnaître l'existence d'une Providence qui veille sur nous, et à envisager avec horreur le crime qu'elle vient de vous éviter, de mon côté, par gratitude envers le ciel, je songerai aux moyens de mettre d'autres personnes à l'abri de votre fureur. »

Losely ne répondit pas, mais il s'éloigna d'un pas rapide, et, comme si la clarté des rayons de la lune lui eût été insupportable, il s'enfonça sous les arbres et se perdit dans l'obscurité !

CHAPITRE II.

Si le lion porte jamais la peau du renard, il la porte comme le lion doit la porter.

Lorsque Darrell se trouva seul avec Alban Morley et Lionel, le calme qu'il avait affecté jusqu'alors disparut. Il les remercia avec une profonde émotion :

« Pardonnez-moi, leur dit-il; en présence d'un domestique, je ne pouvais pas vous dire : Vous m'avez sauvé d'une lutte contre nature, vous avez préservé le mari de ma fille de la mort des assassins. Mais par quel hasard merveilleux avez-vous appris le danger qui me menaçait? Qui vous a envoyés à mon aide? »

Alban lui donna en peu de mots les explications qu'il demandait.

« Vous pouvez juger, dit-il en terminant, combien fut grande notre anxiété, lorsque, suivant les instructions de notre guide, tandis que notre cocher agitait la cloche de la cour pour donner l'alarme, nous entrâmes dans le bâtiment en construction et trouvâmes les portes déjà ouvertes. Nous tremblions d'arriver trop tard ! Mais la pauvre femme nous attend en dehors dans la voiture qui nous a amenés de la station, je vais la rejoindre et la tirer d'inquiétude.

— Et amenez-la ici, s'écria Darrell, que je lui exprime ma reconnaissance. Mais attendez, Alban. Quand vous m'aurez laissé seul avec cette femme, vous prendrez Mills à l'écart. Vous lui direz que vous avez appris qu'un vol devait se com-

mettre dans ma maison, et que vous étiez venu pour l'empêcher; mais que vos craintes étaient exagérées : l'individu était un mendiant à moitié fou plutôt qu'un véritable voleur. Prenez garde, au moins, qu'on ne soupçonne son identité avec Losely, et dites à Mills de ne pas s'occuper davantage de cette affaire. Les hommes publics, vous le savez, sont exposés à des attaques de ce genre de la part d'enthousiastes à l'esprit fêlé, ou plutôt, attendez. Autrefois, j'exerçai la profession d'avocat, continua Darrell avec cette ironie qui formait un des éléments essentiels de son caractère et qui résistait à toutes les épreuves, et il y a des gens assez fous pour imputer leur ruine à un avocat! Lionel, priez le pauvre Dick Fairthorn de venir me parler. »

Lorsque le musicien entra, Darrell lui dit tout bas :

« Retournez dans votre chambre, ouvrez votre fenêtre, sautez en dehors, près du parapet; vous verrez quelque chose de blanc, c'est un morceau de papier enveloppant le vieux cachet gravé à mes armoiries. Apportez-le moi tel qu'il est, Dick.... Encore un mot.... Lionel restera ici un jour ou deux; ménagez-le, pas d'épigrammes contre lui! »

CHAPITRE III.

Arabelle Crane contre Guy Darrell, ou femme contre légiste. — Devant les tribunaux, le légiste aurait l'avantage; mais dans un salon, pied contre pied, langue contre langue, le légiste n'a aucune chance de vaincre.

Arabelle Crane entra dans la chambre. Darrell hésita un instant. La vue de cette femme réveillait en lui de si amers souvenirs! Mais ne lui devait-il pas la vie peut-être? Il passa rapidement la main sur son front, comme pour chasser des idées importunes, et, s'avançant rapidement vers elle, il lui tendit la main. Arabelle secoua la tête et repoussa la main de Darrell.

« Vous ne me devez point de remercîments, lui dit-elle de ce ton roide qui lui était habituel. Ce n'est pas vous que j'ai voulu sauver, c'est lui.

— Eh quoi! répondit Darrell étonné, vous n'éprouvez aucun ressentiment contre l'homme qui vous a trahie et qui vous a fait tant de mal?

— Il ne vous appartient pas de conjecturer quels peuvent être mes sentiments à son égard. Il n'est pas donné aux

hommes de les comprendre. Je suis femme. Je pourrais rougir de ce que j'ai été autrefois pour lui ; ce que je suis maintenant, je puis l'avouer sans honte. Mais vous, monsieur Darrell, vous, au moment où j'étais livrée au plus profond désespoir, lorsque je voyais mon avenir perdu, mes espérances anéanties, vous, dont j'avais si souvent admiré l'âme généreuse, vous avez été pour moi sans pitié, vous m'avez jetée avec dédain hors de chez vous, vous n'avez vu dans mon malheur que ma faute; en me dépouillant de ma réputation, en me marquant au front du sceau de votre mépris, vous m'avez exposée à mourir de faim ou à me suicider. Et vous vous étonnez que j'aie conservé moins de ressentiment contre l'homme qui m'a trahie que contre celui qui, me sachant trahie, n'a eu que du dédain pour ma douleur! La réponse est simple. Le mépris de l'homme pour lequel la femme n'avait que du respect ne laisse rien dans son esprit qui puisse en adoucir l'amertume. Mais le mal que lui a fait l'homme qu'elle a aimé lui laisse (et c'est ce que j'ai éprouvé) le doux souvenir de jours heureux, d'un temps où la terre semblait couverte pour elle de fleurs prêtes à s'épanouir, où le ciel avait cette teinte de rose qui annonce le lever du soleil. Le souvenir de ce bonheur d'autrefois, c'est à l'homme qui m'a trahie que je le dois; mais à vous, que vous dois-je, alors que mon bonheur est perdu à jamais? dites! »

Ému par ces paroles et surtout par l'énergie avec laquelle elles étaient prononcées, Darrell, bien qu'il ne reconnût pas à Arabelle le droit de se poser en accusatrice, lui répondit avec douceur :

« Pardonnez-moi; ce n'est pas le moment de réveiller en moi des souvenirs douloureux; mais réfléchissez un instant, je vous prie, et vous comprendrez que je n'ai pas été aussi cruel que vous le dites. Dans ma position, tout autre homme aurait montré la même sévérité.

— Tout autre homme! s'écria-t-elle, oui, c'est possible; mais le mépris d'un autre m'eût été moins pénible. Le mal que nous font les méchants ne nous aigrit pas contre le bien, mais les railleries des bons nous font prendre en haine la vertu elle-même. Que m'eût importé le dédain d'un autre homme? Mais le génie est tenu d'être indulgent; il doit connaître la faiblesse humaine, car lui-même n'en est pas exempt, malgré ses lumières et sa force; là où les autres n'ont que du mépris, il doit n'avoir, lui, que de la compassion.... »

Elle s'arrêta un moment, puis reprit lentement :

« ....Et c'était de la compassion qu'il fallait me témoigner. Si vous m'aviez dit, ou si une personne honorée comme vous de l'estime publique m'eût dit : « Tu as péché..., tu dois expier ta faute par la souffrance;... mais le péché appelle la

« pitié, et la pitié te défend de te livrer au désespoir ; » eh bien! alors, j'eusse été plus douce pour les choses de la terre, et moins rebelle que je ne l'ai été aux influences du ciel.... Je n'ai plus rien à vous dire maintenant, monsieur Darrell.... Je ne voudrais pas me séparer de vous avec des sentiments amers. Le colonel Morley m'apprend que non-seulement vous avez permis à l'homme que je n'ai pas besoin de nommer de sortir d'ici librement, mais que vous avez gardé le secret de sa tentative. Recevez-en mes remercîments.... Je vous remercie, parce que le reste de cette existence corrompue et flétrie m'appartient; et je voudrais sauver cet homme de lui-même comme je voudrais sauver mon âme des tentations qui l'assiégent. Avez-vous le cœur assez grand pour me comprendre? Regardez mon visage; vous avez vu le sien; tout amour terrestre est à jamais eteint dans nos cœurs.... »

Guy Darrell inclina la tête avec une émotion respectueuse :

« Vous aussi, continua Arabelle après une pause et en faisant un pas vers lui, vous aussi, vous avez aimé, à ce qu'on dit, et vous aussi, vous avez été trahi. »

Darrell recula et tressaillit :

« Que reste-t-il dans votre cœur de son ancienne folie? Je voudrais le savoir, je serais curieuse de voir s'il y a un homme qui puisse sentir comme une femme. N'avez-vous que du ressentiment? n'avez-vous que du dédain? n'avez-vous que le désir de la vengeance? Avez vous de la pitié? avez-vous ce violent, ce jaloux désir, survivant à l'affection dont il est né, que l'être que vous avez aimé, et qui s'est séparé de vous, vous reste attaché, en dépit de lui-même, par le lien douloureux de la reconnaissance? »

Darrell agita sa main avec impatience pour empêcher Arabelle de lui adresser de nouvelles questions, et, sans le service signalé que cette femme venait de lui rendre, il lui eût exprimé avec hauteur son mécontentement de la voir ainsi toucher aux secrets qui faisaient le tourment de sa vie.

Arabelle arrêta un instant, d'un air pensif et rêveur, son regard sur le front plissé de Darrell, puis elle dit :

« Je le vois! il n'y a chez vous que l'orgueil inflexible de l'homme! Le pardon vous est inconnu! Mais avouez au moins que vous avez souffert.

— Oui, j'ai souffert, répondit Darrell en poussant un gémissement involontaire et en pressant sa main sur son cœur.

— Vous avez souffert, et vous l'avouez! Puisque vous avez senti comme moi la douleur de l'abandon, je n'ai plus de colère contre vous. Ce n'est plus de la pitié que nous devons avoir l'un pour l'autre, c'est du respect. Quelques mots encore.... Cette enfant!

— Oui, oui, parlons de cette enfant.... Vous, du moins, vous serez franche.... Vous ne chercherez pas à me tromper. Vous

savez que cette enfant dont cet assassin se prétend le père, qu'un convict a élevée, n'est pas ma petite-fille, l'héritière de ma race.

— Quoi! vous ne seriez pas heureux de savoir que votre race ne finit pas avec vous..., que votre fille a eu...?

— Cessez, madame, cessez! Peu m'importe que ma race s'éteigne, pourvu qu'elle s'éteigne avec honneur! Qui voudrait voir son écusson terni, son nom couvert d'opprobre? Non, si cette enfant est la fille de Mathilde, dites-le moi, et je supporterai comme un homme doit le faire la dernière épreuve qu'il aura plu au ciel de m'infliger. Mais si, comme j'ai tout lieu de le croire, le récit qu'on m'a fait n'est qu'une imposture, parlez et donnez-moi la seule consolation que je puisse goûter au milieu de la ruine de toutes mes autres espérances.... »

Étonnée de l'obstination de Darrell, Arabelle sembla rêver un instant, puis reprit d'une voix plus douce :

« Non, le cœur de l'homme ne palpite pas comme celui de la femme! Si j'avais une enfant comme cette charmante Sophie, dont l'abandon et la faiblesse eussent besoin de protection, dont le caractère se distinguât autant par la douceur que par la fermeté, comme je serais heureuse, comme je serais fière d'elle! Vous parlez de honte, de déshonneur! C'est mal à vous. Plus la méchanceté des autres a assombri l'existence de cette enfant innocente, plus vous devriez l'aimer et la protéger. Je suis sans enfant, moi; mais vous dirai-je que la faute qui me pèse le plus sur la conscience, c'est la cruauté avec laquelle j'ai traité cette pauvre fille. Elle avait quelques mois à peine, lorsqu'elle fut confiée à mes soins. Je vis en elle l'enfant de cette amie perfide qui avait trahi ma confiance, et qui, avec ses espérances d'héritage, m'avait enlevé l'homme dont la foi m'appartenait. Je vis en elle aussi votre petite-fille, votre héritière légitime, et, en la maltraitant, je me vengeai à la fois de votre fille et de vous. Ne croyez pas que je vous eusse jamais demandé de la reconnaître! Non ; je l'eusse laissée dans l'ignorance ; jamais je ne lui eusse donné à soupçonner qu'elle avait droit à une position plus élevée; aussi, lorsque je la livrai aux mains de son grand-père, le convict, ce fut un triomphe pour moi de penser que la fille de Mathilde serait à jamais proscrite du monde. Horrible pensée! mais alors j'étais folle. Car ce pauvre convict que, dans votre arrogance d'homme du monde, vous accablez de votre mépris, il recueillit dans son sein l'être que j'avais repoussé loin de moi; et, si la jeune fille tient les promesses de l'enfant, jamais fleur plus belle ne sera sortie de la tige antique des Darrell. Et cependant vous me béniriez, si je vous disais : Tranquillisez-vous, cette enfant n'est rien pour vous?

— Madame, ne discutons pas là-dessus. Vous avez raison, le cœur de l'homme et celui de la femme ne battent pas de

même. Je vous renouvelle ma question, et je vous supplie d'y répondre.

— Je ne puis vous répondre avec certitude, et crains, en vous répondant, de vous induire en erreur sur un point si important. Sophie est-elle l'enfant de Mathilde? Jasper me l'a affirmé, et son père l'a cru comme moi. Jamais je n'ai eu l'ombre d'un doute; un jour, cependant....

— Cependant, quoi? Au nom du ciel, parlez....

— Il y a de cela cinq ans, un peu plus peut-être, je vis une lettre de Gabrielle Desmarets, et....

— Ah! et cette lettre vous fit soupçonner, comme à moi, que cette enfant est la fille de Gabrielle Desmarets? »

Arabelle releva vivement la tête comme un serpent qui va se lancer sur son ennemi :

« La fille de Gabrielle! Vous croyez. C'est sa fille que j'ai recueillie chez moi! C'est sa fille en faveur de laquelle je viens d'intercéder auprès de vous! Sa fille! »

Arabelle retomba tout à coup dans le silence. Évidemment, jamais cette idée n'était venue à son esprit; évidemment cette idée la bouleversait; évidemment il se passait en elle quelque chose d'étrange. Au moment où Darrell allait lui adresser la parole, elle s'écria brusquement :

« Non, ne m'en dites pas davantage. Vous entendrez encore parler de moi, si j'apprends quelque chose qui puisse fixer vos doutes dans un sens ou dans l'autre. Adieu, monsieur.

— Pas encore. Permettez-moi de vous rappeler que vous avez sauvé la vie d'un homme dont la fortune est immense.

— Monsieur Darrell, ma fortune, relativement à mes besoins, est aussi grande que la vôtre, car je ne dépense pas ce que je possède.

— Mais ce malheureux que vous voulez sauver de lui-même peut un jour devenir pour vous une charge. Après ce qui s'est passé cette nuit, je tremble à la pensée que la misère pourra le pousser à voler dans d'autres maisons, à menacer d'autres existences.... Permettez-moi donc de mettre à votre disposition, pour l'employer de la manière que vous jugerez la plus efficace, une somme suffisante pour obtenir le résultat qui nous tient également au cœur.

— Non, monsieur Darrell, répondit Arabelle avec emportement.... A quelque degré que descende Jasper Losely, jamais, avec mon consentement, il ne sera réduit à vous demander l'aumône. Si l'argent peut le sauver de la honte et d'une mort affreuse, c'est de ma bourse que sortira cet argent. Et maintenant, monsieur Darrell, un dernier mot pour vous. Qu'est-ce que le repentir sans l'expiation? Je ne dis pas que je me repente, mais je sais que je cherche à expier mes fautes. »

On entendit un instant le frôlement de la robe gris de fer, puis elle disparut de la chambre.

Lorsque Alban Morley rentra dans la bibliothèque, il trouva Darrell à genoux dans un coin. Guy Darrell avait raison de remercier le ciel des faveurs qu'il lui avait accordées cette nuit. Sa vie avait été préservée ; mais est-ce là tout ? Sa vie ne peut-elle pas connaître le bonheur? Les dernières paroles d'Arabelle n'ont-elles pas éveillé en lui des pensées qui peuvent un jour exercer sur ses actions une influence salutaire, qui peuvent faire succéder dans son âme la pitié au mépris? Dans ce noble cœur, l'orgueil ne fait-il que fortifier le sentiment de l'honneur? N'y domine-t-il pas en despote? Veut-il aveugler la raison, sa rivale? Veut-il enchaîner la sensibilité comme une rebelle? Veut-il dévaster un domaine qui pourrait être si beau, en gaspillant ses trésors, en provoquant des guerres continuelles? Se connaître soi-même, voilà le principal. C'est du ciel que vient ce précepte ; « Connais-toi toi-même. » Cette vérité nous a été révélée par le vieil oracle païen, mais le paganisme ne nous a pas dit comment nous pouvions nous connaître nous-mêmes.

CHAPITRE IV.

Le mangeur d'hommes humilié. — Il rencontre une vieille connaissance dans un voyageur, qui, comme le Jacques de Shakspeare, « est dévoré de tristesse, » qui, comme Jacques aussi, « a de justes motifs pour être triste, » et qui, comme Jacques encore, « sait une infinité de choses. »

Jasper Losely remonta à cheval et marcha à petits pas toute la nuit par un froid piquant, mais il ne retourna ni dans la ville qu'il avait quittée pour entreprendre sa criminelle expédition, ni à Londres. Évitant avec soin tous les lieux habités, il choisissait, à chaque endroit où la route présentait plusieurs embranchements, le sentier qui lui paraissait le plus étroit et le plus sombre. Ce n'était pas le remords qui le tourmentait, ce n'était pas non plus le dépit d'avoir vu glisser entre ses doigts l'argent qu'il croyait déjà tenir, ce n'était pas davantage la rage d'avoir échoué dans ses projets de vengeance; non, c'était plutôt l'humiliation profonde infligée à son amour-propre, c'était la conviction qu'avec toute sa force physique, il s'était trouvé aussi faible qu'un enfant, au moment et sur le théâtre même où il s'était flatté de remporter un triomphe complet. Il n'était pas moins humilié de la facilité avec laquelle il avait échappé au danger. Il eût préféré être pris, avoir engagé

une lutte sérieuse, et avoir eu l'occasion de déployer sa hardiesse et sa vigueur. Penché d'un air morne sur le cou de son cheval, il s'accusait de folie et de lâcheté. Il aurait eu un nouveau crime sur la conscience, sans doute, mais cela ne valait-il pas mieux que le piteux échec qu'il venait de subir? Jasper ne se demanda pas un seul instant si Cutts ne l'avait pas trahi, ni qui avait pu envoyer à Darrell ce secours qui lui était arrivé si à propos. Toute idée de violence semblait éteinte dans son cœur. Darrell et Cutts (alors même que celui-ci lui eût avoué sa trahison) eussent été près de lui en ce moment, que la pensée ne lui serait pas venue de lever la main sur eux. N'en est-il pas ainsi presque toujours dans toute réaction qui suit les commotions morales où l'amour-propre a été cruellement blessé? La vanité ne nous pousse-t-elle pas indifférem-ment au crime comme à la gloire?

Au point du jour, Jasper, après avoir erré dans un labyrinthe de sentiers, se trouva sur une grande route en face d'un moulin, où il apprit qu'il tournait, depuis longtemps, le dos à la capitale, et qu'il était à dix milles environ de la ville d'Ouzelford. A ce moment, son cheval était rendu de fatigue, lui-même souffrait de ses douleurs rhumatismales; aussi, lorsqu'un peu plus loin il rencontra une auberge écartée, il fit halte avec plaisir, et, après avoir absorbé une forte dose d'eau-de-vie qui produisit sur lui l'effet de l'opium, il se mit au lit et dormit jusqu'au milieu de l'après-midi.

Lorsqu'il descendit, il trouva la salle commune de l'auberge occupée par un meeting d'inspecteurs des grandes routes. Il demanda à déjeuner, et on le fit entrer dans un petit salon sablé contigu à la cuisine. Deux autres personnes, un homme et une femme, y étaient déjà, assis auprès de la cheminée devant une table sur laquelle était posée une pinte de bière. Losely s'approcha du feu pour se chauffer, et arrêta à peine un regard sur ces humbles consommateurs. Ceux-ci, après avoir lancé un coup d'œil de travers sur le colosse qui leur interceptait la douce chaleur dont ils avaient joui seuls jusqu'alors, reprirent à voix basse leur conversation, où l'homme toutefois jouait le principal rôle, de même qu'il s'adjugeait la part du lion dans le *vile modium* qui rafraîchissait leurs lèvres. Les vêtements de cet homme étaient tout usés, couverts de reprises, rapiécés de tous les côtés, pleins de taches de graisse, mais ils avaient encore dans la forme et la coupe un certain cachet d'élégance bâtarde, qui indiquait que celui qui les portait avait connu des jours meilleurs. La femme était de quelques années plus âgée que son compagnon et plus salement vêtue encore. Sa robe semblait littéralement composée de morceaux de boue collés ensemble, et sa figure l'eût certainement fait condamner comme sorcière par tout honnête jury sous le règne Jacques Ier. On servit à Jasper Losely son dé-

jeuner, et, pendant qu'il mangeait et buvait sa bouteille de vin, son regard se dirigea plusieurs fois vers l'homme, objet de son premier dédain, avec cette sorte d'intérêt qu'un coquin dans le dénûment ressent pour celui qui est dans la même position. A force de le regarder, Jasper se souvint d'avoir vu autrefois ces traits grossiers, cette large perruque ébouriffée. La reconnaissance toutefois ne fut pas mutuelle, car, après avoir échangé un regard avec son compagnon, la femme se leva, s'approcha de Losely, lui fit une révérence et lui dit:

« Étranger, j'ai là du bonheur pour vous. Je vais vous dire votre bonne aventure! »

Et tout en parlant ainsi, elle tira d'un trou caché quelque part dans ses vêtements un paquet de cartes dont le temps avait à moitié effacé les couleurs et les figures sous une épaisse couche de crasse. Mettant ces antiquités sous le nez de Jasper, elle ajouta:

« Formez un souhait et coupez.

— Pouah! dit Jasper qui, bien que suffisamment superstitieux dans certaines choses et vis-à-vis de certaines personnes, n'était pas cependant assez sous l'influence de cette infirmité d'esprit pour voir une sibylle dans la créature qui était devant lui. Au large! vous me tournez le cœur. Vos cartes sentent mauvais et vous aussi.

— Pardonnez-lui, seigneur, dit l'homme en s'inclinant. Si la sorcière ne sent pas bon, en revanche elle est habile. Les trois sœurs qui accostèrent le Thane écossais (Macbeth, vous l'avez vu sur la scène, n'est-ce pas?) n'étaient pas ragoûtantes; leur costume était bizarre et malpropre, seigneur, mais elles savaient tant de choses! Cette femme voit des lignes heureuses dans votre visage. Donnez-lui votre main et laissez-la parler!

— Au diable avec vos balivernes! dit Losely d'un ton irrespectueux. Emmenez-la, ou je l'échaude; » et, en même temps, il saisit la bouillotte.

La sorcière se retira en grommelant, et Losely, après avoir expédié en quelques minutes son déjeuner, plaça ses pieds sur la plaque de la cheminée et se mit à réfléchir sur les moyens de pourvoir temporairement à sa subsistance. Il avait entamé la dernière livre sterling qui lui restait de l'argent qu'il avait pris, quelques jours auparavant, dans la bourse de mistress Crane, et il reculait avec terreur devant la pensée de retourner à Londres et de se remettre sous sa dépendance. Quel autre parti prendre cependant? Tout en se livrant à ses réflexions, il tourna la tête avec impatience, et vit que la sorcière et son compagnon étaient engagés dans une paisible partie d'écarté avec ces cartes mêmes qui, tout à l'heure, avaient affecté d'une manière si désagréable son odorat. A cette vue, le vieil instinct du joueur se réveilla et, se levant aussitôt, Jasper regarda la

jeu des deux partenaires. Comme on le pense bien, ces misérables ne jouaient pas d'argent, et, d'un coup d'œil, Jasper s'aperçut que, malgré cela, l'homme cherchait à tricher la femme. Il conçut aussitôt pour cet homme plus de respect, et celui-ci, remarquant l'intérêt que Losely prenait au jeu, lui dit:

« Si le cœur vous en dit, monsieur, voulez-vous faire une partie ou deux? Je mettrai pour enjeu mes pistoles, c'est-à-dire quatre pence. C'est toute ma fortune. Si vous ignorez ce jeu français, monsieur, je vous proposerai le cribbage ou l'impériale.

— Non, dit Losely tristement; il n'y a rien à gagner avec vous; autrement.... Il s'arrêta et soupira. Mais je vous ai vu dans d'autres circonstances. Qu'est devenue votre exhibition théâtrale? Vous êtes-vous ruiné au jeu? Je vois cependant à votre manière de jouer que vous ne devez pas perdre souvent, monsieur Rugge. »

L'ex-directeur tressaillit.

« Quoi! dit-il, vous m'avez connu avant l'orage, avant le coup de tonnerre qui m'a renversé, c'est-à-dire avant que je ne tombasse dans l'embarras? Ah! monsieur, quel naufrage! Vous m'avez connu? mais étiez-vous de la compagnie ou simple spectateur?

— Simple spectateur. Vous aviez autrefois dans votre troupe un vieil acteur d'un grand talent; il s'appelait Waife, je crois.

— Que dites-vous? monsieur! Ce nom rouvre toutes mes blessures. A ce nom exécrable, monsieur, est attachée toute mon histoire

— Vraiment! Alors ce sera un soulagement pour vous de me la raconter, dit Losely en remettant ses pieds sur la plaque de la cheminée et cherchant à faire diversion à ses propres pensées.

— Monsieur, quand un homme qui a des prétentions au titre de gentleman, me demande comme une faveur que je lui donne un échantillon de mon talent de narration, et qu'il a devant lui la coupe écumante sans m'inviter à la partager, il insulte à ma chute. Monsieur, je suis pauvre, je l'avoue; je suis tombé, comme dit Shakspeare, dans les feuilles jaunies de l'automne [1]. Mais j'ai encore dans cette poitrine desséchée le cœur d'un Breton.

— Réchauffez-le, monsieur Rugge.... Servez-vous de l'eau-de-vie et offrez-en à cette dame.

— Monsieur, vous êtes un gentleman. A votre santé, monsieur.... Sorcière, bois à de meilleurs jours pour toi et moi. Cette femme, monsieur, n'est qu'une sorcière, mais c'est l'ornement de son sexe. Elle est d'une fidélité!

— C'est étonnant comme les femmes sont fidèles quand elles

1. « I should not have fallen into the sere and yellow leaf. »

ne sont pas ce qu'on appelle belles. Je parle d'après une douloureuse expérience, dit Losely, qui retrouvait son humeur débonnaire à mesure que la liqueur brûlante dissipait ses idées noires. Mais maintenant, ajouta-t-il, monsieur Rugge, je suis tout oreilles, et j'espère que vous serez assez bon pour me conter votre histoire. »

Rugge prit une pose tragique, et, comme il ne reconnaissait pas encore, dans les formes massives et les traits bouffis de cet étranger grossièrement vêtu, la taille élégante, la figure fine et brillante de santé et de fraîcheur de ce Jasper Losely qui lui avait vendu autrefois un Phénomène sitôt disparu, il entama une histoire assez prolixe des pertes que Waife, Losely et Sophie lui avaient fait éprouver. De mistress Crane seule il parla avec respect, et Jasper apprit alors pour la première fois (mais plus irrité de son intervention dans cette affaire, que reconnaissant de sa générosité) qu'Arabelle avait rendu les cent livres et débarrassé Sophie des poursuites de Rugge. L'ex-directeur passa ensuite au récit de ses infortunes subséquentes qu'il mit toutes à la charge de Waife et du Phénomène.

« Monsieur, dit-il, j'étais ambitieux. Dès mon enfance, je rêvais du grand théâtre d'York, et j'en rêvai littéralement trois fois. Fatale vision! Comme tant d'autres rêves, celui-là s'évanouit et fut oublié dans les labeurs de la vie. Ah! sans cela, je ne serais pas tombé « dans les feuilles jaunies de l'automne, » je le répète; j'aurais eu comme autrefois des troupes d'amis, je n'aurais pas été réduit à l'horreur de la pauvreté et à ma fidèle sorcière! Mais, monsieur, lorsque je recueillis pour la première fois dans mon sein ce démon, William Waife, il montra un génie tel que Dowton (vous avez vu Dowton, monsieur, un grand acteur) ne fut plus que de la Saint-Jean auprès de lui. Alors, monsieur, mon ambition s'exalta, le rêve de mon enfance me revint à l'esprit, et je ne pensai plus (il t'en souvient, sorcière!) qu'au théâtre Royal d'York. Mais si incroyable que la chose paraisse, l'ingrat Waife me quitta dans le perfide dessein de jouer sur les planches de Londres les rôles que je lui avais appris. Heureusement la justice divine, toujours impartiale, le punit de sa mauvaise intention en lui faisant perdre un œil, en le condamnant à boiter, en cassant sa voix, et il n'eut, monsieur, que ce qu'il méritait. Je repris toutefois Waife à mon service, à cause du Phénomène. Moi qui vous parle, j'ai eu un enfant autrefois, vous ne vous en douteriez peut-être pas. Gormerik (c'est cette fidèle sorcière) donna au bébé, pendant sa dentition, de l'élixir de Daffy [1], et il mourut... de convulsions. Je ne me consolai de sa perte que lorsque le Phénomène parut sur ma scène, vêtue de satin rose et ornée de perles. Ah! me disais-je, le grand théâtre d'York

1. Narcotique pour les enfants.

m'appartiendra pour sûr. Cela devint chez moi une idée fixe, une manie. Les savants disent qu'il y a une manie qu'on désigne sous le nom de *monnaiemanie* [1], quand on ne pense qu'à la seule chose dont on a besoin, comme le Thane coupable qui voyait toujours le poignard levé sur lui. Vous comprenez, monsieur.... Lorsque le Phénomène eut disparu et fut allé, comme on me l'a dit, en Amérique, où je voudrais être moi-même maintenant pour représenter à New-York ou ailleurs, devant un peuple libre et éclairé, le rôle de Rolla, alors, monsieur, la manie s'empara de moi avec une nouvelle force. C'est de l'orgueil, si vous voulez, monsieur, mais c'est de l'orgueil anglais. Je dis à ma fidèle sorcière : « Quoi! parce que cette « perfide enfant m'a abandonné, je n'aurais pas le théâtre « d'York? Je suis Anglais, et je n'arriverais pas au but de mon « ambition sans en être redevable à un Phénomène en pail« lettes? » Monsieur, je pris le théâtre d'York! Je fis cette affaire tout seul.

— Et, dit Losely qui éprouvait un triste plaisir à écouter les grotesques mésaventures d'un homme dont la condition lui semblait encore plus abjecte que la sienne, et le théâtre d'York, peut-être, vous ruina?

— Vous l'avez dit, monsieur, répondit Rugge d'un ton moitié piteux, moitié triomphant. C'était une grande entreprise, et elle aurait enfoncé la banque d'Angleterre! Elle engloutit tout mon capital, avec la même facilité que j'avalerais une huître, s'il y en avait une sur cette assiette. Dès la première semaine, je vis comment la chose tournerait. Le jour où je parus en personne sur la scène pour jouer le rôle de Mortimer, celui de Kean, monsieur, dans *le Coffre de fer*, il n'y avait pas trois livres dix shillings dans la salle. L'auditoire avait monté un complot contre moi, et il eut le front de me siffler. « Sor« cière, dis-je à mistress Gormerik, ce théâtre est un désert « plein de hurlements! » Mais il y a dans une grande entreprise dont on est le chef je ne sais quelle fascination qui vous éblouit et vous entraîne, et l'on va, l'on va toujours. Les économies d'une vie consacrée tout entière au drame anglais, aux productions du génie national, s'en allèrent dans ce que j'appellerai *un clin d'œil*. Mais ce n'est pas un spectacle commun, monsieur, et le ciel lui-même le contemple avec plaisir (j'en appelle à la sorcière), que de voir un grand homme luttant contre l'adversité et succombant noblement avec le sentiment de sa dignité. York s'en souvient encore! Je pris le bénéfice de la loi des faillites. Ce fut le seul bénéfice qui m'échut jamais, et personne ne s'en porta mieux pour cela. Mais je ne me repens pas; je réalisai mon rêve: tout le monde n'en peut pas dire autant. Depuis, j'ai eu beaucoup de bas, jamais de hauts

[1]. Rugge joue sur le mot *monomanie*.

dans ma fortune. J'ai été messager, monsieur, souffleur dans mon propre théâtre. Mon clown, qui avait épousé la tragédienne, me succéda dans l'exploitation. Hélas! monsieur, il m'acheta pour une misère le bâtiment, les décors, les accessoires, avec le droit de garder mon enseigne, cette enseigne fameuse: « Grande exhibition théâtrale de Rugge. » Mais quelle vie, monsieur, fut la mienne alors! Exposé à chaque instant aux reproches et aux gourmades d'une créature qui avait un bout d'autorité et mon propre pantalon collant écarlate, que je portais dans mon grand rôle du Baron Impitoyable, je résolus enfin de fuir cette tyrannie, et, avec cette fidèle créature, de briser ma chaîne, d'être libre comme l'air, en un mot, monsieur. Nous n'avons pas beaucoup; mais, grâce aux dieux immortels, nous sommes indépendants, monsieur, la sorcière et moi; nous sommes libres avec privilége. Nous sommes encore en vie, ce qui, je vous le dis en toute confidence, m'étonne beaucoup.

— Oui, vous vivez, dit Jasper, que ceci intéressait réellement; car, en ce moment, la question de savoir comment faire pour vivre le tourmentait lui-même. Vous vivez! c'est étonnant! Et comment faites-vous pour vivre?

— Ma fidèle dit la bonne aventure, et, de temps à autre, il nous arrive de bonnes aubaines, quand il nous tombe sous la main des veuves et des vieilles demoiselles. Mais c'est dangereux. Le travail est une douce chose, monsieur, mais pas le travail forcé dans les cellules d'un *brideuell;* ma fidèle a connu ce genre de travail, monsieur, et, dans cet intervalle-là, elle me manquait beaucoup. Ne pleure pas, sorcière; je le répète, je vis.

— Je comprends maintenant; vous vivez à ses dépens. Ce sont d'excellentes créatures que ces sorcières, ainsi que vous les appelez. Après tout, nul ne peut dire à quelle extrémité un homme peut être réduit! Je suppose que vous n'avez jamais vu Waife, ni ce gaillard, si bien mis et de si bonne tournure, selon vous, qui vous vendit le Phénomène, ni le Phénomène lui-même. Hein! ajouta Losely en s'étirant et en bâillant, lorsqu'il vit que la bouteille d'eau-de-vie était finie.

— J'ai vu Waife, le monstre borgne. Oui, je l'ai vu, pas plus tard qu'hier, et ç'a été pour moi une grande consolation.

— Vous avez vu Waife hier! Où cela?

— A Ouzelford, que nous avons quitté ce matin, ma fidèle et moi.

— Et que faisait-il? dit Losely avec un air d'indifférence parfaitement joué. Il mendiait? il cassait des pierres sur le chemin? Quoi?

— Non, dit Rugge avec abattement; je ne saurais dire qu'il eût trouvé ce qu'en style de comédie j'appellerais un bon parti; cependant, il ne me parut pas dans une belle position; il avait

l'air d'un colporteur, il vendait des objets dans un panier sur le Rialto, je veux dire sur la place du marché au blé. Il n'avait même pas près de lui une sorcière, comme moi, monsieur; il n'avait qu'un grand chien, et encore un chien français, car un chien anglais n'aurait pas voulu d'un pareil compagnon. Il n'avait pas non plus l'air aussi gai que du temps où il était dans ma troupe. N'est-ce pas, sorcière?

— C'est sa conscience qui le ronge, dit la sorcière d'un ton solennel.

— Lui avez-vous parlé?

— Non. J'aurais aimé à lui adresser la parole, mais nous ne le pûmes pas à ce moment, attendu que nous ne jouissions pas de notre état habituel d'indépendance. Cette fidèle créature était conduite devant les magistrats, et moi également; on nous avait accusés d'avoir volé une poule à laquelle la sorcière s'était contentée de dire « que si les cartes ne mentaient pas, elle monterait dans sa voiture. » L'accusation fut trouvée fausse, mais nous passâmes la nuit dans les cachots de l'inquisition, et, ce matin, les magistrats nous rappelèrent, puis nous bannirent de la ville, et nous sommes maintenant en route pour.... une autre cité plus hospitalière. N'est-ce pas, sorcière?

— Et le vieux n'était pas avec le Phénomène. Qu'est devenue cette fille, alors?

— Peut-être était-elle avec lui dans sa maison, s'il a une maison; mais, en tout cas, elle n'était pas avec lui sur le Rialto, je veux dire sur la place du marché au blé. Ce que je sais c'est qu'elle était avec lui, il y a deux ans, et qu'à cette époque, ils étaient tous deux dans une position meilleure que celle qu'il paraît avoir aujourd'hui, lui. C'est pour cela que j'ai eu du plaisir à le retrouver colporteur, simple colporteur, monsieur. Il est tombé à son tour dans « les feuilles jaunies, » comme l'homme qu'il a abandonné.

— Et où étaient-ils, il y a deux ans?

— Dans un petit village situé non loin d'Humberston. Il avait une jolie maison, monsieur; il vendait des paniers. La jeune fille habitait avec lui, et était en faveur auprès d'une grande dame, une marquise, monsieur, rien que cela!

— Une marquise? Près d'Humberston? C'était la marquise de Montfort, je suppose.

— C'est probable. Je ne m'en souviens pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a deux ans mon ancien clown était mon directeur, mon tyran. Il me dit un jour avec un sourire moqueur: « Le vieux gentleman Waife, que vous malmeniez tant, et sa «Juliette Araminta, sont aujourd'hui dans le paradis. » Et ce drôle me raconta, pour me faire enrager, que la dernière fois qu'il avait visité Humberston, dans la semaine des courses, un jeune commis, qui faisait la cour à Colombine, dont j'avais fait

moi-même l'éducation chorégraphique, invita cette Colombine et une de ses compagnes (sa tante évidemment, qui depuis a débuté à Surrey dans Desdemone) à un pique-nique sur l'herbe dans un beau parc (et ils appellent cela de la discipline! ah! ah!). Eh bien! là, monsieur, Colombine et sa tante aperçurent Waife de l'autre côté d'un ruisseau près duquel elles étaient assises à faire bombance.

— C'est probablement pour vous vexer que le clown vous dit cela.

— Colombine elle-même me confirma ce récit; elle ajouta qu'à son retour à l'auberge du village pour remonter sur le char de triomphe, c'est-à-dire pour reprendre l'omnibus qui les avait amenés, elle demanda si un certain M. Waife demeurait dans les environs. On lui répondit qu'il y demeurait en effet avec sa petite-fille, et elle continua ses questions jusqu'à ce qu'elle obtînt tous les renseignements que le clown m'a donnés. Mais voyez l'ingratitude, monsieur : cette Colombine, qui m'avait tant d'obligations, n'eut pas assez d'amitié pour moi pour dénoncer les crimes de ce misérable; elle n'eut même pas assez le sentiment de la justice pour dire qu'il avait été à mon service, le perfide! A mes reproches, elle répondit que « cela aurait pu nuire à Waife, un si brave homme, un si bon cœur! » Monsieur, une Colombine à qui j'avais tant de fois recommandé de tenir les pieds en dehors était au-dessous de mon mépris. Mais, lorsque mon propre clown, insultant à mes légitimes griefs, agita devant mes yeux le tableau de la prospérité de mon ennemi, ses railleries m'allèrent droit au cœur comme un coup de poignard. Nous nous prîmes de querelle à ce sujet, et.... je l'abandonnai à son sort. Mais gentleman Waife réduit à la condition de colporteur! Le ciel est juste, monsieur, et de nos vices aimables, monsieur, fait les instruments de.... de....

—.... Notre punition, » souffla la sorcière.

Losely sonna; la servante parut.

« Mon cheval et ma note! Monsieur Rugge, il faut que je quitte votre agréable société. Je ne suis pas cousu d'or en ce moment, autrement je vous prierais d'accepter....

—.... La moindre bagatelle! » interrompit la sorcière avec son ton de gravité habituel.

Losely, qui dans sa misère avait toute la libéralité d'un Catilina, *alieni appetens, sui profusus*, tira les quelques pièces de monnaie blanche qui lui restaient et, bien que, tout calcul fait, après qu'il aurait payé sa note, il ne dût guère lui rester que trois shillings, il en jeta deux à la sorcière. Celle-ci, les ramassant avec une profonde révérence, les passa au monarque déchu qui l'accompagnait, en laissant tomber une larme et en poussant un soupir qui eussent touché le cœur du républicain le plus cynique.

Quelques minutes après, Losely était de nouveau à cheval

et se dirigeait vers Ouzelford. Pendant ce temps, Rugge et sa fidèle amie s'en allaient à pied du côté opposé, et disparaissaient aux regards de Jasper comme ils disparaissent désormais de cette histoire. On peut les suivre un instant de l'œil : d'abord, ils passent près du moulin aux blanches murailles; plus loin, près d'un tronc d'arbre dont on a élagué les branches et qui gît sur le bord du chemin en attendant qu'on le rentre dans la cour de la ferme ; plus loin encore, près d'un fossé qui forme une large mare d'eau stagnante avec un gros tas de fumier à côté. A cet endroit la route fait un coude, le tas de fumier les dérobe à la vue.... Voilà les deux voyageurs partis, et qui ne forment même plus un point à l'horizon du monde!

CHAPITRE V.

Il n'y a pas de vent aussi violent que celui qui souffle du côté où le soleil se lève.

La ville dont je cache le nom sous celui d'Ouzelford, celle que, dans un temps dejà éloigné de nous, Guy Darrell représentait au parlement, et qui, dans l'avenir peut-être, conservera dans la salle où se réunit son conseil municipal le portrait du grand orateur, peint sur toile ou sculpté dans le marbre, cette ville, dis-je, est une des plus jolies de toute l'Angleterre. Quand vous approchez de ses faubourgs par la route de Londres, elle se montre avec coquetterie à vos regards, couronnant de ses maisons blanches le plateau élevé sur lequel elle est bâtie. Des deux côtés de la ville, on a une vue charmante. Ici, ce sont des haies qui n'ont pas encore été sacrifiées aux dures exigences de l'agriculture moderne; là, des bois vénérables et de verts pâturages qui s'étendent autour des nombreuses maisons de campagne, où l'on rencontre un accueil franc et hospitalier. Les châteaux de l'aristocratie n'y dérobent pas aux demeures plus modestes du simple chevalier ou du squire les beautés du paysage; la haute noblesse n'y menace pas « de l'influence légitime de la propriété » les votes des bourgeois récalcitrants. Partout, comme pour vous indiquer le chemin du ciel, s'élancent dans les airs les flèches des églises des hameaux cachés dans le sein des vallées ou suspendus aux flancs des coteaux. A l'horizon, une ceinture de collines se confond avec les nuages. Du milieu de la ville, dans le voisinage d'un château en ruines, aux murailles tapissées de lierre, s'élève une

vieille cathédrale qui domine toute cette scène. Les villas, où les négociants viennent se reposer du tracas des affaires, bordent la route, et l'œil admire en passant la propreté des jardins et des pelouses, qui sont entretenus avec un soin merveilleux. La petite rivière, ou plutôt le ruisseau d'Ouzel, qui donne son nom à la ville, coule entre des rives couvertes de broussailles ou d'arbres centenaires; en passant sous les arches d'un ancien pont il prend une certaine importance, puis il promène lentement ses eaux limpides dans de fertiles prairies où paissent de nombreux troupeaux, et enfin il se perd au milieu des herbes et des joncs; et ce qui, sous le pont de la ville, était un cours d'eau assez imposant, devient, dans les solitudes de la campagne, un ruisseau dont on entend à peine le murmure.

De l'une des principales villas de ces charmants faubourgs sortit un gentleman de moyen âge, d'une physionomie pleine de douceur et qui prévenait en sa faveur. Une jeune femme sans chapeau, mais avec un mouchoir jeté sur de beaux cheveux noirs, l'accompagna jusqu'à la porte du jardin. Les mains affectueusement passées autour du bras du gentleman, elle le suppliait de ne point se mettre en nage et d'éviter les courants d'air; de ne point marcher dans les flaques d'eau et de ne pas se mouiller les pieds; de revenir avant la nuit, attendu que les journaux parlaient de personnes volées et étranglées, même sur les grandes routes les plus fréquentées, et surtout de ne pas écouter les mendiants dans la rue, de peur de se laisser duper par eux. Enfin, avant de le quitter à la porte, elle lui boutonna sa redingote jusqu'au menton, lui mit dans les oreilles deux petits morceaux de coton, et lui dit adieu en l'embrassant; puis elle le suivit des yeux avec sollicitude pendant quelques minutes. Mais le gentleman marchait du pas d'un homme qui n'avait pas besoin de toutes ces recommandations et de tous ces soins inspirés par une tendresse minutieuse.

Dès qu'il fut hors de la vue de la jeune femme et des croisées de la villa, il déboutonna avec précaution sa redingote et ôta le coton de ses oreilles.

« La pauvre enfant est bien comme sa mère! murmura-t-il. Chère Anna-Maria! comme je suis heureux de la voir si bien mariée! »

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'en tournant d'un sentier à droite, qui conduisait à la station du chemin de fer, il se trouva tout à coup en face d'un autre gentleman, beaucoup plus jeune que lui, et dont le costume indiquait un ministre de notre sainte Église. Tous deux se reconnurent avec surprise.

« Quoi! c'est vous! monsieur Georges Morley!

— Monsieur Hartopp!... Comment vous portez-vous, mo

cher monsieur? Comment se fait-il que vous soyez si loin de chez vous?

— Je suis en visite chez ma fille Anna-Maria, qui est mariée depuis peu au jeune Jessop. Jessop le père est un des premiers negociants d'Ouzelford : une famille bien digne et bien respectable ! Le jeune couple habite par ici une toute petite villa, une bonbonnière charmante! Tenez, c'est elle qui a un portique, là bas, à droite, à cent yards au plus derrière nous.... La jolie ville qu'Ouzelford! C'est là que vous allez, sans doute? Nous pouvons faire route ensemble. Je vais lire les journaux aux City-Rooms; il y a là de très-belles salles de lecture. Mais vous venez de Londres directement peut-être, et vous avez lu les journaux d'aujourd'hui? Parlent-ils du meeting qui a dû avoir lieu pour venir en aide aux Ragged-Schools [1]?

— Pas que je sache. Ce n'est pas de Londres que je viens, et je n'ai pas lu les journaux.

— Ah! voilà un étrange individu qui nous suit. Mais peut-être est-ce votre domestique?

— Mon domestique? non; c'est mon compagnon de voyage ou plutôt mon guide. Je vais à Ouzelford, avec la faible espérance d'y découvrir un pauvre vieil ami à moi que je cherche depuis longtemps.

— Peut-être les Jessops pourront-ils vous aider; ils connaissent tout le monde à Ouzelford. Mais puisque le hasard m'a fait vous rencontrer, monsieur Georges, il faut que je vous demande votre avis sur une affaire qui me tracasse l'esprit depuis vingt-quatre heures, et qui concerne une personne que j'ai découverte à Ouzelford, sans la chercher bien certainement, une personne au sujet de laquelle nous avons eu, vous et moi, une conversation, il y a quelques années, chez votre digne père.

— Eh! dit Georges vivement, de qui parlez-vous donc?

— De ce singulier vagabond qui m'a si bien trompé, vous vous rappelez. Il se faisait appeler Chapman, mais son nom véritable était William Losely; c'était un convict libéré. Vous prétendiez qu'il était innocent, bien qu'à son procès il se fût lui-même déclaré coupable.

— C'est que tout son caractère contredisait le témoignage de sa bouche. O monsieur Hartopp! cet homme commettre le crime qu'on lui a imputé! lui, se rendre coupable d'un vol prémédité, d'une ingratitude monstrueuse, d'un infâme abus de confiance! Soupçonner d'un pareil méfait un homme qui repousse l'argent qu'il ne gagne pas, alors même qu'il lui était offert par des amis suppliants! Un homme qui s'est éloigné volontairement, à son âge et seul, pour gagner son pain en exerçant le métier le plus humble, plutôt que de courir le risque

1. Écoles des Déguenillés.

de faire du tort à l'enfant dont il s'était chargé! Lui, un voleur! non, ne le croyez pas, bien qu'il se soit accusé lui-même. C'est pour sauver une autre personne peut-être qu'il a fait ce noble mensonge!... Mais qu'est-il devenu? L'avez-vous réellement vu à Ouzelford?

— Oui.

— Quand?

— Hier. J'étais aux City Reading-Rooms, et je regardais par la fenêtre. J'aperçus dans la rue un grand chien blanc, et je le reconnus aussitôt, bien qu'il ait repris son vêtement naturel et qu'il ait les poils aussi longs que ceux du lama du Pérou, ce qui le change un peu. C'est Sir-Isaac! me dis-je à moi-même. Puis, derrière Sir-Isaac, je vis Chapman (pour lui conserver son ancien nom) qui portait au bras un panier rempli de ces objets que vendent les colporteurs, et, à ma grande surprise, Jessop le père, qui est un homme grave, aux manières dignes, réservées, un peu solennelles même (que ceci n'aille pas plus loin), causait avec Chapman avec une grande affabilité et achetait quelque chose dans son panier. Quelques instants après, Chapman s'éloigna, et je ne tardai point à le perdre de vue. Jessop entra dans le salon de lecture. « Je vous « ai vu tout à l'heure, lui dis-je, causer avec un vieux colpor-« teur qui a avec lui un chien de race française. — Oui, me « répondit-il; c'est un bien brave homme; quand il cause, il a « quelque chose qui vous va au cœur. Je veux que vous fassiez « sa connaissance. — Merci, lui dis-je; non, je serais attrapé. « — Ne craignez rien, il n'attraperait pas une mouche; c'est le « plus simple des hommes! » A ces mots, j'avoue, monsieur Georges, que j'eus de la peine à ne pas rire. « Et habite-t-il « ici, repris-je, ou bien est-ce simplement un colporteur ambu-« lant? » Jessop alors me dit qu'il l'avait vu pour la première fois il y a deux ou trois semaines, et que d'abord il l'accosta rudement, le prenant pour un vagabond. Mais Chapman lui répondit si bien et lui montra de si jolies choses dans son panier, que bientôt Jessop se trouva lui acheter une paire de manchettes pour Anna-Maria. Il y a mieux : tout en causant, il découvrit, par un signe, je suppose, que Chapman était franc-maçon; et comme Jessop est enthousiaste de cette folie, qu'il est président d'une loge, ou quelque chose comme cela, ce fut pour lui un nouvel attrait. Bref, le père de mon gendre prit pour Chapman un goût très-vif; il le patronna, lui promit sa protection et lui trouva un logement dans le cottage d'une femme veuve et âgée, qui demeure à l'extrémité de la ville et qui autrefois avait été bonne d'enfant dans la famille Jessop. Et que croyez-vous que Jessop ait encore acheté à cet homme si simple? Une paire de mitaines de laine dont il m'a fait cadeau. Eh! tenez, je les ai justement sur moi en ce moment. Regardez! elles sont bien faites, et avec cela chaudes en

diable! Maintenant, j'ai gardé pour moi ce que je savais sur le compte de Chapman; je n'ai pas dit à Jessop: « Prenez garde! c'est un homme qui m'a attrapé! » Mais cette dissimulation me pèse un peu sur la conscience. D'une part, il me semble très-cruel, lors même que cet homme aurait autrefois commis un crime, bien que votre esprit de charité vous porte à croire le contraire, il me semble très-cruel, dis-je, de trahir le secret de sa vie et de le mettre peut-être dans l'impossibilité de gagner son pain. D'autre part, s'il était encore un coquin, un voleur, un homme dangereux, ne devrais-je pas.... ne devrais-je pas...? Voyons, monsieur Georges, vous êtes un prêtre et un savant, que devrais-je faire?

— Mon cher monsieur Hartopp, ce dilemme est très-honorable pour vous, mais ne vous en tourmentez pas la conscience. Aidez-moi seulement à retrouver mon pauvre vieil ami, je devrais dire mon bienfaiteur, et j'espère le persuader, sinon de retourner dans la maison qui l'attend, du moins de venir sous mon toit ou de se confier à mes soins. Savez-vous le nom de la veuve chez laquelle il loge?

— Oui; elle s'appelle Halse, et je connais la ville assez bien pour vous conduire sinon à la maison même, au moins dans son voisinage immédiat. Permettez-moi, je vous prie, de vous accompagner, cela me fera grand plaisir: car, bien que vous puissiez ne pas le croire, à cause de la légèreté avec laquelle j'ai parlé tout à l'heure de Chapman, jamais homme ne m'a autant intéressé et charmé que celui-là. Souvent je me suis reproché d'avoir été trop dur envers lui; souvent je l'ai vu dans mes rêves, errant dans le monde, banni de la société et privé de sa petite-fille qu'il m'avait confiée. Hier, j'aurais couru après lui ou bien je serais allé le voir ce matin, et je lui aurais offert mes services, sans la sévérité avec laquelle j'ai entendu parler de lui et de son fils.... et j'ai été réprimandé moi-même, pour avoir simplement prononcé leur nom, par un homme dont l'opinion, pour moi comme pour tout le pays, mérite le plus grand respect, par un homme qui jouit d'une considération universelle, par Guy Darrell, le grand Darrell! »

Georges Morley soupira.

« Je crois, dit-il, que Darrell ne sait rien de la vie de William Losely, et qu'il est prévenu contre lui par les méfaits de son fils, aux mains duquel (et je ne vous blâme pas, car moi-même j'ai facilité cette opération qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes) vous avez livré cette pauvre fille sans mère.

— N'est-elle pas avec son grand-père, maintenant? Elle vit encore, j'espère? Elle était fort délicate.

— Elle vit encore, oui, et elle est en sûreté!... Mais prenez garde! »

Au moment où le clergyman prononçait ces derniers mots,

un cavalier, qui se dirigeait avec rapidité vers le pont d'Ouzelford, passa si près des deux piétons, sans les prévenir et sans se déranger, que Georges Morley n'eut que le temps de pousser Hartopp de côté pour l'empêcher d'être renversé par le cheval.

« L'impudent coquin! Il ne peut donc pas faire attention, s'écria le doux M. Hartopp indigné, tout en essuyant sa manche, que le cavalier avait froissée et salie en passant.... il est ivre, sans doute! »

Arrivé au pont, le cavalier se trouva arrêté un instant à la barrière de péage par des charrettes et des voitures. Les deux piétons, en passant à côté de lui, observèrent avec quelque attention sa physionomie sombre et sa forte carrure. Malgré les vêtements grossiers que cet homme portait, et malgré le changement qu'avait dû produire en lui l'habitude de l'intempérance et des excès de tout genre, on voyait encore empreinte sur toute sa personne la trace d'une grande distinction naturelle, qui, autrefois, devait s'allier dans les proportions les plus heureuses avec une force vraiment herculéenne. En entrant dans la ville, le cavalier tourna dans la cour de l'auberge la plus voisine. Georges Morley et M. Hartopp, suivis à peu de distance par le compagnon de voyage du premier, Merle, se dirigèrent vers l'extrémité de la ville; et, après avoir demandé une ou deux fois la veuve Halse, Prospect-Row, ils arrivèrent à un petit groupe de cottages détachés, très-agréablement situés sur le penchant d'une colline, dominant par devant les toits de la ville et les vitraux étincelants de la cathédrale, et ayant par derrière d'assez grands jardins. L'habitation de mistress Halse était tout à fait au bout de Prospect-Row. Georges et M. Hartopp trouvèrent la maison fermée; mais une femme, qui était sur la porte du cottage voisin, occupée à tresser de la paille, leur dit que mistress Halse était allée en journée et que son locataire, qui avait sa clef à lui, rentrait rarement avant la nuit. Elle ajouta qu'à cette heure on était sûr de le trouver sur le marché au blé ou dans les rues du voisinage, et elle offrit d'envoyer son petit garçon pour le chercher et le ramener. Georges se consulta à part avec Merle et se décida à envoyer le savetier, avec l'enfant pour guide, à la recherche du colporteur; mais il lui recommanda avec soin de ne pas dire qui l'accompagnait, de peur que Waife, dans son obstination, n'aimât mieux se cacher que de rencontrer les amis qu'il avait fuis.

Merle, prenant donc avec lui un petit garçon à la tête blonde et aux cheveux frisés, qui semblait enchanté de donner la chasse à Sir-Isaac et au maître de Sir-Isaac, partit et fut bientôt hors de vue. M. Hartopp et Georges ouvrirent la petite porte du jardin, se promenèrent dans ce jardin derrière le cottage et s'assirent patiemment sur un banc au-dessous d'un

vieux pommier. Là, ils attendirent et causèrent quelques minutes; puis Georges, remarquant que l'une des fenêtres qui donnaient sur ce côté du jardin était ouverte, se leva involontairement et regarda dans l'intérieur de la chambre. Il l'examina avec intérêt, car un coup d'œil lui avait suffi pour le convaincre que cette chambre était celle qu'occupait son pauvre ami. Elle était petite, mais propre et agréable. Un bouvreuil chantait dans une cage d'osier posée sur le rebord intérieur de la croisée; à côté de la cage était un pot de fleurs. Évidemment, c'était exprès que le bon Waife avait laissé ouverte la fenêtre qui faisait face au midi, pour donner du jour et de l'air à l'oiseau ainsi qu'à la plante. Sur une table, près de la cheminée, entre la croisée et la porte, Georges reconnut la pipe de Waife et la blague à tabac qu'avaient faite pour lui les jolis doigts de Sophie; il reconnut aussi avec émotion la Bible qu'il avait donnée lui-même au pauvre colporteur; elle était également sur la table, à côté des lunettes dont Waife était obligé depuis quelque temps de se servir pour lire. L'aspect de la chambre trahissait la propreté habituelle de Waife. Pour Georges, il était évident que c'était Waife lui-même qui avait mis les chaises en place et qui, par politesse, avait donné cette fraîche couche de vernis à la misérable croûte qui était suspendue au mur et qui représentait un homme en habit bleu et en gilet de couleur chamois, sans doute l'époux regretté de la veuve hospitalière. Georges fit signe à M. Hartopp de s'approcher et de regarder aussi à l'intérieur, et comme le digne négociant se penchait pour voir par-dessus son épaule, il lui dit à l'oreille :

« N'y a-t-il pas dans la maison d'un homme quelque chose qui dénote son caractère? Cette chambre ne vous dit-elle pas que celui qui l'habite n'est pas coupable? »

M. Hartopp allait répondre, lorsqu'ils entendirent une clef tourner brusquement dans la serrure de la porte; et ils avaient eu à peine le temps de se retirer de la fenêtre que Waife entrait précipitamment dans la chambre, suivi non par Merle, mais par le cavalier de haute taille et de mauvaise mine qu'ils avaient rencontré sur la route.

« Grâce au ciel! s'écria Waife tombant sur une chaise, ici on ne peut ni nous voir ni nous entendre! Maintenant, vous pouvez parler; maintenant, je puis vous écouter! O fils dénaturé de l'ange que j'ai perdu, ô vous que j'ai si vainement tenté de sauver par le sacrifice de tous mes droits au respect des hommes, dans quel but me cherchez-vous? Je n'ai plus rien que vous puissiez me prendre! Est-ce l'enfant que vous venez encore me ravir? Voyez, voyez, cherchez partout; fouillez la maison si vous voulez. Elle n'est pas ici.

— Pardonnez-moi, si vous pouvez, mon père, dit Jasper avec douceur. De vous, du moins, je puis tout souffrir. Mais

je suis dans mon droit quand je vous prie de me dire, sans équivoque ni réserve, si Sophie, qui peut-être n'est pas dans cette maison, n'est pas près de vous dans cette ville ou dans le voisinage; si, en un mot, elle n'est pas sous votre protection.

— Elle n'est pas dans cette ville, elle n'est pas près d'ici; elle n'est pas sous ma protection, je le jure!

— Ne jurez pas, mon père. Je n'ai pas foi dans les serments des autres hommes; mais je crois à votre simple parole. Maintenant, une seconde question, et rappelez-vous que je suis encore rigoureusement dans mon droit. Où est-elle? aux soins de qui l'avez-vous confiée?

— Je ne vous le dirai pas. Une des raisons pour lesquelles j'ai abandonné jusqu'à l'air qu'elle respire, c'est que je n'ai pas voulu qu'en découvrant mes traces vous découvrissiez les siennes. Mais il est hors de votre pouvoir de la voler et de la vendre. Vous pouvez la tourmenter, la faire rougir de honte, en vous proclamant son père; mais la reprendre sous votre garde, la livrer à l'infamie et au vice, jamais! jamais! Elle n'est plus maintenant avec un misérable convict, impuissant pour la protéger et pour lequel la loi n'a aucun respect; ce n'est plus maintenant une enfant délaissée, n'ayant ni volonté ni désir. Elle n'a plus rien à craindre, rien que vos orgueilleux et inutiles efforts pour la déshonorer. O Jasper! Jasper! soyez humain, soyez généreux: elle est d'une santé si délicate! elle est si sensible au reproche, si susceptible sur tout ce qui touche à l'honneur! Je ne suis pas digne d'être auprès d'elle maintenant. J'ai mené longtemps une existence vagabonde, une vie d'expédients; et, bien qu'innocent, je suis marqué du sceau de l'infamie. Mais vous, qui ne l'avez jamais aimée, qui ne ressentez point son absence; vous, dont le cœur ne se brise pas comme le mien à l'idée de l'avoir perdue, vous sortiriez de ces maisons empestées où vous avez passé volontairement votre vie, et vous viendriez lui dire: « Descendez de votre séjour bienheureux et venez habiter avec moi! » Jasper! Jasper! vous ne ferez pas cela, vous ne le pouvez pas; ce serait une méchanceté de démon!

— Mon père, taisez-vous, s'écria Jasper en frémissant et le visage livide. Je vous dois plus que je ne dois à cette pimbêche. Je connais mieux que vous le faux éclat de ces poupées de cire dont ceux qui en sont dupes font leurs idoles. A chaque coin de rue on rencontre par milliers de ces joujoux aux yeux bleus ou noirs; mais chaque homme, en berçant dans ses bras sa poupée, que ce soit sa maîtresse ou sa fille, se vante d'avoir en elle un ange de pureté. Quelle pitié! Écoutez-moi, mon père. Je ne dois rien à cette fille, mais vous savez ce que je vous dois, à vous. Vous m'ordonnez de ne pas me mettre à sa recherche et vous me dites: « Je suis votre père. » Croyez-

vous que je ne souffre pas plus dans ma dignité, d'être obligé de venir vers vous et de vous rappeler que je suis votre fils, et n'est-ce pas pour vous-même une humiliation plus grande encore?

— Jasper! balbutia Waife en détournant les yeux, car il fut surpris du mouvement de tendresse de son fils, qui contrastait si fort avec le cynisme qu'il affichait en parlant d'autres liens non moins sacrés.

— Et quand je me souviens, continua Jasper, combien vous m'aimiez autrefois et avec quel dévouement vous m'avez prouvé cet amour, c'est avec un amer ressentiment contre cette fille que je la vois prendre ainsi dans votre affection une place qui m'appartenait, et que je vous vois vous indigner contre moi de ce que j'ai la hardiesse de me rapprocher d'elle. Quoi! vous m'accusez d'avoir la méchanceté d'un démon, parce que je ne veux pas mourir de faim dans un chenil, tandis que cette fille de rien, qui m'a volé votre affection, a tout en abondance, et que je vois en elle l'unique et dernière ressource qui puisse m'empêcher de vous déshonorer et de vous affliger encore plus que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour.

— Que voulez-vous donc? Lors même que Sophie serait en votre pouvoir, Darrell n'en serait pas plus disposé à vous donner sa fortune ou même à venir à votre aide. Jamais il n'ajoutera foi à votre fable, jamais il ne daignera même en examiner les preuves.

— Peut-être le ferait-il à la fin, répondit Jasper d'une manière évasive. Évidemment, avec toute sa fortune, et n'ayant pas d'autre héritier qu'un cousin éloigné, fils d'un dissipateur ruiné qui avait épousé la fille d'un marchand de drap, il doit plus éprouver le besoin d'une petite-fille que vous. Cependant, ces preuves dont vous me parlez vous ont convaincu et vous y ajoutez foi, vous!

— Moi, oui; parce qu'il m'était doux d'y croire. Ah! Jasper, souvenez-vous avec quelle joie, à l'expiration du terme de ma peine, je me hâtai d'aller vous chercher à Paris. Trompé par les lettres trop rares, hélas! que vous avez daigné m'écrire, je caressais l'idée que, pour me récompenser d'avoir expié votre crime, le ciel vous rendait à moi changé, bon, honnête, estimé, purifié, digne de votre pauvre mère, dont le souvenir aurait dû vous préserver du mal. Mais lorsque je vous vis tombé dans la fange, endurci dans le vice, associé dans une maison de jeu, et, ce qui est plus infâme encore, vivant aux crocs de femmes perdues, entretenu par cette vile Gabrielle Desmarets; lorsque je vous vis, vous mon fils, le fils de ma Lizzy bien-aimée, souillé au point de ne plus pouvoir jamais remettre le pied dans le monde, oh! alors, je serais mort de chagrin et de honte si vous ne m'aviez pas dit, en vous vantant du mensonge au moyen duquel vous aviez extorqué à Darrell une somme d'argent: « Mais

« l'enfant vit encore! » Oui, je vous ai cru, car il me restait du moins un être à aimer, à chérir, un être auquel je pouvais consacrer ma vie. »

Ici, la voix du vieillard s'éteignit dans un sanglot. Jasper, tout vicieux qu'il était, se sentit ému jusqu'aux larmes, et se précipita aux genoux de son père en se cachant le visage de ses mains tremblantes.

« Monsieur, monsieur, dit-il d'une voix entrecoupée, ne pleurez pas ainsi devant moi! Vous ne me croirez pas sans doute, mais je vous affirme devant Dieu que s'il y a encore dans mon cœur un reste d'affection pour un être humain, c'est pour vous. Lorsque je fus assez misérable pour vous laisser porter le poids de la peine qui aurait dû tomber sur moi, ce fut moins par égoïsme que par vanité, vanité absurde, j'en conviens. Je me croyais né pour la fortune, je me croyais destiné à captiver le cœur d'une riche héritière, et je pensais alors partager ma richesse avec vous. J'espérais que votre vieillesse serait heureuse et que ma splendeur vous consolerait de la honte que je vous avais infligée. Lorsque je me mariai et que j'eus obtenu du beau-père qui me repoussait le capital de la fortune de sa fille, capital ridiculement exigu en comparaison de ce que j'espérais, ma première idée fut de vous envoyer la moitié de cette somme. Mais, malheureusement, je vivais dans un monde où l'on considère qu'il n'y a rien de si sot qu'une bonne intention, rien de si absurde qu'une bonne action. Et puis, il y avait là ce démon au rire moqueur, Gabrielle! Il y avait là aussi ce fatal tapis vert dont la vue me fascinait! Je pouvais attendre, je pouvais doubler ce capital avant de vous en envoyer la moitié; et si la fortune m'était favorable!... Comment résister au courant? comment diminuer mon capital juste au moment de le doubler? Bientôt, j'évitai même de penser à vous; et cependant, chaque fois que cela m'arrivait, je me disais : « La vie est longue, je deviendrai riche; et, un jour « ou l'autre! il partagera ma fortune! » Assez! assez! Quel bavardage oiseux! quelle vaine forfanterie tout cela doit vous paraître!

— Non, dit Waife d'une voix faible; et sa main, en s'affaissant, toucha l'épaule de Jasper toujours agenouillé devant lui; mais il la releva vivement, comme s'il eût craint de la souiller.

— C'est alors, comme vous dites, que vous me trouvâtes à Paris. Je vous dis où j'avais placé l'enfant, ne m'imaginant pas qu'Arabelle consentît à se séparer d'elle, ni que vous pussiez avoir le désir, vous, de vous donner cet embarras. Je croyais que vous trouveriez à vous caser comme autrefois chez quelque ancien ami ou quelque cousin de campagne, et que vous feriez à cette petite fille des visites de temps à autre pour vous distraire, puisque vous aviez paru si heureux d'apprendre qu'elle

vivait encore. C'est ainsi que nous nous séparâmes; vous, à ce qu'il semble, n'ayant qu'un désir, celui d'empêcher cette enfant de jamais tomber entre mes mains ou dans celles de Gabrielle Desmarets, et moi me hâtant de tout oublier, à l'exception du monde qui s'agitait autour de moi dans le désordre, jusqu'au moment....

— Jusqu'au moment où vous revîntes en Angleterre pour me voler le sourire du seul visage qui ne devait jamais s'armer contre moi de l'expression du mépris, et pour dire au brave homme chez lequel je pensais lui avoir trouvé un asile sûr, que j'étais un convict libéré dont l'amour souillait cette enfant. O Jasper! Jasper!

— Je n'ai jamais dit cela. Ce n'est pas moi qui ai pensé à le dire, mais Arabelle Crane, qui voulait arriver à son but, avec cette volonté obstinée de la femme pour qui tous les moyens sont bons. Cependant, je vous enlevai l'enfant, c'est vrai, mais pourquoi? D'abord parce que j'avais besoin d'argent, et que, pour en avoir, j'eusse vendu cent enfants pour moitié de la somme que Rugge m'offrait afin d'élever Sophie dans une profession qui, après tout, n'avait rien de bien terrible, puisque vous l'y aviez destinée vous-même; ensuite parce que je voyais que vous aviez refusé de vous adresser à vos anciens amis, que vous viviez comme moi au jour le jour, et que cette enfant ne pouvait être pour vous qu'une charge et un ennui.

— Et vous me direz aussi, je suppose, répondit Waife avec un amer et ironique sourire d'incrédulité, que c'est par affection pour moi que vous cherchâtes à m'enlever de nouveau Sophie quelques mois plus tard, pour la placer chez cette femme odieuse qui était encore avec vous. Horreur! horreur! cette enfant innocente et pure, vous vouliez la vendre, vous, son père!

— Que voulez-vous dire? Ah! je me souviens maintenant. C'est lorsque Gabrielle était à Londres, et que je vous vis sur le pont. Qui vous a dit qu'à cette époque je voulais vous reprendre l'enfant? »

Waife garda le silence pour ne pas trahir Arabelle Crane. Jasper était en proie à une vive perplexité, mais bientôt le sens terrible des paroles accusatrices de son père devint clair à ses yeux; il s'écria avec emportement et rouge de colère:

« Qui que ce soit qui vous ait dit que je nourrissais le dessein dont vous me parlez avec indignation, celui-là en a menti outrageusement. Écoutez-moi, monsieur. Il y a de longues années, Gabrielle avait fait la connaissance de Darrell, sous un autre nom et comme amie de Mathilde (cette histoire serait trop longue à vous raconter maintenant, et d'ailleurs elle n'en vaut pas la peine), et Darrell, je crois, n'a jamais découvert la fraude. Juste à l'époque dont vous parlez, j'appris qu'il avait fait un

voyage en France pour vérifier par lui-même l'exactitude de ce que je lui avais avoué au sujet de la mort de l'enfant de Mathilde et des droits de Sophie à sa parenté comme à sa fortune, et que, cette enquête terminée, il était parti pour l'Italie. Un jour que je causais avec Gabrielle de cette affaire, l'idée lui vint que si elle avait cette enfant entre les mains, elle pourrait aller avec elle à la recherche de Darrell, en reprenant le titre et les priviléges d'amie de Mathilde. Darrell ne voulait pas m'écouter, mais il écouterait l'amie de sa fille. Gabrielle confirmerait la vérité de mes assertions, elle trouverait le chemin de son cœur, elle l'amènerait insensiblement à un arrangement; son habileté, en effet, était sans égale. J'aurais vendu Sophie, c'est vrai, mais pourquoi? pour une pension qui m'aurait mis au-dessus du besoin et du crime. Et à qui l'aurais-je vendue? à l'homme qui devait voir en elle l'enfant de sa fille, l'élever pour lui laisser sa fortune en héritage, et veiller sur elle comme il eût veillé sur son propre honneur. Voilà donc quel était le dessein qui excite votre indignation. Assez! assez! je ne croyais pas que je serais jamais assez niais pour m'excuser en tremblant de ce que j'ai fait. Et maintenant même que je murmure ces excuses, il me semble que les paroles sortent à regret de ma bouche; en vous voyant, il me semble que je suis encore à cet âge de ma vie où, enfant turbulent, capricieux, indocile, volontaire, je craignais de vous affliger par une faute, et où j'oubliais ce sentiment dès que vous n'étiez plus là.

—Oh! Jasper, s'écria Waife, posant doucement sa main sur la tête coupable de son fils, et attachant sur ce visage flétri un regard plein de larmes et empreint d'une tendresse ineffable, le repentir est-il enfin descendu dans votre âme? Oui, rappelez les jours de votre enfance, faites-les passer un instant devant vous par la pensée. Les revoyez-vous comme je les revois moi-même? O douce et joyeuse image! Vous étiez turbulent, indocile, volontaire, comme vous dites. Mais si vous étiez turbulent, c'est que la vie débordait en vous; si vous étiez indocile, c'est que, comme le jeune oiseau, vous vouliez essayer vos ailes au grand air de la liberté; si vous étiez volontaire, c'est que la richesse de votre nature et les heureux dons que le ciel vous avait départis nous rendaient facilement indulgents pour vous. Oui, je revois en ce moment votre enfance, comme je la vis le jour où le crime et l'ignominie vinrent pour la première fois tout obscurcir autour de vous. « Que la honte ne tombe pas sur lui, m'écriai-je « au fond de mon cœur, sur lui qui donne de si grandes espérances! Qu'elle tombe sur moi, sur moi dont la vie, inutile jusqu'à « présent, est désormais vide de promesses! » Et ma bouche suivit l'impulsion de mon cœur, et je dis aux juges: « Appliquez « la loi! c'est moi le coupable! » Cruel, cruel enfant! encore si jeune et déjà si avancé dans le vice, déjà si habile à tromper! Lorsque vous entrâtes à la dérobée dans ma chambre par cette

sombre soirée d'hiver, vous ne me parlâtes, en vous jetant à mes pieds, que de vos dettes de jeune homme et de vos craintes d'être obligé de quitter une honorable profession, et moi je vous dis : « Non, non, ne craignez rien. Le chef de la maison où « vous êtes vous aime; il m'a écrit; en ce moment je m'occupe « de me procurer l'argent dont vous avez besoin, et cet argent, « je me le procurerai n'importe à quel prix. Vous serez sauvé; « l'enfant de ma Lizzy ne connaîtra jamais le sol d'une prison. « A l'avenir, évitez les tentations.... Soyez honnête, et je serai « suffisamment récompensé. » Eh bien, c'est à ce moment même que vous méditiez froidement le crime dont la souillure me suivra jusqu'au tombeau.

—Non, je ne le méditais pas! Comment aurais-je pu le faire? Ce ne fut qu'après la scène qui s'était passée entre nous, ce ne fut qu'après vous avoir entendu me parler avec tant d'indulgence et de bonté, que l'idée me vint que je pouvais me sauver en me procurant de l'argent sans vous exposer à aucun risque, sans vous faire subir aucune perte.... Si vous vous le rappelez, vous m'aviez laissé dans la chambre antérieure, tandis que vous étiez allé parler à Gunston; là, je l'entendis vous parler de billets qu'il n'avait jamais comptés et vous décrire l'endroit où ils étaient placés. C'est alors que cette idée s'empara de mon esprit d'une manière irrésistible. « Mieux vaut « voler Gunston que dépouiller mon généreux père! » Je ne prétends pas, monsieur, me faire meilleur que je n'étais. Je n'étais pas le novice que vous supposiez. Avide de plaisirs qui n'étaient pas à ma portée, entraîné par des goûts de dépense au delà de mes moyens, il me répugnait de m'adresser à vous pour satisfaire mes désirs; mais je n'avais pas les mêmes scrupules à l'égard du superflu des autres. J'avais appris à ouvrir des serrures avec des instruments très-simples; jamais personne ne m'avait soupçonné, de sorte que je n'avais aucun danger à craindre, et que j'avais à peine besoin de préméditer mes coups. Je trouvai sur le dessus de votre cheminée un clou; je le fis rougir au feu qui flambait devant moi, puis, avec un marteau qui était également sur la cheminée, je le tordis, et il ne m'en fallut pas davantage pour accomplir mon projet. Je vous dis cela pour vous montrer que je n'étais pas venu muni d'instruments, et que je n'avais rien combiné auparavant. Inspiration et exécution, tout fut l'œuvre du moment. Je me pressai même tellement que je me brûlai jusqu'à l'os avec le fer rouge, mais je ne sentis aucune douleur, ou plutôt je supportai la douleur sans sourciller, tant j'étais absorbé par mon idée. Avant que Gunston vous quittât, tout mon plan était arrangé et mon unique instrument confectionné. Vous gémissez! mais comment pouvais-je m'imaginer que le vol serait jamais découvert? Comment pouvais-je m'imaginer que, si l'on venait à s'apercevoir qu'il manquait des pièces d'or ou des

billets sur des sommes qu'on ne comptait jamais, le soupçon tomberait sur vous, sur vous qui étiez plus honnête que l'homme que vous serviez? Et sans ce maudit manteau dont votre tendresse m'enveloppa, lorsque je partis pour aller prendre le train de nuit qui devait me ramener à ***, sans ce manteau, dis-je, il n'y aurait eu aucune espèce de preuve pour nous incriminer, vous et moi, sauf toutefois ce malheureux billet de cinq livres que je vous forçai d'accepter, lorsque nous nous rencontrâmes à ***, où je devais me cacher jusqu'à ce que vous eussiez arrangé mes affaires avec mes créanciers. Et ce billet, pourquoi vous forçai-je de le prendre? parce que vous m'aviez demandé si j'avais sur moi de quoi vivre en attendant, et moi, pour vous empêcher de me donner votre bourse, je vous dis: « Oui. » En même temps, je vous montrai de l'or, et je vous mis dans la main le billet de banque dont je n'avais pas besoin, pour le distribuer par petites fractions à mes créanciers. Je voulais vous faire plaisir; c'était un moyen puéril, peut-être, mais vous me paraissiez heureux d'accepter ce billet comme une preuve que je pensais à vous.

—A moi, non; mais à l'honneur! J'ai cru que c'était l'honneur qui vous préoccupait, et la preuve que vous m'en avez donnée, consista à mettre dans ces mains crédules une portion du fruit de votre vol.

— Monsieur, reprit Jasper, avec une douceur et un respect dont on ne l'aurait pas cru capable, mais en même temps avec cet aveuglement moral qui, sauf par éclairs, l'empêchait de distinguer entre le crime et ses conséquences, entre le déshonneur et la découverte d'un acte criminel; monsieur, je déclare qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit que je vous exposais au danger. Au contraire, je songeais, avec l'argent que je vous avais pris, à vous rendre celui que vous étiez sur le point de vous procurer pour moi, dès qu'au moyen d'une fable plausible j'aurais pu vous persuader que je l'avais gagné honnêtement. Sans doute, maintenant que j'y pense, c'étaient là des idées absurdes et des combinaisons maladroites; mais, comme vous dites, il n'y avait pas longtemps que je n'étais plus un enfant; je me croyais plein d'espérance et de ressources, et en réalité je n'étais qu'un novice. »

Jasper, qui, tout en parlant, s'était relevé, frappa violemment du pied, comme irrité du silence que gardait son père et de l'expression de douleur qui régnait sur son visage; il continua d'un ton impérieux:

« Ce qui est fait ne peut plus se réparer. Laissez le passé de côté, monsieur, et regardez l'avenir. Vous voilà, vous, avec une balle de colporteur, et moi, les poches vides. Qui peut vous sauver de la maison de refuge, et moi du gibet ou des pontons? Je ne vois pour cela qu'un moyen, c'est que les personnes qui ont recueilli cette jeune fille chez elles achètent

leur repos en me payant une pension que je puisse partager avec vous. Dites-moi donc où elle est, et laissez-moi arranger cette affaire de mon mieux. Pourquoi vous épouvanter de mes paroles? Je ne veux ni lui faire peur, ni la voler. Je me dépouillerai de cette enveloppe de vaurien sous laquelle vous me voyez. Je me ferai propre, élégant, comme si j'étais encore ce merveilleux que copiaient à l'envi de soi-disant petits maîtres et que gâtaient des beautés faciles. Oh! je puis jouer encore au gentleman, au moins pour une heure ou deux, si la chose en vaut la peine. Allons, monsieur, allons! ayez confiance en moi! dites-moi où se cache cette jeune personne dont le sort ne vous intéresse pas plus, j'imagine, que celui de votre fils qui meurt de faim. Eh bien! vous restez muet.... Soit.... Après tout, je crois savoir où la trouver, à quelle noble demeure aller frapper. Je connais la grande dame qui, en souvenir de l'amitie qui l'unissait autrefois à la mère, et de l'amour virginal qu'elle avait conçu pour Darrell, entoure aujourd'hui de ses soins et des splendeurs de son luxe l'héritière dédaignée du grand homme. Ah! vos yeux me disent que je suis sur la voie. Cette grande dame, je l'ai connue dans le temps; elle est riche, et c'est à moi en partie qu'elle doit sa fortune. Elle m'a des obligations; j'irai la voir et je les lui rappellerai. Et voyez-vous, monsieur, vous n'irez pas à la maison de refuge, ni moi sur les pontons.»

Ici le vieillard, qui jusqu'alors était resté assis, se leva lentement et avec effort; puis, quand il se fut redressé de toute sa hauteur, l'âge, l'infirmité, la faiblesse, tout cela sembla disparaître et fit place à une majesté étrange qui se répandit sur toute sa personne.

«Écoutez-moi, dit-il, malheureux, et faites bien attention à ce que je vais vous dire. Pour sauver cette enfant de la honte, pour lui assurer sa place naturelle, c'est vous-même qui m'avez affirmé ses droits, au milieu de ce monde où j'ai perdu le privilége de paraître depuis que j'ai assumé sur moi le fardeau terrible de votre faute, j'ai abdiqué à jamais et confié à d'autres le soin de la protéger. Mais ne croyez pas que je continuerai à la fuir, maintenant que vous annoncez l'intention de la poursuivre encore. Non, puisque mes prières ne peuvent vous toucher, puisque le sacrifice que je vous ai fait de mon honneur est inutile, puisque je n'atteins pas mon but en m'éloignant d'elle, vous me reverrez encore dans la maison où vous savez la trouver. Et si nous nous y rencontrons, et que vous y veniez avec l'intention de détruire son repos et d'empoisonner sa vie, alors ce n'est plus moi, William Losely, qui serai le criminel. A la face du ciel, je proclamerai la vérité, et je dirai: «Voleur, change de place avec moi dans le mépris du «monde; subis à ton tour cette peine que j'ai subie inutilement pour te sauver!»

— Bah! monsieur; il est trop tard maintenant. Qui vous écouterait?

— Tous ceux qui m'ont connu autrefois. Ceux-là me croiront. Des amis influents et haut placés prendront ma cause en main; il y aura une nouvelle enquête, je révélerai des faits que j'ai dissimulés, je fournirai des preuves que j'ai supprimées lorsque je me suis déclaré coupable, pour écarter de vous tout soupçon, ingrat!

— Dites ce que vous voudrez, s'écria Jasper d'un air de défi. Je ne suis pas un hypocrite en odeur de sainteté que de pareilles menaces puissent effrayer. Si vous m'enlevez ce que j'ai toujours considéré comme ma dernière ressource pour avoir de quoi boire et de quoi manger, j'irai en prison, soit; mais j'irai pour un fait plus grave peut-être que celui que j'ai à me reprocher. Chacun pour soi dans ce monde. Faites ce que vous voudrez; qu'importe?

— Qu'importe qu'un père accuse son fils! Non, non, mon enfant, cela ne sera pas. Mon martyre sera complet; ce n'est qu'au tribunal de Dieu que je demanderai que la sentence des hommes contre moi soit cassée. O Jasper, Jasper! enfant de mon amour, laisse-moi la seule chose qui puisse maintenant remplir le vide de ce cœur que tu as désolé. Ne parle pas de mourir de faim, de commettre de nouveaux crimes. Reste avec moi, partage mon refuge. Je travaillerai pour deux! »

Ces dernières paroles remuèrent Jasper jusqu'au fond de l'âme. Son égoïsme se fondit à l'aspect du vieillard qui tendait les bras vers lui d'un air suppliant, et il se précipita en sanglotant aux genoux de son père, lui saisit les mains et les porta à ses lèvres, puis, se relevant vivement, il s'élança vers la porte:

« Partager votre refuge! Non, non. Je vous briserais le cœur, si vous me voyiez chaque jour et à toute heure tel que je suis. Que je vous laisse travailler pour deux! Non, je ne suis pas encore descendu aussi bas! Quant à cette fille, je renonce à la chercher. J'essayerai de vous obéir, j'essayerai de lutter contre la faim, contre le désespoir, contre les pensées qui poussent au mal les hommes dans la misère. J'essayerai, oui, j'essayerai. Si je ne réussis pas, exécutez votre menace, accusez-moi, livrez-moi à la justice, justifiez-vous; mais si vous voulez m'infliger une punition plus terrible que toutes vos malédictions, ne me parlez plus avec cette tendresse qui me bouleverse. Ne vous attachez pas ainsi à moi, mon père, lâchez-moi, lâchez-moi. Mon Dieu! vous ai-je blessé? Brute que je suis! Vous, me bénir! Non, je ne le mérite pas. Laissez-moi m'en aller. Adieu! adieu! »

Et Jasper, s'arrachant aux étreintes de son père, sortit de la maison, descendit la colline et disparut bientôt dans les ombres du soir.

CHAPITRE VI.

Gentleman Waife n'oublie pas un vieil ami. Le vieil ami concilie l'astrologie avec la prudence et subit l'influence des astres. M. Hartopp est le chapeau à la main devant Gentleman Waife.

Waife tomba sur le seuil de la porte de la rue en poussant des cris, des soupirs, des gémissements, puis sa voix s'éteignit par degrés. Le chien, qui avait été mis hors de la maison et qui était resté près de la porte, les oreilles droites et la tête baissée, se précipita dans l'intérieur lorsque Jasper fut sorti en courant. Georges et M. Hartopp, qui écoutaient derrière la croisée ouverte, firent le tour, et, en entrant, ils virent le chien qui, la patte appuyée sur l'épaule du pauvre homme, cherchait à attirer son attention et faisait entendre des plaintes étouffées.

Ils soulevèrent avec un soin pieux, avec respect, le pauvre martyr que cette révélation venait de purifier à leurs yeux et de transformer en saint glorieux. Lorsque Waife reprit connaissance, sa tête reposait sur la poitrine du noble et charitable prédicateur; l'honorable marchand anglais, avec sa déférence instinctive pour la bonne réputation et son respect inné pour la loi, était agenouillé près de lui et pressait sa main. Waife les regarda tous deux et exprima sa surprise par quelques paroles confuses :

« Pardonnez-moi, s'écria M. Hartopp en comprimant ses sanglots. Vous m'avez dit un jour que je me repentirais si je savais tout. Je sais tout maintenant et je me repens. Pardonnez-moi! Mais moi, je ne me pardonnerai jamais.

— Suis-je le jouet d'un rêve? Que veut dire tout ceci? Vous ici, monsieur Georges! Mais.... mais il y a une autre personne aussi. Ah! elle est partie! elle est perdue, perdue à jamais! Est-ce que vous nous avez entendu?

— Oui, nous étions là à cette fenêtre! Vous le voyez; en dépit de vous-même, le ciel a révélé votre innocence, et, avec cette innocence, votre sublime dévouement.

— Silence! oh! ne me trahissez jamais, monsieur Georges, ni vous, monsieur Hartopp. Un père devenir le dénonciateur de son fils! oh! ce serait horrible! »

Waife sembla sur le point de s'évanouir de nouveau, et, pendant quelques minutes, il battit la campagne. Mais, au moment où Merle (avec son guide, il avait parcouru inutile-

ment toute la ville à la recherche du colporteur; enfin, on lui avait dit qu'on l'avait vu dans une rue écartée où un homme de haute taille, vêtu d'une redingote grossière, l'avait arrêté et accosté, et qu'il s'était éloigné à grands pas, suivi de l'étranger), au moment, dis-je, où Merle revenait pour annoncer l'insuccès de sa course. M. Hartopp et Georges avaient transporté Waife dans sa chambre, l'avaient étendu sur son lit, et ils se tenaient debout près de lui, observant l'altération et le trouble de ses traits et se confiant mutuellement à voix basse leurs alarmes.

Waife entendit M. Hartopp proposer d'aller chercher un médecin, et il s'écria aussitôt d'un ton plein de tristesse:

« Non, ces gens-là me font peur. Pas de médecins, ils ne savent qu'écouter aux portes. Laissez-moi seul. Le repos et le silence me rétabliront. Demain, je serai bien. »

Georges ferma les rideaux du lit, et Waife le prit par le bras:

« Pas un mot de ce que vous avez entendu, n'est-ce pas? Vous comprenez que je ne m'inquiète guère maintenant du jugement des hommes. Mais ce serait un crime de défaire ce que j'ai fait. Moi, déposer en justice contre l'enfant de ma Lizzy! Non, non, c'est impossible! J'ai confiance en vous, mon cher monsieur Morley; mais faites comprendre à M. Hartopp que, s'il ne veut pas me rendre fou, pas un mot de ce qu'il a entendu ne doit sortir de sa bouche. Ce serait mal de sa part.

— Ne craignez rien, dit M. Hartopp tout bas à Waife, je garderai le silence, malgré l'envie que j'aurais de dire à William au moins que vous ne m'avez pas trompé. Mais vous serez obéi. »

Ils emmenèrent Merle, qui se demandait ce qu'ils pouvaient avoir à chuchoter ainsi, et qui saisissait un mot par-ci par-là au passage. Waife, toutefois, ne resta pas complétement seul. Sa main, en quittant celle de Georges, rencontra la tête du chien.

M. Hartopp retourna chez sa fille dans un état de vive agitation. A dîner, il but plus de vin que d'habitude; en causant, il prit un ton magistral qu'on ne lui avait jamais connu jusqu'alors; il se lança dans des sorties misanthropiques et railleuses contre le monde; il observa que William était devenu d'une arrogance insupportable, et qu'il le congédierait avec une pension; en un mot, il jeta la famille dans la plus grande perplexité; chacun cherchait à deviner ce qui était arrivé à cet homme ordinairement si doux. Merle pendant ce temps-là tirait un horoscope pour savoir ce qui arriverait à Waife, ainsi qu'à lui-même dans les trois mois suivants; mais tous les aspects furent tellement contradictoires, qu'il avoua après n'être pas plus avancé qu'auparavant sur l'avenir. Georges Morley resta dans le cottage. De temps en temps, il se glissait dans la

chambre de Waife, mais il se gardait de le fatiguer en le faisant causer. Avant minuit, le pauvre homme dormait, mais son sommeil était fort agité; il semblait faire des rêves pénibles. Malgré cela, il se leva de bonne heure; il était très-faible encore, mais la fièvre l'avait quitté, et il avait la pleine possession de sa raison. A la vive satisfaction de Georges, les premières paroles de Waife furent pour exprimer le désir de retourner près de Sophie. » Il avait rêvé, dit-il, qu'il entendait sa voix qui l'appelait à son secours. » Il évita de revenir sur la scène avec Jasper. Une fois, Georges se hasarda à toucher à ce souvenir; mais le regard du pauvre homme prit une telle expression de tristesse suppliante qu'il s'arrêta. Il était évident toutefois, aux yeux du pasteur, que le désir de Waife de retourner près de Sophie était inspiré par la conviction que sa protection était devenue nécessaire à la jeune fille. Jasper, dont le remords serait probablement de très-courte durée, connaissait maintenant l'adresse de Sophie, et Waife, Waife seul, conservait encore quelque autorité sur cet homme violent. Peut-être aussi Waife n'avait-il plus la même peur qu'autrefois de rencontrer Jasper; peut-être même espérait-il, dans une nouvelle entrevue, parler d'une manière plus efficace au cœur de son fils. Il éprouvait donc non-seulement le desir, mais l'impatience de partir; toute sa gaieté lui était revenue au moment où il réglait ses comptes avec ses hôtes, et disait adieu à Merle, qu'il obligea à prendre ses dernières économies avec tout le contenu de son panier. Il tira ensuite Georges à part et lui dit à l'oreille :

« Ce Merle est un bien honnête homme et un bien bon cœur, monsieur. Ne pourriez-vous le délivrer de ses planètes? Elles lui font perdre la tête. Un cordonnier ne pourrait-il pas faire ses affaires à Humberston? »

Georges fit un signe de tête et retourna vers Merle, qui essuyait ses yeux avec la manche de son habit.

« Mon bon ami, lui dit-il, accordez-moi deux faveurs, outre celle que vous m'avez déjà faite en m'aidant à retrouver un ami bien cher. D'abord, permettez-moi de vous acheter le contenu de ce panier; j'ai des enfants entre lesquels je partagerai ces petits objets. Ensuite, pendant que nous voyagions ensemble, vous m'avez dit que, dans votre enfance, avant de vous livrer à un métier dans lequel vous ne paraissez pas avoir prospéré, vous aviez été élevé aux travaux de la campagne, que vous vous connaissiez à tout ce qui concerne les vaches et les moutons, à leurs maladies et aux moyens de les guérir. Eh bien! j'ai à moi quelques acres de terre. Ce n'est pas assez pour occuper un intendant, mais c'est trop pour mon jardinier. J'ai de plus un très-joli cottage qui appartenait autrefois à un maître d'école, mais nous lui en avons bâti un plus grand. Il est vacant maintenant et à votre service. Venez chez moi et

délivrez-moi de cet embarras de champs et de bestiaux; nous ne nous disputerons pas au sujet du salaire. Mais écoutez-moi bien, mon ami; je mets à cela une condition, c'est que vous renoncerez à votre cristal, et que vous laisserez les étoiles faire leurs affaires elles-mêmes.

— Plaise à Votre Révérence, dit Merle qui, à la première phrase de ce discours, avait témoigné la plus vive émotion et la plus grande reconnaissance, mais qui, entendant la condition dont parlait le clergyman, redressa la tête, blessé à la fois dans sa dignité et dans sa passion. Plaise à Votre Révérence! Non, Kit Merle n'est pas assez dénaturé pour échanger son droit d'aînesse, je veux dire son cristal contre un plat de lentilles. Je n'ai pas oublié l'histoire de Gallio, qui fut fidèle aux astres ou au soleil, ce qui est la même chose, et les astres lui procurèrent honneur et gloire, quoique les gens d'Église fussent contre lui. Il y avait contre lui une mauvaise influence dans la neuvième *mansion* qui appartient aux gens d'Église.

— Ne pourrait-on pas arranger cela au moyen d'un compromis, mon cher monsieur Georges? dit Waife avec une bienveillance persuasive. Supposez que Merle promette de garder pour lui son cristal et ses horoscopes, ou du moins qu'il n'en parle qu'à vous: ces choses-là ne peuvent pas vous blesser, vous, monsieur. Voyez-vous, Merle, la science est une chose sacrée, et les Chaldéens, qui lisaient mieux que personne dans les astres, ne se dégradèrent jamais en l'exposant au vulgaire. M. Georges, qui est un savant, vous dira si la chose est vraie.

— Approuvé! dit Georges. Tant que M. Merle laissera mes enfants et mes domestiques, et la paroisse en général, dans leur heureuse ignorance de l'avenir, je lui donne pleine liberté de discuter les principes de la science avec moi, lorsque nous causerons ensemble dans les soirées d'hiver ou d'été, et peut-être il me....

— Il vous convertira! dit Waife en clignant de l'œil avec cette expression de bonne humeur qui, dans ses plus grands chagrins, ne l'avait jamais abandonné et l'avait aidé à supporter ses tribulations.

—Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua le clergyman en souriant, c'est plutôt le contraire. Eh bien! Merle, qu'en dites-vous? acceptez-vous le marché?

—Oh! monsieur, Dieu vous bénisse! dit Merle avec simplicité; je vois que vous ne voulez pas me laisser briller dans ma sphère; et ce que dit Gentleman Waife du vulgaire est extraordinairement vrai. »

Cette affaire arrangée, et l'avenir de Merle assuré d'une manière que ni ses étoiles, ni l'interprétation qu'il donnait à leur langage ne lui avaient prédite, Georges et Waife se rendirent à la station. Merle les suivit avec le petit sac de nuit du clergyman, tandis que Sir-Isaac portait le paquet de Waife. Ils

n'avaient pas fait cent pas qu'ils rencontrèrent M. Hartopp, qui se dirigeait vers Prospect-Row. Il fut contrarié d'apprendre que Waife s'en allait si brusquement; il s'était mis dans l'idée de l'emmener avec lui à Gatesborough, de jouir de l'étonnement que sa vue causerait à William et mistress Hartopp, et de proclamer, à la face de Market-Place et de High-Street, que, lorsqu'il avait dit que M. Chapman était un honnête homme et un grand homme déguisé, il ne s'était pas trompé. Le digne négociant se consola un peu du refus de Waife d'accepter son aimable invitation et de son départ inattendu, en marchant à côté de lui, la tête haute, jusqu'à la station. L'embarcadère était plein de voyageurs, dont quelques-uns appartenaient à la haute bourgeoisie d'Ouzelford, et, devant eux, à chaque parole qu'il adressait à Waife, il le saluait. Il appela le chef de gare, qui connaissait et son nom et le rang qu'il occupait dans la ville, pour lui recommander d'un ton solennel de prendre un soin tout particulier de ce gentleman âgé, de lui donner pour lui et son compagnon de voyage un wagon séparé, et de mettre Sir-Isaac dans un compartiment confortable.

« C'est un très-grand homme, lui dit-il; seulement il ne veut pas qu'on le sache, au moins maintenant. »

Le chef de gare ouvre de grands yeux et promet de traiter avec toute la déférence qu'elles méritent les personnes dont lui parle M. Hartopp. Il ouvre la portière d'une voiture de première classe au milieu du convoi, et assure Waife que lui et son ami ne seront pas dérangés par d'autres voyageurs. Le train se met avec effort en mouvement; M. Hartopp court à côté jusqu'au bout de la station, son chapeau à la main et baisant la main de Waife; puis, lorsque le convoi s'enfonce et disparaît sous le sombre tunnel, il se retourne, et, apercevant Merle, il lui dit:

« Vous connaissez ce gentleman, le vieux?

— Oui, depuis longtemps.

— Avez-vous jamais entendu dire quelque chose contre lui?

— Oui, une fois, à Gatesborough.

— A Gatesborough! Ah! Et vous n'y avez jamais cru?

— Un moment seulement; cela n'a fait que passer, comme les astres.

— Je vous envie, » dit M. Hartopp.

Et il s'éloigna en poussant un soupir.



CHAPITRE VII.

Jasper Losely dans son élément. — O jeune lecteur qui que tu sois, à qui la nature a accordé le don superbe de la force physique avec les joies qu'elle procure, avec l'audace qu'elle engendre, en finissant ce chapitre, arrête-toi un instant et réfléchis. « Que feras-tu de cette force physique? T'en serviras-tu comme une brute ou comme Dieu? Quels avantages elle t'assure au début de la vie! Les plaisirs, elle les met à ta portée; les périls, elle les diminue pour toi; elle te permet de supporter facilement les fatigues et d'acheter la gloire à bon marché. Que tes muscles obéissent à un esprit capable de concevoir des pensées héroïques, et que de grandes choses tu pourras accomplir! N'estime au contraire tes muscles que pour leur force grossière, et cette force tournera peut-être à ta honte et à ton supplice. Tu seras tenté d'abuser de la richesse de ta vie. Dans le commencement, on ne sent pas les inconvénients de l'abus qu'on fait de sa force; mais, à la longue, cet abus affaiblit et ruine les organes des sens. Les taureaux sauvages percent de leurs cornes et foulent aux pieds leurs ennemis. Tu as une âme, veux-tu de même la fouler aux pieds?

Jasper Losely, après avoir quitté son père, dépensa les dernières pièces de monnaie qui lui restaient à payer la nourriture de son cheval et à étancher sa soif toujours ardente. Puis il remonta à cheval en toute hâte et partit à bride abattue pour Londres. Il n'avait même plus un penny pour acquitter le droit des barrières; aussi, là où il trouvait les portes ouvertes, il passait au grand galop; et, quand les portes étaient fermées, il lançait son cheval à travers champs et lui faisait franchir les haies et les fossés. Plus d'une fois l'animal tomba avec Jasper; plus d'une fois aussi Jasper fut désarçonné; car, s'il était un hardi cavalier, il n'était pas pour cela un cavalier habile; mais il n'était pas facile de briser des os aussi solides que les siens, et, bien que meurtri et étourdi de ses chutes fréquentes, il continua intrépidement son chemin jusqu'au matin. Son cheval était épuisé de fatigue; aussi, au premier village où il arriva, après le lever du soleil, Jasper le laissa dans une auberge, et réussit à emprunter à l'aubergiste une livre sterling, en lui offrant en gage la pauvre bête, que l'honnête aubergiste consentit à garder à ce titre. Pour économiser cette somme, Jasper fit à pied le reste de son voyage. Il arriva à Londres à la nuit et se rendit droit chez Cutts. Mais celui-ci était au club où se réunissaient les misérables dont Losely avait reçu l'avis de se défier. Oubliant la promesse solennelle qu'il avait faite à Arabelle, Jasper surprit ses anciens com-

pagnons en entrant tout à coup dans la salle, qu'il traversa d'un pas assuré pour aller s'asseoir sur la chaise d'honneur du haut de laquelle il avait l'habitude de présider cette assemblée de bandits, lorsqu'il les traitait aux dépens de la bourse de Poole. Un des plus robustes et des plus redoutés de la bande occupait justement cette chaise. Jasper le somma rudement de la lui rendre; l'autre refusa. Jasper alors le prit par la peau du cou et le lança littéralement sur la table qui était en face, où le malheureux alla tomber avec fracas, entraînant et brisant dans sa chute les pots et les verres. Jasper s'assit tranquillement, tandis que le tumulte croissait autour de lui, et il demanda à boire à grands cris. Un vieux bonhomme, qui servait de garçon à ces bandits, sortit pour exécuter ses ordres; mais, lorsqu'il eut quitté la salle, les individus qui étaient près de la porte la barricadèrent avec une forte barre de fer. La colère de l'assemblée contre l'intrus hautain et insolent qui semblait la braver grondait sourdement et n'attendait que le moment pour faire explosion. Jasper, promenant ses regards autour de lui, aperçut au deuxième ou troisième rang de chaises Cutts qui cherchait à se dérober à sa vue.

« Cutts, ici! » lui cria-t-il d'un ton impérieux.

Cutts ne bougea pas.

« Jetez-moi par ici ce roquet, vous autres, là, qui êtes assis près de lui.

— Non, non, n'en faites rien, mes bons amis! son accès de folie vient de le prendre; il me tuerait!... il me tuerait, moi qui vous ai aidés et sauvés si souvent! Défendez moi!

— Oui, nous vous défendrons! » lui disent ses deux voisins.

Et en même temps l'un cherchait à tâtons son couteau, l'autre son revolver.

« Crains-tu que je te rogne les oreilles, chien que tu es, s'écria Jasper, que tu te sauves loin de moi, la queue entre les jambes? Est-ce que je voudrais lever seulement le petit doigt contre un avorton comme toi! Après tout, je suis bien aise que tu m'aies abandonné; je n'avais pas besoin de toi. Tu trouveras ton cheval à l'auberge du village de ***, et je t'en payerai le louage la première fois que nous nous reverrons. En attendant, cherche un autre maître, je te renvoie de mon service. Mille tonnerres! pourquoi ce vieux singe ne m'apporte-t-il pas mon eau-de-vie? Vous permettez? » ajouta-t-il; et il vida d'un trait le verre de son plus proche voisin.

Puis il promena de nouveau ses regards à travers le nuage produit par la fumée de tabac, et il vit l'individu dont il avait pris la place, et qui, plus étonné qu'étourdi de sa chute, avait gardé le silence en se relevant, échanger à voix basse et d'un air sinistre quelques mots avec deux de ses camarades debout comme lui. Jasper détourna les yeux avec dédain; le sourire du mépris sur les lèvres, il remarqua que, dans toutes les

parties de la salle, les sourcils se fronçaient; mais un éclair de colère jaillit de ses yeux, lorsqu'en terminant son examen il aperçut la porte barricadée et deux individus, le couteau à la main, plantés en faction de chaque côté.

« Ah! ah! mes joyeux compères, dit-il alors, vous avez raison de barricader la porte. Les gens prudents lavent leur linge sale en famille. Je suis venu ici exprès pour vous donner une bonne semonce, et si, avant que j'aie fini, vous ne vous êtes pas pendus de honte, j'irai jusqu'au bout. »

En parlant ainsi, il se leva et croisa sur sa large poitrine ses bras nerveux.

Presque tous les bandits s'étaient levés en même temps. Quelques-uns, cependant, restèrent assis : ils pouvaient être en tout dix-huit ou vingt. Tous les yeux étaient fixés sur Jasper, et la plupart des auditeurs étaient armés.

« Écume de la terre! s'écria Losely d'une voix de tonnerre, je me suis abaissé à venir au milieu de vous, j'ai partagé avec vous mon argent. L'un de vous était-il trop pauvre pour payer sa cotisation au club, pour se désaltérer à la coupe de l'oubli, je lui disais : « Tiens, frère, prends ceci. » Une querelle s'élevait-elle au milieu de vos ripailles, tirait-on les couteaux, une vie était-elle en danger, c'était mon bras qui apaisait le tumulte et arrêtait la main prête à frapper. Si je ne vous secondais pas dans vos friponneries, c'est parce qu'elles avaient un caractère de bassesse qui me répugnait. Je me suis présenté à vous comme votre patron, et non comme votre complice; jamais je n'ai cherché à connaître vos secrets, jamais je n'ai touché au produit de vos vols. Je ne vous dois rien! Vous, au contraire, vil rebut de la société, vous me devez tout : le boire, le manger, la bonne camaraderie entre vous. J'ai fait régner dans vos réunions la gaieté et l'ordre, en récompense, vous avez organisé un complot pour vous débarrasser de moi. Et comment espériez-vous y parvenir, lâches coquins? Oh! ce n'est pas avec ces poings, avec ces couteaux, avec ces bâtons dont vous me menacez; à vous tous, vous n'auriez pas assez de vigueur pour venir à bout de moi. Non, vous avez voulu me mettre sur le dos quelques-uns de vos crimes, et, au moyen de faux témoignages, de faux serments peut-être, me livrer frauduleusement au bourreau. Voilà ce que, dans votre reconnaissance, vous avez imaginé de faire contre moi. Vous me voyez encore une fois au milieu de vous, mais c'est la dernière, et je viens pour me moquer de vous et vous cracher au visage. Si, dans votre bande maudite, il y a un homme qui se sente un peu de courage, que celui-là me désigne les traîtres qui ont organisé ce misérable complot, et, fussent-ils une douzaine, ils porteront la marque de ma main, jusqu'à ce que leurs sales carcasses s'en aillent à l'amphithéâtre de dissection. »

Jasper cessa de parler. Bien que ses adversaires, avançant

toujours, le serrassent de près, comme une meute de chiens serre un sanglier aux abois, le seul qui osa lui parler fut ce diminutif d'homme qu'on appelait Cutts.

« Voyez-vous, dit-il, général Jas, vous avez eu tort de rechercher notre société. Autrefois, nous admirions votre habileté, nous aimions surtout votre manière de travailler à la française; vous faisiez du bruit, mais vous réalisiez de beaux bénéfices. Cette manière-là ne nous convient pas, à nous autres; nous sommes des Anglais, et nous avons un tempérament plus calme. Vous vous vantez de battre et de rosser les gentlemen qui vous admettent dans leur compagnie, de ne pas prendre part à leurs entreprises et à leurs dangers; mais cette façon de faire n'est point dans l'ordre, et aucun précédent ne l'autorise. Comment savoir que vous n'êtes pas un espion ou que vous ne pourriez pas le devenir, quand vous nous dites que vous ne nous devez rien et que vous professez pour nous un tel mépris? Tenez, à vous parler franchement, nous sommes las de vous. Vous dites que c'est la dernière fois que vous venez ici. C'est très-bien; maintenant que vous avez dévidé votre écheveau, allez-vous-en. C'est tout ce que nous demandons. Allez en paix et ne nous importunez plus. Messieurs, je fais la motion que le général Jas soit expulsé de ce club et prié de se retirer.

— J'appuie la motion, dit l'homme que Jasper avait jeté sur la table.

— Que ceux qui sont pour la résolution lèvent les mains!... Toutes les mains sont levées.... La résolution est votée à l'unanimité.... Le général Jas est expulsé.

— Et bien! expulsez-moi, » dit Jasper qui, par un mouvement rapide de son bras, avait dégagé le terrain autour de lui, et qui se tenait debout, les mains appuyées sur le dossier de sa chaise.

Le groupe s'ébranla et poussa sur Jasper les quatre ou cinq individus qui étaient le plus près de lui. Mais celui-ci leva sa chaise, et deux des assaillants tombèrent, comme tombe un bœuf atteint d'un coup d'assommoir. De la main gauche, Jasper arracha un couteau au troisième de ses ennemis, et, ainsi armé du fer et du bouclier, il s'élança sur la table de manière à dominer la salle. Devant lui était l'homme au revolver. Celui-là valait un peu mieux que les autres; c'était un convict libéré [1] qui avait été condamné à la transportation pour faux.

« Faut-il tirer sur lui? » dit-il à voix basse à Cutts.

Cutts abaissa le bras, hésitant.

Non. Le bruit nous trahirait! Les bâtons sont plus sûrs. »

Mais Cutts n'avait pas fini de parler que, semblable au faucon qui fond sur sa proie, Jasper s'élança sur le faussaire,

1. Ticket of leave.

s'empara du revolver, jeta la chaise dans le nez de ses adversaires qui cherchaient à monter sur la table, et, avec son pistolet à six coups, les tint tous en respect à droite et à gauche, par devant et par derrière. Aussitôt le silence se rétablit et l'attaque cessa. Chacun sentait que maintenant rien ne ferait trembler sa main, ni dévier sa balle. Partout où se trouvait Jasper, les ennemis reculaient. En voyant l'effroi des bandits, il redoubla d'audace et les accabla de ses sarcasmes.

« Mettez bas les armes, tous.... A bas ce couteau!... à bas ce bâton!... Bien!... Et vous aussi là-bas!... et vous!... et vous!... Est-ce tout? Maintenant, empilez tout cela sur la table, à mes pieds.... Que craignez-vous, chiens? La mort? Eh bien! le premier qui refusera de m'obéir, je le tue. »

Muets et tremblants, les bandits obéirent à Jasper, comme obéissait à César la légion à laquelle il venait d'adresser des reproches.

« Débarricadez cette porte, vous deux. Vous, monsieur l'orateur Cutts, marchez devant. Allumez une chandelle et ouvrez la porte de la rue.... Qui veut m'offrir le coup de l'étrier pour boire à vos santés? Merci, monsieur. Maintenant, écartez-vous, rangez-vous tous contre la muraille. Faites la haie sur mon passage. Ha! ha! Vous, m'intimider! vous, me faire du mal! vous! vous!... Attendez : j'ai une motion à proposer. Écoutez et applaudissez. La voici : « Ce meeting casse la résolution qu'il vient de prendre tout à l'heure concernant l'expulsion du général Jasper, et le prie humblement de rester, pour continuer à faire l'orgueil et l'ornement de ce club. » Que ceux qui sont pour cette résolution lèvent les mains!... Bien! Maintenant, que ceux qui sont contre lèvent les mains à leur tour! Adopté à l'unanimité! Messieurs, je vous remercie.... Ce jour est le plus beau de ma vie.... J'espère un jour vous voir tous pendus; en attendant que j'aie ce plaisir, je vous salue. »

Descendant alors de la table, Jasper traversa lentement la salle sans que peronne osât le frapper, ni même le menacer. Arrivé près de la porte, il fit d'un air moqueur un léger salut, et entra dans le passage qui conduisait à la porte de la rue. Là, voyant Cutts une lumière à la main, il désarma le pistolet, et, après avoir enlevé les capsules, il le donna à son ancien associé en lui disant :

« Rendez-le à son propriétaire, avec mes compliments.... Un mot encore. Parlez franchement et ne craignez rien. Est-ce vous qui avez envoyé au secours de Darrell?

— Non, je vous le jure.

— J'en suis fâché. J'aurais aimé à devoir cette faveur à un ami aussi fidèle. Retournez près de vos compagnons, et comprenez maintenant pourquoi je dédaigne de travailler avec des individus aussi pourris.

— Quel homme étonnant! murmura Cutts en regardant s'é-

loigner le bravo triomphant. Londres n'aurait qu'à se bien tenir, s'il avait la tête plus solide, et s'il ne se brûlait pas le corps avec du feu liquide. »

CHAPITRE VIII.

Jasper Losely passe la nuit sous le portique d'où la femme infidèle a été emportée par le corbillard. — Il oublie une promesse qu'il a faite, médite un nouveau projet, visite le bord d'une rivière; puis une porte se ferme sur l'homme fort et la femme au visage renfrogné.

Jasper avait satisfait les violents besoins de sa vanité blessée. Il avait reconquis ses titres à son ancienne réputation d'audace et d'adresse, titres qu'il croyait avoir perdus depuis son entrevue avec Darrell. Fier de lui-même, plein d'une satisfaction intérieure qui lui faisait oublier la faim, la fatigue, le remords, il se mit à marcher dans les rues, sans savoir où. Il ne voulut point retourner dans son ancien logement; ce logement était trop connu de gens dont il venait de se séparer avec la vague résolution de ne plus avoir désormais de complices et ne plus se fier qu'à lui-même.

Il était tard, les rues étaient désertes et le froid piquant. Jasper réfléchit un instant à sa situation. Que faire? Devait-il se remettre sous la dépendance abhorrée d'Arabelle Crane? Eh bien! il aima mieux prendre ce parti, quelque répugnance qu'il lui inspirât, que de s'humilier devant Darrell, après ce qui s'était passé. Sans doute, il avait été facile de comprendre aux paroles que Darrell lui avait adressées en le quittant qu'il ne résisterait pas aux prières aussi opiniâtrément qu'il l'avait fait aux menaces. Mais Jasper n'était pas d'humeur à prier personne. Machinalement, il continua à se diriger vers le quartier solitaire où habitait Arabelle; mais la nuit était tellement avancée, qu'il ne voulut pas troubler à cette heure le repos de la femme dont il craignait autant le regard sévère et la voix rude, que les misérables qu'il venait de quitter avaient redouté sa main terrible et son pistolet levé. Aussi, se trouvant dans un des larges squares de Bloomsbury, il se mit à l'abri sous le porche d'un hôtel spacieux, sans savoir que c'était la résidence même que Darrell avait occupée autrefois, et que c'était de ce portique que le funèbre corbillard avait emporté la mère de sa propre femme. Au bout de quelques minutes, il était profondément endormi, et son sommeil était si lourd, qu'un policeman qui, en faisant sa ronde, passa près de lui, essaya

inutilement à deux ou trois reprises de le réveiller, puis, saisi d'un sentiment de compassion, rare chez ces gardiens sévères de l'ordre public, laissa dormir le vagabond fatigué.

Lorsque Jasper se réveilla au point du jour, il sentit dans les membres un engourdissement étrange; ce fut même avec difficulté qu'il parvint à se soulever. Cette sensation diminua graduellement, mais elle fut suivie d'un fourmillement aigu qui lui courut par tous les bras jusqu'aux extrémités des doigts. Un bruit sourd tinta à ses oreilles comme un glas funèbre; le sol sembla se dérober sous lui. Sans s'inquiéter de ces symptômes qu'il attribua au froid et au manque de nourriture, agréablement surpris même de ne pas sentir ses douleurs habituelles, Jasper se dirigea vers Podden-Place. La maison était encore fermée, et ce ne fut qu'après qu'il eut frappé plusieurs fois que la porte s'ouvrit et laissa voir Brigitte Greggs.

« Quoi! c'est vous? monsieur Losely, dit-elle d'un air maussade, mais sans surprise apparente. Ma maîtresse a pensé que vous viendriez pendant son absence, et elle m'a dit de vous préparer, si vous le désiriez, la chambre à coucher que vous avez occupée, il y a six ans, au-dessus de celle du papetier. Vous prendrez vos repas ici et rien ne vous manquera. Tels sont les ordres que j'ai reçus.

— Ah! mistress Crane n'est pas en ville? dit Jasper, visiblement soulagé. Où est-elle?

— Je ne sais pas.

— Quand viendra-t-elle?

— Dans quelques jours, à ce qu'elle m'a dit. Voulez-vous entrer et déjeuner? Ma maîtresse m'a recommandé d'avoir toujours tout en abondance dans la maison, attendu que vous pouviez venir à tout moment.... Essuyez vos pieds, s'il vous plaît. »

Jasper monta péniblement dans le salon et attendit avec impatience les rafraîchissements dont il avait besoin, et que Brigitte ne tarda pas à lui apporter. Rien n'était changé dans la chambre, il semblait qu'il l'eût quittée la veille seulement. On y voyait encore les livres soigneusement rangés sur les rayons de la bibliothèque, la cage vide, le luth brisé, la bergère, le tabouret, le sofa qu'Arabelle avait ajouté au mobilier primitif pour rendre la chambre plus confortable au moment où elle avait adopté Jasper comme son fils; les pantoufles même dont il s'était servi à cette époque étaient encore sur la descente de lit, et, sur le dos d'une chaise, la robe de chambre dont il aimait à s'envelopper, alors qu'elle dessinait si bien l'élégance de sa taille.

Ce jour-là, Jasper se contenta du luxe négatif d'un repos complet, d'autant plus que, chaque fois qu'il essayait de se remuer, il éprouvait dans les membres le même engourdisse-

ment que lorsqu'il s'était éveillé le matin; cet engourdissement était même accompagné d'une pesanteur douloureuse derrière la tête, à l'endroit où le siége de l'intelligence se joint dans l'épine dorsale au grand ressort de la force; de plus, il avait de la répugnance à se remuer et une tendance au sommeil qui ne lui était pas habituelle. Mais le lendemain, bien que ces sensations désagréables continuassent, l'impatience de son esprit et l'horreur que lui inspirait la solitude lui firent désirer de sortir et de chercher au dehors quelque distraction. Il ne lui restait d'autre distraction que le jeu, d'autres compagnons que les malheureux qu'entraîne comme lui ce fatal tourbillon. Justement il connaissait un tripot de bas étage, qui était ouvert jour et nuit. Voulant ajouter quelque chose au peu qui lui restait de la livre sterling qu'il avait empruntée sur son cheval et qui composait tout son capital, il demanda d'un air indifférent à Brigitte de lui prêter deux ou trois souverains; si elle ne les avait pas, elle n'avait qu'à les emprunter dans le voisinage jusqu'au retour de sa maîtresse. Brigitte répondit, avec une joie mal dissimulée, que sa maîtresse lui avait commandé de la manière la plus positive de donner à M. Losely tout ce qu'il demanderait, tout, excepté de l'argent. Jasper devint rouge de colère et de honte, mais il n'ajouta plus un mot, se mit à siffler, prit son chapeau, sortit, se rendit dans la maison de jeu, perdit ses derniers shillings, et en maugréant retourna dîner à Podden-Place. L'aspect sévère de la chambre et la solitude dans laquelle il passa la soirée lui inspirèrent alors un dégoût profond qui ne fit qu'augmenter sa vieille rancune pour Arabelle. L'affront que celle-ci lui avait fait, en donnant à Brigitte les ordres que la fidèle servante avait si bien exécutés, lui rendit plus odieuse encore la cruelle nécessité où il se trouvait de retomber sous le despotisme de fer de sa protectrice! Il lui semblait que c'était comme s'il retournait à l'école, et comme si, pour le punir, le maître le privait de son argent de poche, ou le mettait en pénitence dans un coin. Mais quelle autre ressource lui restait-il? Aucune, si ce n'est de faire appel de nouveau à Darrell, humiliation plus intolérable encore! excepté.... Il s'arrêta dans sa méditation, secoua la tête et murmura : « Non, non, » mais cet « excepté » revenait incessamment à sa pensée : excepté d'oublier la prière de son père et la promesse qu'il lui avait faite, excepté de se remettre à la poursuite de Sophie, et d'arracher à la générosité, à la compassion ou à la frayeur de la protectrice de la jeune fille, les conditions qu'il avait voulu imposer à Darrell. Jasper ne doutait pas maintenant que Sophie ne fût avec lady Montfort, et il se croyait certain, si celle-ci aimait réellement la jeune fille, et qu'elle l'eût recueillie en souvenir de son ancienne amitié pour Mathilde ou pour Darrell, d'obtenir davantage de la faiblesse d'une femme, qui voudrait éviter tout

bruit et tout scandale, que de l'orgueil obstiné de son beau-père. C'était peut-être dans l'intérêt de Sophie, pour plaider sa cause, que lady Montfort était allée à Fawley : le chagrin qu'il avait remarqué sur la physionomie de la marquise, qu'il n'avait pu qu'entrevoir lorsqu'elle avait passé si rapidement devant lui, était peut-être occasionné par l'insuccès de sa mission. Dans ce cas, il devait y avoir eu entre elle et Darrell une rupture ou une querelle qui rendrait la marquise plus accessible encore à ses demandes. Quant à son père, si Jasper jouait son jeu avec habileté et bonheur, William Losely ne saurait jamais qu'il lui avait désobéi; en la flattant ou en lui faisant peur, il serait facile de forcer lady Montfort à garder le secret. Jasper n'aurait même pas besoin de voir Sophie; si celle-ci l'apercevait, il était si changé qu'elle ne le reconnaîtrait certainement pas plus que ne l'avait reconnu l'ex-directeur Rugge. Toute la soirée, ces pensées roulèrent dans son esprit et s'y affermirent.... le lendemain matin, sa résolution était prise. Il sortit après le déjeuner; il ressentait toujours le même engourdissement, mais la marche le dissipa. Il n'eut pas de peine à découvrir l'adresse de la marquise de Montfort; il alla hardiment la demander au concierge de l'hôtel qu'habitait le lord actuel, et, lorsqu'on la lui eut donnée, il se rendit droit à Richmond, à pied, et de là au petit hameau contigu à la villa de lady Montfort. Il y trouva deux ou trois bateliers qui, n'ayant rien à faire, flânaient près de la Tamise, et, entrant en conversation avec eux au sujet de leur métier qui lui était assez familier, car dans sa jeunesse il excellait à manier la rame, il leur adressa une série de questions auxquelles ils répondirent avec empressement et sans défiance.... Oui, il y avait une jeune fille avec lady Montfort, mais ils ne connaissaient pas son nom. Ils l'avaient vue souvent dans le parc et à l'église. Elle était fort jolie.... elle avait des yeux bleus et de beaux cheveux.... Jasper les interrogea ensuite au sujet de son père, et voici ce qu'il apprit d'eux. Ils avaient vu un vieux gentleman, tel que celui dont il venait de leur faire le portrait; il était estropié et n'avait qu'un œil; il avait habité quelques mois dans un cottage situé dans le parc de lady Montfort, mais ils avaient entendu dire qu'il avait quitté le pays. Il fabriquait des paniers; ils ne savaient pas si c'était pour les vendre; et, dans ce cas, c'était peut-être pour faire des charités. Ils supposaient que c'était un gentleman, car ils avaient entendu dire qu'il était parent de la jeune personne. Mais le premier cocher de lady Montfort demeurait dans le village, et pourrait sans doute lui donner tous les renseignements dont il avait besoin.... Jasper était trop prudent pour chercher à voir le cocher; il en savait assez pour le moment. S'il avait poussé ses recherches plus loin, il se serait exposé à être questionné lui-même, il aurait couru le risque que ses ques-

tions fussent répétées à lady Montfort par l'un de ses domestiques, et il l'aurait mise ainsi sur ses gardes, car il ne doutait pas que son père n'eût dit à la marquise de se défier de lui. Il ne lui vint pas un seul instant à l'esprit que le pauvre homme pût déjà être de retour, et les bateliers auxquels il borna son interrogatoire ignoraient complétement le fait. Jasper n'avait pas l'inteution de se présenter ce jour-là chez lady Montfort. Il répugnait à son amour-propre de paraître dans un accoutrement qui trahissait une chute aussi profonde, devant une femme d'un rang si élevé, et qu'il avait fréquentée autrefois sur un pied d'égalité, alors qu'il était le mari de son amie et le confident de sa mère. Mieux valait, sous tous les rapports, se montrer sous l'apparence d'un gentleman ; de cette façon, on aurait plus de compassion de ses souffrances, et moins de prétextes pour repousser ses demandes et le mettre à la porte. Avec cette sale vareuse et le reste à l'avenant, quel domestique oserait l'introduire? Quel moyen de pénétrer jusqu'à lady Montfort? Jasper préférait s'en retourner et attendre le retour de mistress Crane. Nul doute qu'elle n'accédât avec empressement à son désir de rejeter loin de lui ces signes extérieurs de sa dégradation passée et présente, car ce désir serait déjà un commencement de réforme.

En conséquence, il reprit le chemin de Londres dans de meilleures dispositions, et tellement absorbé par ses espérances, qu'arrivé à Podden-Place, il ne s'aperçut pas que, soit inadvertance, soit faute de distinguer nettement l'objet, il manqua deux fois le marteau ; sa main se porta d'abord trop au-dessus, puis trop au-dessous, et lorsqu'enfin il le saisit, il ne sentit pas le contact du fer; le sens du toucher semblait suspendu en lui. Brigitte apparut :

« Ma maîtresse est de retour, lui dit-elle, et veut vous voir. »

Jasper ne parut pas enchanté de cette nouvelle; il fit une grimace ; mais, reprenant courage, il monta les escaliers lentement, d'un pas pesant. Il vit avec effroi se fixer sur lui, du haut du palier où se tenait Arabelle, ces yeux noirs et perçants qui, près de six ans auparavant, avaient presque abattu son audace, et il entendit la même voix lui dire comme alors, avec un accent de triomphe, mais avec moins de rudesse, presque les mêmes paroles :

« Enfin, vous venez à moi, Jasper Losely ; vous voilà ! »

D'un pas léger et rapide, mais sans faire plus de bruit qu'une ombre, Arabelle Crane descendit l'escalier ; mais cette fois elle ne fit pas comme le jour où Jasper était venu pour la première fois chercher un asile dans cette maison, elle ne pressa pas sa main et ne regarda pas son visage. Au contraire, elle évita de le toucher, et ce fut avec une espèce de frissonnement qu'elle passa devant lui pour entrer dans le sa

lon, en lui faisant signe de la suivre. Jasper s'arrêta un instant ; il fut tenté de se retirer, de fuir cette maison ; la terreur superstitieuse que lui inspirait sa bienfaitrice revint l'assiéger avec plus de force que jamais. Mais, en ce moment, il avait besoin d'elle, afin précisément de pouvoir se passer à l'avenir de ses bienfaits, et, bien que dominé par le vague pressentiment d'un malheur qui allait lui arriver, mais dont il ne devinait pas la nature, il entra dans la chambre ; puis la porte se ferma sur eux.



LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

« Le véritable amour, comme dit le poëte, ne marche jamais d'un pas uniforme et tranquille. » N'est-ce pas parce que là où il n'y a pas d'obstacles, on ne peut mettre à l'épreuve la sincérité de l'amour? Voyez le fleuve dont les eaux sont calmes; il est couvert de canots qui s'y promènent; mais ceux-ci rentrent au port dès que la vague se gonfle, que le ciel s'obscurcit et qu'il y a à craindre d'être jeté sur les écueils. Les navires capables d'affronter les gros temps sont ceux qui sont construits et approvisionnés pour les longs voyages.

Waife et Sophie sont réunis de nouveau ; je ne décrirai pas leur joie. Je ne parlerai pas non plus du récit que Georges a fait à sa belle cousine de la scène dont il a été témoin avec M. Hartopp, et dans laquelle s'est manifestée l'innocence de Waife. Les premiers jours qui ont suivi le retour de ce dernier ont été des jours d'agitation, mais les voici passés : Waife est réinstallé dans le cottage qu'il avait abandonné; comme avant sa fuite, il refuse d'habiter dans la maison de lady Montfort. Mais Sophie ne le quitte presque pas, et lady Montfort reste chaque jour avec lui pendant de longues heures, tantôt dans son salon rustique, tantôt dans le petit parterre qui entoure son cottage, et où il borne ses promenades. Georges est retourné à Humberston remplir les devoirs de son saint ministère, en promettant de revenir bientôt voir son vieil ami et discuter des plans d'avenir. Le clergyman, tout en accordant à Waife qu'il fallait renoncer à l'idée de le réhabiliter publiquement, de peur de rendre inutile son noble sacrifice, ne voulut pas cependant s'engager à garder un silence absolu. Il comprenait qu'il y avait d'autres personnes qu'il était d'une nécessité impérieuse de convaincre de l'innocence de Waife.

Il est midi.... Le soleil brille dans un ciel d'un bleu pâle: l'air est d'une douceur inaccoutumée pour l'hiver. Waife est assis près de sa fenêtre ouverte. Sa Bible est posée sur la table, à côté de lui; il vient de mettre le signet à la page et de fermer respectueusement le livre. Il est seul. Lady Montfort, qui,

depuis son retour de Fawley, souffrait d'une espèce de fièvre étique accompagnée d'une langueur qui lui faisait une fatigue même d'une promenade au cottage de Waife (mais souvent l'aimable femme surmontait cette fatigue et ne voulait pas se l'avouer), lady Montfort, dis-je, s'était trouvée si souffrante ce matin-là, qu'elle n'avait pu quitter sa chambre. Sophie est allée la voir. Waife est donc appuyé le front dans ses mains, et sur ses traits on lit plus de tristesse et d'inquiétude que nous ne lui en avons jamais vu peut-être dans le cours de sa vie errante. Sa chère Sophie est évidemment malheureuse. Les deux ou trois premiers jours qui suivirent son retour, le chagrin de la jeune fille n'avait pas été visible ; la joie qu'elle éprouvait de revoir son grand-père, le plaisir de le questionner, de lui adresser de tendres reproches l'avait dissipé. Comment, d'ailleurs, en aurait-il soupçonné l'existence, en voyant ses yeux mouillés de larmes de bonheur, en entendant son rire argentin répondre à l'émotion qu'il ressentait lui-même à se retrouver auprès d'elle, à la contempler suspendue, comme autrefois, à son bras, ou bien assise sur un tabouret à ses pieds, et les yeux attachés avec amour sur les siens? Et cependant, au premier coup d'œil, il avait trouvé Sophie changée ; les joues de la jeune fille avaient maigri et son teint avait pâli. Il pensa d'abord que c'était l'effet du tourment que son absence lui avait causé, et qu'elle redeviendrait elle-même, maintenant qu'elle était délivrée de son anxiété. Mais son espoir ne se réalisa point. La maligne et folâtre Sophie qu'il avait laissée avait disparu comme pour ne plus revenir. Il remarqua que sa démarche, autrefois si vive et si légère, était devenue lente et pénible. Souvent, lorsqu'elle était assise près de lui, et qu'elle paraissait lire ou travailler, il observait que ses yeux n'étaient point sur la page, et que le volume se fermait brusquement dans ses mains distraites; puis il l'entendait soupirer, et ce soupir profond, mais court, accusait une vive impatience intérieure. Pour ceux qui ont étudié la douleur de l'âme humaine, il n'y a pas à se tromper sur la signification de ce soupir. Chez la femme ou chez l'homme, chez les jeunes gens ou chez les vieillards, chez la douce Sophie, qui avait encore si peu d'expérience de la vie, ou chez l'orgueilleux Darrell qui était las du monde et qui le fuyait, ce soupir avait le même caractère ; c'était le même symptôme d'une maladie commune, c'était le même effort pour soulager le cœur d'un poids qui l'oppressait, c'était le même indice d'un souvenir cuisant, d'une peine qui vient sans cause apparente, et dont on cherche à se délivrer, sans avoir conscience de l'effort que l'on fait pour la dissiper.

Le pauvre Waife craignit d'abord que, par un moyen ou par un autre, pendant son absence, Sophie n'eût appris la flétris-

sure imprimée à son nom, le verdict qui avait terni sa réputation, la sentence qui l'avait précipité de sa sphère naturelle, ou bien que la jeune fille, dont la raison s'était insensiblement développée, réfléchissant d'elle-même à tout le mystère qui entourait sa vie, aux déguisements auxquels il avait si souvent recours, au soin qu'il prenait de se cacher, au contraste qu'il y avait entre sa position sociale et son éducation, à ses aveux répétés qu'il existait contre lui des charges qui le forçaient à se dérober aux regards du monde, et dont il ne pouvait se justifier ici-bas, il craignait, dis-je, que la jeune fille, réfléchissant à toutes ces circonstances défavorables, ne se fût formé, dans le secret de son cœur, la conviction qu'il était coupable, ou qu'acquérant un sentiment plus vif de l'honneur, à mesure qu'elle devenait femme, elle ne crût que la honte de son grand-père rejaillissait sur sa propre tête. Si ce n'était pas là la cause de sa tristesse, est-ce donc qu'elle avait eu de nouveaux détails sur la conduite criminelle de son père ? Un émissaire de Jasper était-il venu exploiter sa sensibilité ou ses craintes? Non, cela ne pouvait pas être, puisque, tout en conjecturant que Sophie était avec lady Montfort, Jasper lui-même avait douté de l'exactitude de ses conjectures; autrement, pourquoi aurait-il questionné si sérieusement Waife? Sophie avait-elle appris qu'elle était la petite-fille et l'héritière d'un homme riche et célèbre, d'un des premiers personnages de l'Angleterre, qui la repoussait avec dédain? Soupirait-elle après sa vraie position? ou bien souffrait-elle du mépris d'un parent dont le rang contrastait si fort avec la vie vagabonde du grand-père qui seul la reconnaissait pour sa fille?

Ces doutes qui le tourmentaient, Waife ne pouvait les dissiper par les questions réservées et délicates qu'il adressait à Sophie elle-même, car lorsqu'il lui demandait en tremblant ce qui la faisait souffrir, elle se levait, prenait pour le moment un air gai et répondait :

« Je n'ai plus rien maintenant que vous voilà revenu. »

Puis elle lui baisait le front, jouait avec Sir-Isaac, et s'arrangeait de manière à s'esquiver furtivement.

Mais la veille du jour où nous voyons Waife seul dans sa chambre, il lui avait demandé brusquement « si pendant son absence, quelque autre personne que Georges Morley avait fait visite à lady Montfort..., quelque autre personne qu'elle eût déjà vue?

A cette question, les joues de Sophie s'étaient couvertes d'une vive rougeur, puis d'une pâleur mortelle. D'abord elle répondit « non, » puis elle dit « oui. » Après une pause, elle ajouta en détournant les yeux :

« Ce jeune gentleman qui..., qui nous a aidés à acheter Sir-Isaac.... Il est venu voir lady Montfort.... Il est parent d'un de ses amis.

— Qui? le peintre?

— Non, l'autre, celui qui a des yeux noirs.

— Haughton! s'écria Waife, avec une expression de vive contrariété sur la figure.

— Oui, M. Haughton.... Mais il n'est pas resté longtemps ici. Il ne reviendra pas, je crois. »

En prononçant ces derniers mots, sa voix trembla malgré elle, et elle se mit à tourner dans la chambre. Elle bourra la pipe de son grand-père et la lui mit dans les mains, avec un rire dont la gaieté forcée alla au cœur de Waife, puis elle descendit dans le petit jardin par la fenêtre qui était ouverte, et se mit à chanter une de ses vieilles et simples chansons favorites du *Border;* mais, avant d'avoir achevé le premier vers, elle cessa et disparut comme un ramier qui lance précipitamment sa note et s'enfuit sous l'ombre des bois.

Waife en avait entendu assez pour justifier ses profondes alarmes au sujet de la tranquillité d'esprit de Sophie, et pour réveiller dans son propre cœur quelques-uns de ses plus pénibles souvenirs. Le lecteur, qui connaît le préjudice qu'avait causé à William Losely le père de Lionel Haughton, préjudice qui avait entraîné tous les malheurs subséquents du pauvre Willy, concevra sans peine que le nom seul d'Haughton blessât ses oreilles, et lorsque, dans sa courte et amère entrevue avec Darrell, ce dernier avait déclaré que Lionel Haughton, bien que d'une parenté éloignée, lui sourirait bien plus, comme héritier, que la petite-fille d'un convict, si la douce nature de Willy eût été capable d'une haine momentanée, c'eût été pour le fils de l'homme qui l'avait dépouillé de ses modestes économies, alors que ces économies eussent empêché peut-être son propre fils de commettre un vol, et l'eussent préservé lui-même d'une condamnation infamante. Et maintenant le lecteur comprendra aussi pourquoi, lorsque Waife, il y a bien longtemps, rencontra Sophie sur le bord de la rivière, et apprit d'elle, à l'auberge, que le nom de son jeune compagnon était Lionel Haughton, pourquoi, dis-je, il s'était séparé du jeune homme d'un air si morose, et avait si impérieusement ordonné à Sophie de bannir toute pensée de donner au jeune et charmant gentleman un autre rendez-vous.

Et maintenant, c'est ce même Lionel Haughton qui s'est glissé dans la retraite où le pauvre Waife croyait avoir laissé son cher trésor en sûreté! Était-ce pour lui en rendre les accès plus faciles qu'il avait fui loin de Sophie? Revenait-il pour voir le fils de Charles Haughton corrompre l'innocence et lui enlever l'affection de la jeune fille? Le père avait ravi au pauvre Waife dans son âge mûr son indépendance! Le fils allait-il priver sa vieillesse de son unique consolation? En supposant même que Lionel fût digne de Sophie, et qu'il eût conçu pour elle une affection loyale, cet attachement ne devait-il pas être

inutile, fatal même? Enfin, si Lionel était réellement adopté par Darrell, Waife connaissait trop bien la nature humaine pour croire que Darrell consentît à accorder pour femme à Lionel une fille dont il contestait la naissance avec tant d'obstination et de dureté.

Waife était plongé dans ces réflexions qui le torturaient, lorsque lady Montfort (quelques minutes après que Sophie eût cessé de chanter et eût disparu) était venue pour lui rendre visite, et, dans son impatience, il l'avait abordée avec ces questions : Quand M. Haughton s'était-il présenté pour la première fois? Avait-il vu Sophie souvent? Que s'était-il passé entre eux? Lady Montfort ne voyait-elle pas que sa chère Sophie souffrait? Mais il s'était arrêté subitement, en voyant sur le visage de lady Montfort qu'elle souffrait plus elle-même que Sophie n'avait encore souffert, malgré sa pâleur et ses soupirs. Un immense changement s'était opéré dans la physionomie de la pauvre femme; mais Waife, absorbé dans ses préoccupations sur le compte de Sophie, l'avait à peine remarqué jusqu'à ce moment, où il cherchait à lire sur la figure de lady Montfort les secrets qui concernaient le bonheur de sa fille chérie. Le chagrin n'avait en rien altéré la suave beauté de Caroline; mais le chagrin avait donné à sa beauté une expression toute particulière. A la voir, on eût dit que toute espérance ici-bas était à jamais perdue pour elle. Aussi Waife ne poussa pas plus loin des questions qui prenaient le ton des reproches, et il murmura involontairement le mot de « pardon. »

Alors Caroline Montfort lui confia tous les projets que, dans sa tendresse, elle avait conçus pour le bonheur de sa petite-fille. Trouvant Lionel si désintéressé et si noble, elle avait cru voir en lui l'agent providentiel destiné à élever Sophie à la position que Waife avait souhaitée pour elle. Lionel partagerait avec Sophie l'héritage dont autrement il pouvait la dépouiller, et leur union comblerait de joie et d'orgueil le solitaire qui, maintenant, favorisait l'un pour exclure l'autre. Dans ses plans, lady Montfort n'avait pas oublié le pauvre absent. Non, car une fois que Darrell aurait consenti à reconnaître les vertus et à ne plus contester la naissance de Sophie, il comprendrait, lui qui, s'il ne pardonnait jamais la trahison, se montrait toujours reconnaissant du plus humble service, il comprendrait l'immense obligation qu'il avait contractée envers l'homme qui avait entouré de ses soins cette jeune fille, qui l'avait fait épanouir à son foyer, et si cet homme pouvait établir son innocence, cette innocence à laquelle Georges Morley avait toujours cru, et non sans raison, ainsi que l'événement l'avait prouvé, Guy Darrell laverait la tache imprimée à l'honneur de William Losely, et William Losely pourrait accepter de lui une amitié et des bienfaits auxquels il avait un droit incontestable. Tel était le riant tableau que Caroline

Montfort avait composé dans son imagination. Mais, hélas! ses généreuses espérances ne s'étaient pas réalisées; les beaux châteaux que sa fantaisie avait élevés s'étaient écroulés les uns après les autres. Elle seule était coupable. Au lieu d'assurer l'avenir de Sophie, elle avait compromis son bonheur; ces jeunes gens qu'elle avait voulu unir étaient irrévocablement séparés. Lady Montfort s'accusait amèrement elle-même. Elle déplorait l'erreur qui l'avait portée à mettre une telle confiance dans l'influence de Lionel sur Darrell, à tant compter sur la bonté et sur les vives sympathies pour la jeunesse qu'elle avait toujours connues à Darrell, à laisser s'établir entre Lionel et Sophie une telle familiarité, et se développer un attachement si fort. Elle parla aussi, mais très-brièvement, de sa visite à Darrell et du peu de succès de cette visite; des lettres qui s'étaient échangées depuis lors entre elle et Lionel, et dans lesquelles il avait été convenu qu'il ne chercherait pas à revoir Sophie pour lui dire adieu. Il n'avait point fait à la jeune fille de déclaration en règle: ils ne s'étaient point fait de serments d'amour; ce serait donc de sa part une cruauté sans excuse de venir lui dire: « Je vous aime, mais il faut nous séparer pour toujours. » Et comment lui avouer sans l'humilier la vraie raison de cette séparation? On défendait à Lionel d'épouser celle que Jasper Losely appelait sa fille, et que l'homme pour lequel elle avait une telle vénération croyait sa petite-fille. Une seule chose consolait un peu lady Montfort, c'est que Sophie était jeune, et qu'elle triompherait de ce qui n'était peut-être chez elle qu'un sentiment romanesque de jeune fille, ou si cet attachement était plus sérieux, comme il n'avait été cimenté par aucune promesse de part et d'autre, elle pensait que Sophie l'oublierait, ne devant pas revoir de longtemps peut-être celui qui le lui avait inspiré, car Lionel négociait en ce moment pour changer de régiment et entrer dans le service actif.

« Quant à moi, ajouta lady Montfort, je ne me remarierai jamais. Je ferai savoir que je regarde votre Sophie comme mon enfant adoptif. Si je ne vis pas assez pour lui économiser de quoi suffire largement à ses besoins, sur mon revenu qui est trois fois plus grand qu'il ne faut, j'ai donné ordre à mon homme d'affaires de prendre une assurance sur ma vie en faveur de Sophie, et le produit de cette assurance sera considérable. Plus d'un prétendant, aussi séduisant que Lionel et plus libre que lui des scrupules qui enchaînent son choix, sera fier de tomber aux genoux d'une personne aussi charmante. Le rang que j'occupe ne m'a jamais jusqu'à présent procuré une seule joie; mais il me devient précieux maintenant, puisqu'il relèvera dans le monde l'enfant de Mathilde et.... et.... »

Lady Montfort soupira.

Waife écouta dans un silence respectueux, et, pour le mo-

ment, il fut soulagé d'un grand poids. Au fond du cœur, il était heureux de voir Lionel Haughton séparé d'une manière permanente de Sophie. Il n'y avait pas sur terre un homme dans une position sociale convenable et jouissant de l'estime du monde, auquel il eût accordé la main de Sophie avec autant de douleur qu'à ce fils de Charles Haughton.

Pauvres jeunes amants! Tout semblait conspirer contre eux! N'était-ce pas assez que Guy Darrell se montrât si obstiné? Fallait-il encore que le doux William Losely entravât leur union?

Mais, lorsque ce même soir le pauvre homme observa plus attentivement que jamais sa petite-fille, sa sécurité disparut, de cruels pressentiments l'assiégèrent, il comprit que le trait fatal était resté dans la blessure et que le cœur saignait intérieurement.

Hélas! Arabelle Crane avait eu, ce semble, le don de prophétie lorsque, voyant dans les coulisses de M. Rugge cette enfant languissante, mais calme et résolue, elle lui avait dit : « Comme vous aimerez un jour! » Et, toute la nuit, Waife resta éveillé, repassant dans son esprit toutes ces circonstances, méditant sur ce qu'il devait faire, et épuisant cette merveilleuse fertilité de ressources qui caractérisait son esprit inventif.

Et maintenant (c'est le lendemain du jour où il a eu la conversation que nous venons de rapporter avec lady Montfort, dont la maladie l'afflige, mais ne le surprend pas), maintenant il est assis près de sa table, la tête dans sa main, et il réfléchit tout en regardant d'un œil distrait ce pâle ciel d'hiver. Il songe au moyen d'habituer un cœur qui aime à la perte de cette affection qui, bien souvent, n'est qu'un mensonge, mais qui, lorsqu'elle est vraie, sincère, entière, ne s'oublie et ne se remplace jamais.

CHAPITRE II.

Une offrande aux mânes.

Trois côtés du cottage de Waife donnaient dans l'intérieur du parc de lady Montfort; le quatrième, par où l'on entrait du dehors, bordait le chemin. Au moment où Waife était assis dans sa chambre, il tresaillit en entendant à la porte qui ouvrait sur le chemin un petit coup de sonnette timide. Qui était-ce? Jasper, peut-être! Waife commença à trembler. On sonna une

seconde fois; une servante composait tout le personnel de la maison : Waife l'entendit ouvrir la porte; il entendit parler tout bas; la voix semblait jeune, douce et fraîche. La porte de la chambre s'ouvrit, et la servante qui, naturellement, connaissait de nom et de vue le visiteur qu'elle avait aperçu plus d'une fois dans le parc avec lady Montfort et Sophie, dit, d'un ton joyeux, comme si elle apportait une bonne nouvelle :

« Monsieur Lionel Haughton ! »

La porte était à peine fermée que Lionel s'élançait vers Waife, prenait ses mains qu'il cherchait à dérober et les pressait vivement dans les siennes; puis, des larmes dans les yeux et la voix entrecoupée, il s'exprimait par phrases décousues, presque incohérentes. Tantôt il éclatait en félicitations sur son retour, tantôt il murmurait un mot de condoléance, tantôt il semblait implorer son pardon pour une faute qu'il avait commise personnellement, passant ainsi presque sans transition de l'enthousiasme à la pitié, de la joie à la douleur, avec toute la fougue d'un jeune cœur.

Ainsi pris à l'improviste, Waife essaya vainement de paraître froid et reservé. Il ne comprenait que très-vaguement les phrases confuses de ce visiteur importun; enfin il trouva des paroles pour interrompre les effusions impétueuses de Lionel, et il lui dit du ton le plus sec qu'il put trouver :

« Vous paraissez m'adresser des félicitations et vous adresser à vous-même des reproches. Je ne m'explique pas plus les unes que les autres, monsieur.... monsieur Haught.... »

Et ses lèvres ne purent achever ce nom odieux.

« Mon nom vous est pénible; je ne m'en étonne pas, répondit Lionel, profondément humilié et baissant la tête, en même temps qu'il laissait tombait doucement la main du vieillard. Oui, ce sont des reproches que je m'adresse à moi-même. Ah ! monsieur, celui que vous voyez devant vous est le fils de Charles Haughton !

— Quoi ! s'écria Waife, vous savez ?... Comment avez-vous pu savoir que Charles Haughton....

Lionel, *l'interrompant.* Je sais tout ! Il a fait lui-même l'aveu de ses torts envers vous.

Waife. A qui a-t-il fait cet aveu?

Lionel. A Alban Morley. Croyez-moi, les remords de mon père ont été bien amers, mais il ne les a pas emportés dans la tombe; ils revivent dans mon cœur. Il y a bien longtemps que je désirais me rencontrer avec William Losely ! »

Waife s'assit en silence; il se couvrit la figure d'une main, tandis que de l'autre il fit un geste comme pour prier son interlocuteur de cesser ses allusions à un fait si éloigné. Mais Lionel continua en mettant alors un peu plus de suite dans ses paroles.

« J'arrive, lui dit-il, de chez M. Darrell où le colonel Morley

et moi avons passé quelques jours. Avant-hier, je reçus de Georges Morley cette lettre que l'on m'envoyait de Londres. Voici ce qu'elle dit; permettez-moi de vous la lire : « Vous ap-« prendrez avec plaisir que notre cher Waife, » pardonnez-moi ce nom. « Je n'en ai pas d'autres. poursuivez. « .... Est « de nouveau avec sa petite-fille. (Ici, Lionel poussa un pro-» fond soupir comme celui de Sophie.) Vous apprendrez avec « plus de plaisir encore qu'il a plu au ciel de me permettre, « ainsi qu'à un autre témoin qui, il y a quelques années, avait « été induit par erreur à condamner Waife, d'acquérir la preuve « irrécusable de la complète innocence de cet ami si cher. Bien « plus, j'affirme de la manière la plus solennelle que, dans « tout ce qui a paru établir sa culpabilité, il y a eu une vertu « qui forcerait M. Darrell, s'il la connaissait, à s'incliner avec « respect devant ce vieillard. Dites cela à M. Darrell de ma « part, et ajoutez qu'en parlant ainsi j'exprime ma conviction « qu'il sait admirer et honorer de sa sympathie tout ce qui est « noble et héroïque. »

— Ceci est de trop, ceci est de trop, balbutia Waife tout agité et en se détournant.... Mais.... mais vous pliez la lettre. Est-ce là tout? il ne dit rien de plus? Il ne parle pas d'une autre personne? hein?...

— Non, monsieur, c'est tout.

— Dieu soit loué! c'est un honnête homme!... Et cependant il en a dit plus qu'il n'aurait dû, plus qu'il ne peut prouver et que je ne peux prouver moi-même. »

Il s'interrompit et demanda brusquement :

« Comment M. Darrell a-t-il pris ces assertions? En riant d'un air incrédule, n'est-ce pas? « Mais quoi? a-t-il dit sans « doute, le vieux coquin s'est reconnu coupable? »

— Monsieur, Alban Morley était là pour parler du William Losely qu'il avait connu; pour expliquer, d'après certains faits qu'il avait recueillis dans le temps, de quelle nature étaient les preuves qui n'avaient pas été produites. J'avais deviné depuis longtemps le motif qui vous avait porté à vous déclarer coupable; en un instant, ce motif jaillit à la pensée de Guy Darrell, et pour lui ce ne fut pas un simple soupçon. Vous me demandez ce qu'il dit, le voici : « C'est « une grande nature! Georges a raison, et je m'incline avec « respect. »

— Il a dit cela? lui, Guy Darrell? Sur votre honneur, il a dit cela?

— Pouvez-vous en douter? N'est-ce pas un gentleman? »

Waife était dominé par l'émotion.

« Mais, monsieur, reprit Lionel, je ne dois pas vous cacher que bien que la lettre de Georges et les communications d'Alban Morley eussent suffi par satisfaire Darrell, votre vieil ami, par un désir bien naturel, voulut connaître les choses plus en

détail, dans l'espoir d'établir légalement votre innocence. Il expédia donc à son neveu une dépêche télégraphique pour le prier de venir immédiatement à Fawley. Georges y arriva hier. Ne le blâmez pas, monsieur, s'il nous a fait part de son secret.

— Il vous a tout dit! grand Dieu! Et ce légiste sera assez barbare pour.... Mais non ; il a intérêt à ne pas accuser d'un vol le mari de sa fille. Le secret de Jasper ne court point de danger avec lui. Quant au colonel Morley, sûrement son cruel neveu ne souffrira pas qu'il m'oblige, moi qui ai déjà un pied dans la tombe, à déposer contre le fils de ma Lizzy.

— Le colonel Morley, à la suggestion de Darrell, est venu avec moi à Londres, et, s'il ne m'a pas accompagné ici, c'est parce qu'il est occupé en ce moment à chercher votre fils, non pour empêcher mais pour favoriser l'accomplissement des intentions qui vous ont dicté votre généreux sacrifice. « Toute « autre considération, a dit Guy Darrell, doit céder devant « celle-ci, que le martyre d'un tel père ne doit pas avoir été « un martyre inutile. » Le colonel Morley a plein pouvoir pour traiter avec votre fils à n'importe quelles conditions, sous cette réserve toutefois qu'il ne vous causera plus de nouveaux chagrins ni de nouvelles inquiétudes. Voilà le seul usage que, sans votre consentement, nous avons pris la liberté de faire du secret qui nous a été confié. Pardonnez-vous à Georges, maintenant? »

Waife murmura quelques mots inintelligibles; mais sa figure s'éclaircit soudainement, et Lionel entendit sortir de sa bouche un nom. Ce n'était pas celui de Jasper, mais celui de Lizzy.

« Ah! reprit Lionel avec tristesse et après une légère pause, pourquoi ne m'a-t-il pas été permis d'être le seul à attester votre innocence, à justifier votre nom? moi qui avais vis-à-vis de vous une si forte dette héréditaire! Et maintenant, cher monsieur Losely....

— Waife! Appelez-moi Waife encore, toujours....

— Très-volontiers! car c'est le nom par lequel je me suis accoutumé à vous aimer. Maintenant, écoutez-moi. Je suis déshonoré tant que je n'aurai pas acquitté au moins la dette pécuniaire contractée envers vous par mon père. Laissez-moi parler. C'est l'avis d'Alban Morley. C'est aussi celui de Darrell. Darrell dit qu'il ne pourra plus me reconnaître pour son cousin tant que cette dette ne sera pas éteinte. Et c'est lui qui m'a fourni le moyen de l'éteindre. Avant de me hasarder à venir ici, j'ai payé la somme que vous devait mon père. Hier, dans la soirée, je me rendis à Londres en toute hâte, et je vis l'homme d'affaires de M. Darrell. J'ai pris une grande liberté; j'ai déjà consacré cette somme à acheter pour vous une rente annuelle. L'homme d'affaires de M. Darrell avait un client qui

avait immédiatement besoin de la somme qui vous était due. Mais ne voulant pas grever d'une manière permanente sa propriété par une hypothèque, il offrait de donner, au moyen d'une rente annuelle, un plus gros intérêt que les banques publiques, c'était une excellente garantie en bien-fonds. L'homme d'affaires me dit que ce serait un malheur de laisser échapper une si belle occasion, et cela me décida à agir pour vous. Tout fut conclu ce matin; vous verrez les détails de cette affaire dans ce papier que voici. Naturellement, la somme qui vous était due n'est pas exactement la même que celle que mon père vous emprunta avant ma naissance. Il y a l'intérêt et l'intérêt composé, rien de plus. Je n'entends pas grand'chose à ces choses-là; c'est l'homme d'affaires de M. Darrell qui a fait le calcul; il doit être juste. »

Waife prit le papier et en regarda le contenu, puis il le laissa tomber tout étonné et tout confus : quoi! les centaines de livres qu'il avait prêtées avaient produit ces milliers de livres! Et tout cela était compté d'après toutes les lois de l'arithmétique, tout, jusqu'aux fractions! Tout cela lui appartenait légitimement, jusqu'au dernier penny! Et cette somme était placée en une rente annuelle de cinq cents livres sterling! Ce revenu semblait au pauvre gentleman Waife un revenu de prince.

« Je vous le répète, monsieur, le calcul est exact, il a été fait par un homme d'affaires. Mais oui, s'écria Lionel, effrayé du regard et du geste de Waife, l'intérêt composé, en s'accumulant, produit à la longue une grosse somme; un enfant sait cela. Vous ne pouvez contester l'autorité de Coocker et de ses tables de calcul! William Losely, laisserez-vous peser éternellement le poids de la honte sur la tête du fils de Charles Haughton?

— Pauvre Charlie! murmura Waife. Et j'avais conservé contre sa mémoire, et je nourrissais contre son fils des sentiments amers! Quelle injustice dans nos colères! Mais.... mais cela ne peut se passer ainsi. Je remercie humblement M. Darrell; je ne puis accepter son argent.

— Ce n'est pas son argent, c'est le mien; il me l'avance seulement. Il ne lui coûte rien en réalité, car il déduit les cinq cents livres de rente de la pension qu'il me fait. Je n'ai pas besoin d'une pension aussi absurde que celle que j'avais avant de passer des gardes dans la ligne; je veux être soldat pour tout de bon. Cela gâte un soldat d'avoir trop d'argent dans sa poche: cela ne fait que le mettre dans l'embarras. C'est l'opinion d'Alban Morley. Darrell dit, de son côté, qu'il n'y a pas de plaisir comparable à celui que l'on goûte quand on acquitte la dette d'un père : vous ne pouvez me refuser ce plaisir; vous ne l'oseriez pas! Pourquoi? parce que vous êtes un honnête homme.

— Doucement, doucement, dit Waife ; laissez-moi vous regarder. Ne parlons plus d'argent, monsieur, ne pensons plus à cela. Comme vous ressemblez à votre père ! C'est lui, oui, c'est lui que je vois là devant moi. Ce sont bien là les yeux de Charlie, ces yeux brillants d'une douce gaieté, qui eussent détourné de son devoir un honnête huissier ! Ah ! et voilà bien aussi son rire si heureux à la moindre plaisanterie ! Mais ceci n'est pas à Charlie, c'est tout à vous, ajouta Waife en touchant le large front plein de franchise de Lionel. Pauvre Charlie ! il avait des remords..., vous avez raison, je m'en souviens.

— Monsieur, dit Lionel, qui s'était agenouillé près de la chaise de Waife, monsieur, je n'ai jamais demandé à personne sa bénédiction, pas même à Guy Darrell ; étendez votre main au-dessus de ma tête et que, dans le monde mystérieux qui est au delà de cette terre, un ange puisse dire à Charles Haughton que William Losely a béni son fils ! »

Avec une émotion solennelle, mais avec une humilité profonde, William Losely posa une main sur la Bible qui était à côté de lui, et une autre sur le front courbé du jeune officier, et bénit le fils de Charles Haughton ; puis, par un mouvement involontaire, il ouvrit les bras, et sa bénédiction fut suivie d'un tendre et long embrassement.

CHAPITRE III.

Il n'y a rien de si obstiné que l'espoir d'un jeune homme, rien de si éloquent qu'un amant.

Jusqu'à présent il n'avait pas été question de Sophie. Ce n'était pas l'amant de Sophie, mais le fils de Charles Haughton qui avait ployé le genou devant Waife et reçu la bénédiction du vieillard. Mais Waife ne pouvait oublier longtemps l'objet de son affection ni les inquiétudes qu'il avait conçues à son sujet. L'expression de sa figure changea subitement. Tout à l'heure Lionel était le dernier homme au monde auquel il eût consenti à donner sa petite-fille ; maintenant, au contraire, c'était lui qu'il aurait choisi entre tous. Il poussa un profond soupir ; il ne comprenait pas le changement qui s'était opéré dans ses sentiments : ah ! quelle vive affection Lionel Haughton avait dû inspirer à un cœur aussi naïf que celui de Sophie, et qui conservait avec autant de ténacité les impressions qu'il avait reçues ! Mais ils étaient séparés à jamais ; elle ne devait

même plus le revoir. En proie à un malaise visible, Waife tourna les yeux du côté de la fenêtre qui était ouverte, se leva involontairement, la ferma et baissa la jalousie.

« Il faut partir, mon jeune monsieur, » dit-il presque avec rudesse.

Lionel, avec ce sens si vif que donne l'amour, devina pourquoi Waife avait baissé la jalousie, pourquoi il le renvoyait si brusquement.

« Donnez-moi votre adresse, dit Waife; je vous écrirai au sujet de ce papier. Ne restez pas plus longtemps, je vous en prie....

— Ne craignez rien, monsieur, ce n'est pas pour la voir, elle, que je prolonge ma visite. »

Waife baissa les yeux.

« Avant de me faire annoncer par la servante, j'ai eu la précaution de lui demander si vous étiez seul. Mais quelques mots encore : écoutez-moi avec patience. Avez-vous des preuves qui puissent convaincre Darrell que votre Sophie est l'enfant de sa fille?

— J'ai l'assurance que m'en a donnée Jasper, ainsi que la copie de l'attestation de la nourrice. Cela m'a satisfait. Je ne demandais pas à M. Darrell de se contenter aussi facilement; je lui demandais de faire une enquête et de se convaincre par lui-même; mais il n'a même pas voulu m'écouter. »

— Il vous écoutera maintenant, et avec respect.

— Vraiment! s'écria Waife avec joie. Et s'il fait cette enquête et qu'il soit démontré que Sophie, ainsi que je l'ai toujours cru, est l'enfant de sa fille, il la reconnaîtrait, il la recevrait chez lui et l'aimerait?

— Hélas! monsieur, je ne voudrais pas vous affliger, mais ce n'est pas là ce que j'espère. J'espère qu'il sera prouvé que votre fils vous a trompé, que Sophie n'a avec lui aucun lien de parenté, qu'elle est fille de paysans, mais d'honnêtes paysans; car alors je me jetterais encore une fois à vos pieds et je vous demanderais à genoux la permission de me faire aimer d'elle et de solliciter sa main.

— Quoi! M. Darrell consentirait à votre union avec une fille de paysan, et non avec sa petite-fille?

— Monsieur, monsieur, vous me déchirez le cœur! mais, si vous saviez tout, vous ne vous étonneriez pas de m'entendre dire que je n'ose demander à M. Darrell de bénir mon union avec la fille de Jasper Losely. »

Waife étouffa un gémissement, et se mit à marcher dans la chambre d'un pas agité.

« Mais, reprit Lionel, allez à Fawley vous-même. Demandez à voir Darrell; comparez vos raisons avec les siennes. En ce moment, son orgueil est moins exalté qu'à l'époque où vous l'avez vu. Il se livrera avec calme à l'investigation des faits,

et la vérité se fera jour. Croyez-moi, cher monsieur Losely, je ne suis pas sans espérance.

— Vous espérez que l'enfant que j'ai tant aimée ne me sera rien dans ce monde....

— Ne vous sera rien!... La mémoire est-elle donc aussi fugitive qu'une ombre? L'affection change-t-elle comme le vent? L'amour qui existait entre vous et Sophie n'était-il pas l'instinct du sang? N'a-t-il pas été sanctifié par tout ce qui rapproche l'âge mûr de l'enfance? N'a-t-il pas été cimenté par des épreuves et des souffrances communes? N'est-ce pas vous qui le premier, au milieu des privations auxquelles vous condamniez tous deux votre vie vagabonde, lui avez appris à voir une mère dans la nature, à adresser ses prières au Père qui est dans le ciel? Tous ces souvenirs s'effaceraient-ils de vos âmes, parce que Sophie ne serait pas l'enfant de ce fils dont le nom seul est pour vous un sujet d'amertume? Ah! monsieur, s'il n'y avait pas ici-bas d'autre lien que la parenté, auriez-vous pris tant de peine pour séparer cette enfant de l'homme que vous considérez comme son père? »

Waife resta muet; cet appel passionné le remua profondément.

« Et puis, monsieur, ajouta Lionel avec tristesse, vous dont la vie, dans sa dernière période, a été un si sublime sacrifice, aimeriez-vous mieux pouvoir appeler Sophie votre petite-fille et la savoir misérable que de la voir heureuse, bien qu'elle ne fût qu'un ange envoyé par la Providence pour accompagner vos pas et vous consoler? Oh! William Losely, priez avec moi le ciel pour que Sophie ne soit pas votre petite-fille. Son toit m'en sera pas moins le vôtre, son attachement n'en remplacera pas moins pour vous le fils que vous avez perdu à jamais, et sur vos genoux ses enfants apprendront à bégayer les mêmes prières que vous lui avez apprises.... Allez voir Darrell, allez, allez, et emmenez-moi avec vous!

— Oui, j'irai, j'irai! s'écria Waife en saisissant son chapeau et son bâton; venez, venez! Mais il ne faut pas que Sophie sache que vous êtes venu ici et que je suis parti avec vous; cela la ferait penser, rêver, espérer, et augmenterait son chagrin. »

Et il sortit précipitamment de la chambre pour prévenir sa vieille servante et écrire à la hâte quelques mots à Sophie. Dans ce billet, il lui jurait sur l'honneur qu'il ne la fuyait pas pour reprendre sa vie vagabonde, et qu'il reviendrait sans faute, s'il plaisait à Dieu, le soir ou le lendemain matin.

Puis, quelques moments après, il rouvrit la porte de la chambre, fit signe à Lionel de le suivre, et descendit d'un pas rapide le chemin qui bordait le cottage.

CONCLUSION.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

Quelles étaient les intentions de Darrell quand il invitait Waife à venir chez lui.

Lionel n'avait qu'imparfaitement décrit, parce qu'il n'avait pu qu'imparfaitement comprendre la profonde impression produite sur Guy Darrell par les révélations de Georges Morley. Si capable lui-même de dévouement, Darrell était de tous les hommes le plus fait pour regarder avec une admiration respectueuse un sacrifice qui lui semblait presque au-dessus de la nature humaine, à lui, qui attachait un si haut prix à la réputation d'*honorabilité!* Non-seulement il avait autorisé, mais il avait même poussé Lionel à aller trouver Waife pour persuader au vieillard de venir à Fawley. Il était préparé à discuter avec Waife la parenté douteuse de Sophie; mais, à part les considérations relatives à la cause de la perplexité qui le tourmentait, Darrell désirait vivement voir et honorer une victime qui avait souffert avec un stoïcisme héroïque. Si Darrell n'avait pas remis de lettre à Lionel pour Waife, c'était seulement parce que, avec l'exquise délicatesse de sentiment qui le caractérisait, lorsque l'excellence de son cœur prédominait en lui, il trouvait juste que la réparation due à William Losely eût lieu sans son intervention directe, et que tout le mérite comme tout le plaisir en fût exclusivement laissé au fils de Charles Haughton. On reconnaîtra que Guy Darrell n'était pas un de ces hommes qui, un moment exaltés par un mouvement de magnanimité, se calment prudemment lorsque la nécessité d'agir résulte de ce mouvement. Guy Darrell ne pouvait pas être grand à demi. Rarement disposé à dire : « Je vous

fais mes excuses. » lent à dire : « Je me repens. » bien plus lent encore à dire: « Je pardonne; » si une fois il disait : « Je vous fais mes excuses, je me repens, je pardonne, » c'était du fond de son âme.

Mais il ne faudrait pas supposer qu'en autorisant Lionel à aller trouver de sa part Waife, ou en anticipant sur ce qui pourrait se passer entre lui-même et Waife, si ce dernier consentait à revenir dans le vieux manoir d'où il avait été expulsé avec tant de mépris, Darrell eût modifié ou seulement songé à modifier le moins du monde sa décision contraire à un mariage entre Lionel et Sophie. A la vérité, Lionel l'avait entraîné à dire : « S'il pouvait être incontestablement prouvé que pas une goutte du sang de Jasper Losely ne coule dans les veines de cette jeune fille, et qu'elle est l'enfant légitime d'honnêtes gens, quand même ceux-ci seraient d'une classe inférieure, mon droit de me placer entre elle et vous cesserait. » Mais l'expérience d'un légiste est moins crédule que l'espérance d'un amant. Or, dans l'opinion de Darrell, il était tout à fait improbable que d'honnêtes gens, bien que d'une classe inférieure, eussent cédé leur enfant à un coquin comme Jasper; tandis qu'il était fort probable, d'après sa propre conviction, que Sophie fût la fille de Jasper, quoiqu'elle ne le fût pas de Mathilde.

C'était le soir, un soir d'hiver. Georges et Darrell conversaient ensemble dans la bibliothèque; naturellement, le sujet de leur conversation était Waife, et Darrell écoutait avec un vif intérêt le portrait que faisait Georges de ce vieillard si doux, si enjoué, qui avait cependant des courants passagers de sagesse subtile et d'imagination poétique. Mais lorsque Georges vint à parler du naturel aimable et attachant de Sophie, lorsqu'il se hasarda, quoique avec beaucoup de prudence, à faire un appel, en faveur de la jeune fille, invoquant tour à tour sa conscience et la bonté de son cœur, l'orgueilleux gentilhomme fronça le sourcil, et il prit un air imposant qui témoignait de son déplaisir. Heureusement, juste au moment où des paroles plus vives auraient pu mettre pour longtemps du froid entre ces deux hommes, si disposés cependant à s'estimer mutuellement, on entendit le bruit d'une voiture qui roulait sur la terre gelée, et le retentissement aigu de la sonnette de la porte du vestibule.



CHAPITRE II.

Le vagabond est reçu dans le manoir de Fawley.

Ce fut en s'appuyant très-faiblement sur le bras de Lionel, mais très-fortement sur sa béquille, que Waife franchit le seuil du manoir. Georges s'empressa d'aller à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. Le vieillard regarda le prédicateur d'un air presque égaré, et Georges remarqua que ses joues étaient pourpres. Waife traversa la salle en clopinant, toujours appuyé sur son bâton, entre Georges et Lionel. Encore un ou deux pas, et il allait se trouver en présence de Darrell. Le maître du château ne s'avança-t-il pas pour lui offrir son bras ou lui tendre la main? Non. Un tel accueil de la part de Darrell n'eût été qu'une politesse vulgaire. Quand le regard du vieillard s'arrêta sur lui, le superbe gentilhomme le salua profondément; il le salua comme on salue les rois!

Ils entrèrent dans la bibliothèque. Darrell fit un signe à Georges et à Lionel qui le comprirent. Ils laissèrent seuls ensemble l'hôte et son visiteur.

Lionel entraîna Georges dans l'antique salle à manger.

« Je suis dans une grande inquiétude au sujet de notre ami, dit-il d'une voix troublée. Je crains de ne pas avoir assez tenu compte de son âge et de son exquise sensibilité; je crains que, tant par la surexcitation qu'a produite en lui notre dernier entretien que par la fatigue du voyage, ses nerfs ne soient trop détendus. A peine fûmes-nous à moitié chemin d'ici que, profitant de ce que nous étions seuls dans la berline du convoi, j'eus l'imprudence de me mettre à causer sérieusement avec lui; cela lui occasionna un accès nerveux de larmes et de rires. Je voulais m'arrêter à la plus proche station; mais il ne tarda pas à reprendre ses esprits, et il insista pour continuer notre voyage. Neanmoins, comme nous approchions de Fawley, après avoir murmuré, en se parlant à lui-même, quelques paroles à ce qu'il me sembla incohérentes, il tomba dans un état d'engourdissement ou de léthargie, dont j'eus de la peine à le tirer, quand il entra dans le parc.

— Pauvre vieillard! dit Georges attendri. Sans nul doute, cette suite de vives émotions qu'il a récemment éprouvées l'ont abattu pour le moment. Le coup le plus fort est maintenant porté; son entrevue avec Darrell lui rendra le calme de l'esprit et du cœur. Cette entrevue passée, le repos et nos soins

le rétabliront tout à fait. Mais racontez-moi ce qui a eu lieu entre vous. Parut-il bien mécontent de ce que je n'avais pu supporter que des hommes comme vous, mon oncle Alban et Guy Darrell, vissent en lui un crocheteur de serrures et un voleur? »

Lionel commençait son récit, mais presque aussitôt on entendit Darrell appelant à grands cris au secours, et la sonnette de la bibliothèque retentit violemment.

Les deux jeunes gens se précipitèrent dans la bibliothèque : les craintes de Lionel s'étaient vérifiées. Waife, tombé dans des convulsions, était resté sans mouvement, étendu à moitié sur le parquet et à moitié dans les bras de Darrell; évidemment il n'avait pas conscience de ce qui se faisait autour de lui. Ses yeux étaient ouverts, mais fixes et vitreux. On envoya sur-le-champ un des domestiques, qui s'empressaient dans la chambre, chercher le médecin le plus proche.

« Georges, Lionel, dit Darrell, aidez-moi à le transporter au premier étage. Mills, éclairez-nous. »

Sur le palier de l'escalier, Mills demanda:

« Quelle chambre faut-il ouvrir, monsieur? »

Darrell hésita un instant; puis ses yeux brillèrent de leur sombre éclair, et il répondit:

« La chambre de mon père; il reposera sur le lit de mon père! »

Quand le chirurgien arriva, il déclara que Waife était menacé d'un épanchement au cerveau. Il ordonna des remèdes prompts et énergiques que Darrell, avant son arrivée, avait déjà suggérés et en partie appliqués lui-même; car Darrell s'était livré à une trop grande variété d'études et d'expériences pour que les éléments de l'art médical lui fussent inconnus.

« Si j'étais dans la situation de mon hôte, demanda Darrell au docteur, que feriez-vous?

— Je demanderais à l'instant le docteur F*** par le télégraphe.

— Lionel, vous entendez? Prenez mon cheval, il vous portera comme le vent à ***. C'est le plus proche bureau du télégraphe! »

Pendant toute cette nuit d'anxiété, Darrell ne quitta pas le chevet de son hôte. Le docteur F*** n'arriva que le matin suivant. Il approuva tout ce que l'on avait fait, quoiqu'il modifiât le traitement. Après avoir passé quelques heures au manoir, il dit à Darrell :

« Je suis forcé de vous laisser aujourd'hui. D'ailleurs, la prolongation de mon séjour ici serait inutile. J'ai aidé la nature autant qu'il est en mon pouvoir de le faire; il faut que la nature elle-même fasse le reste. Cette fièvre et ces terribles spasmes ne sont que les efforts de la nature pour se débarrasser de l'ennemi qui échappe à notre vue. Le succès dépend

maintenant des forces que conserve encore le malade. Heureusement, sa constitution est robuste sans être pléthorique. Savez-vous quelles sont ses habitudes?

— Je le sais, répondit Georges : une grande tempérance, une grande pureté de mœurs....

— Alors, avec des soins constants et une exécution minutieuse de mes prescriptions, il peut se rétablir.

— Si les attentions et les soins peuvent sauver la vie de mon hôte, il ne mourra pas, » dit Darrell.

Le médecin remarqua la pâleur de celui qui parlait et la contraction de ses lèvres.

« Mais, monsieur Darrell, dit-il, je ne veux pas avoir aussi à vous donner des soins.... Il ne faut pas que vous passiez encore cette nuit hors de votre lit.

— Certainement non, dit Georges; je veillerai seul au chevet du malade.

— Non, s'écria Lionel; c'est aussi mon poste.

— Bah! dit Darrell, les jeunes gens voient de trop loin la mort pour épier ses attaques avec autant de vigilance que les hommes de mon âge, qui l'ont vue sous tous ses aspects. Lâche est celui qui déserte la chambre de son hôte malade. N'ayez point de crainte à mon égard, docteur; il n'y a pas d'homme qui ait moins besoin de sommeil que moi. »

Le docteur F*** glissa sa main sur le pouls de Darrell.

« Irrégulier.... précipité; mais quelle vitalité! quelle force!... C'est le pouls d'un jeune homme. Monsieur Darrell, ces battements vous garantissent encore une longue suite d'années à consacrer au service de votre pays. »

Darrell poussa son soupir habituel, et, tout en retournant auprès du lit de Waife, il demanda au docteur F*** :

« Quand reviendrez-vous?

— Après-demain. »

Lorsque le docteur revint, Waife était hors d'un danger immédiat. La nature avait chassé, du moins pour un temps, son ennemi; mais cette attaque avait extrêmement affaibli le vieillard. Il était clair que, pendant plusieurs jours, peut-être même pendant des semaines, le *vagabond* devait rester prisonnier sous le toit de Darrell.

Lionel avait été trop préoccupé de l'inquiétude de Sophie pour négliger d'écrire à lady Montfort, le lendemain du jour où Waife était tombé malade. Mais il n'eut pas le courage de lui apprendre le danger dans lequel se trouvait le vieillard, d'autant que, avec cette disposition à la confiance qui est naturelle à la jeunesse, il persistait, même quand les choses étaient au pire, à croire que tout irait bientôt au mieux. Il se garda bien de donner communication de l'état de Waife à lady Montfort, même en lui recommandant le secret, de peur que la tristesse que cette nouvelle ne manquerait pas de lui occasionner ne fût

remarquée de Sophie, qui en devinerait la cause. Il se contenta donc de dire que Waife l'avait accompagné chez M. Darrell, et qu'il y serait retenu et traité avec bonté et considération pendant quelque jours.

Sophie fut rassurée par cette nouvelle qui, néanmoins, la remplit d'étonnement et la livra à toutes sortes de conjectures. Que Waife, qui avait si opiniâtrément refusé de rompre le pain en qualité d'hôte, n'importe sous quel toit, consentît à recevoir pour plusieurs jours l'hospitalité de l'opulent et puissant parent de Lionel Haughton, c'était une énigme pour elle. Mais quelles que fussent les circonstances qui avaient ainsi amené Waife et Lionel à avoir l'un avec l'autre des relations confidentielles, elles ne pouvaient manquer de ranimer plus vivement que jamais les espérances que la jeune fille s'efforçait depuis quelque temps d'étouffer. Et en combinant plusieurs vagues souvenirs des paroles échappées à Lionel, à lady Montfort, à Waife lui-même, sans qu'ils y eussent pris garde, la vérité, dont la perspicacité de Sophie avait déjà auparavant saisi quelques lueurs, était bien près d'apparaître tout entière à ses yeux. M. Darrell n'était-il pas ce parent de sa mère sur l'affection duquel elle avait des droits, bien que ces droits ne lui eussent pas encore été accordés? Lionel et Waife étaient maintenant tous deux avec ce parent!... Sûrement les nuages qui couvraient son avenir commençaient à laisser passer un rayon de soleil.... Et Sophie rougit à cette nouvelle clarté.

CHAPITRE III.

Les concessions individuelles sont comme les concessions politiques; une fois qu'on a commencé à en faire, on ne peut dire où elles s'arrêteront.

Les premiers mots que prononça Waife, lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, se rapportèrent à l'objet le plus constant de ses pensées, à Sophie. Il lui avait promis d'être de retour au plus tard le lendemain.... Elle serait si inquiète!... Il fallait qu'il se levât..., il fallait qu'il partît tout de suite.... Lorsqu'il reconnut que sa faiblesse ne lui permettait pas de se lever, il versa des larmes. Ce fut seulement peu à peu, et par intervalle, qu'il acquit la connaissance de la durée et de la violence de son attaque, qu'il eut tout à fait conscience du lieu où il était.... la maison de Darrell; enfin, qu'il reconnut cette figure dont il avait gardé de vagues réminiscences, comme le

sont celles d'un rêve, et qui, penchée sur son oreiller, essuyait son front en lui disant de bonnes paroles avec les plus douces intonations de la plus douce voix humaine.... Cette figure consolatrice, presque fraternelle, était celle de l'homme qui, une fois, lui avait défendu de souiller par sa présence une demeure sans tache.

Tout ce qui s'était passé depuis quelques jours fut enfin dévoilé à Waife dans une conversation brève, touchante, sans témoins, qu'il eut avec son hôte; cependant, après cette conversation, son état empira graduellement; son esprit restait lucide, mais il était extrêmement abattu et ses forces s'affaiblissaient à vue d'œil. Le docteur F*** fut de nouveau appelé en toute hâte. Ce grand médecin était ce que tout grand médecin devrait être, un philosophe profond, quoiqu'il eût une aisance de manières qui, jointe à l'agrément de ses causeries légères, déguisait sa philosophie à ses malades mieux encore qu'aucune des autres préparations de sa pharmacopée. Après avoir fait sortir tout le monde de la chambre, il examina son patient, sonda tous ses organes avec l'oreille et le stéthoscope, s'entretint avec lui, tantôt de ce qu'il ressentait, tantôt des nouvelles du jour; puis il alla retrouver Darrell.

« Quelque chose lui pèse sur le cœur, mon cher monsieur; je ne puis deviner quoi...; peut-être le pouvez-vous? Otez ce quelque chose, les ressorts réagiront, et mon patient se rétablira. Tout en lui est solide comme un roc..., à l'exception du cœur, qui a été horriblement déchiré.... Quelque chose le déchire encore à présent, on peut voir son cœur dans ses yeux. Épiez ses yeux.... Ils cherchent un visage qui leur manque. »

Darrell changea de couleur; il rentra précipitamment dans la chambre de Waife et prit la main du vieillard. Waife lui rendit son serrement de main et dit :

« Je priais pour vous.... car.... je le sens.... je m'en vais rapidement. Ne me laissez pas mourir, monsieur, sans avoir dit un dernier adieu à la pauvre Sophie! »

Darrell repassa sur le palier où Georges et Lionel se tenaient debout, tandis que le docteur F*** prenait à la hâte des rafraîchissements dans la bibliothèque avant de retourner à la ville. Darrel posa sa main sur l'épaule de Lionel.

« Lionel, il faut que vous retourniez à Londres avec le docteur F***. Je ne puis vous garder ici plus longtemps. J'ai besoin de votre chambre.

— Quoi! monsieur, dit Lionel stupéfait, tandis que Waife est encore si mal! Vous ne pouvez être inhumain à ce point.

— Égoïste inconsidéré! Voudriez-vous priver ce vieillard d'une présence qui lui est plus chère que la vôtre?... Georges, vous vous en irez aussi, mais vous reviendrez. Vous m'avez dit hier que votre femme était à Londres pour quelques jours;

priez-la de vous accompagner ici; priez-la d'amener avec elle la pauvre jeune fille dont l'absence fait dépérir mon hôte.... C'est *le visage qui manque à ses yeux.* »

CHAPITRE IV.

Sophie, Darrell et le joueur de flûte. Darrell prépare une surprise à Waife.

Sophie est arrivée; elle a franchi ce seuil inexorable. Depuis quelques jours, elle reçoit l'hospitalité dans cette maison où l'on refuse de reconnaître son titre de fille. Waife s'est ranimé à la première vue de ce doux visage. Il a quitté son lit; il peut prendre de l'exercice quelques heures chaque jour, dans une chambre contiguë dont on a fait un salon particulier pour lui; il peut se promener sur le parquet d'un pas que rend de plus en plus ferme la satisfaction que le vieillard éprouve à s'appuyer sur le bras de Sophie.

Depuis l'arrivée de la jeune fille, Darrell s'est relâché de sa surveillance au lit du malade. Maintenant, il n'entre jamais dans l'appartement de son hôte sans l'en avoir fait prévenir; et, par cet instinct indéfinissable qui existe, dans l'intérieur de plusieurs familles, entre des cœurs silencieux, comme par une loi également forte d'attraction ou de répulsion, qui ici entraîne deux êtres l'un vers l'autre, là au contraire les éloigne, quoique ni dans l'un ni dans l'autre cas, aucune règle n'ait été établie; par la vertu, dis-je, de cet étrange accord, Sophie ne se trouve jamais dans la chambre du vieillard lorsque Darrell y entre. Il est bien rare que, dans l'espace de vingt-quatre heures, le maître de la maison et la belle jeune fille se rencontrent. Mais Darrell est un observateur prompt et pénétrant, il a assez vu Sophie pour se faire une idée du charme de sa personne, pour deviner l'amabilité naturelle de son caractère et ressentir pour elle un intérêt profond, pour Lionel une pitié encore plus profonde. S'isolant autant que possible dans sa propre chambre ou dans ses bois dépouillés de leur feuillage, il se laisse aller à son humeur rêveuse, qui devient une tristesse sombre. Rien ne détend son front contracté, excepté la flûte ou la conversation familière de Fairthorn.

Il a été dit précédemment que Fairthorn savait les secrets de Darrell. Fairthorn avait idolâtré Caroline Lyndsay. Fairthorn était le seul être dans le monde à qui Guy Darrell pût parler de Caroline Lyndsay, à qui il pût avouer l'amour insurmon-

table, mais incapable de pardonner, qui deux fois lui avait fait quitter le monde. Cependant, tout ne devait pas être dit, même à Fairthorn. Darrell ne pouvait pas parler de la lettre qu'il avait reçue de Malte, ni de la visite que Caroline lui avait faite à Fawley; car, faire cette confidence, même à Fairthorn, c'eût été comme une trahison à la dignité de la femme aimée. Guy Darrell se promettait bien de blâmer l'inconstance, le manque de cœur de Caroline; mais se vanter qu'elle s'était abaissée par des propositions que lui dictait son repentir!... c'est ce que Guy Darrell ne pouvait faire.... Il était *gentleman*. Néanmoins, il y avait bien des choses dont on pouvait parler. Darrell avouait que, dans son opinion, Caroline accepterait à présent sa main; et comme alors Fairthorn paraissait heureux de cette pensée et cherchait à pallier les anciens torts de Caroline, c'était un grand soulagement pour Darrell que de laisser éclater sa colère; mais si le joueur de flûte changeait follement de rôle et devenait l'accusateur de Caroline, oh! alors il était véritablement saisi de frayeur; car en voyant l'air sombre et la lèvre tremblante de Darrell, il se sentait accablé sous le poids de ses propres reproches et se réfugiait dans une de ses retraites.

Mais, en ce moment, ayant à lutter contre d'autres épreuves, Darrell trouvait un soutien dans Fairthorn.... Fairthorn, plein d'un respect religieux pour la sainteté de la race des Darrell, Fairthorn qui frémissait, comme Darrell lui-même, à la seule pensée que la fille de Jasper Losely, mais non pas (selon toutes probabilités) de Mathilde Darrell, serait un jour la maîtresse de ce manoir héréditaire, tout assombri et dégradé qu'il fût; et que l'enfant d'un filou, d'un voleur de nuit, d'un assassin, continuerait la lignée de chevaliers et de guerriers dont les écussons sans tache étalaient sur les tombeaux gothiques, ou au portail des châteaux en ruine, ce blason de la ligne féminine issue de Richard Cœur de Lion! Ainsi Darrell, en rendant pleine justice à la beauté, à la grâce, à la pureté, à la bonté de Sophie, était de plus en plus torturé par la conviction qu'elle ne pourrait jamais être la femme du jeune cousin auquel, faute d'aucun parent plus proche, devait échoir l'héritage du nom des Darrell.

D'autre part, les sentiments de Sophie pour son hôte étaient presque également pénibles et amers. La tendresse et le respect que Darrell avait témoignés à l'aïeul de la jeune fille, la touchante gratitude avec laquelle Waife parlait de lui, justifiaient nécessairement la bonne opinion qu'elle avait conçue du parent de Lionel; d'ailleurs, quoiqu'elle le vît très-rarement, lorsqu'il la rencontrait, il ne lui donnait pas sujet de se plaindre de son abord, qui était à la vérité réservé, silencieux, mais doux et poli; tel qu'on pouvait l'attendre de la part d'un châtelain, vivant très-retiré, à l'égard d'une jeune personne en visite chez

lui, trop jeune pour qu'il y eût entre elle et lui de vives sympathies, mais dont, par son ordre, on prévenait délicatement tous les désirs. Cependant, était-ce là tout ce que l'imagination de Sophie avait osé lui représenter, quand elle était entrée dans ces sombres murailles? Où était l'évidence de la parenté qu'elle avait rêvée? Y avait-il la moindre probabilité à ce qu'elle fût dans cette maison plus qu'un hôte ordinaire, ou même, hélas! le plus léger indice qu'elle eût été nommée par Lionel à son parent, et que ce fût pour l'amour de Lionel que ce parent lui faisait bon accueil? Et Lionel!... il était parti la veille du jour où elle arrivait! *Cela*, elle l'avait appris accidentellement du domestique qui l'avait conduite à son appartement. Il était parti sans lui avoir écrit une ligne, soit de condoléance pour la maladie de son grand-père, soit de félicitation sur ce que la maladie avait épargné ses jours! Elle se sentait blessée jusqu'au fond de l'âme. A mesure que le progrès du rétablissement de Waife permettait davantage aux pensées de Sophie de se tourner vers ces nombreuses causes de perplexité et de souffrance, le mystère qui couvrait toutes les circonstances liées au séjour de Waife et au sien propre sous ce toit, défiait toutes ses conjectures. Waife ne lui donnait pas d'explications. Elle le questionna timidement; mais les nerfs du pauvre convalescent étaient encore si détendus, les questions de sa petite-fille le tourmentaient si visiblement, qu'elle fit une seule fois cette tentative pour tâcher de calmer sa propre anxiété, et elle sourit comme si elle eût été satisfaite, lorsqu'il lui dit, après une longue pause:

« Patience encore, mon enfant; laissez-moi reprendre un peu plus de force. Vous le voyez, M. Darrell ne me permettrait pas actuellement de lui parler de choses qui doivent être discutées avec lui avant que je m'en aille; et alors.... et alors.... Patience jusque-là, Sophie! »

Ni Georges ni sa femme ne donnèrent non plus le mot de l'énigme qui absorbait l'esprit de la jeune fille. Mme Morley excellente personne, modestement dévouée à son mari, était ou feignait d'être dans l'ignorance des causes qui avaient amené Waife à Fawley; elle savait seulement et très-vaguement qu'une fois Darrell avait fait injure à Waife par un jugement erroné et qu'il s'était empressé de réparer ce tort. Puis elle embrassait tendrement Sophie, en lui disant que des jours plus heureux étaient réservés à son grand-père et à elle aussi. Quant à Georges, il répondait avec une plus grande autorité, avec l'autorité du prêtre:

« Ne faites point de questions; le temps qui résout tous les problèmes marche vite, et c'est le ciel qui dirige tous ses mouvements. »

Sophie était donc obligée de tenir ses pensées renfermées dans son cœur, excepté quand elle les épanchait, et encore

n'était-ce alors qu'un épanchement partiel dans ses lettres à lady Montfort. Caroline avait appris de la femme de Georges, avec une vive émotion, que la maladie de Waife ayant considérablement diminué, Sophie avait été appelée auprès de lui, dans la demeure de Darrell. Lady Montfort dut naturellement supposer que les convictions de Darrell avaient été ébranlées, ses résolutions modifiées, et qu'il cherchait un prétexte pour voir Sophie, pour la juger par lui-même. Sous cette impression, Caroline, en se séparant de la jeune fille qui lui avait été confiée, lui recommanda de lui écrire souvent et avec franchise. Cette correspondance procurait au cœur de Sophie un soulagement inexprimable; mais lady Montfort n'était pas plus communicative dans ses réponses que Waife et les Morley; seulement elle paraissait plus préoccupée qu'eux du désir que Sophie mît tous ses soins à gagner l'affection du maître du château. Elle la pressait de tâcher de rompre la glace des manières de Darrell et de le connaître mieux, comme si cela eût été possible. Ses lettres contenaient plus de questions sur Darrell que d'instructions et d'encouragements à Sophie. Les lettres qui arrivaient à Fawley etaient apportées dans un sac que Darrell ouvrait; mais Sophie remarqua que, lorsqu'il reconnut sur la suscription de la première lettre à elle adressée l'écriture de lady Montfort, son visage pâlit et ses lèvres se serrèrent. Depuis lors, les lettres de la jeune fille ne furent plus enfermées dans le sac, mais apportées séparément et ce ne fut plus jamais Darrell qui les lui remit.

Ainsi s'étaient écoulées les journées que Sophie avait passées presque tout entières dans la chambre du malade; maintenant, ce dernier reprenant ses forces d'heure en heure, Georges vient souvent dans le salon relever Sophie de garde. Guy Darrell y vient aussi une fois par jour; mais personne n'est témoin de ce qui se passe entre ces deux hommes; car alors Waife insiste pour que Sophie aille respirer le grand air et prendre un peu d'exercice. Sophie est bien aise d'aller errer seule au dehors, sur les bords du lac paisible ou dans les bois sombres. Là, elle rencontre assez souvent Fairthorn, dont le goût plus vif que jamais pour la flûte le pousse plus que jamais vers la solitude; on lui a prescrit de ne point se livrer dans le manoir à l'étude de son mélodieux instrument, de peur de troubler le repos du malade. Fairthorn et Sophie ont ainsi fait connaissance; d'abord, des deux côtés, on a montré une réserve et une froideur, qui peu à peu ont fait place à la franchise et la cordialité. En recherchant cette intimité, Fairthorn avait une intention qui n'était rien moins qu'amicale; il croyait le pauvre garçon! qu'il aurait ainsi l'occasion de tirer de Sophie quelques révélations sur les premières années de sa vie, révélations qui éclairciraient d'une manière défavorable à ses droits le mystère dont sa parenté était enveloppée. Mais Fairthorn,

eût-il été le plus astucieux des diplomates, aurait été également déçu dans cette espérance; Sophie n'avait rien à communiquer. Son ingénuité déconcerta complétement le joueur de flûte. Obligé de renoncer à l'inquisition par laquelle il se flattait d'acquérir quelque lumière sur l'origine de Sophie, et mû par une sorte de dépit qu'il ne s'avouait pas à lui-même, Fairthorn s'étendit sur la noble extraction de Darrell. Il infligea à la jeune fille l'audition de ce mémorial généalogique, aussi long qu'entortillé, dont le récit avait manqué, dans une précédente occasion, de faire fuir de Fawley Lionel Haughton. Il la mena voir le tombeau de l'antiquaire, et, près de ce tombeau même, il lui raconta l'ambitieuse adolescence de Darrell, sa virilité laborieuse et aride, sa résolution de relever sa race déchue, et jusqu'au serment qu'il fit à un père vénéré. Il cherchait à inculquer à la jeune fille l'idée qu'elle était l'hôte d'un personnage qni appartenait à une race pour qui l'honneur intact était tout, et qui, pendant nne vie troublée d'amers chagrins, n'avait pas cessé de révérer cette race et d'en maintenir l'honneur dans toute son intégrité. Tandis que Fairthorn parlait ainsi à Sophie, son regard étincelait; Sophie, la pauvre enfant! ne pouvait deviner pourquoi; mais elle sentait qu'il était courroucé contre elle en lui parlant. En effet, Fairthorn fut maintes fois sur le point de s'écrier :

« Et comment osez-vous aspirer à prendre place dans cette lignée si pure? Comment osez-vous croire que les morts ne se lèveraient pas de leurs tombeaux pour défendre l'entrée du caveau des Darrell à la fille de Jasper Losely?... »

Mais, bien qu'elle ne pût comprendre l'intention secrète de ces discours héraldiques, Sophie, avec son simple instinct, séparait des déclamations bizarres de ce grotesque généalogiste ce qu'il y avait de vraiment pathétique dans l'image isolée du dernier descendant d'une ancienne famille graduellement déchue, qui, après l'avoir de nouveau élevée par ses vigoureux efforts à un haut degré de pouvoir et de considération, touchait maintenant à la vieillesse, avec la triste conviction que le succès de ces efforts serait limité à la durée de sa vie fugitive; que, avec tout son or, avec toute sa célébrité, l'espérance qui lui avait fait acquérir cet or et cette célébrité n'était qu'une dérision; enfin, que son nom et sa race périraient quand la terre s'entr'ouvrirait pour lui auprès de la tombe de son père l'antiquaire. Les récits du joueur de flûte inspirèrent à Sophie pour Guy Darrell un intérêt plus doux et plus tendre que celui qu'elle éprouvait auparavant pour lui; elle y trouvait l'explication de la tristesse qui assombrissait son front et de cette imposante hauteur qui précédemment la glaçait, parce qu'elle la regardait comme une preuve de son orgueil.

Tandis qu'il s'établissait ainsi une sorte d'intimité entre

Fairthorn et Sophie, Darrell et Waife se rapprochaient de plus en plus l'un de l'autre. Assurément, personne ne se serait attendu à trouver la moindre similitude de goûts, d'intelligence, d'expérience ou d'émotions, chez deux hommes entre lesquels le genre de vie qu'ils avaient mené avait mis une distance si immense, et dont les defauts comme les qualités n'auraient présenté à un observateur ordinaire que des contrastes et un antagonisme marqué. Sans nul doute, il y avait une dissemblance frappante entre leurs caractères; cependant chacun d'eux retrouvait dans l'autre des traits particuliers à sa propre nature. Tous deux avaient été victimes de leur cœur; tous deux avaient été les martyrs de leur dévouement. Darrell avait sacrifié sa jeunesse à un père, à un mort qui ne pouvait l'en récompenser; Waife, à un fils dont la vie était devenue sa terreur. Pour le premier de ces deux hommes, le NOM avait été une idole, une gloire sans joie qui se dissipait en fumée; pour le second, un grain de semence jeté dans un bourbier, une honte qu'il avait supportée avec courage jusqu'au moment où les mépris du monde l'abreuvèrent de chagrin. Mais il existait une sorte d'analogie dans leur expérience respective des vanités terrestres.... Le triomphant orateur avait trouvé bien peu de consolation dans les honneurs mondains, et le mime vagabond bien peu de misère dans sa pauvre condition, pendant que sa conscience en appelait silencieusement au ciel du jugement de ses semblables. Et comme, sous la légèreté et la bizarrerie de l'homme naturellement enclin à considérer la vie au point de vue de ses fantaisies, non à celui de ses passions, il y avait une source cachée d'intelligence grave et de sentiments sérieux; de même, au milieu de cette sévérité imposante de caractère qui avait conduit l'ambitieux et laborieux Darrell à la célébrité.... au milieu de cette intensité de souffrances amassées de longue date, qui n'admettait pas d'intermittence au chagrin et ne lui permettait plus de rêver l'amour sous un autre aspect que celui de la fatalité.... au milieu de cette hautaine réserve de l'âme, il y avait pourtant la faculté de jouir de ces sentiments agréables, qui sont les rayons du soleil de la vie, cette faculté et cette sensibilité étant inhérentes à la constitution de tous les hommes de génie, quelle que soit la gravité de leurs occupations. A la vérité, l'affliction peut, à la longue, en amortir la perception, comme, au reste, elle fait de tout ce que la nature nous a départi depuis le berceau. Néanmoins, dans l'âme de Darrell, l'affliction avait désenchanté tous les objets de son ambition bien plus qu'elle n'avait amorti la perception de ces sympathies qui provoquent les sourires et de ces pensées qui font naître les réflexions tristes ou les larmes. Si Darrell se fût trouvé dans les circonstances qui répandent le bonheur dans la vie intérieure des familles, Darrell eût été gai; si Waife se fût trouvé dans les circonstances

qui exaltent le talent et couronnent la vie de lauriers, Waife eût été grave.

Le sujet qui avait amené le vieillard à Fawley ne fut pas discuté dans les premières conférences qui eurent lieu entre le maître du château et son hôte. Lorsque, cherchant à introduire ce sujet dans leur conversation, après l'arrivée de Sophie, Waife regarda fixement Darrell, s'efforçant en vain de lire sur son visage l'impression produite sur son esprit par la vue de la jeune fille, et essaya de recommencer à plaider la cause qu'il avait à cœur, Darrell l'arrêta tout d'abord.

« Chut!... pas encore; souvenez-vous que ce fut au moment même où vous commençâtes de traiter ce triste sujet en arrivant ici, et où vous vous aperçûtes combien était différent le point de vue auquel chacun de nous devait le considérer, que vos nerfs furent ébranlés et que votre maladie se déclara. Attendez non-seulement que vous ayez repris plus de forces, mais que nous nous connaissions mieux l'un l'autre. Ce n'est pas trop pour un tel sujet que de toute la fermeté de notre raison.... que de tout le calme que chacun de nous est capable d'imposer aux sentiments qui troublent le jugement. A présent, causons de toutes choses, excepté de celles qui, je vous le promets, seront, en dernier lieu, discutées de bonne foi. »

Cependant Darrell reconnut que la diversion la plus efficace qu'il pût faire au sujet de Sophie était d'entrer dans un autre courant où affluaient aussi les affections, les espérances, les craintes du vieillard. Georges Morley, en répétant la conversation qu'il avait entendue par hasard entre Waife et Jasper, s'était naturellement appliqué, tout en disculpant le père, à adoucir un peu le cynisme et les bravades du langage du fils, pour faire ressortir les mouvements de sensibilité naturelle qui alternaient entre ce cynisme et ces bravades. Darrell avait assez de magnanimité pour surmonter la répugnance avec laquelle il prononçait un nom lié à tant de haïssables souvenirs, et pour paraître désireux de peser les chances qui permettraient d'arracher à l'abîme du mal l'avenir de Jasper, évitant autant que possible les allusions à son passé. Avec quelle autre personne que le père de Jasper, Darrell aurait-il pu, en effet, discuter plus convenablement et plus ouvertement une affaire, objet d'intérêt et d'appréhension pour ces deux hommes? Dans l'espérance que, s'il soulageait le cœur du vieillard, quant au sort définitif du fils pour lequel il avait fait un si grand sacrifice, il donnerait à Waife quelque compensation du désappointement qu'il éprouverait lorsque viendrait la discussion des droits de Sophie, Darrell entra avec son hôte dans le détail des motifs qui lui avaient fait donner mission au colonel Morley de trouver Jasper et de traiter avec lui. Il recevait presque tous les jours des nouvelles du colonel. Alban n'avait

pas encore découvert Jasper, ni même réussi à savoir ce qu'était devenue mistress Crane; mais le récit de la visite d'adieu faite par Jasper dans cet antre de voleurs, d'où il était sorti non-seulement sain et sauf, mais triomphant, était parvenu aux oreilles d'un agent du colonel, lequel agent était en assez bons termes avec Cutts; or, ce n'était pas une faible consolation que de savoir que Jasper avait finalement rompu avec les mécréants ses anciens camarades, et qu'il n'était plus revenu dans les lieux fréquentés par eux. Comme Arabella s'était fait connaître à Alban sous son premier nom, que ni Darrell, ni lui, ne savaient celui qu'elle portait maintenant, et qu'aucune question sur ce sujet n'avait pu être faite à Waife pendant les premières phases de sa maladie, plusieurs jours se passèrent avant que le colonel réussît à découvrir son identité avec mistress Crane, de Podden-Place. Cette découverte s'était effectuée par le canal d'une parente éloignée à qui le colonel avait été adressé par les maîtresses de la fameuse école dont Arabella faisait l'orgueil. Cette parente était sans doute la propriétaire des livres de commerce avec lesquels la pauvre femme avait autrefois vainement essayé de décider Jasper à s'adonner à une occupation honnête. Mais la maison de Podden-Place était fermée.... il n'y avait personne pour la garder. Les maisons immédiatement contiguës à celle-là étaient sans locataires. Cependant le colonel apprit de la servante d'une maison située du côté opposé que, plusieurs jours auparavant, un homme grand et vigoureux était entré dans la demeure de mistress Crane; cette servante ne l'avait pas vu en sortir, mais, quelques soirs après, comme elle fermait la maison de ses maîtres, elle avait remarqué une grande voiture bourgeoise qui s'éloignait de la porte de mistress Crane; il faisait trop obscur pour qu'on pût distinguer les personnes qui étaient dans la voiture; néanmoins, la servante avait vu, assise à côté du cocher, une femme qui, suivant sa persuasion, était Brigitte Greggs, la domestique de mistress Crane.

Alban était allé chez l'agent chargé par mistress Crane de la location de ses maisons; mais il n'avait obtenu de lui aucun renseignement. Le colonel croyait que mistress Crane avait réussi à éloigner Jasper de Londres; peut-être l'avait-elle accompagné à l'étranger : dans ce cas, il se trouvait du moins à l'abri du besoin, et en compagnie d'une personne qui avait fait serment de l'arracher à ses habitudes vicieuses; toutefois, s'il était encore en Angleterre, Alban ne doutait pas que, un peu plus tôt, un peu plus tard, il ne retrouvât sa piste.

En somme, bien que ces renseignements, fondés sur des conjectures, ne fussent pas tout à fait satisfaisants, ils allégèrent beaucoup l'anxiété de Waife. Darrell, en les lui rapportant, les fit valoir de son mieux. Comme nous le savons, le

vieillard n'était pas difficile à consoler, et il ne repoussait jamais irrévocablement l'espérance.

A partir de ce moment, Waife se rétablit rapidement. Darrell, après avoir consacré pendant plusieurs jours une grande partie de son temps à un genre d'étude auquel il était devenu étranger depuis bien des années, s'absente fréquemment pour la journée tout entière; il se rend à Londres par le premier train, et il en revient par le dernier. Georges Morley aussi va à Londres et il y reste plusieurs heures. Darrell, à son retour, ne fait point d'allusions à l'affaire qui l'attire dans la capitale; Georges non plus; mais ce dernier paraît extraordinairement animé. Enfin, après une de ces excursions si étrangères à leurs habitudes, Darrell et Georges entrent ensemble dans l'appartement du vieillard, un peu avant l'heure à laquelle le convalescent se retire pour se reposer. Sophie, assise sur un tabouret aux pieds de Waife, lui lisait la Bible; la main du vieillard s'appuyait légèrement sur la tête penchée de la jeune fille. Ce tableau toucha Georges et Darrell; mais Darrell fut le plus affecté des deux. Quelle voix jeune et pure lui lira, *à lui*, au soir de sa vieillesse isolée, le livre de l'espérance?... Sophie se leva en tressaillant et un peu confuse. Comme, en quittant la chambre, elle passait près de Darrell, il lui prit doucement la main, et examina les traits de son visage plus attentivement, plus fixement qu'il n'avait encore paru le faire; puis il soupira et abandonna la main de la jeune fille en murmurant :

« Pardonnez-moi. »

Avait-il cherché à découvrir sur ce beau visage quelque ressemblance avec les traits des Darrell? S'il avait trouvé cette ressemblance, qu'en serait-il résulté?

Lorsque Sophie fut sortie, Darrell s'approcha de Waife, le front serein, les yeux brillants.

« William Losely! dit-il.

— Waife, s'il vous plaît, monsieur, interrompit le vieillard.

— William Losely, répéta Darrell, la justice cherche à réparer autant qu'elle le peut maintenant, hélas! le préjudice causé au nom de William Losely. Votre vieil ami, Alban Morley, m'ayant communiqué les notes qu'il avait prises sur votre procès, j'ai classé et disposé toutes les preuves qui en ressortent. Le ministre de l'intérieur est un de mes plus intimes amis politiques, un homme humain, un homme d'intelligence. J'ai mis les preuves sous ses yeux. Georges, M. Hartopp et moi, nous l'avons vu lorsqu'il en eut pris connaissance.

— Mon.... fils!... le fils de Lizzy!...

— Son secret sera gardé. La question n'était pas de savoir qui commit l'acte pour lequel vous avez été condamné, mais si vous étiez clairement, incontestablement innocent de cet acte, et si, en vous reconnaissant coupable, vous n'aviez pas

subi, avec un dévouement sublime, la sentence qui devait frapper un autre. Il n'y aura pas de nouveau procès, il n'y a personne pour poursuivre. Je vous apporte la pleine grâce de la reine, la grâce sous le grand sceau. Je devrais vous expliquer que cette forme de la grâce royale est si rarement accordée, qu'il a fallu toutes les circonstances touchantes de votre cas particulier pour que le ministre pût écouter non-seulement les protections que j'invoquais en votre faveur, mais encore ses propres sentiments d'humanité. La grâce sous le grand sceau diffère d'une grâce ordinaire : elle purge le sang, c'est-à-dire la famille, de la souillure de félonie; elle remet ou gracie toutes les incapacités civiles que l'expiration seule de la sentence pénale ne suffit pas à remettre; enfin, telle qu'elle vous est appliquée, elle devient virtuellement une attestation complète et formelle de votre innocence. Alban Morley aura soin d'apprendre à ceux de vos anciens amis qui vivent encore la révocation d'un injuste déshonneur, impliquée dans cet acte royal.... Alban Morley fera cela, lui qui tournerait le dos à un prince du sang s'il était seulement coupable de quelque ruse de jockey sur le turf. Vivez désormais au grand jour, si cela vous plaît, et fiez-vous à nous trois, le militaire, le jurisconsulte, l'homme d'Église, pour donner à ce papier la valeur qu'il doit avoir, d'après l'intention des conseillers de votre souveraine.

— Maintenant, votre main, mon cher et vieil ami ! s'écria Georges. Vous vous souvenez que je vous ordonnai, une fois, en ma qualité d'honnête homme, de prendre ma main.... Aujourd'hui, en votre qualité d'honnête homme, honorez-moi de la vôtre.

— Est-il possible ? bégaya Waife, une main dans celle de Georges et l'autre tendue vers Darrell avec un geste de supplication; est-il possible ? Je suis justifié, réhabilité.... et cependant nulle accusation ne pèse sur Jasper !... Le fils ne sera pas incriminé par l'acquittement du père! Oh ! dites-moi cela ! dites-le-moi encore !

— Cela est ainsi, croyez-moi ! Tout ce qui reste à faire, c'est de persuader à votre fils, s'il a un cœur, qu'il sera pire qu'un parricide s'il ne veut pas se sauver.

— Il le voudra..., il le fera, s'écria le prédicateur. Oh! si je pouvais seulement le rencontrer !

— Et maintenant, Georges, laissez-nous, dit Darrell; car *maintenant*, nous, les deux pères, nous pouvons discuter, sur un pied d'égalité, les différends de famille. »

CHAPITRE V.

Les droits de Sophie sont examinés et discutés.

« Je prends ce moment, dit Darrell lorsqu'il fut laissé seul avec Waife (lecteur, laisse-nous conserver jusqu'à la fin ce nom familier), je prends ce moment, dit Darrell, le premier où vous puissiez vous sentir parfaitement assuré qu'aucun préjugé contre vous n'obscurcit mon jugement à l'égard de celle que vous croyez être votre petite-fille, pour entamer et, je l'espère, pour terminer définitivement l'affaire qui vous a amené deux fois dans ces murs. Le soir de votre récente arrivée ici, vous me donnâtes cette copie de la déclaration d'une femme française, portant que deux enfants avaient été mis chez elle en nourrice; que l'un d'eux, qui serait l'enfant de ma pauvre fille, allait lui être retiré; que l'autre lui avait été confié par sa mère, une dame française, dont elle parle comme d'une personne distinguée et très-généreuse, mais dont le nom n'est pas porté dans cet écrit.

WAIFE. La déclaration représente cette dame comme étant *artiste*, une artiste distinguée, c'est l'expression employée ; cela signifie une personne ayant une profession.... Elle peut être peintre, actrice, cantatrice.... ou....

DARRELL, *sèchement*. Ou une danseuse de l'Opéra. Je comprends parfaitement le mot français, et je présume que le nom n'est pas mentionné dans le document par des motifs de délicatesse. L'enfant d'une artiste distinguée n'est pas nécessairement né d'un mariage. La dame se montrait fort reconnaissante de la sollicitude de la nourrice pour son enfant qui était très-maladif; et elle promit à cette femme de la prendre, ainsi que son mari, à son service. La nourrice déclare qu'elle était fort pauvre; que cette offre lui parut un établissement assuré ; que la vie de l'enfant de l'artiste lui était extrêmement précieuse, et celle de l'enfant de ma pauvre fille comparativement insignifiante pour elle. Mais l'enfant de l'artiste mourut, et le mari de la nourrice persuada à sa femme de dire à votre fils (qui était alors veuf, et qui avait vu si peu son enfant, qu'on pouvait facilement le tromper) que celui-ci était mort. Peu après, la nourrice s'en alla à Paris, et amena avec elle, dans la maison de l'artiste, l'enfant qui était en réalité celui de ma fille.

— Cela paraît très-probable, n'est-ce pas ?... n'est-ce pas ? s'empressa de dire l'ex-comédien.

— Il me semble, à moi, très-probable, répondit l'ex-légiste, qu'un témoin qui se présenterait devant le tribunal pour avouer un infâme mensonge ne se ferait pas scrupule d'en dire un autre. Mais je continue. Cette artiste riche et généreuse meurt; la conscience de la nourrice s'éveille alors subitement.... Elle voit M. Hammond.... Elle l'informe de la fraude qu'elle a commise, une dame d'un haut rang, qui avait connu Mathilde et vu les deux enfants lorsqu'ils vivaient sous la garde de la nourrice, et qui les observait plus attentivement que ne le faisait votre fils, corrobore l'histoire de cette femme, en assurant que l'enfant de l'artiste avait les yeux bruns et non pas bleus; que l'artiste elle-même n'y fut jamais trompée; mais que, s'étant prise d'une grande affection pour cet enfant supposé, elle le reçut et le soigna comme s'il eût été effectivement le sien. D'après ces indices, votre fils accepte comme sien cet enfant, qui est votre Sophie.... Et vous voudriez que je la reconnusse comme ayant eu pour mère ma fille! Ne me regardez pas si fixement, mon cher et respectable hôte. Ce fut lorsque vous voulûtes lire sur mes traits ce que mes lèvres hésitaient à prononcer, que votre émotion l'emporta sur votre courage et que vous perdîtes l'usage de vos sens. Cette fois, ayez plus de fermeté. Votre Sophie n'a pas besoin de moi; elle est sous votre garde, et votre nom est réhabilité. Elle a trouvé une amie, une protectrice, dans une personne de son sexe. Le rang de lady Montfort lui procurera dans le monde une position aussi élevée que celle que je pourrais lui offrir. Quant à ce qui concerne ses intérêts sous le rapport purement pécuniaire, que votre esprit soit en repos..., on y pourvoira convenablement. Mais pardonnez-moi si j'ajoute, avec une résolution calme, que l'attestation de cette nourrice me paraît une plus grossière et plus misérable imposture que celle dont j'avais prévu la tentative; je suis étonné au plus haut point qu'un homme de votre intelligence s'y soit laissé prendre.

— Oh! monsieur Darrell, ne dites pas cela! j'étais si heureux de penser, quand mon fils fut perdu pour moi, que je pourrais combler le vide de mon cœur avec la tendresse d'une innocente et affectueuse enfant! Ne me parlez pas de mon intelligence! Si vous, dont personne ne peut mettre en doute la supériorité intellectuelle, vous aviez soupiré, tressailli, dans l'attente d'une telle consolatrice.... Si vous aviez souhaité, si vous souhaitiez maintenant que cette histoire fût vraie, vous l'auriez crue aussi; vous la croiriez maintenant.... oui, en vérité. Deux hommes ne considèrent si diversement la même allégation que parce que l'un est fortement intéressé à ce qu'elle soit vraie.... l'autre, déterminé à la trouver, si c'est possible, fausse. N'en est-il pas ainsi? »

Darrell ne put s'empêcher de sourire; mais il ne se laissa pas

entraîner à approuver cette proposition, bien qu'elle fût émise en termes généraux. Il sentait qu'il se trouvait en face d'un avocat qui prendrait avantage de la moindre concession de la partie adverse.

Waife continua:

« Et ce qui paraît le plus improbable dans cette déclaration devient tout à coup probable, si.... si.... nous pouvons admettre que mon malheureux fils, tenté par l'espoir de.... de....

— Je comprends.... Si votre fils, désireux d'obtenir la fortune de sa femme, avait été de connivence avec la nourrice pour l'échange des enfants, se ménageant toujours la possibilité de corroborer cette histoire pour le cas où il lui conviendrait plus tard de réclamer sa fille. Je vous accorde cela.... Je vous accorde aussi que cette conjecture est assez plausible pour vous excuser d'y attacher tant d'importance. Je vous accorderai encore que, dans un temps, c'était son intérêt de représenter son enfant, quoique vivant, comme n'existant plus; mais, de votre côté, vous m'accorderez que, plus récemment, il aura dû penser que son intérêt était de m'imposer, comme ayant eu pour mère ma fille, un enfant auquel Mathilde n'a pas donné le jour. Sur ce point, nous nous embrouillons dans une controverse, sans dates, sans faits. Brisons là. Croyez ce qu'il vous plaît de croire. Pourquoi ébranlerais-je des convictions qui vous rendent heureux? Soyez également indulgent pour moi. Je rends pleine justice aux charmantes qualités de votre Sophie; par elle-même, Sophie ferait la joie du père le plus orgueilleux; mais je ne puis la reconnaître pour être la fille de Mathilde Darrell.... Le récit qui vous donne la certitude qu'elle est votre petite-fille m'a convaincu encore plus qu'elle n'est pas la mienne!

— Ah! ne soyez pas inflexible, je vous en supplie!... Vous pouvez être si doux, si bienveillant! Elle serait pour vous une source de félicité, plus tard.... peut-être..., quand je serai mort. Je plaide en ce moment dans votre propre intérêt.... Je vous dois tant!... Je me trouverais acquitté envers vous, si je pouvais seulement vous décider à faire des recherches..., et si ces recherches vous prouvaient que j'ai raison.

— J'ai fait assez de recherches.

— Alors, j'irai trouver la nourrice; je la questionnerai; je....

— Arrêtez! restez dans cette persuasion; attachez-vous à votre croyance; ne faites plus de recherches.

— Pourquoi?... pourquoi?... »

Darrell garda le silence.

Waife passa et repassa sa main sur son front; puis il s'écria vivement:

« Mais si je pouvais prouver qu'elle n'est pas ma petite-fille, elle pourrait alors être heureuse!... Alors.... alors.... Monsieur, le jeune Haughton m'a dit que si elle était seulement la fille

d'honnêtes gens..., si elle n'était pas la fille de Jasper, ni ma petite-fille à moi, alors vous feriez taire votre orgueil peut-être et ne refuseriez pas de la bénir au moins comme la fiancée de Lionel Haughton. La pauvre enfant aime ce jeune homme, monsieur. Comment aurait-elle pu s'en empêcher? A son âge, la vie sans l'espérance est, ou très-courte, ou longue, très-longue! Laissez-moi faire des recherches! Je serais heureux même d'apprendre qu'elle n'est pas ma petite-fille. Je ne l'en aimerais pas moins, et il y en aurait d'autres pour l'aimer, quand je serai allé rejoindre ma Lizzy! »

Darrell était profondément ému. Il y avait chez ce vieillard, qui toujours se mettait lui-même en oubli et toujours se laissait entraîner par son cœur, il y avait, dis-je, chez ce vieillard un je ne sais quoi, Darrell le sentait, qui subjuguait sa supériorité intellectuelle et imposait silence à son orgueil.

« Oui, monsieur, reprit Waife d'un air rêveur; qu'il en soit ainsi. Maintenant je suis bien. Je partirai pour la France demain. »

Darrell appela tout son courage à son aide. Il avait voulu épargner à Waife la douleur que lui causaient à lui-même ses propres convictions. Désormais, mieux valait parler franchement. Darrell posa une de ses mains sur l'épaule de Waife, et, le regardant en face, il lui dit avec solennité :

« Je vous conjure de ne point faire cela. Supposez-vous donc que je ne reprendrais pas en personne ces recherches, jusqu'à ce que la vérité devînt aussi claire que la lumière du jour, si je n'avais de fortes raisons pour préférer le doute à l'incertitude?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Il est une femme dont la carrière est, je crois, en ce moment remise de nouveau en évidence, comme l'héroïne d'un drame dont Paris a été le théâtre.... Cette femme, courtisane renommée par le grand nombre de dupes qu'elle a réduites à la mendicité, et de jeunes cœurs qu'elle a corrompus, voyant l'âge la dépouiller de ses attraits et lui ôter ainsi les moyens de s'enrichir par la ruine des sots qu'elle fascinait, cherche à subvenir à ses folles dépenses par des crimes pour lesquels la loi est moins indulgente. Accusée d'escroquerie, d'actions frauduleuses, de faux en écriture privée, enfin plus que soupçonnée de pratiquer l'empoisonnement, elle échappa par le suicide au jugement du tribunal des hommes.

— Je sais de qui vous parlez.... C'est cette horrible Gabrielle Desmarets, sans laquelle le sacrifice que je fis dans l'intérêt de l'avenir de Jasper n'aurait pas été vain. Ce fut pour garantir Sophie du danger d'être mise par Jasper à portée de voir les mauvais exemples de cette femme, que je l'emmenai avec moi.

— Ne vaut-il donc pas mieux renoncer à s'informer des véritables parents de votre Sophie que d'apprendre par ces in-

formations qu'elle est réellement votre petite-fille, mais que sa mère était Gabrielle Desmarets? »

Waife poussa un cri terrible, puis il s'assit, incapable de parler, et glacé d'épouvante. Enfin il dit :

« Je suis certain que cela n'est pas! Avez-vous jamais vu cette femme?

— Jamais que je sache; mais Georges m'a dit avoir entendu votre fils vous assurer qu'elle avait fait connaissance avec moi sous un autre nom; et si votre fils avait le dessein de se servir d'elle pour confirmer son allégation..., s'il vous disait alors la vérité, sans nul doute cette femme était la dame distinguée à laquelle se rapporte la déclaration de la nourrice; sans nul doute, c'était la femme au moyen de laquelle on voulut une fois me jeter de la poudre aux yeux, en me la présentant comme la *confidente* de Mathilde. Dans ce cas, je l'ai vue. Mais que s'ensuit-il?

— Le mot sacré de mère n'était pas écrit sur son visage. Il n'est pas possible qu'elle ait jamais été mère. Vous pouvez sourire, monsieur; mais toute ma vie j'ai eu le talent de lire le caractère sur les traits du visage; et il y a dans la physionomie de quelques femmes la stérilité de la pierre.... Dans leur poitrine, pas de sanglots de mère, sur leurs lèvres, pas de baisers maternels.

— Je n'ai pas le talent de deviner le caractère des femmes par leur physionomie, dit Darrell; et si, en cherchant la pensée d'une femme sur son visage, fût-ce même jusqu'au jour du jugement dernier, vous parvenez à le connaître, il faudra que celle-là soit bien différente de son sexe en général. D'ailleurs, à l'époque où vous vîtes Gabrielle Desmarets, son genre de vie lui avait peut-être donné un aspect que n'avait pas primitivement sa physionomie. Je ne saurais mieux répondre à votre idée poétique que par une explication poétique.... Niobé fut transformée en pierre; mais elle avait eu un grand nombre de filles avant d'être pétrifiée. Pardonnez-moi si je tourne en plaisanterie une opinion qui, sérieusement encouragée, ne vous causerait comme à moi qu'un douloureux désappointement. N'y persistez donc pas. Supposons seulement l'éventualité de la confirmation de cette conjecture par de nouvelles recherches; mais évitons cette éventualité. Cependant, si des recherches doivent être faites, elles le seront par quelqu'un qui, étant plus qu'aucun de nous en position de découvrir la vérité, a promis de les faire.... Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous pourrons savoir par cette personne le résultat de ses efforts.... Je veux parler de cette infortunée Arabelle Fossett, que vous connaissez sous le nom de Crane. »

Waife restait muet; mais il tournait et retournait dans sa main, avec un geste de désespoir, le document de sa réhabilitation. Enfin, voyant Darrell prêt à le quitter, il dit :

« Ce papier n'est donc d'aucune utilité pour elle ? »

Darrell revint près du fauteuil du vieillard.

« Mon ami, dit-il avec douceur, ne vous imaginez pas que, pour la jeunesse, il n'y ait qu'un seul chemin qui mène au bonheur. Vous vous affligez de ce que je ne puis consentir au mariage de Lionel avec votre Sophie.... Chassez de votre esprit le désir de l'impossible, et arrachez doucement du sien ce qui n'est que le premier caprice d'une jeune fille.

— C'est son premier amour.

— Son premier amour ! Eh bien ! dit Darrell, il n'y a point de maladie qui cède plus sûrement au changement d'air. J'ai connu une jeune fille aussi aimante, aussi pure, aussi riche de toutes les vertus féminines que votre Sophie (et je ne puis faire d'elle un plus grand éloge), une jeune fille aimée plus profondément que Lionel ne peut aimer. Cette jeune fille assurait, et sans doute elle croyait en ce temps-là, qu'elle aussi aimait pour la vie celui auquel elle était fiancée, à qui elle avait promis solennellement sa foi.... Eh bien! avant qu'une année se fût écoulée, elle était la femme d'un autre. Changement d'air, changement de cœur! J'ai sais toute l'impression qu'un jeune homme aussi séduisant que Lionel a dû naturellement produire sur l'imagination ou sur le cœur d'une jeune fille qui, à la vérité, jusqu'à présent, n'en a pas vu d'autres; mais les impressions faites sur la jeunesse sont comme des lettres tracées sur le sable. Creusez-les aussi profondément que possible, la marée montante passera dessus, et, quand le retour du flot laissera la plage à sec, les lettres seront effacées, car le sable aura changé de place. Courage ! Lady Montfort présentera un jour à votre Sophie d'autres jeunes gens aussi beaux que Lionel et aussi élégamment habillés. Avec toutes les qualités, avec tous les agréments qu'elle possède, il ne manquera pas de jeunes lords qui ne se soucieront pas le moins du monde de savoir quelle est sa naissance... ; de jeunes lords.... Lady Montfort sait bien comment on s'y prend pour fasciner les jeunes lords ! Courage ! vous dis-je ; avant qu'une année soit écoulée, vous verrez de nouveaux caractères écrits sur le sable.

— Vous ne connaissez pas Sophie, monsieur, dit Waife avec simplicité; et je vois que vous êtes résolu à ne point la connaître. Mais vous dites qu'Arabelle Crane doit prendre des informations ; si ces informations prouvaient que Sophie n'est pas l'enfant de Gabrielle Desmarets, qu'elle est votre petite-fille, ou qu'elle n'est pas la mienne, que....

— Permettez-moi de vous interrompre. Ce qu'il y a au monde de plus cruel et de plus perfide, c'est un faux espoir. Ne caressez donc plus l'idée que cette pauvre enfant ait un jour la possibilité de fournir des preuves suffisantes pour que mon jeune cousin puisse, avec mon consentement, la rechercher en mariage. Lionel Haughton est le seul parent auquel je puisse

léguer cette demeure, ces terres qui sont sacrées à mes yeux, parce qu'elles s'associent dans mon esprit aux premières notions que j'ai eues de l'honneur, ainsi qu'aux rêves qui ont dirigé ma vie. Il faut que Lionel prenne, avec cet héritage, le nom qu'il représente; il faut que ses enfants perpétuent dans le pays le nom de Darrell. Et je vous le dis, ma fille même existerait encore, que je ne lui laisserais pas ma succession. Elle ne transmettrait pas ce nom.... elle n'en hériterait pas. Pourquoi ? Ce n'est pas que je sois incapable, comme chrétien, de pardonner ; c'est parce que je ne suis pas capable, comme gentilhomme, de trahir mes ancêtres, de me trahir moi-même ; c'est parce que Mathilde Darrell a été fausse et perfide ; parce qu'elle a forfait à l'honneur, et que, conséquemment, le droit que sa naissance lui donnait à un héritage d'honneur a été irrévocablement perdu. Et, puisque vous me forcez à m'expliquer brutalement, écoutez ceci : bien que je révère en vous un homme que la loi n'a pas le pouvoir de dégrader, bien que, si nous pouvions retrancher une génération, si Sophie était née de votre union avec Lizzy, j'approuverais avec orgueil une alliance qui nous rendrait, vous et moi, l'un pour l'autre presque des frères.... cependant, je ne puis me représenter, c'est au-dessus de mes forces! la fille de Jasper Losely, fût-elle aussi la fille de ma propre enfant, régnant dans la maison de mon père, portant le nom de mon père. Il serait inutile d'argumenter plus longtemps. Regardez-moi comme l'esclave d'un préjugé ; regardez ces idées comme un fanatisme suranné.... Je suis trop vieux pour changer. Je ne demande pas aux autres un sacrifice que je n'aie moi-même accompli. Quel que soit le chagrin que causera à Lionel ma résolution, il ne pourra égaler le chagrin qui accompagnera mon existence longtemps après que Lionel aura oublié l'objet de ses regrets. »

CHAPITRE VI.

Pauvre Sophie !

Le lendemain matin, Mills, en remettant à Sophie une lettre de lady Montfort, lui en remit aussi une pour Waife ; sur l'adresse de celle-ci, Sophie reconnut l'écriture de Lionel Haughton. La jeune fille alla droit au petit salon de Waife, car le vieillard avait repris ses anciennes habitudes ; il était levé et habillé. Elle lui mit la lettre dans les mains sans prononcer un mot, et resta debout, à côté de lui, pendant qu'il l'ouvrait,

l'impassibilité de son visage indiquant qu'elle se préparait à quelque grand effort de courage. Cette lettre était ostensiblement une lettre de félicitations. Le jour précédent, Lionel avait vu Darrell comme celui-ci sortait du ministère de l'intérieur, et il avait appris de lui que tout ce que la justice pouvait faire pour réparer le tort souffert par Waife avait été fait. Jusque-là, les paroles de Lionel, quoique brèves, étaient cordiales, presque enjouées; mais ensuite venaient quelques phrases obscures. Il y avait une vague et délicate allusion à la conversation décisive de Darrell avec Waife au sujet de Sophie..., un adieu sombre, solennel, adressé à *elle* et à l'espérance..., des vœux ardents pour le bonheur de la jeune fille.... et puis, la brusque déviation, pour ainsi dire, d'un sujet d'entretien trop pénible et trop insupportable pour être encore prolongé...; enfin, la nouvelle qu'il avait obtenu de quitter son régiment pour entrer dans un autre qui allait être employé à un service actif; il devait partir le lendemain pour joindre ce régiment dans une ville éloignée, et il espérait que, si la guerre épargnait sa vie, bien des années s'écouleraient avant son retour en Angleterre. Le sens de la lettre était encore plus affligeant par les choses qu'elle taisait que par celles qu'elle exprimait. Évidemment, Lionel désirait informer Waite, et laisser à celui-ci la tâche d'informer Sophie qu'elle devait désormais regarder l'auteur de cette lettre comme disparu pour elle, comme parti, aussi irrévocablement que partent les morts.

Tout en lisant, Waife s'était éloigné de Sophie. Il s'était retiré dans la profonde embrasure de la fenêtre gothique, dont le rideau le dérobait à demi à la vue de la jeune fille. Mais Sophie l'avait suivi sans bruit; lorsqu'il eut replié la lettre, elle mit sa main sur le bras du vieillard, et dit très-tranquillement :

« Grand-père, puis-je la lire? »

A cette question Waife tressaillit et répondit sur-le-champ :

« Non, ma chère.

— Il vaudrait pourtant mieux me la faire lire, » reprit-elle toujours impassible.

Voyant alors la souffrance qui se peignait sur le visage de Waife, elle ajouta avec sa douceur et sa docilité habituelles :

« Mais ce sera comme vous voudrez, grand-père. »

Waife hésita un instant. N'avait-elle pas raison? Ne vaudrait-il pas mieux lui montrer la lettre? Après tout, il fallait bien qu'elle sût tôt ou tard que désormais Lionel ne pouvait plus être rien pour elle; et les propres paroles de Lionel ne la blesseraient-elles pas moins que tout ce que Waife pourrait dire? Il lui remit donc la lettre, s'assit et épia les mouvements de sa physionomie.

A la phrase de félicitation par laquelle débutait la lettre, Sophie leva vers son grand-père un regard interrogateur. Le

bon Waife ne lui avait pas encore communiqué une nouvelle qu'à une autre époque il lui eût annoncée avec bien de la joie. En réponse à ce regard, il dit presque tristement :

« Cela ne concerne que *moi*... ; peu nous importe. »

Mais la jeune fille eut à peine lu une ligne plus loin qu'elle sourit à son grand-père, dont elle baisa tendrement le front sillonné.

« N'allez pas plus avant, Sophie, » dit vivement le vieillard.

Elle secoua la tête et poursuivit sa lecture. Waife ne la quittait pas des yeux ; il voyait l'expression de son visage changer à mesure que le sens de la lettre devenait plus intelligible pour elle, jusqu'à ce que, sans qu'elle eût prononcé un mot, sans autre indice de ce qu'elle ressentait que le soulèvement à peine visible de son sein, elle posa la lettre sur les genoux du vieillard. Le changement qui venait de s'opérer dans sa personne était alors si complet, qu'il semblait que ce fût une autre qui eût pris sa place. Chez les personnes très-jeunes et très-impressionnables, particulièrement chez les femmes (quoique j'aie vu de semblables exemples chez des individus du sexe le plus fort), un choc soudain et violent, ou une révulsion des sentiments, se révèle ainsi par une altération presque surnaturelle de la physionomie. Ce n'est pas une simple pâleur, une absence totale de couleurs ; c'est comme si la fleur de la jeunesse était entièrement flétrie. Les joues, auparavant rondes et unies, se creusent tout à coup, les muscles se relâchent comme dans une maladie mortelle ; des ravages pareils à ceux qu'amène le cours des ans semblent avoir été opérés en un instant; le feu lui-même ne cause pas une altération, une destruction aussi soudaines ; le feu ne laisse pas, après son passage, ces marques inexprimables de désolation et de ruine. Waife s'élança vers la jeune fille et la pressa contre son cœur.

« Vous supporterez cela, Sophie ! Le pire est maintenant passé. Du courage, mon enfant ! du courage ! Quand ce n'est pas la conscience qui pèse sur le cœur humain, il est merveilleusement fort.... Des chagrins que, dans le moment, nous croyons devoir nous tuer, se consument eux-mêmes.... Ce que je dis là est bien vrai, car moi aussi j'ai souffert.

— Pauvre grand-père ! » dit doucement Sophie.

Et elle n'en dit pas davantage.

Il aurait voulu continuer de lui parler de consolation, et l'exhorter à la patience; mais elle pressa fortement la main du vieillard, en mettant un doigt sur ses propres lèvres. Il resta subitement muet.

Aussitôt elle se mit en mouvement dans la chambre, s'occupant comme à l'ordinaire de ces minutieux et presque imperceptibles arrangements qu'elle se plaisait à considérer comme contribuant au bien-être du vieillard. Elle plaça le fau-

teuil dans son coin favori, près de la fenêtre, et mit au devant le tabouret pour le pauvre pied estropié; elle approcha la table du fauteuil, chercha les livres que Georges avait pris dans la bibliothèque de Darrell pour Waife, choisit le volume dans lequel elle vit sa marque, pour le placer plus à la portée de sa main, essuya soigneusement le léger brouillard qui troublait les verres de ses lunettes, et retira un ou deux perce-neige fanés ou languissants du petit bouquet de fleurs d'hiver qu'elle avait cueilli pour lui la veille. Waife l'observait pendant tout ce temps, gardant comme elle le silence, n'osant réellement pas parler, de crainte que son cœur ne débordât,

Après s'être acquittée de ces petits soins suggérés par l'amour filial, Sophie s'avança de quelques pas vers son aïeul et lui dit :

« Je vous prie, cher bon papa, racontez-moi tous les détails de ce qui vous est arrivé et qui doit nous donner de la satisfaction.... Non; pas encore.... vous me direz cela tout à l'heure.... mais rien de ce qui se rapporte au reste de cette lettre. J'y refléchirai quand je serai seule; n'en parlons jamais, cher grand-père, jamais plus, jamais plus. »

CHAPITRE VII.

Les arbres qui, comme le peuplier, dirigent en haut toutes leurs branches, ne donnent point d'ombre ni d'abri, quelle que soit leur élévation. Les arbres nous ombragent et nous abritent le mieux, lorsque, comme le saule, plus leur cime monte haut, plus leurs branches retombent bas.

Ordinairement, lorsque Sophie quittait Waife dans la matinée, elle allait errer dans les champs, et le vieillard la voyait passer devant sa fenêtre ; ou bien elle se rendait dans la bibliothèque, qui était presque exclusivement réservée aux Morley, et, dans ce cas, il entendait son pas dans les vieux escaliers aux marches ébranlées. Mais, cette fois, elle s'était réfugiée dans sa propre chambre qui communiquait avec le salon de Waife, les deux pièces étant seulement séparées l'une de l'autre par une petite antichambre. Sophie resta si longtemps dans son appartement que le vieillard en conçut de l'inquiétude. Il se glissa sans bruit jusqu'à sa porte, et écouta. Il avait une finesse d'ouïe presque égale à celle de son fils; cependant il n'entendit pas un sanglot, pas même le plus léger soupir. A la fin, il ouvrit doucement la porte de la chambre et regarda avec précaution.

La jeune fille était assise au pied de son lit, dans une complète immobilité; elle avait les yeux fixés à terre et un doigt sur ses lèvres, absolument comme elle l'y avait mis pour implorer le silence.... On eût pu croire qu'elle sommeillait. Tous ceux qui ont connu par eux-mêmes le chagrin le respectent chez les autres. Waife n'osa pas s'avancer davantage; mais, du seuil où il s'était arrêté, il dit:

« Le soleil brille en ce moment de tout son éclat, Sophie; allez prendre un peu l'air, chère petite. »

Elle ne tourna pas la tête; elle ne bougea pas; mais elle répondit avec beaucoup de promptitude :

« Oui, tout à l'heure. »

En conséquence, Waife ferma la porte et s'éloigna. Une heure s'étant écoulée, il vint de nouveau regarder dans la chambre; Sophie y était encore, à la même place, et dans la même attitude :

« Sophie, ma chère, il est temps de faire votre promenade.... Partez..., Vous trouverez mistress Morley devant le château, en face de ma fenêtre.... Je l'ai appelée pour la prier de vous attendre.

— Oui.... tout à l'heure, » répondit Sophie.

Cette fois non plus elle ne bougea pas.

Waife fut sérieusement alarmé. Il demeura là un moment; puis s'en alla dans sa chambre, prit son chapeau et sa canne, et revint.

« Sophie, je serais bien aise de faire un tour de promenade et de respirer l'air du dehors.... Cela me fera du bien. Voulez-vous me donner le bras? Je suis encore bien faible. »

Sophie tressaillit, rejeta en arrière ses belles boucles de cheveux, se leva, mit son chapeau, et en moins d'une minute elle était aux côtés du vieillard. Celui-ci passe affectueusement son bras sous celui de la jeune fille; ils descendent ainsi l'escalier; les voilà dans le jardin; mistress Morley vient à leur rencontre, puis Georges. Waife s'efforce de causer, de paraître gai, afin de protéger, pour ainsi dire, par sa vivacité et les digressions de son humeur, la rêverie et le silence de Sophie. Deux ou trois fois, la jeune fille approche plus près du vieillard et presse tendrement le bras qu'il appuie sur le sien. Elle a compris son intention, et elle l'en remercie. Mais écoutons! C'est le son de la flûte qui se fait entendre du côté du lac, dans quelque lieu retiré où se cache Fairthorn. L'effet de cette musique est de répandre tout à coup comme une vie enchantée sur le paysage. Le cygne s'arrête sur les eaux calmes du lac; la daine privée s'avance là-bas sous les arbres défeuillés, et, de ces mêmes solitudes désolées, on voit sortir lentement, comme un homme plongé dans une mélancolique rêverie, le maître du manoir. La musique répand sur tous un charme magique. Guy Darrell voit ses hôtes arrêtés près du

cadran solaire. Il s'approche d'eux, il les joint, et félicite Waife sur sa première promenade. Il cite la pièce bien connue de Gray sur la convalescence[1], et lorsque sa voix, aussi mélodieuse que la flûte même, fait entendre ces vers :

> L'air libre, le soleil et la voûte des cieux
> Sont comme un paradis qui s'entr'ouvre à ses yeux;
>
> « The common sun, the air, the skies,
> « The him are opening paradise... »

Sophie, comme soudainement frappée de remords, à la pensée qu'elle, elle seule, assombrit l'aspect de ce paradis, pour le vieillard qui avait quitté sa chambre de malade et était venu chercher « le soleil, l'air, la voûte du ciel, » Sophie lève instantément ses regards qu'elle tenait baissés vers la terre, et les attache sur le visage de son tuteur, en faisant, pour paraître contente, un effort qui se traduit par un sourire tremblant. Quel que fût l'effet de ce sourire sur Waife, il alla tout droit au cœur de Guy Darrell. Il reconnut sur-le-champ, comme par une sympathie intuitive, l'angoisse avec laquelle luttait ce sourire.... Il vit que Sophie ressentait maintenant ce chagrin intense auquel il était lui-même en proie, ce chagrin qui donne le triste aspect d'une chambre de malade au monde extérieur tout entier et qui, à la vue des beautés ordinaires de la nature, ne croit plus voir s'ouvrir le paradis de l'espérance. Le regard de Darrell s'arrêta sur le visage de Sophie, jusqu'à ce que son sourire fut effacé; alors il aperçut le changement qui avait tant effrayé Waife. Involontairement il se rapprocha d'elle; involontairement il attira le bras de la jeune fille sous le sien: ainsi, d'un côté elle soutenait celui qui la chérissait, et de l'autre elle était soutenue par celui qui la désavouait. Guy Darrell pouvait bien être inébranlable dans les résolutions qui affligeaient les autres, comme il l'était dans celles qui l'affligeaient lui-même, mais, pour *les autres*, il avait au moins de la compassion.

Waife, dont le caractère était si différent de celui de Darrell, remarqua le mouvement de ce dernier. Toujours prêt à saisir le plus faible rayon de consolation, il se dit intérieurement :

« Il est attendri. Je ne partirai pas demain, comme j'en avais l'intention. Sophie gagnera sa cause; qui peut lui résister? »

La conversation languissait; le soleil d'hiver baissait à l'horizon; l'air devenait piquant. On fit rentrer Waife.... Les Morley montèrent dans sa chambre pour lui tenir compagnie.... Sophie se réfugia dans la sienne. Darrell continua sa promenade, et

1. « See the wretch who long has lost, etc. » (Gray.)

s'enfonça, suivi de sa daine, dans le labyrinthe de hêtres. Les cygnes plongent leur cou dans l'eau, entre les plantes aquatiques; la flûte a cessé de se faire entendre. Vu à travers les branches d'arbres dépouillées et derrière la ligne déchiquetée que tracent sur le ciel la flèche et le parapet du château, l'horizon gris paraît d'un calme lugubre.

Darrell n'ira pas, ce jour-là, visiter Waife dans sa chambre, il présume que Waife et Sophie désirent être seuls le plus possible; il craint qu'on ne ramène dans la conversation le seul sujet sur lequel il n'a point de bonnes paroles à dire. Le sourire de Sophie, le visage de Sophie le poursuivent. En vain il se répète à lui-même :

« Bah! cela passera bientôt.... Ce n'est que la première inclination d'une jeune fille. »

Cependant, Sophie n'est pas revenue chez Waife, quand les Morley l'ont quitté. Comme précédemment, Waife se glisse dans la chambre de Sophie; comme précédemment, elle est assise, immobile.... On dirait qu'elle sommeille. Elle vient néanmoins, de son propre mouvement, assister, suivant son habitude, au repas que Waife prend dans sa chambre; elle le sert; elle se sert elle-même; mais elle ne mange rien. Elle cause, cependant, presque gaiement.... Elle espère qu'il sera assez bien pour partir le lendemain; elle voudrait bien savoir s'ils ont beaucoup manqué à Sir-Isaac; elle lit tout haut la lettre affectueuse que lui a écrite lady Montfort; puis, quand le dîner est achevé, quand le fauteuil de Waife est replacé au coin du feu, elle s'assied, comme l'ordinaire, sur le tabouret à côté de son grand-père, et dit :

« Maintenant, cher bon papa.... parlons de tout ce qui nous concerne..... Que vous est-il arrivé d'heureux? »

Hélas! le pauvre Waife n'était guère d'humeur à parler; mais il fit un effort. Ce qu'il avait à dire ferait peut-être du bien à Sophie.

« Vous savez, commença-t-il, que j'avais des raisons pour me tenir caché et pour changer de nom. J'évitais tous ceux que j'avais connus dans des jours meilleurs; je ne pouvais prendre d'emploi qui m'aurait fait reconnaître. Aussi considérai-je comme une marque de la protection de la Providence l'accident qui m'arriva et qui, par lui-même annihilait la tentation à laquelle j'avais fini par céder; lorsque, incapable de refuser des propositions qui me mettaient en état de pourvoir à votre entretien (comme autrement je ne l'aurais jamais pu faire), je me décidai à hasarder un engagement au théâtre de Londres, me fiant, pour garder mon incognito, au talent d'un acteur pour se travestir; car, mon enfant, si on avait su qui était ce William Waife, dont la verve mimique excitait tour à tour une innocente hilarité ou des larmes non moins agréables que les rires, l'auditoire se serait levé, non pour m'applaudir,

mais pour me huer. « A bas! aurait crié le public, à bas l'acteur et l'homme! » Pourtant, si j'avais été un infâme, vous, vous seule, hélas! vous sentiez que n'aurais pas osé aller prendre par la main une innocente enfant comme vous. Vous vous souvenez qu'à mon retour au théâtre ambulant de Rugge, lorsque je vous amenai avec moi, j'exagerai les effets de mon accident; je feignis d'avoir perdu la voix; je demandai à être exempté de paraître sur la scène. Je n'étais pas poussé à cela simplement par l'orgueil de l'homme, qui se révolte à l'idée d'exposer publiquement ses infirmités physiques.... oh! non. Dans le premier village où nous étions arrivés, j'avais reconnu un ancien ami, et j'avais vu que, malgré le temps écoulé, malgré l'accident qui me défigurait, il m'avait aussi reconnu.... et il avait détourné la tête. Un ancien ami, Sophie... un ancien ami!... Cela me perça le cœur; je résolus, dès ce jour, de m'échapper du théâtre de Rugge; je consentis, jusqu'à ce que j'eusse trouvé les moyens d'aller exercer ailleurs quelque autre metier moins dépendant, à vivre de ce que tu gagnais toi-même, ô mon enfant; car, si j'étais découvert par d'autres anciens amis, si j'étais dénoncé par eux, mon ignominie rejaillirait sur ma Sophie.... Mieux valait accepter d'être soutenu par toi. Hélas! les apparences étaient telles contre moi, que je n'aurais jamais pense pouvoir être un jour disculpé, même aux yeux de mes plus intimes amis. Mais, vous le savez, mon enfant, la Providence a été si bonne pour nous jusqu'à présent! Et elle le sera encore, Sophie. Voyez! ce même homme que je croyais le plus dur à notre égard, ce même Darrell, sous le toit duquel nous sommes en ce moment, c'est lui qui a fait savoir à ceux dont je prise le plus l'estime que je ne suis pas un malhonnête homme; et la Providence a eleve un témoin en ma faveur dans la personne de ce même M. Hartopp, qui me jugea (tout autre aurait pu faire de même) trop pervers pour être une compagnie convenable pour vous. Voilà pourquoi on me félicite, Sophie! Et, quoique j'aie souffert tant d'avanies avec la fermeté que Dieu nous donne pour supporter ce qui, sans son appui, serait au-dessus de nos forces, quoique l'on apprenne à hausser patiemment les épaules, en réponse aux calomnies qui peuvent être entassées sur nous par cette multitude de gens, non moins étrangers les uns aux autres qu'à nous-mêmes, et que l'on appelle « le monde, » cependant, fuir les regards d'un ami, éviter un ami plus qu'un ennemi même; recevoir, comme un lâche, les coups de fouet du mépris; pressentir que, en cette vie, la seule fin de tous nos efforts, de toutes nos peines, sera de pouvoir nous glisser dans un tombeau sans épitaphe, par des chemins détournés et obscurs, comme le pauvre renard que poursuivent les chasseurs, et dont la dernière, l'unique chance heureuse est de s'enfoncer dans son terrier; savoir que ce serait une imposture et une

ingratitude que de prendre place à la table ou au foyer de l'homme qui, ignorant notre secret, nous dit : « Ami, sois sociable; » ne pas oser accepter un morceau de pain, si on ne le paye pas, de peur que ce ne soit une escroquerie à l'égard des braves gens dont nous ne pouvons être l'égal.... tout cela.... tout cela, Sophie, excitait parfois une colère à laquelle je n'aurais pas dû me livrer, en considérant que celui qui voit tout, et qui.... Ne pleurez pas, Sophie! tous cela est fini maintenant.

— Ne pas pleurer! Oh! cela me fait tant de bien.

— Tout est fini, maintenant! Je suis sous ce toit, sans honte ni scrupule, et puisque Guy Darrell, connaissant tout mon passé, a prouvé mon innocence aux yeux de ceux dont l'estime m'est précieuse, je me sens le droit de porter la tête haute devant quelque réunion d'hommes que ce soit.... Je suis redevenu un homme qui peut se mêler aux autres hommes! Oh! chère petite, que je revoie encore ton sourire d'autrefois! Les sourires heureux des jeunes sont les rayons de soleil des vieux. Aie de la patience, de la fermeté! La Providence est si bonne, Sophie! »

CHAPITRE VIII.

Waife exige de Georges Morley l'accomplissement d'une de ces promesses qui sont tout ou rien.

Le lendemain, Georges Morley se rendit dans la chambre de Waife plus tôt que de coutume. Waife l'avait envoyé chercher. Sophie était assise à côté de son grand-père, sa main dans celle du vieillard. Elle venait de faire des efforts surhumains pour causer gaiement, pour bannir de sa physionomie les nuages qu'y avait répandus le chagrin! Mais le *changement* y était toujours visible; il était même plus marqué que la veille. Dans la première jeunesse, quelques heures de lutte violente, une première nuit entièrement passée sans dormir, laissent des traces sur le visage. C'est seulement lorsque, vieux soldats endurcis, nous avons livré tous les combats auxquels la vie n'expose pas les faibles moyens de résistance des nouvelles recrues; c'est lorsque les nuits sans sommeil nous sont devenues familières, c'est alors que la pensée trouve, en quelque sorte de la vigueur, plutôt que de l'épuisement, dans un exercice permanent; c'est alors qu'elle nourrit le cerveau et soutient le corps par l'essence de sa propre immortalité inépuisable

et incorporelle. Il faut que plusieurs hivers aient dépouillé l'arbre de ses feuilles, il faut que les racines qui le soutiennent se soient profondément enfoncées dans la terre, pour que le vent d'est puisse en battre le tronc, sans laisser de marques sur l'écorce.

Le jour précédent, Georges n'avait pas été aussi frappé des effets produits par cette espèce de coup de vent dévastateur sur la physionomie de la jeune fille, qu'il l'était maintenant qu'elle ne tenait plus son regard baissé et qu'elle avait recouvré, en partie, cet air d'ingénuité, cette grâce candide qui lui donnaient un charme tout particulier, cette grâce que nous associons difficilement dans notre esprit avec des chagrins plus profonds que ceux de l'enfance.

« Il faut que vous grondiez mon grand-père, dit Sophie. Il veut s'imaginer qu'il n'est pas encore assez bien pour partir.... Je suis sûre du contraire, et certainement il se rétablira plus vite chez lui qu'ici.

— Bah! dit Waife; les jeunes personnes supposent toujours que nous autres, vieilles gens, nous pouvons être aussi alertes qu'elles-mêmes. Après tout, si je dois être grondé, n'influencez pas M. Georges par votre présence, ma chère; profitez de ce que le soleil brille encore, pour sortir.... Je juge, d'après les allures de ce merle, que le jour s'obscurcira vers midi. »

Dès qu'ils furent tous les deux seuls, Georges dit brusquement:

« Votre Sophie paraît bien souffrante; si vous vous trouvez assez bien pour partir, il vaudra mieux pour elle quitter cette triste demeure. Le mouvement est par lui-même un puissant cordial, ajouta le prédicateur avec emphase.

— Vous reconnaissez donc qu'elle paraît souffrante.... très-souffrante, dit Waife delibérément; et il y a dans votre air quelque chose qui me dit que vous devinez la cause de son mal.

— Je la devine d'après le coup d'œil que je pus jeter sur la physionomie de Lionel, lorsqu'il sortit de la conférence qu'il eut en particulier avec M. Darrell chez mon oncle. Je le devine aussi d'après une lettre que j'ai reçue de mon oncle.

— Vous devinez juste, très-juste, dit Waife toujours du même air tranquille et sérieux. J'ai montré à Sophie cette lettre du jeune Haughton; lisez-la. »

Georges parcourut des yeux avec empressement cette lettre, qu'il rendit ensuite à Waife. Ce dernier poursuivit:

« Je fus effrayé, hier, de l'étonnante fermeté d'âme qu'elle montra. Les traits de son visage révélaient seuls ce qu'elle souffrait. Nous avons causé ensemble hier soir. Je lui ai parlé de moi et de mes anciens chagrins, afin de lui donner la force de supporter les siens. Cette enfant a un caractère héroïque,

monsieur Georges; elle est résolue à vaincre ou à mourir.... mais elle ne vaincra pas. »

Georges commençait à débiter les consolations banales en usage dans de semblables épreuves. Waife l'arrêta court.

« Tout ce que vous pourriez dire, monsieur Georges, je le sais d'avance; d'ailleurs, Sophie n'a pas besoin d'être exhortée à la prière et à la résignation. Ce matin, l'aube était proche, les étoiles s'évanouissaient dans le ciel, quand je quittai doucement ma chambre; sous la porte de la sienne, je vis de la lumière; je regardai, sans bruit, sans être aperçu, dans l'intérieur de l'appartement.... Elle ne s'était pas mise au lit. Je la vis près de sa fenêtre ouverte, agenouillée sur le plancher;... son visage était enseveli dans ses mains.... Elle avait prié.... En ce moment, soyez sûr qu'elle prie encore mentalement Elle se dévouera à moi; elle se montrera gaie; vous l'entendrez rire, monsieur Georges; mais elle ne vaincra pas sa douleur en ce monde; longtemps avant la fin de cette nouvelle année, elle accueillera nos regrets avec un brillant sourire; mais nous la perdrons, monsieur Georges. Ne croyez pas que ma prédiction soit l'effet d'une sotte frayeur de vieillard; je connais le chagrin, comme les médecins connaissent la maladie; il a ses symptômes mortels.... Chut! écoutez-moi bien. J'ai encore un espoir.... et cet espoir, je l'ai mis en vous.

— En moi?

— Oui. Vous souvenez-vous de m'avoir dit que, si je réussissais à ouvrir une belle carrière à votre intelligence, vous seriez pour moi le meilleur ami que jamais un homme ait eu. Je vous répondis : « Conclu. Seulement, changez une des parties dans le contrat; redevenez l'ami de Sophie, au lieu d'être le mien; et, si jamais je vous le demande, aidez-moi à faire le bonheur de sa vie. » Vous me dites : « De tout mon cœur et de toute mon âme. » Tel fut notre marché, monsieur Georges. Maintenant, vous avez tout ce que vous désespériez alors d'avoir : la dignité de votre profession sacrée, et l'éloquence du prédicateur. Je ne puis pas tenir tête à M. Darrell.... Vous le pouvez. Il a un cœur; ce cœur peut être adouci. Il a une âme; cette âme peut être dégagée des liens qui entravent ses bons mouvements. Il a des vertus auxquelles vous pouvez faire appel; il a aussi un excessif orgueil que vous avez le droit, en votre qualité de ministre de Dieu, de lui représenter comme étant un péché. Moi, je ne puis argumenter avec lui; je ne puis blâmer un homme à qui j'ai tant d'obligations. Les hommes et les esprits de tous rangs doivent être égaux devant vous, pasteur et théologien! Ministre de l'Évangile, vous vous adressez sans hésitation aux pauvres, aux humbles, aux ignorants. Le ciel ne vous a-t-il donné de pouvoir et de commandement que sur ceux-là?... Allez, prédicateur! allez! parlez avec la même autorité aux grands, aux orgueilleux, aux sages »

Le regard et le geste du vieillard étaient sublimes.

Le prédicateur se sentit tressaillir; toutefois, sa raison en fut moins ébranlée que son cœur. Il secoua la tête d'un air de regret. La tâche qu'on lui assignait dépassait les limites que l'usage prescrit au prêtre de l'Église anglicane.... Une remontrance à un homme qui n'appartient même pas à son troupeau, sur les affaires les plus secrètes du foyer domestique de cet homme! Notre société n'accorde pas un tel privilége; et notre société fait bien.

Waife, qui observait la physionomie de son interlocuteur, vit tout de suite ce qui se passait dans son esprit, et il reprit comme répondant à la pensée de Georges:

« Oui, si vous n'étiez qu'un prêtre ordinaire! Mais vous êtes quelque chose de plus; vous êtes le prêtre spécialement doué pour entraîner les hommes vers le bien. Vous avez la justesse de l'esprit pour raisonner, l'éclat du langage pour persuader, et la majestueuse gravité du zèle religieux. D'ailleurs, ici, vous n'êtes pas seulement le prêtre; vous êtes aussi l'ami, le confident de tous ceux pour qui vous pouvez exercer votre pouvoir. Oh! Georges Morley, je ne suis qu'un pauvre ignorant quand je me permets de vous exhorter à agir en prêtre chrétien! Mais, pour me servir de vos propres expressions, c'est à l'homme, c'est au gentilhomme que je fais appel, en m'adressant à vous.... Vous avez déclaré que ni la volonté ni le zèle ne vous feraient défaut quand je vous dirais : « Tenez votre « promesse.... » Eh bien! je vous le dis aujourd'hui : tenez votre promesse à l'enfant dont vous m'avez juré d être l'ami!

— J'irai.... j'irai immédiatement, dit Georges en se levant. Mais ne vous faites pas illusion; je ne vois pas de chance de succès. Un homme qui m'est si supérieur par l'âge, par la position, par les talents, par la célébrité!...

— Où en serait le christianisme, dit Waife, si les premiers prédicateurs avaient soulevé de semblables questions?... Il y a le courage du soldat..., n'y a-t-il pas le courage du prêtre? »

Georges ne répondit rien. Il sortit de la chambre à pas lents, le front soucieux, le regard pensif, et il se rendit à l'appartement de Guy Darell.



LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE I.

L'homme du monde montre plus d'indifférence pour les choses et les doctrines du monde qu'on n'aurait pu le supposer. Mais il soutient son caractère, qui autrement aurait risqué d'être compromis, par l'adresse avec laquelle, ayant résolu de faire rôtir des marrons dans les cendres du foyer d'un autre homme, il les en retire, tout brûlants, par l'entremise d'une.... patte de chat.

Dans la lettre que Georges avait reçue de son oncle, ainsi qu'il venait de le dire à Waife, le ministre anglican trouvait, pour la mission délicate et épineuse dont il se chargeait, un prétexte qu'il s'était gardé de confier au vieillard, de peur d'éveiller en lui des espérances qui ne se réaliseraient pas. Dans cette lettre, Alban racontait, avec une sensibilité qu'il manifestait rarement à un si haut degré, l'entretien d'adieux qu'il avait eu avec Lionel, partant pour joindre son nouveau régiment. Le pauvre jeune homme avait jusque-là soutenu son courage par l'attente de l'heureux résultat du séjour prolongé de Sophie sous le toit de Darrell. Il s'était persuadé que lorsque Darrell aurait eu ainsi l'occasion de voir et de juger par lui-même cette aimable jeune fille, il serait irrésistiblement attiré vers elle : l'innocence, comme la vérité, devait avoir une puissance qui la rendrait victorieuse. Darrell s'occupait de purifier le nom et le sang de William Losely de la souillure d'une condamnation capitale; Alban était chargé de négocier avec Jasper Losely un traité qui ôterait de ce côté toute crainte d'opprobre pour l'avenir.... Aux yeux du malheureux Lionel, les obstacles avaient disparu, l'avenir devenait serein. Aussi, lorsque, après lui avoir raconté son entrevue définitive avec le ministre, Darrell dit : « En apportant cette nouvelle à William Losely, j'espère adoucir au moins le désappointement qu'il éprouvera, lorsque je rendrai évidente à ses yeux l'impossibilité que sa bien aimée Sophie puisse jamais être autre chose pour moi..., pour nous..., qu'une étrangère dont les vertus nous font prendre intérêt à son bon-

heur...., » Lionel avait été étourdi comme s'il eût reçu un choc violent. A peine put-il babutier :

« Vous l'avez vue, et votre résolution reste la même?

— En pouvez-vous douter? répondit Darrell avec l'expression de l'étonnement. Ma résolution peut maintenant m'être pénible par rapport à moi, comme auparavant elle me le fut par rapport à vous. Mais si je n'ai pas été ébranlé par votre peine, puis-je l'être par la mienne? Ce serait une lâcheté. »

Le colonel, en dépeignant la situation d'esprit de Lionel, après que le jeune officier eut écrit sa lettre d'adieu à Waife et avant qu'il quittât Londres, exprimait de tristes prévisions :

« Je ne dis pas, écrivait-il, que Lionel cherchera criminellement la mort sur le champ de bataille; et d'ailleurs la mort n'y atteint pas plus ceux qui la cherchent que ceux qui l'évitent; mais il partira pour une expédition qui l'exposera à plus de souffrances, de privations, de maladies que le service ordinaire, sans être soutenu par ce pouvoir prodigieux de l'espérance qui veut, qui désire vivre, pouvoir qui constitue la véritable force de la jeunesse. J'ai toujours eu une pensée de deuil pour ceux qui vont à la guerre l'âme attristée. Envoyez au camp un jeune homme dont la gaieté est éteinte, dont le cœur est aussi pesant qu'un bloc de plomb, et la première de ces épidémies qui éclaircissent les rangs plus que ne le fait le canon se dira : « Voilà un homme qui m'appartient. » Tous les médecins vous répéteront que, même dans ses foyers, celui qui a le cœur gai et léger traversera, sain et sauf, la peste qui sévira sur les natures mélancoliques, de même que la *mal' aria* se fixe sur les terrains marécageux. A la confusion des ancêtres de Darrell, je déclare qu'ils priveront la reine Victoria d'un des meilleurs jeunes soldats qui aient jamais porté une épée au côté. Il y a six mois, comme Lionel Haughton envisageait joyeusement l'avenir! Il n'y voyait que des lauriers!... point de cyprès! Maintenant, il me semble que j'ai serré la main d'une victime sacrifiée par la superstition, aux mânes des morts. Je ne saurais blâmer Darrell : j'ose dire que, dans la même position que lui, j'aurais agi de même.... Mais non, en y réfléchissant, je n'eusse point fait cela! Parce que Darrell ne se soucie pas de se marier et d'avoir des héritiers directs, il n'a pas le droit de combler de ses bienfaits un pauvre garçon, pour lui dire ensuite : « Vous n'avez qu'un moyen de me « prouver votre gratitude; songez à mes ancêtres, et soyez « malheureux tout le reste de votre vie. » Darrell a effectivement l'intention de transmettre à Lionel l'ancien nom de Darrell; et l'ancien nom de Darrell ne doit pas être terni par le mariage sur lequel Lionel a malheureusement fixé son cœur! Je respecte cet ancien nom; mais il n'est pas, comme la maison de Vipont, une *institution britannique*. Et si quelque attaque du démocratique choléra, qui ne prend nul souci des anciens

noms, emportait Lionel, que deviendrait alors cet ancien nom? Lionel n'est pas le fils de Darrell; Lionel n'est pas forcé de prendre son nom. Que ce jeune homme vive donc en sa qualité de Lionel Haughton, et que l'ancien nom périsse avec Guy Darrell!

« Quant à la naissance et à la famille de la jeune fille, je crois que nous ne les connaîtrons jamais. Je conviens avec Darrell que le plus sage sera de ne plus s'en informer. Mais je repousse, comme cherchée trop loin et comme improbable, la supposition qu'elle est la fille de Gabrielle Desmarets. Infiniment plus vraisemblable me paraît, soit la déposition de la nourrice, dont le pauvre Willy a donné communication à Darrell, et que Darrell m'a montrée (à cette différence près, que Jasper doit avoir été de connivence avec cette femme pour la suspension temporaire de l'existence de son enfant, tant que cela s'accordait avec ses desseins); soit, au pire, l'hypothèse que cette mystérieuse Sophie est la fille de *l'artiste*. Dans le premier cas, ainsi que je l'ai dit et redit, un mariage entre Lionel et Sophie serait précisément ce que Darrell devrait désirer; dans le dernier cas, naturellement, si Lionel était le chef de la maison de Vipont, l'idée d'une telle union serait inadmissible; mais, *entre nous*, Lionel est le fils d'un prodigue ruiné et de la fille d'un marchand de toile. Darrell n'aura qu'à donner aux jeunes époux une rente annuelle de cinq à six mille livres sterling, et je connais le monde assez bien pour savoir qu'il s'inquiétera fort peu de leurs généalogies. En vérité, Lionel devrait être laissé entièrement libre de décider s'il préfère son union avec une jeune personne qu'il aime de tout son cœur, avec cinq ou six mille livres de revenu, et la perspective des honneurs qu'on peut acquérir dans une profession glorieuse que, dès lors, il exercerait avec contentement; s'il préfère tout cela, dis-je, à une désolation qui durera autant que sa vie, avec le droit, après la mort de Darrell (laquelle n'arrivera pas, je l'espère, d'ici à une trentaine d'années), de porter ce dernier nom, au lieu de celui d'Haughton. Quant à moi, si j'étais le dernier des Haughton, et si j'avais, ce que, Dieu merci! je n'ai pas, quelque orgueil de famille, cet échange me paraîtrait chèrement acheté, quoique payé par une addition de quelques milliers de livres à mon revenu, lorsque je serais peut-être devenu aussi peu disposé que l'est Guy Darrell lui-même à les dépenser. Après tout, il existe une personne que je plains encore plus que le jeune Haughton. Depuis peu, mes promenades à cheval du matin ont eu souvent pour but Twickenham; j'ai fait plusieurs visites à notre belle cousine, lady Montfort. J'y allai d'abord dans l'intention de la gronder d'avoir laissé ces jeunes gens se voir si fréquemment. Mais ma colère contre elle se changea en admiration et en sympathie, lorsque je vis avec quelle amitié tendre, exquise, incom-

parable, elle avait été préoccupée, pendant tout ce temps, du bonheur de Darrell; et avec quel remords elle contemple maintenant le mal qu'ont occasionné une amitié si reconnaissante et une pensée si naturelle! Ce remords la conduit rapidement au tombeau. Le docteur F***, qui a soigné notre cher et malheureux Willy, la soigne aussi; il m'a dit en particulier que, dans cette circonstance, tout son art était impuissant, et que la situation de notre parente lui inspirait des craintes sérieuses. Darrell doit quelques égards à une telle amie. Et quand on pense que voilà trois existences rendues amères pour toujours (si même elles ne sont pas compromises) par l'impitoyable opiniâtreté du meilleur cœur d'homme que j'aie jamais rencontré! Jusqu'à présent, quoique j'aie déjà fait connaître mon opinion à Darrell avec la franchise due au plus ancien et au plus cher de mes amis, jamais, dans les lettres que je lui ai écrites, non plus que dans les conversations que nous avons eues ensemble, jamais je n'ai parlé aussi ouvertement que je viens de le faire en vous écrivant. Et, puisque cela est fait, sans crainte de son regard sévère et de son front orageux, j'ai presque envie de vous dire : « Emparez-vous de lui dans un « bon moment, et montrez-lui cette lettre. » Oui, je vous en donne pleine permission; montrez-la-lui, si vous pensez que cela puisse être utile à notre cause; sinon, jetez-la au feu, et priez Dieu pour ceux que nous autres, pauvres mortels, nous ne pouvons servir. »

Alban avait ajouté sur l'enveloppe ces mots : « Naturellement, avant de montrer la lettre ci-incluse à Darrell, vous préparerez son esprit à en peser le contenu. » Dans cette courte et simple injonction, le sagace homme du monde avait renfermé son astuce, dont aucune trace n'était visible dans le corps de la lettre.

Bien que cette communication d'Alban eût rendu un peu de courage à son neveu, néanmoins Georges n'avait pas jugé prudent d'user de la permission qui lui était donnée de la montrer à Darrell. Il lui semblait que l'orgueil de son hôte s'offenserait beaucoup plus de la remise qui lui serait faite de cette lettre par un tiers, que du ton de franchise qui en caractérisait les raisonnements et les insinuations. Aussi, Georges avait-il résolu de la renvoyer sous enveloppe au colonel, en l'engageant à l'adresser lui-même à Darrell telle qu'elle était, en y ajoutant une ou deux lignes pour dire que, « réflexion faite, Alban soumettait et adressait à son ancien camarade de collége les raisonnements et les craintes qu'il avait épanchés avec tant d'abandon dans une lettre commencée sans l'intention qui se trouvait exprimée à la fin. » Mais maintenant que le prédicateur s'était chargé du rôle d'avocat, cette lettre devenait son mandat.

Après avoir traversé la bibliothèque et le cabinet d'étude,

Georges monta l'étroit escalier qui aboutissait à cette même cellule où Darrell avait conféré avec le voleur de nuit qui revendiquait sa fille dans la personne de Sophie. D'une main rendue tremblante par l'émotion, Georges frappa à la porte

Darrell, étonné d'une intrusion que ne se permettait jamais aucun de ses hôtes, ni de ses gens, lorsqu'il se renfermait dans cette retraite solitaire, dit avec une certaine âpreté d'accent :

« Qui est là ?

— Georges Morley, » lui fut-il répondu.

Darrell ouvrit la porte.

CHAPITRE II.

« Un bon archer se reconnaît, non à ses flèches, mais à sa visée. » — « Un homme bon n'est pas plus à craindre qu'un mouton. » — « Un bon chirurgien doit avoir l'œil de l'aigle, le cœur du lion, la main d'une dame. » — « Une bonne langue est une bonne arme. » — En dépit de ces proverbes inspirateurs ou encourageants, la tâche qu'a entreprise Georges Morley est si opposée à toute la philosophie sentencieuse, que nous trouvons fort grave la question : « Qu'en fera-t-il ? »

« Je viens, dit Georges, vous demander une des plus grandes faveurs qu'un homme puisse accorder à un autre ; ce sera un peu long à expliquer. Avez-vous du loisir ? »

Le front de Darrell se détendit.

« A votre aise, mon cher Georges, asseyez-vous. S'il est en mon pouvoir de rendre service ou de faire plaisir au neveu d'Alban Morley, c'est moi qui recevrai la faveur. »

Et Darrell se disait intérieurement : Ce jeune homme est ambitieux.... Je puis l'aider à faire son chemin vers un siége épiscopal.

Georges Morley. « D'abord permettez-moi de vous dire que je voudrais consulter votre intelligence sur un sujet qui attire et occupe fréquemment la mienne.... Je veux parler de cette vieille et triste question de l'origine et de l'existence du mal, non-seulement dans le monde physique, mais dans le monde moral. Cette question contient des problèmes que je ruminerais pendant des heures entières comme un écolier, sur lesquels j'ai écrit des essais comme un philosophe universitaire, et pour lesquels je recueille perpétuellement des éclaircissements afin de fortifier ma doctrine comme théologien.

— Il écrit un livre, pensa Darrell, qui eut un mouvement d'envie : un livre sur un tel sujet l'occupera pendant toute sa vie.... Heureux jeune homme !

Georges Morley. Le pasteur des âmes est, vous le savez, fréquemment consulté par les affligés et les opprimés, fréquemment sommé de répondre aux questions par lesquelles commence ordinairement le scepticisme des humbles et des ignorants.... « Pourquoi suis-je affligé ? Pourquoi suis-je opprimé ? Est-ce là la justice de la Providence ? Le Père de tous les hommes a-t-il pour ses enfants cette pitié, cette sollicitude dont vous autres, prédicateurs, vous nous parlez ? » Le prêtre, qui doit argumenter avec une affliction que n'a occasionnée aucune faute visible, doit toujours être attentif à déduire des exemples de la vie de ceux dont le malheur est le plus apparent, et à indiquer à l'homme les voies secrètes de Dieu, lorsque, au point de vue de la justice humaine, des nuages obscurcissent la justice divine.

Darrell. C'est une philosophie qui a précédé toutes les autres écoles, et qui leur survivra. Elle est née en même temps que le monde même. Continuez; quoique le sujet soit inépuisable, l'intérêt qu'il excite ne faiblit jamais.

Georges Morley. N'est-il pas vrai, monsieur Darrell, que, parmi les hommes dont la vie s'est écoulée sous vos yeux, vous en avez vu bien peu pour qui l'inexprimable bonté du Tout-Puissant ait été plus évidente que pour votre hôte, William Losely ?

Darrell, *avec surprise*. Évidente ?... Quant à moi, j'avoue que si jamais il y eut un exemple dans lequel la bonté divine, la justice divine, dont je n'ai jamais osé douter, n'a pu être discernée par ma vue bornée, c'est dans l'exemple de la vie à laquelle précisément vous faites allusion. Je vois un homme d'une admirable vertu, d'une simplicité enfantine de caractère, qui l'empêche presque d'avoir la conscience de sa propre grandeur, je le vois entraîné, par un dévouement sublime, dans la plus affreuse de toutes les calamités.... une dégradation ignominieuse. Précipité, au milieu de sa carrière, hors de la sphère des honnêtes gens, il voit son nom flétri par une condamnation capitale.... Il est errant dans sa vieillesse ; enfin justice lui est rendue, mais une justice tardive, mesquine, qui ne lui cause que peu de joie quand elle arrive, car lui, toujours occupé seulement des autres, il a le cœur rempli de tendresse pour une enfant qu'il ne peut pas rendre heureuse selon son espérance ! Non, Georges, la preuve que vous donnez à l'appui de votre assertion pourrait être retournée, par un sceptique, en un argument contre vous.

Georges Morley. Non, à moins que ce sceptique ne refusât de reconnaître le point fondamental d'après lequel, vous et moi, nous pouvons raisonner; non, s'il convient que l'homme

possède une âme, et si le but de cette vie est d'enrichir et de développer l'âme pour une autre vie. Nous savons, par mon oncle, ce qu'était William Losely avant d'avoir éprouvé cette calamité.... un bon et joyeux compagnon.... un brave garçon, franc et insouciant.... Toutes les vertus que vous appréciez maintenant chez lui dormaient, inconnues même de lui. Soudain le malheur arrive!... et soudain l'âme s'élève. Vient ensuite la dégradation du nom, mais vient en même temps la dignité morale. William Losely, comme parasite de grands seigneurs campagnards, est insignifiant, en comparaison de William Waife dont vous saluâtes, avec un noble respect, l'entrée dans cette maison, malgré une flétrissure que vous saviez être l'auréole du martyre; de ce William Waife que vous avez veillé avec une sollicitude pieuse, sur le lit de votre propre père, après cette crise qui avait brisé son corps et abattu son esprit! Et me direz-vous, vous qui attachez un si haut prix à la noblesse, me direz-vous que vous ne pouvez reconnaître ici cette bonté céleste qui anoblit une âme pour l'éternité?

— Georges, vous avez raison, s'écria Darrell, j'étais un sot, un imbécile, comme l'est toujours l'homme, lorsqu'il prend une mouche qui est dans le verre de son télescope pour une tache dans le soleil.

Georges Morley. Mais il est bien difficile de reconnaître les voies mystérieuses de l'Amour céleste, si quelque grande calamité mondaine ne nous force à nous arrêter et à nous interroger. Que la capricieuse Fortune frappe et terrasse une de ses victimes, les païens mêmes crieront: « C'est là main de Dieu!» Mais là où la Fortune n'amène pas de vicissitudes; là où son char roule sur un terrain uni, en répandant, à chaque tour de roue, les richesses et les honneurs; là où l'affliction concentre son travail dans les replis cachés et discrets du cœur, l'homme le plus sensé peut ne pas apercevoir facilement les moyens par lesquels Dieu l'exhorte, le contraint ou l'invite à s'approcher davantage de lui. Je vais prendre pour exemple un homme évidemment favorisé du ciel; son intelligence est douée des plus belles lumières, son âme des plus hautes vertus; il a été formé pour habiter, après qu'il aura subi les courtes épreuves de la vie terrestre, un monde supérieur, dans la suite des siècles qui rouleront éternellement. Mais une herbe parasite croît au milieu des fleurs qui ornent son âme. La mauvaise herbe et les fleurs entrelacent leurs tiges, et leurs fibres mêmes sont mêlées jusque dans leurs racines. Ne vous figurez-vous pas la sollicitude vigilante et incessante avec laquelle Dieu cherchera à dégager la fleur de la mauvaise herbe? Ne comprenez-vous pas (je laisse de côté une métaphore imparfaite) que Dieu choisira, pour donner à l'homme un avertissement salutaire, précisément cette erreur qui est tellement

confondue avec ses vertus, qu'il la considère comme en étant une elle-même? Ne comprenez-vous pas que Dieu, voulant attirer entièrement à lui cette belle nature, insistera pour obtenir un sacrifice qu'il ne demandera pas à un autre? Pour rendre parfaite la nature de William Losely, Dieu lui ordonne de faire le sacrifice de sa réputation d'honnête homme; pour rendre parfaite la nature de Guy Darrell, Dieu lui ordonne de faire le sacrifice de son orgueil! »

Darrell tressaillit et se leva à demi; son regard lança un éclair et ses joues pâlirent; mais il garda le silence.

« Voilà, reprit Georges en poussant un profond soupir, comme s'il venait de se débarrasser d'un fardeau incommode, voilà la faveur que j'étais venu vous supplier de m'accorder; un homme ne peut guère en accorder une plus grande à son semblable. Je vous prie de croire que je vous respecte, vous aime et vous honore assez, pour mériter de votre amitié un privilége sans lequel l'amitié n'est qu'un vain mot.... De même qu'il n'y a pas de hardiesse plus blâmable que celle de s'immiscer dans les affaires d'une personne qui nous refuse sa confiance, de même il n'y a pas de faveur plus précieuse, je le répète, que la confiance qu'un homme de bien accorde à celui qui la demande sans y avoir d'autres droits que la loyauté de ses motifs. »

Darrell répondit d'un ton adouci, quoique avec fierté:

« Toutes les vies humaines sont comme des cercles séparés, qui peuvent se rapprocher par un contact amical; cependant, même lorsqu'ils se touchent, chacun d'eux s'arrondit en s'éloignant de l'autre. Par cette comparaison, je désire vous demander à quel point de mon cercle vous voudriez toucher.

Georges Morley. Je vous suis reconnaissant de cette question. J'accepte votre métaphore. J'ai touché le point.... je n'en ai pas d'autre en vue. »

Il se tut un moment, comme pour se recueillir; puis il dit d'un air pensif:

« Oui, j'accepte votre métaphore; même, je corroborerai la vérité qu'elle renferme, par une autre comparaison plus vulgaire. Il y a de petits abrégés d'histoire que l'on donne aux enfants. En telle année un roi fut couronné.... une bataille fut livrée.... il survint un grand désastre.... ou un beau triomphe; mais, du véritable progrès et du développement moral de la nation dont les annales sont ainsi résumées; des causes compliquées qui ont amené ces événements; de la vie animée, variée, multiple de cette nation, depuis telle époque jusqu'à telle autre, l'abrégé n'en parle pas. Il en est de même de la vie de chaque individu; ce que nous en connaissons n'est qu'un stérile épitomé... Les émotions, qui sont le peuple du cœur, sont cachées à notre vue. En telle année, il est arrivé à cet individu quelque chose de visible..., un gain..., une perte..., un suc-

cès..., une déception; le *peuple du cœur* a couronné ou déposé un roi. C'est tout ce que nous savons; et la biographie la plus volumineuse qui ait jamais été écrite ne peut être qu'un abrégé succinct de tout ce qui a réellement completé et individualisé un homme. Je ne vous demande pas de me confier un seul fait ou un seul détail de votre existence qui soit au delà de ce que voient mes yeux. Loin de moi une curiosité aussi indiscrète! mais je vous demande ceci : en réfléchissant sur votre vie passée, en masse, ne trouvez-vous pas que vos plus grands chagrins ont eu une étrange analogie? N'ont-ils pas eu tous la même fin, en vous empêchant d'atteindre un objet unique, dès longtemps caressé par vos espérances, et auquel, même à présent, vous restez attaché résolûment, comme pour défier le sort?

— C'est vrai, murmura Darrell. Vous ne m'offensez point! poursuivez.

— Et ces chagrins, en vous frustrant de l'objet que vous vouliez atteindre, n'ont-ils pas eu souvent aussi une certaine uniformité dans la manière dont ils combattaient vos espérances, dont ils attaquaient votre côté le plus vulnérable? Ne semblait-il pas qu'une sorte de stratégie politique les guidât vers le point d'où ils pouvaient le plus affliger, humilier ou repousser un ennemi qu'ils avaient l'ordre de foudroyer? Ils n'ont pu vous avilir, telle n'était point leur mission. Le ciel a laissé en vous intacts un noble caractère, un esprit supérieur, que n'ont point abaissé les assauts dirigés non contre vous, mais contre votre orgueil; votre dignité personnelle, quoique singulièrement susceptible, quoique douloureusement blessée, est restée debout. Ce qui aurait pu dégrader des natures inférieures à la vôtre n'a pas exercé d'action sur vous. Dieu vous a laissé votre dignité, car elle appartient également à votre intelligence et à vos vertus...; mais il a permis qu'elle fût pour vous une source d'angoisses. Pourquoi? parce que, au lieu de se contenter d'orner vos vertus, elle masquait le défaut contre lequel étaient dirigées les attaques du chagrin. Vous froncez le sourcil... Veillez me pardonner d'avoir été trop loin.

— Vous n'allez pas trop loin, à moins que ce ne soit comme flatteur. Si j'ai froncé le sourcil, c'était sans le savoir, et par préoccupation d'esprit, non par humeur. Mais accordez-moi un moment de silence; mon attention vous abandonne pour se reporter vers le passé.»

Le passé! Il était trop vrai! Cette demeure, au portail de laquelle les chevaux noirs du char funèbre étaient arrivés juste à temps pour épargner à Darrell le dernier déshonneur, mais non une suite d'années de tortures et d'angoisses.... Et sa fille artificieuse et perfide!... Et l'odieux mariage de Mathilde!... Et l'homme dont elle avait déversé l'opprobre sur sa propre

famille, l'homme dont la vie était toujours une insulte et une menace pour celle de Darrell !... Quelle guerre déclarée à son orgueil !... Et même, en ce qui concernait ce funeste et secret amour qui, de tous ses chagrins, était le plus effectif et le plus opiniâtre, n'était-ce pas encore son orgueil qui avait joué le rôle le plus fatal à son bonheur? Alors, et maintenant encore, quel sentiment avait dicté ces mots : « Je puis bénir?... » le sentiment sacré de l'amour ! et ces autres mots : « Mais non pardonner? » son orgueil, cet inflexible orgueil mêlé à tout son être. Et il en avait été ainsi jusqu'aux dernières révolutions que venait de subir sa vie stérile. S'il était malheureux du malheur de Lionel et de Sophie, n'était-ce pas encore le fait de son orgueil? Isolé dans la citadelle de l'orgueil, environné et investi par les chagrins, il venait de voir les dernières espérances qui s'étaient réfugiées dans la forteresse expirer en défendant les ouvrages avancés.

Voilant son visage de sa main, Darrell garda le silence pendant quelques minutes. Lorsqu'il releva la tête, son regard et ses lèvres exprimaient également la fermeté.

« Georges Morley, dit-il, je le reconnais, il y a beaucoup de justice dans le blâme que vous m'avez infligé avec tant de délicatesse ! Si ce blâme ne me réforme pas, du moins il ne peut me déplaire, et il donne matière à de sérieuses réflexions. Mais, bien que j'avoue que l'orgueil ne convient pas à l'homme ; bien que, dans l'aveuglement du jugement humain, j'aie pu souvent confondre l'orgueil avec le devoir, et souffrir de cette méprise, cependant je ne saurais tenir pour une erreur mon attachement à cet objet principal de ma vie dont vous dites, avec une vérité si saisissante, qu'il a plu au ciel de me frustrer. Votre oncle vous en a assez appris, vous en avez assez vu par vous-même, pour savoir quel a été cet objet. Un érudit comme vous m'accordera qu'il n'y a rien d'ignoble dans l'hommage que les nations ou les individus rendent aux mânes de leurs ancêtres.... Cet hommage est instinctif chez tous, excepté chez les natures vulgaires et mesquines. Si un homme de mérite n'a pas d'aïeux, il s'approprie comme tels les héros, les bardes et les patriotes de sa mère patrie. Un citoyen libre a pour ancêtres tous les chefs illustres qui ont fait la gloire de l'État, à la seule condition qu'il révérera leurs tombes et honorera leur mémoire avec une piété filiale. Aussi, dans les grandes démocraties, toutes les fois que ces orateurs éminents, dont la parole a le retentissement de la trompette, veulent exciter à quelque action héroïque une génération amollie, c'est au nom des ancêtres qu'ils lui font appel, c'est en conjurant les vivants de se montrer dignes des morts ! Ce qui est chez les masses un sentiment louable et même nécessaire ne saurait être chez l'homme un vice qui irrite le ciel. Comme tous les sentiments élevés, celui-là peut imposer de rudes devoirs ; il peut exiger rigoureuse-

ment la résistance à de douces impulsions, à d'agréables plaisirs; mais il faut considérer la somme totale de son mérite et de son importance. Donc, si tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, mon éloquent et subtil ami, avait seulement pour but de plaider, d'une manière détournée, la même cause que j'ai déjà jugée contre son premier avocat, bien que mon cœur penchât pour l'amour généreux de Lionel et pour la grâce touchante de cette belle et candide jeune fille, la cour doit être dissoute.... Le juge n'a pas d'autre règle que la loi qui gouverne impérieusement son jugement.

GEORGES MORLEY. Jusqu'à présent, je ne me suis pas permis d'appliquer à des cas particuliers l'argument général que vous avez l'indulgence de me laisser émettre en faveur de ma théorie, à savoir, qu'en examinant attentivement le cœur humain, on y découvre la même harmonie de dessein que dans l'univers extérieur, et que dans nos erreurs et dans chagrins, on retrouve les axiomes, les problèmes et les principes fondamentaux d'une science. Veillez donc m'excuser si je poursuis encore un peu plus loin le cours de ce même raisonnement. Je n'aurai pas la présomption d'alléguer un exemple spécial.... de vous dire : « Vous devriez faire ceci, vous ne devriez point « faire cela. » Je vous demanderai seulement la permission de présenter quelques autres suggestions à votre expérience et à votre bonne foi. »

Irrésistiblement fasciné, Darrell dit avec une légère teinte de l'ironie sérieuse qui le caractérisait :

« Vous avez véritablement le génie de la prédication, telle qu'on nous la fait entendre du haut de la chaire; je vous en concède les droits. Je vous écouterai avec la volonté de profiter de vos avis, et d'autant plus susceptible d'être persuadé, que je serai libre de ne pas répondre.

GEORGES MORLEY. Vous voulez justifier l'objet de votre principale ambition pendant toute votre vie. Vous dites que cet objet n'est pas ignoble. Vraiment non! Vous ne pouvez pas avoir en vue un sujet ignoble. La question est : N'y a-t-il pas des objets plus nobles, d'une plus haute valeur, qui auraient amené des résultats plus importants pour l'âme que vous a donnée la Providence?... La place convenable de l'objet que vous justifiez n'était-elle pas celle d'un auxiliaire, d'un subordonné, plutôt que celle d'un chef qui dirige tout, qui suffit à tout, d'un autocrate exerçant un pouvoir absolu sur les sentiments des hommes? Je me représente ce que vous fûtes dans votre enfance..., un jeune garçon plein d'un généreux courage, isolé dans cet ancien manoir, au milieu de ces sites primitifs dont presque rien de moderne ne trouble l'harmonie, où des landes désertes et des terres incultes s'étendant au loin et allant se perdre dans les labyrinthes d'une vénérable forêt disposent l'esprit humain à rêver des temps anciens, et l'imagination

à faire revivre l'âge de la chevalerie, paré de toute sa poésie, alliant ainsi l'hommage dû aux ancêtres avec l'ambition de la vie à venir.... Touchant et pathétique tableau que celui d'un enfant sans appui, aux yeux duquel la décadence de sa race est un motif de plus pour la chérir, d'un enfant qui se voue avec intrépidité à la pauvreté et au travail parce qu'il se sent la force qui dérive d'une résolution arrêtée et d'une volonté sérieuse, d'un enfant qui a fait secrètement le serment de réparer à lui seul l'ouvrage de siècles destructeurs, en rendant à sa lignée la place d'honneur qu'elle avait occupée dans le pays ! »

Georges fit une pause. Les yeux de Darrell étaient mouillés de larmes.

« Oui, reprit le théologien, oui, cet objet, ce but a droit à notre respectueuse sympathie pour l'enfant, pour le jeune homme, pour l'homme mûr qui ose entrer ainsi à grands pas dans la vie active. Mais attendons quelques années. Cet objet s'est-il agrandi? A-t-il donné naissance à d'autres objets qui intéressent l'humanité? Est-il au contraire resté seul et stérile dans le sein de l'homme de génie qu'a couronné le succès? Ou bien a-t-il abondamment produit d'autres desseins plus grandioses et d'une plus vaste étendue? Quand un homme de génie a réussi, tous les autres hommes ont le droit de lui dire: « Frère, aidez-nous ! » Et quoi! pas d'autre objet en vue que celui de réédifier une maison, que de relever une race! Ce qui était grand à un des relais de cette marche ascendante est étroit et petit à un autre. L'ambition bornée à l'élévation d'une famille! Notre sympathie peut-elle encore sanctifier *cela?* Non! Chez Guy Darrell, l'homme couronné par le succès, cette ambition-là fut une trahison envers le genre humain.... Le genre humain était devenu sa famille!... Voilà pourquoi Dieu a traversé le dessein qui était opposé à ses propres fins, lorsqu'il vous créa. Voilà pourquoi vous n'avez point d'enfants qui s'asseyent auprès de vous à votre foyer solitaire. Voilà pourquoi la maison que vous vouliez réédifier et votre propre vie, sont là l'une et l'autre incomplètes ! »

Darrell, toujours assis, resta muet.... Il était atterré!

Georges Morley. « Et ce dessein n'a-t-il pas mis des limites à votre intelligence même? Tandis qu'il était déjoué dans le rayon de sa propre visée, ne vous a-t-il pas dérobé la gloire à laquelle aspirait votre jeunesse et qu'à l'âge viril vous auriez pu encore rechercher? Idolâtre comme vous l'êtes de ce symbole, le nom des ancêtres, avez-vous conquis pour votre propre nom ce respect mêlé de gratitude que la postérité accorde aux hommes de génie qui se sont dévoués aux intérêts du genre humain? Soudain, au zénith de la vie, au milieu des triomphes, non d'une véritable célébrité, mais de ces joies bruyantes et éphémères comme les acclamations de la populace, vous avez été arrêté dans votre carrière par des calamités qui ne me sont pas

toutes connues, et au sujet desquelles je ne saurais même faire de conjectures.... Enfin, lorsque l'objet que vous vouliez atteindre échappe, ou plutôt est arraché à vos regards, votre génie renonce à toute espèce d'activité. Cependant, l'immortelle renommee était devant vous; elle se fût tenue à vos côtés, si vos desseins avaient été de ceux pour l'exécution desquels le ciel accorde à l'homme le génie.... Vous réfléchissez.... Dieu veuille que mes rudes paroles portent coup! Guy Darrell, il n'est pas trop tard! les avertissements du ciel arrivent toujours à temps. Songez-y; c'est avec ce dessein étroit que vous avez développé en vous le défaut capital de l'orgueil. Pour nous, comme chrétiens ou comme logiciens, ce n'est pas en ce monde que l'accomplissement de tous les devoirs doit avoir sa récompense spéciale; néanmoins, par cette même loi mystérieuse qui fait du chagrin une science, la rémunération n'est souvent que l'effet normal de l'accomplissement des devoirs. De votre orgueil et du seul objet qui vous préoccupait le bonheur est-il né pour vous? Le succès qui ne vous fut pas dénié a-t-il rivé à la chaîne de la postérité l'anneau que votre main aurait depuis longtemps forcé, si vous ne lui aviez mis vous-même des fers? Supposez donc que Dieu vous dit : « Enfant opiniâtre, « cède enfin aux avertissements que te donne ma bonté pa- « ternelle. D'un fils aussi favorisé et aussi fort que tu l'es, « j'exige le saorifice le plus difficile! tu as beaucoup sacrifié, « mais pour des fins qui ne sont pas prescrites par ma loi; « sacrifie-moi maintenant ce à quoi tu es le plus attaché.... « l'orgueil. C'est avec intention que j'exige de toi le renonce- « ment qui te paraît le plus amer. Ce qui pour d'autres hommes, « ne serait pas un devoir, en est un pour toi, parce qu'il « constitue une grande victoire sur toi-même : paye donc à « l'humanité les arrérages d'une juste dette longtemps né- « gligée. » Supposons maintenant que ce dur sacrifice soit accompli; je dois penser que Dieu a en vue votre contentement même ici bas, quand il vous demande de rompre avec la cause de vos chagrins; je dois penser que les rayons de soleil qui auront été refusés à l'été de votre vie ne le seront pas à son automne. Mais on ne marchande pas avec Dieu. Une vertu, la plus difficile pour vous, parce qu'elle foule aux pieds ce que, pendant toute votre vie, vous avez exalté comme une vertu, se présente à vous austère et déplaisante. Mais, Guy Darrell, c'est précisément parce qu'elle est dépourvue de tout ce qui séduit le commun des hommes qu'elle a plus de valeur. Si vous la repoussez, les hommes vous acquitteront, et ils auront raison, suivant les règles ordinaires du monde. Mais si, après avoir réfléchi, vous dites dans le secret de votre cœur : « C'est une « vertu, » vous suivrez sans bruit le sentier par lequel elle vous conduira jusqu'à Dieu. »

Le prédicateur se tut.

Darrell poussa un long soupir, se leva lentement, prit la main de Georges, la serra chaleureusement dans les deux siennes, et puis se retira à l'écart silencieusement. Il s'arrêta dans la profonde embrasure de la fenêtre, à travers les vitres de laquelle les pâles rayons du soleil d'hiver frappaient obliquement sur les lambris massifs; il ouvrit la jalousie, et contempla ses vieux chênes héréditaires, la tour de l'église gothique, les arbres verts qui entouraient d'une sombre verdure le tombeau de son père. Il soupira de nouveau, mais cette fois son soupir eut en quelque sorte un résonnement hautain qui exprimait une brusque impatience. Georges sentit qu'il fallait renforcer et confirmer par des paroles écrites l'effet des paroles dites. Il avait du moins obéi à la prudente injonction de son oncle; il avait préparé l'esprit de Darrell à peser le contenu d'une lettre qui, donné en premier lieu, l'aurait peut-être rendu plus opiniâtre dans sa résolution, en augmentant la peine que lui causait déjà cette résolution.

Darrell, s'étant rapproché, regarda Georges, comme s'il était étonné de le voir encore là.

« Maintenant, je n'ai plus qu'à mettre sous vos yeux cette lettre que m'a écrite mon oncle, dit Georges. Elle contient des détails qu'il eût été particulièrement inconvenant à moi de discuter avec vous. En lisant, souvenez-vous, je vous en conjure, qu'elle a été écrite par votre plus ancien ami.... par un homme bien capable, certes, d'apprécier nettement les embarras de la vie et les délicatesses de l'honneur. »

Darrell fit une inclination de tête, en manière d'approbation, et prit la lettre. Georges se disposait à quitter la chambre, lorsque Darrell lui dit :

« Restez; mieux vaut n'avoir qu'une entrevue, une conversation sur le sujet dont vous venez de m'imposer la discussion. Cette lettre peut exiger une explication, ou une réponse à votre oncle. »

Il resta ensuite quelques secondes, la lettre ouverte dans sa main; après une courte hésitation, il dit, en fixant son regard perçant sur la pâle et calme physionomie de Georges :

« Comment se fait-il que, avec une expérience des hommes que vous m'accuserez de regarder comme limitée, vous lisiez si merveilleusement dans les replis du cœur humain?

— Si j'ai réellement ce don, dit Georges, je répondrai à votre question par une autre. Est-ce par l'expérience ou par la sympathie que nous réussissons à lire dans le cœur humain? Si c'est par l'expérience, que devient le poëte? S'il est vrai qu'on naisse poëte, n'est-ce pas parce que le poëte a naturellement le don de sympathiser avec des sentiments qu'il n'a jamais éprouvés?

— Je le vois; il y a des prédicateurs-nés. »

Darrell se rassit, et commença la lettre d'Alban. Il fut évidem-

ment touché du récit que le colonel faisait du chagrin de Lionel et il murmura, en se parlant à lui-même : « Pauvre garçon ! mais il est brave; il est jeune. » Quand il arriva aux présages d'Alban, à propos des effets de l'accablement moral sur la trame de la vie, il porta vivement sa main à sa poitrine, comme s'il eût ressenti un choc. Il resta pensif quelques instants avant de reprendre sa lecture; puis il lut rapidement sans prononcer un mot, jusqu'à ce que le sang lui ayant monté au visage, il répéta d'une voix creuse et mélancolique : « Que le jeune homme vive et que le vieux nom meure avec Guy Darrell ! Ah ! oui, ajouta-t-il ensuite, le monde se met toujours du parti de la jeunesse ! Y a-t-il quelque chose qui importe plus que la satisfaction personnelle de ce jeune homme? » Il se mit à lire impatiemment la lettre jusqu'au passage consacré à lady Montfort. Georges vit alors que le papier tremblait dans sa main et que ses lèvres blémissaient.

« Craintes sérieuses ! murmura-t-il. Je dois « des égards à « une telle amie. » Cet homme est sans cœur. »

Ses doigts serraient fortement la lettre dont il ne lut pas le surplus.

« Laissez-moi cette lettre, Georges, dit-il; j'y ferai réponse, et vous aussi, avant ce soir. »

En parlant ainsi, il prit son chapeau, passa dans la galerie de tableaux, d'où il sortit dans le jardin. Georges, incertain et inquiet, regagna sa chambre solitaire, dans laquelle il s'enferma.

CHAPITRE III.

Enfin la grande question, par la torture, est appliquée à Darrell.

Qu'en fera-t-il? Que fera Guy Darrell de la pensée qui pèse sur son esprit, lui déchire le cœur et jette le trouble dans sa conscience? Que fera-t-il de la loi qu'il s'était imposée et qui a gouverné jusqu'à présent sa vie? Que fera-t-il de cette ombre d'un nom qui, au milieu d'une foule bruyante, aussi bien que dans le cimetière désert, a fasciné ses yeux et attiré ses pas, comme un fantôme qui vous fait signe de le suivre? Que fera-t-il de cet orgueil dont le masque vient d'être si rudement déchiré? Que fera-t-il des idoles révérées si longtemps? Sont-elles réellement des idoles, ou seulement des symboles, des images de vérités saintes? Que fera-t-il du problème qui le torture et de la solution duquel dépendent l'honneur dû à des

mânes sacrés, et les droits également justes que réclament les vivants! Darrell, en proie à une grande agitation, continue de marcher, le dard de cette question enfoncé dans le flanc. Tantôt il traverse les vastes terrains incultes; tantôt il s'enfonce dans les bois sombres, s'arrêtant fréquemment, poussant rapidement un soupir, et passant sa main sur son front comme pour en chasser un nuage; tantôt il disparaît à notre vue, sous les arbres verts qui entourent le tombeau de son père dans le cimetière; tantôt il en sort lentement, et fixe un mélancolique regard sur le vieux toit du manoir. Qu'en fera-t-il? La question des questions par lesquelles doit s'ouvrir tout l'avenir le met au supplice. QU'EN FERA-T-IL? Voyons.

CHAPITRE IV.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia
Mollirit aversos Penates
Farre pio et saliente mica [1].
(HORACE.)

C'est l'heure du crépuscule, Fairthorn erre çà et là assez tristement au bord du lac. Depuis trois jours, il est privé de sa promenade avec Sophie, et du singulier plaisir qu'il éprouvait à la tourmenter par ses allusions, regardant toujours comme une impertinente présomption l'intérêt même qu'il portait à la famille dont les grandeurs surannées lui étaient étrangères. Sa conversation avec Darrell, plus habituelle et moins irritante, lui manque aussi; en un mot, Fairthorn est hors de son assiette ordinaire, et il exhale son spleen contre les cygnes qui, le suivant le long du rivage, moins par affection, sans doute, que dans l'attente du pain que sa présence leur fait espérer, le saluent de cette charmante note, mi-ronflement, mi-grognement, à laquelle le cours des temps ou le changement de climat a réduit le talent vocal de ces oiseaux classiques, si pathétiquement mélodieux au siècle de Moschus et sur les bords du Caystre.

« Pas une miette pour vous, mendiants sans principes, grommela le musicien. Vous vous imaginez que l'homme ne doit avoir d'autre pensée que celle de pourvoir à toutes les

1. Si une main innocente touche l'autel, le plus splendide sacrifice et les offrandes de farine et de sel attendriraient moins les dieux pénates.

superfluités de votre existence. Si, dans un conseil de juges compétents, on vous demandait de me définir, *moi*, votre bienfaiteur, que diriez-vous? Que je suis un être très-bas placé dans l'échelle de la création, sans ailes, voire sans plumes, mais doué par la Providence d'un instinct tout particulier pour ajouter quelque friand supplément à la nourriture ordinaire des cygnes. Oui, grognez tant qu'il vous plaira. Je voudrais vous tenir.... dans un pâté. »

En ce moment, la daine s'avançait lentement entre l'aubépine et le rocher grisâtre; elle s'arrêta pour boire, juste à l'endroit où la pâle étoile du soir réfléchissait ses rayons sur les eaux. Le musicien oublia les cygnes, et hâta le pas dans l'espoir de rencontrer le fidèle compagnon de la daine. Son espoir ne fut pas déçu; il trouva Guy Darrell à l'endroit où le crépuscule jetait le plus d'ombre entre le rocher et l'aubépine.

« Cher confrère ermite, dit Darrell presque gaiement, mais d'une voix plus affectueuse que de coutume, vous arrivez précisément quand j'ai besoin de vous. Je suis comme un homme dont les yeux ont été éblouis par un violent contraste de couleurs, et votre présence est pour moi comme un retour à la douce verdure. J'ai des nouvelles pour vous, Fairthorn. Vous, qui connaissez plus de mes secrets qu'aucun autre homme, vous serez le premier à apprendre une décision qui doit nous lier l'un à l'autre encore davantage; mais ailleurs qu'ici, Dick:

Ibimus, ibimus!
. . . . supremum
Carpere iter, comites parati[1].

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda Fairthorn. J'ai toujours un triste pressentiment quand je vous entends citer Horace; quelque lugubre réflexion sur la mort, ou tout autre sujet désagréable, vient toujours après.

— La mort? non, Dick, pas à présent. Les cloches du mariage, la joie, Dick! Nous aurons une noce.

— Quoi! vous vous mariez enfin? Ah! ce doit être avec cette belle Caroline Lindsay. Il le faut, il le faut; vous ne pourriez jamais en aimer une autre. Vous le savez bien, mon cher, très-cher maître. Je vous verrai donc heureux avant de mourir!

— Folie, mon pauvre vieil ami, dit Darrell, en appuyant tendrement son bras sur l'épaule de Fairthorn, et en se dirigeant lentement du côté de la maison. Combien de fois devrai-je vous dire que les cloches du mariage ne peuvent sonner pour moi?

1. Nous irons, nous irons! compagnons de voyage,
Vers le chemin suprême....

— Mais vous m'avez dit que vous étiez allé à Twickenham pour *la* voir encore une fois; que c'était sa vue qui vous avait fait prendre la résolution de n'épouser nulle autre femme. Et quand je me suis déchaîné contre sa légèreté, ne m'avez-vous pas fait presque mourir de peur, comme si vous seul eussiez le droit de la blâmer? Aujourd'hui elle est libre; n'êtes-vous pas convenu qu'elle ne refuserait pas votre main, et qu'elle vous serait désormais fidèle? Et pourtant vous persistez à rester.... granit!

— Non, Dick, non, pas granit! plût à Dieu! je voudrais l'être.

— Granit et orgueil, répéta Dick courageusement. Si l'on entame le granit, on ne fait que briser sa bêche contre l'orgueil.

— L'orgueil! toi aussi, murmura Darrell. Non, reprit-il à haute voix, non, ce n'est pas l'orgueil maintenant, quel que soit le sentiment qui m'ait dirigé jusqu'ici. Mais je préférerais souffrir toutes les tortures que les pieux inquisiteurs ont inventées par pure compassion pour d'obstinés hérétiques, plutôt que de condamner la femme que j'ai si fatalement aimée à une expiation dont elle ne peut entrevoir la misère. Elle m'accepterait certainement, oui..., et pourquoi? parce qu'elle pense qu'elle me doit une réparation, parce qu'elle a pitié de moi. Et mon cœur me dit que je pourrais devenir lâchement cruel et vindicatif, si je devais passer tous mes jours avec la femme qui m'inspira, au midi de ma vie, un amour inconnu à mon matin, et si l'unique retour de cet amour devait être la pitié accordée au déclin de mes années. Non, si elle n'eut que de la pitié pour moi, si elle ne m'aimait point quand nous nous séparâmes là-bas, sous ces hêtres, il y a dix huit ans, je serais un insensé de m'imaginer que la pitié de la femme se change en amour quand nos cheveux commencent à blanchir, et que les jeunes gens tournent nos sentiments en ridicule. Ce n'est pas l'orgueil qui parle ici, c'est plutôt l'humanité, Dick. Au reste, il ne s'agit ni de la vieillesse, ni du passé, mais bien de la jeunesse et du joyeux carillon du mariage, Dick. Sachez que j'ai passé plusieurs heures à me demander comment je pourrais concilier mes vieilles idées avec le bonheur de ce cher Lionel. Nous devons penser aux vivants aussi bien qu'aux morts, Dick. J'ai résolu le problème. Je suis heureux et les jeunes gens le seront aussi.

— Vous ne voulez pas dire que vous consentirez au....

— Oui, au mariage de Lionel avec cette ravissante fille, dont nous ne rechercherons jamais l'origine. Les grands hommes sont leurs propres ancêtres, pourquoi n'en serait-il pas quelquefois de même pour les jolies femmes? J'y consens; cela suffit. J'assurerai naturellement à mon parent et à sa jeune épouse une large fortune. Lionel aura du temps devant lui

pour la lune de miel, avant son départ pour l'armée. Il se battra de bon cœur maintenant, Dick. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas supporter le chagrin comme on nous l'enseignait de mon temps. Et cette aimable dame qui éprouve tant de pitié pour moi en éprouve naturellement davantage pour un charmant jeune couple dont elle a projeté le mariage dans le but de me faire goûter les joies du foyer. Plutôt donc que de la voir languir et tomber malade, et..., n'importe, tout sera arrangé convenablement pour le bonheur des vivants. Mais il reste autre chose à faire : nous devons penser aux morts aussi bien qu'aux vivants, et le nom de Darrell sera enseveli avec moi dans la tombe, à côté de mon père. Lionel Haughton conservera son propre nom. Vivent les Haughton ! Périsse, mais périsse sans tache sur son blason la race des Darrell ! Mais que vois-je? des larmes, Dick ! Bah ! soyez homme. J'ai besoin de toute votre énergie, car vous aussi vous devez avoir votre part du sacrifice. Ce que je vais vous dire n'est pas dicté par l'orgueil, si je me connais bien. Non, c'est le renoncement du but auquel j'ai sacrifié une si grande partie de ma vie; mais ce renoncement satisfait mes idées sur l'honneur. Quoi qu'il en soit, si c'est de l'orgueil déguisé, il ne fera pas de victimes. Vous et moi en ressentirons peut-être une vive douleur...., nous devons la supporter, Dick.

— Pour Dieu ! que va-t-il encore arriver? dit Fairthorn d'une voix lamentable.

— Le devoir envers les morts, Richard Fairthorn. Ce petit coin de la belle Angleterre, où j'ai appris de ceux qui ne sont plus à aimer l'honneur, ce pauvre domaine de Fawley sera légué au collége de l'université où j'ai été élevé.

— Monsieur Darrell !

— Il pourra contribuer à procurer une ou deux *fellowships* à de braves et honnêtes étudiants; tant que dureront les institutions anglaises, il sera consacré à l'instruction et à l'honneur. Il pourra servir, au profit de l'humanité, une ambition plus grande et plus généreuse que la mienne : un établissement, par exemple, fondé au nom de mon père, pas au mien, tel que le musée Darrell. Voilà, Dick, ce que je considère comme mon devoir envers les morts. La vieille maison devient donc inutile; la nouvelle fut toujours une folie. Elles tomberont dès que les jeunes gens seront mariés : il n'en restera pas pierre sur pierre. La charrue passera dessus. Je vous laisse le soin de cette tâche, Dick...., je n'en ai pas la force. Puis, vous vous hâterez de me rejoindre à Sorrente, dans ce coin de terre où Horace désirait rendre le dernier soupir :

Ille te mecum locus et beatæ
Postulant arces, ibi tu [1]...

[1] .... Ce lieu nous appelle tous deux,
Tu viendras avec moi dans ces murs bien heureux !

— De grâce, monsieur Darrell, de grâce! Horace encore Ah! c'en est trop! »

Fairthorn suffoquait, et, comme si l'idée qu'on lui présentait eût été trop monstrueuse pour qu'il pût y ajouter foi, il se cramponna à Darrell d'une main si passionnée, qu'il le saisit presque à la gorge, et s'écria en sanglotant:

« Vous ne parlez pas sérieusement?

— Sérieusement et solennellement, Richard Fairthorn, dit Darrell, en se dégageant doucement des doigts crispés qui menaçaient de l'étrangler. Je vous ai déclaré sérieusement et solennellement mon intention. Je vous conjure, au nom de notre vieille amitié, d'envisager ce malheur comme je le fais, avec fermeté, avec courage, je vous supplie d'exécuter à la lettre les instructions que je vous laisserai en quittant l'Angleterre, ce que je me propose de faire le jour même du mariage de Lionel, et alors, cher vieil ami, nous jouirons de jours sereins, d'une conscience tranquille. Là bas, dans des climats où des races entières ont passé et disparu, où de fières cités ellesmêmes sont ensevelies dans l'oubli, où nous rougirions de nous livrer au chagrin causé par la perte d'un pauvre manoir, là-bas, Dick, nous moraliserons contre de vains rêves et un fol orgueil, nous cultiverons la vigne et les orangers avec Horace..., non, non, avec Dick, avec la flûte. »

CHAPITRE V.

Les rivières coulent plus fécondes et plus bienfaisantes quand la glace qui les emprisonnait se fond avec leurs flots. Les nobles cœurs se montrent plus grands quand se fond la glace sous laquelle se dérobait leur générosité naturelle.

Darrell s'enfuit dans le manoir. Laissé seul, Fairthorn se laisse tomber par terre et se livre pendant quelques minutes à des lamentations peu dignes d'un homme. Tout à coup il se relève : une pensée a traversé son cerveau, une espérance est entrée dans son cœur. Il bondit, s'élance et, décrivant avec précipitation un de ces zigzags qui lui sont habituels, se plonge dans sa mystérieuse cachette, d'où il sort, au bout d'une heure, une lettre à la main, juste à temps pour rattraper le facteur au moment où ce fonctionnaire sortait de l'arrière-cour avec son sac officiel.

Cet exploit accompli, Fairthorn s'assit lourdement à table, au moment où Georges Morley achevait les prières qui précé-

daient toujours le dîner, repas que Fairthorn considérait comme le plus grand événement de la journée. Mais l'appétit du pauvre homme avait disparu. Comme Sophie dînait avec Waife, les Morley partagèrent seuls avec l'hôte et son secretaire ce mélancolique repas. Georges n'était pas moins silencieux que Fairthorn; les manières de Darrell l'embarrassaient. Mistress Morley, que son mari n'admettait pas dans les secrets d'autrui, bien que, dans tout ce qui le concernait, elle fût, elle le croyait du moins, *pellucidior vitro*, mistress Morley, disons-nous, faisait tous les frais de la conversation. Comme c'était la meilleure femme du monde, qu'elle désirait toujours dire quelque chose d'agréable pour les autres, elle se mit à faire l'éloge des vieux portraits de famille qui décoraient les lambris et semblaient la regarder d'un air sévère. Elle dit à Fairthorn que son croquis de la vieille maison, vue du lac, était fort avancé, mais qu'elle se demandait si elle devait placer au premier plan quelques personnages du temps passé, comme dans les *Vues des habitations seigneuriales* de Nash[1]. Mais elle ne put tirer un mot de Fairthorn, et quand elle se tourna pour en appeler au jugement de Darrell, celui-ci adressa tout à coup à Georges Morley une question relative aux textes et aux autorités sur lesquels l'Église catholique romaine s'appuie pour defendre la doctrine du purgatoire. Il s'ensuivit une réponse fort longue, fort érudite sans doute, qui dura non-seulement le reste du dîner, mais encore jusqu'au moment où, édifiée d'un si savant discours, et ravie de l'attention soutenue que Darrell accordait à son éminent époux, mistress Morley profita de la première pause pour se retirer. Fairthorn acheva sa bouteille de porto, et, loin d'être convaincu qu'il n'y a point de purgatoire, bien plutôt disposé, au contraire, à mettre en avant cette nouvelle hérésie, que le purgatoire commence quelquefois en deçà de la tombe, il s'esquiva sans bruit. On ne le revit plus de la soirée; sa flûte même ne se fit point entendre.

Darrell se leva :

« Je monte, dit-il, pour quelques minutes, auprès de notre cher malade; vous retrouverai-je à mon retour ? Votre visite pourra suivre la mienne. »

En entrant dans la chambre de Waife, Darrell alla droit à Sophie, et lui coupa tout moyen de retraite.

« Aimable demoiselle, lui dit-il avec une grâce affectueuse, qu'il savait rendre, quand il le voulait, extrêmement séduisante, enseignez-moi l'art d'attirer à l'avenir, au lieu de l'effaroucher, une personne chez laquelle un homme d'un âge plus maussade encore que le mien reconnaîtrait les charmes qui captivent la jeunesse. »

1. Cette collection de gravures est très-connue en Angleterre. (*Note du Traducteur.*)

Il la reconduisit doucement vers le siége qu'elle venait de quitter, s'assit près d'elle, adressa quelques questions bienveillantes à Waife sur sa santé, puis il ajouta :

« Vous ne devez pas me quitter de quelques jours encore. J'ai écrit par le courrier d'aujourd'hui à mon jeune parent Lionel Haughton. Je me suis refusé à lui servir d'ambassadeur auprès d'une cour où, d'après les lois de toutes les nations, il est obligé de se soumettre à son vainqueur. Je n'ose pas même espérer qu'il s'en échappe avec sa liberté : non, ses chaînes sont pour la vie. Heureux, trois fois heureux, si telle est la douce sentence que vous prononcez contre lui ! »

En disant ces mots, il porta la main de Sophie à ses lèvres, et, avant même qu'elle eût compris le sens de ses paroles, tant elle était surprise, confuse, et peu disposée à croire à un changement si subit, la porte se refermait sur Darrell, et Waife la pressa contre son cœur en murmurant :

« La providence n'est-elle pas miséricordieuse ! »

Darrell rejoignit le théologien.

« Georges, lui dit-il, ayez la bonté de dire à Alban que vous m'avez montré sa lettre. Veuillez aussi écrire à lady Montfort et lui dire que je suis sensible à son désir de réparer les pertes qui m'ont laissé seul en face de la vieillesse et de la tombe. Dites-lui que son vieil ami (vous vous souvenez, Georges, que je l'ai connue enfant) reconnaît bien dans ce désir cette même bonté de cœur qui le consola à la mort de son fils, et plus tard, quand sa fille s'enfuit du toit paternel. Ajoutez que ce désir est satisfait. Ce mariage, que sa douce pitié regardait comme la meilleure consolation pour mon existence décolorée, ce mariage aura lieu, j'y consens.

— Vous y consentez ! Ah ! monsieur Darrell, combien je vous honore !

— Non, je ne mérite pas plus d'éloges pour y consentir que je ne mériterais de mépris si je continuais à m'y opposer. Je ne désirais pas moins faire ce que je considérais comme juste, il y a douze heures, que je ne le désire maintenant. Je n'examinerai pas si ce changement subit chez un homme qui change rarement de résolution est dû à lady Montfort, à Alban, ou aux raisonnements métaphysiques avec lesquels vous avez attaqué si habilement ma raison, et m'avez contraint à reviser mes propres jugements. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que je n'avais pas d'autre parti à prendre. Il est juste de vous en attribuer le principal mérite, car c'est vous qui m'avez fait prendre la résolution de trouver quelque moyen d'accommodement. J'en ai trouvé un. Et maintenant faites votre visite à Waife. Lionel, qui a rejoint son nouveau régiment à ***, ne pourra pas, je suppose, être ici avant trois jours. Puis il se passera encore, je pense, quelques semaines avant que son régiment s'embarque, et je ne suis pas pour qu'on se fasse longtemps la cour. »

CHAPITRE VI.

Fairthorn effraye Sophie. Sir-Isaac est invité par Darrell, et fait partie d'un cercle de famille.

Une voix douce se fait entendre là-bas à travers les hêtres défeuillés; Waife l'écoute de sa fenêtre. Il est midi. Écoutez! Sophie a retrouvé ses chants.

Elle est assise sur un banc du jardin, d'où l'on aperçoit de l'autre côté du lac le sombre manoir gothique et le palais qui s'élève à côté comme un immense spectre. Mistress Morley est aussi assise sur le banc, tout occupée de son croquis. Fairthorn rôde dans les bosquets voisins, agité, malheureux, courroucé au delà de toute expression. Il entend cette voix, il s'arrête transporté d'indignation.

« Elle chante, se dit-il, elle chante en triomphe devant cette même maison qu'elle condamne à la destruction. C'est pire que Néron jouant de la lyre pendant l'incendie de Rome! »

Bientôt Sophie, qui, d'une manière ou de l'autre, ne peut rester longtemps à la même place, et que toute société fatigue ce jour-là, s'éloigne du lac et rencontre Fairthorn. Saluant avec une indicible joie le musicien qui s'était si souvent associé à ses promenades, alors qu'elle était en proie à ses secrètes tristesses, elle s'élance vers lui avec un empressement et une gaieté qui auraient fait sortir Diogène lui-même de son tonneau. Mais Fairthorn recule en s'écriant :

« Ne m'approchez pas! »

Cela dit, il lui fait une affreuse grimace en montrant toutes ses dents, comme un loup, et, tandis qu'elle reste immobile, muette d'étonnement, de peur peut-être, il rebrousse chemin, comme s'il eût craint lui-même ses inclinations meurtrières. Il se retourne plusieurs fois en hochant la tête d'un air menaçant, puis, avec le mystère dont il s'enveloppe toujours, il s'éclipse derrière un rocher, au milieu d'un fourré, dans quelque trou, Dieu sait où; toujours est-il que, semblable à l'apparition du *Siége de Corinthe* qui annonça au renégat Alp sa fin prochaine, il avait disparu [1].

Deux fois encore pendant cette même journée, Sophie rencontra l'enragé musicien, et deux fois encore même grimace et même disparition.

1. *Le Siége de Corinthe* est un des poëmes de lord Byron. (*Note du trad.*)

« Est-ce que M. Fairthorn est quelquefois un peu singulier? demanda timidement Sophie à Georges Morley.

— Toujours, » répondit sèchement Georges.

A cette réponse, Sophie se sentit soulagée. Ce qui est passé chez un homme à l'état d'habitude peut être assurément très-désagréable, mais rarement dangereux. Cependant Sophie ne put s'empêcher de dire :

« Je voudrais que le pauvre Sir-Isaac fût ici!

— Vraiment! dit une douce voix derrière elle; et qui est Sir-Isaac, je vous prie? »

Sophie, en se retournant, vit Darrell qui s'était rapproché avec la ferme résolution de faire plus ample connaissance avec elle, et de se rendre aussi aimable qu'il le pourrait. Guy Darrell ne pouvait jamais être bon à demi.

« Sir-Isaac est le chien extraordinaire dont vous m'avez entendu parler, dit Georges.

— Ferait-il du mal à ma daine, s'il venait ici? demanda Darrell.

— Oh non! s'écria Sophie, il ne fait jamais de mal. Un jour, il trouva un pauvre lièvre blessé; il nous l'apporta délicatement dans sa gueule, paraissant fort désireux que nous le guérissions, ce que fit mon grand-père; le lièvre lui faisait quelquefois du mal, mais il n'en faisait jamais au lièvre.

— « . . . . . Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores; nec sinit esse feros [1], »

dit Georges avec emphase.

Darrell passa le bras de Sophie sous le sien.

« Voulez-vous, lui dit-il, revenir vers le lac avec moi et m'aider à nourrir les cygnes? Georges, envoyez votre domestique chercher Sir-Isaac, je suis impatient de faire sa connaissance. »

La main de Sophie pressa involontairement le bras de Darrell. Elle leva sur lui un regard plein d'innocence et où brillait la gratitude la plus vive; elle avait senti disparaître, comme par enchantement, la terreur qu'il lui inspirait.

Darrell et Sophie se promenèrent ainsi pendant plus d'une heure. Il essaya de pénétrer au fond de son âme sans qu'elle s'en aperçût, et il y réussit. Il fut frappé d'une certaine poésie simple et naïve dont toutes ses pensées étaient empreintes. Ce n'était point du sentimentalisme, mais bien cet instinct qui cherche et découvre naturellement, dans toutes les choses de la vie, ce je ne sais quoi de beau, de délicat, qui reste voilé aux esprits ordinaires. Il trouva que, grâce aux soins de lady Montfort, Sophie, sans être précisément très-instruite, était

1. Des arts ingénieux l'enseignement fidèle
Adoucira les mœurs du cœur le plus rebelle

cependant plus versée dans la littérature qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il changea plusieurs fois de couleur, il poussa un léger soupir en l'entendant faire allusion à quelques passages de ses auteurs favoris qu'il avait lui-même commentés ou lus à haute voix à la Caroline d'autrefois.

Le jour suivant, Waife, qui semblait rétabli comme par miracle, sortit avec Georges, et Darrell se promena encore avec Sophie. Sir-Isaac arriva. Ce fut une immense joie : la daine menace Sir-Isaac qui bat en retraite, se pose sur ses jambes de derrière, s'empare de la béquille de Waife, et couche en joue la daine qui bat en retraite à son tour. Une demi-heure après, les deux animaux étaient les meilleurs amis du monde.

Waife consentit sans beaucoup de peine à se joindre au reste de la société pour le dîner. Le soir venu, tout le monde, à l'exception de Fairthorn, se rapprocha du feu. Waife, pressé par Georges de lire une scène ou deux de Shakspeare, choisit la dernière partie du *Roi Léar*. Darrell, qui n'avait jamais été grand amateur de spectacle et qui, il faut le dire à sa honte, avait rarement feuilleté Shakspeare depuis qu'il avait quitté le collége, Darrell fut frappé d'étonnement. Il lisait lui-même admirablement bien, comme la plupart des grands orateurs, je suppose; mais il n'avait ni le talent mimique, ni le talent imitatif; il n'aurait jamais pu être acteur, ni s'identifier à une existence entièrement étrangère ou sympathique à la sienne. Grave ou gai, sévère ou indulgent, Guy Darrell, bien qu'il variât souvent, était toujours Guy Darrell.

Mais quand Waife se trouva lancé dans ce monde magique, Waife avait disparu; il ne restait plus rien de lui; c'était le rôle qui vivait, il n'y avait plus d'acteur; c'était le Fou.... c'était Léar lui-même.

Pour la première fois de sa vie, Darrell reconnut qu'un grand acteur est réellement une intelligence de premier ordre, un critique ingenieux qui met en lumière, sans s'en douter, des beautés que nul commentateur ne saurait découvrir.

Une longue causerie suivit la lecture; le sombre vieux foyer connut le charme d'un cercle de famille, et chacun se récria lorsque la pendule sonna une heure. Au moment où Sophie sortait de la chambre, elle vit briller derrière le rideau de la fenêtre un œil malicieux et vindicatif. Fairthorn faisait une grimace que Waife ne vit malheureusement pas. Elle aurait pu lui servir d'étude pour jouer Caliban. Sophie poussa un cri.

« Qu'y a-t-il? s'écria Darrell.

— Rien, dit-elle vivement, trop généreuse pour trahir les hostiles excentricités du musicien. Sir-Isaac était sur mon chemin, voilà tout.

— Un autre soir, il faudra que nous ayons la flûte de Fairthorn, dit Darrell; quel dommage qu'il n'ait pas été ici ce soir; personne plus que lui n'aurait joui d'une pareille lecture

— Il est entré ici une ou deux fois pendant la soirée, dit mistress Morley, mais il s'est éclipsé.

— S'eclipser paraît être son faible, » dit Georges.

Darrell eut un air mécontent. Il était dans sa nature de ressentir vivement une plaisanterie sur un ami absent, quelque innocente qu'elle fût d'ailleurs ; et dans ce moment, son cœur était peut-être plus chaudement disposé envers Fairthorn qu'envers tout autre homme. S'il n'avait pas été décidé à être aussi aimable et aussi indulgent envers ses hôtes que son caractère le lui permettait, il aurait probablement lancé à Georges un sarcasme qui aurait tinté pendant un mois à ses oreilles. Mais, dans cette circonstance, il se contenta de dire gravement :

« Oui, Georges, le faible de Fairthorn est de s'éclipser ; mais son fort est d'être fidèle. Si ma fortune venait à me manquer, Fairthorn ne me manquerait jamais, et cela est plus que je n'en dirais si j'étais roi et que Fairthorn fût.... évêque. »

Après cette étrange réponse, on se souhaita à la hâte le bonsoir, et on laissa derrière son rideau Fairthorn animé, envers les hôtes de son maître, de sentiments bien différents, il faut du moins l'espérer, de ceux qu'un évêque chrétien porte à ses semblables.

CHAPITRE VII.

« Domus et placens uxor. »

Fairthorn ne trouve rien de *placens* dans *uxor*, à qui *domus* est redevable de sa destruction.

Le lendemain Lionel est attendu vers une ou deux heures de l'après-midi. Darrell est dans sa chambre ; son testament est devant lui. Il vient d'ébaucher le codicille en vertu duquel Fawley doit disparaître, le nom de Darrell prendre rang dans le domaine de la science reconnaissante, attaché à des prix, à des *fellowships*, et devenir une propriété publique, à jamais perdue pour les représentants de ceux qui reposent dans leurs tombeaux. Les préparatifs de départ ont déjà commencé. De grandes caisses encombrent le plancher, et des livres favoris, la plupart scientifiques ou classiques, sont entassés çà et là attendant le choix du maître.

Que se passe-t-il réellement au fond du cœur de Darrell ?

Est-il bien réconcilié avec le parti qu'il a pris? Ce nouveau sacrifice est-il en lui-même une récompense suffisante? Cette cordiale urbanité, cette bonté enjouée qui l'ont rendu plus cher encore à ses hôtes sont-elles sincères ou affectées? L'expression de sa physionomie répondra peut-être à ces questions : une joue appuyée sur sa main, et sa plume jetée de côté, il laisse percer sur son visage une mélancolie qu'on n'y voyait pas auparavant, même dans ses plus sombres moments. Mais c'est une mélancolie beaucoup plus douce, plus tranquille; c'est la mélancolie de la résignation, celle d'un homme qui a terminé une longue lutte avec lui-même, payé son tribut à Némésis apaisée, en jetant à la mer ce qu'il avait de plus cher.

Dieu merci, il y a toujours dans la résignation, quand elle est complète, un singulier soulagement.

En dépit de cette mélancolie, Darrell est moins malheureux qu'il ne l'a été depuis bien des années. Il lui semble qu'une pénible incertitude a cessé, et que sa poitrine est délivrée d'un grand poids. Après tout, il a assuré, du moins il l'espère, le bonheur des vivants, et cependant, en renonçant au but auquel il a vainement consacré sa propre existence, en immolant l'orgueil qui s'y rattachait, il a, pour nous servir de ses propres expressions, rempli ses devoirs envers les morts.

Jamais la fille d'un Jasper Losely et d'une Gabrielle Desmarets ne commandera en maîtresse dans une maison où la loyauté et l'honneur ont précieusement conservé, avec les restes d'une fortune naufragée, la glorieuse mémoire de ses anciens chevaliers; jamais des enfants, dont le sang prit source dans la fraude et l'infamie, ne perpétueront le nom de Darrell. Cette consolation n'est point non plus celle d'un coupable orgueil; elle a été achetée par l'abdication d'un autre orgueil qui, jusqu'ici, avait opposé ses préjugés au bonheur, au bonheur mérité, d'êtres pleins de vie et de jeunesse. Sophie ne sera pas punie pour des fautes qui ne sont pas les siennes. Lionel ne sera pas privé d'un bien que le plus riche domaine ne pourrait jamais lui remplacer. Que leur importe, après tout, un vieux manoir désolé, quelques misérables arpents de terre? Leurs enfants n'en seront ni moins beaux, ni moins heureux, si les après-midi de leurs vacances d'été ne se passent pas à l'ombre de ces vieux arbres ; ils n'en seront pas moins intelligents, si leurs devoirs de collége sont signés du nom de Haughton au lieu de celui de Darrell.

Un petit coup, qui trahit une agitation nerveuse, se fait entendre à la porte. Darrell a mandé Fairthorn, et Fairthorn se présente. Darrell prend un papier contenant de minutieuses instructions sur la démolition des deux maisons. Les matériaux de la nouvelle peuvent être employés, vendus, empor-

tés n'importe où, n'importe comment. Ceux de la vieille maison sont sacrés ; pas une brique ne sera emportée hors des limites du domaine. Non, tout sera pieusement enseveli dans le lit tranquille du petit lac, et le lac lui-même sera comblé et recouvert de gazon. Les tableaux et les antiquités destinés au musée Darrell seront transportés à Londres et soigneusement emmagasinés, jusqu'à ce que le don du propriétaire à la nation soit légalement ratifié. Les tableaux et les articles de moindre valeur seront vendus à l'enchère

Mais quand il en vint aux vieux portraits de famille, aux vieux meubles simples et commodes du manoir, avec lesquels il était familiarisé depuis sa plus tendre enfance, Darrell hésita, son imagination lui fit défaut, et cette question fut mise de côté pour être examinée plus tard.

« Et pourquoi, dit brusquement Fairthorn, désireux d'obtenir au moins un sursis, pourquoi, s'il en doit être ainsi, ne pas attendre jusqu'à ce que vous ne soyez plus ? Pourquoi la vieille maison serait-elle ensevelie avant vous ?

— Parce qu'un tel ordre, imposé par testament, dit Darrell, semblerait un reproche à mes héritiers. Il blesserait Lionel au vif. Si, au contraire, je l'exécute pendant ma vie, et immédiatement après avoir donné ma bénédiction à son mariage, il me sera facile de trouver mille raisons pour expliquer ce caprice de vieillard, et ma manière d'agir n'aura rien d'offensant pour sa jeune et charmante épouse.

— Je voudrais de tout mon cœur qu'elle fût pendue, murmura Fairthorn ; elle n'est venue ici que pour faire du mal. Mais, monsieur, continua-t-il, je ne puis vous obéir, et il est inutile d'en parler ; il vous faut trouver quelqu'un d'autre. Le pasteur Morley le fera très-volontiers, avec plaisir, sans nul doute ; ou bien encore ce vieux boiteux que je soupçonne d'être sorcier. Qui sait s'il ne se cognera pas la tête en regardant en l'air avec son méchant œil ? et, dans ce cas, c'en serait aussi fait de lui, ce qui ne serait pas malheureux !

— Bah ! mon cher Dick, je ne puis demander ce service à personne qu'à vous. Le pasteur argumenterait ; j'ai assez de ses arguments, et le vieux boiteux est le dernier à qui mes arguments en imposeraient. *Fiat justitia.*

— Non, monsieur Darrell, non, je vous en prie ; vous me brisez le cœur ; c'est affreux de votre part, dit en sanglotant le pauvre et fidèle révolté.

— Bien ! Dick ; je dois alors le faire moi-même. Vous partirez donc le premier pour Sorrente, et vous y louerez quelque villa qui vous convienne. Je ne vois pas pourquoi Lionel ne se marierait pas la semaine prochaine. La maison sera alors débarrassée, et.... Oui, c'était lâche de ma part de reculer. A moi la tâche : il serait honteux de la confier à un autre. Retourne à ta flûte, Dick.

« . . . . Neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polymnia
Lesboum refugit tendere barbiton [1]. »

A ce dernier et impitoyable trait du carquois d'Horace, *venenatis gravida sagittis*, Fairthorn n'y put plus tenir; il décrivit un zigzag, fit un plongeon, et disparut encore une fois.

CHAPITRE VIII.

Le joueur de flûte prouve combien peu la musique a le pouvoir d'adoucir le cœur sauvage... d'un musicien.

Fairthorn se retrouva au même endroit où, plus de cinq ans auparavant, Lionel, blessé lui-même par les traits indiscrets de Fairthorn, avait été découvert par Darrell. Il se laissa tomber à terre comme le jeune homme l'avait fait alors, et là, comme le jeune homme encore, il s'abandonna à de sombres et amères pensées, irrité contre le monde entier et contre lui-même. Cette lettre qu'il avait écrite le jour où Darrell l'avait si profondément scandalisé, et sur laquelle il avait fondé sa dernière espérance, cette lettre était restée sans réponse.

Lionel va arriver dans une heure ou deux, et ces noces, qui vont causer la ruine de Fawley, comme celles de Pâris et d'Hélène ont causé la ruine de Troie, ces détestables noces seront définitivement fixées! Encore une semaine, et l'œuvre de destruction sera commencée. Il n'a jamais eu l'intention d'en laisser la direction à Darrell. Non, il peut murmurer et refuser jusqu'au dernier moment; mais il sait bien que, ce moment venu, lui, Richard Fairthorn, souffrira toutes les tortures pour en épargner une à Darrell.

Une douce voix se fait entendre à travers le bosquet; le frémissement des feuilles annonce l'approche d'un pas léger. Fairthorn relève la tête: Sir-Isaac est devant lui, qui l'examine gravement; derrière Sir-Isaac est la daine de Darrell, conduite par Sophie, et offrant son cou fidèle aux caresses de cette main criminelle et fatale. Fairthorn ne peut supporter cette vue, qui ajoute l'insulte à l'injure. Il se lève, donne un coup de pied à Sir-Isaac, arrache la daine des mains de

1. A jouer de la flûte Euterpe n'a jamais,
Crois-moi, forcé personne.... Un musicien rebelle
Peut braver Polymnie et sa lyre immortelle.

Sophie, et, la regardant en face, la daine et non Sophie, avec un air de reproche qui aurait dû fendre le cœur de cet animal, s'il n'eût été étranger à tout sentiment de honte :

« Non, miss, s'écria-t-il en se retournant vers Sophie, non, j'ai élevé cette créature, je l'ai nourrie de mes propres mains, miss; je l'ai donnée à Guy Darrell, miss, et vous ne la lui enlèverez pas, malgré tout le mal que vous pouvez faire, miss!

SOPHIE. En vérité, monsieur Fairthorn, c'était pour l'amour de M. Darrell que je désirais gagner l'affection de la daine; et vous en feriez de même avec le pauvre Sir-Isaac, si vous vouliez seulement essayer de m'aimer un peu, seulement un peu, monsieur Fairthorn.

FAIRTHORN. Assez, je vous en prie, assez!

SOPHIE. Assez quoi? Je suis si fâchée de voir que je vous ai fait de la peine, sans m'en douter! Depuis deux ou trois jours, vous n'êtes plus le même pour moi : dites-moi ce que j'ai fait, grondez moi, mais expliquez-vous.

FAIRTHORN Ne me tendez pas la main, ne me souriez pas; je n'aime pas cela. Otez-vous de devant moi. Vous vous tenez là, juste entre moi et la nouvelle maison, pour m'enlever jusqu'à la vue de cette maison que vous....

SOPHIE. Que je.... Quoi donc?

FAIRTHORN. Non, vous dis-je, non, ne me tentez pas. Vous feriez mieux de ne pas me faire de questions, ou je finirais par vous dire la vérité; oui, je vous la dirais, car la langue me démange. Veuillez continuer votre promenade. »

En dépit des manières grotesques et de l'étrange brusquerie du musicien, sa détresse était si visible, il y avait quelque chose de si vrai et de si sérieux au fond de sa burlesque colère, que Sophie commença à éprouver un sinistre pressentiment. Il était évident qu'elle était la cause mystérieuse de quelque grand malheur, et qu'elle avait, sans le savoir, provoqué cet ennemi singulier. Elle répondit donc avec plus de gravité qu'elle n'en avait montré jusqu'alors :

« Monsieur Fairthorn, dites-moi ce que j'ai fait pour encourir votre mécontentement; je vous supplie de me le dire, quelque pénible que puisse être la vérité; mais vous ne devez pas me la cacher. »

Une lueur d'espérance traversa comme un trait le cerveau du musicien en démence. Il regarda à droite, il regarda à gauche; il ne vit personne. Lâchant alors la daine, il se rapprocha doucement de Sophie et lui dit :

« Chut! vous souciez-vous vraiment de ce que deviendra M. Darrell?

— En doutez-vous?

— Vous ne voudriez pas qu'il mourût, le cœur brisé, dans un pays étranger; vous ne voudriez pas que cette

vieille maison fût rasée et ensevelie dans le lac? Dites, miss dites !

— Comment pouvez-vous me faire de semblables questions? répliqua Sophie haletante; expliquez-vous, de grâce, et sans détour.

— Je le veux bien, miss. Après tout, je vous crois une bonne jeune demoiselle; vous ne voudriez pas être la cause du déshonneur de ceux qui désirent vous tenir dans l'ombre, et....

— Déshonneur! » interrompit Sophie.

Et tout son être se souleva à cette idée; ses yeux bleus, ordinairement si doux, lancèrent un éclair d'indignation.

« Non, j'en suis sûr, vous ne le voudriez pas, et tôt ou tard vous finiriez par l'apprendre, et vous en seriez très fâchée. Et ce jeune Lionel, qui était aussi fier que Guy Darrell, la dernière fois que je le vis, plus fier, en vérité.... Et dire qu'il pourrait se montrer si ingrat envers son bienfaiteur! Il pourrait bien arriver un jour où lui-même se retournerait contre vous ou contre le vieux gentilhomme, en vous disant qu'il a été déshonoré. Je n'en serais pas du tout surpris. Les jeunes gens, quand ils se font la cour, ne parlent que d'anges, de roses et autres choses semblables; mais quand le mari et la femme se querellent, ce qui arrive toujours tôt ou tard, ils ne ménagent pas leurs expressions, et ils ont bien soin de choisir les plus acérées qui leur viennent au bout de la langue. Ainsi vous pouvez compter, ma chère miss, qu'un jour ou l'autre ce jeune Haughton vous reprochera de lui avoir fait perdre le vieux manoir, le vieux nom de Darrell, et d'avoir apporté le déshonneur dans sa famille. C'est le mot, miss; j'ai entendu des maris et des femmes se le dire et se le répéter maintes fois.

Sophie. Oh! monsieur Fairthorn! monsieur Fairthorn! ces affreuses paroles ne peuvent s'adresser à moi. Je vais aller trouver M. Darrell et lui demander comment je puis être un dés... »

Ses lèvres ne purent achever le mot.

Fairthorn. « Oui, allez, allez trouver M. Darrell, si cela vous convient; il niera tout, il ne me reparlera de sa vie. Cela m'est égal, je ne m'en inquiète pas. Mais il n'en est pas moins vrai que vous êtes la cause de son exil, et que vous pouvez me réduire à la mendicité.

Sophie, *se tordant les mains.* Êtes-vous donc sans pitié, monsieur Fairthorn? ne voulez-vous pas vous expliquer?

Fairthorn. Je le veux bien, si vous me promettez de garder le secret, au moins pendant six mois. Ce sera toujours autant de gagné.

Sophie, *avec impatience.* Je le promets, je le promets; parlez, parlez! »

Et Fairthorn ne parla que trop. Il parla de Jasper Losely, de son caractère, de son avilissement, et même de sa visite nocturne dans la chambre de Darrell; il parla de l'enfant qu'il avait frauduleusement essayé d'imposer à Darrell, de la juste indignation de ce dernier. Il fut sans pitié. Il ne se faisait aucune idée de la torture qu'il infligeait; il exhalait sa propre douleur.

Tout le mystère de sa vie passée fut dévoilé à la malheureuse enfant; elle comprit tout ce qu'une affection protectrice lui avait caché. Ses vagues conjectures se changèrent en une affreuse certitude; elle comprit alors pourquoi Lionel avait fui sa presence, pourquoi il avait écrit cette lettre dont elle avait médité le contenu, la main sur ses lèvres, comme pour étouffer ses propres soupirs; elle comprit tout! tout! Elle! épouser Lionel! apporter le déshonneur dans sa famille en retour d'un amour si généreux, si magnanime! Chasser de son foyer son protecteur à lui, le défenseur de son grand-père à elle! jamais! Elle, cette Sophie qui, encore tout enfant, recula à la seule pensée d'un innocent subterfuge! impossible!

Elle se leva avant que Fairthorn n'eût achevé. Le bourreau, laissé à lui-même, ne se serait pas arrêté avant la nuit.

« Ne craignez rien, monsieur Fairthorn, dit-elle avec fermeté, M. Darrell ne s'exilera pas; sa maison ne sera pas détruite; Lionel Haugthon n'épousera pas l'enfant du déshonneur. Ne craignez rien, monsieur Fairthorn, tout est sauvé. »

Elle ne versa pas une larme; sa physionomie ne trahit pas même le désespoir muet qu'on avait pu y remarquer lors du mélancolique adieu de celui qu'elle aimait. Non, elle était forte maintenant; la vertu était à côté de l'affliction; l'amour devait protéger le bien-aimé, le sauver du déshonneur.... du déshonneur! Cette pensée ne l'atteignait même pas; elle glissa sur cette pensée, comme la pluie sur les ailes d'un oiseau; elle marchait la tête haute, les joues animées

Elle rencontra Waife et les Morley près du porche de la maison. Saisissant avec une sorte d'impétuosité le bras du vieillard, elle le passa tendrement sous le sien; ils devaient désormais, comme autrefois, être tout l'un pour l'autre. Georges Morley la regarda avec surprise. Mistress Morley, disposée, comme toujours, à dire quelque chose d'aimable, s'extasia sur ses belles couleurs. Ils se dirigèrent ainsi du côté du jardin. Tout à coup on entendit un bruit de roues, des chevaux lancés au galop :

« Ah! voilà Lionel qui arrive! s'écria Georges Morley, et Darrell qui s'empresse d'aller à sa rencontre. »



CHAPITRE IX.

La lettre sur laquelle Fairthorn comptait pour déjouer la conspiration contre le manoir de Fawley. Fâcheux pronostics pour de grandes maisons. La maison de Vipont est menacée. Un médecin essaye sa médecine sur un esprit malade. Etrange communication qui transporte le lecteur impatient au chapitre suivant.

Nous avons dit que Fairthorn fondait sur une certaine lettre sa dernière espérance, si quelque chose pouvait encore sauver Fawley d'une ruine complète, lui et son maître d'un exil dans ce riant coin de terre où Horace invitait Septimius, lui vantant la douceur du climat, la bonne qualité du mouton et l'excellence du vin; sans compter que Septimius aurait le privilége d'y rendre les derniers devoirs à son poétique ami et de verser des larmes sur ses cendres, tandis qu'elles seraient encore tièdes. Ces avantages n'avaient aucun charme pour Fairthorn, qui se tenait pour satisfait des southdown[1] de Fawley, qui professait une juste horreur pour les vins légers, et qui enfin n'avait nul désir de voir Darrell mort, pour le plaisir de répandre des larmes sur ses cendres.

La lettre en question était adressée à lady Montfort. Violant sans scrupule la confiance de son maître, le traître l'accusait, en termes aussi peu respectueux pour le beau sexe que ceux dont il s'était servi avec Sophie, de tous les malheurs que le perfide mariage de Caroline Lindsay avait attirés sur Guy Darrell. Le moins, selon lui, que pût faire lady Montfort, pour réparer les torts de Caroline Lindsay, était de ne pas plaindre son maître: sa pitié le tuait. Il commentait à sa manière, non toutefois sans une certaine exactitude, ce que Darrell lui avait dit à ce sujet. Puis il l'informait du consentement de Darrell au mariage de Lionel avec Sophie; mariage criminel, auquel il était évident, d'après les propres paroles de Darrell, que lady Montfort avait quelque funeste part. Il lui peignait sous les plus sombres couleurs les conséquences de ce mariage, l'extinction du nom de Darrell, la destruction de la vieille maison, l'exil même du pays natal! Il la conjurait, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, de prévenir, n'importe par quel moyen, les malheurs qu'elle avait causés dans le principe, et récemment aidé à rendre complets. Son épître finissait d'une manière plus conciliante. Il évoquait l'image de cette Caroline Lindsay, à

1. Espèce de mouton fort petite du Dorsetshire. (*Note du traducteur.*)

qui lui, Fairthorn, n'avait jamais rien refusé, qu'il avait aidée dans ses premiers calculs d'arithmétique, à qui il avait enseigné les principes élémentaires de la gamme musicale, à qui il avait joué de la flute pendant des heures entières, dans les soirées d'hiver, dans les après-midi d'été; cette Caroline Lindsay, enfin, qui, encore tout enfant, menait Darrell où elle voulait, comme par un fil de soie. Ah! comme Fairthorn avait sauté de joie quand, dix-huit ans auparavant, il s'était dit que cette Caroline Lindsay allait devenir l'astre bienfaisant de cette maison sur laquelle elle avait attiré depuis tant de malheurs! Au nom de tous ces souvenirs, Fairthorn la suppliait d'empêcher le mariage auquel elle avait évidemment contribué; et, si elle ne pouvait y réussir, de convaincre au moins Darrell qu'il n'était point l'objet de ses remords et de sa compassion.

Caroline fut presque hors d'elle-même à la réception de cette lettre. L'image de Guy Darrell effaçant du pays natal jusqu'aux moindres traces de son existence, détruisant sa maison et les derniers vestiges de ses droits héréditaires; la conviction de l'influence qu'elle exerçait encore sur cette vie flétrie et solitaire; l'expérience déjà acquise par elle que cette influence était restée sans effet alors qu'elle s'était flattée de réparer le passé, tout cela soulevait en elle un conflit d'émotions diverses, tendresse, regrets, désespoir! Que pouvait-elle faire? Pouvait-elle s'offrir encore pour être repoussée? Pouvait-elle écrire encore à l'homme qui, tout en avouant que son amour pour elle le dominait toujours, avait si résolûment refusé de voir dans la femme qui avait une fois trompé sa confiance, la Caroline d'autrefois! Et s'il s'obstine à croire que son amour n'est que de la pitié, comment le détromper! Comment lui dire, comment lui écrire: Acceptez-moi, car je vous aime? Caroline Montfort n'avait pas l'orgueil de son rang; mais elle avait la fierté de son sexe. Cette fierté avait été surexcitée pendant les années de son mariage, et c'est pour Darrell seul que, devenue libre, elle l'avait foulée aux pieds. Elle lui devait cette humiliante réparation. Mais une fois que l'humiliation avait été inutile, devait-elle être renouvelée? Ne serait-ce pas s'avilir? La première fois, elle n'avait eu qu'à courber la tête sous ses reproches; qui sait si la seconde fois elle n'aurait pas à essuyer son mépris? Et pourtant, douce et tenace nature! avec quelle ardeur Caroline désirait-elle une autre entrevue, une autre explication! Si le hasard pouvait seulement l'amener, si elle avait seulement un prétexte, quelque bonne raison indépendante de son propre intérêt pour le revoir encore! Mais dans quelques jours il aura quitté l'Angleterre pour jamais, le cœur encore plus endurci dans ses résolutions par le dernier sacrifice qu'il aura cru devoir faire aux autres. Elle ne le reverra plus; elle ne saura jamais à quel degré il souffre de ce sacrifice; il en souffrira peut-être davantage après, quand viendra

la réaction qui suit tout parti désespéré; et cependant, pas une parole de consolation de sa part, elle qui se sentait née pour être son ange consolateur!

Mais ce mariage, qui coûte tant à Darrell, doit-il se faire? Peut-elle, par amour pour lui, se placer entre deux jeunes cœurs comme ceux de Lionel et de Sophie, leur confier ce que Fairthorn lui a révélé, en appeler à leur générosité? Elle frémit à la pensée d'infliger une pareille douleur. Est-ce bien là son devoir? Dans l'impossibilité où elle est de répondre à cette dernière question qu'elle s'adresse à elle-même, elle songe à Alban Morley; ici, du moins, il peut donner son avis, suggérer quelque moyen. Elle le fait prier instamment de venir la voir.

Son domestique fut quelques heures sans pouvoir trouver le colonel; il rapporta enfin quelques lignes écrites à la hâte. « Impossible de venir ce jour-là, disait Alban, la crise est enfin venue! Le pays, la maison de Vipont, l'empire britannique tremblent dans la balance. Tous les moments du colonel sont pris pendant les douze heures qui vont s'écouler. Il faut qu'il parle au comte de Montfort qui est intraitable et stupide au delà de toute expression. Carr Vipont s'occupe sans relâche de la formation du nouveau cabinet. Alban doit aider Carr Vipont. Si la maison des Vipont venait à manquer à l'Angleterre en ce moment, ce ne serait pas une crise, ce serait une catastrophe! Le colonel espère pouvoir arranger une entrevue de quelques minutes avec lady Montfort, pour le jour suivant; mais peut-être voudra-t-elle bien le dispenser du voyage à Twickenham, et venir elle-même à Londres. S'il n'est pas chez lui, il laissera un mot pour dire où on peut le trouver. »

Par la barbe de Jupiter Capitolin, il y a dans le cœur des femmes des révolutions qui les rendent insensibles à une CRISE, et qui ne leur font pas même redouter une CATASTROPHE!

Le lendemain, Caroline reçut de Georges la lettre qui contenait le message amical de Darrell. Quand le docteur F***, dont les craintes sur la santé de lady Montfort n'avaient nullement été exagérées par le colonel, vint dans l'après-midi pour juger de l'effet de sa dernière ordonnance, il la trouva dans une telle prostration nerveuse, dans un tel accablement d'esprit, qu'il se décida à risquer un spécifique peu connu des grandes dames, c'est-à-dire trois grains de pure vérité délayés dans un scrupule de frayeur.

« Ma chère lady, lui dit-il, votre cas est un de ceux où les médecins sont d'un médiocre secours. Quelque chose pèse sur votre esprit; un chagrin d'une nature quelconque, que mes ordonnances ne peuvent atteindre, un chagrin rongeur; et, à moins que vous ne puissiez vous en guérir vous-même ou le surmonter, il finira, non par une consomption, vous êtes trop

bien constituée pour laisser le chagrin vous ronger les poumons, mais par un anévrisme, et alors le premier choc pourrait être immédiatement fatal. Le cœur est un noble organe, il supporte beaucoup, mais encore sa patience a-t-elle des limites. Les maladies de cœur sont aujourd'hui plus fréquentes qu'autrefois; cela provient, je suppose, d'excès d'éducation et de civilisation. Les jeunes gens y sont moins sujets; ils ont des bouffées de chagrin et non des chagrins rongeurs, ce qui est bien différent. Un chagrin chronique, silencieux, prolongé pendant plusieurs années, amène une douloureuse inflammation à l'âge où les sentiments ne sont plus des caprices, et détermine une maladie de cœur qui tue quelquefois avant qu'on se doute de sa presence, ou qui, ce chagrin dissipé, prolongera plutôt qu'elle n'abrégera la vie, à condition toutefois qu'on évite prudemment à l'avenir de se faire du tourment. Voilà, par exemple, ce digne vieux Waife qui est tombé si malade à Fawley, et au sujet duquel vous étiez si inquiète; dans son cas, il y a certainement eu chagrin chronique; puis est venue la douleur aiguë, déchirante, et le cœur n'a plus pu fonctionner. Il y a cinquante ans, les docteurs auraient crié à l'apoplexie; aujourd'hui, nous savons que le cœur sauve la tête. Il était beaucoup plus tranquille la dernière fois que je l'ai vu, ce cher malade, et, grâce à sa sobriété et à son aversion naturelle pour le chagrin, il pourra aller jusqu'à quatre-vingts ans en dépit du stéthoscope. L'excès dans les émotions morales détermine les maladies de cœur, l'abus des forces physiques amène la paralysie : deux maladies beaucoup plus fréquentes de nos jours, la première parmi votre tendre sexe, la seconde parmi le nôtre. Toutes deux également attendent leurs victimes à l'entrée de l'âge mûr. Dans ce moment, j'ai un très-beau cas de paralysie, un homme bâti pour vivre cent ans; je n'ai jamais vu une pareille constitution! Quelle ostéologie! quels muscles! J'aurais défié Van Amburgh avec ses deux meilleurs lions, et mon homme en aurait fini avec tous les trois en moins de cinq minutes. Mais c'est ce qu'il y a de pire pour lui, ma chère lady, c'est ce qu'il y a de pire. Cette force-là porte à abuser des sources de la vie et la paralysie se venge de l'homme fort en le terrassant d'un seul coup. Ce sont vos Hercules que la paralysie choisit; elle dédaigne le faible valétudinaire, qui évite prudemment tout excès. De même, ma chère lady, cet assassin qu'on nomme *anévrisme* se reserve pour les cœurs qui abusent de leurs propres forces; il épargne les cœurs qui, doués de moins de vitalité, ménagent avec économie leur dépense et leurs provisions. Mais vous ne m'écoutez pas, et cependant mon malade pourrait bien ne pas vous être inconnu; car hier, comme je disais, en passant, à la dame qui le soigne, que je ne pourrais pas y retourner aujourd'hui, ayant à faire une visite à lady Montfort, elle témoigna une certaine inquiétude à votre

sujet, et écrivit cette lettre, qu'elle me pria de vous remettre. Elle paraît fort attachée à mon malade; ce n'est ni sa femme, ni sa sœur. Elle m'intéresse; c'est une habile garde-malade, et une femme habile aussi. Ah! voici la lettre. »

Caroline, qui n'avait prêté que peu d'attention à ce long discours, prit machinalement la lettre, regarda à peine l'adresse, et elle allait la mettre de côté, quand le bon docteur, qui était décidé à ne laisser échapper aucune occasion de la distraire, lui dit :

« Non, ma chère lady, j'ai promis de vous voir lire cette lettre; d'ailleurs, je suis le plus curieux des hommes, et je meurs d'envie d'en savoir un peu plus sur celle qui l'a écrite. »

Caroline rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Si lady Montfort se souvient d'Arabella Fossett, et veut bien, aussitôt que ses loisirs le lui permettront, passer à Clare-Cottage, vallée de la Santé, à Hampstead, et demander à parler à mistress Crane, on lui donnera des informations qui ne sont peut-être pas importantes pour lady Montfort, mais qui sont très-importantes pour M. Darrell. »

Lady Montfort effraya le docteur par la précipitation avec laquelle elle se leva et tira le cordon de la sonnette.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-il.

— La voiture immédiatement, dit lady Montfort au domestique qui entrait.

— Ah! vous allez voir la pauvre mistress Crane, n'est-ce pas? C'est une charmante promenade en voiture; justement ce que je vous aurais recommandé. L'exercice vous fera du bien. Permettez; mais votre pouls a déjà gagné cinquante pour cent! Dites-moi, je vous prie, quel degré de parenté existe entre mistress Crane et mon malade.

—En vérité, je n'en sais rien; veuillez m'excuser, mon cher docteur F***.

— Certainement; allez pendant qu'il fait beau. Enveloppez-vous bien; une voiture fermée; ne l'oubliez pas. Je reviendrai demain. »



CHAPITRE X.

Où l'auteur fait aux femmes le plus grand compliment qu'il ait jamais adressé à leur sexe.

Lady Montfort arriva à Clare-Cottage. Bridgett Greggs la fit entrer dans une petite chambre du rez-de-chaussée où tout annonçait la présence de la maladie dans la maison. Une porte à deux battants hermétiquement fermée, des fioles sur la cheminée, un bol à bouillon sur un plateau, une petite casserole au coin du feu, un de ces sofas qui peuvent servir de lit, mais où le sommeil visite rarement celui qui veille un pauvre malade, un châle de femme jeté négligemment sur le coussin; en un mot, ce désordre éloquent qui trahit la présence du despote à la volonté duquel tout est subordonné, cette impérieuse tyrannie de la maladie qui absorbe une vie dont la valeur entre ces quatre murailles est de beaucoup supérieure à sa valeur réelle. Plus le malade est faible et infirme, plus aussi le despotisme est absolu, la servitude complète.

Après une minute ou deux, un des battants de la porte s'ouvrit sans bruit, se referma de même, et lady Montfort vit devant elle une femme au visage rigide, vêtue d'une robe gris de fer.

Au premier coup d'œil, Caroline ne put reconnaître cette Arabella Fossett dont les traits, jadis si beaux, bien qu'un peu trop accusés, lui étaient restés fidèlement gravés dans la mémoire. Mais Arabella avait encore ce maintien imposant qui avait si souvent réprimé les joyeux élans de sa jeune élève, et, tandis qu'elle faisait signe à la grande dame de s'asseoir, et qu'elle se plaçait elle-même auprès d'elle, le terrible souvenir de la chambre d'étude fit courber avec respect la charmante tête de Caroline.

Mistress Crane. « Vous aussi, vous êtes changée depuis la dernière fois que je vous ai vue; il y a de cela plus de cinq ans; mais vous n'en êtes pas moins belle; vous pouvez encore être aimée; vous ne fuiriez pas l'homme que vous voudriez sauver. L'affliction a ses partialités. Savez-vous que j'ai lieu de vous être reconnaissante sans que pour cela vous en ayez le moindre mérite? A une triste époque de ma vie, alors que la vengeance et de tristes passions fermentaient seules dans mon cœur, votre visage s'offrit à mes yeux. La bonté qui y respirait semblait si belle, la méchanceté était si affreuse sur

le mien!... Ne m'interrompez pas, je n'ai que quelques minutes à vous donner. Oui, de doux souvenirs s'éveillèrent à l'aspect de votre visage. Vous aviez toujours été bonne et sincère à mon égard, Caroline Lindsay, oui, toujours sincère. Votre visage serein fut pour moi un rayon bienfaisant; il fit naître en moi d'autres pensées, comme une musique inattendue nous reporte aux jours d'autrefois. Je ne saurais dire comment, mais depuis ce jour quelque chose de plus féminin, que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps, entra dans mon cœur.

« Jusqu'alors, j'avais été abreuvée d'amertumes, navrée jusqu'au fond de l'âme. Si je ne vous avais pas vue, je n'aurais songé qu'à la vengeance. J'y songeai bien encore, mais pour sauver, non pour détruire. Oui, me dis-je, l'homme qui s'est joué des promesses qu'il m'a faites, et qui devaient nous lier pour la vie, m'appartiendra tôt ou tard aussi complétement que s'il eût tenu ses promesses; je lui garderai ma foi comme si je l'avais jurée à l'autel. Mais..., écoutez!... N'avez-vous pas entendu un gémissement? Non. Il est couché là, Caroline Lindsay, là, à moi maintenant, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Ces mains se sont saisies de lui, il est pris dans leur étreinte comme un enfant sans défense. »

Caroline recula involontairement. Mais en regardant ce visage flétri par le chagrin, où l'expression d'une tendresse mélancolique et passionnée se mêlait à celle du triomphe, la femme sympathisa avec la femme : Caroline se rapprocha plus près encore; ses beaux yeux n'exprimaient plus que la pitié. Arabella regardait ces yeux comme s'ils l'eussent fascinée; peu à peu, la sombre et dure expression de son visage se dissipa, et la tendresse y parut seule. Elle reprit :

« J'ai dit à Guy Darrell que je tâcherais de découvrir si la pauvre enfant que j'avais maltraitée dans mes mauvais moments, et que vous avez, à ce qu'il paraît, si généreusement accueillie sous votre toit, était la fille de Mathilde, ou, comme il le croyait, d'une mère encore plus détestée. Depuis longtemps, j'avais de bonnes raisons pour douter des assertions du pauvre Jasper, car j'avais lu par hasard deux lettres qui lui étaient adressées. L'une était de Gabrielle Desmarets, de cette femme qui a exercé une si fatale influence sur toute sa vie. Elle lui parlait d'une nouvelle spoliation qui devait lui permettre de venir à Londres, et elle invitait Jasper à s'unir encore à sa fortune. Mais quelles expressions, quelle perversité, quel sang-froid! Des crimes dignes de l'échafaud y étaient traités comme des plaisanteries! » Arabella s'arrêta. Un frisson courut par tout son corps, le même frisson qui l'avait saisie à la lecture des lettres soustraites au portefeuille. « Mais, continua-t-elle, cette lettre faisait allusion à Sophie et à une nouvelle tentative auprès de Darrell, dont Gabrielle devait se charger. Tout cela n'était pas très-clair, mais un doute me

vint à l'esprit; lui écrivait-elle au sujet de son propre enfant *à lui?* L'autre lettre était de la nourrice française chez qui Sophie avait été placée depuis sa naissance. Il y etait question d'informations prises par Darrell en personne et d'une visite faite par lui à cette femme. Cette lettre faisait aussi allusion à une déception quelconque, mais en termes fort obscurs. La lecture de ces lettres m'engagea à réparer ma cruauté envers Sophie. Quoi ! j'aurais été cruelle envers un enfant qui, après tout, n'était pas la fille de cette fausse Mathilde Darrell! Je gardai dans ma mémoire l'adresse de la nourrice, me disant que lorsque je serais en France je pourrais la voir et la questionner. Mais je ne vivais que pour un but unique, absorbant. Sophie n'était pas en danger alors, et mes doutes mêmes sur sa naissance se dissipèrent peu à peu. Passons. Arrivons à Guy Darrell. Ah ! lady Montfort, sa vie a été remplie d'amertume comme la mienne, mais il était homme, et pouvait mieux la supporter. Il a connu à son tour les souffrances d'un cœur trahi, abandonné, lui qui m'avait témoigné si peu de pitié quand ces mêmes douleurs m'avaient accablée. Mais vous n'êtes pas sans excuse, vous; vous avez été trompée vous-même, et je lui pardonne à lui, car il a pardonné à Jasper, et nous sommes compagnons de souffrances. Vous pleurez !... Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Essayez de vous calmer et de m'écouter attentivement, car je n'ai pas de temps à perdre. Après avoir quitté M. Darrell, je me rendis en France; je vis la nourrice; je découvris la vérité; en voici les preuves dans ce paquet. Je revins en Angleterre et revis Jasper Losely. Il était sur le point de vous aller trouver, vous à qui il avait déjà fait tant de mal! pour vous réclamer l'enfant que vous aviez adoptée, ou plutôt pour vous extorquer de l'argent sous le faux prétexte de renoncer à ses droits. Je lui appris comment il avait jusqu'alors vainement essayé de m'échapper. Je lui énumérai un à un tous les projets coupables qu'il avait formés et que j'avais déjoués, tous les dangers dont je l'avais sauvé. Je le sommai de renoncer à ce dernier projet, le menaçant de le déjouer comme j'avais déjoué les autres. Hélas! hélas! pourquoi cette langue est-elle si âpre, pourquoi ce visage exclue-t-il toute idée d'affection ! Je ne réussis qu'à le transporter de rage, qu'à le pousser à détruire la vie qui s'était toujours placée entre lui et le but auquel il avait tout sacrifié, tout, jusqu'à sa propre existence! Je crus que j'allais mourir de sa main. Je ne reculai pas. Ah! quel changement effrayant s'opéra tout à coup sur son visage! Quel regard d'étonnement, de terreur superstitieuse! Son bras refusa de lui obéir, toute force l'abandonna; il tomba à mes pieds : la moitié de son corps était paralysée. Mais, chut!... j'entends sa voix; excusez. » Et Arabella sortit précipitamment en laissant la porte entr'ouverte.

Une voix faible, comme celle d'un vieillard infirme, frappa péniblement l'oreille de Caroline.

« Je voudrais me tourner; aidez-moi. Pourquoi me laisse-t-on seul? C'est cruel de me laisser ainsi, bien cruel! »

D'un ton aussi doux que le permettait sa voix ordinairement si rude, la femme aux traits impassibles essaya d'apaiser le pauvre malade.

« Vous m'en avez donné la permission, cher Jasper; vous m'avez dit que ce serait un grand soulagement pour vous d'obtenir son pardon et le leur.

— Le pardon de qui? demanda aigrement la voix.

— De Caroline Lindsay, de lady Montfort.

— Quelle absurdité! Que lui ai-je fait? Ah! je me souviens maintenant..., ne me le laissez pas oublier. Oui, elle me pardonne, j'imagine. Donnez-moi mon bouillon, et ne tardez pas.»

Arabella revint, ferma la porte, et, tout en s'occupant de la précieuse casserole auprès de laquelle la marquise de Montfort n'était qu'un objet très-secondaire, elle dit, en regardant Caroline :

« Vous l'avez entendu : *je lui manque*. Il ne veut pas me perdre de vue maintenant. Vous l'avez entendu! »

Lady Montfort s'avança doucement, tenant à la main le plateau et le bol à bouillon :

« Oui, je l'ai entendu. Je ne dois pas vous retenir; mais permettez-moi de vous aider pendant que je suis ici. »

Arabella versa le bouillon dans le bol et disparut. Elle revint au bout de quelques minutes, fit un signe à Caroline, et lui dit à voix basse :

« Entrez, dites-lui que vous lui pardonnez. Oh! n'ayez pas peur, un petit enfant ne le craindrait pas maintenant. »

Caroline suivit Arabella dans la chambre du malade: l'ordre le plus parfait y régnait, tout y était arrangé avec goût et discernement. Les fenêtres de cette chambre, agréablement située, donnaient au sud sur la vallée de la Santé; un feu brillant petillait dans l'âtre soigneusement balayé; des fleurs exotiques et coûteuses ornaient la table et la cheminée; la chaise longue était rapprochée de la fenêtre, et Jasper, masse informe que l'œil distinguait à peine, y était couché dans sa riche robe de chambre d'autrefois, les pieds enveloppés de chaudes couvertures, le tête soutenue par des oreillers blancs comme la neige. Il était là, trop faible en effet pour inspirer de la crainte à un petit enfant; c'était tout ce qui restait de l'homme robuste.

Quel ennemi l'avait réduit en cet état? Nul autre que lui-même : prodigue, dissolu, il s'était privé par sa faute de ses biens les plus précieux, la santé, la force, dons inestimables, trésors de la vie qu'il avait reçus en héritage de la nature. L'arbre qui tombe en poussière sous son écorce noueuse sem-

ble défier le temps et l'orage au moment même où il va être renversé : ainsi cet homme, chez qui tous les principes de la vie étaient détruits, était là, image de la force encore, mais prêt à tomber au moindre choc. « Et la cruche s'est cassée à la fontaine, et la roue a été brisée à la citerne; vanité des vanités! » dit le Sage.

Caroline s'approcha doucement de Jasper; il leva sur elle un œil morne. Le coup qui avait frappé le corps avait épargné le visage; la maladie et la privation forcée des stimulants avaient adouci les formes et les teintes rougeâtres qui l'avaient défiguré dans les dernières années; elles avaient remplacé la délicatesse des traits qui finit avec la jeunesse par celle qui annonce l'approche de la mort. Cette beauté qui avait été si fatale à Jasper reparaissait donc d'une manière sensible ; ses traits se détachaient plus nettement à mesure que la pâleur succédait aux couleurs de l'intempérance, et la maigreur à l'enflure des muscles, à la bouffissure des joues. La déesse dont les faveurs parent l'enveloppe de notre esprit visitait le lit de mort de son favori, comme elle avait visité son berceau; non comme Vénus Erycine, déesse des jeux et des ris, mais comme Vénus Libitine, déesse du deuil et du sombre destin.

« Je suis une pauvre créature, dit Jasper, après un moment de silence. Je ne puis me mouvoir sans le secours de quelqu'un. C'est étrange, extraordinaire! Elle a toujours dit que si je levais la main sur elle, cette main retomberait paralysée » Il se tourna vers Arabella et lui lança un regard de terreur courroucée. « C'est une sorcière, » reprit-il, et il enfonça son visage dans les coussins. Des larmes coulèrent des yeux d'Arabella.

Lady Montfort. Elle est plutôt votre bon ange. Ne soyez pas dur pour elle. Vous avez maintenant plus de pouvoir sur elle que lorsque vous étiez fort et bien portant. Elle ne vit que pour vous servir; commandez-lui avec douceur. »

Jasper ne put résister à cette douce voix, il se tourna avec difficulté, regarda Caroline Montfort comme si cette vue lui eût fait du bien, puis il fit un signe à Arabella, qui accourut près de lui et le souleva.

« J'ai été un misérable chien, dit-il en essayant de reprendre le ton de bravade qui autrefois lui était familier, un misérable chien, en un mot, un vaurien. Mais toutes les dames sont indulgentes pour les vauriens; elles les préfèrent même. Je n'ai jamais connu une femme qui pût souffrir un jeune homme vertueux, jamais; aussi je suis sûr que vous me pardonnerez, mademoiselle.... madame ... Qui est cette dame? Lorsqu'il s'agit de me pardonner, il y en a tant! Oh! je me rappelle maintenant. Votre Seigneurie me pardonnera. Tout ce que j'ai fait est couché sur le papier; Bella en est dépositaire. Vous voyez cette main, je puis encore écrire avec.... elle

n'est pas paralysee. Ce n'est pas la main que j'ai levée sur elle. Mais, *basta, basta!* où en étais-je? Ma pauvre tête! Je sais maintenant ce que c'est que d'avoir une tête, douleur sur douleur, boum! boum! quel poids! quel poids! elle est pesante comme une cloche d'église, creuse comme une cloche d'eglise, bruyante comme une cloche d'église! De l'eau-de-vie. donnez-moi de l'eau-de-vie, vous, sorcière! je veux dire Bella, bonne Bella, donnez-moi de l'eau-de-vie.

—Pas encore, cher Jasper; vous ne devez l'avoir que toutes les trois heures; ce n'est pas encore le moment, cher ami; vous devez obéir à l'ordonnance du médecin pour tâcher de vous guérir et de recouvrer vos forces. Je vous ai dit, vous devez vous en souvenir, combien lady Montfort avait été bonne pour votre père; vous avez désiré la voir et la remercier.

—Mon père! mon pauvre père! Vous avez été bonne pour lui! soyez bénie, soyez bénie! Et vous le verrez? J'ai besoin de son pardon avant de mourir. N'oubliez pas, et.... et....

—Pauvre Sophie! dit mistress Crane.

—Oh! oui; mais son sort est assuré maintenant, m'avez-vous dit. Je ne puis me persuader que je lui aie fait du tort. Et vraiment, les femmes sont faites pour servir à quelque chose. *Basta, basta!*

—Et M. Darrell?

—Oui, oui; je lui pardonne ou il me pardonne; arrangez-le comme il vous plaira. Mais le pardon de mon père, lady Montfort, vous me l'obtiendrez?

—Oui, je vous le promets.» Il la regarda encore et sourit. Arabella posa doucement sa tête sur le coussin.

«Mettez un mouchoir sur mon visage, dit il d'une voix faible, et laissez-moi; mais ne vous éloignez pas trop, j'ai sommeil.» Ses yeux se fermèrent; il parut endormi avant même qu'elles n'eussent quitté la chambre.

«Vous lui amènerez son père, n'est-ce pas? dit Arabella, quand elle se retrouva seule avec lady Montfort. Voici, dans ce paquet, la confession de Jasper et l'aveu du vol pour lequel son pauvre père a tant souffert. J'avais toujours ignoré cela. Mais vous voyez comme il est doux maintenant, comme son cœur est changé! Il est même plus changé qu'il ne le laisse voir; vous ne l'avez vu que dans son plus mauvais moment; il divague un peu aujourd'hui; cela lui arrive quelquefois. J'ai une faveur à vous demander. J'ai entendu, il y a quelques mois, un ministre qui m'a touchée plus qu'aucun prédicateur ne l'a jamais fait. On m'a dit que c'était le neveu du colonel Morley. Voudriez-vous le prier, par l'intermédiaire du colonel, de venir voir Jasper?

—Mon cousin Georges Morley! Il viendra, je vous le promets, ainsi que le père de votre pauvre malade. Y a-t-il quelque chose que je puisse encore faire pour vous?

— Non. Expliquez à M. Darrell pourquoi j'ai tant tardé à lui communiquer les informations qu'il trouvera dans le paquet que je vous ai remis. Vous en prendrez d'abord connaissance. Une partie de ces renseignements peut avoir de l'importance pour vous, celle du moins où Jasper parle du stratagème qu'il employa pour rompre votre mariage avec M. Darrell. Vous feriez bien aussi de montrer ces papiers au colonel Morley; il pourra compléter les éclaircissements. J'avais eu l'intention, à mon retour en Angleterre, et avant de voir M. Darrell, de prendre les renseignements qui, comme vous le verrez, nous manquent encore, lorsqu'est survenue cette terrible affliction. Je n'ai pu penser qu'au pauvre Jasper; il serait cruel de le quitter seulement une heure. Mais quand le docteur F*** m'a dit qu'il vous donnait des soins, que vous étiez souffrante, j'ai résolu d'ajouter à ce paquet la confession de Jasper. Il s'y est prêté de très-grand cœur..., et comme il a supporté hier la fatigue de l'écrire! Je vous dis qu'il y a un grand changement en lui, un très-bon. Enfin, je me suis décidée à vous remettre le paquet pour le faire tenir à M. Darrell, car, d'une manière ou d'une autre, j'attribuais votre indisposition à la visite que vous lui avez faite à Fawley.

— Ma visite à M. Darrell!

— Jasper vous a vue au moment où votre voiture sortait du parc; il n'y a pas si longtemps de cela. Ah! vous changez de couleur! Vous avez eu des torts envers cet homme. Réparez-les; vous en avez le pouvoir.

— Hélas! non, murmura Caroline; je n'en ai pas le pouvoir.

— Oh! il vous aime encore, vous n'êtes pas une de ces femmes que les hommes oublient. »

Caroline garda le silence, mais elle baissa involontairement son voile.

En un instant, la vive clairvoyance de la femme au visage rigide pénétra la vérité.

« Ah! je vois, dit-elle, l'orgueil, l'orgueil chez tous deux. Je comprends, mais ici je n'ose le blâmer. C'est vous qui l'avez offensé; vous n'avez pas le droit d'être fière; vous le reverrez encore.

— Non, jamais, jamais, » murmura Caroline d'une voix à peine intelligible sous son voile.

Arabelle garda le silence pendant un moment, lady Montfort se leva pour partir.

« Vous le verrez encore, poursuivit Arabelle en l'accompagnant jusqu'à la porte; mais attendez, pensez-vous qu'il mourra?

— Grand Dieu! M. Darrell!

— Non, non, Jasper Losely.

— J'espère que non; qu'en pense le docteur F***?

— Il ne veut pas me le dire. Mais ce n'est pas la paralysie

seulement qui le met en danger; il peut en guérir; il est encore si jeune! Il y a d'autres symptômes.... Cette terrible habitude des stimulants! il s'affaiblit s'il en est privé, et s'il en use ils hâtent sa mort; mais.... *il est à moi maintenant, à moi seule jusqu'à la mort.* »

CHAPITRE XI

La crise publique et privée.

La voiture de lady Montfort s'arrêta à la porte du colonel Morley juste au moment où Carr Vipont en sortait. Carr l'aperçut, il s'élança à la portière.

« Ma chère lady Montfort, il y a une éternité que je vous ai vue. Dans quel siècle vivons-nous! Quelle crise soudaine! Et quelle perte nous avons faite dans ce pauvre Montfort! Il n'est pas étonnant que vous le regrettiez. Il avait ses défauts, sans doute; quel mortel n'en a pas? Mais il votait toujours bien; on pouvait toujours compter sur lui dans un temps de crise; tandis que cet homme fantasque qui, malheureusement pour tous, excepté pour lui-même, a eu la chance de succéder au titre, est bien l'animal le plus impossible que je connaisse! Et qu'est-ce qu'une maison divisée contre elle-même? La constitution ne fut jamais en aussi grand péril. J'en parle avec connaissance de cause. Voilà le chef de la maison de Vipont hésitant, pérorant, demandant si Guy Darrell veut se joindre au cabinet. Si Guy refuse, nous ne pouvons pas plus compter sur l'appui de Montfort que si nous étions des *Peep o'day boys* [1]. Mais excusez-moi, je dois vous quitter ; tous les moments sont précieux dans un temps de crise. Songez donc à ce qui arriverait si nous ne pouvions pas former un cabinet d'ici à demain soir! Les autres l'emporteraient, et alors.... le déluge! »

Carr s'éloigna et courut aviser aux moyens de conjurer le déluge. Le colonel, sur l'invitation de lady Montfort, monta dans sa voiture; mais, avant qu'elle eût pu dire un mot, il s'était déjà jeté dans le sujet dont il était plein lui-même.

« Je savais, dit-il, qu'il en serait ainsi quand le moment arriverait; tout dépend de Guy Darrell. Montfort, qui paraît toujours avoir peur que quelque journal ne lui tombe dessus et ne

1. *Les enfants du point du jour*, membres d'une ancienne association irlandaise fort hostile au gouvernement anglais. (*Note du traducteur.*)

l'écrase, Montfort qui donne la préférence à Darrell, parce que les journaux la lui donnent aussi, Montfort, dis-je, prétend que si Darrell refuse de se joindre au cabinet, les journaux diront que tout cela n'est qu'une intrigue; comprenez-vous? la crise une intrigue! Lord Mowbray de l'Arco et sir Josiah Snodge, qui tous deux sont nécessaires à un ministère bien uni, mais qui, par malheur, se détestent cordialement l'un l'autre, refusent de siéger dans le même cabinet, à moins que Darrell ne se place entre eux, pour les préserver, je suppose, du sort des chats de *Kilkenny* [1]. Sir John Cautly, notre député et notre coqueluche à tous, prétend que si Guy Darrell ne se joint pas à nous, c'est parce que la crise va trop loin. Harry Bold, notre orateur le plus populaire, dit que si Guy Darrell s'abstient, c'est un signe que la crise est un mouvement rétrograde. Bref, la crise sans Darrell serait un fiasco, la maison de Vipont serait perdue, lady Montfort, oui, perdue! J'ai envoyé ce matin un *télégramme* (oh! dire que j'ai vécu pour voir un pareil mot introduit dans la langue anglaise; mais Carr a raison, dans quel temps vivons-nous!), j'ai donc envoyé un *télégramme* à Fawley pour supplier Guy de venir immédiatement à Londres. Il m'a répondu par une ligne d'Horace, dont le sens est qu'il me verrait plutôt tué d'une balle. Je dois me rendre auprès de lui; je n'attends pour cela que de savoir le résultat de certaines négociations. Il me reste un seul espoir. Il est une mesure que Darrell a toujours approuvée, qu'il comprend parfaitement, et qui, dans sa main, serait conduite à bonne fin. Ce serait un triomphe complet; une de ces mesures, lady Montfort, qui, lorsqu'elles échouent, perdent un gouvernement, mais qui, lorsqu'elles réussissent, immortalisent le ministre qui les a conçues et exécutées. Voilà justement ce qui manque à Darrell pour compléter sa gloire et sa carrière. Voilà enfin l'occasion de rendre son nom à jamais célèbre dans l'histoire de son pays. S'il refuse, je lui dirai franchement que sa vie n'est qu'une brillante banqueroute. Du moment qu'il n'est pas membre du parlement, et qu'il faut l'être pour entrer dans le cabinet, nous devons perdre sa voix à la chambre des communes; mais nous pouvons arranger cela, car, si Darrell veut seulement se joindre au gouvernement, et entrer à la chambre des lords, sir Josiah Snodge, qui a beaucoup de voix et non moins de jalousie, se joindra à nous, prendra en main les intérêts des Vipont à la chambre des communes, parlera au pays tous les soirs, toute la nuit, s'il le faut; bref, Darrell doit être nommé pair, se dévouer un an ou deux à cette grande mesure, à la consolidation de la maison de Vipont, au salut de l'empire britannique, et alors, si cela

[1]. Conte irlandais, véritable pendant de celui des rats qui s'entre-dévorent dont il ne reste que les deux queues.

lui convient, *solve senescentem*, c'est-à-dire qu'il pourra quitter le harnais et brouter des lauriers le reste de ses jours. »

Le colonel Morley débita ce long discours sans être interrompu par un auditeur qui s'intéressait si vivement à tout ce qui concernait Darrell et pouvait le rattacher à la vie active, infiniment plus saine pour lui.

C'était maintenant le tour de lady Montfort de prendre la parole ; mais, après des sujets aussi importants que la crise et ses conséquences possibles, les affaires d'une pauvre petite fille comme Sophie, celles de Darrell lui-même ne semblaient qu'un pitoyable pathos. Cependant, après un court commentaire sur la seule partie du discours du colonel qui lui tînt à cœur, lady Montfort se hâta de lui raconter son entrevue avec Arabelle, et la triste position du gendre de Darrell, naguère encore si redoutable. Le colonel ne témoigna pas plus de compassion pour Jasper qu'un véritable Anglais n'en témoignerait, au moment où j'écris ces lignes, pour un barbare cipaye attaché à la bouche d'un canon.

« C'est un bon débarras, dit-il sèchement, un grand soulagement pour Darrell et pour tous ceux que ce monstre a tourmentés et pillés. Avec lui disparaîtra l'unique obstacle qui s'oppose encore à la réhabilitation du pauvre Willy. J'espère vivre assez pour réunir de toutes les parties du pays les anciens amis de Willy, et leur donner un souper où je n'oserai pas me griser, sans doute, quoique j'en aie bien envie. Mais je vous interromps, veuillez continuer. »

Lady Montfort l'entretint alors des papiers relatifs au mystère qui avait causé tant d'inquiétude et de chagrin.

Le colonel s'empara avidement de ces papiers, parcourut le premier qui lui tomba sous la main, puis, tirant sa montre :

« J'ai encore une demi-heure devant moi, dit-il ; puis-je ordonner à votre cocher de nous faire faire le tour de Regent's-Park ? Cela vaudra mieux que de rester ainsi à ma porte avec quatre vieilles filles pour vis-à-vis. »

L'ordre fut donné, et le colonel se remit à parcourir les papiers. Tout à coup, il leva la tête et regarda lady Montfort d'un œil fixe et scrutateur. Caroline baissa les yeux ; elle comprit qu'il avait lu la confession de Jasper Losely et le récit des moyens employés par lui pour rompre son mariage avec Darrell, car, dans son trouble et sa précipitation, elle avait oublié de séparer ce papier des autres.

« Oh ! pas ce papier, vous ne devez pas lire ce papier ! s'écria-t-elle en le couvrant vivement avec la main.

— Trop tard, ma chère cousine, je l'ai déjà lu. Tout est clair maintenant. Lionel avait raison, et mes propres convictions étaient bien fondées, quoique Darrell ait éludé si froidement mes questions la dernière fois que je l'ai vu à Fawley. Cela justifie toutes les peines que j'ai prises pour assurer le ma-

riage de Lionel et la cruauté affectée de ma lettre à Georges. Sachez, lady Montfort, que si Lionel avait sacrifié son bonheur au culte que Darrell a voué à ses ancêtres, ce dernier se serait cru obligé par honneur de ne jamais se remarier. Il me l'a dit lui-même. Il m'a dit que ce serait un vol de sa part s'il enlevait, à celui dont il a exigé un pareil sacrifice, le nom et l'héritage pour lesquels ce sacrifice a été fait. Je résolus donc d'empêcher Darrell de fermer irrévocablement la porte à son propre bonheur. Lady Montfort, vous savez que cet homme vous aime comme jamais, dans ce siècle glacé, aucun homme n'aima une femme, et cela, malgré l'abandon, malgré le changement, malgré le chagrin, malgré le ressentiment, en dépit de l'orgueil. Vous savez qu'il est mort à tout autre amour, inaccessible à tout autre lien; qu il nourrit au fond de son âme la passion secrète et sans espoir de son âge mûr. Ne voyez-vous pas que c'est à cause de vous, de vous seule, que Guy Darrell est perdu depuis dix-sept ans pour le pays qu'il était destiné à servir et à glorifier? Ne sentez-vous pas que s'il méprise cette dernière occasion de racheter tant d'années perdues, d'acquérir une gloire qui doit transmettre son nom à la postérité, vous seule en êtes cause?

— Hélas ! hélas ! que puis-je faire ?

— Que faire?... Oui, c'est vrai; ce pauvre ami est vieux maintenant; il doit vous être indifférent à vous, si jeune encore, si désespérément belle; vous que de jeunes princes se disputeraient ! C'est vrai, vous ne pouvez éprouver pour Guy Darrell que de la pitié.

— De la pitié ! Le mot même m'est odieux, » s'écria lady Montfort avec autant d'impétuosité que si elle eût encore été la vive et enjouée Caroline d'autrefois.

L'homme du monde fixa encore sur elle son œil perçant et laissa tomber ces mots :

« Voyez-le.

— Mais je l'ai vu. Ne vous rappelez-vous pas que j'ai été en vain plaider auprès de lui pour Lionel et Sophie ?

— Pas en vain; Georges m'a écrit qu'il vous avait informée du consentement de Darrell à leur mariage. Ce consentement, certes, a dû lui coûter, mais l'idée qu'il vous console de son premier refus est pour lui-même, je n'en doute pas, une grande consolation. Il n'y a qu'une seule personne qui puisse rendre Darrell au monde, et cette personne c'est vous. »

Lady Montfort secoua tristement la tête :

« Si j'avais seulement un prétexte, une excuse; si la dignité....

— Une excuse ! Mais vous êtes absolument obligée de communiquer avec Darrell; vous devez lui remettre ces papiers, lui expliquer comment ils sont tombés entre vos mains. Sophie est chez lui; vous êtes tenue de la voir dans une circonstance

si importante pour elle. Comment, des scrupules de pruderie! Vous, Caroline Lindsay, l'amie de sa fille, vous, dont l'enfance s'est passée sous son toit; vous, dont la mère lui avait de si grandes obligations, vous vous faites scrupule de lui communiquer la première des informations qui le touchent de si près! Et pourquoi, je vous prie? Parce que vous lui aviez promis votre main, il y a bien des années, à ce qu'il paraît, et que vous avez été trompée par de fausses apparences, comme une simple jeune fille que vous étiez alors. »

Lady Montfort secoua encore tristement la tête.

« Voyons, dit le colonel en changeant de ton; je veux bien convenir que ces liens ne peuvent être renoués. L'homme est vieux comme le monde, et vous ne pouviez guère prévoir qu'il souffrirait tant de se voir abandonné pour un jeune et beau marquis; ce qui était d'ailleurs bien naturel.

— Taisez-vous, colonel, taisez-vous! » s'écria Caroline avec colère.

Le colonel persista.

« Je vois bien maintenant qu'un pareil mariage est hors de la question; mais le monde en est-il venu à ce point qu'un homme ne puisse plus, à aucun âge, avoir une amie dans une femme à moins de l'épouser? Vous vous faites scrupule de m'accompagner, moi, votre cousin, moi le plus proche parent que la mort vous ait laissé, pour aller chercher la jeune fille que vous avez réellement adoptée; vous hésitez à vous confier pendant une demi-heure à ce vieux Fawley à demi-ruiné! Avez-vous peur que les faiseurs de chroniques ne disent que la marquise de Montfort court après un vieux veuf et intrigue pour devenir la maîtresse d'une maison qui ressemble plus à un nid de revenants qu'à une demeure d'êtres civilisés! Ou bien avez-vous peur que Guy Darrell ne soit assez fou, assez présomptueux, pour s'imaginer que vous venez chez lui pour le forcer à vous épouser? Bah! de pareils scrupules seraient naturels si vous étiez une jeune fille sans fortune et quelque peu avancée pour son âge, ou s'il était, lui, un jeune fat ou un vieux roué suspect. Mais Guy Darrell! un homme de ce rang, de ce caractère, de cet âge! Et vous, cousine Caroline, songez à ce que vous êtes. Le rang que vous occupez parmi les plus grandes dames de l'Angleterre ne vous met-il pas au-dessus de ces puérilités? Vous possédez une grande fortune, une beauté qui serait à elle seule un rang et une fortune, et par-dessus tout une réputation qui a su se maintenir intacte, pure, au milieu d'une épreuve où les yeux jaloux épient la moindre tache, où les oreilles s'ouvrent si complaisamment au moindre scandale. Mais qu'il en soit comme vous voulez! Tout ce que je puis dire, c'est que l'avenir de Darrell est entre vos mains; qu'après-demain l'occasion de donner enfin un noble essor à un génie qui s'use lui-même, de lui assurer une gloire

durable, sera irrévocablement perdue. Je crois fermement que si vous disiez demain à Guy Darrell : « Vous avez refusé « de m'entendre quand j'ai plaidé auprès de vous pour ce « que vous considériez comme une tache à votre nom, et « pourtant vous avez fini par céder à la voix de l'amitié « comme si elle eût été celle du devoir. Écoutez-moi aujour- « d'hui, quand, de concert avec votre meilleur ami, je plaide « pour votre honneur et au nom de vos ancêtres. » Si vous lui dites cela, il est rendu à son pays; vous réparez vos torts, et, je vous le demande, en quoi aurez-vous compromis votre dignité? »

Caroline s'était enfoncée dans un coin de la voiture, son manteau croisé sur sa poitrine. son voile baissé; mais ni manteau ni voile ne pouvaient cacher son agitation.

« Rien de plus naturel, continua le colonel en tirant le cordon ; vous êtes la veuve du chef de la maison de Vipont. Vous êtes ou devriez être profondément intéressée à ses destinées. Une terrible crise longtemps attendue arrive enfin. La maison tremble; un allié de cette maison peut lui rendre un service inappréciable, cet allié est l'homme chez lequel s'est écoulée votre enfance, et vous m'accompagnez chez lui, moi qui remue ciel et terre, tout le monde le sait, pour conquérir un vote à cette maison et lui assurer l'appui d'alliés encore indécis. Rien de plus naturel, je le répète, et pourtant vous vous faites scrupule de servir la maison de Vipont, de sauver votre pays! Ah! certes vous pouvez bien être agitée. Je vous laisse à vos réflexions, le temps me presse, je descends ici. Confiez-moi ces papiers; je m'occuperai de cette pénible affaire. Ce soir je vous enverrai un rapport détaillé, et vous voudrez bien répondre par une seule ligne à la demande que je me suis aventuré à vous faire. »

CHAPITRE XII ET DERNIER.

Dans lequel l'auteur fait de son mieux pour donner une réponse finale à la question : *Qu'en fera-t-il?*

La scène représente les bords du lac de Fawley. Georges donne le bras à Waife; mistress Morley, assise sur un pliant, de l'autre côté du lac, ajoute la dernière touche à son croquis; Sir-Isaac couché contemple gravement les cygnes; la daine, penchée sur lui, lui mordille de temps en temps les

oreilles. Niché fort peu confortablement entre deux arcs-boutants de la nouvelle maison, Fairthorn épie de loin d'un œil malin deux figures jeunes qui marchent l'une près de l'autre, quoique séparées, paraissant et disparaissant tour à tour à travers les arbres dépouillés de feuilles. Guy Darrell vient de quitter Waife et Georges, dont la marche lente se prête mal à son pas impatient; après une courte et cordiale réception, il a envoyé Lionel auprès de Sophie pour qu'il apprît d'elle son sort, et il s'étonne qu'il ait mis plus d'une heure à faire une question dont la réponse n'était pas douteuse. Il se dirige vers les arbres. Tout à coup, une des deux figures quitte l'autre, et s'avance rapidement sur la fougère desséchée. Lionel, pâle comme la mort, saisit convulsivement la main de Darrell et lui dit :

« Je dois vous quitter, monsieur, tout est fini; j'étais un fou de m'imaginer qu'elle m'aimait; elle me refuse.

— Elle vous refuse! impossible; pour quelle raison?

— Elle ne m'aime pas assez pour m'épouser, répondit Lionel d'une lèvre tremblante, et avec une ironie sous laquelle notre sexe orgueilleux affecte de dissimuler ses émotions les plus poignantes. Elle m'aime comme un ami, comme un frère, rien de plus. Tout cela n'était qu'une erreur, monsieur, tout, excepté votre immense bonté pour moi..., pour elle : le ciel vous en récompense!

— Oui, tout cela n'est qu'une erreur de votre part, jeune fou, » dit tendrement Darrell.

Et se retournant, il vit Sophie s'avancer d'un pas ferme et rapide, l'œil fixe, perdu dans l'espace. Il se précipita au-devant d'elle.

« Dites à mon jeune parent que « jamais cœur craintif ne « conquit une belle, » mais ne lui dites pas que vous rejetez sérieusement un cœur qui n'éprouvera jamais d'autre crainte que celle de vous perdre. »

Pauvre Sophie! Elle continua de regarder fixement dans l'espace, et répondit par quelques-uns de ces mots, à peine intelligibles, que, de tous temps, les jeunes filles qui veulent dire non semblent avoir appris comme les oiseaux apprennent leurs chants. Personne ne sait qui les leur a enseignés, mais ils sont tous sur le même ton : « sensible à l'honneur..., reconnaissante..., une autre plus digne, » etc., etc.

Darrell interrompit cette excuse embarrassée.

« Ma question est solennelle, dit-il, la destinée de deux existences en dépend. Voulez-vous vraiment dire que vous n'aimez pas assez Lionel Haughton pour lui accorder votre main, et lui engager votre foi en échange de la sienne?

— Oui, oui, s'écria Lionel qui s'était rapproché, répondez, Sophie, dites oui ou non. »

Le « non » tomba de ses lèvres pâles et fermes; l'ins-

tant d'après elle était à côté de Waife et l'entraînait loin de Georges.

« Grand-père, grand-père, lui dit-elle, à la maison, allons à la maison tout de suite, ou je meurs. »

Darrell, qui l'avait suivie attentivement des yeux, qui avait étndié sa physionomie, fut frappé de son geste, de son regard au moment où elle s'était suspendue au bras de son grand-père. Ses yeux bleus n'étaient plus froidement fixés devant elle; ils étaient levés au ciel, comme pour implorer l'assistance d'en haut. Son beau visage était sublime de malheur et de résolution.

« Noble enfant, murmura-t-il, je crois comprendre ce qui se passe dans son cœur. S'il en est ainsi, je plains le pauvre Lionel; mon orgueil a cédé, le sien ne cédera jamais. »

Pendant ce temps, Lionel frappait du pied en s'efforçant de refouler les larmes qui le suffoquaient. Darrell lui passa le bras autour du cou et l'entraîna doucement vers l'aubépine et le rocher couvert de mousse.

Tandis que Waife penche l'oreille aux lèvres de Sophie, le détestable Fairthorn, avide de voir son espoir confirmé, sort de sa niche et s'avance de son pas lourd vers Georges, tout en retournant la tête pour jeter un sourire de satisfaction à la vieille maison, qu'il croit avoir sauvée du lac.

Sophie finit par convaincre son grand-père que ses oreilles ne le trompent pas et qu'elle-même jouit bien de toutes ses facultés.

« Oh! grand-père, lui dit-elle, soyons désormais tout l'un pour l'autre. Vous n'avez pas honte de moi, et moi, je suis si fière de vous! mais d'autres..., n'en parlons pas, quoiqu'ils me touchent de près. Vous auriez honte de moi si j'attirais l'opprobre sur celui qui me confierait son nom et son honneur, et moi, serais-je aussi fière de vous si vous l'exigiez de moi? »

A ces mots Waife comprend tout; il n'a aucun argument à opposer et se laisse entraîner vers la maison. Oui, ils partiront; plus de projet de mariage.

Au moment où ils arrivaient près de la maison, la porte s'ouvrit violemment; un homme en sortit avec impétuosité, saisit Sophie dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises sur le front et sur les joues, avec une tendresse et une vivacité que par bonheur Lionel ne vit pas. Muette d'indignation et d'étonnement, Sophie se débattait en vain, lorsque Waife, saisissant l'homme par le collet, le repoussa rudement en s'écriant : « Comment osez-vous, monsieur! » Cette exclamation, que l'écho répéta au loin, fit accourir Sir-Isaac; Fairthorn regagna sa niche; mistress Morley quitta brusquement son croquis; Darrell et Lionel arrivèrent en toute hâte à l'endroit d'où était parti ce bruit.

« Comment j'ose, s'écria l'homme en rajustant le collet de son habit, comment j'ose embrasser ma nièce, l'orpheline de ma pauvre sœur! Vénérable Bandit, j'en ai bien plus le droit que vous-même. O ma chère Sophie! dire que j'étais honteux de ta pauvre robe d'indienne; que je dois ma réputation, ma fortune à ton charmant visage, et que toi, tu errais dans le monde! toi, l'enfant de cette sœur dont j'étais si fier, pour qui j'ai peint, hélas en vain! des Greuze et des Watteau sur des écrans et des éventails! »

Il la serra de nouveau dans ses bras; cette fois Waife resta muet, Sophie ne résista pas, car les pleurs de cet homme inondaient son visage, effaçaient la rougeur de la honte et y sanctifiaient la trace de ses baisers.

« Mais où est mon vieil ami William Losely! où est Willy? » dit une autre voix.

Et un personnage grand et mince sortit du vestibule et regarda le pauvre Waife en face sans le reconnaître.

« Alban Morley! balbutia Waife, vous n'êtes que bien peu changé. »

Le colonel le regarda plus attentivement, et reconnut enfin dans l'homme âgé, borgne, perclus et si sérieux qu'il avait devant lui, cet impétueux Willy qui, autrefois, domptait les chevaux les plus fougueux, faisait les sauts les plus périlleux, chantait les chansons les plus joyeuses; en un mot, cet écervelé, ce jovial compagnon, ce boute-en-train, ce favori des hommes graves et des hommes gais, des jeunes et des vieux.

« Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
« Labuntur anni [1], »

dit le colonel, s'imprégnant insensiblement de cette atmosphère horatienne si salubre pour Darrell et si malsaine pour Fairthorn. Les années s'envolent sans bruit comme l'oiseau dans les airs, Willy, mais quand un ami rencontre un ami, après une longue absence, chacun d'eux reconnaît l'empreinte de leurs griffes sur le visage de l'autre. Pourtant nous ne sommes pas assez vieux, Willy, pour ne pas jouir encore de longues causeries au coin du feu. Il n'y a plus de chevaux dans nos écuries, mais nous pouvons enfourcher nos dadas, et les dadas pur sang nous font arriver à la mort de la bête. Mais vous êtes impatient de savoir de quel droit cet étranger se réclame d'une aussi charmante nièce. Sachez donc.... Ah! voici Darrell. Guy Darrell, saluez dans cette jeune personne la petite-fille de Sidney Branthwaite, notre ancien ami du collége d'Eton, gentilhomme d'un sang qui ne le cède en rien au nôtre.

1. Hélas! Posthume, hélas! quelle chute rapide
Que celle de nos ans....

— En rien, monsieur Darrell, s'écria Fairthorn, qui s'était rapproché obliquement du groupe; il y a une note sur la généalogie des Branthwaite dans le grand ouvrage de votre père sur les monuments funéraires en bronze.

— Permettez-moi de continuer, monsieur Fairthorn, reprit le colonel, les monuments funéraires ne sont rien moins qu'un sujet agréable. Oui, Darrell; oui, Lionel, cette charmante créature, bien digne assurément d'être adoptée par lady Montfort, est la fille d'Arthur Branthwaite par son mariage avec la sœur de Franck Vance, dont les nations, j'ai lieu de le croire, se rediront encore le nom, et dont les princes recueilleront les œuvres quand plus d'une généalogie toute blasonnée d'or et d'azur sera déjà rongée de mites.

« Ah! Sophie, murmura Lionel, n'est-ce pas moi qui vous ai appris à aimer le talent de votre père? Ne vous rappelez-vous pas que, lorsque nous étions tous deux penchés sur son livre, il semblait donner une voix à nos sentiments, nous rapprocher l'un de l'autre? Il nous parlait du fond de sa tombe. »

Sophie ne répondit pas; elle cachait son visage dans le sein du vieillard, qu'elle étreignait plus tendrement que jamais.

« Est-il vrai, est-il certain qu'elle soit l'enfant de ces respectables parents? N'y a-t-il aucun doute? demanda Waife d'une voix émue.

— Aucun doute, répondit Alban; nous apportons les preuves à l'appui de mon histoire. »

Le vieillard pencha un instant son visage sur les beaux cheveux bouclés de Sophie, puis il le releva calme et serein.

« Tu es encore à moi pour un moment, Sophie, lui dit-il.

— A vous, comme toujours, et plus reconnaissante, plus affectueuse que jamais! s'écria Sophie.

— Il n'y a qu'un homme à qui je puisse te céder. Fils de Charles Haughton, prenez mon trésor.

— J'y consens, dit Vance, quoique je sois mis de côté comme un Baron farouche; et vous, Lionello mio, si Frank Vance est un avare, tant mieux pour sa nièce.

— Mais,... » murmura Lionel.

Pas de mais, ô Lionel! lis dans ces yeux, vois cette rougeur modeste. Elle est timide, mais elle ne résiste pas; telle qu'elle est là, inclinée devant lui, parée de toutes les grâces de l'amour, l'air semble tout illuminé de sa beauté. Ce n'est plus l'enfant proscrit de l'ignominie et de la fraude, c'est la fille de l'art et de la poésie. Voyez! ils s'éloignent doucement, ils se glissent sous ces tristes arbres défeuillés; que dis-je! défeuillés..., la verdure, les fleurs, le sourire du printemps resplendissent sur chaque branche.

« Je suppose, dit Alban, que Lionel ne sera maintenant pas trop fâché d'apprendre que le régiment *** doit être substitue

au sien. Un de mes amis du ministère de la guerre me l'a dit, une heure à peine avant mon départ de Londres. Il faudra donc qu'il se résigne pendant quelque temps encore à être heureux sans gloire. Venez ici, Georges; j'ai un mot à vous dire à l'oreille. »

Et Alban, tirant son neveu à l'écart, lui parla de l'état de Jasper et de la requête d'Arabella.

« Pas un mot de tout cela aujourd'hui au pauvre Willy, ajouta-t-il. N'ajoutons pas encore à son chagrin d'avoir perdu sa petite-fille; n'empoisonnons pas la consolation qu'il trouve dans le bonheur et la sécurité de Sophie. Mais demain vous verrez ce pécheur repentant, et vous préparerez le père au malheur qui le menace. Hier, j'ai voulu voir moi-même le docteur F*** : il ne donne que quelques semaines à Jasper, et le compare à une montagne, non-seulement ébranlée par un tremblement de terre, mais encore consumée par ses propres feux.

— Quelques semaines seulement ! dit Georges en soupirant; le temps, qui paraît tout à l'homme, n'existe pas pour Dieu. C'est à ce vieillard que je dois de pouvoir parler, exhorter, fortifier et consoler; il me préparait ainsi à assister son fils à son lit de mort.

— Croyez-vous, demanda l'homme du monde, à l'efficacité du repentir au lit de mort, quand un pécheur a péché jusqu'à ce qu'il ait perdu le pouvoir de pécher?

— Je crois, répondit le pasteur, que lorsqu'on est en bonne santé, il est très-dangereux d'ajourner le repentir; mais je crois aussi qu'il n'y a nul danger à se repentir sur le lit de mort. »

Alban demeura pensif. Georges le quitta pour rejoindre Waife, à qui Vance racontait comment s'était découverte la parenté de Sophie, tandis que Fairthorn, tout en l'écoutant, tirait sa flûte de sa poche et commençait à l'ajuster, impatient de mettre en musique des sentiments que sa langue indiscrète et discordante n'aurait jamais su exprimer.

Le colonel rejoignit Darrell et s'empressa de lui donner plus de détails sur toute cette histoire.

Ici quelques éclaircissements sont nécessaires.

La sœur de Vance était morte en couches. Le jeune poëte, doué d'une nature délicate comme la sensitive, unie à un corps peu propre à résister à de violentes émotions, était incapable de lutter contre la pauvreté. Déçu dans ses espérances de gloire et de fortune; dépendant, pour subsister, du jeune frère de sa femme; accablé de dettes dans un pays étranger, il avait déjà commencé à dépérir avant le coup terrible devant lequel disparut toute autre affliction. Ce coup l'acheva; il mourut peu de jours après sa femme, laissant un enfant âgé d'une semaine à peine. Dans la même maison que le jeune couple logeait une

cantatrice française de quelque renom. Cette femme, qui faisait alors une tournée en province, avait ce cœur compatissant, plus commun que la prudence et la moralité chez les classes qui désertent le monde réel et prosaïque pour le monde brillant de la fiction. Elle avait secouru les jeunes époux dans leurs derniers jours, assisté à la naissance de l'enfant, à la mort de la mère, et promis à Arthur Branthwaite de prendre soin de sa fille jusqu'au moment où elle pourrait en toute sûreté l'envoyer aux parents de sa femme, quoique l'infortuné jeune homme eût avoué en pleurant que, pauvres comme lui, cette charge leur serait un lourd fardeau.

La cantatrice écrivit à mistress Vance pour lui annoncer la mort de sa fille et de son fils, ainsi que la naissance de l'enfant qu'elle se proposait d'envoyer sous peu en Angleterre. Mais en attendant elle s'attacha à la petite créature avec cet amour passionné des enfants, particulier aux Françaises de la bohême, à celles surtout qui ne sont pas mères; les affections domestiques dont leur état les sépare ne sont point éteintes en elles: ces affections ne meurent dans le cœur de la femme qu'avec la femme elle-même. La cantatrice s'attacha donc de plus en plus à l'orpheline, à qui elle tenait provisoirement lieu de mère. Elle ne put se décider à s'en séparer et résolut de l'adopter. Elle connaissait la position de mistress Vance; la conviction que l'enfant qui était une bénédiction pour elle ne serait qu'un embarras pour ses parents, éloigna tout scrupule d'un esprit accoutumé à obéir sans résistance à ses instincts. Elle écrivit à mistress Vance que l'enfant était mort, espérant que sa lettre suffirait à des personnes aussi pauvres, et qui ne pouvaient lui supposer aucun intérêt à leur en imposer. Elle ne se trompait point: mistress Vance et son fils avaient une entière confiance en leur correspondante; ils lui avaient voué une profonde reconnaissance pour ses bontés envers les jeunes époux; ils ne mirent donc nullement en doute la mort de l'enfant. La cantatrice partit pour la ville où l'appelait un engagement. L'enfant, qui jusqu'alors avait été nourri au biberon, commença à dépérir. Le médecin recommanda la nourriture naturelle et trouva dans un village voisin la nourrice chez laquelle Jasper avait peu de temps auparavant placé sa propre fille. Cette enfant mourut, et la nourrice accompagna à Paris la cantatrice, qui venait d'y contracter un engagement lucratif. Celle-ci mourut elle-même, deux ans après, victime d'une épidémie. Elle avait toujours vécu sans penser au lendemain, et ses dettes excédaient ses ressources: ses effets furent vendus. La nourrice, qui, dans cet intervalle, était devenue veuve, chercha un refuge et des conseils auprès de sa sœur, alors au service de Gabrielle Desmarets. Gabrielle, qu'on tenta d'intéresser à l'enfant, apprit son histoire, lut la déposition que la cantatrice avait écrite et signée en présence d'un notaire; elle

prit connaissance des lettres de mistress Vance, ainsi que des griffonnages d'écolier du jeune Frank, adressés à la cantatrice et aux parents de l'enfant, et que la cantatrice avait soigneusement conservés; elle se convainquit de la pauvreté des protecteurs naturels de la petite orpheline, et dit à Jasper, qui était en train de dissiper la fortune dont il avait hérité comme survivant de sa femme et de son enfant :

« Voici une occasion qui, habilement ménagée, peut vous conserver votre pouvoir sur un riche beau-père, quand tous les autres moyens seront épuisés. Vous n'aurez qu'à dire que cette enfant est sa petite-fille; il nous sera facile de gagner la nourrice pour qu'elle confirme cette histoire. Moi, que votre beau-père connaît déjà comme la respectable baronne, amie de votre Mathilde, je puis donner un air de vraisemblance à tout cela. Cet homme, demeuré seul, sans enfants, se réjouira à la pensée qu'un lien lui reste encore. La petite fille est d'une beauté remarquable; son visage plaidera pour elle. Son cœur à lui sera trop naturellement disposé à ajouter foi à votre parole pour qu'il se livre à des investigations bien rigoureuses. Prenez l'enfant : vous trouverez sans doute, dans votre pays, quelqu'un qui voudra bien s'en charger à peu ou point de frais, jusqu'au moment où vous en aurez besoin auprès de votre beau-père. »

Jasper consentit à ce que désirait Gabrielle avec cette insouciante docilité que lui inspirait l'intelligence astucieuse de cette femme. Il parla à la nourrice; celle-ci comprit parfaitement qu'elle n'aurait rien à gagner en portant l'enfant à des parents anglais aussi pauvres : ils pourraient refuser de la croire et ne pourraient certainement pas la récompenser. Pour se débarrasser de l'enfant et pouvoir retourner dans son village avec quelques centaines de francs dans sa poche, il n'était pas de promesse que cette honnête femme ne fût disposée à faire, pas d'histoire qu'elle ne s'engageât à raconter, pas de papier qu'elle ne signât. Jasper allait justement partir pour une de ses expéditions aventureuses à Londres. Il prit l'enfant et le confia à Arabelle; le lecteur sait le reste et comprend maintenant l'indifférence de Jasper pour un enfant qui n'était pas le sien; il comprend la dureté avec laquelle Jasper avait combiné la séparation de son père et de Sophie, car Sophie n'était à ses yeux qu'une charge onéreuse pour le crédule protecteur à l'amour duquel il l'avait frauduleusement imposée, et pour lui-même qu'un moyen d'extorsion qu'il savait parfaitement ne pouvoir supporter un examen sérieux, mais qu'il ne put se résoudre à abandonner, lorsque ses premières ouvertures eurent été rejetées avec indignation, contrairement aux prévisions de Gabrielle, qui avait une grande expérience de la crédulité humaine, mais qui ne connaissait nullement le caractère de Darrell. Le lecteur comprendra aussi pourquoi, lors de sa

dernière entrevue avec son père, Jasper avait reculé à l'idée de lui dire : « Sophie n'est pas votre petite-fille; » il craignait que son père ne le trahît et il ne voulait pas, d'un autre côté, enlever au pauvre homme une illusion qui faisait son unique consolation. L'idée de recourir aux véritables parents de l'enfant ne lui vint pas même à l'esprit; il les croyait aussi pauvres que lui. Comment auraient-ils pu lui racheter l'enfant de ces jeunes époux que, d'après leurs propres lettres, ils avaient en vain essayé de sauver de la misère? Une semblable idée lui eût paru absurde, et, depuis longtemps, il avait oublié l'existence de ces gens-là. Heureusement, la nourrice avait conservé la déposition de la cantatrice, les lettres de mistress Vance et de Frank, l'acte de naissance et l'extrait de baptême de l'enfant, quelques reliques, souvenirs des infortunés parents de Sophie, des manuscrits d'Arthur, des bonnets d'enfant avec des chiffres armoriés brodés par la jeune mère avant ses couches.

Tous ces objets avaient été remis par la cantatrice à la nourrice, qui, à son tour, les remit bien volontiers à mistress Crane, en y ajoutant sa propre déposition confirmée par le témoignage de sa sœur, l'ancienne confidente de Gabrielle Desmarets. Plus heureuse que sa maîtresse, cette femme était revenue dans le village où s'étaient écoulés les jours innocents de son enfance, et y vivait du produit des économies qu'elle avait faites sur le salaire d'un service qui n'était rien moins qu'innocent. Ces faits avaient encore été confirmés par plusieurs personnes dont le témoignage, remontant à la naissance de l'enfant, le suivait pas à pas jusqu'au moment où il avait été remis à Jasper, et enfin par le court mais clair aveu que Jasper lui-même avait écrit d'une main déjà tremblante.

Ainsi, ce long et ténébreux mystère se déroulait comme un écheveau débrouillé par des doigts habiles. Combien d'années de souffrance Darrell ne se serait-il pas épargnées s'il avait vu et interrogé lui-même la nourrice, si ses recherches n'avaient pas été entravées par les susceptibilités de son orgueil, si ce grand légiste n'eût pas été son propre client!

Darrell rendit en silence à Alban Morley les papiers qu'il venait d'examiner tout en se promenant sur les bords du lac.

« C'est bien! dit-il en jetant sur la vieille maison, désormais sauvée de sa ruine, le regard de tendresse que Fairthorn y avait jeté avant lui; c'est bien! répéta-t-il en regardant plus loin, au delà de l'aubépine, où il pouvait entrevoir la figure gracieuse de Sophie; c'est bien! dit-il une troisième fois en soupirant. Pauvre nature humaine! Alban, le croirez-vous? moi, qui craignais tant naguère que cette pauvre enfant ne fût vraiment de mon sang, j'éprouve un vide en apprenant qu'elle n'en est pas! Je suis parent de Lionel à un degré si éloigné! que puis-je être à sa femme, à ses enfants? Un riche vieillard dont la mort n'arrivera jamais trop tôt. Quelques larmes, puis

le testament! Mais, comme le dit votre neveu, « cette vie est une école. » Le premier qui sort de la classe paraît si vieux au dernier venu! et quand nous regardons en arrière, notre entrée et notre sortie nous semblent avoir eu lieu le mêm jour!

— Je croyais, dit tristement Alban, en avoir fini, du moins pour un temps, avec les sujets pénibles; vous y prenez plaisir, Darrell, mais vous n'avez pas encore quitté l'école; sortez-en avec gloire, remportez le premier prix. »

Là-dessus, Alban se plongea dans la *crise*. Il fut éloquent; il parla du parti qui se disait le *parti du pays*, de la *grande mesure* que l'on confierait à Darrell s'il consentait à entrer dans le cabinet, de la pairie, de la maison de Vipont: bref, il fut éloquent comme Ulysse haranguant le fils de Pélée dans *Troïlus et Cressida*.

Darrell l'écouta froidement; toutefois, quand Alban parla de la grande mesure à laquelle il s'était attaché spéculativement et comme penseur, alors qu'elle n'était pas encore assez mûre pour les hommes d'État pratiques, l'œil de l'orateur lança des éclairs de jeunesse. Une grande vérité est éternellement claire à un grand cœur qui en a nourri le germe et prévu les fruits. Mais quand Alban quitta ce sujet, tout le reste parut fastidieux à son auditeur. Ils se trouvaient alors de l'autre côté du lac; ils s'arrêtèrent près des hêtres touffus qui rappelaient à leur propriétaire tant de souvenirs doux et pénibles.

« Mon cher Alban, dit Darrell, je n'ai plus la jeunesse ni la fraîcheur d'esprit nécessaires pour rentrer dans la turbulente arène que j'ai quittée. Ah! regardez là-bas où Lionel et Sophie se promènent. Donnez-moi, je ne dis pas la jeunesse, mais l'espérance de Lionel, et je pourrais encore désirer la gloire et retrouver une voix pour mon pays; mais, hélas! et c'est là une triste vérité, quand un homme est privé des joies du foyer, un lien de moins existe entre lui et son pays. L'ambition vulgaire, la soif égoïste du pouvoir peuvent encore être en lui; mais ces sentiments n'ont jamais eu beaucoup de force chez moi, et aujourd'hui ils cèdent au désir du repos. Cette belle, cette bienfaisante et glorieuse union de toutes les affections du citoyen, qui commence à la famille et embrasse le pays tout entier, n'est pas faite pour la cellule d'un ermite. »

Alban allait, de guerre lasse, renoncer à son argumentation, quand, tournant par hasard les yeux vers la partie la plus éloignée et la plus épaisse du bosquet de hêtres, il entrevit.... n'importe ce qu'il entrevit; mais, pressant le pas dans la même direction, il s'assit sur les racines noueuses d'un arbre, véritable roi des forêts, qui étendait au loin ses branches, comme le hêtre classique sous lequel Tityre s'étendait jadis.

Là, caché à tous les yeux, et comme s'il eût choisi exprès la place la plus sombre et la plus retirée, il dit d'une voix accen-

tuée, mais avec ce ton tout à la fois nonchalant et fashionable qui lui était particulier : « J'ai pour vous un message de la part de lady Montfort; homme insupportable, approchez-vous donc et écoutez-moi tranquillement. Je suis horriblement fatigué. »

Darrell s'approcha, s'appuya contre le tronc de l'arbre, et croisant les bras, il dit d'une voix altérée :

« Un message de lady Montfort !

— Oui, j'aurais déjà dû vous dire qu'en sa qualité de femme elle a réussi où moi, en ma qualité d'homme et en dépit de tous mes efforts, j'ai complétement échoué. Elle a découvert Arabella Fosset, autrement dit Crane, et en a obtenu les papiers qui dissipent les doutes cruels qui empoisonnaient votre vie. J'ai insisté pour qu'elle m'accompagnât ici et vous remît elle-même ces papiers. Elle a refusé; vous ne méritiez pas qu'elle prît cette peine pour vous, mon cher Guy. Je l'ai priée de me permettre au moins de vous montrer la confession de Jasper Losely, où il avoue tous les moyens dont on s'était servi pour la tromper à votre égard. C'est un complot si habilement ourdi, qu'il aurait disculpé toute jeune fille délicate et fière de tout reproche de légèreté ou de jalousie. Mais lady Montfort ne se soucie pas d'être disculpée; votre opinion n'a plus la moindre valeur pour elle. Pour en venir à mon message, elle m'a prié de vous dire que si vous persistez à vous retrancher dans une cellule d'ermite de peur de la rencontrer, que si elle est un obstacle à votre repos, vous pouvez chasser ces craintes absurdes. Elle va partir pour le continent, et entre nous, mon cher, je ne doute pas qu'elle ne se remarie avant six mois. Je lui ai parlé de vos souffrances, mais elle m'a répondu qu'elle n'avait pas la moindre compassion pour vous.

— Alban Morley, comment avez-vous osé parler ainsi de moi? s'écria Darrell, pâle de colère.

— Frappe, mais écoute. Il est vrai que vous n'avez pas voulu m'avouer, la dernière fois que je suis venu à Fawley, que lady Montfort était la cause de votre vie retirée, de votre carrière interrompue; mais je m'en doutais bien. Quoi qu'il en soit, laissez-moi achever avant de m'étrangler. L'amitié que lady Montfort a eue pour vous est évidemment changée, car elle m'a chargé d'ajouter qu'elle espérait bien que vous emploieriez tout votre bon sens, tout votre orgueil (et Dieu sait si vous en manquez!) à surmonter un sentiment absurde et romanesque, si désagréable pour elle et si....

— C'est faux, c'est faux! Que vous ai-je fait, colonel Morley, pour me calomnier ainsi?... Moi, moi vous charger de messages insultants! monsieur Darrell, vous ne pouvez pas le croire, vous ne le croyez pas. »

Caroline Montfort se trouvait au milieu d'eux comme si elle fût tombée du ciel.

Un sourire de triomphe et d'ironie effleura la lèvre du colonel; mais il s'effaça bien vite devant l'air sérieux de Darrell et de Caroline. Alban s'inclina involontairement, murmura quelques paroles inintelligibles, et s'esquiva.

L'apparition de Caroline en cet endroit n'était ni concertée ni préméditée : elle avait consenti à accompagner son cousin à Fawley; mais avant d'atteindre les grilles du parc, le courage lui avait manqué, et elle avait voulu rester dans la voiture. Le colonel, qui devait se rendre à Londres le plus tôt possible, quel que fût le résultat de sa mission politique auprès de Darrell, ne pouvait rester longtemps à Fawley, et elle avait résolu de repartir avec lui.

La présence de Vance et son impatience d'embrasser sa nièce n'avaient permis au colonel ni d'insister, ni d'argumenter. Outré de cette nouvelle expérience du caractère capricieux des femmes, il s'était rendu à pied avec Vance au manoir.

Restée seule, Caroline n'avait pu supporter le silence et l'inaction qui ajoutaient encore à l'agitation de ses pensées. Elle avait voulu jeter un regard, qui pouvait être le dernier, sur le théâtre de sou heureuse enfance et de ses premiers rêves. Elle n'avait que quelques pas à faire dans l'enceinte de l'étroit domaine pour apercevoir, à travers les bosquets touffus, la vieille maison, le lac bien-aimé..., pour entrevoir peut-être une dernière fois Darrell.

Elle prit son parti, s'avança doucement et gagna le bosquet de hêtres au moment où, tournant brusquement le lac, Darrell et Alban arrivaient au même endroit. Dans sa fuite précipitée, Alban entrevit sa robe, et le lecteur comprend dans quel but le rusé colonel s'était décidé sur-le-champ, et sans le moindre scrupule, à frapper un dernier coup. Ses paroles avaient d'abord cloué, pour ainsi dire, au sol les pieds de Caroline et l'avaient enfin poussée à se montrer.

Tremblante, confuse devant cet homme surpris et étranger à tout autre sentiment qu'à l'indicible bonheur de se retrouver auprès d'elle, elle balbutia quelques mots pour expliquer comment elle était là par hasard ; mais ses paroles devinrent de plus en plus inintelligibles; sa confusion redoubla. Comment expliquer, en effet, le charme auquel elle avait cédé?

Tout à coup les sons de la flûte enchantée se firent entendre de l'autre côté du lac. La voix manqua à Caroline.

« Encore, dit Darrell d'un air rêveur, encore la même musique, le même air! et voici la même place où nous étions ensemble quand j'osai dire pour la première fois : « J'aime. » Voyez, nous sommes aussi sous le même arbre, voici la date que j'ai gravée sur l'écorce quand vous êtes partie, laissant l'espérance derrière vous. Ah! Caroline! pourquoi ne puis-je me résigner à vieillir? pourquoi, tandis que je vous parle,

la jeunesse reflue-t-elle dans mon cœur? pourquoi ne puis-je vous dire : J'accepte avec reconnaissance votre tendre amitié, oublions le passé, et, tant que je resterai ici-bas, soyez pour moi un enfant? Non, je ne le puis, je ne le puis..., non, partez. »

Elle se rapprocha avec une douce timidité.

« Oui, Darrell, lui dit-elle, oui, même un enfant pour vous. Laissez-moi vous être encore quelque chose.

— Ah! répliqua-t-il avec amertume, vous ne me trompez plus maintenant. Vous avouez, n'est-ce pas? que quand nous échangeâmes notre foi, ici, sous ces mêmes arbres, vous dans tout l'éclat de la jeunesse, moi dans la force de l'âge, vous n'éprouviez pas pour moi cet amour inaltérable, sourd à la calomnie, inaccessible à toutes les trames ourdies contre l'absent, cet amour ardent comme le cœur, immortel comme l'âme?

— Non, Darrell, mais je croyais l'éprouver.

— Enfin, continua-t-il avec un sourire triomphant, comme s'il se fût complu dans sa propre angoisse, vous confessez la vérité! Et quand, redevenue libre, vous m'avez écrit la lettre que je vous ai renvoyée en morceaux, quand, me pardonnant la rudesse de mon langage et de mes reproches, vous m'avez parlé avec tant de douceur, il y a quelques semaines, quels étaient vos sentiments, vos motifs? N'était-ce pas un remords bienveillant et longtemps contenu, une charité semblable à celle qui rapproche le riche du pauvre, le bonheur de la souffrance? Un souvenir de reconnaissance, d'affection filiale peut-être? Certes, vos sentiments alors étaient généreux, aimables, empreints de cette douceur naturelle à laquelle ma douleur, en vous perdant, n'a que trop rendu justice, mais ne dites pas que vous étiez sous l'empire de l'amour.

— Darrell, vous avez raison.

— Vous l'avouez, et vous souffrez que je vous voie encore? Femme légère et cruelle, est-ce pour jouir du pouvoir que vous exercez encore sur moi?

— Hélas! Darrell, hélas! pourquoi donc serais-je ici, pourquoi ai-je tant désiré et tant redouté de venir? Pourquoi mon cœur a-t-il défailli à la vue de ces arbres; pourquoi, ah! pourquoi ai-je été entraînée ici par un charme irrésistible? Hélas! Darrell, je suis femme et..., et maintenant ce que j'éprouve est.... »

Elle baissa son voile et se tourna comme pour s'éloigner; ses lèvres ne pouvaient articuler le mot, car ce mot n'était ni la pitié, ni le remords, ni le souvenir, ni même l'amitié, et la femme aimait trop bien maintenant pour s'exposer à un refus...; c'était l'amour.

« Restez, oh! restez! s'écria Darrell. Ah! si j'osais vous demander d'achever.... Je sens par la mystérieuse sympathie

de mon âme que vous ne pourriez plus me tromper. Est-ce?... est-ce?... »

La voix lui manque aussi; mais la main de Caroline est dans la sienne; sa tête est penchée sur sa poitrine.

« A moi maintenant, murmure-t-il à son oreille, en écartant le voile de son doux visage, à moi jusqu'à la tombe ! Oh ! par ce saint baiser, sois la Caroline d'autrefois ! »

Les sons mélodieux de la flûte se font entendre au loin, et leur douce harmonie vient se mêler à l'air qu'ils respirent; le soleil descend en paix vers le couchant : pas un nuage dans le ciel, dont le brillant azur, visible par échappées à travers les arbres dépouillés, fait ressortir la sombre verdure de l'arbousier et du laurier.

Lionel et Sophie sont assis sur un vieux tronc couvert de mousse; le vieillard est entre eux, comme s'ils étaient convenus de s'oublier l'un l'autre un instant, pour lui faire sentir combien il est aimé. Sophie, les deux mains posées sur son épaule, le regarde tendrement et murmure à son oreille des paroles plus douces que le roucoulement de la colombe. Ah ! ne crains rien, Sophie, il est heureux, lui qui ne pense jamais à lui-même. Ne vois-tu pas le sourire qui erre sur ses lèvres ? Oui, Waife est heureux ! Il montre à Vance Sir-Isaac qui fait ses tours avec une gravité solennelle, et Vance se caresse le menton en se demandant à lui-même ce qui serait arrivé si, dans le temps, il avait refusé ses trois livres sterling pour ce fameux *placement !* Debout derrière ce groupe, le pasteur, grave, silencieux, songe au chagrin du vieillard lorsque, le lendemain, il apprendra qu'un fils coupable approche de sa fin, et qu'il lui portera avec son pardon les consolations suprêmes. Mais le pasteur ne songe pas seulement au lit de mort, sa pensée va plus loin. Quelles que soient les paroles que la miséricorde divine mette dans sa bouche, arrivera-t-il à temps pour soutenir l'âme du mourant, pour encourager ses dernières espérances après une vie si ténébreuse, si criminelle ? Et ne sera-ce pas à lui, à lui le ministre de Dieu, qu'il appartiendra de soulager dans leur nouvelle affliction les deux malheureux restés sur la terre pour pleurer ce grand coupable ? Quant au vieillard, il est encore des consolations pour lui; la bonté divine a mesuré son courage à l'épreuve; hélas ! que peut-il espérer de plus pour un pareil fils, qu'une mort exempte d'opprobre, qu'une dernière chance offerte au repentir ? Mais elle, la femme au visage rigide, à la robe gris de fer ? Oh ! oui, c'est sur elle que se concentrera bientôt l'intérêt du pasteur. Le baume peut encore couler sur tes blessures, pauvre femme si aimante et si éprouvée !

Et le traître, le joueur de flûte, sur lequel semble tomber avec reconnaissance l'ombre du toit qu'il a sauvé ! il ignore encore l'heureux changement qui vient de s'opérer dans la

destinée de son maître. Darrell achèvera bientôt, pour les fils qui naîtront de son sang, cette maison qui se dresse là-bas comme un squelette ; il consacrera à de plus nobles buts une vie jusqu'alors stérile. Le musicien ne se doute pas non plus de la joie que son infâme trahison va lui causer à lui-même, mais on dirait que, grâce à cette perception plus délicate qui pressent la peine ou le plaisir, et dont l'art a si mystérieusement doué les grands musiciens, sa flûte exprime d'elle-même la joie. Le bonheur qu'il ne connaît pas encore la rend mélodieuse comme l'oiseau au premier réveil du printemps.

Alban Morley fait semblant de regarder attentivement le croquis que son aimable nièce soumet à sa critique avant de s'aventurer à le montrer à Vance, mais il regarde en dessous, du côté du bosquet où le vieux hêtre domine tous ses frères, et il se dit à lui-même : « Je parie dix contre un, maintenant, que la vieille maison de Vipont résistera à la crise, et mille contre un que j'aurai enfin mon fauteuil au foyer de mon vieil ami de collége Guy Darrell. »

Le lac est uni comme une glace ; les cygnes écoutent tranquillement la musique, leurs blanches poitrines appuyées contre le gazon du rivage ; les pieds de devant plongés dans l'eau, la daine se lève d'un air attentif et cherche son maître d'un œil doux et caressant. Le soleil brille maintenant sur les grands hêtres. Voyez, ils sortent du sombre bosquet, ils s'avancent sous les rayons dorés du couchant ; ils viennent, ils viennent.... Les voici : c'est lui, c'est Darrell et sa compagne, deux vies fiancées de nouveau, deux âmes enfin réunies ! Que ce soit à jamais ! Amen !

FIN.









